كتاب عجائب الهند

OU

LIVRE DES MERVEILLES DE L'INDE.

كتاب عجايب الهند

برّه وبحره وجزايره

تأليف

بزرك بن شهريار الناخذاه الرامهرمزي

LIVRE DES MERVEILLES DE L'INDE

PAR

le capitaine BOZORG FILS DE CHAHRIYÂR DE RÂMHORMOZ.

TEXTE ARABE

PUBLIÉ D'APRÈS LE MANUSCRIT DE M. SCHEFER, COLLATIONNÉ SUR LE MANUSCRIT DE CONSTANTINOPLE,

PAR

P. A. VAN DER LITH.

TRADUCTION FRANÇAISE

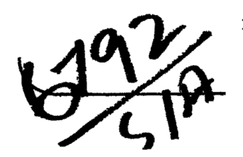
PAR

L. MARCEL DEVIC.

Avec quatre planches coloriées tirées du manuscrit arabe de Harîri de la collection de M. Schefer, et une carte.

Publication dédiée au sixième Congrès des Orientalistes.

LEIDE. — E. J. BRILL.
1883—1886.



PRÉFACE.

Comme on le sait, la littérature ancienne arabe est riche en tout genre d'écrits géographiques, parmi lesquels il y en a qui ont une grande importance. C'est surtout le cas pour ces ouvrages qui décrivent d'une manière plus ou moins scientifique soit la totalité du monde alors connu, soit une partie quelconque de la terre. La science a de grandes obligations envers les savants comme Barbier de Meynard, Gildemeister, de Goeje, Guyard, Mehren, Reinaud, Sprenger, Wüstenfeld, (et jusqu'à un certain point à Jaubert) qui ont fait connaître ces trésors, soit en publiant les textes arabes, soit en donnant des traductions de ces œuvres.

Mais en dehors de ces livres sérieux, écrits dans le but de faire connaître l'ensemble des connaissances de la science arabe sur une partie de la terre ou sur la terre entière on peut citer d'autres écrits, qui, eux aussi, ont une assez grande importance. Je veux parler des ouvrages qui, sans aucune prétention à une méthode scientifique, s'occupent à rassembler toutes sortes de données qui de temps en temps nous permettent de jeter un coup d'œil surprenant dans la connaissance que les Arabes avaient autrefois de la terre habitée. Parmi ces livres, je citerai en premier lieu les récits de voyages, écrits par le voyageur même, et les recueils de ces récits colligés par les auteurs *de la bouche même* des voyageurs et des marins. Il faut bien distinguer ces recueils des collections de contes relatant simplement les traditions sur des aventures merveilleuses qui circulaient parmi les marins et autres du temps du collectionneur.

Il va sans dire que parmi ces œuvres les récits de voyages, écrits par le voyageur même, ont le plus de valeur, comme par exemple l'ouvrage d'Ibn Batouta. En éliminant quelques erreurs évidentes et quelques exagérations, ces écrits doivent inspirer une assez grande confiance. Mais les recueils dont j'ai parlé peuvent, eux aussi, être consultés quelquefois avec beaucoup de fruit. Il est vrai qu'ils ne peuvent pas être mis au même degré que les récits dont je parlais. Il existe toujours en les consultant le danger très grand que l'auteur ait mal compris les marins et autres personnages desquels il tenait ses récits; on ne peut pas éprouver aussi bien la véracité des autorités dont il s'est servi, et il est toujours à craindre que l'auteur ait orné ces contes en lâchant la bride à sa propre fantaisie. Mais en revanche, ces recueils possèdent quelques avantages, qui leur sont propres, puisqu'ils contiennent des données dues à plusieurs personnes, qui quelquefois se contrôlent entre elles, et puisqu'un tel recueil contient souvent beaucoup plus de nouvelles que n'en peut donner un seul voyageur. Si l'on se prévaut de ces récueils, il faut qu'on le fasse avec beaucoup de prudence, en contrôlant les données

de ces livres avec les communications sûres des auteurs contemporains et à l'aide des moyens dont la science moderne dispose. Si l'on agit ainsi, on peut quelquefois obtenir des résultats importants. J'ose même prétendre que les contes comme ceux des 1001 Nuits, qui ont souvent caché la vérité sous une masse de mensonges et de récits merveilleux, peuvent rendre quelque service et parfois livrer le fil servant à résoudre des difficultés qui semblent insurmontables.

Parmi les recueils les plus intéressants de cette espèce, on peut assurément citer le livre dont j'ai publié pour la première fois le texte arabe. Il contient un certain nombre de récits sur les Indes, l'archipel indien, le Zanguebar et la Chine, tous rédigés, suivant l'assertion de l'auteur, d'après les rapports verbaux faits par des capitaines de navire entre les années 900 et 950 de notre ère. Si, comme nous le croyons, l'auteur a dit la vérité, l'importance de l'œuvre se fait sentir d'elle-même. Dans ce cas, nous possédons dans ce recueil des nouvelles, datant parmi les plus anciens écrits de la géographie arabe et transmises par un contemporain, sur ces hardis marins persans et arabes qui, au Xme siècle, osaient naviguer dans les mers éloignées avec des navires très imparfaits et aller jusqu'à la Chine et à l'archipel indien. Un tel auteur contemporain, qui notait bien ce qu'il entendait, ne pouvait manquer de recueillir mainte communication ou indication très curieuse, dont peut-être il ne comprenait pas lui-même tout à fait l'importance, mais qui maintenant peut servir à débrouiller des questions qui semblaient insolubles. Il va sans dire qu'un tel collectionneur, dénué en grande partie d'esprit de critique et qui notait tout ce que les marins lui contaient, — qu'un tel auteur, dis-je, a dû noter aussi quelques fables et quelques récits exagérés. Si nous pensons à l'habitude en quelque sorte héréditaire des marins de raconter des contes fantastiques („*to spin a yarn*") et si nous nous rendons compte du défaut des connaissances des lois et des phénomènes de la nature dans ce temps-là, on avouera que cet écueil était inévitable. On retrouvera donc, sans doute, dans de tels recueils, les contes merveilleux qui alors étaient en circulation parmi les marins: il est même très probable que mainte aventure merveilleuse se trouvera attribuée à une personne alors vivante, quoique le récit repose sur un fait arrivé déjà depuis longtemps, mais orné et arrangé d'une manière qui le rendait méconnaissable. Mais au milieu de ces exagérations et de ces légendes, un tel auteur a nécessairement dû noter beaucoup de nouvelles authentiques, qui reposent sur des faits et sur des observations personnelles d'une très grande valeur. Le lecteur s'en assurera par l'étude du glossaire, de l'index géographique et des excursions.

Il est donc de haute importance de s'assurer si l'on peut admettre que l'auteur était de bonne foi lorsqu'il prétendait avoir entendu les récits de la bouche de ses contemporains, et s'il y a de bonnes raisons pour accepter que l'ouvrage ait été écrit au Xme siècle. Pour répondre à ces questions, il faut examiner en premier lieu l'âge de la *copie* qui nous a servi de base pour la publication du texte.

On sait déjà que nous devons le manuscrit dont nous nous sommes servi à la bienveillance de M. Schefer à Paris, qui, il y a plusieurs années, fit copier pour sa belle collection le manuscrit (*copie* lui même) conservé sous n°. 3306 dans l'Aja Sofia, et qui fit faire, à l'usage de M. de Goeje, une copie de cette copie. C'est celle-là qui nous a servi pour notre édition. M. L. M. Devic s'est servi de la première copie pour publier une traduction de l'œuvre,

qui a vu la lumière en 1878 sous le titre de »Merveilles de l'Inde", et qui est accompagnée d'une introduction et de notes intéressantes

M de Goeje fixait mon attention sur l'œuvre arabe et me conseillait d'essayer mes forces à la publication du texte arabe. Je ne me dissimulais pas les difficultés de ce travail, mais il me semblait que l'œuvre contenait tant de donnéos importantes, surtout sur l'archipel indien, que je fis taire mes scrupules, et que j'entrepris l'œuvre, fort de la promesse de l'aide de M. de Goeje, qui ne m'a jamais manqué Le premier coup d'œil me prouvait que le manuscrit de M. Schefer était loin d'être sans fautes, cette circonstance a été cause que M. Devic, tout habile traducteur qu'il est, a traduit plus d'un passage incorrectement, et a dû en laisser d'autres non traduits, le texte n'étant pas compréhensible. Pour obvier à ces difficultés, M de Goeje eut la bienveillance de prier un de ses élèves, M. Rittershausen, qui se trouvait à Constantinople, de collationner la copie de M. Schefer sur le manuscrit de l'Aja Sofia. M. Rittershausen se rendit de bonne volonté à cette prière par son aide mainte faute de copiste fut corrigée et mainte conjecture assurée, quoique beaucoup de difficultés soient restées encore, comme notre édition le prouve. C'était aussi par la collation de M. Rittershausen que nous apprenions la véritable souscription comme elle se lisait dans le manuscrit de Constantinople. Le copiste turc de M. Schefer y avait substitué une autre. M Rittershausen lisait dans la souscription »le 17e Djoumâda 'l-awoual de l'année 404", comme nous l'avons donné p 292.

J'avais l'intention de publier en même temps que le texte arabe les autres parties de l'œuvre (traduction, glossaire, index géographique, excursions), telle que je me proposais de la donner. Mais ce dessein dut être abandonné pour la raison suivante. La maison Brill, voulant donner une marque de sympathie au sixième congrès der orientalistes, qui siègerait en 1883 à Leide, conçût le projet de publier à cette fin une édition de luxe des Adjâib, accompagnée d'une traduction française, et ornée de quelques planches, tirées du manuscrit superbe de Hariri que possède M. Schefer. M. Devic eut la grande bienveillance de se charger de faire une nouvelle traduction, revue d'après mon édition du texte; avec un grand zèle la publication fut poursuivie, mais bientôt il était évident qu'il serait impossible de donner en Septembre 1883 quelque chose de plus que le texte, la traduction et les planches, qui parurent le jour de l'ouverture de la session du congrès.

J'espérais être bientôt en état de publier la dernière partie de mon travail, lorsque survint une circonstance qui me força d'ajourner cette publication, ce que je ne regrette pas du tout, puisqu'elle m'a donné l'occasion de revoir mon travail sur beaucoup de points, et de soumettre les résultats déjà obtenus à une critique sévère.

La circonstance dont je parle était un écrit de M. Schumann, qui exprimait quelques doutes sur l'authenticité des Adjâib, qu'on peut lire ci-dessous p. 265 s. s. Quoique son opinion reposât sur d'assez faibles bases, elle rendit nécessaire des recherches plus minutieuses sur l'âge de la copie conservée dans l'Aja Sofia. Comme M. le Dr. Landberg se trouvait alors avec le Chéikh Amîn al-Madanî à Constantinople, M. de Goeje le pria de vouloir examiner le manuscrit. Il adressa la même prière à M. le Dr. Gies. Le dernier savant répondit: »Le manuscrit est un Vakouf du sultan Mahmoud, le fondateur de la bibliothèque (1152); le papier indien (hind-âbâdî), l'écriture arabe neschi démontre sans doute que le manuscrit est très vieux (»und deutet entschieden auf hohes Alter der Handschrift hin"). Il lisait la date

404. M. Landberg envoyait une note d'un Turc, qui avait examiné pour lui le manuscrit. »Agia Sofia n° 3306. 'Agâib el Hind, par بزرك بن شهريار الساحداء الرامهرمزى, apographe de محمد بن القطان après 700 H Contient 150 feuilles." Observons que cette dernière assertion semble erronnée, M. Gies, comme M. Rittershausen n'ont trouvé que 95 feuilles.

Aussitôt la question se posait: »Comment était-il possible que le Turc connût le nom de l'auteur, qui n'avait encore été indiqué par personne?" De nouvelles recherches, instituées par M. Gies, la résolurent tout-à-fait. Le manuscrit contenait un frontispice, richement orné, mais qui n'est lisible qu'en partie soit par suite d'un usage continuel, soit aussi à cause de ratissages faits à dessein. On y lit le titre complet كتاب عجائب الهند برّه وبحره وجزائره; puis le nom de l'auteur, donné par le Turc, ensuite la destination du manuscrit. برسم العقر .الى الله تعالى .... العادلية العلائية .... بالشام المحروسة اعزّها الله تعالى En même temps il envoyait le facsimile suivant de la date.



Il se trouve deux fois dans le livre, premièrement à la fin comme nous l'avons donné pag. 192, et puis encore une fois, au revers de la page suivante, écrit de la même main et sans différence notable. L'écriture de ces dates diffère de celle du manuscrit, mais peut être attribué au même écrivain.

Au sujet de la date, il y avait divergence d'opinions. M. Gies restait d'avis qu'il fallait lire 404; le Turc de M. Landberg semble avoir lu 704 M. de Goeje pensait qu'il fallait lire 644. L'année 404 était inadmissible à cause de la mention de la عادلية de Damas au frontispice, puisque cette académie a été fondée par al-Malik al-Âdel († 615. Comp. Wüstenfeld, Die Academien der Araber und ihre Lehrer. Gött. 1837. p 77.). Peut-être aurait-on ajouté العلائية pour distinguer la grande Adilîya de la petite? Mais d'après quelle personne aurait-elle porté ce nom? M. Houtsma fixait l'attention de M. de Goeje sur une note dans le manuscrit de Leide n° 563, publiée Catalogue III. 155. s. s, d'où peut-être on pourrait conclure que l'académie a été nommée d'après Alâo'ddîn Bek. (C'est ainsi qu'il faut lire le nom, au lieu de علا الدريك). Mais l'âge de cet homme est incertain: M. Houtsma pense qu'il a vécu au milieu du VII[e] siècle, ce qui confirmerait la conjecture de M. de Goeje, qui est confirmée aussi par l'âge du manuscrit. M. Houtsma serait enclin à lire 904, si l'âge du manuscrit le permettait.

Dans cet état de choses, M. de Goeje soumit la question à l'autorité de M. Karabacek de Vienne. Sa réponse, qu'on trouvera ci-dessous [1]), donne la certitude que le manuscrit de

1) Was also die Unterschrift d. h. die Datierung des كتاب عجائب الهند betrifft, so ist unter allen mitgetheilten Combinationen nur allein die Ihrige *die richtige*. Ich bewundere Ihren Scharfsinn Es ist mir leicht Ihnen den paleographischen Nachweis zu liefern, dass die Jahrzahl 644 gelesen werden muss. Nämlich

ist aufzulösen:

= لربع = اربع indem / in Ligatur = أر id. = لربعين = اربعين, indem das

Nûn retrograd gezogen ist, um die Verbindung mit den Hunderten zu ermöglichen.

l'Aja Sofia, qui est une copie, a été terminé dans l'année 644 de l'Hég. et date par suite du XIII[e] siècle de notre ère.

Il est donc hors de doute que la copie conservée dans l'Aja Sofia a été écrite au XIII[e] siècle et que par suite l'original était de très ancienne date, et tout au moins antérieur au XIV[me] siècle Mais il est évident que la date de la copie ne prouve pas que l'original ait été écrit dans le X[me] siècle, comme cela doit être le cas, si l'auteur a dit la vérité. Pour soutenir cette thèse, il nous faut d'autres preuves. à mon avis elles ne manquent pas. Je pense que le contenu de l'œuvre confirme l'opinion que nous avons devant nous un écrit composé de bonne foi.

En traitant de Ceylan (Excursion C) j'ai déjà remarqué qu'on ne peut trouver un motif plausible pour expliquer pourquoi l'auteur aurait prétendu de mauvaise foi qu'il avait recueilli les contes de la bouche de marins qui vivaient de son temps. On ne voit point du tout l'intérêt qu'aurait eu l'auteur à mentir d'une pareille façon, alors surtout que la fraude eût été si vite et si facilement découverte. On peut admettre qu'une fraude de ce genre ait été commise dans un écrit, destiné à prouver un dogme quelconque, ou composé dans un but politique, et que l'auteur ait anti-daté son œuvre pour gagner quelque point contesté. Mais ici il n'est question que d'un recueil de contes de mer, racontés d'une manière simple, et où l'écrivain a mis pêle-mêle tout ce qu'il a entendu, se faisant uniquement l'écho de ses auteurs, même là où, (comme aux pages 7, 162, 173, 177) il doute bien un peu de la véracité de ces récits. Une telle fraude, commise sans aucun motif visible, et pour le seul plaisir de mentir, ne peut pas être admise légèrement.

Quand l'auteur raconte des aventures en mentionnant les dates, et qu'il affirme les avoir recueillies de la bouche des marins qui y ont joué un rôle, il se borne à la période de 288—342 de l'Hég [1]). Nous pouvons donc admettre que l'œuvre ait été écrite dans la dernière année ou peu après L'auteur avait alors déjà atteint un âge assez avancé, puisqu'il a noté des faits qu'il avait entendus de marins ayant navigué 60 ans plus tôt; ce qui du reste n'est pas du tout impossible.

Lorsque l'auteur nomme des personnes dont nous connaissons l'âge par d'autres sources, elles ont vécu soit avant cette période, comme les khalifes Abou Bekr († 13), Omar († 23), Haroun al-Rachîd († 193) et Al-Motamed († 279), soit pendant la période citée. Les derniers sont: le khalife Al-Moqtadir billah († 320); son célèbre vézir Abou'l-Haçan Ali, fils de Mohammed, fils d'ibn al-Forât († 312. Comp. Ibn Khallikân. Biographical dictionary, translated by

---

= = ستمائة eine gewöhnliche Abkürzung, wie z. B. auch = = خمسمائة ist (Siehe Codex 580, Leiden, an vielen Stellen) Zur Jahreszahl bemerke ich noch, das die Copula و häufig nachgelassen wird.

1) Avec une exception, du moins en apparence Comme M. Devic l'a déjà remarqué (Merveilles. Introduction p. VII.) le récit XL (p. 67) contient une date impossible· 390. Hég. L'auteur n'a jamais pu recueillir des récits de faits séparés par plus d'un siècle d'intervalle, de la bouche de gens contemporains de ces faits. Sans aucun doute il nous faut lire تسع au lieu de تسعين et admettre l'année 309.

de Slane II. p. 358); le gouverneur d'Oman Ahmed fils de Helal, qui a été le contemporain de Mas'oudi (qui écrivit en 332) comme il paraît d'après les Prairies d'or (I. p. 234. II. p. 52); Abdallah, fils d'Omar, fils d'Abd-al-Aziz, préfet de Mansoura, dont le fils Abou-'l-Moundir Omar a été un contemporain de Mas'oudi (I. p. 377. Comparez sur sa famille Gildemeister. De rebus indicis p. 25. Elliot. I. p. 450, 454. Ibn Hauqal p. ۲۳۹). Il se peut qu'Ahmed ibn Merwân, marchand à Oman, qui achetait une partie de la cargaison du juif ne fût autre que le marchand Ibn Merwân qui d'après Istakhrî (۱۳۹, not d) vécût en 324 à Oman.

La véracité de notre auteur est en outre prouvée par mainte particularité qu'on trouve dans son recueil On y rencontre des récits qu'on retrouve aussi chez d'autres auteurs arabes, mais le rédacteur des Adjâib les raconte d'une telle manière qu'il est impossible de prétendre qu'il les ait empruntés à ces auteurs. J'indique o. a. la légende des balaoudjer's (p. 115), qu'on retrouve aussi dans la Relation, chez Mas'oudi et chez Marco Polo (Comp. Glossaire), mais racontée d'une tout autre manière; le récit de la richesse du Zâbedj, avec des particularités nouvelles (p. 137); les anecdotes concernant les voleurs de l'Hindoustan (p. 151, 152, 162), dont on trouve la contre-partie dans la Relation (p. 126), les contes ayant trait au mépris de la mort des Hindous, fait bien connu d'ailleurs (p. 122, 123, 148, 172. Comp. Relation I. p. 126 Devic. Merveilles p. 200), la force »*in amore*" des femmes de Canoge (p. 6 Comp. Index Géographique); les communications sur les ouâl (p. 14, 102. Comp Mas'oudi I. p. 234), la mention de la feuille d'arbre avec une inscription (p 170. Comp Ind. Geogr. p 230); les détails très précis sur les bikour (p. 155. Comp. Glossaire); l'éducation des singes (p. 77. Comp. Excursion F. p. 301); la ressemblance des Japonais avec les Turcs (ibid.).

Mais ce qui me semble surtout prouver l'authenticité de notre livre pris en son entier, et tout en se rendant compte des erreurs et des exagérations qu'on y trouve, c'est qu'on y rencontre un grand nombre de récits dont la véracité est confirmée par des auteurs étrangers, que le rédacteur des Adjâib n'a pas pu connaître. Le lecteur en trouvera des preuves abondantes dans le glossaire, l'index géographique et les excursions. Citons e. a les communications si nouvelles, et en même temps si importantes et si précises sur l'archipel indien [1]) et sur Ceylan. Nous pouvons citer en outre les nègres émasculateurs (p. 114 Comp. Index géogr p. 210); l'indication de la position de Sendân et d'autres villes de l'Inde (p. 166. Comp Excursion A.); les communications sur Loubîn (p. 112, v. Index Géogr.); sur la valeur que le fumier (des vaches) a pour les Hindous (p. 162 Comp. Oderic de Frioul p. 100), et le récit concernant le vase de terre, vieux de 4000 ans (p. 4), dans lequel M. Devic a vu avec raison une allusion au fameux pot de Foh (patra). Quoique les contes concernant l'autorité qu'un singe exerce sur ses pareils semblent exagerés, ils reposent pourtant sur un fait qu'on a observé à Java (Bydr. t. d. kennis der Nederl. en vreemde kolonien 1845, p. 179), à Ceylan (Ibn Batouta IV, p. 176), et dans l'Inde (Al-Birounî, Fragments, p. 122). Je n'ai pas pu m'assurer si l'assertion des Adjâib (p. 157) »que dans la religion des Indiens, le vin est interdit aux hommes, et permis aux femmes" a un fond de vérité, mais on ne peut pas douter qu'une telle coutume ait existé dans quelque partie de la péninsule, puisque Oderic de Frioul (p. 101.)

---

1) J'appelle l'attention du lecteur sur un fait, qui confirme l'ancienneté des récits des Adjâib. Tandis qu'Ibn Batouta, Marco Polo et les Chroniques Malaies font mention des Musulmans à Sumatra, les Adjâib n'en parlent pas. Il faut donc que le livre ait été redigé avant l'introduction de l'Islam dans cette île.

raconte le même fait. »Autre usaige", dit-il »est en ce pays, car les femmes y boyvent vin et non li homme" [1]). Nous appelons aussi l'attention du lecteur sur les mots étrangers qu'on rencontre dans les Adjâib (handoul, batek, bersila, bahind, bikour, tsalâdj, djarâm, zarafa, karin, Comp. Gloss.) et dont l'orthographe est à peu près correcte, et quelquefois même tout à fait, et dont quelques-uns ne se retrouvent pas chez d'autres auteurs arabes. Peut-être qu'on peut expliquer le mot *motyal* par l'orthographe d'un peuple indigène du mot malais connu »pentjalang" espèce de navire de commerce Les Bougis, navigateurs célèbres, écrivent et prononcent »*patjala*", ce qui n'est pas bien éloigné de *motyal* (de Goeje).

J'ai déjà fait remarquer que les contes merveilleux ne pouvaient pas manquer dans un recueil comme celui que j'ai publié J'ajoutais qu'on devait s'attendre à lire des récits merveilleux, qui avaient circulé déjà depuis très longtemps, comme se rapportant à quelque personne encore vivante. Je donnerai un exemple frappant d'un tel cas une histoire qu'on trouve sous XLIV (à tort XVLIV) p. 78 dans les Adjâib est racontée en 1698 par un voyageur comme étant arrivée de son temps en Egypte. Comme cela s'observe presque toujours dans ces cas, ce n'est pas le narrateur même qui prétend avoir vu le fait, mais c'est sur l'autorité d'un ami qu'il raconte l'histoire, et l'ami lui-même n'a appris le récit que de seconde main

Le voyageur cité est de Bruyn, qui raconte dans le récit de ses voyages (1698, p. 219) l'histoire suivante: »j'étais assis à table chez M. le consul Torelli. On parlait des ruses des singes et des faucons, et le drogman nous racontait qu'il connaissait un Arabe, qui possédait un singe qui n'avait pas son égal en astuce. Lorsque son maître sortait, le singe avait la coutume de faire le guet dans la cuisine, de peur des faucons voleurs, qui ici (au Caire) sont très nombreux et qu'on voit en troupes sur les toits des maisons, guettant l'occasion de prendre quelque mets; ce qui leur est possible puisque les cheminées y sont larges et basses. Or il arriva une fois que pendant l'absence du maître, qui durait un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire, un morceau de viande qui cuisait fut mis à découvert par suite de l'évaporation de l'eau bouillante. Aussitôt qu'un des faucons découvrit cette circonstance le désir le prit de voler la viande, le coup lui réussit, et il emporta le morceau par la cheminée. Le singe surpris par l'adresse du faucon regardait en haut d'une manière bien triste, comme s'il prévoyait que son maître ne laisserait pas impuni son manque d'attention, et comme s'il devait inventer quelque ruse pour se faire pardonner. Et comme s'il prévoyait que le voleur reviendrait de nouveau, pour regarder s'il n'y avait pas quelque autre chose qui lui conviendrait, voilà que le singe, après que le feu s'était éteint, se met dans le pot, les fesses nues en haut, pour imiter un morceau de viande. En effet le faucon revenant fond dessus, mais le singe qui le guettait, se retourne vite, prend le faucon, le mord au cou et le met au pôt au lieu de la viande. Lorsque le maître revint et trouva le faucon mort et la viande disparue, il regarda le singe d'un air menaçant; mais aussitôt celui-ci prit le faucon du pot et s'y mit dans la posture qu'il avait prise pour surprendre l'oiseau, montrant à son maître, avec force gestes, comment il s'y était pris pour se rendre maître du voleur. Le lecteur peut juger par

---

1) La coutume elle même a peut-être la même origine qu'une défense pareille chez les Dyaks de Serawak, chez qui les hommes ne peuvent pas manger de chair de cerf, ce qui au contraire est bien permis aux femmes et aux vieillards, de crainte que les premiers ne deviennent poltrons Comp. Spencer St. John Life in the forest. I. p. 177.

cet échantillon que les ruses des singes donnent lieu à une foule de contes, et qu'entre eux on en trouve beaucoup au sujet desquels on peut dire »se non è vero, è bene trovato." Remarquons que le récit original des Adjâib est orné ici de quelques traits nouveaux, qui servent à le dénaturer, puisqu'il est bien possible qu'un milan guette un morceau de viande qui cuit dans un pot mis à l'air, mais qu'il est peu probable qu'il descende par une cheminée pour voler la viande, tandis que le feu y brûle encore.

Quoique les contes de cette nature ne manquent pas dans les Adjâibs, il faut remarquer que l'auteur en rapporte la plupart comme des récits qu'il a entendu conter, sans qu'il nomme quelqu'un qui se pose en témoin oculaire.

Quelques-uns de ces récits ne semblent être que des reproductions plus ou moins variées de vieilles légendes connues comme celui de l'île des femmes (p 20); la tortue immenso (p 36), les montagnes d'aimant de la Chine (p. 92), le récit sur l'oiseau dont la chair fait tomber les cheveux (p. 100) et dont on trouve la contre-partie chez Ibno 'l-Ouardi (p. ٩٣) et Dimachqî (trad. p 151), l'oiseau phénix qui se retrouve dans le semendel des Ouâq-Ouâq's, et la légende sur l'ambre de Zâbedj, qu'on ne peut pas exporter de l'île (p. 150, voir Excursion B. p. 232) Il est impossible de décider si l'on retrouve dans deux récits des Adjâib (p. 12 et 180) la rédaction originale de deux contes bien connus, relatés dans l'histoire des voyages de Sindbad. Mais il faut avouer que surtout dans le dernier conte les points de ressemblance sont frappants Peut-être que le récit des Adjâib et celui des 1001 Nuits reposent sur le même fait, mais orné d'une manière capricieuse dans les contes de Chérézade. J'ai appelé plus loin (Exc. D. p. 277) l'attention du lecteur sur la grande ressemblance qui existe entre une histoire des Adjâib et une autre du Mokhtasar A.

Tandis qu'il semble que quelques récits merveilleux ne sont que des contes de fantaisie pure, ou que du moins il est pour le moment impossible de retrouver le fait simple qui a servi de canevas, on peut dans quelques autres retrouver le fait qui a servi de point de départ. Le tannîn merveilleux (p. 41) est expliqué par un passage de Mas'oudi (I. p. 266 Comp. mon discours sur l'importance du livre des merveilles p. 5); tandis que l'auteur des Adjâib nous raconte de quelle manière il faut expliquer le phénomène d'une mer qui semble en feu (p. 20, 41). Le marché des Djinn's (p. 169) repose peut-être sur le fait que quelques peuples primitifs, e a. à Sumatra, font le commerce en déposant leurs marchandises, que les acheteurs viennent prendre en déposant d'autres marchandises, de sorte que les vendeurs et les acheteurs ne se voient jamais. J'ai donné l'explication de l'origine des contes merveilleux sur le Zarâfa (p. 125. Comp Exc. B. p. 236) et sur le poisson à figure humaine (p. 38. Comp. Ind. géogr. sous الحسنية). Le lézard qui a les organes sexuels doubles (p. 173) est expliqué par le fait, qui m'est communiqué par le Dr. Jentink, que presque tous les lézards ont ces organes fendus. Les récits curieux concernant les devins et les charmeurs aux Indes et ailleurs, qu'on trouve dans les Adjâib, n'étonneront personne, si on se rappelle les récits merveilleux faits à ce sujet jusque de nos jours. On ne s'étonnera pas davantage de l'échantillon de volupté contre nature, raconté p. 68, quand on saura que d'après M. Kruyt (Atjeh en de Atjehers p. 110) on en trouve encore maintenant des exemples à Sumatra même. M. Kruyt a laissé échapper la boutade qu'il y aurait là un beau champ ouvert aux recherches des Darwinistes: il semble que telle soit aussi l'opinion de l'auteur des Adjâib, vu sa manière curieuse d'expliquer l'origine de quelques espèces d'animaux (p. 40).

On retrouve dans les Adjâib deux récits qui ont trouvé place chez un assez grand nombre d'auteurs anciens, je parle des récits sur la vallée des diamants (p. 128. Comp. Devic. Merveilles p. 196, Mokhtasar A. p. 278) et sur les oiseaux de grandeur extraordinaire. Il semble qu'on n'a pas encore réussi à dégager le fait qui a servi de point de départ au premier conte, du moins les solutions qu'on a proposées assez récemment ne paraissent pas encore avoir écarté toute difficulté. Mais il est hors de doute que les récits sur les oiseaux géants reposent sur le fait incontesté qu'il y a quelques siècles on trouvait des oiseaux d'une grandeur beaucoup plus grande que celles que nous connaissons maintenant. L'oiseau »*moa*" vivait encore du temps de la reine Elisabeth, l'*apyorna* vit encore à l'île de Madagascar. M. Yule a donné une explication très plausible du tuyau de plume gigantesque dont parlent les Adjâib (p. 98) dans Academy, March. 1884 p. 204, en posant la conjecture que le tuyau en question n'était que le pétiole du *sagus ruffia*.

La grande importance des Adjâib consiste surtout dans les données nouvelles qui servent à augmenter notre science de la géographie arabe du Xme siècle, et qui, comme le lecteur le verra dans le glossaire, l'index géogr. et les excursions, m'ont donné quelquefois des résultats bien importants. Mais on y trouve en outre quelques traits curieux de mœurs et de caractère. Je renvoie le lecteur au récit si frappant de l'introduction de l'Islam au Cachemire (p. 2); au récit si simple, mais en même temps si touchant, du prince nègre (p. 50), et aux anecdotes curieuses donnant des exemples de confiance bien placée en Allah (p. 134 et 138).

Parmi les illustrations qui ornent le magnifique manuscrit de Hariri, en possession de M. Schefer, j'en ai choisi quelques-unes qui portent sur la navigation et le commerce orientaux, et qui par suite entrent dans le cadre de l'ouvrage. Ces planches sont des exemples précieux des rares produits du vieil art oriental; en outre elles sont dignes de notre attention par les objets qu'elles reproduisent avec une grande exactitude. On remarquera p. e. dans la planche vis-à-vis du page 91 le dessin d'un vaisseau dont les planches sont cousus ensemble, ce qui, comme on le sait, était autrefois le cas pour les navires arabes.

La carte que j'ai ajoutée au livre n'a pas de prétentions à être exacte dans ses détails. Elle ne peut servir qu'à illustrer autant que possible la position relative des localités nommées dans les Adjâib. Comme il ne s'agissait pas d'une carte rendant d'une manière exacte les limites des royaumes et le tracé des pays divers, je me suis borné à reproduire les contours de la carte que Stuwe a ajoutée à son œuvre sur le commerce des Arabes, afin de faciliter la comparaison des résultats auxquels je suis parvenu avec ceux de cet auteur.

Sur le point d'abandonner un travail qui pendant longtemps m'a pris toutes mes heures de loisir, je désire temoigner ma gratitude à tous ceux qui m'ont assisté. J'ai de grandes obligations à M. Marcel Devic, qui a bien voulu corriger sa traduction sur le texte que je publiais, et aussi revoir mon style dans une langue qui n'est point ma langue maternelle. M. Schefer aussi a droit à ma reconnaissance, puisque c'est à lui que je dois le manuscrit qui m'a servi, et qu'il a donné la permission d'enrichir l'ouvrage des planches tirées de son manuscrit de Hariri. Le lecteur du livre s'apercevra que je me suis servi maintes fois des indications reçues de personnes compétentes et dont j'ai eu soin de citer les noms. Parmi eux,

je dois nommer en particulier M. M. Kern, Wilken et Yule, et aussi M. M. Gies, Karabacek et Rittershausen. Mais c'est surtout à M. de Goeje que je dois une grande reconnaissance. Les pages suivantes montreront combien de fois il m'a aidé à vaincre des difficultés qui semblaient insurmontables; dans beaucoup d'articles on rencontrera les traces de son esprit sûr et puissant. Il m'a permis de puiser à pleines mains aux trésors de sa grande érudition, on comprendra la valeur de l'assistance d'un érudit qui, sans contredit, est un des premiers parmi les savants en Europe qui connaissent à fond la littérature géographique des anciens Arabes. Le glossaire est presque entièrement de sa main; je lui dois surtout les articles qui portent sur la langue et sur la grammaire arabes. Si dans l'index géographique, dans les excursions et dans quelques articles du glossaire que j'ai composés, je suis parvenu à des résultats qui ne sont pas dénués d'importance, je dois cela en grande partie à M. de Goeje, puisque je n'ai fait qu'appliquer sa méthode heureuse et sévère, qui nous a déjà valu de belles découvertes et qui en promet encore tant d'autres.

Leide, Septembre 1886. P. A. v. d. Lith.

بسم الله الرحمان الرحيم وهو حسبي

الحمد لله ذى العزّة والجلال، والانعام والافضال، خالق الامم اطوارا والاجيال[a]، ومنوّعهم بفطرته فى الاخلاق والاشكال، ومصرّفهم بقدرته من حال الى حال، ومعلّمهم بحكمته ما يصنعون من غرايب الاعمال، فاتقن[b] واحكم وسدّد وقوّم وقال وهو اصدق القايلين اِقْرَأْ وَرَبُّكَ ٱلْأَكْرَمُ ٱلَّذِى عَلَّمَ بِٱلْقَلَمِ عَلَّمَ[c] ٱلْإِنْسَانَ مَا لَمْ يَعْلَمْ، شهدت آياته المختلفة فى الاقطار، وعجايب مصنوعاته فى البرارىّ والبحار، وبدايع محكماته فى الآفاق والديار، انّه تبارك وتعالى فرد صمد احد قهّار، فاعتبروا يا اولى الابصار، ارسل محمّدا

a) Cod. والجبال. *b*) Cod. فايقن. *c*) Kor. 96: 3, 4, 5.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX, ET MON SEUL REFUGE.

Louange à Dieu, à qui appartiennent la gloire et la majesté, la bienfaisance et la libéralité, créateur des peuples divers et des nations; qui, par sa puissance créatrice, leur a donné leur caractère et leur extérieur particulier; qui, par son pouvoir, les fait passer de condition en condition; et qui, par sa sagesse, les instruit dans les œuvres extraordinaires qu'ils ont à accomplir. Il édifie savamment, il affermit, il dirige, il redresse.

Il a dit, lui, le plus véridique de ceux qui parlent: „Lis: Ton seigneur est le plus généreux des bienfaiteurs, lui qui a instruit par la plume, qui a instruit l'homme de ce que l'homme ne savait pas" (Coran ch. XCVI).

Ses prodiges disséminés dans l'univers, les merveilles de ses ouvrages dans les plaines et les mers, ses œuvres admirables dans toutes les parties du monde, portent témoignage que le Créateur — qu'il soit béni! qu'il soit exalté! — est le Seul, l'Eternel, l'Unique, le Victorieux. Prenez-y garde, hommes doués de clairvoyance!

Il a envoyé son prophète Mohammed pour enseigner à toutes les créatures

بالهدى ودين الحقّ الى كافّة الخلق، صلّى الله عليه وعلى آله ما لمع برق، واشرق شمس من شرق"

وبعدُ فانّ الله تبارك اسمه وجلّ ثناؤه خلق العجائب عشرة اجزاء f 2r فجعل تسعة منها في ركن المشرق وجزءا في ثلثة اركان الارض التي هي المغرب والشمال والجنوب ثم جعل في الصين والهند ثمانية اجزاء منها وجزءا في باقي المشرق ۞

فممّا في الهند ما حدّثنا به ابو محمّد الحسن[a] بن عمرو بن حمّويه بن حرام بن حمّويه النجيرميّ[b] بالبصرة قال كنت بالمنصورة في سنة ثمان وثمانين ومائتين وحدّثني بعض مشايخها ممّن يوثق به انّ ملك الرا وهو اكبر ملوك بلاد الهند والناحية التي هو بها بين كشمير الاعلى وكشمير الاسفل وكان يسمّى مهروك بن رايق كتب في سنة سبعين

a) Cod. الحسين. b) Cod. s. p.

la vraie direction et la religion de la vérité. Que le salut de Dieu soit sur lui et sur sa famille, tant que brillera l'éclair, tant que le soleil surgira du Levant.

Dieu — que son nom soit béni et ses louanges célébrées! — a partagé les merveilles de sa création en dix parts, neuf au pilier du Levant, une aux trois autres piliers, qui sont le Couchant, le Nord et le Sud. Des neuf parts attribuées au Levant, huit appartiennent à l'Inde et à la Chine, une seule au reste de l'Orient.

I. Des choses de l'Inde, voici ce que nous a raconté à Basra Abou-Mohammed al-Haçan, fils d'Amr, fils de Hammawéih, fils de Harâm, fils de Hammawéih de Nadjîrem.

„J'étais, dit-il, à Mansoura dans l'année 288. Un homme respectable de cette ville, personnage digne de foi, m'apprit qu'en 270 le roi du Râ, nommé Mahrouk, fils de Raïq, le plus puissant des rois de l'Inde, dans la région située

وماثنين الى صاحب المنصورة وهو عبد الله بن عمر بن عبد العزيز
يسأله ان يفسّر له شريعة الاسلام بالهندية فاحضر[a] عبد الله هذا رجلا
كان بالمنصورة اصله من العراق جيّد القريحة حسن الفهم شاعرا قد نشأ
ببلاد الهند وعرف لغاتهم على اختلافها فعرّفه ما سأله ملك الرا فعمل (a)
قصيدة وذكر فيها ما يحتاج اليه وانفذها اليه فلمّا قرئت على ملك الرا a
استحسنها وكتب الى عبد الله يسأله حمل صاحب القصيدة فحمله اليه
واقام عنده ثلث سنين ثم انصرف عنه فسأله عبد الله عن امر ملك الرا
فشرح له اخباره وانّه تركه وقد اسلم قلبه ولسانه وانّه لم يمكنه اظهار
الاسلام خوفا من بطلان امره وذهاب ملكه وكان فيما[b] حكاه عنه انّه سأله
ان يفسّر له القرآن بالهندية ففسّره له قال فانتهيت من التفسير الى سورة
يس قال ففسّرت له قول الله عزّ وجلّ قَالَ مَنْ يُحْيِي ٱلْعِظَامَ وَهِيَ رَمِيمٌ

a) Cod. فاحصى b) Cod فيه.

entre le haut et le bas Cachemire, écrivit au préfet de Mansoura, Abdallah, fils d'Omar, fils d'Abd-al Azîz, pour lui demander une traduction des lois de l'Islam en langue indienne.

„Abdallah fit part de la demande à un homme qui se trouvait alors à Mansoura, personnage originaire de l'Iraq, esprit supérieur, d'une belle intelligence, poëte, qui avait été élevé dans l'Inde et en connaissait les diverses langues. Cet homme mit en vers tout ce qui était nécessaire pour la connaissance de la religion, et son travail fut envoyé au roi. Le prince trouva cela admirable et pria Abdallah de lui envoyer l'auteur. L'homme fut donc expédié vers le roi: il demeura là trois ans, puis il revint à Mansoura. Le préfet le questionna sur le souverain du Râ. „Je l'ai quitté, dit l'homme, alors qu'il était déjà musulman de cœur et de bouche. Mais la crainte d'être dépossédé de son pouvoir l'empêchait de professer ouvertement l'Islam. Il me demanda de lui traduire le Coran en indien. Ce que je fis. J'en étais à la sourate *Ya-Sîn*, et je lui traduisais la parole de Dieu: „Qui rend la vie aux

قُلْ يُحْيِيهَا ٱلَّذِى أَنْشَأَهَا أَوَّلَ مَرَّةٍ وَهُوَ بِكُلِّ خَلْقٍ عَلِيمٌ[a] قال فلمّا فسّرت له هذا وهو جالس على سرير من ذهب مرصّع بالجوهر والدرّ لا يعرف له قيمة قال لى اعد علىّ فاعدت فنزل عن سريره ومشى على الارض وكانت قد رشّت بالماء وهى نديّة فوضع خدّه على الارض وبكى حتّى تلوّث وجهه 43r. بالطين ثم قال لى هذا هو الربّ المعبود والاوّل القديم الذى ليس يشبهه احد، وبنا بيتا لنفسه واظهر انّه يخلو فيه لمهمّة[b] وكان يصلّى فيه سرّا من غير ان يطّلع على ذلك احد وانّه وهب له فى ثلاثة دفعات ستّمائة منّا من ذهب ✿

وحدّثنى انّ لاهل قشمير الاعلى يوم عيد فى كلّ سنة يجتمعون فيه ويصعد خطيبهم على منبر ومعه جرّة من طين غير مطبوخ فيخطب ثمّ يقول وقّوا انفسكم واموالكم واحفظوها ويعظهم ثمّ يقول انظروا الى هذه الجرّة من

a) Kor. 36: 78, 79. b) Cod. مهمه.

os cariés? Réponds: Celui qui les a produits une première fois, celui qui connait la création entière". Il était pour lors assis sur un trône d'or incrusté de pierres précieuses et de perles d'une valeur incomparable. „Redis-moi cela," dit-il. Je le répétai. Aussitôt il descendit de son trône et fit quelques pas sur la terre qui avait été arrosée d'eau et qui était humide Puis il appuya sa joue sur le sol et pleura, de sorte que son visage fut souillé de boue. „Oui, me dit-il, c'est lui le Maître qu'on doit adorer, le premier, l'ancien, celui qui n'a point de semblable!" Il s'était fait faire un cabinet particulier et s'y retirait sous prétexte d'affaires importantes, mais en réalité pour prier secrètement, sans que personne en sût rien En trois fois il me gratifia de six cents livres d'or."

II. Le même m'a raconté que les habitants du haut Cachemire ont chaque année un jour de fête où ils se réunissent; et leur prédicateur, tenant à la main un vase de terre crue, monte à la tribune, remplit son office et dit: „Voyez

طين وُقِت وحفظت فبقيت وانّ لتلك الجرّة على ما يقولون اربعة آلاف سنة ☆

وحدثني ابو عبد الله محمّد بن بابشاد[a] بن حرام بن حمّويه السيرافيّ
وكان وجه النواخذة الذين سافروا الى بلاد الذهب واعرف خلق الله بامر
البحر ومن جلّة البحريّين ومستوريهم ان باغباب سرنديب بلاد يقال لها ابرير
بلد[b] عظيم فيه نيف وثلثون سوقا كلّ سوق منها طولها نصف ميل وبه
الثياب الغُبّية[c] المرتفعة الحسنة وهو بلد راكب على نهر كبير يصبّ في بحر
الاغباب ولاهل هذه البلد نحو من ستّمائة *بُدّ جليلة[d] سوى الصغار وهو
نحو اربع مائة بريد[e] وبظاهر البلد جبل يجرى تحته عين ماء والى جانب

a) Nomen interdum sine punctis, interdum بابشاد, semel بابشاد scribitur. b) Deest. c) Cod. العبيد. d) Cod. s. p. e) Cod. برد.

ce vase de terre si fragile; on l'a soigné, il s'est conservé. Soignez de même vos âmes et vos biens, et conservez-les." On assure que ce vase est vieux de quatre mille ans.

III. Je tiens d'Abou-Abdallah Mohammed, fils de Bâbichâd, fils de Harâm, fils de Hammawéih, de Siraf, lequel fut en son temps un des notables capitaines de navire qui vont au pays de l'or, le plus instruit parmi les créatures de Dieu en fait des choses de la mer, marin distingué et honnête homme, je tiens de lui, dis-je, qu'il y a dans les *gobbs* de Sérendib, en un pays nommé Abrîr, une grande ville, où on compte trente marchés et plus, dont chacun a bien un demi-mille de long. On y trouve les étoffes *gobbiya*, qui sont belles et d'une grande valeur. La ville est au bord d'un grand fleuve qui se jette dans la mer des *gobbs*. Les habitants ont environ six cents pagodes importantes, sans compter les petites. L'étendue du pays est à peu près de quatre cents *bérids*[1].

A l'extérieur de la ville est une montagne du pied de laquelle s'échappe une source; et sur le flanc de la montagne est un arbre énorme de cuivre et de bronze, hérissé d'épines pareilles à de grosses aiguilles ou à des brochettes. Et

1) 2400 milles.

الجبل شجره من نحاس وصغره [a] عظيمه فيها شوك مثل السفافيد او المسالّ
وبإزائها صنم عظيم في صوره زنجيّ عيناه من زبرجد ولهم يوم عيد في
كلّ سنه عند ذلك الصنم فيخرجون اليه ويصعدون فوق الجبل فمن احبّ
التقرّب الى ربّه شرب وغنّى وسجد للصنم مرارا ورمى بنفسه من فوق الجبل
على تلك الشجره فيتقطّع منها قطعا ومنهم من يرمى بنفسه على دماغه ٥
فوق حجر عظيم يجرى [b] عليه ماء العين تحت الصنم الاسود فيطحن
فوق الحجر الى نار الله ✩

وحدثني انّ بقنوج [c] من بلدان الهند من يأخذ الفوفله بين شفريها ١٠
فيكسرها قطعا من شدّه ما تضغطها ✩

وحدثني انّه سمع في حداثته انّ مردويه بن زرابخت [d] وكان احد ١

a) Cod وصفه. b) Cod. تجرى. c) Cod. بقنوج. d) Cod زرابخت.

en face de l'arbre se dresse une grande idole, sous la figure d'un Noir, dont les yeux sont des topazes. Chaque année, les gens du pays célèbrent un jour de fête auprès de cette idole. Ils y vont, montent sur la montagne, et quiconque désire se rapprocher de son Seigneur, boit, chante, se prosterne plusieurs fois devant l'idole, puis s'élance du haut de la montagne sur l'arbre de bronze dont les épines le mettent en pièces Il en est qui se jettent la tête première contre un rocher par dessus lequel coule l'eau de la fontaine, au dessous de l'idole noire; le malheureux est écrasé sur la pierre, et de cette eau passe dans le feu de l'enfer.

IV. Le même m'a assuré qu'à Canoge, dans l'Inde, il y a des femmes qui prennent une noix d'arec entre leurs grandes lèvres et la cassent par la force dont elles serrent

V. Il m'a conté aussi que Mardawéih, fils de Zarâbakht, un des marins de la Chine et des pays de l'or, racontait que, naviguant un jour dans les parages de l'île du Zâbedj, il passa entre deux pointes élevées au-dessus de la mer,

وبّانبه الصين وبلاد الذهب ذكر انّه كان مجتازا بناحيه جزيرة الرانج وانّه سلك في بعض الايّام بين قرنين ظاهرين في البحر فقدر انّهما جبلين في الماء وانّه لمّا جاوزهما غاصا[a] في البحر فقدر انّهما[b] ضعري سرطان فقلت لابي محمّد احقّ عنك هذه الحكايه فقال لي قد سمعت بها وهو شيء عظيم ما ادري ما اقول فيه الّا انّ السرطان يعظم في البحر جدّا ☆

وحدّثني اسماعيل بن ابراهيم بن مرداس الناخذا وكان من نقته نواخذة بلاد الذهب وهو المعروف باسمعيلويه ختن اشكنين انّه في بعض سفراته الى بلاد الذهب كان[c] قرب من البرّ بقرب لامري لعيب لحق المركب[d] احتاج f. 4 معه الى ان يمسك المركب فقد رمى بالانجر الكبير في البحر فلم يقف به المركب ومضى على حاله فلم يعرف السبب في ذلك فقال للغايص تنزل مع حبل الانجر وتعرّف خبره وانّ الغايص لمّا اراد النزول نظر واذا الانجر

a) Cod. غاصا. b) Cod. فقد رايهما. c) Cod. قال. d) Cod. add. او.

qu'il prit pour les sommets de deux montagnes sous-marines. Et quand il les eut dépassées, elles plongèrent dans l'eau, et Mardawéih jugea que c'était les deux pinces d'une écrevisse.

Là-dessus je dis à Abou-Mohammed: „Es-tu garant de cette histoire?" — „Je l'ai entendue de mes oreilles, répondit-il Mais c'est une chose bien extraordinaire, et je ne sais qu'en dire, si ce n'est que l'écrevisse atteint dans la mer des grosseurs prodigieuses."

VI. Un autre marin des pays de l'or, Ismaîl, fils d'Ibrahim, fils de Mirdâs, généralement connu sous le nom d'Ismaïlawéih, gendre d'Achkanîn, me disait que durant un de ses voyages aux pays de l'or, un accident arrivé au navire l'obligea à se rapprocher de terre dans le voisinage de Lâmeri. Voulant faire halte il fit jeter la grande ancre; mais le navire, sans qu'on sût pourquoi, continua sa marche. La capitaine dit au plongeur: „Descends le long du cable de l'ancre et vois ce qui passe." Et le plongeur s'apprêtant à descendre

بين طفرى سرطان وهو يجرّ المركب ويلعب بالانجر فانّهم صاحوا وطرحوا فى الماء الحجارة ورفعوا الانجر ثم طرحوه فى موضع آخر وانّ وزن الانجر ستمائة منّا او اكثر ❁

وحدثنى ابو محمّد الحسن بن عمرو انّ بعض النواخذه حدّثه انه جهّز مركبا له الى الزابج فوقعوا[a] الى قريه من قرى جزاير الواقواق لانّ الريح طرحتهم اليها فلمّا رآهم اهل القريه هربوا فى الصحارى بما امكنهم ان يهربوا به من اموالهم وانّ اهل المركب ايضا * بهتّوا النزول[b] لانّهم لم يعرفوا البلد ولا عرفوا سبب هرب[c] القوم ما هو ومكثوا فى مركبهم يومين لا يجيئهم احد ولا يخاطبهم على وجه ولا سبب واحدروا رجلا من اهل المركب يعرف لغة الواقواقيّين[d] ومضى مغرّرا[e] وخرج من القريه الى الصحارى فوجد f. 5r

a) Cod. فوقفوا. b) Cod. تهيّئوا للنزول. c) Cod. عرف. d) Cod. الواقواقيين. e) Cod s. p

regarda sous l'eau; et voici que l'ancre était entre les pinces d'une écrevisse qui jouait avec l'instrument et entraînait le navire. Les matelots poussèrent des cris, lancèrent des pierres à l'eau. On retira l'ancre pour la jeter en un autre endroit. Or son poids s'élevait à six cents livres et plus.

VII. D'après le récit que m'en a fait Abou-Mohammed al-Haçan, fils d'Amr, un capitaine de navire lui raconta qu'étant parti pour le Zâbedj sur un navire à lui appartenant, le vent les poussa vers les îles du Ouâqouâq où ils durent s'arrêter non loin d'une bourgade. A leur vue, les habitants prirent la fuite dans la campagne, emportant tout ce qu'ils purent de leurs biens. Les gens du navire, qui ne connaissaient pas le pays et qui ignoraient la cause de la fuite des naturels, n'osaient pas descendre à terre. Le navire demeura là deux jours, sans que personne vînt à eux ou fit mine d'entamer quelque rapport. Enfin un matelot, qui connaissait la langue des Ouâqouâquis, fut débarqué et se risqua à traverser la bourgade pour gagner la campagne. Il découvrit un homme caché sur un arbre, lui parla, lui fit des amitiés, lui offrit des dattes qu'il avait et le questionna sur la cause qui avait fait fuir les gens

وحلا قد صعد شجرة واخفى نفسه فيها وكلّمه ورفق به فاطعمه قطعه تمر كانت معه وسأله عن سبب هرب[a] اهل القريه وآمنه على نفسه ووعده بشىء يهبه له ان صدقه فقال له انّ اهل القريه لمّا بصروا بالمركب قدروا[b] انّهم يريدون ان يغيروا[c] عليهم وهربوا مع ملكهم فى الصحارى والغياض قال[d] فجاء بالرجل الى المركب وانفذوه[e] مع ثلاثه نفر من اهل المركب الى ملك القوم برساله جميله وآمنوه على نفسه واهل بلده وحمّلوه اليه ثوبين وشيئًا من التمر[f] والسقط هديّه وطابت نفسه وعاد مع ساير اهل البلد واقاموا معهم وتسوّقوا بما فى المركب من الامتعه ولم يمض عشرون يوما حتّى وافى اهل قريه[g] اخرى مع ملكهم لمحاربه هذا الملك فقال لهم الملك اعلموا ان هؤلاء القوم قد جاءوا لمحاربتى وأَخْذ مالى لانهم قدروا

a) Deest. b) Cod. قدراو. c) Cod. s. p. d) In Cod. ante والعياص. e) Cod. وانعدى.
f) Cod. النمر, sed saepius ب pro ت scribitur. g) Cod. العرية.

du pays, lui promettant sécurité et récompense, s'il montrait de la franchise L'homme répondit qu'en apercevant le navire, les gens de la bourgade avaient cru qu'on voulait les attaquer et qu'ils s'étaient sauvés avec leur roi dans la campagne et dans les jungles. Il consentit à suivre le matelot au navire. On lui donna trois compagnons, chargés pour le roi du pays d'un beau message, assurant toute sécurité au roi et à son monde, et lui portant aussi un cadeau composé de deux pièces d'étoffe, de quelques dattes et de diverses bagatelles.

Le prince rassuré revint avec tous ses gens. On demeura avec eux, et on commença un commerce d'échange avec tout ce dont le navire était chargé.

Le vingtième jour n'était pas encore écoulé, quand survint une autre peuplade avec son chef pour attaquer la première. „Sachez, dit le roi de la bourgade, que ceux-là viennent pour m'attaquer et pour m'enlever mon bien: car ils s'imaginent que j'ai acquis une bonne partie de la cargaison du navire. C'est pourquoi prêtez-moi contre eux votre secours, défendez-vous en me défendant."

„Dès l'aurore, dit le narrateur, la troupe étrangère vint pour commencer

انّه قد صار اليّ من هذا المركب حمله فعاونوني عليهم وادفعوا عن انفسكم 13 r. وعنّى قال وصبحنا[a] القومُ على باب القريه وخرج اليهم هذا الملك وساير اهل القريه مع باناتيه[b] المركب ومقاتلته ومن نشط للحرب من تجاره واهله وكان في حمله اهل المركب رجل اصله من العراق خبيث فلمّا اشتدّ الحرب بين القوم اخرج الرجل من حجزته[c] ورقه كبيرة فيها حساب له ونشرها ورفعها بيده الى السماء وتكلّم بكلام يرفع به صوته قال فلمّا رآه القوم تركوا الحرب وجاءت طايفة منهم اليه وقالوا لا تفعلْ هذا ونحن ننصرف عنكم ولا ناخذ شيئًا وجعل بعضهم يقول لبعض لا تحاربوا[d] فانّ القوم قد رفعوا امرهم الى ملك السماء والساعه يغلبونا ويقتلونا ولم يزالوا يضرعون[e] الى الرجل حتى ردّ الرقعة الى حجزته[c] وانصرفوا بعد ان اثخنوا القول كانّى والقوم

a) Cod. وصبحنا. b) Cod. semper باناتيه, semel vero nom. sing. بانتان. c) Cod. حجرته. d) Cod. تحاربون. e) Cod. s. p.

l'attaque à la porte de la ville. Et le roi sortit à leur rencontre avec son monde, soutenu par les matelots et par les soldats du navire, ainsi que par ceux d'entre les marchands et les gens de l'équipage qui se montraient disposés à combattre. La bataille s'était engagée, lorsque, au milieu de la mêlée, un homme de l'équipage, personnage astucieux originaire de l'Iraq, tira de sa ceinture une feuille de papier sur laquelle était écrit un compte à lui, la développa toute grande, et l'éleva de la main vers le ciel, en prononçant des paroles à haute voix.

„Aussitôt que les agresseurs virent la chose, ils cessèrent immédiatement leur attaque. Quelques-uns vinrent à l'homme et lui dirent: „Par grâce, arrête! nous allons partir, nous ne toucherons à rien." Et tous se disaient les uns aux autres: „Cessons, cessons le combat. Nos ennemis ont élevé leur affaire vers le roi du ciel. En un instant nous serions vaincus et massacrés." Et ils s'humiliaient devant l'homme jusqu'à ce qu'il eût remis la feuille dans sa ceinture. Alors ils se retirèrent, usant d'un langage très humble, comme si moi et les gens du navire étions les maitres de la bourgade et de ce qu'elle contenait.

يملكون القرية وما فيها قال هذا الناخذاه ولمّا كُفينا امرهم رجعنا الى
بيعنا وشرائنا وتسوّقنا على الرسم واستخدمنا ملك القوم ولم نزل نحتال[a]
على اهل القرية ونسرق اولادهم ونشترى[b] بعضهم من بعض بالفوطة والتمر[c]
والشىء اليسير حتّى صار معنا فى المركب نحو مائة رأس من الرقيق
كبارا او صغارا فلمّا مضت علينا اربعة اشهر وقرب وقت الرجوع قال لنا
القوم الذى اشتريناهم وسرقناهم لا تحملونا واتركونا فى بلدنا فانّه لا يحلّ لكم
ان تستعبدونا وتفرقوا بيننا وبين اهلنا * فلم نلتفت[d] اليهم وكانوا فى المركب
منهم مقيّد ومنهم مشدود وصغارهم مطلقون وفى المركب البانانيّه خمسة انفس
يرون امر المركب ويقومون باطعامهم وبقيّة اهل المركب فى القرية فعمدوا
الى البانانيّه فى بعض الليالى فشدّوهم بالحبال ورفعوا الانجر والشرع وسرقوا
المركب فى جوف الليل واصبحنا فلم نجد المركب فبقينا وقد طلع بنا ليس

a) Cod. نختل. b) Cod. ونشبرى. c) Cod. والسمر. d) Cod. نلتف

Ainsi débarrassés d'eux, continue le narrateur, nous revînmes à nos affaires accoutumées de ventes et d'achats. Le roi était tout à notre service. Sans cesse trompant les gens du pays, volant leurs enfants, achetant les uns aux autres, avec des pagnes, des dattes et des bagatelles, nous fîmes si bien, que le navire fut bientôt chargé de cent têtes d'esclaves grands ou petits.

„Au bout de quatre mois, le moment du départ approchant, ceux que nous avions achetés ou volés nous dirent: „Ne nous emmenez pas, laissez-nous dans notre pays. Il ne vous est point permis de nous réduire en esclavage, de nous séparer de nos familles" Mais nous n'y prêtions aucune attention. Sur le navire, les uns étaient enchaînés par les pieds, les autres attachés; les enfants restaient libres. Cinq hommes de l'équipage demeuraient à bord pour s'occuper de leur nourriture et veiller sur le navire. Les autres étaient à terre. Or, une nuit, les captifs se jetèrent sur les hommes de garde, les lièrent de cordes, levèrent l'ancre, mirent à la voile et volèrent le navire au milieu des ténèbres. Au matin, il avait disparu, et nous restâmes plantés là, reduits

معنا شىء [a]ولا لنا» حيله الّا الشىء اللطيف للخير الذى فى القريه ممّا يخلف فى الايّام ولم يحقنا احد بخبر للمركب فاقمنا ضرورة شهورا الى ان بنينا قاربا لطيفا حملنا وخرجنا على اقبح صورة فقرا ✿ f 61

وحدّثنى احمد بن علىّ بن منير الناخذا السيرافىّ [b] وكان ايضا من بقيّه النواخذة الذين سافروا البحار ومضى لهم الاسم والصيت فى البحر انّ بعض شيوخ الهند حدّثه بسرنديب انّ مركبا كسر له [c] فسلم نفر من اهله فى القارب ووقعوا الى جزيرة بقرب الهند فقعوا بها مدّة الى ان مات اكثرهم وبقى منهم سبعه وكانوا فى مدّة مقامهم قد رأوا طيرا عظيما [d] يقع فى الجزيرة [e] ويرعى فاذا كان وقت العصر طار فلا يدرون الى اين يمضى فاجمع رأيهم على ان يتعلّق واحد منهم برجليه [f] ليحمله لما ضاقت صدورهم وعلموا انّه لا بدّ من

a) Cod. ولنا. b) Cod. السيراى. c) Cod. ىه. d) Cod. عطما. e) Cod. جزيرة. f) Cod. برحاله.

pour tout bien et toute ressource aux piètres restes que nous avions laissés dans la bourgade, les jours précédents. On ne put avoir aucune nouvelle du navire. Il nous fallut séjourner là bien des mois, jusqu'à ce que, ayant construit une mince chaloupe capable de nous porter, nous nous embarquâmes, dans le plus triste état de dénuement."

VIII. Ahmed, fils d'Ali, fils de Monîr, le capitaine, natif de Siraf, qui fut aussi un de ces illustres marins qui ont parcouru les mers et acquis gloire et renom, m'a raconté qu'un respectable personnage de l'Inde lui avait fait à Sérendib le récit suivant. Un navire à lui ayant fait naufrage, une partie des gens se sauva sur la chaloupe et vint aborder à une île voisine de l'Inde. Ils y séjournèrent quelque temps. Beaucoup moururent et enfin ils furent réduits au nombre de sept. Dans cet intervalle, ils avaient vu un oiseau énorme s'abattre sur l'île et paître, puis, vers le soir, s'envoler, sans qu'ils pussent savoir où il se transportait. Cela leur fit concevoir un dessein, qui fut que chacun d'eux, l'un après l'autre, s'attachât aux pattes de l'oiseau et se laissât emporter, tant ils étaient dévorés d'ennui et se voyaient hors d'état

7 r الموت وتعلّقت نفوسهم[a] بامر الطاير وان[b] كان يطرحهم بقرب بلد فهو[c] الذى يتمنّونه وان قتلهم فهو الذى يتوقّعونه فطرح واحد منهم بنفسه بين الشجر وجاء الطاير على الرسم فرعى فلمّا جاءت وقت انصرافه تلطّف الرجل فى الدنوّ منه وتعلّق احد برجليه وشدّ نفسه مع ساقيه بقشور الشجر فطار به فى الهواء[d] وهو متعلّق بفخذيه وقد جعل رجليه مشتبكة برجليه فعبر بحرا وطرحه وقت غروب الشمس على جبل فحلّ نفسه وسقط كالميّت ممّا تعب وكلّ ومرّ به وما عاين من الاهوال فمكث لا يتحرّك الى ان طلعت الشمس من غد فقام ينظر فاذا راعى غنم فسأله بالهنديّه عن الموضع فذكر قريه من قرى الهند وسقاه لبنا فتحامل حتّى دخل القريه ولم يزل الطاير ينقل القوم من تلك الجزيرة على تلك الصورة حتّى اجتمعوا بأسرهم فى تلك القرية وتسنّوا[e]

a) Cod. نفوسهم. b) Cod. وانه. c) Cod. وهو. d) Cod. الهوى. e) Cod وتسنوا.

d'échapper à la mort. L'oiseau seul pouvait les tirer de là. S'il les jetait dans le voisinage d'un pays habité, leurs désirs étaient remplis; s'il les tuait, ce n'était guères changer de condition.

Un des naufragés se cacha donc parmi les arbres. L'oiseau vint à son ordinaire pour paître. Un peu avant l'instant de son départ, l'homme se glissa doucement vers lui, fut assez adroit pour lui saisir les pattes et s'y attacher avec des écorces fibreuses. L'oiseau s'envola et l'emporta au haut des airs. L'homme se maintenait, les jambes croisées sur les pattes de l'oiseau. Celui-ci franchit un bras de mer, et vint s'abattre sur une montagne au coucher du soleil. L'homme se délia et tomba à terre, à demi-mort de fatigue, d'épuisement et de frayeur. Il demeura sans mouvement jusqu'au lendemain au lever du soleil. Alors il se leva, regarda autour de lui et découvrit un berger à qui il demanda en langue indienne le nom du pays. Le berger lui nomma une ville de l'Inde et lui donna à boire du lait. Enfin l'homme parvint, non sans peine, à gagner la ville.

Quant aux six autres naufragés, l'oiseau les transporta successivement de la même façon, et tous se retrouvèrent enfin réunis dans cette ville. De là, ils

الى النفوذ الى بعض بلاد الهند التى يوجد فيها المراكب وركبوا فى مركب وانّهم حدّثوا بامر كسرᵃ مركبهم والجزيرة التى وقعوا اليها ومقدار مسافة ما ٢٠: حملهم الطاير الى تلك القرية فوجدوه زيادة على مائتى فرسخ ☆

وحدثنى ابو الحسن محمّد بن احمد بن عمر السيرافىّ انّه رأى بعمان فى سنة ثلثمائة سمكة وقعت ببعض سواحل عمان وجزرᵇ الماء عنها فصيدت فسحبت الى البلد فركب احمد بن هلال الامير والعسكر معه وحضر الناس للنظر اليها وكان الفارس يدخل من فكّها ويخرج من الجانب الآخر وهو راكب لعظمها فانّها ذرعت فكان طولها زيادة على مائتى ذراع وارتفاعها نحو خمسين ذراعا وانّه بيع من دهن عينيها على ما قيل بضعة عشر آلاف درهم وحدّثنى اسمعيلويه الناخذا انّ هذا السمك كثير ببحر الزنج ولجّة سمرقند

a) Cod. كبير. b) Cod. وحرر.

réussirent à atteindre un port de l'Inde, où ils purent s'embarquer, et (étant retournés dans leur patrie) ils racontèrent l'histoire de leur naufrage. Quant à la distance franchie par l'oiseau entre l'île et la montagne où il les jeta, elle fut évaluée à plus de deux cents parasanges.

IX. En fait d'animaux gigantesques, Abou 'l-Haçan Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Omar, de Siraf, m'a raconté qu'il vit à Oman, en l'année 300, un poisson que les flots avaient jeté et laissé sur la plage. On s'en empara et on le traina à quelque distance. L'émir Ahmed, fils de Hilâl, y vint à cheval avec ses troupes, au milieu d'un concours de gens accourus aussi pour voir le monstre. Telle était sa grandeur que le cavalier entrait à cheval par la mâchoire et sortait du côté opposé. L'ayant mesuré, on trouva que sa longueur dépassait deux cents aunes et son épaisseur, de bas en haut, cinquante. On vendit de l'huile tirée de ses yeux, suivant ce qu'on a rapporté, pour une somme de dix à quinze mille dirhems.

Le capitaine de navire Ismaïlawéïh m'a dit que ce poisson abonde dans la mer des *Zindjs* et dans l'océan de Samarkand. On le nomme *Oual*. Il se plaît

ويقال له الوال [a] وهو بكسر المراكب مولع فاذا نعرّض للمركب ضربوا الخشب بعضه ببعض وصاحوا وضربوا الطبول وانّه ربّما نفخ الماء فيرتفع مثل المنار ويبين من بعد مثل شرع المراكب وانّه ربّما لعب بذنبه واجنحته فيرى من بعد [b] ايضا مثل شرع القوارب ۞

وحدثت عن بعض العراقيّين ممّن يضبط انّه رأى باليمن عند [c] بعض اخوانه رأس سمكه قد ذهب لحمه وبقى عظمه صحيحا فدخل الرجل من احدى حدقتيها [d] وخرج من الجانب الآخر وهو قايم من غير ان ينحنى وكان [e] حمل فى سنه عشر وثلثمائه من عمان الى المقتدر من ذلك السمك [f] وان فكّ سمكه رُفع من الرَوْشَن ولم يدخل من الابواب وحدّثنى انّ هذه السمكه التى حمل فكّها الى بغداد نزف من عينها خمس مائة جرّة او زياده عليها دهنا ۞

a) Cod. الواك. b) Cod. بعضه. c) Cod. عن. d) Cod. حدقها. e) Cod. من كان. f) Deest.

à défoncer les navires. Quand les navigateurs en font la rencontre, ils cherchent à l'effrayer par des cris, par le bruit des tambours et de pièces de bois choquées les unes contre les autres. Chaque fois qu'il souffle l'eau, on voit s'élever une colonne comme un phare, et de loin on dirait les voiles d'un navire. Quand il joue avec sa queue et ses nageoires, on croit voir encore la voilure d'une chaloupe.

X. J'ai ouï dire par un Irakien digne de foi qu'il avait vu dans le Yémen, chez un de ses amis, la tête d'un poisson dont la chair avait disparu et dont les os restaient intacts; il avait pu entrer par un des creux des yeux et sortir de l'autre côté, debout, sans baisser la tête. En l'année 310, la mâchoire d'un de ces poissons fut portée d'Oman au khalife Moqtadir. Ne pouvant passer par la porte, elle fut hissée par la fenêtre. L'Irakien me disait que des yeux de ce poisson, dont la mâchoire fut portée à Bagdad, on avait tiré cinq cents jarres d'huile ou plus.

وحدثنى ابو محمّد الحسن بن عمرو انّه سمع بعض البحريين يحكى انه خرج فى مركب من عدن الى جدّة وانّ سمكة نطحت بحذاء زيلع المركب نطحة منكرة لم يشكّ اهل المركب انّها قد كسرته وانحدر البانانيّة الى الجمّة فلم يجدوا الماء قد زاد على رسمه فعجبوا من ذلك اذ كانت هذه النطحة العظيمة لم تؤثّر فلمّا وصلوا الى جدّة نحلوا[a] المركب وانزلوه وتركوه الى البرّ ووجدوا[b] رأس السمكة فى جوف المركب قد سُحِن[c] وسدّ الموضع حتّى ليس فيه خلل واذا هى نطحت المركب ولم يمكنها الخلاص فانقطعت من حلقها وبقى رأسها فى موضعه، وذكر لى انه لم يزل يرى السمك الكبار والصغار يصاد فيشقّ جوفه فيوجد فيه سمك فيشقّ جوفه فيوجد فيه سمك وهذا يتّفق ان تأكل السمكة سمكة قد أكلت سمكا ۞

ومن طريف ما حدّثنى به محمّد بن بابشاد بن حرام انّه كان بسيراف

a) Cod. ٩. p *b*) Cod. وحدوا. *c*) Incertum. Cod. سحى.

XI. Suivant le récit que m'a fait Abou-Mohammed al-Haçan fils d'Amr, un marin racontait devant lui qu'étant sur un bâtiment qui allait d'Aden à Djedda, comme on arrivait en face de Zéila, un poisson frappa si violemment la coque du navire que chacun resta persuadé qu'il y avait percé un trou. Cependant les matelots descendus dans la cale n'y trouvèrent pas plus d'eau qu'à l'ordinaire, et demeurèrent surpris qu'un tel coup n'eût pas laissé de traces. Or, étant arrivés à Djedda, le navire déchargé et tiré à terre, on reconnut que la tête du poisson était restée prise dans les flancs du navire, bouchant parfaitement le trou qu'elle avait fait. L'animal, après le choc, n'avait pu retirer sa tête qui s'était détachée du corps et demeurait en place. Le même m'a dit avoir vu souvent qu'un poisson pris étant ouvert, on trouvait des poissons dans son ventre, et dans le ventre de ceux-ci d'autres poissons. Cela vient de ce que des poissons mangent des poissons qui en ont mangé d'autres.

XII. Entre autres singularités, Mohammed, fils de Bâbichâd, fils de Harâm,

وقد خرج منها مركب الى البصرة ووقع فيها[a] حبّ بعد حروحه بايّام فانقطعت المراكب وتعلّقت القلوب باخبار البحر وتأخّر المراكب وكان فى ذلك المركب خلق من الركّاب وغيرهم وامتعة لها قدر وانّ امرأة اشترت سمكا وكانت تنقّعه[b] فوجدت فى واحدة منهم خاتما[c] فنظرت اليه فاذ هو خاتم اخيها وكان ممّن ركب فى ذلك المركب فارتفع الصراخ وشاع الخبر فصارت منازل جميع من كان له[d] فى المركب قريب او حبيب او صديق مأتما ثمّ جاء الخبر بعد ايّام انّ المركب انكسر ولم يسلم منه احد ✿

وحدثنى بعض الربّانيّة انّ سمكة سارت مع مركبه بنواحى اليمن يوما وليلتين وبعض يوم لم تفارقه ولم تتقدّم عنه ولم تتأخّر عنه قدر مسيرهم معها زيادة على مائة وسبعين فرسخا وانّها كانت بطول المركب سواء وكان

a) Cod. منها. b) Cod. تنصعه c) Cod. خاتم. d) Deest.

m'a raconté qu'il se trouvait à Siraf en un moment où l'on s'inquiétait beaucoup d'un navire parti depuis quelque temps pour Basra et dont on n'avait pas de nouvelles. Il y avait eu des naufrages, et chacun se préoccupait des nouvelles de mer. Ce navire portait beaucoup de monde, marins et autres, et une riche cargaison. Or une femme qui avait acheté du poisson, trouva, en le vidant, dans le ventre de l'un d'eux un anneau servant de cachet Elle regarde et reconnaît le cachet de son frère, qui était embarqué, lui aussi, sur le susdit navire. Elle pousse un cri de désespoir. La nouvelle se répand, et bientôt chaque maison dont quelque membre, ami, proche ou parent, était sur le navire, devient un théâtre de lamentations. Ce fut seulement bien des jours après qu'on eut la nouvelle que le navire avait fait naufrage et que personne ne s'en était sauvé

XIII Un pilote m'a raconté que, dans les parages du Yémen, son navire fut suivi durant un jour et deux nuits par un poisson qui l'accompagnait exactement sans le devancer ni rester en arrière, et cela, tant que le navire côtoya le Yémen, sur un trajet de plus de cent soixante-dix parasanges. Ce poisson

طول مركبه حمسين ذراعا بذراع العمل مـن مشعر الابط الى طـرف الاصبع الوسطى فسألته عن السبب فى ملازمة[a] دوابّ البحر الجزيرةَ مع المراكب ومحاذاتها فقال ذلك يختلف فمنها ما يحاذى المراكب ليسقط منهـا شىء فتلتقمه او تكون قد وقعت قبل ذلك بمركب قد عطب فنالت منه فصارت ١٩٠، اذا رأت مركبا حاذته[b] طمعا ان يحدث منه ما حدث من غيره وظنّا منها انّ المراكب كلّهم يكونون كما وجدت فى الأوّل فصارت كانّها ضاريه على ذلك ومنها ما يرى المركب فيتعجّب من شكله ويظنّه حيوانا بعضه فى الماء وبعضه فى الهواء فيمرح معه ويجاريه[c] عشقا له وتأنّسا به مدّة مدى قوّته واستفراغ نشاطه الى ان يعيا فيفارق ولا صبر للحيوان على مضاهاة الحمار، ومنها ما يجارى المركب على سبيل المغايرة والمعاندة والمعاواة فاذا اعيا وقصر ورأى المركب تتقدّمه رجع اليه فحمل عليه حملة واحدة فان سلم والّا فنسـل

a) Cod. ملازمه. b) Cod حاديه c) Cod. ويحاريه.

était aussi long que le navire, lequel avait cinquante aunes, à l'aune usuelle, comptée depuis le creux de l'aisselle jusqu'au bout du doigt médian.

Je lui demandai quelle était la raison qui poussait ces animaux à suivre ainsi les navires le long de la côte arabique, et à lutter de vitesse avec eux. „La raison, dit-il, n'est pas la même pour tous. Il y en a qui suivent les navires dans l'espoir qu'il en tombera quelque chose, dont ils feront leur profit. Ils ont auparavant fait la rencontre de quelque navire naufragé où ils ont trouvé à se repaître; tout bâtiment qu'ils aperçoivent leur donne l'espoir d'un semblable régal. La poursuite des navires devient pour eux une habitude. D'autres, voyant un navire, s'en émerveillent et le prennent pour un animal qui nage partie dans l'air, partie dans l'eau. Ils luttent de vitesse avec lui, par bonne amitié et cameraderie, jusqu'à ce qu'ils se lassent et l'abandonnent. Car les animaux n'ont pas tous la constance de l'âne. Tel autre s'obstine dans la lutte avec le navire; se sentant fatigué, vaincu, dépassé par cet être inconnu, de colère il prend son élan et se rue sur lui d'un bond. Si le navire

الله العفو، ومنها ما اذا رأت المركب لا تحول بينها وبينها شيء لشدّة ضراوتها
f 10 وجسارتها ودربتها على المراكب فتحمل عليه حملات حتّى تعلبه فتلتعط ما
فيه لعادة واستمرار نسأل الله العافية، ومنها ما اذا رأى المركب يفرّ منه وهرب
وذعره[a] خوفا على نفسه واستيحاشا[b] منه واخلافها تختلف باختلاف مواضعها
المسلوكة المعهودة[c] بعبور السفار والصيّادين وقرب السواحل المعمورة والبحار
المنقطعة المهجورة والبعد من السواحل المعمورة وعمق البحار وعدم البرّ
والجزاير والسواحل وهو عالم آخر تبارك الله احسن الخالقين ۞

وحدّثني ابو الزهر البرختيّ الناخذا وكان من عظماء اهل سيراف وكان
مجوسيّا على دين الهند وكان عندهم امينا يقبلون قوله ويستودعونه[d] اموالهم
واولادهم فاسلم وحسن اسلامه وحجّ بمخاطبته[e] امرأة من جزيرة النساء وذلك

a) Cod. s. p. b) Cod. واستحاشا. c) Cod. المعهود. d) Cod. ىسودعون. e) Cod. بمخاطبة.

échappe au choc... sinon, implorons la miséricorde de Dieu. A la vue d'un vaisseau, les uns sont si ardents, si audacieux, si accoutumés à ces attaques, que rien ne peut les arrêter. Ils frappent le bâtiment coup sur coup, jusqu'à ce qu'ils l'aient renversé, et se repaissent de ce qu'ils y trouvent. Que Dieu nous fasse miséricorde! D'autres au contraire, voyant un navire, s'effraient et prennent la fuite. Enfin leurs habitudes diffèrent avec les régions marines où ils séjournent, suivant qu'ils se trouvent proche des rivages habités, sur le passage des voyageurs et des pêcheurs, ou bien dans les mers lointaines, inexplorées, dans les profondeurs de l'océan, à distance des continents et des îles. Le monde des abîmes sous-marins est véritablement un autre monde. Béni soit Dieu, l'admirable créateur!"

XIV. Voici ce qui m'a été conté relativement à l'île des femmes par le *nakhoda* Abou'z-Zahr el-Barkhati, un des personnages importants de Siraf, qui tenait cela d'une femme de ces îles. Il avait été adorateur du feu, suivant la religion de l'Inde. Sa parole était fort écoutée, chacun lui confiait volontiers et ses biens et ses enfants Il finit par embrasser l'islamisme, fut très-bon

انّه سافر رحل [a] ى مركب له عظيم ومعه فيه حلق من احلاط التجار من كلّ بلد وهم يسيرون ى بحر ملايو وقد قربوا من اطراف ارض صين وابصروا f. 10r بعض جبالها فلم يشعروا إلّا وريح قد خرجت عليهم من الجهة التى يقصدونها فلم يسعهم الّا الانصراف معها حيث نوجّهت وركبهم من هول البحر ما لا طاقة لهم به ومرّت بهم الريح الى سمت سُهَيـل ومن اضطرّ ى ذلك البحر الى ان يصير سهيـل على قمّة رأسه فقد دحل [b] بحرا لا رجعة له منه وننكّس [c] ى لجّة هابطة الى الجنوب مصوّبة الى تلك الجهة فكلّما مرّت المركب علا ما وراءها من جهتنا وهبط ما بين يديها من تلك الجهة فلا نسنطيع [d] الرجوع بريح عاصف ولا غيره وهوت ى لجج البحار المحيطة فلمّا رأوا امرهم يؤدّى الى الدخول [e] تحت سهيل ودحل عليهم الليل واظلم وادلهمّ

a) Conjectura addidi. *b*) In Cod prima littera deleta est. *c*) Cod. وىىكس *d*) Cod. ىسىطىع. *e*) Cod. دحول.

musulman et accomplit le pèlerinage. Un homme, me dit-il, était parti dans un grand navire à lui appartenant, emmenant une foule de commerçants de tout pays. Parvenus dans la mer de Malâtou, ils approchaient des parages de la Chine et en distinguaient déjà quelque sommet de montagne, quand tout à coup un vent terrible s'éleva, soufflant à l'opposé de la direction du navire, avec une telle violence qu'il n'était pas possible de lui résister, et l'agitation des flots leur ôta tout moyen de gouverner. Ce vent les entraîna dans la direction de Canope. Or quiconque est poussé dans cette mer à tel point que Canope se trouve à son zénith, celui-là doit perdre tout espoir de retour. Il est rejeté dans une masse d'eau qui coule vers le midi; à mesure que le navire avance, les flots s'élèvent derrière lui, de notre côté, et devant lui, du côté opposé, l'onde s'abaisse. Alors, quel que soit le vent, violent ou paisible, tout retour lui est fermé; le courant l'entraîne dans l'immensité de l'Océan.

Quand les gens du navire s'aperçurent qu'ils marchaient vers Canope, quand la nuit les eut envahis, et qu'ils se virent dans des ténèbres profondes, hors d'état de se diriger, ils désespérèrent de leur salut. La puissance des vagues

وحال [a] بحار البحر ودجنّته ونداه وزخره بينهم وبين النجوة فلم يروا ما
يهتدون به وهول البحر وامواج ترفعهم الى السحاب وتخفضهم الى التراب
وهم يجرون فى قار [b] وضباب طول ليلهم واصبح عليهم فلم يشعروا به لشدّة f 11r
ظلمة ما هم فيه واتّصال قار البحر مع ضباب الجوّ وغلظ الريح وكدورته
فلمّا طال عليهم الليل وهم يجرون فى [c] قبضة الهلكة قد حكم عليهم الريح
العاصفة والبحار الزاخرة [d] والامواج الهايلة ومركبهم ينطّ ويانّ ويقعقع وينعتع
توادعوا وصلّى كلّ منهم الى جهة على قدر معبوده لانّهم كانوا شيعًا [e] من
اهل الصين والهند والعجم والجزاير واستسلموا للموت وجروا كذلك يومين
وليلتين لا يفرّقون فيهن بين الليل والنهار فلما كانت الليلة الثالثة وانتصف
الليل رأوا بين ايديهم نارا عظيمة قد اضاء افقها فخافوا خوفا شديدا

a) Cod. بحار البحر ودجنته ونداه وزخره. b) Cod. قار c) Cod. قبضة الهلكة. d) Cod. الزاخره e) Cod. سبعا

tantôt les élevait jusqu'aux nues, tantôt les plongeait dans les abîmes. Toute la nuit, ils demeurèrent ainsi dans un brouillard épais, sur une poix liquide. Et quand revint l'aurore, ils ne s'en apercevaient point, à cause des ténèbres qui les environnaient, et du brouillard qui rejoignait la noire surface de la mer, et de la violence du vent et du trouble confus de l'atmosphère. Dans cette nuit si longue, sans espoir de salut, livrés en proie à la violence de la tempête, dans la mer bouillonnante, battus par des vagues effroyables, sur leur navire bondissant, plongeant, ébranlé, gémissant, les passagers se firent leurs adieux, et chacun de son côté invoqua la puissance de l'objet de ses adorations; car il se trouvait parmi eux des gens de la Chine, de l'Inde, de la Perse et des Iles. Puis ils se résignèrent à la mort.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent ainsi, sans qu'ils pussent distinguer la nuit du jour. Vers le milieu de la troisième nuit, ils virent devant eux l'horizon illuminé d'un feu extraordinaire. Une terrible peur les saisit; et s'adressant au capitaine: „Ne vois tu pas, dirent-ils, ce feu effrayant qui remplit l'horizon et vers lequel nous sommes entraînés Voilà qu'il nous entoure, et

وفزعوا الى ربّانهم[a] وقالوا له يا ربّان[b] ما نرى هذه النار الهايلة التى ملأت الآفاق ونحن نجرى الى سمتها وقد احاطت بالافق والغرق احبّ الينا f 11r من الحريق فبحقّ معبودك إلّا قلبت[c] بنا المركب فى هذه اللجه والظلمه لا يرى احد منّا الآخر ولا يدرى ما كانت ميتته ولا يجزّع لوقعه صاحبه وانت فى حلّ وبلّ ممّا يجرى علينا فقد متنا فى هذه الايام والليالى الف الف ميتة فميتة واحدة اروح فقال لهم اعلموا انّه قد يجرى على المسافرين والتجار اهوال هذا اسهلها وارخمها[d] ونحن معشر الربّانيّة علينا العهود والمواثيق ان لا نعرض سفينة الى العطب وهى باقية لم يجر عليها قدر ونحن معشر ربّانيّة السفن لا نطلعها الّا وآجالنا واعمارنا معنا فيها فنعيش[e] بسلامتها ونموت[f] بعطبها فاصبروا واستسلموا لملك الريح والبحر الذى

a) Cod. ربانهم. b) Cod. ربت. c) Cod. اقبلت. d) Cod. وارحمها. e) Cod فيعيس.
f) Deest.

nous aimons mieux être noyés que brûlés. Au nom de la divinité que tu adores, fais chavirer le navire avec nos personnes au sein de cet abîme, au milieu de ces ténèbres, où chacun de nous périra du moins sans voir les souffrances de ses compagnons. Fais et tu es d'avance pardonné pour ce qui nous arrivera. Durant ces nuits et ces jours derniers, ne sommes nous pas morts déjà de mille et mille morts? Et ne vaut-il pas mieux mourir tout à fait en une fois?"

Le capitaine répondit: „Sachez que les voyageurs et les commerçants sont exposés à des dangers terribles, plus terribles que ceux qui vous effraient en ce moment. Et nous, membres de la confrérie des pilotes, nous sommes tenus à des devoirs; nous avons fait serment de ne jamais laisser perdre un navire, tant que le terme fatal n'est pas venu pour lui. Nous pilotes, quand nous montons à bord d'un navire, nous y attachons notre vie et notre destin: s'il se sauve, nous nous sauvons; s'il périt, nous mourons avec lui. Prenez patience, confiez-vous à la volonté du souverain des vents et de la mer qui les change tous deux comme il lui plaît."

يصرفهم كيف يشاء قال فلمّا ايسوا من الربّان ضجّوا بالبكاء والعويل وندم كلّ منهم شجوده [a] وصار الربّان اذا امر مناديه ان ينادى رجاله بجذب حبل او ارخايه يصلح شأن المركب فلا تسمع الرجال ذلك من دوىّ البحر وحسّ تلاطم الامواج وهدير الرياح فى القلوع والشرع والحبال وضجيج الخلايق فاشرف المركب على التلاف بعطلة الرجال وعُدّة المركب من غير حادث عليهم من بحر او ريح قال وكان فى المركب شيخ مسلم من اهل قادس من الاندلس قد طلع الى المركب فى ازدحام الناس عند طلوعهم ليلة السفر ولم يشعر به ربّان المركب وكان فى زاويه [b] من المركب مهجورة وهو مختفى فيها خوفا ان يعلم به فيوبّث ويوبّخ [c] فلمّا رأى القوم وقد [d] نزل بالناس وما هم عليه من الاخطار بانفسهم ومركبهم وانّهم قد صاروا عونا مع اهوال البحار على نفسهم مسرعين لهلاكهم رأى ان يخرج اليهم فيكون من

a) Cod. سجوده. b) Cod. زوايه. c) Cod وسبح d) Cod. ما

Voyant que le capitaine se refusait à leurs désirs, ils se mirent à sangloter, à pousser des gémissements, à se lamenter sur leur sort. En vain le capitaine dit au crieur de transmettre ses ordres à l'équipage pour les manœuvres que nécessitait la situation du navire; le bruit de la mer, le tumulte des vagues entre-choquées, le mugissement des vents dans les voiles et les cordages, et aussi les lamentations des hommes, empêchèrent l'équipage d'entendre Et le navire faillit périr par la négligence des hommes et par suite de son état de gréement, plutôt que par l'effet de la mer ou du vent.

Il se trouvait dans le navire un musulman natif de Cadix, en Espagne, qui, dans la presse des hommes, au moment de l'embarquement, s'était glissé à bord, durant la nuit du départ, sans que le capitaine l'aperçût. Il s'était ensuite tenu caché dans un coin retiré du navire, de peur d'être injurié et maltraité s'il se montrait. Mais lorsqu'il vit la situation du bâtiment, les dangers qu'on courait, et la conduite des hommes qui conspirait avec le bouleversement des flots contre leur propre vie, il n'hésita plus à sortir de sa cachette, ad-

حاله معهم ما كان فخرج اليهم وقال لهم ما شأنكم انفتح المركب قالوا لا قال فانكسر السُكّان قالوا لا قال فركبكم البحر قالوا لا قال فما شأنكم قالوا له كانك ليس معنا فى المركب ما تنظر هول هذا البحر وامواجه f 13r وظلمه الهواء الذى لم نر معه نهارا ولا شمسا ولا قمرا ولا نجوما نهتدى بها وقد دخلنا تحت سهيل وحكّمت البحار والرياح علينا واشدّ ما علينا هذه النار التى نحن نجرى اليها وقد ملأت الافق والغرق اهون علينا من الحريق وقد سألنا الربّان ان يقلب المركب بنا فى البحر والظلمه لا يرى واحد منّا الى صاحبه ونموت غرقا ولا نموت حرقا يرى بعضنا بعضا ونسمع ما تفعل النار فيه فقال اوصلونى[a] الى الربّان[b] فاطلعوه اليه فسلّم عليه بالهنديّه فردّ عليه ويعجب منه لانظاره له وقال له من انت من التجار

a) Cod. اوصلون b) Cod. ربان.

vienne que pourra de sa propre personne. Il s'avança donc vers les gens du navire et leur dit: „Que se passe-t-il? Est-ce que le navire fait eau?" On lui répondit: „Non — Le gouvernail s'est il cassé? — Non. — Est-ce que la mer vous envahit? — Non. — Qu'y a-t-il donc? — Vraiment, répondirent-ils, tu parles comme si tu n'étais pas avec nous sur ce navire. Ne vois-tu pas l'agitation terrible de la mer, et ses vagues, et l'obscurité qui nous environne, ne laissant apercevoir ni soleil ni lune ni étoiles pour guider notre marche? Voilà que nous sommes entrés sous Canope, livrés à la merci des vents et des flots. Et le plus terrible encore, c'est ce feu là-bas vers lequel nous courons et qui déjà remplit l'horizon. Nous aimerions mieux périr noyés que brûlés, et nous avons prié le capitaine de renverser le navire dans la mer, au milieu des ténèbres qui nous cacheraient les uns aux autres, afin de mourir dans l'eau et non dans le feu, sans ajouter à nos souffrances celle de voir brûler nos compagnons."

L'homme reprit: „Conduisez-moi au capitaine." Amené devant lui, il le salua en langue indienne. Le capitaine surpris de voir cet inconnu lui rendit son salut et lui demanda: „Qui donc es-tu? un des marchands ou des gens de leur suite? Nous ne te reconnaissons pas comme une des personnes embar-

ام من اتباعهم فلا نعرفك فى رحال المركب قال له ما انا من التجار ولا من اتباعهم قال فمن اطلعك وما بضاعتك قال له امّا من اطلعنى 11 فانّى طلعت فى جمهور الناس ليلة الاسراء[a] وأويت الى مكان فى المركب قال من اين نأكل ومن اين نشرب قال كان بانبان المركب يضع كلّ يوم قريبا منّى صحفة ارزّ بسمن لملايكة المركب ومنشل المركب ماء فكنت انعوّت بذلك وامّا بضاعتى فقربة عجوة قال فتعجّب الربّان منه واشتغل الناس بسماع حديثه عن ما كانوا فيه من الضجيج واصلح الرحال ادوات المركب ومشا فيهم منادى بتدبير الاقلاع واهتدى المركب فقال الشيخ يا ربّان مال هؤلاء[b] القوم كانوا يبكون ويعولون قال له اما ترى ما نزل بهم من هول البحار والرياح والظلمة واشد من ذلك ما نحن مدفوعون

a) Cod. الاسرى. b) Pro لهولاء ما. Cf. Landberg, *Proverbes*, I, p. 22.

quées avec nous. L'homme répondit: „Je ne fais partie ni des marchands ni de leur suite. — Qui donc t'a fait embarquer, et quelle est ta marchandise? reprit le capitaine — C'est moi, dit-il, qui me suis glissé dans la foule, au moment du départ, et je m'étais réfugié dans un coin écarté du navire. — Comment te nourrissais-tu? — Du plat de riz au beurre que le matelot du navire plaçait chaque jour dans mon voisinage pour les anges du bord, avec une écope remplie d'eau. Telle était ma nourriture. Quant à ma marchandise, c'est une outre de dattes en pâte."

Tout cela surprit fort le capitaine. Et les gens du navire, distraits par cette aventure, firent trêve à leurs cris de terreur; l'équipage se mit à son devoir; à la voix du crieur, les voiles et les agrès furent mis en état, le vaisseau se trouva de nouveau gouverné. „Capitaine, dit l'homme de Cadix, d'où venaient les pleurs et les lamentations de tout ce monde? — Eh! répliqua le chef, ne vois-tu pas ce qu'il y a de terrible pour eux dans cette mer, ce vent, ces ténèbres, et plus encore dans ce feu qui remplit l'horizon et vers lequel nous pousse la tempête? Pour moi, je navigue dans ces mers depuis mon enfance, alors que je suivais mon père qui toute sa vie les a traversées; me voici lais-

اليه من هذه النار التى ملأت الافق والله لقد ركبت هذا البحر وانا
دون البلوغ ومع ابى وكان قد اذهب عمره فى ركوبه وهانا اليوم قد
رميت ثمانين سنة وراءى فما سمعت بمن سلك هذا المكان ولا خبر عنه f 13v
فقال يا ربّان لا بأس عليك ولا خوف نجوتم بقدرة الله هذه جزيرة يحيط
بها ويكتنفها جبال يكسر عليها الامواج بالبحار المحيطة بالارض فنُنْظِر فى الليل
نارا هايلة مرجفة يخافها الجاهل فاذا طلعت الشمس ذهب ذلك المرأى وعاد
ماء وهذه النار ترى من بلد الاندلس وقد عبرت عليها مرة وهذه الثانية
قال فتباشر الناس وسكنوا الى قول الشيخ وتناولوا طعامهم وشرابهم وذهب
عنهم ما كانوا فيه من الغمّ والخوف وتناقص[a] الريح وصار البحر رهوا والريح
رخوا وقدموا على الجزيرة مع شروق الشمس واصحت السماء واشرفوا[b] على
الجزيرة وتخيّروا مرسا كنينا[c] ووردوا الجزيرة بجملتهم ويطرحون ارواحهم على f 14r

a) Cod. وتناقص. b) Cod. واشرفوا. c) Cod. وتخيروا مرسا كنينا.

sant déjà derrière moi ma quatre-vingtième année, et jamais je n'ai ouï dire que quelqu'un eût vu ce que nous voyons ni mentionné rien de pareil. — Rassure-toi, dit l'étranger. Avec la grâce de Dieu vous allez être sauvés. Ce que vous apercevez est une île bordée et entourée de montagnes sur lesquelles se brisent les flots de l'Océan; et, durant la nuit, cela produit l'effet d'un feu prodigieux, qui effraie l'ignorant. Au lever du soleil cette vision disparaît et s'en va en eau. Ce feu s'aperçoit du pays d'Espagne; j'y suis passé une fois et voici la seconde."

Aux paroles de l'étranger, la joie se répandit dans le navire, les inquiétudes se calmèrent, la frayeur s'évanouit; on mangea, on but. Et voilà que le vent mollit et la mer devint calme; et ils approchèrent de l'île avec le lever du soleil. Le ciel s'étant éclairci, ils aperçurent la terre et firent choix d'un bon mouillage. Le navire aborde, tout le monde veut débarquer, ils se jettent sur le sable, se roulent passionnément sur cette terre bien-aimée, et pas une âme ne reste sur le navire.

الرمال ويتمرّغون على الارض شوقا اليها ولم يبق منهم فى المركب احد؛ فبينما هم كذلك اذ ورد عليهم نسوان من داخل الجزيرة لا يحصى عددهم الّا الله تعالى فوقع على كلّ رجل منهم الف امرأة او اكثر فلم يلبثوا ان حملوهم الى الجبال وكلّفوهم[a] الاستمتاع بهن قال فلم يزالوا على ذلك وكلّ من قويت على صاحبانها اخذت الرجل منهن والرجال يتماوتون[b] من الاستفراغ أوّلا فاوّلا وكلّ من مات منهم يتواقعن عليه ......[c] لنتن رائحته فلم يبق منهم سوى الشيخ الاندلسىّ فانّه جاءته واحدة فكانت تزوره فى الليل فاذا اصبح اكنّته[d] فى موضع[e] قريب من[e] البحر وجاءت له بشىء تقوته[f] به فلم يزل كذلك الى ان انقلب الريح من تلك الجزيرة الى الجهة التى خرج
المركب منها من الهند فاخذ الشيخ قارب المركب الذى يسمّى الفلو ووقع f. 14v
فيه فى الليل ماء وزادا فلمّا فطنت به المرأة اخذت بيده وجاءت به الى

a) Cod. وكلفوهم. b) Cod. يتماوتن. c) Excidisse videtur لا يعبأن vel لا يكترثن vel tale quid.
d) Cod. أكنته. e) Cod. tantum فى. f) Cod. تعونه.

Pendant ces transports, tout à coup de l'intérieur de l'île arrive une cohue de femmes dont Dieu seul pourrait compter le nombre. Elles tombent sur les hommes, mille femmes ou plus pour chaque homme. Elles les entraînent vers les montagnes et les forcent à devenir les instruments de leurs plaisirs. C'est entre elles une lutte sans cesse renouvelée, et l'homme appartient à la plus forte. Les hommes mouraient d'épuisement l'un après l'autre; et chaque fois qu'il en mourait un, elles tombaient encore sur lui sans s'inquiéter de l'odeur empestée du cadavre. Un seul survécut, ce fut l'Espagnol, qu'une femme seule avait emporté. Elle le visitait la nuit, et à l'aube le cachait dans le voisinage de la mer, et lui portait à manger. Enfin le vent tourna et commença à souffler dans la direction du pays de l'Inde d'où le navire était parti. L'homme prit le canot appelé *felou* et le munit pendant la nuit d'eau et de provisions. La femme, voyant son dessein, le conduisit en un endroit où, ayant écarté la terre, elle mit à découvert une mine de poudre d'or. Elle et lui en

موضع فنبشت التراب بيديها عن معدن تبر فنقلت فى وهو منه ما صُتر به القارب واخذها معه واسرى عن عشرة ايّام وهو بالبلد التى خرج المركب منها فاخبرهم بالخبر واقامت المرأة معه الى ان تفصّحت واسلمت وورق منها الاولاد وسُئلها عن تلك النسوان التى فى الجزيرة وانفرادهم دون الرجال فقالت له نحن اهل بلاد واسعة ومدن عظيمة محيطة بهذه الجزيرة ومسافة ما بين كلّ بلد من جميع بلادنا وبين هذه الجزيرة ثلاثة ايّام بلياليها وكلّ من فى اقاليمنا ومدننا من الملوك والرعايا يعبدون هذه النار التى تظهر لهم f 16b فى الليل فى هذه الجزيرة ويسمّونها بيت الشمس لان الشمس تشرق من طرفها الشرقىّ وتغرب فى جانبها الغربىّ فيظنّون انّها تبيت فى هذه الجزيرة فاذا اصبح وشرقت الشمس من جانبها الشرقىّ خفيت نارها وقامت وارتفعت الشمس فيقولون هى هى واذا غربت فى جانبها الغربىّ وامسى ظهرت النار فيقولون هى هى فيعبدونها ويقصدونها بصلواتهم وسجودهم من

chargèrent le canot, autant qu'il en put recevoir. Puis ils s'embarquèrent tous deux, et après dix jours de navigation parvinrent au port d'où venait le navire. Là, il fit récit de son aventure.

La femme demeura avec l'espagnol, apprit sa langue, se fit musulmane et lui donna plusieurs enfants. Questionnée sur cette île et ces femmes qui y vivaient hors de la société des hommes, elle parla ainsi: „Nous venons d'un pays plein de grandes villes qui entourent l'île et dont les plus rapprochées en sont à trois jours et trois nuits de navigation. Les habitants de ce pays, tant rois que sujets, adorent tous ce feu qui, la nuit, brille dans l'île. Ils nomment l'île Maison du Soleil, parce que cet astre se lève à son extrémité orientale et se couche à son côté occidental; et suivant leur croyance, il passe la nuit dans cette île. Le matin, à l'aurore, le feu nocturne s'éteint, s'évanouit, et aussitôt le soleil se lève: Le voilà! le voilà! disent-ils, et ils l'adorent, se prosternent de tous côtés et lui adressent leurs prières. Ils agissent de même quand le soleil se couche et que le feu paraît.

سايـر الجهات ثم ان الله سبحانه وتعالى جعل المرأة فى بلدنا^a^ تَلِدُ اوّل
بطن ذكرًا وثانى بطن انثيين وكذلك باقى عمرها فا اقلّ الرجال فى بلادنا
واكثر النسوان فلمّا كثروا وارادوا يغلبون على الرجال صنعوا لهم المراكب
وحملوا منهم آلافا وطرحوهم فى هذه الجزيرة ويقولون للشمس يا ربّهم انت
احقّ بما خلقت وليس لنا بهم طاقة فبقوا فيها ويتماوتوا فيها بعضهم على
بعض وما سمعنا ولا مرّ بنا احد من الناس غيركم ولا يطرق بلادنا احد f1
على مرّ الازمنة وانّ بلادنا فى البحر الاعظم تحت سهيل لا يقدر احد
يجىء الينا فيرجع ولا يجسر احد يفارق الساحل والبرّ خوفا من ان
تشربه البحار وذلك تقدير العزيز العليم تبارك الله احسن الخالقين ❀
وحدثنى ابو الزهر البرختىّ الناخذاه عن خال له^b^ يسمّى ابن انشرتوا قال

a) Deest. b) Cod. حال.

„Il faut savoir que, par la volonté de Dieu, les femmes dans ce pays accouchent la première fois d'un garçon, la seconde fois de deux filles, et continuent de même en alternant, le reste de leur vie. Il arriva donc que dans nos pays les hommes furent rares, et les femmes devenues plus nombreuses voulurent les dominer. Alors les hommes équipèrent des navires, y embarquèrent des milliers de femmes et les allèrent jeter sur cette île, disant à leur Dieu, le Soleil: „C'est à toi qu'appartient de droit ce que tu as créé, pour nous, nous n'avons plus sur elles aucun pouvoir."

„Les femmes furent ainsi laissées dans l'île, où elles meurent les unes après les autres. Aucun homme n'était passé parmi nous avant votre arrivée. Jamais on n'y avait abordé. Car notre île est située dans la vaste mer, sous Canope; et nul voyageur ne peut s'y rendre et repartir; nul n'ose abandonner le rivage et la terre ferme, de peur d'être englouti par l'océan. Ainsi l'a voulu le Tout-Puissant. Béni soit Dieu, le meilleur des créateurs."

XV Le capitaine Abou'z-Zahr el-Barkhati, m'a fait le récit suivant qu'il tenait de son oncle maternel nommé Ibn-Enchartou. Le père de cet oncle disait:

حدّثنى خالى[a] عن ابيه وهو حدّ البرختىّ لامّه قال اسريت فى مركب لى كبير ونحن طالبين جزيرة فنصور[b] فاسعطنا الريح الى جون اقمنا فيه ثلثا وثلثين يوما فى ركود لا ريح فيه ونحن متخلّيين[c] على وجه البحر ولا تلحق ساكنا قرار البحر على عمق الف باع[d] والتيار يصبى[e] بالمركب ونحن لا ندرى الى ان ادخلنا التيّار[f] بين جزاير فاسندنا المركب الى واحدة منهن على ساحلها نسوة يعومون ويسبحون[g] ويلعبون فانسنا بهم واسندنا اليهم فلمّا قربنا منهم تهاربوا فى الجزيرة وجاءنا رجال ونساء عُقّال عارفون فلم ندر لغتهم فاشرنا اليهم واشاروا الينا ففهمنا عنهم وفهموا عنّا فاشرنا اليهم اعندكم طعاما تبيعونا قالوا نعم فجاءونا بالارزّ الكثير والدجاج والغنم والعسل والسمن والأُدم واشياء كثيرة من المأكولات والفواكه فاشترينا

a) Cod. خالة. b) Cod. hoc loco et interdum فصور. c) Cod. متخلبين. d) Cod. قرار الف الف على عمق البحر طع. e) Cod. نصبى; fortasse leg. تمضى. f) Cod. النيا. g) Cod. يسبحون.

„Je partis sur un grand navire à moi, nous dirigeant vers l'île de Fansour. Le vent nous poussa vers une baie où nous demeurâmes trente-trois jours dans un calme plat, sans un souffle de vent, tranquilles sur la face de la mer; et nos sondes ne trouvaient pas de fond à mille brasses de profondeur. Mais un courant nous entraînait sans que nous nous en doutions, jusqu'au moment où il nous amena parmi des îles. Nous gouvernâmes sur une de ces îles. Le long du rivage des femmes nageaient, plongeaient, jouaient. Nous leur faisons des signes d'amitié, en nous dirigeant vers elles. Mais à notre approche elles se sauvent dans l'île. Bientôt vinrent à nous des insulaires, hommes et femmes, qui paraissaient fort intelligents, mais dont la langue nous était inconnue. Nous nous exprimons par signes et ils nous répondent de même. Nous les comprenons et ils nous comprennent: „Avez-vous des aliments à nous vendre? — Oui." Et ils nous apportent en abondance du riz, des poules, des brebis, du miel, du beurre, des fruits et autres comestibles. Nous les payons avec du fer, du cuivre, du coheul, des verroteries, des vêtements. Nous leur fîmes encore signe: „Avez-vous quelque objet de commerce? — Nous

منهم بالحديد والنحاس والكحل ولحرر والسعط والثياب واشرنا اعندكم بضايع نشتريها منكم فقالوا ما عندنا الّا الرقيق فقلنا لهم مبارك احضروا الرقيق فأتونا بالرقيق ما رأينا احسن منه ضحوك السنّ يغنّوا ويلعبوا ويتهارشوا ويتداعبوا بابدان عبلة واجسام كانّها الزبد نعومة ويكادون يطيرون خفّة ونشاطا غير انّ روسهم صغار وتحت كشح كلّ منهم جناحين كجناحى السلحفاة لا نغادر فقلنا لهم ما هذا فتضاحكوا وقالوا اهل هذه الجزاير كلّهم كذلك وما عليكم من ذلك واشاروا الى السماء اى الله تعلى خلقنا كذلك فاغضينا عن ذلك وقلنا هذه فرصة ورأيناها غنيمة فاشترى كلّ منّا بجهد ما عنده من الامتعة ومعطمه [a] وفرغنا المركب من البضايع وشحنّاه [b] رقيقا وزادا [c] وكلّما اشترينا شيـًا جاءونا بما هو انظف منه واحسن فشحنّا المركب

a) Cod. ومعظمه. b) Cod. وسحنا. c) Cod. وزاد.

n'avons que des esclaves. — Fort bien. Amenez-les." Et ils nous présentèrent les plus beaux esclaves que nous eussions vus de notre vie, et les plus gais; ils chantaient, jouaient, folâtraient, plaisantaient entre eux. Leur corps était dodu, et doux au toucher comme de la crème; si légers, si vifs qu'ils semblaient à chaque instant tout prêts à s'envoler. Seulement leur tête était petite, et sous leurs flancs on voyait des espèces d'ailes ou de nageoires comme en a la tortue. „Qu'est-ce là? dîmes-nous aux insulaires. — Ne vous en inquiétez pas, répliquèrent-ils en riant. Les gens de l'île sont tous ainsi faits." Et ils montraient le ciel, pour dire: „C'est Dieu qui nous a créés avec cette conformation." Sans nous en préoccuper davantage, nous dîmes: „Bonne affaire!" Et jugeant que ces esclaves étaient de bonne prise, nous en achetâmes chacun suivant nos facultés. Le navire fut vidé de marchandises et rempli d'esclaves et de provisions. A peine en avions-nous acheté quelques-uns qu'ils nous en amenaient d'autres plus beaux encore; si bien que le bâtiment se trouva plein de créatures telles que les yeux n'ont jamais admiré rien de plus beau ni de plus gracieux Et si l'affaire était venue à bien, il y avait là de quoi nous enrichir, nous et nos arrière-neveux.

بخلق ما رأى الراؤون احسن منه ولا احمل فلو أتمّ لنا لاسنغنينا الى عفب العفب فال فلمّا حان السفر وعصفت لنا الرياح من صوب[a] الجزاير الى نحو بلادنا[b] وشيّعونا وفالوا لنا نعودوا لنا من فبل ان شاء الله وطمعنا وطمع ربّاننا فى العوده بمركبه وحده بغير تجار فكان ليله كلّه هو ورجاله يوففهم على النجوم ويثبتهم على منازل الكواكب وجهات الآفاق وطريق الاملاع فى المجىء والعودة وفرحنا غاية الفرح والسرور وسرينا[c] من الجزيرة بريح عاصف f 17r من اوّل النهار فلمّا غابت الجزيرة بكى بعض الرفيق الذى معنا فضاقت صدورنا على بكايهم ثم فام بعضهم لبعض وفالوا نبكوا لاىّ شىء فوموا بنا نرقص ونغنّى فقام الرقيق جميعه يرفصوا ويغنّوا ويتضاحكوا فاعجبنا ذلك منهم وفلنا هذا اصلح من البكاء واشتغلنا كلّ واحد منّا بشأنه فما لهؤلاء

a) Cod. صوں. b) Excidit verbum aut delenda est copula seq. c) Cod. وشربىا.

Le temps du départ arriva, le vent souffla des îles vers notre pays. Les insulaires nous accompagnèrent et nous dirent: „Vous nous reviendrez plus tard, s'il plaît à Dieu!" C'était bien notre désir. Et notre capitaine aussi désirait revenir, mais seul avec son navire, libre de marchands. Et il passa la nuit avec ses hommes à étudier les étoiles, à reconnaître la place des constellations, à s'orienter pour fixer dans sa mémoire le chemin de l'aller et du retour.

Nous étions tous ravis, pénétrés de la plus vive joie. On mit à la voile au point du jour, on s'éloigna de l'île par un vent favorable. Quand l'île eût disparu à nos yeux, voilà que plusieurs de nos esclaves commencèrent à se lamenter, et leurs lamentations nous ennuyaient. Mais d'autres esclaves allant à eux: „Pourquoi gémir, dirent-ils. Allons! amusons-nous, dansons, chantons." Et toute la troupe se mit à danser, à chanter en riant. Cela nous fit plaisir. „Voilà, dîmes-nous, qui vaut mieux que des gémissements." Puis, sans songer à eux davantage, nous nous occupâmes chacun de nos affaires. Profitant de notre inattention, les esclaves choisirent le moment propice, et d'un bond s'élancèrent par dessus bord comme un vol de sauterelles. Et le

الّا ان اصابوا منّا غفلة وتطايروا واللد فى البحر تطاير الجراد والمركب يجرى فى موج كالجبال كالبرق الخاطف فما اشرفنا عليهم حتّى تعدّتهم المركب بنحو فرسخ ونحن نسمعهم يغنّون ويصفقون ويتضاحكون فعلمنا انهم ما فعلوا بنفوسهم ذلك الّا باقتدار لهم على هول ذلك البحر ولم يمكنّا الرجوع اليهم وأيسنا منهم فلم يبق منهم الّا واحدة عند ابى فى بلنج[a] كبير[b] فلمّا مضوا هؤلائك نزل ابى الى البلنج فوجدها تريد ان تنقب وتطرح نفسها فى البحر فضبطها وقيّدها وسرنا الى ان دخلنا بلاد الهند فبعنا الازواد التى كانت معنا وتقاسمنا اثمانها فصحّ لكلّ احد عُشر رأس ماله فلمّا سمعوا الناس باخبارنا جاءنا رجل من اهل الجزاير بعينها قد أُخذ صغيرا وبقى فى الهند الى ان هرم فقال لنا انتم وقعتم الى جزاير

a) Cod. hic et alibi بلنج. b) Cod. كثير.

navire, poussé par une forte brise courait avec la rapidité de l'éclair sur des flots pareils à des montagnes; les fuyards étaient dans la mer, éloignés de nous d'une parasange, avant que nous nous fussions rendu compte de leur escapade; et nous les entendions qui riaient, chantaient, battaient des mains. Nous comprîmes qu'ils se sentaient fort en état de lutter contre la houle de la mer, et ne pouvant retourner en arrière nous perdîmes tout espoir de les reprendre.

„De toute la cargaison il ne resta qu'une jeune esclave appartenant à mon père, alors enfermée dans une grande cabine. Mon père descendant à la cabine trouva la jeune fille qui cherchait à se frayer une issue pour se jeter à la mer. Il la saisit et l'attacha.

„Le voyage achevé, de retour dans l'Inde, nous vendîmes les approvisionnements qui nous étaient restés; et après le partage, chacun se trouva réduit au dixème de son capital. Le bruit de nos aventures nous amena un homme très âgé originaire de ces îles. Il avait été pris jeune, et était depuis demeuré dans l'Inde. Ce vieillard nous dit: „Les îles où le hasard vous a jetés se nomment les îles du Poisson. C'est mon pays. Chez nous les hommes se sont jadis accouplés avec les femelles des animaux marins, et les femmes se sont

نسمّى خنازير الحوت وهى ببلدى ونحن قوم نزل رجالنا على اناث حيوان البحر واضطجعت نسواننا لذكران الحيوان بالبحر فتنتج بينهم خلق مشتبهون بين هاولاء وهاولائك فيجتمع المشتبهه[a] مشتبهه المشتبهه وذلك فى قديم الدهور فحيثنا صابرون على طول المقام فى البحار وعلى طول المقام فى البرّ للسرّ المشترك فيه، واما المرأة التى بعثت مع ابى فاستولدها ستّة اولاد انا سادسهم[b] واقامت عنده ثمانية عشر سنة معيّدة وكان f. 18r هذا الشيخ الجزايرىّ الذى اخبرنا عن سرّ الذى فيهم قد قال لوالدى لا تحلّ عنها فتطرح نفسها فى البحر[c] وتمضى فلا تراها ابدًا فانّ نحن لا صبر لنا عن الماء ففعل بها كذلك، ولمّا كبرنا نحن وتوفّى والدنا وكنّا نلومه فى تقييدها بغير علم فلمّا مات ما كان لنا بعده عملا الّا ان اطلقناها من القيد رحمة لها وابرارا[d] وحنوًّا عليها فخرجت كانّها الفرس

a) Excidisse videtur فتنتج بينهم. *b*) Cod. بالسادسهم. *c*) Deest. *d*) Cod. وابرار.

livrées aux mâles. De ces unions naquirent des êtres participant de la nature de leur père et de leur mère. Ces êtres se sont croisés entre eux. Il y a longtemps que les choses sont ainsi; et nous sommes devenus capables de séjourner longuement tant sur terre que dans la mer, tenant de l'homme et du poisson."

„Pour revenir à l'esclave de mon père, il en eut six enfants, et je suis le sixième. Il la garda dix-huit ans, toujours attachée; car le vieillard des îles, qui en avait expliqué les mystères, lui avait dit: „Si tu la mets en liberté, elle se jettera à la mer et sera perdue pour toi. L'eau a pour nous un attrait invincible." Notre père obéissait donc au conseil du vieillard. Quand nous fûmes grands, notre père étant mort, comme nous le blâmions inconsidérément de tenir notre mère attachée, notre premier soin fut de la délivrer de ses liens, par commisération, par respect, par piété filiale. Elle s'élança au dehors comme une jument qui tient la tête dans une course, et nous courûmes après elle sans réussir à la rejoindre. Quelqu'un qui la croisa dans sa fuite

السابق وانطلقنا خلفها فلم ندركها فقال لها بعض من قرب اليها تمضى وتخلى اولادك وبناتك فقالت انشرتوا معناه ما اعمل لهم وطرحت نفسها فى البحر وغاصت كأقوى حوت يكون سبحان الخالق البارئ المصوّر تبارك الله احسن الخالقين ۞

قال ابو محمّد الحسن بن عمرو وشاهدت من اضلاع السمك ضلعا حمله الينا بعض ارباب المراكب فقطع منه قطعة من جانبه الغليظ نحو خمسة اذرع فطرحناه a على نهر على باب بستان لنا بالجزيرة فقام مقام القنطرة وكان طول ما بقى f 15
منه نحو عشرين ذراعا ؛ وفى البحر سمك تحارب السمك ولا يثبتون له وله خراطيم تعمل كالمناشير الّا انّه من الجانبين مثل اسنان المنشار فاذا ضرب السمك قطعه فاذا مات هذا السمك او صيد اخذ اهل تلك الناحية هذه الخراطيم b التى كالمناشير يستعملونها c فى الحرب بينهم فتعمل عملا عظيما احدّ من السيوف ۞

a) Deest b) Cod. الخراطم. c) Cod. استعملونها.

lui dit: „Tu t'en vas, abandonnant tes fils et tes filles?" Elle répondit: „*Enchartou*" c'est à dire „que puis-je faire pour eux?" Et elle se jeta dans la mer, comme le plus vigoureux des poissons. „Gloire au Créateur, qui produit et façonne! Gloire à Dieu, le parfait créateur!"

XVI. En fait de poissons, Abou-Mohammed al-Haçan, fils d'Amr, raconte: „J'ai vu une côte de poisson que nous avait apportée un patron de navire. On en avait coupé un morceau de cinq aunes environ, et on l'avait jeté en guise de pont sur un ruisseau, à la porte d'un jardin que nous avions à Djézira. Le reste était long de vingt aunes."

Il y a dans la mer une espèce de poisson auquel les autres ne peuvent résister. Il a une trompe faite comme une scie dentelée des deux côtés. Lorsqu'il en frappe un poisson, il le coupe en deux. Dans les parages qu'il fréquente, les riverains s'emparent des trompes de ceux qu'ils rencontrent morts ou qu'ils ont capturés, et ils s'en font, pour leurs combats, des armes plus terribles que les sabres.

وحدثنى بعض اهل المراكب العارفين عن شيخ من شيوخ الربابنة انّه كان خارجا من سيراف وكان معه فى القنبار رجل فى مطيال فخاصم فى بعض الايّام رجلا من اهل المركب وافترى عليه وافرط وامسك الرجل عنه لانّه كان غريبا لم ينصره احد ولم يعاونه وكان المغترى [a] قد ركب معهم بوسيلة شفاعة وعناية قويّة قال فما مضى بعد الخصومة ثلث ساعات حتّى طفرت من البحر كنعدة [b] فنغرت [c] براسها بطن الرجل الجالس فى المطيال وتخلّصت f. 19r
من الجانب الآخر فسقطت فى البحر وكفنوا الرجل ورموا به الى الماء ✿

وكنت اسمع بامر السلاحف فاستطرفه وانكره لما يحكى مما لا يقبله العقل فحدّثنى ابو محمّد الحسن بن عمرو انّه سمع بعض شيوخ المراكب يحدّث ان مركبا خرج من بلاد الهند الى بعض النواحى فذهب من يد

a) Cod. المقرى. b) Cod. s. p. c) Cod. فنعوت.

XVII. Un marin, homme d'expérience, m'a dit qu'il avait entendu raconter ce fait par un notable capitaine de navire. En partant de Siraf, il emmenait, dans un bateau traîné à la remorque, un homme qui durant la traversée chercha querelle à un des gens du navire, l'injuria et dépassa les bornes de la bienséance. Celui-ci ne répliqua rien, parce que l'agresseur était étranger, sans personne pour le défendre et le soutenir, et qu'on l'avait emmené par grâce et sur de vives instances. Or, trois heures à peine après l'altercation, un (poisson de l'espèce appelée) *kan'ada* s'élança du sein de la mer, fendit avec la tête le ventre de l'homme assis dans le bateau remorqué, sortit du côté opposé et ressauta dans l'eau. On ensevelit l'homme et on jeta son corps à la mer.

XVIII. J'ai aussi ouï conter sur les tortues des choses bien curieuses et que l'esprit a de la peine à croire. Voici ce que je tiens d'Abou Mohammed al-Haçan, fils d'Amr. Il avait entendu un respectable marin raconter qu'un navire parti de l'Inde pour je ne sais quel pays, dévia de sa route, par la force de la brise, malgré les efforts du capitaine, et éprouva quelque avarie. On atteignit un petit îlot entiè-

صاحبه بعتوه[a] الشربا وعاب[b] المركب فقدموا الى جزيرة صغيرة لم تجدوا
فيها ماء ولا شجرا ودفعتهم الضرورة الى المقام فيها ففرغوا حمولة المركب
الى الجزيرة واقاموا مدّة حتّى اصلحوا العيب وردّوا الحمل الى المركب وعزموا
على الخطوف فاتّفق لهم يوم نوروز فجمعوا من خشيبات معهم وخوص
وقماش واوقدوه فتحرّكت الجزيرة من تحتهم وكانوا بقرب الماء فرموا انفسهم
r] الى الماء وتعلّقوا بالقارب والدونيج[c] وغاصت الجزيرة فلحقهم من اضطراب البحر
بحركتها ما اشرفوا على الغرق وسلموا بعد تعب شديد وهول عظيم واذا
بها سلحفاة قايمة على وجه الماء ولمّا احسّت بحرّ[d] النار ولدعها هربت
وسألتُ عن السبب فى ذلك فقال ان السلحفاة لها ايّامًا فى كلّ عام
تطفو فيها على وجه الماء على سبيل الاستراحة من طول مقامها فى كهوف
الجبال وفى البحر[a] غابات وشعارى واشجار هايلة[e] اهول واعظم من شجرنا

a) Deest. b) Cod. وغاب. c) Cod s p. d) Deest. e) Cod. هايكة.

rement dépourvu d'eau et de bois, mais où la nécessité les contraignit de s'arrêter. On y débarqua le chargement du navire et on y demeura le temps nécessaire pour réparer l'avarie. Puis les ballots furent reportés à bord pour se remettre en route. Sur ces entrefaites arriva la fête du *Neurouz* (nouvel an), et, pour la célébrer, les passagers portèrent sur l'îlot ce qu'ils purent trouver dans le navire de menu bois, de feuilles de palmier, de chiffons, et ils y mirent le feu. Soudain l'îlot s'agita, trembla sous leurs pieds. N'étant pas éloignés de l'eau, ils s'y jetèrent et s'accrochèrent aux embarcations. A l'instant l'îlot s'enfonça dans les flots, produisant un tel remous qu'ils faillirent tous se noyer et ne se sauvèrent qu'à grand peine, en proie à la plus vive frayeur.

Or, l'îlot n'était qu'une tortue endormie à fleur d'eau; réveillée par la brûlure du feu, elle s'était enfuie.

Je demandai à mon narrateur comment cela se faisait. „La tortue, me dit-il, a chaque année une période de jours où elle remonte à la surface de l'eau pour se délasser de son long séjour dans les cavernes des montagnes sous-marines;

فوق الارض فتخرج على وجه الماء وتمكث ايّاما وتسدر كالسكران فاذا رجعت اليها نفسها وسئمت ما هى فيه غاصت وربما اجتمع الذكر بالانثى فيكون بينهم السفاد *a* وهم طايفين على وجه الماء ✿

وحدثنى ابو محمّد *b* الحسن بن عمرو عن من حدّثه من شيوخ البحر انه دخل الاعباب وجالس بعض ملوك الاعباب فقدّم اليهم طعاما يأكلونه وكان فيما قدّم غضارة *c* فيها الوان مطبوخة برؤس وايدى وأرجل تشبه 20a رؤس الصبيان وايديهم وأرجلهم قال فعافت نفسى ذلك الطعام ورجعت عن أكل طعامه بعد ان كنت قد انبسطت ففطن *d* الملك لذلك فامسك فلمّا كان من الغد حضرت عنده فكلّم اصحابه بشىء *e* فوافوا *f* بسمك يحملونه لو لا انّى رايته يضطرب اضطراب السمك وعليه صدفه ما شككت

a) Cod. الفساد. *b*) Deest. *c*) Cod. s. p *d*) Cod. فطن. *e*) Cod. لشىء. *f*) Cod. فوافو.

car dans ces profondeurs croissent des arbres effrayants, des plantes prodigieuses, bien plus extraordinaires que nos arbres et nos plantes terrestres. Elle vient donc à fleur d'eau, et y passe des journées, privée de sentiment, comme un homme ivre. Lorsqu'elle a repris connaissance et qu'elle est lasse de rester là, elle plonge. Quand le mâle s'unit à la femelle, cette union se fait souvent à la surface de la mer."

XIX. Un respectable marin racontait à Abou-Mohammed al-Haçan fils d'Amr, qui me l'a rapporté, que, naviguant dans les *gobbs* (de Sérendib), il avait été l'hôte d'un roi de ces régions. On leur servit à manger. Et parmi ce qu'on leur offrit, était un plat contenant divers morceaux de viande cuite, avec des têtes, des mains, des pieds tout à fait pareils à des têtes, des mains et des pieds de jeunes garçons. „Cela dit-il, me souleva le cœur, et je cessai de manger, quoique j'eusse montré jusque-là fort bon appétit. Le roi s'en aperçut, mais ne dit mot. Le lendemain, quand j'allai lui faire visite, il donna un ordre à ses gens, qui apportèrent un poisson; et si je n'avais pas vu à cet animal tous les mouvements et les écailles d'un poisson, j'aurais été persuadé qu'il était fils

فى انّه ابن a آدم فقال لى الملك الذى كرهتَ بالأمس ان تأكله هو هذا هو اطيب من سمكنا واعذب واخفّ واقلّ ضرّا b قال فكنت آكله بعد ذلك ✿

وحدثنى بعض من دخل الزيلع وبلاد الحبشه ان فى بحر الحبشه سمكا له وجه كوجه بنى آدم وأجسامهم لها c الايدى والأرجل وان الصيّادين المتغرّبين d الفقراء المتطرّفين فى اطراف السواحل المهجورة والجزاير والشعاب والجبال التى لا تسلك e المعالجين فيها طول اعمارهم اذا وجدوا ذلك السمك المشابه لبنى آدم اجتمعوا به فيتوالدوا بينهم نسلا شبيها لبنى آدم يعيش فى الماء والهواء وربّما كان الاصل فى هذا السمك من بنى آدم اجتمعوا بجنس f من اجناس السمك ويتوالد بينهم هذا السمك الشبيه g لبنى آدم ثم كذلك على مرّ الدهور والازمنه كما يجتمع

a) Cod من. b) Cod. صرًا. c) Deest. d) Cod المتغربين. e) Cod. لاتسلك. f) Cod. لجنس.
g) Deest.

d'Adam. „Voilà, me dit le roi, ce dont hier tu avais répugnance de manger; c'est le meilleur de nos poissons, le plus agréable au goût, le plus facile à digérer, le moins capable de faire mal." Depuis, je ne fis point difficulté d'en manger."

XX. Quelqu'un qui avait voyagé dans le Zéila et le pays des Abyssins, m'a dit qu'on trouve dans la mer de Habach un poisson qui a toute la figure des fils d'Adam, le corps, les mains, les pieds. Les pêcheurs qui s'en vont au loin, les malheureux qui passent leur vie dans les régions inexplorées, sur des rivages déserts, parmi les îles et les montagnes où ils ne rencontrent jamais âme vivante, découvrent parfois cette espèce de poisson à face humaine. Ils s'accouplent aux femelles. Et de là naissent des êtres ressemblant à l'homme, qui vivent dans l'eau et dans l'air. Peut-être ces poissons à figure humaine proviennent-ils originellement de l'union de l'homme avec quelque espèce de poisson, union qui aurait produit ces êtres ressemblant à l'homme; après quoi des accouplements semblables ont continué dans le cours des siècles. C'est ainsi que l'homme, en s'unissant à la panthère, à l'hyène et autres animaux terres-

الآدميّ ببعض الوحش مثل الضبع والنمرة وغيره من حيوان البرّيّ فيتوالد بينهم القردة والنسانيس وغير ذلك ممّا يشبه ابن a آدم وكما تجتمع الخنازير والجواميس وكان بينهما الفيله وكما تجتمع الكلاب والمعز وكان بينهما الخنازير وكما b تجتمع الحمير والخيل وكان بينهما البغال ولو ذهبنا نعدّ ما تنتّج c من الاجتماع للاجناس لعددنا من ذلك ما يبهت c القارئ ويخرج عمّا قصدنا اليه من عجايب الهند خاصّه ✿

ويقال ان سمك يقال له الطلوم d على صورة الآدمى وله فرج كفرج الناس الذكر والانثى يصاد وله جلد اثخن من جلد الفيل يدبغ ويستعمل f21r للاخفاف ✿

ويقال ان كلّ طاير فى الهواء وعلى وجه الارض فى البحر من السمك مثله e او ماء يشبهه ولقد رايت فى جون ايله من البلاد الشاميّه سمكا

a) Cod. بن. b) Cod. وكان. c) Cod. s. p. d) Cod. الظلوم. e) Cod. واما.

tres, a donné naissance au singe, au *nesnas* et autres êtres qui lui ressemblent. C'est ainsi que l'union des porcs et des buffles a produit l'éléphant, celle des chiens et des chèvres le sanglier, celle de l'âne et de la jument le mulet. Si nous voulions énumérer tous les produits de ces sortes d'accouplements, il y aurait de quoi étonner le lecteur, mais cela nous écarterait de notre sujet spécial, les merveilles de l'Inde.

XXI. Le poisson nommé *zhaloum* a, dit-on, la figure d'un homme, des organes sexuels pareils aux nôtres, tant mâles que femelles. On le pêche. Sa peau, plus épaisse que la peau de l'éléphant, se tanne et s'emploie pour faire des chaussures.

XXII. On assure que tout oiseau qui vole dans l'air, à la surface de la terre, a son pareil dans la mer, parmi les poissons. Pour moi, j'ai vu dans

صغيراً [a] لونه يشبه لون الشعراق لا يغادر يطير من الماء ويغوص فيه ☆

ومن عجيب امر بحرة [b] فارس ما يراه الناس فيه بالليل فانّ الامواج اذا اضطربت وتكسّرت بعضها على بعض انقدح منه النار فيخيّل الى راكب البحر انّه يسير في بحر نار ☆

وحدثت [c] انّ في البحر حيّات يقال لها التنّين عظيمة هايلة اذا مرّت السحاب في كبد الشتاء على وجه الماء خرج [d] هذا التنّين من الماء ودخل فيه لِمَا [e] يجد في البحر من حرارة الماء لان ماء البحر في الشتاء يسخن كالمرجل فيُسْتَحَن [f] هذا التنّين ببرودة السحاب فيها وتهبّ الرياح f. 21v على وجه الماء فترفع السحاب عن الماء ويستقلّ التنّين في السحاب وتتراكم وتسير من افق الى افق فاذا استفرغت مما فيها من الماء خفّت [g] وصارت

a) Cod سمكة مغبر. b) Deest. c) Cod. ء p. d) Cod. وخرج. e) Cod. لم. f) Cod. فسحى. g) Cod جفت.

le golfe d'Ayla, en Syrie, un petit poisson qui a les couleurs du pivert, qui voltige sans cesse dans l'eau et hors de l'eau.

XXIII. Parmi les choses extraordinaires de la mer de Fars (Perse), quelquefois la nuit, quand les vagues sont agitées et s'entrechoquent, on voit les flots étinceler, et le navigateur jurerait qu'il s'avance sur une mer de feu.

XXIV. Il y a aussi, dit-on, dans la mer, des serpents monstrueux, énormes nommés *tannin*. Au milieu de l'hiver, quand les nuages rasent la surface de l'eau, ce tannin, gêné par la chaleur de la mer, sort des flots, et entre dans la nue; car l'eau de la mer en cette saison est chaude comme dans une chaudière. Saisi par le froid du nuage, il y reste emprisonné; et les vents venant à souffler à la surface de l'eau, le nuage monte et entraîne le tannin. Ce nuage s'épaississant voyage d'un point de l'horizon à l'autre; mais quand il a repandu toute l'eau qu'il contenait et qu'il n'est plus qu'une vapeur légère comme les atomes de poussière que le vent éparpille et disperse, alors le tannin, que rien ne sou-

كالهباء وتفرّقت وقطعتها الرياح فلا يجد التنّين ما يتحامل عليه فيسقط
امّا في بحر وامّا في برّ فاذا اراد الله تعالى بقوم شرا اسقطه في ارضها فيبتلع
جمالهم وخيلهم وابقارهم ومواشيهم ويهلكهم ويبقى حتّى لا يجد شيـًٔا يأكله
فيموت او يهلكه الله سبحانه عنهم ولقد حدثنى اهل البحر والسفّارة
تجّار وربّانيّة انهم ابصروه غير دفعة في السحاب يعبر على رؤسهم اسود
ممدود في السحاب كلّما تراخى هبط الى اسفلها ورسب وربّما تدلّى طرف
ذنبه في الهواء فاذا احسّ ببرد الهواء رجّ نفسه وتحامل[a] في السحاب
وغاب عن الابصار فتبارك الله احسن الخالقين

f 22r وحدثنى ابو الزهر البرختيّ عن حيّات بلاد الهند قال حدّثنى رجل
طبيب هندىّ من اهل سرنديب قال لى هذه الحيّات في ارض الهند ثلثة
آلاف ومائة وعشرين جنسا اخبثها جنس في ارض تاكا[b] اذا هبّت الريح

a) Cod وتحامل. b) Cod h. l. s p

tient plus, tombe tantôt sur terre et tantôt dans la mer. Lorsque Dieu veut mal à un peuple, il fait tomber le tannin sur son territoire. Le monstre dévore leurs chameaux, leurs chevaux, leurs vaches, leurs brebis; il y demeure jusqu'à ce qu'il ne trouve plus rien à manger et qu'il périsse, ou que Dieu les en débarrasse.

Des marins, des voyageurs, des marchands, des capitaines m'ont raconté qu'ils l'avaient vu plus d'une fois, passant sur leurs têtes, noir, allongé dans les nuages, descendant dans les couches inférieures, quand les nuées se relâchaient, et parfois alors laissant pendre dans l'air le bout de sa queue; mais dès qu'il sentait la fraîcheur, il se repliait dans la nue et disparaissait aux regards. Béni soit Dieu, le plus parfait des créateurs!

XXV. Abou'z-Zahr al-Barkhati, m'a appris diverses particularités touchant les serpents de l'Inde. Un médecin indien, habitant de Sérendib, lui avait dit qu'il existe dans l'Inde trois mille et cent vingt espèces de serpents. La pire espèce est sur la terre de Taka. Lorsque le vent souffle de ces parages, il tue tout ce

من جهنهم فتلت من تمرّ به من جميع الحيوان الطاير والدابّ والمنساب[a] عن ثلثة فراسخ ولذلك[b] ان ارض تاكا لا يعمرها الاقوام[c] للرياح ايّام[d] معلومة ان هبّت الريح لهم اقاموا ايّامها وان جاءت هبوب الرياح من جهة ارض تلك الحيّات نادروا وركبوا الدونيج[e] ودخلوا الى جزاير البحر فاذا انقضت ايّام تلك الرياح تنادوا وعادوا وحرثوا وزرعوا واستخرجوا المعادن وذلك ان ارض تاكا هي معادن الذهب والفضة وفي كلّ عام يأتيهم من داخل البرّية الشرقيّة سيول تحمل اليهم طيبا .... ❀

........سوى بنى آدم فرمته الرياح الى بعض المراسى من بلاد البَخَم[f] فصعد هو واصحابه الى غيضة من تلك الجزاير فيها اخشاب قد مضت عليها الدهور مطروحة قد وقع بعضها على بعض فطاف في الغيضة يطلب دقلا لمركبه فوقع

a) Cod. والنساب b) Cod. وكذلك c) Cod. s. p. d) Fortasse leg. الا اناما. e) Cod. fere ubique الدونيح, sed h. l. s. p. f) Cod اللخم.

qu'il atteint, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, à trois parasanges à la ronde. Aussi cette terre n'est-elle habitée qu'une partie de l'année. Tant que les vents soufflent de la mer, les gens y demeurent Dès qu'il commence à souffler de terre, du canton des serpents, ils se sauvent en toute hâte sur leurs embarcations et s'en vont parmi les îles de la mer. Quand ces vents ont cessé, ils se rassemblent, reviennent, débarquent, labourent la terre, ensemencent, ou bien ils exploitent les mines, car la terre de Taka est riche en mines d'or et d'argent, et de plus, chaque année, des torrents coulant de l'intérieur du désert oriental leur apportant des aromates ...

XXVI (Le capitaine Allâma raconte, qu'ayant été assailli par une tempête, il s'était vu obligé de couper le mât, et de jeter toute la cargaison à la mer, de sorte qu'il ne resta à bord) que l'équipage. Les vents l'ayant jeté dans une baie d'une île du pays d'al-Bakham, il descendit à terre avec ses gens et s'avança dans un fourré marécageux où gisaient des troncs d'arbre séculaires renversés, entassés les uns sur les autres. Il rôda de côté et d'autre, cherchant de quoi faire un mât pour son navire. Son choix tomba sur un tronc magnifique, parfaitement droit et

اختياره على دقل املس حسن فى نهاية الاستقامة والغلظ والخشب فوقه مشوّش كما قد وقع فى طول الايّام فقدّره فوجده زايدا على حاجته فاحضر المنشار ليقطع منه خمسين ذراعا بمقدار حاجته فلمّا وضع المنشار عليه وابتدأ ينشره[a] تحرّك وانساب واذا هو حيّة فتبادروا الى الماء فألقوا نفوسهم فيه ولحقوا المركب وسلموا منه ✿

وحدثنى محمّد بن بابشاد عن علّامة هذا انّه سافر من الهند الى الصين فبينما هو يسير فى بعض البحار حان وقت صلاة الاولى فهبط الى f 23r المتوضّأ ليجدّد الوضوء الى الصلوة فنظر الى البحر فلم يلبث ان قام وعاد ولم يتوضأ وكان كالمذعور فقال يا رجال سوء أرخوا الشراع ففعلوا فقال اطرحوا كلّما على ظهر المركب فى[b] البحر ثم نزل الى قريب من الماء ثم طلع مذعورًا وقال يا تجار اىّ شىء عندكم احبّ لكم اموالكم التى منها الالف

a) Cod ينشر. b) Deest.

lisse, d'une belle grosseur; d'autres arbres étaient jetés dessus pêle-mêle, comme si sa chute remontait à bien des années. L'ayant mesuré, on le trouva plus long qu'il n'était nécessaire. On prit une scie pour en couper une longueur de cinquante coudées, suivant le besoin du moment. Mais à peine la scie commençait son œuvre et entamait le tronc, que celui-ci remua et se mit à ramper. C'était un serpent. Les marins se hâtèrent de courir au rivage, de se jeter à l'eau et de regagner le navire, ce qu'ils purent faire sans autre accident.

XXVII Je tiens de Mohammed fils de Bâbichâd que ce même Allâma lui avait conté que faisant une traversée de l'Inde à la Chine et passant par une de ces mers, l'heure de la première prière étant venue, il descendit au cabinet pour faire ses ablutions. Mais ayant jeté les yeux sur la mer, il se releva soudain, saisi de terreur, et remonta sans plus songer aux ablutions. „Hommes, commanda-t-il, alerte! détachez les voiles!" On obéit. „Jetez à la mer, continua-t-il, tout ce qui est sur le navire". Il descendit proche de l'eau, puis remonta, et de la voix d'un

عوض او نفوسكم التى لا عوض لها فقالوا واىّ شىء جرا علينا حتّى تقول لنا هذا القول ريحنا رخو وبحرنا رهو [a] ونحن سالمين فى كنف ربّ العالمين فقال لهم ليشهد بعضكم على بعض وليشهد لى رجال المركب على هؤلاء التجّار انّى قد نصحتت لهم قبل الكون فلم يقبلوا وانا أستودعكم الله تعالى وقال لصاحب القارب قدّمه لى فنزل فيه وأنزل معه فيه ماء ورجالا ٣ ٤ وزادا فلمّا عزم على مفارقتهم قالوا له ارجع ونحن نفعل ما تأمرنا به فقال والله ما أرجع حتّى تطرحوا كلّما معكم فى البحر عن طيب انفسكم بايديكم قال فرموا بايديهم ما عزّ عليهم وهان ولم يبق فى المركب سوى بنى آدم وزادهم وماءهم فقط قال فرجع وطلع المركب وقال لهم لو علمتم ما يجرى لكم وللمركب فى جوف هذه الليلة فتطهّروا وصلّوا واخلصوا التوبة الى ربّكم

a) Cod. زهو

homme plein d'effroi. „Marchands, dit-il, qu'aimez-vous mieux, vos biens que vous avez mille moyens de remplacer, ou votre vie dont rien ne peut réparer la perte?" „Eh quoi! dirent les marchands. Qu'arrive-t-il pour que tu nous tiennes un pareil discours? Le vent est doux, la mer est calme, et nous voguons en paix sous la protection du souverain des mondes. — Marchands, répliqua-t-il, soyez tous témoins les uns contre les autres, et que les hommes de l'équipage soient mes témoins contre vous: je vous ai donné conseil avant l'heure fatale, et vous ne m'avez pas écouté Pour moi, je vous abandonne à la grâce de Dieu"

En même temps il ordonna au patron de la chaloupe de la lui amener. Il y descendit, fit descendre avec lui des hommes, de l'eau et des provisions, et s'éloigna. Les marchands le voyant partir, lui crièrent: „Reviens, nous ferons tout ce que tu commanderas." Il répondit: „J'en jure par Dieu, je ne reviendrai pas que vous n'ayez jeté par-dessus bord, de votre plein gré, de vos propres mains, tout ce que vous avez".

Les marchands n'hésitèrent plus; tout fut jeté à la mer, objets de prix et choses de peu de valeur. Il ne resta à bord que les hommes, l'eau et les provisions de bouche Et lui, revenant et remontant sur le navire, leur dit: „Ah! si vous saviez ce qui nous attend cette nuit!... Croyez-moi, purifiez vos âmes, priez, re-

واسألوه العفو قال فعلوا فلمّا كان الليل فتح الله سبحانه ابواب السماء بريح سوداء ملأت ما بين السماء والارض ورفعت امواج البحر الى السحاب وحطّتها الى التراب وطمرت من السفن فى البلاد والسواحل وفى وسط البحر وقلّ من سلم منها[a] ومركب العوم قد أُلهمهم الله ان خفّفوا وطرحوا ما عليه من ثقل وغيره وكان كلّما جاش البحر عليه خفّ وعلا على الامواج وطفاه[b] على البحر وهم يقرءون ويدعون ويبتهلون ولا يأكلون ولا 24r يشربون ثلثة ايّام بلياليها فلمّا كان اليوم الرابع امر الله عزّ وجلّ الرياح فسكنت والبحار فهدأت واذهب الله ذلك كما عرف من عوايد قدرته سبحانه فطرحوا قارب المركب من جوفه وجعل فيه الرّبان المجاديف وقدّمه بين يدى المركب يجرّونه يوما وليلة فاشرفوا على جزيرة قد طرح اليها[c] البحر كلّما افسده ذلك الحبّ من المراكب والازباء[d] والبضايع

a) Cod. منا. b) Cod. وطعى. c) Deest. d) Cod. s p.

pentez-vous des fautes passées, implorez le pardon du Seigneur". Et chacun fit comme il disait. Et quand la nuit fut venue, voilà que Dieu, ouvrant les portes du ciel, livra passage à un vent noir qui remplit tout l'intervalle du ciel à la terre, soulevant les flots de la mer jusqu'aux nues et les laissant retomber sur la terre. La tempête enleva bien des navires en pleine mer et le long des côtes; peu échappèrent au naufrage.

Quant à ce navire, qui, par une inspiration de Dieu, s'était allégé en rejetant toute sa cargaison, soulevé par la mer bouillonnante, il montait à la pointe des vagues et restait à flot. Les passagers récitaient des versets du Coran, priaient, invoquaient Dieu. Durant trois jours et trois nuits, nul ne put boire ni manger.

Le quatrième jour, Dieu fit signe aux vents et à la mer: les vents s'apaisèrent, la mer se calma. Il dissipa la tempête, ainsi que nous savons que sa puissance sait le faire. Les matelots mirent la chaloupe à la mer; munie de rameurs, elle marcha en avant, remorquant le navire un jour et une nuit. Ils atteignirent ainsi une île, où les flots avaient charrié les débris de navire, les agrès, les ballots en-

والمتاجر من آفاق البلاد فأرسوا بمركبهم فيها ووجدوا عُدّة مركبهم فيها بعينها فرفعوها وردّوها الى مواضعها من مركبهم واختاروا على اعينهم ما احبّوا من البضايع السالمة وواروا من وجدوه من الغرقاء واستقوا فلمّا استوى لهم الاقلاع وهبّت بموافقتهم[a] الرياح اشرعوا نحو ديارهم وساروا معافين ووصلوا سالمين
24 r فوجدوا فيما معهم من البضايع للدرهم عشرة وربحوا الغنى والعافية والحمد لله ربّ العالمين ۞

وحدثنى شيخ من شيوخ البحر انّ قرية كبيرة من اعمال الصنف[b] انتقل اهلها من اجل حيّة كانت بالقرب منهم اكلت مواشيهم وجمعًا من اهلها وانّ الحِيَل[c] اعيتهم فيها فانتقلوا اهلها عنها وخربت القرية ولم يعد اليها احد ۞

وحدثنى ابو محمّد[d] الحسن بن عمرو عن بعض النواخذة انّه كان يسير

a) Cod. بمواقفهم. b) Cod الصسف. c) Cod. الحبل. d) Cod. ins ابن.

traînés de tous pays par la tempête. Ayant jeté l'ancre en ce lieu, ils y trouvèrent même tout ce qu'avait perdu leur propre vaisseau. Tout cela fut recueilli et remis en place. Et parmi les marchandises que l'eau n'avait point avariées, ils choisirent et emportèrent ce qui leur plut. Enfin, après avoir donné la sépulture aux cadavres des noyés, le vent soufflant favorable au départ, ils firent de l'eau et se remirent en route pour leur pays, où ils parvinrent sains et saufs après un voyage sans accidents. Les marchandises recueillies décuplèrent leurs capitaux, et ce voyage leur procura richesse et bonheur. Gloire à Dieu, maître des mondes!

XXVIII. Un vieux marin m'a rapporté que les habitants d'une grande bourgade du Sanf furent contraints d'émigrer à cause d'un serpent qui était dans leur voisinage, qui dévorait leur bétail et les gens eux-mêmes. A bout de ressources contre ce fléau, ils abandonnèrent la ville, et, depuis, personne n'y est retourné.

XXIX. D'après un récit que m'a fait Abou Mohammed al-Haçan, fils d'Amr, un capitaine de navire, poussé par un coup de vent très-vif fut heureux

فى مركب فاشتدّت عليه الريح وأحده الحبّ فلحأ الى خور لاح له فدحله فاقام به يومه وليلته فلمّا كان من عد اجتازت لهم فى البرّ حيّه هايله المنظر عطيمه لا تقاس بشىء لكبرها ثم نزلت الى[a] لحور فعبرت الى الجانب الآخر كانّها البرق لسرعتها ثم صعدت الى الناحيه الأُخرى فلمّا كان بعد f. 25a
العصر عادت فعبرت لخور على رفق فلم نزل على هدا خمسه ايّام تجىء فى كلّ يوم عدوه فتعبر وتعود بعد العصر فلمّا كان فى اليوم السادس قال الناحداه للمانانبه انزلوا الى البرّ وانطروا الى اين تمضى هذه لحيّه فنزلوا بعد انصرافها فى اليوم السادس الى البرّ ومشوا فى تلك الارض نحو ميل فاذا هم بأجمه وغيضه ومستنقع ماء مملوّ بانياب الفيله كبارا وصغارا فجاءوا بالخبر الى الربان فنزل معهم فى غد ووقف عليه وعادوا الى المركب ولم يزالوا فى نقل الانياب بعد ان تنصرف لحيه والى وقت مجيئها حتى حملوا شيئاً

a) Deest.

d'apercevoir une crique où il se réfugia. Il y passa le jour et la nuit. Dans la matinée du lendemain, voici qu'en face d'eux, sur un des côtés de la crique, s'avance un serpent gigantesque, effrayant, d'une grandeur qui échappe à toute comparaison. Le monstre descend dans l'eau, franchit la crique, monte la rive opposée et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Un peu avant la nuit, l'animal revint et traversa lentement la crique. Pendant cinq jours consécutifs, les voyageurs virent le même spectacle se renouveler, la bête passant le matin et retournant dans l'après-midi. Le sixième jour, le capitaine dit à ses hommes: „Descendez à terre et voyez où va ce serpent” Une partie de l'équipage débarqua donc, quand le serpent fut revenu, et s'avança d'un mille environ dans le pays. Ils arrivèrent ainsi dans un fourré humide et marécageux, et voici que le fourré était jonché de defenses d'éléphants grandes et petites. On se hâta d'en porter la nouvelle au capitaine. Le lendemain celui-ci alla avec eux voir la chose, puis il revint. Après quoi, les gens du navire ne cessèrent de transporter de l'ivoire du marécage au vaisseau, profitant de l'intervalle entre le retour du serpent et

كثيرا يعظم مقداره ورموا من المركب بمقدار ما حملوا مما لا يسئل عنه ولا قيمة له وخرجوا من الخور بعد ان اقاموا فيه نحوا من عشرين يوما واذا بتلك الحيّة كانت تأكل تلك الفيلة وتبقى انيابهم وسألت اسمعيلويه الناخذاه عن هذا الحديث في سنة تسع وثلثين وثلثمائة وقد كنت سمعت به محدثني به وقال بلغني وهو صحيح وفي البحر الوان للحيّات الا ان فعلها في الماء ضعيف واشدّ الحيّات ما كان في الجبال والفيافي والارض المعطشة والبعد عن المياه وفي جبال عمان حيّات تقتل لوقتها وفيما بين صُحَاره[a] وهي قصبة عمان وبين جبال اليَحْمَد[b] موضع لا يسلكه احد فيه وادٍ يسمّى وادي الحيّات قيل ان فيه حيّات مقدارها شبر ودون ذلك تجمع الواحدة رأسها مع ذنبها وترتفع الى الفارس فان نهشت قتلت للوقت وان نفخت اعمت وقتلت

a) Cod. صحارى. b) Cod s. p.

son départ du lendemain. Ils en recueillirent ainsi des quantités énormes. Ils faisaient de la place dans le navire en jetant à l'eau les objets de moindre valeur et d'une vente moins assurée. Ils ne quitèrent la crique qu'au bout de vingt jours. Ce serpent, paraît-il, dévorait les éléphants et laissait là leurs défenses.

J'interrogeais un jour le capitaine Ismaïlawéih sur cette histoire qu'on m'avait racontée. C'était en l'année 339 „J'en ai entendu parler, me dit-il Elle est parfaitement authentique. Il y a aussi dans la mer diverses sortes de serpents, mais dans l'eau ils ne font pas grand mal. Les plus redoutables sont ceux qui habitent les montagnes, les plaines désertes, les régions arides, loin de l'eau. Dans les montagnes d'Oman, il y en a qui tuent instantanément. Dans le pays situé entre Sohâr, qui est la capitale de l'Oman, et les montagnes des Yahmad se trouve un endroit où personne ne passe; on le nomme *Vallon des Serpents* Il y a là, dit-on, des serpents, longs d'un empan ou moins encore, qui se replient, joignant la tête et la queue, et d'un bond s'élancent sur les cavaliers; leur piqûre tue à l'instant; leur haleine aveugle et donne aussi la mort. Lorsqu'un voyageur se hasarde par là, ils sautent sur lui de tous côtés et ne le

فاذا سلك المسافر تلك الطريق تفافرن[a] عليه من كلّ جهة فلا تخطيه وذلك طول الطريق فترك سلوكها والسلام ✿

وحدثنى بعض المنصوريّين ممن سلك الى ماركين وهى مدينة بينها وبين 26b ساحل بلاد الاو مثون فرسخا وبها لهلوا ملك الهند انّ ببعض جبالها حيّات صعارا[b] رقطا وغبرا اذا نظرت الحيّة الى انسان قبل ان ينظر اليها ماتت واذا نظرها الانسان قبل ان تنظره مات واذا نظر بعضهما الى بعض ماتا وهى اخبث الحيّات ✿

وحدثنى محمّد بن بابشاد ان بناحية الواقواق عقارب تطير كالعصافير اذا ضربت الانسان ورم جسمه واعتلّ وانعشر[c] جلده ومات ✿

وحدثنى اسمعيلويه وجماعة من البحريّين انّه خرج من عمان فى مركبه

a) Cod. نعافرن b) Cod. صعار. c) Cod. وانعسر.

manquent pas, tout le long du chemin. C'est pourquoi la traversée de cette région a été abandonnée.

XXX. Un homme de Mansoura, qui avait passé par Mârekin (?), ville située à des centaines de parasanges des côtes du pays d'Alâou (?), et où réside Lahloua (?), roi de l'Inde, m'a dit que les montagnes y sont infestées de serpents gris ou tachetés: si un de ces serpents aperçoit un homme avant que l'homme l'aperçoive, le serpent meurt; si l'homme aperçoit le serpent avant d'en être vu, c'est l'homme qui meurt; et s'ils s'aperçoivent simultanément, ils meurent tous deux. C'est le plus mauvais de tous les serpents.

XXXI. Suivant ce que m'a conté Mohammed fils de Bâbichâd, il y a dans les parages du Ouâqouâq des scorpions qui volent comme des moineaux; lorsqu'ils piquent un homme, son corps se gonfle, il tombe malade, sa peau s'en va en lambeaux, et il meurt.

XXXII. Ismaïlawéih m'a raconté, et plusieurs marins avec lui, qu'il par-

يريد قَنْبَلُه [a] فى سنه عشر وثلثمائه فعصفت الريح وطرحت المركب الى سُفَاله الزنج قال الناخذاه فلمّا عاينت الموضع علمت [b] انّا قد وقعنا الى بلاد الزنج الذين يأكلون الناس فاذا وقفنا فى هذا الموضع ايقنّا بالهلكه فتغسّلنا وتبنا الى الله تعالى وصلّينا على بعضنا بعضًا صلوة الموت واحاطت : بنا الدوانيج فادخلوا [c] بنا المرساه فدخلنا وطرحنا الاناجر ونزلنا مع القوم : الى الارض فحملونا الى ملكهم فرأينا غلاما جميل الوجه من بين الزنج حسن الخلق فسألَنا عن اخبارنا فعرّفناه انّا قد قصدنا بلده فقال كذبتم انتم قصدتم قنبله غيرنا فحملتكم الريح وطرحتكم فى ارضنا فقلنا هكذا كان وانما اردنا بقولنا التقرّب اليك فقال حطّوا الامتعه ونسّقوا فلا بأس عليكم قال فحللنا الامتعه ونسّقنا اطيب تسويق ولم يلزمنا ضريبه ولا مؤنه الّا ما

a) Cod. قسلة hic et infra. *b)* Cod. وعلمت. *c)* Cod. فاداخلوا.

tit d'Oman sur son navire, pour aller à Kanbalouh, dans l'année 310. Une tempête le poussa vers Sofâla des Zindjs. „Voyant la côte où nous étions, dit le capitaine, et reconnaissant que nous étions tombés chez les nègres mangeurs d'hommes, sûrs de périr, nous faisons nos ablutions, et tournant nos cœurs vers Dieu, nous récitons les uns pour les autres la prière de la mort. Les canots des nègres nous entourent, on nous amène au port, nous jetons l'ancre et descendons à terre. Ils nous conduisent à leur roi. C'était un jeune homme, beau et bien fait pour un Zindj. Il nous demande qui nous sommes, où nous allons. Nous répondons que son pays est le but de notre voyage.

„Vous mentez, dit-il. Ce n'est pas chez nous mais à Kanbalouh que vous prétendiez aborder. Les vents seuls vous ont, malgré vous, poussés sur nos rivages." Nous répondîmes: „C'est vrai, et ce que nous en disions n'était que pour t'être agréable." „Débarquez vos marchandises, dit-il, vendez et achetez. Vous n'avez rien à craindre."

„Nous délions nos ballots, et commençons notre commerce, commerce excellent pour nous, sans nulle entrave, sans droits à payer. Nous lui fîmes quelques présents auxquels il répondit par des dons d'égale valeur ou plus riches

اهديناه[a] اليه واهدى الينا مثله واكثر[b] منـه واقمنا فى بلاده شهورا فلمّا حان وقت خروجنا استأذنّاه فأذن لـنـا فحملنا الامتعه وفرغنا أمورنا فلمّا عزمنا على رواح عرّفناه ذلك فقام ومشى معنا الى الساحل مع جماعه من اصحابه وغلمانه ونزل فى الدوانيج وسار معنـا الى المركب فصعد هو وسبعه انفس من وجوه غلمانه فلـمّا حصلـوا فى المركب قلت فى نفسى هذا f. 37r الملك يساوى فى عمان فى النداء ثلاثين دينارا ويساوى السبعه مئه وستّين دينارا وعليهم ثياب تساوى عشرين دينارا قد حصل لنا على الاقلّ منهم ثلاثه آلاف درهم ولا يضرّنا من هذا شىء فصِحْتُ[c] ، بالبانانيّه فشالوا الشرع ورفعوا الاناجر وهو مع ذلك يسلّم علينا ويؤنسنا ويسئلنا الرجوع الـيـه ويعدنا بالاحسان متى عـدنا الى بلـده فلمّا رفعت الشروع ورآنا قد

a) Cod هدىناه. b) Cod وكىر. c) Cod فصحت.

encore. Notre séjour fut de plusieurs mois. Le moment du départ étant venu, nous lui demandâmes la permission de partir, qu'il nous accorda aussitôt. On chargea les marchandises achetées, on termina les affaires. Tout étant réglé, le roi instruit de notre intention de remettre à la voile, nous accompagna au rivage avec quelques-uns des siens, descendit dans les embarcations et vint avec nous jusqu'au navire. Il monta même à bord avec sept de ses compagnons.

„Lorsque je les vis là, je me dis en moi-même. „Ce jeune roi, sur le marché d'Oman, vaudrait bien à l'enchère trente dinars, et ses sept compagnons cent soixante dinars. Leurs vêtements n'ont pas une valeur inférieure à vingt dinars. Tout compte fait, ce serait pour nous un bénéfice de trois mille dirhems au moins, sans courir aucun risque. „Sur ces réflexions, je donnai les ordres à l'équipage: on tendit les voiles, on leva l'ancre. Cependant le roi nous faisait mille amitiés, nous engageant à revenir plus tard et nous promettant bon accueil à notre retour. Quand il vit les voiles gonflées par le vent et le navire déjà en marche, il changea de visage: „Vous partez, dit-il. Eh bien! je vous fais mes adieux." Et il voulut descendre dans ses canots amarrés à bord. Mais nous

سرنا تغيّر وجهه فقال انتم نسيرون أسودعكم وقام لينزل الى دوانيجه فقطعنا حبال الدوانيج وقلنا له نقيم معنا فنحملك الى بلدنا ونجازيك على احسانك الينا ونكافيك *ما فعلت[a] بنا وصنعت فقال يا قوم لمّا وقعتم الىّ قدرت ثم ان اهلى[b] ارادوا ان يأكلونكم ويأخذون اموالكم كما قد فعلوا بغيركم فاحسنت اليكم وما أخذت منكم شيًا وجئت معكم لاودعكم فى مركبكم اكراما منّى لكم فاقضوا حقّى بان تردّونى الى بلدى قال فلم نفكر فى كلامه ولم نعبأ به واشتدّ الريح فما مضت ساعة حتّى غابت بلدته عن عيوننا واظلّنا الليل ودخلنا اللجّ واصبحنا والملك واصحابه فى جملة الرقيق وهم نحو مائتين رأس وعاملناه بما نعامل به ساير الرقيق قال وامسك فما اعاد علينا كلمة ولا خطبنا بشىء تغافل عنّا كانّه ما عرفنا ولا عرفناه ووصلنا الى عمان فبعناه مع ساير اصحابه فى جملة الرقيق فلمّا كان فى

a) Cod. فعد. b) Cod اهله.

coupâmes les cordes, en lui disant „Tu resteras avec nous, nous t'emmenons dans notre pays. Là nous te récompenserons de tes bienfaits envers nous."

— „Etrangers, dit-il, quand vous êtes tombés sur nos plages, j'avais la puissance. Mes gens voulaient vous manger et piller vos biens, comme ils l'ont déjà fait à l'égard d'autres que vous. Mais je vous ai protégés, je n'ai rien exigé de vous. Comme marque de ma bienveillance, je suis venu vous faire mes adieux jusque dans votre navire. Traitez-moi donc comme la justice l'exige, en me rendant à mon pays."

„Mais on ne prêta aucune attention à ses paroles; on n'en tint aucun compte. Et le vent ayant fraîchi, la côte ne tarda pas à disparaître à nos yeux, puis la nuit nous enveloppa de ses voiles et nous entrâmes dans la haute mer.

„Le jour revint; le roi et ses compagnons furent joints aux autres esclaves dont le nombre atteignait environ deux cents têtes; il ne fut point traité autrement que ses compagnons de captivité. Le roi ne dit mot et n'ouvrit point la bouche. Il fit comme si nous lui étions inconnus et que nous ne le con-

سنه ....[a] عشره وثلمائه خرجنا من عمان نريد قنبله فحملتنا الريح الى
سفاله الزنج ولم نكذب ان وردنا ذلك البلد بعينه ونظرونا[b] فخرجوا
واحاطوا بنا الدوانيج واذا الذى نعرفه[c] فى تلك الكرّه فايقنّا على الهلكه
جميعا ولم يكلّم احد منّا صاحبه من شدّه الرعب فاغتسلنا وصلّينا صلوه
الموت وتوادعنا فوافونا وأخذونا فساقونا الى دار الملك وادخلونا واذا بذلك 35 ا
الملك بعينه جالس على سرير كانّا فارقناه الساعه فلمّا رايناه سجدنا وذهب
قوانا ولم يكن بنا حركه للقيام فقال لنا انتم اصحابى لا شكّ فلم يستطع
احد منّا يتكلّم وارتعدت فرايصنا فقال لنا ارفعوا رؤسكم فقد آمنتكم على
انفسكم واموالكم فمنّا من رفع ومنّا من لم يستطع يرفع ضعفا وحياء قال
فلطف بنا حتّى رفعنا رؤسنا جميعا ولم ننظر اليه حياء وخوفا وخجلا فلمّا

a) Numerus excidit. b) Cod ونصرونا et plus semel habet ص pro ط c) Cod. نعرفها.

nussions pas. Arrivés à Oman, les esclaves furent vendus et le roi avec eux.

„Or, quelques années après, naviguant d'Oman vers Kanbalouh, le vent nous conduisit encore vers les rivages de Sofala des Zindjs, et nous abordâmes précisément au même endroit. Les nègres nous aperçurent, leurs canots nous entourèrent, et nous nous reconnûmes les uns les autres. Bien assurés de périr cette fois, la terreur nous fermait à tous la bouche. Nous fîmes silencieusement nos ablutions, nous récitâmes la prière de la mort, nous nous dîmes adieu. Les nègres nous prirent, nous emmenèrent à la demeure du roi et nous firent entrer. Jugez de notre surprise: C'était ce même roi, que nous avions connu, assis sur son siége, comme si nous venions de le quitter. Prosternés devant lui, abattus, nous n'avions plus la force de nous relever. „Ah! dit-il, c'est bien vous, mes anciens camarades." Aucun de nous ne fut capable de répondre. Nous tremblions de tous nos membres. Il reprit: „Allons! levez la tête, je vous donne l'*aman* pour vous et vos biens." Quelques-uns relevèrent la tête, d'autres n'en eurent pas la force, accablés par la honte. Et lui se montra doux et gracieux jusqu'à ce que nous eussions tous levé la tête, mais sans oser le regarder en face, tant nous étions émus de remords et de crainte.

رجعت الينا نفوسنا بأمانه قال لنا يا غدّارين فعلت لكم وصنعت لكم فكافيتموني بما فعلتم وصنعتم فقلنا له اقلنا ايّها الملك واعف عنّا فقال قد عفوت عنكم فتسوّقوا كما كنتم تتسوّقون في تلك الكرّة فلا اعتراض عليكم فلم نصدّق من السرور فظننّا ان ذلك على طريق المكر حتّى تحصل الامتعة في الساحل فحملنا الامتعة الى البرّ واتينا اليه هديّة بمال له مقدار فردّه علينا فقال ليس مقداركم عندي ان اقبل لكم هديّة ولا احرّم مالي ١٩
بما آخذ منكم فان اموالكم كلّهم حرام، فتسوّقنا وجاء وقت خروجنا فاستأذنّا في الحمل فأذن لنا فلمّا عزمنا على الرحيل قلت له ايّها الملك قد عزمنا على الرحيل فقال امضوا في حفظ الله تعالى فقلت له ايّها الملك قد عاملتنا بما لا قدرة لنا عليه غدرناك وظلمناك فكيف خلصت ورجعت الى بلدك

Lorsque, rassurés par son aman, nous eûmes enfin repris nos sens: „Ah! traîtres! dit-il. Comment m'avez-vous traité après ce que j'avais fait pour vous!" Et chacun de nous s'écria: „Grâce, ô roi, fais-nous grâce. — Je vous fais grâce, dit-il. Reprenez, comme l'autre fois, vos affaires d'achats et de ventes. Commercez en toute liberté." Nous ne pouvions en croire nos oreilles: nous craignions que ce ne fût une fourberie pour nous faire débarquer nos marchandises. Nous les débarquâmes cependant, et vînmes lui offrir un présent d'une grande valeur. Mais il le refusa en disant „Vous n'êtes pas dignes que j'accepte de vous un présent. Je ne souillerai pas mon bien avec ce qui viendrait de vous, tous vos biens sont impurs."

„Après cela, nous fîmes tranquillement nos affaires. Le temps du départ étant venu, nous demandâmes la permission d'embarquer. Il nous l'accorda. Au moment de partir, j'allai lui en donner la nouvelle. „Allez, dit-il, sous la protection de Dieu! — O roi, repris-je, tu nous avais comblé de tes bontés, et nous fûmes ingrats et traîtres envers toi. Mais comment fis-tu pour te sauver et retourner dans ton pays?"

„Il répondit:

„Après que vous m'eûtes vendu à Oman, mon acheteur m'emmena dans une ville

فعال لمّا بعتمونى بعمان فحملى الذى اشرانى الى بلد يعال له البصرة
من صعنها كدا وكذا ونعلّمت بها الصلوة والصيام وشيئا من الفرآن ثم
باعنى مولاى لآحر حملى الى بلد ملك العرب الذى يعال له بعداد ووصف
لنا بغداد فتفصّحت بتلك البلد وتعلّمت العرآن وصلّيت مع الناس فى
الجوامع ورأيت الخليعه الذى يعال له المعتدر وبعبت ببغداد سنه وبعض
اخرى حتّى وافا قوم من خراسان على الجمال فنظرت الى حلق كثير فسألت 29r
عنهم فى اىّ شىء جاءوا فعالوا يحرحون الى مكّه فعلت ومكّة هذه ما
هى فقالوا فيها بيت الله الحرام الذى يحجّ اليه الناس وحدّثونى حديث
البيت فعلت فى نفسى سبيلى ان أتبع هؤلاء الغوم الى هدا البيت
فعرّفت مولاى ما سمعت فرأيته ليس يريد ان يخرج ولا يدعنى اخرج
فتغافلت عنه حتّى خرج الناس فلمّا خرجوا تبعتهم وصحبت رفقة كنت
اخدمهم طول الطريق وآكل معهم ووهبوا الىّ ثوبين فاحرمت فيهما وعلّمونى

nommée Basra (et il en fit la description). J'y appris la prière, le jeûne, quelques parties du Coran. Mon maître me vendit à un autre qui m'emmena au pays du roi des Arabes, nommé Bagdad (et il nous décrivit Bagdad). J'appris dans cette ville à parler correctement. Je complétai ma connaissance du Coran et je priai avec les hommes dans les mosquées. Je vis le calife qui se nomme al-Moqtadir. J'étais à Bagdad depuis un an et plus, lorsqu'il y vint une troupe de gens du Khoraçan, montés sur des chameaux. Voyant une grande foule, je demandai où allait tout ce monde. On me dit: à la Mecque. — Qu'est-ce que la Mecque? demandai-je. — C'est là, me répondit-on, qu'est la Maison sacrée de Dieu où les musulmans font le pèlerinage. Et on m'apprit l'histoire du Temple. Je me dis que je ferais bien de suivre la caravane. Mon maître, à qui je fis part de tout cela, ne voulut ni s'en aller avec eux ni me laisser partir. Et je feignis de n'y plus penser jusqu'au départ des pèlerins. Mais alors je les suivis, et me joignant à une compagnie, je me fis leur serviteur, tout le long de la route. On me donna à manger, et on me procura les deux vêtements

المناسك فسهّل الله تعالى التىّ لحجّ وحفت ان ارجع الى بغداد فيأخذنى سيّدى فيقتلنى فخرجت مع قافلة اخرى الى مصر فكنت اخدم الناس فى الطريق فحملونى واشركونى فى زادهم الى مصر فلمّا دخلت مصرا ورأيت البحر الحلو الذى يسمّونه النيل فقلت من اين يجىء فقالوا اصله من f. 2a بلاد الزنج فقلت من اى ناحية فقالوا من ناحية مصر[a] تسمّى أُسْوان فى تخوم ارض السودان فلزمت ساحل النيل ادخل بلدا واخرج من اخرى واطلب من الناس فيطعمونى وكان ذلك دأبى فوقعت عند قوم من السودان فانكرونى فعبّدونى وذهبوا يكلّفونى[b] من بين الخدم ما لا اطيق فهربت ووقعت عند قوم آخرين فأخذونى وباعونى وهربت فلم ازل كذلك من خروجى من مصر حتّى وصلت الى البلد الفلانىّ من اطراف بلاد الزنج

a) Cod. بصرة. b) Cod. يكعلونى.

nécessaires pour l'*ihram*. Enfin, avec leurs instructions, Dieu aidant, j'accomplis toutes les cérémonies du pèlerinage.

„N'osant revenir à Bagdad, par crainte que mon maître m'ôtât la vie, je me joignis à une autre caravane qui s'en allait au Caire. J'offris mes services aux voyageurs, qui me portaient sur leurs chameaux et me faisaient part de leurs provisions. Arrivé au Caire, je vis ce grand fleuve qui s'appelle le Nil. Je demandai: „D'où vient-il?" On me répondit: „Il prend sa source au pays des Zindjs. — De quel côté? — Du côté d'une grande ville nommée Assouan, sur les frontières de la terre des Noirs".

Ainsi renseigné, je suivis les rives du Nil, passant d'une ville à l'autre, demandant l'aumône qu'on ne me refusait pas. Je tombai pourtant sur une troupe de noirs qui me firent mauvais accueil Ils m'attachèrent, me chargeant parmi les serviteurs d'un fardeau plus lourd que je ne pouvais le porter. Je pris la fuite et tombai entre les mains d'une autre troupe qui me prit et me vendit. Je m'échappai de nouveau, et continuai de cette façon, jusqu'à ce que, après maintes pareilles aventures, je me trouvai enfin dans un pays qui touchait aux frontières du pays des Zindjs. Là, je pris un déguisement; de toutes les terreurs

فقال لمّا بعثمونى بعمان فحملنى الذى اشترانى الى بلد يقال له البصرة من صفتها كذا وكذا وتعلّمت بها الصلوة والصيام وشيئا من القرآن ثم باعنى مولاى لآخر حملنى الى بلد ملك العرب الذى يقال له بغداد ووصف لنا بغداد فتفصّحت بتلك البلد وتعلّمت القرآن وصلّيت مع الناس فى الجوامع ورأيت الخليفة الذى يقال له المقتدر وبقيت ببغداد سنة وبعض اخرى حتّى وافا قوم من خراسان على الجمال فنظرت الى خلق كثير فسألت f. 29r عنهم فى ايّ شىء جاءوا فقالوا يخرجون الى مكة فقلت ومكة هذه ما هى فقالوا فيها بيت الله الحرام الذى يحجّ اليه الناس وحدّثونى حديث البيت فقلت فى نفسى سبيلى ان أتبع هؤلاء القوم الى هذا البيت فعرّفت مولاى ما سمعت فرأيته ليس يريد ان يخرج ولا يدعنى اخرج فتغافلت عنه حتّى خرج الناس فلمّا خرجوا تبعتهم وصحبت رفقة كنت اخدمهم طول الطريق وآكل معهم ووهبوا الىّ ثوبين فاحرمت فيهما وعلّمونى

nommée Basra (et il en fit la description) J'y appris la prière, le jeûne, quelques parties du Coran Mon maître me vendit à un autre qui m'emmena au pays du roi des Arabes, nommé Bagdad (et il nous décrivit Bagdad). J'appris dans cette ville à parler correctement. Je complétai ma connaissance du Coran et je priai avec les hommes dans les mosquées. Je vis le calife qui se nomme al-Moqtadir. J'étais à Bagdad depuis un an et plus, lorsqu'il y vint une troupe de gens du Khoraçan, montés sur des chameaux. Voyant une grande foule, je demandai où allait tout ce monde. On me dit: à la Mecque. — Qu'est-ce que la Mecque? demandai-je. — C'est là, me répondit-on, qu'est la Maison sacrée de Dieu où les musulmans font le pèlerinage. Et on m'apprit l'histoire du Temple. Je me dis que je ferais bien de suivre la caravane Mon maître, à qui je fis part de tout cela, ne voulut ni s'en aller avec eux ni me laisser partir Et je feignis de n'y plus penser jusqu'au départ des pèlerins. Mais alors je les suivis, et me joignant à une compagnie, je me fis leur serviteur, tout le long de la route. On me donna à manger, et on me procura les deux vêtements

ما كان من امره وييأسوا من حياته فقد بلغتهم الاخبار من الكهنة انّه بأرض العرب حيّ سالم فلمّا اصبحت مضيت الى بلدى هذه فدخلتها وانيت قصرى هذا فدخلته ووجدت اهلى على ما تركتهم غير انّهم مقيمين على بساط الحزن واهل دولتى فأعدت عليهم قصّتى فتعجّبوا وفرحوا ودخلوا معى فيما دخلت فيه من دين الاسلام فعدت الى ملكى قبل مجيئكم بشهر وانا اليوم فرح مسرور لما منّ الله علىّ به وعلى اهل دولتى من الاسلام والايمان ومعرفة الصلوة والصيام والحجّ والحلال والحرام وبلغت ما لم يبلغه احد فى بلاد الزنج وعفوت عنكم لانّكم السبب فى صلاح دينى ولكن بقى علىّ شىء اسئل الله الخروج من اثمه قال فقلت ما هو ايّها الملك قال مولاى الذى خرجت من بغداد الى الحجّ من غير اذنه ورضاه ولم

„Les habitants du royaume, dit-elle, sont convenus de ne point prendre d'autre roi qu'ils n'aient des nouvelles sûres du premier. Car les devins leur ont appris qu'il est vivant, sain et sauf sur la terre des Arabes".

Le jour arrivé, j'entrai dans la ville et me dirigeai vers mon palais. J'y trouvai ma famille telle que je l'avais laissée, mais plongée dans l'affliction. Mes gens écoutèrent le récit de mon histoire, qui les surprit et les combla de joie. Ils embrassèrent, comme moi, la religion de l'Islam. Je rentrai ainsi en possession de ma souveraineté, un mois avant votre venue Et me voilà joyeux et satisfait de la grâce que Dieu nous a accordée, à moi et aux miens, de connaître les préceptes de l'islam, la vraie foi, la prière, le jeûne, le pèlerinage, ce qui est permis et ce qui est défendu; car nul autre dans le pays des Zindjs n'a obtenu semblable faveur. Et si je vous ai pardonné, c'est que vous êtes la première cause de ma conversion à la vraie religion Mais il me reste sur la conscience une chose dont je prie Dieu de m'ôter le péché — Qu'est-ce donc, ô roi? lui demandai-je. — C'est, dit-il, que j'ai quitté mon maître, en partant de Bagdad, sans sa permission, et que je ne suis pas retourné vers lui. Si je rencontrais un honnête homme, je le prierais d'emporter à mon maître le prix de mon rachat. S'il y avait parmi vous un homme de bien, si vous étiez des

اعد اليه ولو لقيت ثمه كنت ابعث له ثمنى واستحلله ولو كان فيكم خير ولكم امانه لدفعت اليكم ثمنى نردّوه عليه ووهبت له عشره اضعافه بدلا من صبره علىّ ولكنكم اهل غدر وحيل قال[a] فودّعناه فقال امضوا فان رجعتم فبهذه المعامله اعاملكم واريد فى الاحسان اليكم فعرِّفوا المسلمين ان يأتونا فانّا نحن قد صرنا اخوانا لهم مسلمون مثلهم واما تشييعكم الى

f 81r المركب فما لى اليه سبيل فودّعناه وسرنا ✿

وقيل ان ببلاد الزنج العافه الكهنه فافه [c]حذّاق فهماء[b] وحدّثنى اسمعيلويه عن بعض النواخذه انّه قال له دخلت بلاد الزنج فى سنه اثنان وثلثون وثلثمائه فقال لى بعض العافه كم انتم مركبا فقلت ستّه عشر مركبا فقال يسلم منها الى عمان خمسه عشر مركبا وتنكسر واحده ويسلم منها ثلاث انفس وتمضى عليهم شدّه عظيمه ويتخلّصون الى

a) Cod. قالوا b) Cod. حذاى فهما. c) Cod. سا.

gens probes, je vous donnerais la somme, pour la lui remettre, une somme dix fois égale à celle qu'il a payée, pour le dédommager du retard. Mais vous n'êtes que des traitres et des fourbes".

Nous lui fîmes nos adieux „Allez, dit-il, et si vous nous revenez, je ne vous traiterai pas autrement que je l'ai fait. Vous aurez le meilleur accueil. Et les musulmans sauront qu'ils peuvent venir à nous, comme à des frères, musulmans comme eux. Quant à vous accompagner à votre navire, j'ai des raisons pour m'en abstenir". Là-dessus nous partîmes.

XXXIII. Pour ce qui est des devins, on dit qu'au pays des Zindjs, il y en a de fort habiles dans l'art divinatoire. Ismaïlawéïh m'a conté qu'un capitaine de navire lui fit le récit suivant: „J'étais chez les Zindjs en l'année 332. Un devin de ce pays me dit: „Combien êtes-vous de navires? — Seize, dis-je. — Eh bien! répliqua-t-il, quinze d'entre eux rentreront à Oman sains et saufs. Le seizième fera naufrage; il ne s'en sauvera que trois personnes qui rega-

قال خرجنا كلّنا فى يوم واحد وكنت آخر[a] من خرج منهم واعذذت[b] السير لألحق من خرج منهم أوّلا فلمّا كان فى اليوم الثالث رأيت من بُعْد مثل الجزيره السوداء فلزعتنى فى سرعه السير لم انقص الشراع لأعدل عنها لِأَنّ السير فى ذلك البحر شديد جدّا فما كدتُ ان وصلت اليها فضربتنى واذا هى دابّه من دوابّ البحر فلمّا لمست المركب ضربته بذنبها فانكسر فسلمت انا وابنى والكارين فى الدونيج ووقعنا f. 31 الى بعض جزاير الديبجات فاقمنا بها ستّه اشهر الى ان امكننا الخروج ووصلت[d] الى عمان بعد شدايد عظيمه مرّت بنا وسلمت الخمسة عشر مركبا بأسرها بإذن الله تعالى ✿

وحدثنى الحسن بن عمرو وغيره عن[e] جماعه المشايخ بالهند من[f] امر

a) Cod اخرج. b) Cod. فاعددت. c) Cod بعدى. d) Cod وصلنا. e) Cod من. f) Cod عن.

gueront (leur pays) après bien des désagréments."

„Or les seize navires mirent le même jour à la voile. Le mien était à l'arrière et je hâtais la marche pour rejoindre les autres. Le troisième jour, une masse parut devant nous, comme une sorte d'îlot noir. Pressé d'arriver, je ne fis point larguer convenablement les voiles pour l'éviter, et comme la marche est très-rapide dans cette mer, nous fûmes portés tout droit vers cette masse, qui nous choqua violemment. C'était un monstre marin. D'un coup de queue il brisa le navire. Nous échappâmes au naufrage, moi, mon fils et le scribe, dans un canot, et la mer nous jeta dans une des îles Dibadjât, où nous fûmes retenus un an, nous n'en sortîmes et ne parvînmes à regagner Oman, qu'après avoir éprouvé bien des peines. Quant aux quinze autres navires, ils étaient tous rentrés au port sains et saufs, par la permission du Très-Haut.

XXXIV. El-Haçan fils d'Amr et d'autres, d'après ce qu'ils tenaient de maints personnages de l'Inde, m'ont rapporté des choses bien extraordinaires, au sujet

طيور الهند والزابج وقمار والصنف[a] وغيرها من نواحي الهند بأمر عظيم واكبر ما رأيت من ريش الطيور قطعة من ريش طاير اسفل ريشه ارانيها ابو العبّاس السيرافيّ طولها نحو ذراعين قدرنا انّها تسع قربة ماء وحدّثني اسمعيلويه الناخودا انّه راى اسفل ريشه ببعض بلاد الهند عند رجل من كبار تجارهم كانت الى جانب داره يصبّ فيها كالدنّ العظيم فتعجّبت من ذلك فقال لي لا تعجب من هذا حدّثني بعض نواخذة الزنج انه راى عند ملك سرة اصل ريشه يسع[b] خمسة وعشرين قربة ماء.

وحدّثني ابو الحسن علي بن شاذان السيرافيّ قال ان بعض اهل شيراز حدّثه ان بالقرب من شيراز قرية خرّبها الطاير قال فقلت له كيف خرّبها فقال حُدِّثنا انّ طايرا سقط في بعض الايّام على سطح دار في القرية

a) Cod. والصعف. b) Cod. بسع.

des oiseaux de ce pays, du Zâbedj de Khmêr, du Senf et autres régions des parages de l'Inde. Ce que j'ai vu de plus grand, en fait de plumes d'oiseau, c'est un tuyau que me montra Abou'l-Abbas de Siraf. Il était long de deux aunes environ, capable, semblait-il, de contenir une outre d'eau.

„J'ai vu dans l'Inde, me dit le capitaine Ismaïlawéïh, chez un des principaux marchands, un tuyau de plume qui était près de sa maison, et dans lequel on versait de l'eau comme dans une grande tonne." Je témoignais quelque surprise. „Ne sois pas étonné, me dit-il, car un capitaine du pays des Zindjs m'a conté qu'il avait vu chez le roi de Sira un tuyau de plume qui contenait vingt-cinq outres d'eau."

XXXV. Abou'l-Haçan Ali, fils de Chàdân, de Siraf, m'a dit qu'une personne de Chiraz lui avait raconté qu'un village voisin de cette ville était devenu désert par le fait d'un oiseau. „Je lui demandai, dit Abou'l-Haçan, comment un oiseau avait pu faire disparaître la population. Il me répondit.

„Suivant ce que j'en ai su, un oiseau gigantesque s'abattit sur le toit d'une maison du village, creva le toit et tomba à l'intérieur. Les personnes qui

فخسف السطح وسقط الى اسفل الدار فصاح من فى الدار وهربوا منه فجتمع اهل القريه فدخلوا فوجدوا الطير قد ملأ الدار فلم يتمكّنوا من اخذه فاثخنوه [a] بالضرب وكان ثقيلا فى الاصل فلا يمكنه النهوض ثم ذبحوه وقطعوه فى الدار واقتسموا لحمه واخذ كلّ من كان [b] فى القريه من الرجال نحو سبعين رطلا الى نحو ذلك وعزلوا من لحمه نحو مائه رطل لوكيل القريه وهو نازل فى تلك الدار التى وقع فيها الطاير وكان قد خرج عنها قبل ذلك بيوم مع [c] ثلثه نفر من اهلها ومضوا فى حاجه لصاحب القريه وطبخ اهل القريه اللحم فى بقيّه يومهم واكلوه مع عيالهم وصبيانهم

13. فأصبح جميعهم مرضى ووافا الوكيل فعرف الصوره فتوقّى [d] هو ومن كان معه اكل اللحم فلمّا مضت اربعه ايّام او خمسه ماتوا حتّى لم يبق منهم احد ممّن اكل لحم الطاير الّا مات وفرغت القريه وخرج الوكيل

a) Cod فاثخموه. b) Cod وكاں. c) Addidi مع d) Cod فتوق.

étaient là s'enfuirent en poussant des cris d'effroi. Les gens du village s'étant rassemblés entrèrent dans le logis et trouvèrent cet oiseau qui remplissait la maison. Ne pouvant autrement s'en emparer, ils l'assommèrent à force de coups. L'animal était naturellement lourd et ne pouvait s'envoler. On le saigna, on le dépeça et on en partagea la chair entre les hommes. Il y en eut soixante-dix livres environ pour chacun; sans compter une portion de cent livres qu'on mit à part pour l'intendant du village. C'était sur la maison même de l'intendant que l'oiseau était tombé. Mais il était pour lors absent avec trois autres personnes parties la veille pour le service du Seigneur du bourg. Les gens du village firent cuire la chair de l'oiseau dans la journée et la mangèrent avec leur famille et leurs enfants. Le lendemain matin, tous étaient fort malades. L'intendant revenu apprit ce qui s'était passé. Lui et ses compagnons refusèrent de toucher à la viande. Quant à ceux qui en avaient mangé, tous moururent successivement, dans l'espace de quatre à cinq jours, et il n'en resta pas un. Le village resta désert, l'intendant s'en alla, et per-

عنها وحربت فلم يعد اليها احد فوقع لنا ان هذا الطاير من طيور الهند اكل حيوانا من ذوات السموم فاشتعل السمّ فى جسمه فحمل نفسه فى الجوّ وسار فى ليل فوقع الى هذه القرية وقد تخوّن ولم يبق فيه نهوض فسقط ✿

وحدثنى غير واحد من الربّانية انّه سمع ان بسفالة الزنج من الطيور ما ياخذ الوحش بمنقاره او بمخاليبه ويحمله الى الهواء ثم يرمى به ليموت وينكسر ثم ينزل عليه فياكله ولقد سمعت ان فى بلاد الزنج طايرا ينقض على السلحفاة الكبيرة فيخطفها ويرفعها[a] الى الجوّ ويرمى[b] بها الى الارض على جبل او صخرة فتنكسر فيسقط عليها فياكلها قال فياكل
منها اذا وجد فى النهار الخمسة والستّة وان هذا الطاير اذا راى f. 83r.
الانسان هرب منه وفرّ من صورته لبشاعة خلق الناس فى تلك الارض ✿

a) Cod. ويرفعها. b) Cod. نرمى.

sonne n'y est retourné. Il nous a paru vraisemblable que cet oiseau était un oiseau de l'Inde qui avait dévoré quelque bête venimeuse; et quand le feu du poison brûla dans son corps, il avait dû s'élever dans l'air, voler durant la nuit, et arriver à ce village, où, les forces lui manquant, il n'avait pu soutenir son essor et était tombé."

XXXVI. Maint patron de navire m'a raconté qu'il avait ouï dire qu'à Sofâla des Zindjs il y a des oiseaux qui saisissent une bête du bec ou des griffes, l'emportent dans les airs, la laissent choir à terre pour la tuer et la briser, puis s'abattent dessus et la dévorent. Dans ce même pays des Zindjs, il y a, dit-on, un oiseau qui se jette sur les grosses tortues, les saisit, les enlève en l'air et les rejette sur quelque roche où elles se brisent. Il redescend alors et les mange. Et on assure qu'il en mange jusqu'à cinq et six dans un jour, s'il les trouve. Du reste cet oiseau fuit la vue de l'homme, qui l'effraie, tant les hommes de ce pays sont hideux.

وحدثنى اسمعيلويه الناخودا انّ باعلا بلاد الزنج معادن الذهب وهى
حوّارة — واكثر المعادن حوّارة — وانّ الرجال يحفرون فيها لطلب الذهب فربما
نقبوا على ارض مخرقة[a] مثل ارض النمل فيخرج عليهم نمل مثل السنانير
كثير فيأكلونهم ويقطعونهم قطعا وقد كان احمد بن هلال امير عمان حمل
فى سنة ستّ وثلثمائة فى جملة هديّة حملها الى المقتدر نملة سوداء فى
قفص من حديد مشدودة بسلسلة فى قدر السنّور وماتت هذه النملة فى
الطريق بناحية ذى جَبَلَة فجعلت فى الصبر وحملت الى مدينة السلْم
فحبّحه ورآها المقتدر واهل بغداد وذكروا انّهم كانوا يُطْعمونها كلّ يوم
منوين شرائح غدوة وعشاء ۞

وحدثنى محمّد بن بابشاد عن من حدّثه ممّن دخل الوقواق انّ
f. 33v هناك شجر كبار له ورق مدوّر ومنه ما هو الى الطول يحمل حملا على مثال

a) Cod. مبخوفة.

XXXVII. Dans les hautes régions du pays des Zindjs, on trouve des mines d'or; ce sont des terrains sablonneux, comme la plupart des gisements. Les hommes, m'a dit le capitaine Ismaïlawéih, y creusent pour chercher l'or. Et quelquefois leur travail les amène dans un terrain excavé comme les fourmilières. Aussitôt il en sort une nuée de fourmis grosses comme des chats qui les dévorent et les mettent en pièces. Dans l'année 306, l'émir d'Oman, Ahmed fils de Hélal, parmi les objets qu'il portait en présent au calife Moqtadir, avait une fourmi noire, de la grosseur d'un chat, enfermée dans une cage de fer, attachée avec une chaîne. Elle mourut en route, dans les parages de Dhou-Djabala. On l'embauma, et elle parvint en bon état à Bagdad, où le calife et les habitants purent la voir. Ceux qui l'avaient apportée disaient qu'on lui donnait à manger chaque jour, matin et soir, deux livres de viande coupée en morceaux.

XXXVIII. Mohammed fils de Bâbichâd m'a dit, d'après ce qu'il avait appris de gens qui avaient abordé au pays des Ouâqouâq, qu'on y trouve un grand

العرع الّا انّه اكبر منه وصورته صورة الناس تحرّكه الرياح فيخرج منه صوت وأنّ داخله منفوخ مثل حمل العُشَر فاذا قطع عن الشجر خرج الريح منه من ساعته وصار مثل الجلد وأنّ بعض البابانيّة راى الحمل فتعشّق a صورة من الصور فقطعها ليحملها معه فلمّا قطعها خرج الريح منها فبقيت كالغراب الميّت ☆

وذاكرت محمّد بن بابشاد فى حديث القردة وما يحكى عنها فحدّثنى بقطعات كثيرة من احاديثهم فممّا حدّثنى به انّ بنواحى صنفين وبوادى لامرى وبوادى قاقلة قردة فى نهاية الكبر وانّ للكلّ فرقة منها اميرا خلقته اعظم من خلق باقيها وانّهم ربّما خرجوا من الغياض b الى الطرق والمسالك فتضرب c السفّارة فيمنعهم السبيل دون ان يعطوهم شيئًا من الحيوان مثل

a) Cod فتعشّق. b) Cod. العياط. c) Cod فتمضى به.

arbre aux feuilles rondes et quelquefois oblongues, qui porte un fruit analogue à la courge, mais plus grand et offrant quelque apparence d'une figure humaine. Quand le vent l'agite, il en sort une voix. L'intérieur est gonflé d'air comme le fruit de l'*ochar*. Si on le détache de l'arbre, il s'en échappe aussitôt du vent, et ce n'est plus qu'une peau. Un matelot voyant de ces fruits, dont la forme lui plaisait, en coupa un pour l'emporter, mais il se dégonfla à l'instant, et ce qui resta entre les mains de l'homme était flasque comme un corbeau crevé.

XXXIX. J'ai questionné Mohammed fils de Bâbichâd sur les singes et ce qu'on en rapporte: et il m'a raconté bien des choses à ce sujet. Entre autres, il m'a dit que du côté de Sanfîn, dans la vallée de Lâmori et dans celle de Qâqola, habitent des singes d'une taille extraordinaire, partagés en troupes dont chacune a son chef, qui est le plus grand de la troupe. De temps en temps, ils sortent des bois, viennent sur les chemins et lieux de passage, frappent les voyageurs et ne leur permettent de continuer leur route qu'en abandonnant quelque pièce de bétail, brebis, vache ou autres aliments.

f 34r الغنم والبقر وغير ذلك من المأكولات وذكر محمد بن بابشاد انه حدّثه غير واحد انّه اجتاز على قطعة منهم مع جماعة معه فمنعوهم من المشى فحاربوهم فمزّقوا ثيابهم وتواثبوا عليهم من كلّ مكان وقطعوا قربهم وهم فى مفازات بعيدة عن الماء فاعطوهم شيئًا فتركوهم ولا ماء لهم فمات اكثر القوم عطشا ولم يصل منهم الى الماء الثانى الّا القليل ❁

وحدّثنى ان رجلا[a] من نانتّه مركب كان له حدّثه انّه خرج فى سنة تسع[b] وثلثمائة فى مركب لبعض النواخذة الى قاقلة[c] فانّهم وصلوا بالسلامة ونقلوا[d] امتعتهم الى البرّ وحملوا بعض الامتعة الى بلد بينه وبين البحر مسيرة سبعة ايّام ونحوها فلمّا حملوا تلك الامتعة الى ذلك البلد رفعوا المركب فى خور صغير على ثلثة فراسخ من قاقلة[c] او اربعة وسدّوا بينه وبين البحر وجلّلوه واقاموا الخشب حوله وسنّدوه قال هذا

a) Cod. رجل. b) Cod. تسعين. c) Cod. قافلة. d) Cod. وحملوا.

„J'ai ouï dire à maintes personnes, disait encore Mohammed fils de Bâbichâd, qu'étant en voyage avec une caravane, ils avaient rencontré une troupe de singes qui leur avait barré le passage. Il avait fallu livrer bataille. Bondissant sur eux de tous côtés, ces animaux leur déchiraient les habits et mettaient leurs outres en pièces, alors qu'ils se trouvaient en plein désert, loin de toute aiguade. Enfin les voyageurs avaient donné quelque chose aux singes, qui pour lors les laissèrent passer. Et par le manque d'eau, la plupart des voyageurs périrent. un petit nombre seulement put gagner l'aiguade prochaine."

XL. Le même m'a raconté qu'un matelot d'un navire à lui appartenant lui avait fait le récit suivant. Il s'était embarqué en l'année 309 sur le bâtiment de je ne sais quel patron, allant à Qâqola. Parvenus heureusement au but de leur course, ils débarquèrent leurs marchandises et en transportèrent une partie vers un pays distant de la côte de sept jours de marche environ. Tirant le navire à sec dans une petite baie à trois ou quatre parasanges de Qâqola, ils le mirent à l'abri de la mer, l'entourèrent de pièces de bois et l'étayèrent.

السانانئ وتركوا معى من الزاد حاجتى ومضوا بأسرهم الى تلك المدينة فاقاموا فى بيعهم وشرايهم فلمّا بعدوا عنّى جاءنى عدّة من القردة فطافوا حول المركب وراموا الصعود الىّ فرميتهم بالحجارة ولاحقت المركب قردة لها f. 81r حلف وجنّة فطردتها فلم تبرح فسارقتنى من بعض جوانب المركب فصعدت الىّ فلمّا حصلت معى فى المركب وكنت آكل فطرحت لها كسرة من خبز فأكلته واقامت عندى ساعة ثم نزلت فغابت عن عينى الى العشىّ ثم وافت وفى فمها قنو صغير فيه نحو من عشرين موزة فصاحت فتطلّعت اليها فصعدت الى المركب فوضعت الموز بين يدىّ فأكلت واقامت عندى بعد ذلك فكانت تغيب وتجىء بالموز والفاكهة التى فى تلك الغوطة وصارت تبيت معى فى المركب والى جانبى فشاقت نفسى اليها فوطئتها فما مضت ثلثة اشهر فى مقامى فى الموضع حتّى ثقلت وجعلت تمشى

„Cela fait, dit le matelot, ils me laissèrent comme gardien, avec des provisions en quantité suffisante, et partirent tous pour la ville, où ils restèrent à leurs ventes et à leurs achats. Après leur départ, il vint une troupe de singes qui rôdèrent autour du navire, cherchant à y monter. Je les chassai à coups de pierres. Une grosse guenon réussit à atteindre le navire. Je la repoussai et la crus partie. Mais elle trompa mon attention, et grimpant d'un autre côté arriva jusqu'à moi. Je prenais mon repas en ce moment: je lui jetai un morceau de pain qu'elle mangea. Elle resta là quelque temps, puis descendit et disparut à mes yeux. Le soir, je la vis revenir portant dans sa bouche un régime d'une vingtaine de bananes. Elle cria et je l'aidai à monter. Elle posa devant moi les bananes, et j'en mangeai. Dès lors elle ne me quitta plus. Chaque jour elle s'en allait et revenait, rapportant des bananes et d'autres fruits cueillis dans la forêt, et puis passait la nuit dans le navire, à mon côté. Elle éveilla mes désirs, et je satisfis ma passion avec elle. A peine trois mois s'étaient ainsi écoulés, que je la vis s'alourdir, sa marche devint pesante; et d'un signe me montrant son ventre elle me fit comprendre qu'elle était grosse

متحاملة وأومت الى بطنها فعلمت انّها قد حملت منّى فورد علىّ من ذلك امر عظيم وخفت الفضيحة متى جاء القوم وشاهدوا الأمر فحملنى الحياء الى ان اخذت دونيج المركب وحملت لها دقلا وشراعا وانجرا وجعلت فيه قرب ماء وزادا واخذت ثيابى وما كان معى وحملته[a] فيه وتعمّدت وقتا تغيب فيه القرده فنزلت الى الدونيج ودخلت البحر على غرر عظيم وخطر شديد وتركت المركب ليس معه احد فسرت نيفا وعشرين زاما ووقعت الى جزيرة من جزاير اندمان[b] بعد ان كدت الى ان اتلف لعظيم ما مرّ بى من الشدّة فاقمتُ فى تلك الجزيرة ايّاما حتّى استرحت واخذت من ماء عذب كان فيها ملوّ قربة ومن ثمار فيها وموز واصلحت امرى ولم اكن رأيت بالجزيرة احدا[c] الّا الصيّادين فى قوارب ينزلون بين الشجر فسرت فى البحر لا ادرى اين آخذ ولا أهتدى نحو سبعين زاما فوقعت فى جزيرة يقال لها بدفاركله فأقمت بها الى ان خرجت منها الى كله فخرجت منها

a) Cod وحملت. *b*) Cod. ارمان. *c*) Cod. احد.

de mes œuvres. J'en éprouvai un chagrin extrême, en songeant quelle serait ma honte lorsque reviendraient nos gens et qu'ils verraient l'affaire. Cette crainte me porta à prendre la fuite. Prenant le canot du navire, j'y plaçai un mât, des voiles, une ancre, j'y mis des outres d'eau, des provisions, mes vêtements et tout ce qui m'appartenait. Puis, saisissant l'heure où la guenon était absente, je m'embarquai et pris la mer à tous risques, abandonnant le navire à sa solitude. Une navigation pénible de vingt et quelques *zâm*, durant lesquels je faillis périr, m'amena sur la côte d'une des îles Andamân. J'y séjournai quelque temps pour me réconforter, prendre du repos et faire provision d'eau douce, de fruits, de bananes. Je n'y vis personne, sauf des pêcheurs dans des canots qui descendaient parmi les arbres. Embarqué de nouveau, je naviguai sans direction, sans savoir où j'allais, pendant soixante-dix *zâm* environ, et je tombai sur une île nommée Bedfârkalah, où je m'arrêtai. De là je pus gagner Kalah, d'où je m'en retournai. Quelque temps après, je rencon-

فلقيت بعد ذاك بزمان صاحب ذلك المركب وقوم راكبون فيه فقلت I, 85
ما شأنكم فقالوا انّهم وردوا الموضع فوجدوا فى المركب قردة قد وضعت
قردا او قردين وجوههم تشبه وجوه بنى آدم سواء وصدورهم لا شعر عليها
واذنابهم فيها قصر عن اذناب [a] القرود وظنّوا انّ القردة حملت من ذاك
البانانى وانّه هرب فى الدونبج لانّهم ما فقدوا شيئًا غير الدونبج وآلته
وانّ بعضهم ظنّ انّ القردة قتلته وانّ الدونبج سرقه مجتاز او صيّاد ورجموا
الظنون ورموا بالقردة واولادها قال لى محمّد بن بابشاد وكان هذا البانانىّ
الذى حدّثنى ضعيف البصر جدًّا فسألته عن ذلك فقال ضعف بصرى لمّا
كنت اجامع القردة وزاد فى ضعفه طول مكثى فى البحر ☼

وحدّثنى بعض البحريّين انّ مركبا كان يمضى الى صنف من عمان

a) Deest.

trai le patron de mon navire et plusieurs des personnes qui y avaient été embarquées. Ils m'apprirent qu'étant retournés à la baie, ils avaient trouvé dans le navire une guenon qui avait mis au monde un singe ou deux à face humaine, la poitrine sans poils, la queue plus courte que le commun des singes. Ils n'avaient pas manqué de supposer que le matelot était le père des petits singes et qu'il s'était sauvé avec le canot, car rien ne manquait dans le navire que le canot et son appareil. Cependant quelques-uns inclinaient à penser que la guenon avait tué le matelot et que le canot avait été volé par un passant ou un pêcheur. La chose demeurait incertaine. Du reste, ils s'étaient débarrassés de la mère et des petits."

Le matelot qui m'a fait ce récit, ajouta Mohammed fils de Bâbichâd, avait la vue très-faible, et il attribuait cette incommodité à ses relations avec la guenon, incommodité accrue encore par son long séjour sur la mer.

XLI. Un marin m'a raconté qu'un navire qui faisait le trajet d'Oman à Senf se perdit en mer. Une dizaine d'hommes seulement se sauvèrent dans la

فصبت وسلم من اهله نحو عشرة في قارب فحملتهم الرياح الى جزيرة مجهولة لا يعرفونها فرموا بنفوسهم على ساحلها وليس لهم حركة لشدّة [a] ما لحقهم في البحر من الاهوال والشدائد فمكثوا هنالك بقيّة يومهم ثم قاموا فحالوا في القارب الى ان جرّوه الى الساحل وباتوا ليلتهم معه فلما اصبحوا مشوا في الجزيرة فوجدوا فيها ماء عذب كثيرا وغوطة حسنة واشجارا متكاثفة فيها ثمار شتّى وموز كثير وقصب سكّر ولم يروا فيها انسًا فأكلوا ممّا اشتهوا من الثمار وشربوا من ذلك الماء ، وانصرفوا الى قاربهم فجرّوه الى البرّ وسنّدوه بالخشب وجمعوا من ورق الموز والشجر فظلّلوه واحكموا امره واصلحوا لانفسهم الى جانبه موضعا يسترهم فلمّا مضت عليهم خمسة ايّام او ستّة فاذا هم بقطعة قرود قد اقبلوا يقدمهم قرد كبير جسيم فوقفوا على القارب وفزع القوم منهم فصعدوا الى القارب فلم يعرضوا لهم واقاموا

a) Deest

chaloupe, et le vent les porta sur une île qui leur était absolument inconnue. Jetés sur le rivage, ils y demeurèrent le reste du jour, dans l'accablement où les mettaient les terreurs et les souffrances qu'ils avaient éprouvées. Enfin reprenant courage, ils parvinrent à tirer la chaloupe sur la plage et y passèrent la nuit. Le matin, s'étant avancés dans l'île, ils y trouvèrent de l'eau douce en abondance, un sol frais et ombragé, des arbres touffus chargés de fruits, des bananes en quantité, des cannes à sucre. Ils n'y virent point trace d'hommes. Après avoir à discrétion mangé de ces fruits et bu de cette eau, ils revinrent à la chaloupe, la tirèrent loin de la mer et l'étayèrent avec des pièces de bois. A l'aide de feuilles de bananier et d'autres arbres, ils lui firent un abri contre le soleil, et s'arrangèrent pour eux-mêmes un lieu de repos à son côté.

Cinq ou six jours après, voici venir une troupe de singes qui s'avancent précédés par un des leurs, gros et grand. Ils s'arrêtent en face de la chaloupe. Les gens effrayés s'y réfugient. Mais les singes ne leur font aucun mal. Le chef de ces animaux prend place, les expédie à droite et à gauche comme un

رئيسهم بمكانه فجعل يعرّفهم يمينا وشمالا كما يُنفِذ العامل رجاله ثم عادوا
اليه وجعل بعضهم يوماً الى بعض كانّهم يتحدّثون بشىء فلمّا امسوا 36r
انصرفوا فورد على القوم من هذا امر عظيم وخافوا على نفوسهم ان تقتلهم
القرده وجعلوا يفكرون في الخلاص ليلتهم وهم بسوء حال لا زاد معهم ولا
يعرفون الطريق ولا يهتدون لحيلة فلمّا اصبحوا جاءتهم قردة فطافت بهم
ثم مضت ثم عادت ومعها قرده اخرى فأومت اليها بشىء قال هذا الرجل
فحدّثت عن واحد من القوم انّه قال فتبعت القرود الى ان دخلوا
الغوطه ثم خفت على نفسى فرجعت بعد مدّة مضت من النهار الى
اصحابى فسألونى فاخبرتهم فلمّا كان من غدٍ عاودت القرود على تلك الصورة
الاولى وجلس رئيسهم مع القارب ونفّذهم[a] في حوايجه على الرسم فلمّا
مضت ساعة من النهار جاء قردان مع كلّ واحد منهما قطع ذهب في

a) Cod. ونعدهم.

général d'armée. Puis ils reviennent à lui, se font des signes, comme gens qui se racontent quelque chose, et, le soir venu, ils se retirent.

Les naufragés étaient en grand émoi, craignant d'être tués par les singes. Toute la nuit ils rêvèrent à des moyens de salut: dénués de provisions, ignorant la route à suivre, leur situation était détestable, et ils ne voyaient aucun moyen de s'en tirer.

Le matin, un singe vint seul rôder autour d'eux, s'en alla, revint avec un compagnon qui faisait signe en montrant quelque chose. „Je suivis les singes, dit l'homme qui a fait ce récit au marin de qui je le tiens, jusqu'à ce que je les vis entrer dans le fourré. Là j'eus peur, et je m'en retournai; une bonne partie du jour était écoulée quand je rejoignis mes compagnons. Ils me questionnèrent et je leur dis la chose. Le lendemain, la troupe entière revint comme la première fois. Le chef s'assit non loin de la chaloupe et expédia ses camarades de la même manière. Bientôt après, deux singes revinrent, portant chacun des morceaux d'or très-pur qu'ils jetèrent devant lui. Puis se

نهايه الجودة فطرحوها بين يديه ثم عادوا باجمعهم فأومى بعضهم الى بعض
137r فانصرفوا ونزلنا الى الارض فاخذنا الذهب فاذا هو مثل العروق الغلاظ فى
نهايه الجودة فورد علينا من السرور بذلك ما نسينا معه بعض ما نحن فيه
فلمّا اصبح جاءت قردة طافت بنا ثم مضت فمضيت خلفها الى ان
امعنت فى الغوطه وخرجت من الغوطه الى صحراء ارضها رملة سوداء فحفرت
القردة بين يدىّ ووقفت فجلست فحفرتُ فى الموضع فوجدت عروق الذهب
مشتبكه فلم ازل اقلع الى ان ادميت اصابعى وجمعت ما قلعته وحملته
ورجعت فضللت عن الطريق لاشتباك الشجر فتعلّقت ببعض ذلك الشجر
وبتُّ فيه ليلتى[a] فلمّا اصبحت واذا بالقردة قد وافت على الرسم فتركتُها[b]
حتّى مضت ثم تبعتها الى ان رأيت البحر وتعلّقت بشجرة من الشجر
فأقمت عليها الى الليل فلمّا انصرفت[c] القرود نزلت فوافيت اصحابى

a) Cod. لبلتس. b) Cod. فتركها. c) Deest

rassemblant tous, ils se firent des signes et disparurent. Descendant à terre nous ramassâmes l'or. Il était d'une pureté parfaite, formant comme de grosses racines. La joie que cet or nous causa nous fit presque oublier les désagréments de notre situation.

„Le matin, un singe revint encore tourner autour de la chaloupe. Lorsqu'il s'en retourna, je le suivis à travers l'épaisseur du bois. En sortant du fourré, je me vis dans une plaine dont le sol était noir et sablonneux. Le singe, devant moi, se mit à creuser la terre. Je m'arrêtai et me mis à creuser comme lui; et voilà que je trouvai des *racines* d'or entrecroisées comme les mailles d'un filet, et je ne cessai d'en arracher jusqu'à ce que mes doigts furent en sang. Ramassant ce que j'avais enlevé, je l'emportai et retournai sur mes pas. L'épaisseur du fourré fut cause que je m'égarai. Je grimpai sur un arbre où je passai la nuit. Au jour, les singes se montrèrent; quand ils m'eurent devancé je les suivis, jusqu'au moment où de loin j'aperçus la mer. Alors, caché dans les branches d'un arbre, j'attendis leur départ qui eut lieu à la nuit, je

فتلقونى وهم يبكون وقالوا انّا لم نشكّ انّك قد تلفت فحدّثتهم[a] بالصورة وطرحت الذهب بين ايديهم فحدّد لنا همّ وغمّ لانّا لمّا استغنينا لم f 87r نجد سبيلا الى حمل ذلك ولا طريقا ولا معنا ما نحمله فيه لانّا متى ما حملناه فى القارب لم نأمن الغرق لصغره واذا حملناه لم نهتدى الطريق ثم اجمع راينا على ان نمضى الى تلك الصحراء ونقلع الذهب ونحمله الى نحو قاربنا ونتوكّل على الله عزّ وجلّ فكنّا نمضى فى كلّ غدوه من الغدوات التى لم تجر للقرود ان تجوا فيها فنقلع الذهب ونحمله ونحفرنا عند القارب ودفنّا الذهب ولم نزل نقلع الذهب ونفعله مدّة سنة الى ان حصل لنا شىء عظيم لا يعرف مقداره والقرود مع ذلك تجىء يوما ويوما لا تجىء ونأكل من ثمار تلك الجزيره ونشرب من ذلك الماء فبينما نحن على

a) Cod. فحدثهم.

redescendis, et pus rejoindre mes compagnons. Ils m'accueillirent avec des larmes de joie. „Nous ne doutions pas, dirent-ils, que tu n'eusses péri." Je leur contai mon expédition et jetai l'or devant eux.

Ce nous fut une nouvelle cause de douleur et de regret, de songer qu'au moment où nous acquérions la richesse nous n'avions aucun moyen d'emporter notre trésor. La chaloupe trop petite risquerait d'être submergée si nous la chargions d'or, et d'ailleurs, quelle direction prendre? Malgré tout, nous fûmes tous d'avis d'aller à la plaine, d'arracher l'or et de le transporter près de la chaloupe, nous confiant pour l'avenir à la volonté de Dieu. C'est pourquoi, profitant des jours où les singes ne venaient point, nous allions dès le matin à cette plaine, et nous rapportions le soir l'or recueilli. Le précieux métal était enfoui près de la chaloupe dans un trou creusé à ce dessein.

Cela dura toute une année, au bout de laquelle nous avions réuni une masse d'or extraordinaire, et d'une valeur qu'on n'aurait pu dire. Pendant ce temps, les singes continuaient leur manège, venant un jour, ne venant pas le lendemain. Et nous avions pour vivre les fruits et l'eau de l'île.

Telle était notre situation lorsque nous arriva un navire qui s'en allait vers

حالنا تلك اذ مرّ بنا مركب ماضى الى عمان او الى سيراف قد اسقطه الريح وركبه البحر فرمى كلّ ما فى جوفه ومات اكثر رجاله غرقا وشرقا من شدّة ما ركبهم البحر فلمّا راوا الجزيرة وارادوا الاجتياز اليها فلم يقدروا فبقوا سماسكين فلمّا احدّوا[a] النظر الى البرّ راونا وراوا الدونيج فوق البرّ فطارح لنا رجلان من رجاله بحبل ولم يزالوا يعاندوا فلمّا رأيناهم اخذنا حبالنا وتطارحنا اليهم فى البحر فلقّناهم وربطنا حبالنا مع حبالهم فلمّا صارت الحبال فى البرّ استوثقة[b] بها حتّى مضى الى المركب منّا اثنان فاشرفوا على المركب فاذا بالبانانيّة والربّان وبعض التجار قد اشرفوا على الموت من شدّة الهول وقد كلّوا ممّا يمتحوا الماء وهم حينئذ فى وسط اللجّة فقالوا لاصحابنا اجذبونا الى البرّ وخذوا ما بقى معنا من البضايع والمتاجر وقال الربّان يا اخواننا اجذبونا الى البرّ وخذوا المركب لكم ملكا فقال اصحابنا

a) Cod. اخدوا. b) Cod. مستوثق.

Oman ou Siraf. Il avait essuyé un coup de vent; la mer l'avait envahi. L'équipage avait jeté tout le chargement à l'eau; la plupart des hommes étaient morts, entraînés ou suffoqués sous la violence des vagues. A la vue de l'île, les survivants voulurent y aborder; ils n'en eurent pas la force et demeurèrent inertes. Cependant leurs yeux fixés vers la terre nous aperçurent avec notre chaloupe. Deux d'entre eux se jetèrent à l'eau avec des cordes, s'efforçant de nous rejoindre. Et nous, voyant cela, nous nous jetâmes aussi dans la mer avec des cordes, et les ayant atteints nous attachâmes nos cordes aux leurs. Quand nous les eûmes fixées à terre, deux d'entre nous allèrent au navire; ils y trouvèrent le capitaine, les matelots et les marchands à demi-morts d'épuisement, succombant aux souffrances que leur avait infligées l'état de la mer, et à la fatigue causée par la nécessité de vider l'eau tandis qu'ils étaient en pleine mer. „Amenez-nous à terre, dirent-ils à nos compagnons, et prenez tout ce qui nous reste d'effets et de marchandises. — Tirez-nous à terre, ô frères! dit aussi le patron, et prenez le navire pour vous en toute propriété." Les nôtres

ما نفعل شيئا من ذلك بل نجذبكم الى البرّ ولنا نصف هذا المركب
ملكا قالوا حبًّا وكرامة وتعاهدوا على ذلك وشهد بعضهم على بعض ثم قال f 88r
لهم اصحابنا ولنا عليكم شرط قالوا وما هو قالوا[a] نشحن نصف هذا المركب
لنا بملكنا لا يشاركنا فيه احد لا يعرضنا فيه احد قالوا لكم ذلك قال
اصحابنا ونوسعه[b] وسق المتعارف لا نخيف عليه فيغرق قال اصحاب المركب
هذا شيء قد جربناه وما تخلصنا منه الى الآن فنناشدكم الله إلّا ما
خلّصتم حشاشتنا[c] من هذا الهول الذى نحن فيه فتطارح اصحابنا الى
البرّ وجاءت القرود فلمّا راونا نجذب حبل المركب جذبوا معنا فجاءت
المركب فى اسرع وقت فتطارحت رجال المركب الى البرّ شوقا اليها لما جرى
عليهم فلمّا اصبحنا عرّفناهم موضع الثمار فأكلوا وشربوا ورجعت لهم نفوسهم

a) Deest b) Cod. ونسوقه. c) Cod حشاشا.

répondirent. „Nous n'acceptons pas cela. Mais nous vous mènerons à terre et vous nous céderez la moitié du navire. „Tous répliquèrent: „De grand cœur!" Les conventions furent faites et solennellement jurées. „Nous demandons une chose, dirent les nôtres. — Quoi? — C'est que nous chargerons la moitié du navire de ce qui nous appartient, sans que personne ait rien à y voir, ni puisse nous faire aucune difficulté. — C'est convenu. — Bien entendu, reprirent les nôtres, que le chargement ne pourra ni endommager ni faire submerger le navire. — C'est là, dirent-ils, une imprudence dont nous avons éprouvé les inconvénients, et dont nous ne sommes pas quittes encore. Mais, au nom de Dieu, arrachez ce peu de vie qui nous reste à la fureur des flots qui nous entourent."

Nos compagnons se jetant à l'eau revinrent à terre. En ce moment arrivèrent les singes, qui, nous voyant tirer sur le cable pour amener le navire à la plage, s'empressèrent de tirer avec nous; et le navire aborda en un instant. Les malheureux s'élancèrent vers la terre, comme un amoureux vers l'objet de sa passion, tant la mer les avait maltraités. Le matin venu, nous leur montrâmes l'endroit où nous cueillions des fruits. Ils mangèrent et burent et reprirent leurs esprits. Le jour suivant, les singes étant revenus avec de l'or,

فجاءت القرود من الغد بالذهب على الرسم فآثرناهم به على نفوسنا لانّا
٤٤ اكتفينا منه وقدّمنا المركب فاوسعنا وشحنّا نصف المركب ذهبا واوسق
الربّان النصف الثانى له وللتجاره ذهبا وتزوّدنا ممّا فى الجزيره ووافت الرياح
واسرينا فدخلنا بلد الهند وفعل كلّ واحد منّا نايبه الى موضعه فكان
الذى وقع لكلّ رجل منّا الف الف مثقال ومائه الف واربعه واربعون الف
مثقال فلم نعد نركب بحرا الى هلمّ وهذا من اعجب ما سمعناه من نوادر القرده ۞

وحدّثنى من راى قردا بقريه من قرى ...... فى منزل بعض التجار يخدمه يكنس منزله ويفتح الباب لمن دخل ويغلقه خلفه ويقد النار تحت القِدر وينفخ فيه حتّى يقد ويطاعمه الحطب وينشّ الذبّان على المائده ويروّح على مولاه بالمروحه ۞

وحدّثت [a] انّه كان بظَفار من مداين اليمن حدّاد عنده قرد ينفخ

a) Cod. وحدثت.

nous le donnâmes à ces gens-là, car nous en avions assez. Nous nous mîmes à charger de notre or la moitié du navire qui nous avait été accordée. Le patron chargea aussi d'or l'autre moitié pour lui et les marchands. On s'approvisionna de ce que l'île pouvait fournir. Et quand vint à souffler un vent favorable, nous partîmes, et nous arrivâmes aux pays de l'Inde. Le partage fait, chacun prit ce qui lui revenait, et la part de chacun fut d'un million cent quarante-quatre mille *mithcals*. Depuis ce jour nous avons renoncé à la navigation."

Voilà bien une des anecdotes les plus curieuses que j'aie entendu conter au sujet des singes.

XLII. Une personne m'a dit avoir vu dans un bourg de... chez un marchand, un singe qui le servait: il balayait la maison, ouvrait la porte aux visiteurs, la renfermait, allumait le feu sous la marmite, y soufflait pour l'enflammer, ajoutait le bois nécessaire, chassait les mouches de la table, éventait son maître avec un éventail.

XLIII. Un forgeron de Zhafar, ville du Yémen, avait un singe qui menait

على الكور طول نهاره اقام عنده كذلك نحو خمس سنين وترددتُ الى البلد سفرات وانا ابصره عنده ۞

وحدثت انّ قردا كان في منزل رجل ببعض بلاد اليمن وانّ الرجل 39v. اشترى لحما وجاء به الى منزله فاومى الى القرد ان احفظ اللحم فجاءت حداة فنشلت اللحم فبقى القرد متحيّرا وكان في الدار شجرة فصعد الى رأسها ورفع استه الى السماء ودلّى رأسه الى اسفل وجعل يديه الى جانبي استه فظنّ الحداة انّ استه[a] من جملة اللحم الذي اختطفه فانقضّ الطاير عليه فصرّه فتلقّاه القرد بيديه فقبضه وانزله الى الدار فوضعه تحت الجفنة وعطاه بشيء ثقيل فجاء صاحب المنزل فلم يجد اللحم فقام الى القرد ليضربه فقام القرد الى الجفنة واخرج الحداة فعلم الرجل وفطن لما جرى واخذ الحداة فنتف ريشها[b] وصلبها على الشجرة ۞

a) Addidi. *b*) Cod. ريشه.

son soufflet tout le long du jour. Ce singe l'a ainsi servi cinq années durant. J'ai fait là plusieurs voyages, et chaque fois je voyais l'animal chez lui.

XVLIV. On m'a fait encore l'histoire d'un autre singe, qui vivait dans la maison d'un habitant du Yémen. Cet homme acheta un jour de la viande, la porta au logis et la commit par signes à la garde du singe. Survint un milan qui déroba la viande aux yeux du singe stupéfait. Dans la cour du logis était un arbre. Le singe y grimpe, monte au plus haut, et là dresse ses fesses vers le ciel, penchant sa tête en bas, les deux mains appliquées de part et d'autre des fesses. Le milan croit voir un autre morceau de la viande volée. Il fond dessus Mais le singe le happe des deux mains, le retient, descend et l'enferme sous un cuvier par-dessus lequel il a soin de poser un corps lourd. A son retour, le maître ne voyant plus la viande s'avance vers le singe pour le corriger. Celui-ci marche droit au cuvier et en tire le milan. Le maître comprit l'aventure. Il prit le milan, le pluma et le cloua à l'arbre.

وللقرود احاديث طريفة *حدّث عن[a] رجل من اهل اصبهان شيخ كثير 40 : الاسفار انّه سار الى بغداد قال وكان معه رفقة كثيرة فيهم شابّ كانّه بغل من الشباب والقوّة قال وكان الشيخ يسهر على الامتعة ولا ينام الّا اذا سار الناس على جمله قال فبينما هو ساهر[b] كالعادة اذ نظر الى الشابّ قد سرى الى واحد جمّال فلمّا جلس الشابّ بظهره ليجتمع به استيقظ له الجمّال واخنى عليه فدرسه دوس الاديم فلم يعد الشابّ الى مكانه الّا وقد سكر من اللكم واللطم قال فاقام الشابّ بمقدار ما تراجعت اليه نفسه ثم اخذ الجمّال النوم ثم عاد اليه قال فاستيقظ له فاخنى عليه فداسه اشدّ من الأولى فعاد الشابّ ولا حركة فيه ثم استجمّ[c] وعاد *الى الجمّال[d] الثالثة ففعل الجمّال به في الثالثة ما عاد منه وهو يسحب نفسه على الارض

a) Deest. b) Cod. سابر. c) Cod. اسىحم. d) Cod. والجمال.

XLV. Il y a encore d'autres histoires de singes fort amusantes. En voici une.

Un homme d'Ispahan, vieillard qui avait beaucoup voyagé, rapporte qu'il allait à Bagdad avec une nombreuse caravane, dont faisait aussi partie un jeune homme vigoureux et ardent comme un mulet. Le vieillard, attentif à ses bagages, veillait la nuit, et ne dormait que pendant la marche, sur son chameau. Un soir qu'il veillait ainsi à son ordinaire, il vit le jeune homme qui se dirigeait vers un des chameliers endormi, le prenait par derrière et s'apprêtait à lui faire des sottises. Le chamelier s'éveillant se mit fort en colère et lui donna une frottée comme un tanneur travaillant le cuir. Le jeune homme regagna sa place, en chancelant sous l'effet des coups de poing et des soufflets qu'il avait reçus. Il resta tranquille jusqu'à ce qu'il se sentit remis. Puis voyant le chamelier reprendre son somme, il revint à lui et recommença ses tentatives. Le chamelier réveillé se fâcha plus fort et l'étrilla de plus belle, si bien que le garçon s'en retourna à demi-mort. Cependant, après quelques instants de repos, le jeune homme revint une troisième fois au chamelier. Celui-ci le mit dans un tel état qu'il eut grand'peine à regagner son coin, en se traînant

يمينا وشمالا وقال له الجمّال والله ان عدتَ الرابعه لا فعرنّ بطنك، فلمّا رأيت ذلك مرارا وسمعت قول الجمال عذرته وشففت على[a] مثل ذلك الشابّ ان 107v يقتل فدعوت الشابّ اليّ بعد ان تراجعت اليه نفسه وقلت له يا ولدى ما حملك على ما رأيت منك فى هذه الليلة ولقد سلمتَ من هذا الجمّال فاحذر ان يقتلك واصبرْ فقال يا عمّ والله انّ لى اليوم ليال لا استطيع الغمض من شدّة الشوق والنار وكلّما هاج بى الامر يهون علىّ ما يفعل فى لشدّة ما انا اقاسى قال فقلت يا ولدى بقى بيننا وبين مدينه السلام[b] مرحلتين وندخل الى بلد نجد فيها ما يسكن هيجانك قال فلم ازل اهديه واشفق عليه بقيّه تلك المسافة فلمّا وصلنا الى بغداد اخذنى عليه خوف كثير[c] وقلت فى نفسى هذا غريب وشابّ وما دخل بغداد قبلها

a) Cod علىه. b) Cod الكلام. c) Cod حوفا كثيرا sed paulo antea additur خوف, ut videtur emendatio quae ex margine in textum irrepsit.

à terre de droite et de gauche, pendant que le chamelier lui disait: „Par Dieu! si tu reviens encore, je jure que je te percerai le ventre."

„Après avoir été témoin de ces différentes scènes, dit le vieillard, je trouvai que le chamelier n'avait pas tort; mais il m'eût été pénible de voir tuer ce jeune homme. Quand celui-ci eut repris ses sens, je l'appelai et lui dis: „Mon fils, comment peux-tu agir ainsi que je te l'ai vu faire cette nuit. Tu as échappé à ce chamelier; mais prends garde qu'il ne te tue, et sois plus réservé. — Oncle, dit-il, il y a par Dieu! bien des nuits que la violence de mes désirs et le feu qui me brûle m'empêchent de fermer l'œil. Quand la chose en est là, les mauvais traitements de cet homme sont faciles à supporter à côté de ce que j'endure. — Mon fils, repris-je, nous ne sommes plus qu'à deux journées de marche de la cité de la Paix (Bagdad), nous entrerons bientôt dans une ville où tu trouveras de quoi calmer ton ardeur." Je ne cessai de lui parler ainsi et de le retenir, par commisération, durant le reste du voyage. Arrivés à Bagdad, je fus pris à son sujet d'une vive inquiétude. C'est un étranger, me disais-je, un jeune homme qui n'avait jamais mis le pied dans cette ville. Qui sait s'il ne

ربّما يرى احد من دون الخليفة والوزراء فيهاجم عليه كما فعل مع الجمّال
فيهلك، فلزمته واخذت منزلا وضممته اليّ ولم يكن لى شغل بعد ان ١ ١٢r
حصل متاعنا فى حرز الّا انّى اخذته ومضيت به الى الدلّالة انظر له
امرأة تسكن غمّته فما هو الّا ان عبرت به من بعض الازقّة واذا به وقف
وقال لى يا عمّ قد رأيت الساعة فى تلك الطاق وجها كالشمس ولا بدّ
لى منه فدافعته عن ذلك فقعد على الارض وقال هنا اموت فقلت فى
نفسى قد حفظته فى البرّيّة اتركه هنا وبغداد دار البلايا فلمّا لم اجد
منه موافقة نظرت فى الحارة فاذا دار تُنْذِر أنّ اصحابها صعاليك فقرعت
الباب فكلّمتنى عجوز فاستخبرت عن الدار التى نظر الشابّ المرأة فيها
فقالت هذه دار الوزير فلان والتى a) بصرها الشابّ زوجة الوزير قال فقلت

a) Cod. والذى.

va pas jeter les yeux sur quelque personne de la maison du calife ou des visirs, et se ruer sur elle comme sur le chamelier? Ce serait pour lui la mort. Cette pensée fit que je ne l'abandonnai point. Ayant fait choix d'un logis, je l'y emmenai avec moi; et, mes bagages une fois en sûreté, je ne vis rien de plus pressé que de le conduire chez une entremetteuse qui ne manquerait pas de lui procurer une femme propre à calmer la vivacité de ses désirs.

„A peine avions-nous passé la première rue que mon jeune homme s'arrêta: „Oncle, dit-il, je viens d'apercevoir à l'instant à cette fenêtre un visage beau comme le soleil. Il me le faut. „Je le détournai d'une pareille idée. Mais il s'assit par terre et déclara qu'il mourrait là. „Je l'ai gardé dans le désert, pensai-je; l'abandonnerai-je ici, dans une ville de perdition comme Bagdad?"

„Ne pouvant lui ôter son idée de la tête, je regardai dans la rue et vis une maison dont l'apparence témoignait qu'elle était à des gens pauvres. Je heurte à la porte. Une vieille femme paraît. Je lui demande à qui appartient cette maison où mon compagnon a vu un visage féminin. „C'est, dit-elle, la demeure du visir un tel, et la jeune dame est sa femme. — Mon fils, dis-je au jeune homme, renonce à ton dessein et viens avec moi, que je te montre les

للشابّ يا ولدى ارجع عن هذا الرأى وامض معى اعرض عليك بنات
بغداد فانّك ستجد احسن ممّا رأيت فقال والله لا برحت الى ان اصل f. 41r.
الى هذه او اقتل قال فقالت العجوز للشابّ ان اوصلتك يا شابّ ما يكون
لى عليك فبادر الشابّ وحلّ كيسًا كان على وسطه وعدّ لها منه عشرة
دنانير ففرحت العجوز والتحفت وخرجت فدقّت باب الوزير ففتح لها
الاستاذ فدخلت ثم خرجت فقالت له قد قضيت حاجتك بعد الشروط قل
له وما الشروط قالت خمسون مثقالا لها وخمسة لغلامها وخمسة لاستاذ
الدار قال فانقدها ستّين مثقالا قال فدخلت ثم خرجت فقالت امض
ادخل الحمّام وغيّر هذه الحالة فاذا كان بين صلاتى المغرب والعشاء قف
عند بابى هذا حتّى يؤذن لك قال فدخل الشابّ الحمّام واصلح شأنه
ووقف عند باب العجوز فى الوقت فخرج الاستاذ فأذن له فدخل الى

filles de Bagdad. Tu en verras de plus belles que celle-ci. — Je jure par Dieu, répliqua-t-il, que je mourrai ou ne m'en irai point sans avoir été reçu auprès d'elle."

La vieille prenant la parole: „Jeune homme, dit-elle, si je te conduis au but de tes désirs, que me donneras-tu?" Il tira promptement la bourse qu'il portait à la ceinture et compta dix pièces d'or à la vieille. Celle-ci fort satisfaite s'enveloppa du vêtement d'extérieur, sortit de sa maison et vint frapper à la porte du visir. L'eunuque lui ouvrit. Elle entra. Bientôt elle revint, disant: „J'ai arrangé ton affaire et fait les conditions. — Quelles sont-elles? dit le jeune homme. — Cinquante mithcals pour elle, cinq pour le service, cinq pour l'eunuque." „Il paya les soixante mithcals. La vieille rentra chez le visir, revint et dit: „Va, entre au bain, change d'habits, et dans l'intervalle entre la prière du coucher du soleil et la prière du soir, tiens-toi à ma porte que voilà jusqu'à ce qu'on puisse t'introduire."

Le jeune homme alla au bain, fit sa toilette et vint à l'heure dite se camper à la porte de la vieille. L'eunuque sortit et lui livra passage. Il pénétra dans un salon bien meublé. On lui servit des mets excellents, il mangea; puis

f. 42r مجلس قد كمل من كلّ شىء تكمل به المجالس فقُدّم له طعام حسن
فأكل ثم الشراب فشرب فلمّا انتهى مجلس الشراب قام وقامت[a] الى السرير
فلمّا تجرّدا من ثيابهم واذا بقرد قد خرج من وراء ستر فضرب الشاب
باظافيره فجرحه فى افخاذه ومخاصيه وسالت دماه من كلّ مكان فأعاد
ثيابه علَيه وانعقد السكر فنام فى ثيابه فلما اصبح نبّهه الاستاذ وقال له
قم فاخرج قبل ان تترائى الوجوه فخرج حزينا كئيبا، ولمّا اصبح الشيخ
قال امضى الى الشابّ فانظر ما صنع لعلّه نال مناه وحسنت عقباه فلمّا
جاءه الشيخ وجده جالسا عند باب العجوز ورأسه فى طوقه سأله عن
اخباره فاعلمه بقضيّته فاستدعا العجوز واعلمها القضيّة فدخلت على المرأة
وسألتها عن السبب فى ذلك فقالت اعلم انّ نحن نسينا قرطاس قرد[b]
f. 42v صاحب الدار ورسمه وهو قرطاس حلْوى فيه رطل ولكن ان احبّ

a) Cod. مواقامت. b) Deest.

on lui offrit à boire et il but. Après cela il se dirigea vers le lit et la dame en fit autant. Tous deux avaient quitté leurs vêtements, lorsqu'un singe sortit de derrière un rideau, vint au jeune homme, l'égratigna et le blessa aux cuisses et aux endroits sensibles, de sorte que son sang coulait de toute part, et il remit ses vêtements. Alourdi par l'ivresse, il s'endormit tout habillé. A la pointe du jour, l'eunuque le réveilla et lui dit: „Va-t-en, avant que la lumière laisse distinguer les visages." Il sortit, en proie au plus vif chagrin.

Cependant le vieillard, quand il vit le jour paraître, se dit. „Il faut que j'aille voir ce qu'est devenu mon jeune homme, s'il a obtenu ce qu'il désirait et si l'affaire a eu une heureuse conclusion. „Il le trouva assis à la porte de la vieille, la tête enfoncée dans le collet de son vêtement. Il le questionna. Le jeune homme lui conta son aventure. Il appela la vieille et lui dit la chose. La vieille entra chez la dame pour savoir la cause du mécompte. „Sache, dit la dame, que nous avions oublié un point, le papier du singe du maître du logis qui est son droit de revient; c'est une feuille contenant une livre de sucreries. Mais

المعاوده فنحن نأخذ منه الليله شطر ما اخذناه البارحه قال فأعطاها ثلاثين دينارا فقيل له اذا انيت الليله فى الوقت المعلوم ^a^احمل معك" قرطاسا فيه رطل من الحلوا لقرد صاحب الدار قال فأخذ معه قراطيس فأذن له فدخل وقدّم الطعام فأكل والشراب فشرب فلمّا انحرف الى المرأة وثب القرد اليه فرمى له بقرطاس فأخذه القرد ورجع الى مكانه فقضى الشابّ حاجته ثم اراد الشابّ المعاودة فخرج له القرد فرمى له بقرطاس بان فرجع الى مكانه وكذلك دفع له عدّة دفوع فلمّا تعب الشابّ واشغله السكر خرج اليه القرد وانبهه وصار القرد يقبض على الشابّ ويجذبه الى المرأة وجعل القرد اصبع نفسه فى كف نفسه، المعنى فى هذا الحديث ان مصانعة الخدم تقضى الحوايج على رغم انف الموالى عنى القرد وهو يقول للشابّ بالاشارة اعمل كذا، فلم يدع

a) Deest.

si le jeune homme veut recommencer, nous ne lui demanderons que la moitié de ce que nous avons pris hier."

Sur le rapport de la vieille, le jeune homme donna donc trente dinars et reçut la recommandation expresse d'apporter, en venant le soir à l'heure dite, un papier contenant une livre de sucreries pour le singe. Au lieu d'un, le jeune homme se munit de plusieurs. On le laissa passer, il entra, fut servi comme la veille, mangea et but. Quand il voulut avoir satisfaction avec la dame, le singe s'élança vers lui; mais le jeune homme lui jeta un paquet de sucreries, et le singe le prit et regagna son poste.

Son affaire achevée, le jeune homme s'apprêtait à recommencer, quand le singe revint; un second paquet de sucreries le fit repartir. Cela se produisit nombre de fois, tant qu'enfin le jeune homme fatigué se laissa gagner par le sommeil. Alors le singe vint à lui, le réveilla, le tira vers la dame, en mettant un doigt dans sa main fermée. La morale de cette histoire c'est que les cadeaux faits aux serviteurs terminent heureusement les affaires en dépit du nez des maîtres. Le geste du singe signifiait: „Fais, jeune homme, fais!" Et vraiment, il ne lui laissa pas un instant de repos, l'excitant toujours à s'oc-

الشابّ ينام ممّا حسّه على الفعل بالمرأة الى الصباح فخرج الشابّ ومضى لسبيله ✿
ومن احادث البحريّين والنواخذة ما يحكى عن عبهرة الربان واصله من كرمان[a] وكان ببعض غُرّاها يرعى الغنم ثم صار صيّادا ثمّ صار احد بانانيّة مركب يختلف الى الهند ثم تحوّل الى مركب صينيّ ثم صار بعد ذلك ربّانا وله في البحر طرايق وسافر الى الصين سبع مرار ولم يكن سلك قبله الى الصين الّا مَنْ غرّر ولم يسمع انّ احدا سلكه وسلم وعاد قطّ فان سلم في المضيّ فهو عجب فلا يكاد يسلم في العودة وما سمعت ان احدا سلم في الذهاب والمجيء سواه[b] فانه جلس في مطيالة واحد معه قربة ماء فمكث في البحر ايّاما فحكى عن شهرياري الربّان وكان احد ربّانيّة الصين انّه قال كنت امضى من سيراف الى الصين فلمّا صرت بين الصنف[c]

a) Cod. كرمى. b) Cod. في سواه. c) Cod. الصبف.

cuper de la dame, jusqu'au matin que ce garçon sortit et retourna à ses affaires.

XLVI. Parmi les histoires des marins et des capitaines, voici ce qu'on raconte du capitaine Abhara. Il était originaire de Kermân. Il fut d'abord berger et garda les brebis dans quelque village de cette contrée. Puis il se fit pêcheur, ensuite matelot sur les navires qui fréquentaient les mers de l'Inde. Plus tard, il s'embarqua sur un navire chinois. Enfin il devint capitaine, traversa la mer en tout sens et fit sept fois le voyage de la Chine, expédition à laquelle ne se hasardaient avant lui que des gens aventureux. Personne n'avait achevé cette traversée sans accident. Qu'on pût arriver en Chine sans périr en route, c'était déjà merveille, mais qu'on en revînt sain et sauf, c'était chose inouïe; et je n'ai pas ouï dire que personne autre que lui eût achevé les deux voyages d'aller et de retour sans mésaventure.

Il lui est arrivé de se mettre sur son canot avec une outre d'eau et de rester ainsi plusieurs jours en mer. Voici ce que rapporte là-dessus le capitaine Chahriâri, un des marins des mers de la Chine:

„J'allais, dit-il, de Sîraf à la Chine. Parvenu entre le Senf et la côte chi-

والصين بالعرب من صندل فولات — وهو رأس بحر صنجى[a] وهو بحر الصين — ووقفت الريح فلم تتحرّك وسكن البحر وطرحنا الانجر واقمنا بمكاننا يومين فلما كان فى اليوم الثالث رأينا بالبعد شيئا فى البحر فطرحت الدونيج الى البحر وانفذت فيه اربعة من البانانية وقلت اقصدوا ذلك السواد فانظروا ما هو فمضوا وعادوا فقلنا ما ذلك[b] الشىء فقالوا عبهرة[c] الربّان على مطبالة ومعه قربة ماء قلت لهم فلمَ لم تحملوه فقالوا قد اجتهدنا به فقال لا اصعد الى المركب الّا بشرط ان اكون الربّان فأدبّر المركب وآخذ اجرى عن قيمة الف دينار متاعا بشرى سيراف والّا لم اصعد فلمّا سمعنا هذا الكلام تعلّقت نفوسنا بقوله ونزلت وجماعة من المركب اليه وهو فى البحر ترفعه الامواج وتضعه فسلّمنا عليه وتضرعنا اليه فى الصعود فقال حالكم اصعب من f. 44r.
حالى وانا الى السلامة اقرب منكم فان دفعتم[d] لى بقيمة الف دينار متاعا

a) Cod. s. p. b) Cod. ذلك. c) Cod. عبهره. d) Cod. دفعتوا.

noise, dans le voisinage de Sandal-Foulat, île située à l'entrée de la mer de Sandji, qui est la mer de Chine, le vent tomba tout à fait et nous eûmes calme plat. Ayant mouillé les ancres nous demeurâmes en place deux jours. Le troisième jour, nous aperçûmes de loin un objet sur la mer. Je fis mettre à l'eau la chaloupe, et quatre matelots y descendirent avec ordre d'aller reconnaître cette masse noire. Ils allèrent et revinrent. „Eh bien? leur dis-je. — C'est le capitaine Abhara, répondirent-ils, monté sur son canot avec une outre d'eau. — Pourquoi, repris-je, ne l'avez-vous pas emmené? — Nous avons voulu le faire, dirent-ils; mais il nous a répliqué: Je ne monterai sur votre navire qu'à la condition d'en être le capitaine et de le gouverner; et je prendrai pour mon salaire mille dinars en marchandises au cours de Siraf."

Ces paroles nous frappèrent. Accompagné de quelques matelots, j'allai à lui et je le vis sur l'eau, montant et descendant au caprice des vagues. Nous le saluons et le supplions de venir avec nous. „Votre situation, dit-il, est pire que la mienne, et je cours moins de dangers que vous. Je monterai à bord, si vous

بشرى سيراف ووددنم[a] الىّ امر المركب صعدتُ فعلنا هدا مركب فيه امتعه واموال عطيمة وخلق من الناس ولا يضرّنا ان نعرف ما *عند عبهرة[b] من الرّأى بالف دينار وصعد والدونيج والقربة معه الى المركب فلمّا حصل فيه قال سلّمونى متاعا بالف دينار فسلّمناه اليه فلمّا احرزه قال للربّان احلس الى ناحيه فتباعد ذلك عن موضعه وقال ينبغى ان تجدّوا فى امركم ما دام عليكم مهلة فعلنا فيما ذا قال ارموا الثقل كلّه الى البحر فرمينا نحوا[c] من نصف حمولة المركب او اكثر ثمّ قال اقطعوا الدقل الاكبر فقطعناه ورمينا به الى البحر فلما اصبح قال ارفعوا الاناجر واتركوا المركب يسير لنفسه ففعلنا فقال اقطعوا الانجر الكبير فقطعناه وبقى فى البحر ثمّ قال f. 41a
ارموا بالانجر الفلانى فلم يزل كذلك حتّى رمينا فى البحر ستّ اناجر فلمّا كان فى اليوم الثالث ارتفعت سحابة مثل المنارة[d] ثم تعرّفت فى

a) Cod. وورددنم. b) Cod. عنده عبهرة. c) Cod. نحو. d) Cod. المنارة.

me donnez mille dinars de marchandises au cours de Siraf et si vous m'abandonnez le gouvernement du navire. Nous dîmes: „Le navire contient beaucoup de marchandises et d'objets de valeur, avec un grand nombre de gens. Il ne sera pas mauvais que nous ayons les bons conseils d'Abhara au prix de mille dinars."

Il nous suivit donc et monta à bord avec son outre et le canot. A peine arrivé. „Donnez-moi, dit-il, les mille dinars de marchandises. „On les lui donna. Les ayant mises en sûreté, il dit au capitaine: „Retire-toi!" Et le capitaine se retira, lui cédant sa place. „A l'œuvre maintenant, reprit-il, et n'encourons pas de blâme par le retard. — Que faut-il faire? dîmes-nous. — Jetez à la mer tout ce qui est lourd. „On le jeta, et le navire fut débarrassé de la moitié de son chargement, ou plus. „Coupez le grand mât," continua-t-il. Le grand mât fut coupé et jeté à la mer.

Le matin venu, il dit: „Levez les ancres et laissez le navire aller à sa guise." On obeït. Il ajouta: „Coupez le cable de la grande ancre." On le coupa et l'ancre resta dans l'eau. Il fit encore jeter successivement d'autres ancres, six furent ainsi abandonnées. Le troisième jour, un nuage pareil à une tour s'éleva, puis

البحر واخذنا الحبّ فلو لا انّا كنّا قد رمينا بالحمولة وقطعنا الدقل لكنّا قد غرقنا من اوّل موجة اخذتنا ولم يزل الحبّ ثلثة ايّام بلياليها والمركب يصعد وينزل بغير انجر ولا شراع لا ندرى كيف نمضى فلمّا كان فى اليوم الرابع احدث الريح فى السكون وتمّ سكونها وصلاح امر البحر فى آخر النهار واصبحنا فى اليوم الخامس والبحر طيّب والريح مستقيمة فاصلحنا دقلا ورفعنا الشرع وسرنا وسلّم الله ووردنا الصين واقمنا الى ان بعنا واشترينا واصلحنا المركب ودقلا بدل الدقل الذى رمينا به فى البحر وخرجنا من
I 45r الصين نريد سيراف وقاربنا الموضع الذى قدرنا انّا رأينا فيه عبهرة احتزنا[a]
بجزيرة وجبال فقال عبهرة اطرحوا الاناجر ففعلنا ثم طرحنا القارب الى البحر ونزل فيه خمسة عشرة رجلا وقال لهم امضوا الى تلك الموضع واومى الى بعض الجبال فهاتوا الانجر الفلانى فعجبنا من ذلك ولم نخالفه[b] فمضوا

a) Cod. احمرنا. b) Cod نخالعه.

se dispersa dans la mer, et la tempête nous assaillit. Sans la précaution que nous avions prise d'alléger le navire et de couper le mât, nous aurions été submergés dès la première vague qui nous enleva. La tempête dura sans intervalle trois jours et trois nuits. Le navire montait et descendait, sans voiles et sans ancre, entraîné nous ne savions où. Le jour suivant, le vent diminua, puis s'apaisa tout à fait, et à la fin de cette journée la mer était redevenue calme. Dès le matin du cinquième jour, la mer était bonne, le vent favorable. Nous dressâmes un nouveau mât, nous tendîmes des voiles et le navire marcha, sauvé par Dieu. Nous arrivâmes au pays chinois. Là le navire fut réparé, et un mât refait à la place de celui qu'on avait jeté à la mer. Après avoir séjourné le temps nécessaire pour nos ventes et nos achats, nous remîmes à la voile, reprenant la route de Siraf.

Quand nous fûmes, suivant notre estime, vers l'endroit où avait été recueilli Abhara, nous eûmes connaissance d'une île et de roches. „Jetez l'ancre'', dit Abhara. Cela fait, on mit la chaloupe à la mer, quinze hommes y des-

وعادوا وهو معهم ثم قال امضوا الى ذاك الجبل الآخر واومى اليه فهاتوا الانجر الفلانى فمضوا وعادوا والانجر معهم. ثم قال ارفعوا الشرع فرفعنا وسرنا فقلنا له كيف عرفت امر هذه الانجر فقال نعم لقيتكم فى هذا الموضع فى رأس الثلثين وهو وقت مدّ الماء وقد نقص الماء *صدرًا صالحًا [b] وكنتم فى وسط الجبال والجزيره فأمرتكم بطرح الثقل من الامتعه ففعلتم ثم فكرت f. 4. فى امر الانجر فاذا حاجتنا اليها فى الصين غير ماسّه ولم يبق فى المركب من الامتعه الّا ما قيمه [c] وزن الانجر منه اضعاف قيمه الانجر فرميت بها كذلك لانّه لم يكن بدّ من تخفيف المركب فحصلت هذه الانجر الثلثه فوق الجبل والجزيره ظاهره وحصلت الثلاثه تحت الماء فقلنا له كيف استدلّيت [d] على هذا النقصان والخبّ فقال نعم قد جرّبت هذا

a) Desideratur mentio anchorae tertiae. b) Cod صدر لصالح. c) Cod. قيمته. d) استدلت

rendirent. „Allez vers cette élévation, dit-il, et prenez l'ancre que vous y trouverez." Ces paroles nous surprirent, mais on ne voulut pas le contrarier. On obéit, et les matelots en effet trouvèrent l'ancre et la rapportèrent.

Il dit encore: „Allez à cette autre roche et prenez-y telle ancre." Ce qui fut fait. Puis il ordonne: „Hissez les vergues!" Nous executons l'ordre et le navire reprend sa marche.

Nous questionnâmes Abhara sur l'aventure de ces ancres. „Lorsque je vous ai rencontrés, dit-il, nous étions au trentième jour (de la lune), au moment de la haute mer; mais elle avait déjà baissé beaucoup. Votre navire flottait au milieu de ces écueils et de cette île. Je vous ai fait jeter le plus lourd de vos bagages. Puis songeant que nous pouvions à la rigueur nous passer d'ancres en Chine, et que les marchandises restantes valaient à poids égal plus du double que ces ancres, je vous les ai fait jeter aussi parce qu'il fallait absolument alléger le navire. Trois des six sont restées en évidence sur les écueils et sur l'île, trois sont allées dans les profondeurs. — Comment, lui dit-on, as-tu pu prévoir cet abaissement de l'eau et cette tempête? — Moi et d'autres avant moi, dit-il, nous avons déjà traversé cette mer; et nous avons observé qu'à chaque tren-

البحر فلى وحرّبتُه فوجدنا فى رأس كـلّ تلاثين ينعص نعصا عطيما حتّى تنكشف هذه الجبال ويكون فى وقت هذا النعصان خبّ عطيم اصله فى قعر البحر فانكسر المركـب الـذى كنت فيه على رأس جبل من هذه الجبال لان النعصان لحعنى وانا اسير عليه ليلا وسلمت فى ذلك المطال ولو بقيتم فى موضعكم لما بقيتم فى البحر اكثر من ساعه لم تحنج مركبكم فبل الخبّ لانّكم كنتم على الجزيره إن حنحتم عليها انكسرتم‘ وعجبرة هذا f. 46r
له طرايق^a واخبار فى البحر وهذا الخبر من اطراف اخباره ۞

وقد كان محمّد بن بابشاد حدّثنى انّه كان يمضى^b فى مركبه من فنصور^c يريد عمان فلمّا قطع بحر هركند^d ودخل فى بحر الهند وعزم على ان يعبر الى بلاد العرب قال له ربّان مركبه اىّ مرسا تعلق من مراسى الغرب قال اعلق ريسوت^e او فوقها^f بفرسخ او دونها بفرسخ فقال له الربّان^g

a) Cod. طريق. b) Cod. معه. c) Cod. فنصور. d) Cod. مركند. Addidi بحر. e) Cod. ريسون. f) Cod. فوقها. g) Cod. ربان.

tième jour (de la lune) elle baisse d'une façon extraordinaire, au point de laisser ces hauteurs à découvert; et en même temps s'élève une violente tempête qui surgit du fond des eaux. Le navire que je montais a fait naufrage sur un de ces sommets, parce que la basse mer est survenue pendant que nous passions de nuit au dessus de l'écueil, et je me suis sauvé dans ce canot. Si vous étiez restés au lieu où je vous ai rencontrés, en moins d'une heure votre navire touchait, avant la tempête, car vous étiez au dessus de l'île, et s'il échouait contre ces rochers, il était mis en pièces "

Cet Abhara avait acquis une grande expérience de la navigation et avait eu bien des aventures. Celle-là est une des plus singulières.

XLVI. Mohammed fils de Bâbichâd m'a raconté que faisant la traversée de Fansour à Oman dans un navire à lui, ils avaient traversé la mer de Herkend et pénetré dans la mer des Indes avec l'intention de gagner les pays occiden-

نحن نعلق المرسا الغلاى دون ريسوت[a] بخمسين فرسخا فتخاطروا[b] فى
عشرين دينارا يتصدّقون بها وبين الموضع الذى هم فيه وبين ريسوت
على الأقلّ اربع مائه فرسخ فساروا خمسه عشر يوما الى ان قدروا انّهم قد
قاربوا جبال الغرب واخذوا يتكلّمون فيما كانوا تخاطروا فيه الى الليل وساروا
الى غد ذلك اليوم فلمّا اصبحوا صعدوا بالديدبان[c] الى رأس الدقل فلم[e]
ير شيئًا فنزلوا فلمّا صلّوا العصر قال محمّد بن بابشاد ارا آثار الجبال فقالوا
ما نرى شيئًا فقال للديدبان[d] اصعد فلمّا صعد الديدبان[e] واستقرّ
على رأس الدقل[f] صاح رحم الله من كبر فكبّروا واستبشروا وبكوا من شدّة f. 16v.
الفرح والسرور وساروا طول ليلتهم الى قرب السحر فلمّا كاد الفجر ان يطلع

a) Cod. ريسون. b) Cod. فيتخاطر. c) Cod. بالديدان. d) Cod. للديدان. e) Doost.
f) Cod. الديدان.

taux, lorsque son pilote lui dit: „A quel port de l'occident comptes tu aborder?" — „A Réisout, répondit-il, ou bien à une parasange plus haut ou plus bas — Nous aborderons à tel port, repartit le pilote, à cinquante parasanges plus bas que Réisout. „Sur quoi ils firent un pari de vingt dinars à donner aux pauvres. Or, du point où ils se trouvaient jusqu'à Réisout, la distance était de quatre cents parasanges au moins.

Au bout de quinze journées de voyage, ils jugèrent qu'ils approchaient des montagnes de l'occident, et se mirent à parler de leur pari jusqu'à la nuit. On avança jusqu'au lendemain matin. Le jour venu, ils montèrent avec la vigie au haut du mat, n'aperçurent rien et redescendirent. On venait de faire la prière de l'après-midi, quand Mohammed fils de Bâbichâd dit. „Je vois paraître les montagnes." Et comme on répliquait: „Nous ne voyons rien," il fit monter la vigie. A peine installée au sommet du mât, la vigie s'écrie. „Que Dieu fasse miséricorde à tous ceux qui diront „*Allah Akbar* (Dieu est grand)!" — „Allah Akbar!" fit l'équipage On se félicite, on pleure de joie et de satisfaction.

Le navire avance toute la nuit jusqu'à l'approche de l'aube. A ce moment, Mohammed fils de Bâbichâd commande: „Mouillez l'ancre!" L'ancre mouillée,

قال محمّد بن بابشاد اطرحوا الانجر فطرحوه وحطّوا الشراع وقال للربّان اين نحن فقال[a] فى موضع كذا وذكر[b] موضعا بينه وبين ريسوت اربعين فرسخا فقال له محمّد بن بابشاد نحن على ريسوت سواء امّا ان نكون[c] بين ايدينا برمية سهم او بحذاء[d] المركب او دوننا[e] برمية سهم فاصبحوا وهم على ريسوت سواء وقال محمّد بن بابشاد اذا كنت فى البحر واحببت[f] ان تعرف هل انت تقرب ارض او جبل فانظر بعد العصر اذا انحطّت الشمس فانّها اذا انحطّت وكان فى وجهها جبل او جزيرة تبيّنت ❁

وقال لى بعض البحريّين انّ بين خانفوا وهى قصبة الصين الاصغر وبين خمدان وهى قصبة الصين الاكبر وهو محلّ الصنيين وبها بَغْبُور[g] 47r. الاكبر نهر يجرى جريانا[h] شديدا بماء عذب وعرضه اكبر من عرض دجلة

a) Cod فقالوا b) Cod. وذكروا. c) Cod. يكون. d) Cod. بحد e) Cod. او دونّا f) Cod. واحسب. g) Cod. بغبور. h) Cod. حرانا.

les voiles descendues, il demande au pilote: „Où sommes-nous?" — „En tel endroit," repond celui-ci, nommant une localité à quarante parasanges de Réisout. — A Réisout même, réplique Mohammed, juste en face, ou bien à un jet de flèche plus haut ou plus bas." Et en effet, le jour paraissant, ils se virent en face de Réisout

Lorsque, étant en mer, me dit Mohammed fils de Bâbichâd, tu veux reconnaître si tu es dans le voisinage d'une terre ou d'une montagne, regarde, dans l'après-midi, quand le soleil touche à son déclin. A ce moment, s'il y a en face une montagne ou une île, tu l'apercevras distinctement

XLVII Un marin m'a appris qu'entre Khanfou, capitale de la Petite Chine, et Khomdan, capitale de la Grande Chine, qui est la plus considérable des deux Chines et où réside le *baghbour* (l'empereur), on trouve un fleuve d'eau douce puissant, plus large que le Tigre à Basra; et en certains lieux des rives de ce

النصرة وفى مواضع منه جبال المغناطيس[a] وانّه لا مسير فى ذلك النهر بمركب فيه حديد لئلّا تجذبه الجبال المذكورة لقوّتها وانّ الفرسان الذين يسلكون تلك الجبال لا ينعلون دوابّهم[b] ولا يكون فى سروجهم حديد وركُبهم ولجم خيلهم خشب ❁

وحدثنى بعض الربّانيّة يقال له عمران الاعرج انّه خرج من عمان فى مركب مع عدّة مراكب الى جدّة فى سنة خمس وعشرين وثلثمائة فوقع علينا فى بعض الايّام ريح عظيم فرمينا بعض الحمولة وتخلّف بعض المراكب وأُصيب[c] البعض وسرنا فلمّا صرنا بين كمران و........وقع بيننا خبّ[d] عظيم وريح عظيم هايل مختلف فقطعت الاناجر ولم يضبط المراسى وحملتنا الرياح وكان معنا عدّة مراكب من عدن وغلافقة وعَثْر ومنها جلبة[e] جديدة حسنة من غلافقة فرأيتها وقد طرحتها الريح والامواج على جبل فى f. 47

a) Cod. المغنطس. b) Cod. ىنعلون ىدوابهم. c) Cod. واوصبت. d) Cod. حب. e) Cod. حبلة.

fleuve il y a des montagnes d'aimant. C'est pourquoi l'on ne peut y naviguer avec des navires contenant du fer, car ces montagnes les attireraient. Les cavaliers qui les parcourent ne ferrent pas leurs montures, leurs selles n'ont aucun ferrement; leurs étriers et les mors des chevaux sont en bois.

XLVIII. Je tiens d'un pilote nommé Imrân le Boiteux, qu'étant sortis d'Oman sur un navire accompagné de plusieurs autres qui se rendaient à Djidda, en l'année 325, ils furent assaillis par une violente tempête et forcés de jeter à l'eau une partie du chargement. „Plusieurs navires, dit-il, restèrent en arrière, les autres continuèrent leur voyage. Arrivés entre Kamrân et .... (?) nous essuyâmes un grain terrible, avec des sautes de vent, qui rompit nos ancres, nous força à quitter l'ancrage et nous emporta. Il y avait avec nous plusieurs navires d'Aden, de Ghalâfiqa et d'Athar, entre autres une *djelba* de Ghalâfiqa, toute neuve, magnifique. Je la vis, poussée par les vents et par les

البحر ونزلت الامواج عنها فانقلبت فهدى بالامتعة والناس يتساقطون الى البحر من فوق[a] الجبل وغرقت فما سلم منها احد٭

ومن طريف اخبار البحريّين ما هو مشهور معروف ما حدّثنى[b] عن مردانشاه[c] احد نواخذة بلاد الفلفل وغيرها وعاش سبعين سنة ولا ولد له ثم ولد له ولد فسمّاه المرزبان فاشتدّت محبّته له وسروره كان يحمله معه فى المركب مع والدته فانّه فى بعض الايّام[d] يسير فى بحر باربان يريد كولم اذا آلتمس من والدة المرزبان[e] وهى فى البلنج[f] ابنه فدفعته اليه فلم[g] يزل يرقصه ويقبّله[h] الى وقت المغرب ثم اشتدّت الريح واندقّ دقل العتوء[i] فدهش واراد ان يدفع الصبىّ الى امّه فسقط من يده فى البحر واشتدّت الريح واشتغل بأمر المركب الى صلوة الغداة

a) Cod حوف. b) Scil اسمعلويه. c) Cod. مرد ابشاه. d) Deest. e) Cod. hic et infra المرزبان, semel vero المرزبان. f) Cod. البلنج. Vid. supra pag 33. g) Deest h) Cod. ويقبله. i) Sic.

vagues, jetée sur un écueil dans la mer et envahie par les flots Elle chavira. Je vois encore la cargaison et les gens précipités pêle-mêle dans la mer du haut de l'écueil. Le bateau sombra et tous périrent sans exception.

XLIX Parmi les histoires singulières de marins, voici ce que m'a raconté Ismailawéih, au sujet de Merdânchâh, un des capitaines de navires qui vont aux pays du poivre et autres lieux. Ce Merdânchâh avait atteint soixante-dix ans sans avoir d'enfants Il lui en naquit un qu'il nomma El-Merzebân Cet enfant devint l'objet de sa plus vive affection; il l'emmenait avec lui dans son navire avec la mère. Un jour qu'il naviguait dans la merde Bârnân (?) pour atteindre Koulam, il demande l'enfant à la mère qui était dans la cabine. Elle le lui mit entre les bras; et il s'amusa à le faire sauter et à l'embrasser, jusqu'au coucher du soleil. En ce moment, le vent se mit à souffler avec violence et un des mâts se fendit. Il voulut rendre l'enfant à la mère, mais dans sa précipitation il le laissa tomber dans l'eau sans s'en apercevoir. Le vent soufflait en tempête; il lui fallut s'occuper du gouvernement du navire jusqu'à

فلمّا اسفر الصبح سكن البحر واستوى امر المركب وجلس فقال لامّ
الصبىّ ناولينى المرزبان فقالت هو معك مُنذ اوّل الليل فنتف لحيته ; 48
ودقّ رأسه بالخشب وشاش المركب فقال صاحب السكّان اعلم أن
السكّان ثقيل على يدى من اول الليل فأنظروا فيه فنظروا فى سورة
السكّان مثل مسمار ليس يبرح فهبط رجل واصعد الصبىّ فاذا هو صحيح
لم يصبه شىء فدفعه الى امّه فسقته لبنا فشرب وله من العمر خمسة
عشر شهرا، فقال لى اسمعيلويه رأيت المرزبان هذا وقد نيّف على السبعين
سنة وقد تقدّم الى قاضى عمان فى يوم واحد ثلثة عشر كرّة يحلّف
الناس على اموالهم ايمانا كلّها كاذبة، وحدّثنى خلق من الناس انّه لم يكن
فى ربّانية البحر اظلم من المرزبان هذا وانّه كان يعامل التجار فى مركبه
ما يعامل به اصحابُ الشروط ✿

l'heure de la prière du matin. A l'aube, la mer redevenue calme et le navire en paix, il s'assit et redemanda son fils. „Mais, dit la mère, tu l'as depuis le commencement de la nuit." A ces paroles, le vieillard s'arrache la barbe, se frappe la tête contre les parois et met tout le navire en émoi Le timonier lui dit: „Sache que depuis la chute du jour le gouvernail est lourd sous ma main. Regardes-y. „On y regarde, et voici que sur le bout du gouvernail on découvre comme un objet planté là, qui ne bougeait pas. C'était l'enfant. Un homme descend aussitôt et remonte la petite créature qui n'avait aucun mal. Il la donne à la mère, qui lui présente à boire du lait, et l'enfant boit. Il avait alors quinze mois.

„J'ai connu ce fils, ce Merzebân", m'a dit Ismaïlawéih, „alors qu'il était âgé de soixante dix ans et plus. Il avait été jusqu'à treize fois devant le cadi d'Oman, dans une seule journée, pour faire prêter serment pour affaire d'argent; et c'était chaque fois de faux serments. C'était, m'a-t-on dit, le moins juste des capitaines. Dans son navire, il traitait les marchands à la façon des notaires."

وحدّثنى جماعة من البحريّين بأمر سعيد الفقير العدنيّ وكيف كان
سبب غنى اولاده واجمعوا كلّهم على ما اقصّه ذكروا انّ سعيد الفقير
كان رجلاً[a] صالحا من اهل عدن يسفّ اى يضفر القفاف والخوص ويلزم
مسجدا يصلّى فيه سائر الصلوات وكان له ثلثة بنين يعيشون فى معاش
قريبا من معاشه وانّ بعض البحريّين جهّز مركبا الى كله وكان صديقا
لسعيد فلمّا عزم على المسير قال له اسألك ان تسألنى حاجة فاشترى
بنصف درهم جرّة خضراء وبدانق ملحا جريشا وجعله فيها وطيّنها[b] ودفعه
اليه وقال له هذه بضاعتى قال له فما اشترى لك قال اشترِ لى بركة كما
يقول الناس وخطف المركب ووصل الى كله ونحل[c] وباع ما فيه وأُنسى
صاحب المركب الجرّة فبينما هو ذات يوم فى سوق كله وقد قارب الخروج
منها وحمّل المركب اذا راى رجلا يجرّ سمكة فى حبل وينادى من

a) Cod رجل b) Cod. وطنها. c) Cod وتحل.

L. Bien des marins m'ont parlé de Saïd le Pauvre, d'Aden, et raconté l'origine de la fortune de ses enfants. Tous les récits concordaient en ce que je vais dire. Saïd était un saint homme, habitant d'Aden, qui tressait les paniers et les ouvrages en feuilles de palmier. Fort assidu à la mosquée, il y faisait toutes les prières. Il avait trois fils qui menaient une vie à peu près semblable à la sienne.

Un marin de ses amis ayant équipé un navire pour Kalah, et étant au moment du départ, vint le trouver et lui dit: „Je te prie de me donner une commission." Saïd acheta une cruche verte d'un demi-dirhem et un *daneq* de gros sel qu'il mit dans la cruche. L'ayant bouchée· „Voilà, dit-il, la marchandise — Et que t'achèterai je? demanda le marin. — Achète-moi une *bénédiction* (*baraka*), comme disent les gens"

Le navire partit, arriva à Kalah, vendit son chargement; et le patron ne se souvint plus de la cruche Cependant un jour, alors que le rechargement était déjà achevé et le départ imminent, le capitaine vit sur le marché de

يشترى بركة فلما سمع ذلك[a] ذكر جرّة سعيد الفقير فدعا صاحب السمكة وسأله عنها فقال هذا جنس من السمك يسمّيه الصيّادون بركة فقال فى نفسه لعلّ الرجل اراد هذه السمكة بعينها فاشتراها على ان يعطيه بالثمن وزن اوقيّتين ملح واجلسه وارسل بعض اصحابه الى المركب فجاء بالجرّة كهيئتها واعطى الرجل من الملح ما وافقه عليه وامر بحمل السمكة الى المنزل الذى يسكنه ووضعت السمكة لتملح بقيّة الملح وهم يخرجون ما فى جوفها اذ وجدوا عدّة صدف[b] فشقّوها فوجدوا فيها صدفة فيها درّة فقال الرجل هذا رزق ساقه الله الى سعيد وملّح السمكة ببقيّة الملح ورفع الدرّة وساروا من كله وسلموا الى[c] عدن ورفع الرجل الدرّة الى سعيد فعاش بعد حصولها فى يده مدّة يسيرة ثم مات فاخذها ابنه الاصغر وخرج الى سرّ من راى الى[d] الخليفة وهو يومئذ المعتمد فباعها عليه بمائة الف درهم وكان قيمتها اضعاف ذلك ✡

a) Deest. b) Cod صلد c) Cod. من d) Deest.

Kalah un homme qui tenait un poisson au bout d'une corde, criant: „Qui veut acheter une baraka?" Ce mot lui rappela la cruche de Saïd. „Qu'est-ce que cela, dit-il à l'homme au poisson — C'est, répondit l'homme, une espèce de poisson que les pêcheurs appellent baraka. — Ma foi! pensa le marin, c'est peut-être là précisément ce que mon ami Saïd a voulu dire." Et il acheta le poisson au prix de deux oques pesant de sel. Faisant asseoir le vendeur, il dépêcha au navire un de ses gens qui rapporta la cruche intacte. Il donna à l'homme le poids convenu de sel et fit emporter le poisson en son logis. On apprêta le poisson pour le saler avec le reste du sel. En ôtant les entrailles, on y trouva maints coquillages, parmi lesquels, en les fendant, on découvrit une coquille d'huître contenant une grosse perle. „Voilà un don que Dieu envoie à Saïd," s'écria le capitaine Le poisson salé et la perle mise à part, on appareilla et le navire parvint à Aden sans accident. Le capitaine donna la perle à Saïd, qui vécut fort peu de temps après l'avoir reçue Après sa mort, son plus jeune fils la prit et s'en vint à Sorr-man-râ trouver le calife qui était alors El-Motamed. Il la lui vendit au prix de cent mille dirhems. Elle valait plus du double.

وقد قيل انّ بعض ملوك الهند صوّر محمّد بن بابشاد لجلالته فى النواخذة ومضىّ اسمه فى البحر ومن رسمهم[a] ان يصوّروا كلّ من له نباهة وقدر ومحلّ من ساير اصناف الناس۞

.............[b] وانّ بعض السيرافيّين ممّن سافر البحار حدّثه انّه ركب f. 49r فى بعض المراكب من سيراف الى كله فأصيب فى اللجّ وتخلّص على خشبة فمكث نيّفا وعشرين يوما فى البحر ووقع الى جزيرة كثيرة الشجر والفواكه والموز فصعد واقام بها يأكل من فواكهها ويشرب من ماء عذب فيها ثمّ ضاق صدره فمشى على وجهه ايّاما حتّى وقع فى ارض عامرة فيها زرع ذرة وارزّ وغير ذلك وانّه راى كوخة فقصد نحوها فوجد فيها حُبّا للماء فارغا فنام فى الكوخة ليستريح فاذا هو برجل يسوق ثورين عليهما اثنا عشر قربة مملوءة ماء فصبّها بأسرها فى ذلك الحبّ حتّى امتلأ وجلس

a) Cod. رسهم. b) Lacuna in Cod. non indicata est.

LI. On m'a assuré qu'un roi de l'Inde fit faire l'image de Mohammed, fils de Bâbichâd, comme étant un marin distingué et dont le nom a couru sur la mer. C'est leur coutume de faire l'image des hommes illustres et éminents à quelque classe qu'ils appartiennent.

LII. Un Sirafien raconte que dans une traversée de Siraf à Kalah, son navire sombra en pleine mer, et lui-même parvint à se sauver sur une pièce de bois. Il demeura en mer plus de dix jours, puis fut poussé sur une île riche en arbres, en fruits, en bananes. Après y avoir demeuré quelque temps, vivant des fruits et de l'eau douce qu'il y trouvait, il s'ennuya et se mit à marcher droit devant lui pendant plusieurs jours. Cela le conduisit dans une région cultivée, où se trouvaient des plantations de dourah, de riz et autres végétaux utiles. Apercevant une hutte, il s'en approcha et vit un réservoir d'eau qui était vide. Fatigué, il entra dans la hutte, pour se reposer. Il y dormait, lorsque arriva un homme qui conduisait deux taureaux chargés de douze outres pleines d'eau. L'homme prit les outres et les vida dans le réservoir; puis il s'assit afin

الرحل يستريح فعام الرحل يشرب من الماء وتأمّل للحبّ فوجده املس حسن الصقال لا يشبه للخزف ولا الزجاج فسأل الرحل عنه فقال هذا اصل ريشة طاير فلم يصدّق الرحل حتّى قام فمسح للحبّ من داخل وخارج f. 50r. فوجده يشفّ ووجد فى جنبيه آثار اسافل ريشة وانّ ذلك الرحل حدّثه ان فى الطيور ما ريشه اكبر من هذا بكثير

وممّا اجمع عليه جماعة البحريّين ولم احدهم ينكرون شيئًا منه وهو انّ بعض المركب الخارجة الى الصين اصيب فى اللجّ وسلم منه ستّة انفس او سبعة على الشراع ومكثوا ايّاما فى البحر ثم وقعوا الى الجزيرة واقاموا بها شهورا حتّى كادت نفوسهم تتلف من ضيق الصدر وانّهم فى بعض الايّام يتحدّثون على ساحل البحر اذ سقط طاير فى قدّ الثور او نحوه فقالوا قد ضاقت صدورنا من الحيوة فقوموا[a] بنا نجتمع على هذا الطير فنصرعه

a) Cod. فعوامو.

de prendre un instant de repos. Le voyageur se leva pour boire de cette eau. Il examina le réservoir et le trouva lisse et poli, différent de la poterie et du verre. Il questionna là-dessus l'homme aux taureaux, qui lui dit: „C'est un tuyau de plume d'oiseau." Le voyageur ne pouvait y croire; mais, retournant au réservoir, il le frotta en dehors et en dedans, et vit qu'il avait de la transparence et portait sur les deux côtés des traces de barbes de plume. Cet homme ajouta qu'il y avait des oiseaux dont les plumes étaient encore beaucoup plus grandes.

LIII. Voici un fait bien connu des marins, et je n'ai jamais vu personne qui en contestât l'exactitude.

Un navire allant vers la Chine fit naufrage en pleine mer. Six ou sept personnes échappées à la mort sur des agrès abordèrent au bout de quelques jours dans une île où ils séjournèrent plusieurs mois. Ils y mouraient d'ennui, lorsque, un jour, s'entretenant sur le rivage de la mer, ils virent s'abattre sur le sol un oiseau gros à peu près comme un taureau. „Nous sommes las de l'exis-

ونذبحه ونشويه ونأكل من لحمه فامّا ان يعطف فيقتلنا بمخاليبه ومنقاره وامّا ان نظفر به فنأكله فقاموا اليه ونعلّق بعضهم برجليه وبعضهم بعنقه وبعضهم يضرب ساقه[a] بالخشب وجاهدوا حتّى صرعوه فعمدوا الى حجارة فضربوا بعضها ببعض حتّى تكسّرت وصارت كالسكاكين وذبحوه ونتفوا ريشه واوقدوا 50v. نارا عظيمه وطرحوه فيها وقلّبوه حتّى استوى ثمّ جلسوا فأكلوا منه حتّى شبعوا واكلوا منه بالعشىّ فلمّا كان فى اليوم الثالث واصبحوا قاموا الى البحر ليتطهّروا للصلوة فجعلوا لا يمسّون شيئا من ابدانهم الّا تساقط الشعر عنه حتّى لم يبق على واحد منهم شعرة واحده فى ساير جسده وصاروا مردا جردا وقد كان فيهم ثلثه شيوخ فورد عليهم ما حيّرهم وقالوا كان لحمه مسموما وقد تساقط الشعر واليوم نتلف كلّنا ونستريح فأمسوا

a) Cod. ساقه. b) Deest

tence, se dirent-ils. Jetons-nous tous ensemble sur cet oiseau. Nous l'abattrons, nous l'égorgerons, nous le ferons cuire et le mangerons. Ou bien nous aurons le dessous, et il nous tuera avec son bec et ses griffes; ou bien nous en viendrons à bout, et nous le mangerons."

Ils vont donc à l'oiseau; les uns se pendent à ses pattes, d'autres à son cou, tandis que les autres le frappent aux jambes avec des morceaux de bois, et ils font tant qu'ils l'assomment. Alors frappant deux pierres l'une contre l'autre ils en fabriquent des couteaux dont ils se servent pour saigner l'oiseau. Puis ils le plument, allument un grand feu, l'y jettent, le retournent de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'il soit cuit, s'asseyent à terre et se rassasient de sa chair.

Le soir, ils en mangent encore. Le lendemain matin, étant allés à la mer faire leurs ablutions pour la prière, comme ils se frottaient le corps, voilà que tous leurs poils tombent, si bien qu'il n'en reste pas un sur leur peau; ils n'ont plus ni barbe ni poil. Parmi eux étaient trois vieillards qui furent bien stupéfaits de se voir ainsi épilés. „C'est la chair de cet oiseau, dirent-ils, qui a fait tomber notre poil. Elle était sans doute empoisonnée. Nous mourrons tous aujourd'hui et verrons la fin de nos peines." Cependant le soir ils se trouvaient

وهم فى عافيه واصبحوا وهم كذلك فلمّا مضت عليهم خمسه ايّام ابتدت[a] شعورهم وخرجت ولمّا مضى عليهم شهر كمل الشعر فى نهايه السواد والبريق ولم تبيضّ بعد ذلك فمكثوا[b] شهرا او نحوه حتّى اجتاز بهم مركب فلوّحوا اليه فجاء اليهم فحملوا وسلموا وتفرّقوا فى البلاد وحدّثوا بحديثهم وكان بعضهم يُعرف وهو شيخ فلا يصدّقه حتّى يعطيهم العلامات التى لا يعرفها سواه وعاشوا بقيّه اعمارهم وشعرهم مسودّة؞

وحدّثنى بعض الربّانيّه انّه راى فى لجّه سمرقند — وهو البحر الذى يلى هركند ويقال ان مصبّ ماء نهر سمرقند فى هذا البحر وانّه سمّى سمرقند لذلك[c] — جلقا كثيرا من الفال وهو اكبر سمك فى البحر وانّه راى سمكه منه قدر ان طولها نحو مائتى ذراع وارتفاعها مائه ذراع وانّهم راوها من بعد وقد رفعت اجنحتها فظنّوها شرع مراكب الى ان حاذوها وانّ

a) Cod. ابدت. b) Deest. c) Cod. add. واته قد.

toujours en bonne santé; le lendemain aussi, et les jours suivants. Cinq jours après, leur poil commença à repousser, et, au bout d'un mois, il était entièrement revenu, noir et brillant, ne faisant plus mine de blanchir. Un mois plus tard, ou environ, un navire fut en vue; ils lui firent des signaux, il vint à eux, les recueillit et les sauva. Chacun put regagner son pays et raconter l'aventure. Tel, parmi eux, qu'on avait connu vieillard, revenant avec une barbe noire, était obligé de se faire reconnaître à des marques particulières. Et depuis, leur poil ne blanchit plus.

LIV. Un pilote m'a raconté que dans la mer de Samarkand — qui est la mer voisine de Herkend, ainsi nommée, dit-on, parce que le fleuve de Samarkand y a son embouchure, — on voit beaucoup de poissons de l'espèce appelée *Fâl*, qui est le plus grand poisson de l'Océan. Et lui-même en vit un, dont il estima la longueur à deux cents aunes, avec une épaisseur de cent. On l'aperçut de loin, et l'on prit ses nageoires élevées hors de l'eau pour les voiles d'un navire,

على ظهر هذا السمك مثل الحجارة الاربحيه[a] ممّا قد تراكب عليه طول السنين من الحشور والطين فاستحجر وصار لا يعمل فيه الحديد ولا غيره وانّه يسير فى البحر يُمْنه وَيُسرة ووراءه وبين يديه فراسخ سمك لا يفارقونه والذكر والانثى منه على ما قيل يحمل البيض فيعظم فى بطونها الّا ان f. 51r. الذى يحمله الذكر لا يكون منه شىء والذى تحمله الانثى يكون منه الاولاد ☆

ومن عجيب امر البحر انّ طايرا بناحيه مايط وهى جزيرة فى البحر بالقرب من الصنف وسريرة قيل انّه يجمع عشا عل الماء فى خور من تلك الاخورة وتبيض عليه وتحضن البيض اربعين يوما فاذا كان بعد اربعين يوما رمى البيض فى الماء وجلس على الساحل بازايه لا يبرح عشرين يوما يأكل السمك فاذا مضى عشرين يوما خرج اليه من فراخه من ذلك البيض فيجتمعون حول ابويها[b] فيلقّونهم فى ريشهم ثم يزقّونهم الى ان ينبت

a) Sic. Probabiliter legendum الارحية. b) Cod. ابويهما.

jusqu'à ce qu'on s'en fût suffisamment rapproché. Il avait sur le dos un amas de terre et d'autres choses, entassées durant la longueur du temps, formant une croûte pétrifiée, dure comme la pierre meulière, de sorte que le fer ni rien n'y avait aucune prise. Autour de lui nageaient, à droite, à gauche, devant, derrière, sur une étendue de plusieurs parasanges, une foule de petits poissons qui ne le quittaient pas. On dit que le mâle et la femelle portent des œufs qui grossissent dans leur ventre; mais ceux du mâle ne produisent rien et ceux de la femelle donnent naissance aux petits.

LV. Parmi les merveilles des choses de la mer est un oiseau qu'on trouve dans les parages de Maït, île voisine du Senf et de Sérira. On dit qu'il se fait un nid à l'entrée de quelque crique, y pond, couve ses œufs quarante jours, au bout desquels il les jette à l'eau. Puis il demeure là vingt jours, vivant de poisson. Les vingt jours écoulés, les petits sortent des œufs et viennent rejoindre leurs parents, qui les couvrent de leurs ailes et leur donnent la becquée jusqu'à ce

لهم ريش فاذا تحاملوا واكلوا تركاهم واكثر ما يكون فراخهما ثلثه، واهل مايط ...... هذه الجزيرة على ما ذكروا ولا يدخلها مركب سالم لانّ المركب تمضى اليها فى وقت واحد من السنة فيتّفق مجىء[a] المركب اليها فى وقت حبّ عظيم فاذا حصل المركب بازاء البلد طرح اهله نفوسهم الى 33r البحر على الخشب وما يحملهم ولا يزال الموج يضرّبهم حتّى يلقيهم[b] على الساحل ويحمل الموج المركب ولو كان فى مائة انجر حتّى تلقيه على الساحل فتكسره وتقذف بالامتعة الى الساحل فيأخذ الناس اموالهم ويستأنفوا مركبا للرجوع بجميع ما يحمل الى ذلك البلد يجعل فى الجلود ويحكم صونه لئلا يهلك بالماء وقت انكسار المركب وهى جزيرة فيها ذهب وقطن وعسل ۞

وحدثنى الحسن بن[c] عمرو[d] انّه راى بالمنصورة اهل قشمير الاسفل[e]

a) Cod. مجى. b) Cod. يبقيهم. c) Deest. d) Cod. عمر. e) Cod. الاسقل.

qu'ils aient mis des plumes. Aussitôt que les petits marchent et mangent seuls, les parents les abandonnent. La couvée ne dépasse pas trois petits.

Les habitants de Maït... cette île, dit-on; et nul navire n'y aborde sain et sauf. En effet l'arrivée des navires n'y a lieu qu'à une certaine époque de l'année, coïncidant avec une forte tempête; dès que le bâtiment est en face du pays, les passagers se jettent à l'eau sur des morceaux de bois et autres objets capables de les porter; les flots les ballottent et finissent par les pousser au rivage. Quant au navire, les vagues l'emportent, fût-il sur cent ancres; il est jeté à la côte et s'y brise. Les ballots de marchandises sont entraînés sur la plage où chacun reprend son bien. Pour s'en retourner, ils refont un navire. Tout ce qu'on transporte dans ce pays est soigneusement enveloppé dans des peaux, afin que l'eau ne puisse l'altérer après le bris du navire. Cette île fournit de l'or, du cotonet du miel.

LIV. Al-Haçan fils d'Amr m'a dit avoir vu à Mansoura des gens du bas Cachemire; leur pays est situé à soixante-dix journées de voyage par terre de Man-

وبينهم وبين المنصورة مسيرة سبعين يوما فى البرّ ينحدرون فى مهران من قشمير وهو يجرى كما يجرى دجلة والفرات فى وقت المدود على اعدال القسط وقال لى انّهم يعبون القسط فى الاعدال فى كلّ عدل سبع مائة وثمان مائة منا ويجلّدونه ثم يجعلون فوق الجلد القار فلا ينفذه ماء ولا غيره ويعرّمون الاعدال ويشدّونها ويوطّئون عليها ويجلسون فيها وينحدّرون f. 52r فى مهران فيصلون الى فرضة المنصورة فى اربعين يوما ولم يلحق القسط شىء من الماء البتّة ❀

وحدّثنى من اقام بالهند زمانا انّ فيهم كهنة وانّ فيهم من يخرج الى الصحراء فيرى الطيور تطير فى الهواء فيخطّ فى الارض دارة تحت الطيور فلا تزال تدور فى جوّ فوق الخطّ الى ان تقع فيه ثم لا تخرج عنه البتّة فيدخل الى جوف الخطّ ويأخذ منها ما يريد ويطلق عن بقيّتهم وكذلك ايضا يرى[a] فى الصحراء طيورا[b] ترعى فيخطّ حولها خطّا بعيدا

a) Cod. ترى. b) Cod. طيور.

soura. Ils descendent aussi sur le Mihran, qui coule de Cachemire avec un cours pareil à celui du Tigre et de l'Euphrate, au moment de la crue; ils font ce trajet sur des ballots de costus. Ces ballots pèsent de sept à huit cents livres chacun. Ils sont enveloppés de peaux enduites de goudron, ce qui les rend imperméables à l'eau. De ces ballots réunis et liés ensemble ils forment une sorte de radeau sur lequel ils s'installent eux-mêmes; ils descendent ainsi le Mihran et viennent aborder au port de Mansoura, dans l'espace de quarante jours, sans que le costus ait été atteint par l'eau.

LVII. Une personne qui a séjourné dans l'Inde m'a dit qu'il y a dans ce pays des charmeurs. Tel de ces charmeurs va dans la campagne, et voyant des oiseaux au haut des airs, il trace sur la terre un cercle au-dessous d'eux. Les oiseaux continuent à voler au-dessus du cercle, finissent par y tomber et n'en sortent plus. Le charmeur entre dans le cercle et en prend autant qu'il veut, puis met les autres en liberté. De même, apercevant des oiseaux qui paissent dans la

يدور علبها فما نمرح منه البّنه ويدخل اليها فيأخذ منه حاجنه ۞

وحدننى من راى بعض[a] هذه الطبقه بصندابورة وهو[b] يجىء الى حورها ومعه حشبه فينكلّم علبها بشىء ىم يرمى الحشبه فى الخور فنمضى الحشبه الى موضع ىم نقف فلا تبرح فيطلع فى دونيج ويمضى هو الى موضع الحشبه فيخرج ىمساحا فيعىله وخور صندابور فيه امر عظيم من النماسيح وفيل انّ النماسيح لا تعفر بين الدور احدا[c] فاذا حرج الانسان الى حارج لا يقدر ان يضع اصبعه فى الماء الّا اخنطفه التمساح واهل سريرة يقولون ان معهم طلسم للتمساح ۞

وحدننى من راى ببلاد الهند حلقا كثيرا[d] يزجرون وانّ بعض النجار من اهل سيراف حدّثه انّه اراد الخروج من صامور الى سوبارة طريق البرّ فقال لصاحب السلطان يضمّ اليه رجلا يخفره فى طريقه فضمّ اليه

a) Cod. بعض من راى b) Cod. وهو. c) Cod. احد. d) Cod. كسرا.

plaine, il décrit autour d'eux un grand cercle qui les environne, et d'où ils ne peuvent s'échapper. Il y entre et en prend ce qu'il lui faut.

LVIII. Quelqu'un qui avait vu des gens de cette catégorie à Sendâboura, m'a dit que tel autre de ces charmeurs va vers la crique de cette ville, portant un morceau de bois sur lequel il prononce quelques paroles et qu'il jette ensuite à l'eau. Le bois flotte, s'arrête en un point et ne bouge plus. Le charmeur monte sur un canot, va au point où le bois s'est arrêté, en fait sortir un crocodile et le tue. Cette crique en effet abonde en crocodiles. On dit que ces animaux n'attaquent jamais les gens dans l'intérieur de la ville; mais un homme qui en sort ne peut mettre le doigt dans l'eau sans être saisi par un d'eux. Les habitants de Sérira prétendent posséder un talisman contre les crocodiles.

LIX. Une personne qui a vu dans l'Inde bien des gens adonnés à la divination, m'a conté qu'un marchand Sirafien voulant partir de Seimour pour Soubâra par voie de terre, fit demander au gouverneur un guide pour la route. Le

احد من كان بين يديه من الباتك وهو الرجّالة، قال[a] فخرجنا فلمّا صار بظاهر صيمور جلسنا عند ثلاج[b] وهو بركة ماء وجرام وهو البستان نأكل[c] شيئًا وفى جملته ارزّ فنعق غراب فقال الهندىّ للسيرافىّ تعرف ما يقول الغراب قال لا قال يقول لا بدّ ان آكل من هذه الأرزّ الذى اكلتموه قال فعجبت f. 84v. من قوله لانّا كنّا قد اكلناه جميعه حتّى لم يبق منه شىء ثم نهضنا واخذنا نمشى فما سرنا فرسخين حتّى لقيتنا خمسة انفس او ستّة من الهند فلمّا رآهم الهندىّ اضطرب وقال لى ان أُقاتل هؤلاء قلتُ ولِمَ قال لانّ بينى وبينهم عداوة فلمّا كلّمنى بما اراد جرّدوا خناجرهم واجتمعوا عليه فقتلوه وشقّوا بطنه حتّى خرج ما فيه ووقع علىّ من الفزع ما لا يمكنّى معه المشى فسقطت كالباهت العقل فقالوا لى لا تفزع فإنّ هذا بيننا

a) Addidi. b) Cod. كلاج, sed infra ثلاج. c) Cod. ناكل.

gouverneur lui fournit un de ses *bâtak* ou piétons, avec lequel il partit. Arrivés hors de Seimour, ils s'assirent auprès d'un *thélah* ou étang, dans le voisinage d'un *djéram* ou jardin, pour manger quelque chose; et parmi ce qu'ils mangèrent, il y avait du riz. Un corbeau vint à coasser. L'Indien dit au Sirafien: „Sais-tu ce que dit le corbeau? — Non, répondit celui-ci. — Il dit: Je mangerai certainement de ce riz que vous mangez." „Cela me surprit, dit le Sirafien racontant cette histoire, car nous avions achevé le riz et il n'en restait pas un grain. Nous étant levés, nous nous remîmes en route. A peine avions-nous fait deux parasanges que nous rencontrâmes une troupe de cinq Indiens. Le piéton, en les voyant, montra une vive agitation et me dit: „Je vais me battre avec ces gens-là. — Pourquoi? lui demandai-je. — Il y a, dit-il, entre eux et moi une vieille cause d'inimitié." Il m'avait à peine exprimé son intention, que les Indiens tirèrent leurs khandjars, se jetèrent tous sur lui et le tuèrent. On lui fendit le ventre et ses entrailles sortirent. Pour moi, saisi d'une frayeur qui ne me laissait pas la force de marcher, je tombai presque sans connaissance. „Rassure-toi, me dirent-ils. De lui à nous il y avait une cause d'inimitié. Toi, tu n'as rien à craindre." Et ils me laissèrent là et partirent. Ils venaient de s'éloigner quand

وبينه عداوة وانت لا بأس عليك ومضوا وتركونى فما تباعدوا حتّى سقط
غراب لا اشكّ فى انّه ذلك الغراب فجعل يلتقط الأرزّ الذى خرج من جوفه ۞

ومن طريف اخبار تجار البحر ومن ركبه واستغنى فيه *ما حدّث
عن[a] اسحق بن اليهوديّ وكان رجلا يتصرّف[b] مع الدلّالين بعمان فوقع
f. 84r بينه وبين رجل من اليهود خصومة فهرب من عمان الى بلاد الهند ومعه
نحو مائتى دينار لم يكن يملك سواها وغاب عن البلد نحو ثلاثين سنة
لا يعرف له خبر فلمّا كان فى سنة ثلثمائة ورد عمان فحدّثنى غير واحد من
اخواننا البحريّين انّه ورد عمان من الصين فى مركب لنفسه وجميع ما
فيه له وانّه قاطع احمد بن هلال صاحب عمان عن المركب لئلّا تحصى ما
فيه ويعشر عليه على الف الف درهم ونيّف وانّه باع على احمد بن مروان
دفعة واحدة مائة الف مثقال[c] من المسك الفايق وقدر ابن مروان انّه

a) Addidi. b) Cod. بتصرف. c) Cod. مثقا.

un corbeau s'abattit sur le cadavre du piéton, et je ne doutai pas que ce ne fût le même que nous avions déjà entendu. Il se mit à becqueter le riz qui sortait des entrailles de l'homme.

LX. Parmi les histoires curieuses des marchands, des voyageurs et des personnes qui ont fait fortune sur mer, est celle d'Ishaq fils du Juif. C'était un homme qui gagnait sa vie avec les courtiers de commerce à Oman. A la suite d'une altercation avec un Juif, il quitta Oman et s'en alla dans l'Inde. Il ne possédait pour tout bien que deux cents dinars environ. Après une absence de trente ans, pendant laquelle on n'eut de lui aucune nouvelle, il revint à Oman en l'année 300. Je tiens de plusieurs marins de ma connaissance qu'il arrivait de la Chine sur un navire à lui et dont le chargement tout entier lui appartenait. Pour éviter le contrôle des marchandises et le paiement de la dîme, il fit un arrangement avec le gouverneur d'Oman, Ahmed fils de Hélal, moyennant une somme de plus d'un million de dirhems. En une seule fois, il vendit à Ahmed fils de

ليس معه عبر هذا المعدار فباع على احمد بن مروان برداء [a] باربعين الف
دينار دفعة اخرى وباع على رجل آخر بعشرين الف دينار دفعة أخرى
فاستقاله احمد بن مروان فنقصه في كلّ مثقال درهما نقرة فكانت الحطيطة
مائة الف درهم؛ وكانت معه [b] طريقة من طرف التجار فطار اسمه في البلاد
وحسده الخلق وطلب منه بعض اهل الشرّ شيئا فلم يعطه فخرج قاصدا
f. 54r الى بغداد وكان ابو الحسن علىّ بن محمّد بن الفرات وزيرا فسعى باليهودىّ
فلم يلتفت اليه فتسبّب الى بعض الاشرار من خواصّ المقتدر بالله
وتنصّح في اليهودىّ وحكى انّ رجلا خرج من عمان ولا شيء معه وعاد
ومعه مركب به مسك بالف الف دينار وثياب حرير وصينىّ بمثلها وجواهر
واحجار طريفة بمثلها ومن عرايب نوادر الصين ما لا يحصى وهو شيخ
لا ولد له وانّ احمد بن هلال اخذ منه من الامتعة خمس مائة الف

a) Cod. بيرد. b) Fortasse بدوة.

Merwan cent mille mithcals de musc de première qualité, et l'acheteur jugea que c'était tout ce qu'il en avait. Il fit avec le même un marché de quarante mille dinars d'étoffes, puis un autre marché de vingt mille dinars avec une autre personne. Sur la demande d'Ahmed fils de Merwan, Ishaq consentit à une diminution d'un dirhem d'argent par mithcal; et cette remise atteignit cent mille dirhems.

Cette prodigieuse fortune fit du bruit dans le pays, et suscita des envieux. Un méchant homme, qui n'avait pu obtenir d'Ishaq ce qu'il lui demandait, partit pour Bagdad, alla trouver le visir Ali, fils de Mohammed, fils d'al-Forât, et fit des rapports calomnieux sur le Juif. Le visir ne l'écouta point. Alors cet homme s'insinua auprès d'un méchant personnage de la cour du calife Moqtadir-billah, fit le bon apôtre et conta à sa façon l'histoire du Juif. Un homme, disait-il, était parti d'Oman, ne possédant rien; il était revenu avec un navire chargé de musc pour un million de dinars, d'étoffes de soie et de porcelaines pour une somme égale, de joyaux et de pierreries pour tout autant, sans compter une foule d'objets merveilleux de la Chine. Cet homme, ajoutait-il, était un vieillard

دبنار فرفع الخبر الى المقتدر فاستعظمه وانفذ فى الوقت خادما يقال له
الفلفل اسود مع ثلاثين غلاما الى عمان وكتب الى احمد بن هلال يأمره
بحمله[a] هذا اليهودىّ مع الخادم ورسول من جهته فلمّا وصل الخادم الى
عمان قرأ احمد بن هلال الكتاب فأمر احمد بالاحتياط على اليهودىّ وقطع
مصانعته لنفسه على ان يدافع عنه على مال جليل ثم دسّ الى التجار
من عرّفهم ما فى حمل اليهودىّ عليهم وعلى ساير الغرباء والقاطنين ممّن f 55r
يتّجر[b] من سوء العاقبة والجرأة عليهم ودخول اليد وطمع الفقراء فيهم
واهل الشرّ وغلقت الاسواق وكتبت المحاضر وشهد فيها الغرباء والقاطنين
بانّه متى حمل هذا اليهودىّ انقطعت المراكب عن عمان وهرب التجار
واندر الناس بعضهم بعضا ان لا يطرق احد ساحلا من سواحل العراق ولا
يأمن ذو مال على ماله وانّه بلد[c] فيه وجوه التجار وذوو اليسار من اقطار

a) Cod. يحمل. b) Cod. ىتجر. c) Cod. بلدا.

sans enfants. Ahmed fils de Hélal avait reçu de lui pour cinq cent mille dinars de marchandises. Tout cela fut rapporté au calife qui trouva la chose fort surprenante, et dépêcha sur-le-champ un de ses eunuques noirs nommé Foulfoul, avec trente serviteurs, chargés d'un message pour le gouverneur d'Oman, lui enjoignant de livrer ce Juif à l'eunuque et de lui expédier lui-même un messager. Lorsque l'eunuque fut arrivé à Oman et qu'Ahmed fils de Hélal eut pris connaissance des ordres du calife, il commanda de garder le Juif à vue, et cependant promit à celui-ci de le tirer d'affaire moyennant une forte somme qu'il exigeait pour lui-même. Puis il fit avertir secrètement les marchands, leur faisant remarquer ce qu'il y avait de menaçant, dans l'arrestation du Juif, pour eux, pour les étrangers ou les habitants qui s'occupaient de négoce, livrés ainsi à l'arbitraire du pouvoir et à l'envie des misérables et des méchants. Là-dessus, les marchés se fermèrent. Des papiers furent signés par les gens de la ville et les étrangers, attestant qu'après l'arrestation du Juif les navires n'aborderaient plus à Oman, que les marchands s'en iraient, qu'ils se donneraient avis les uns aux autres de n'aborder jamais aux rivages de l'Iraq, où nul n'était plus en sécurité pour ses biens.

الآفاق وانّما سكنت نعوسهم الى المفام بعدل امير المؤمنين وعدل اميره وحسن سيرته ورعايته للتجار وكفّ الطامع عنهم والباعى فشغبوا على احمد ابن هلال وصاحوا عليه واختصموه حتّى همّت نفس الخادم يعنى فلفل واصحابه بالخروج عنهم وتمنّوا الخلاص وكتب احمد بن هلال بذكر ما جرى وانّه فد فامت نفوس التجار وفدّموا مراكبهم واعادوا امتعتهم التى f. 55v حاءوا بها ليردّوها وانّ التجار الفاطنين فى البلد توغّرت صدورهم وفالوا ان بقينا انفطعت معايشنا وأرزاقنا بانقطاع المراكب عنّا وانّما هذا بلد رزق اهله من البحر وانّه متى تمّ هذا على اصغرنا جرى على الكبير اعظم والسلاطين نار اين ما توجّهت احرفت ولا طاقة لنا بذلك والخروج من بين يديه امثل[a] واخذ للخادم ومن معه من اليهودىّ نحو الفى دينار وانصرفوا فخبثت نفس اليهودىّ ولم يزل يحتاج ويجمع ماله وبنى

a) Cod. امثل.

On ajoutait qu'Oman était une ville où se trouvaient beaucoup de gros et riches marchands, de tout pays; qu'ils n'avaient d'autre garantie de sécurité que la durée de la justice du calife et de son émir, sa considération pour les marchands et sa protection contre les envieux et les méchants.

Les marchands firent du bruit dans la ville, crièrent contre Ahmed fils de Hélal, et se mutinèrent; si bien que l'eunuque Foulfoul et ses acolytes se disposèrent à repartir et prirent congé du gouverneur.

Ahmed écrivit au calife, faisant le récit des événements, comme quoi les marchands mettaient à quai leurs navires, et rechargeaient leurs marchandises pour les remporter; comme quoi les commerçants domiciliés dans la ville étaient dans le plus grand trouble et disaient: „Nous allons être privés de tout moyen d'existence, quand les navires n'aborderont plus ici; car Oman est une ville dont les habitants tirent tout de la mer; si parmi nous les petits sont ainsi traités, ce sera pis encore pour les grands. Les sultans sont un feu qui dévore tout ce qu'il atteint. Nous ne pouvons y résister, et mieux vaut pour nous sortir de devant eux."

مركبا وخرج الى الصين ومعه جميع ماله حتّى لم يخلف درهما بعمان فلمّا صار بسريرة التمس منه صاحب سريرة عشرين الف دينار مصانعة ليتركه يجوز الى الصين ولا يعوقه فلم يعطه شيئًا فدسّ عليه من قتله ليلا واخذ مركبه وجميع امواله وكان مقامه بعمان ثلاث سنين؛ وخبّرني من f. 56r شاهده بعمان فى يوم مهرجان وقد اهدى الى احمد بن هلال برنية صينيّ سوداء مضبّبة الرأس بالذهب فقال له ما فى هذه البرنية فقال سكباج اصلحتها بالصين لك فتعجّب من هذا وقال سكباج يطبخ[a] بالصين وقد مضى عليه سنتين كيف يبقى فكشف الرأس وفتح البرنية فاذا فيها سمك من ذهب عيونه من الياقوت وقد عبّى فى البرنية وفى خلله المسك[b] الفايق واذا قيمة ما فى البرنية خمسون الف دينار؛

a) Cod. يطبخ. b) Cod. السمك.

L'eunuque et ses hommes soutirèrent deux mille dinars au Juif et s'en retournèrent. Le Juif indigné se hâta de rassembler tout ce qu'il possédait, fréta un navire et repartit pour la Chine sans laisser un dirhem à Oman. A Sérira, le gouverneur lui demanda une aubaine de vingt mille dinars comme droit de passage, pour lui laisser poursuivre son voyage vers la Chine. Le Juif ne voulut rien donner. Le gouverneur dépêcha secrètement contre lui des affidés qui le tuèrent. Puis il s'empara de son navire et de ses biens.

Ishaq était demeuré trois ans à Oman. Des personnes qui l'y ont vu m'ont dit que le jour du *mihrdjan* il fit cadeau à Ahmed fils de Hélal d'un vase de porcelaine noir, fermé d'un couvercle brillant d'or. „Qu'y a-t-il dans ce vase? demanda Ahmed. — Un plat de *sekbadj* que j'ai préparé pour toi en Chine, dit le Juif. — Du sekbadj cuit en Chine! Et voilà deux ans de cela! Il doit être dans un bel état." Ahmed ôtant le couvercle ouvrit le vase; et voici qu'il y trouva des poissons d'or aux yeux de rubis, entourés de musc de première qualité. Le contenu du vase valait cinquante mille dinars.

وممّا حدّث به اليهوديّ انّه قال دخلت الى بلد يقال له لوبين من بلدان الصين والمسلك اليه بين جبال وعلى جبال شاهقة وحمل المتاع[a] اليه على الغنم لانّه صعود جباله مثل الدرج لا يستطيعه الّا الغنم فوجدتُ بهذا البلد ملكا كبيرا له قدر وجلالة عظيم الشأن فدخلت اليه وهو جالس على سريره من ذهب مرصّع باليواقيت وعليه حلى مثل حلى النساء وزوجته الى جانبه عليها اكثر ممّا عليه وفى رقبته اطواق من ذهب f. 86r وزبرجد لا * يقومون بقيمه[b] ولا يكونون مثلها عند ملك من ملوك المشرق ولا المغرب وعلى رأسه نحو من خمس مائة جارية من كلّ لون عليهم انواع الحرير والحلى فسلّمت عليه فقال لى يا عربىّ هل رأيت احسن من هذا يعنى طوقا مرصّعا من اطواقه فقلت نعم قال وكيف ذلك قلت معى واحدة اشتريتها بمال عظيم فصدّقتك أيّها الملك بها قال فقالت له

a) Cod. متاعا. b) Cod. يقوموا بقيمته.

LXI. Parmi les particularités que le Juif racontait de la Chine, je rapporterai la suivante.

„Je suis allé, disait-il, dans une ville de ce pays, nommée Loubîn. Pour s'y rendre, il faut franchir des montagnes escarpées; le transport des marchandises se fait à dos de chèvre, car le chemin sur ces hauteurs abruptes ressemble à une série d'escaliers que ces animaux seuls sont en état de monter. Le roi de cette ville était un prince puissant et respecté. Lorsque je me présentai devant lui, il était assis sur un trône d'or, incrusté de rubis, chargé lui-même de bijoux comme une femme. La reine était à ses côtés, encore plus richement parée. Il avait au cou des colliers d'or et d'émeraudes d'un prix inestimable, tels que les rois de l'Orient et de l'Occident n'en possèdent pas de pareils. Près de lui se tenaient environ cinq cents jeunes filles de toutes couleurs, portant des vêtements de soie et des parures. Je le saluai: „O Arabe, dit-il, as-tu vu quelque objet plus beau que ceci?" Il montrait un de ces colliers orné d'incrustations. „Oui, repondis-je. — Comment cela? — J'ai, repris-je, une perle unique que j'ai achetée à

امرأته بقى لك شيء هو ذا قد جاءتك واحدة فرُدّ علىّ هذه فقالا لى عجّل لنا بها الساعة فعلت بسببها جئت والليلة اجيئكما بها فقال لا الّا الساعة الساعة وهو فرحا مستبشرا قال اليهودىّ وكان عندى عشرة فبادرت الى الموضع الذى نزلته فاخذت تسعة[a] فدقعتها[b] بحجر حتّى صيّرتها كالسويق ودفنتها[c] فى التراب واخذت الواحدة فلقّيتها فى المنديل فظاهرت عليها المنديل وجعلتها فى تخت وشدّدتها واحكمته ثم حملته وقصدت الملك ولم ازل افتح وانشر وهو يزحف الىّ وروجته قايمة تستعجلنى حتّى اخرجت المنية فسجد من ساعته لها وسجدت امرأته ووهبا لى عليها مكافاةً لها قدر عظيم ☆

واجمع البحريّون على أن بحر بربرا[d] — وهو سبع مائة فرسخ وهو فى الطريق الى بلاد الزنج — من اعظم البحار خطرا وللزنج[e] فى هذا البحر[f]

a) Cod. تسعى. b) Cod. فدقها. c) Cod. ودفقها. d) Cod. h. l. s. p. e) Cod الزنج.
f) Cod. add. فقد.

grand prix pour t'en faire hommage." — La reine dit alors: „Vous me redevez quelque chose. Voilà qu'il vous arrive une perle unique. Rendez-moi celle-ci." Et tous deux de s'écrier: „Cours vite la chercher. — Je ne suis venu dans cette ville que pour cela, repris-je, et ce soir je vous l'apporterai. — Non, non, fit-il d'un ton joyeux et satisfait. Tout de suite! tout de suite!" Or, j'en avais dix. Je courus à mon logement; j'en pris neuf que j'écrasai avec une pierre jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en poudre comme de la farine, et j'enfouis cette poudre en terre. J'enveloppai la dernière dans un foulard, que je doublai plusieurs fois tout autour, et l'ayant mis dans une boite que je fermai soigneusement, je retournai près du roi. Là je me mis à dénouer et à déplier lentement le foulard; et le prince s'était approché, et la reine debout me pressait de me hâter. Enfin je mis sous leurs yeux l'objet de leurs désirs. Le roi s'agenouilla devant la perle, et la reine en fit autant. Et ils me la payèrent un prix très-élevé."

LXII. De l'avis commun des marins, la mer de Berbéra, qui a une étendue de sept cents parasanges et se trouve sur la route du pays des Zindjs, est une des

جزاير عظيمة من جانب واحد والماء فيه على ما يقال يجرى جريانا شديدا والمركب تقطعه فى سبعة ايّام وفى ستّة ايّام واذا وقع المركب الى بربرا اخذوا اهل المركب وخصّوهم[a] واذا قصد التجار بربرا كان مع الواحد منهم بحسب مقداره وكثرة ماله جماعة يخفرونه لئلا يأخذه بعضهم فيخصّيه والواحد منهم يجمع يَنْضَ[b] من يخصّيه ويحفظها فاذا تفاخروا اخرجوا ما عندهم ليقع الرغبة فيه لانّ الشجاعة هو ان يخصى الرجل منهم الرجل من الغرباء ☆

f. 87r. ومن البحار الخبيثة الصعبة الشديدة التى يعسر السلامة فيها بحر غباب سرنديب وهو ثلثماية فرسخ وفيه من[c] التماسيح امر عظيم وفى[d] ساحل هذا البحر النمور والبوارج الذين يقطعون فى هذا البحر اذا ظفروا بمركب اكلوا اهله وهم اشرّ قوم ولبس فى ساير الاماكن من يقطع[e] البحار

a) Codex h. l. sine teschdid, sed infra bis adscribitur. b) Conjectura addidi. c) Deest. d) Cod. فى. e) Cod. add. هذه.

mers les plus dangereuses. Il y a d'un seul côté de grandes îles appartenant aux Zindjs; et l'eau, dit-on, y coule avec un courant très-fort. Les vaisseaux la traversent en six ou sept jours. Lorsqu'un navire tombe dans les parages de Berbéra, les noirs émasculent les gens du navire. Lorsque les marchands se rendent à Berbéra, chacun d'eux a, suivant ses moyens et sa position, une escorte pour le protéger, de peur qu'un indigène le saisisse et l'émascule. Ces nègres font collection de ce qu'ils enlèvent ainsi aux étrangers. Ils le conservent, et en font parade pour exciter l'envie; car chez eux on connaît la bravoure d'un homme au nombre des étrangers qu'il a ainsi traités.

LXIII. Parmi les mers difficiles, mauvaises, où la navigation est pénible, et d'où l'on se tire malaisément, est la mer des *ghobbs* de Sérendîb qui est longue de trois cents parasanges. Les crocodiles y abondent. Les rivages sont hantés par les tigres. Des pirates y croisent, attaquent les navires, et mangent les gens dont ils s'emparent. Ce sont les plus méchants des hommes: nulle part on n'en voit de pareils. Triste pays! Si le navire qui traverse ces mers est saisi par les pira-

مثلهم فالمركب الذى يقطع هذا البحر متى اخذه البوارج اكلوا اهله وان عرق لم يمص عليه ساعة حتى يأكل اهله التماسيح وان انكسر بقرب البرّ وصعد اهله الى الساحل قطعهم النمور فى ساعة واحدة ✿

ومن اخبار الهند فى سننهم الطريفة ما حدّثنى به الحسن بن عمرو انّه سمع شيخا عالما بسِيَر الهند يقول انّ بعض ملوك الهند الكبار كان جالسا يأكل وبازائه ببغا فى قفص معلقة فقال لها تعالى فكلى معى فقالت له انا افزع من السنّور فقال لها انا بلاوجرك وهو بكلام الهندىّ[a] انّى

f 58r افعل بنفسى مثل ما يصيبك ' وتفسير هذه اللفظة ومعناها هو ما اذكره وذلك ان المَلِك[b] من ملوك الهند يجىء اليه من الرجال عدّة على حسب محلّه وجلالة قدره فيقولون له نحن بلاوجرك فيطعمهم الارزّ بيده[c] ويعطيهم التانبول[d] بيده فيقطع كلّ واحد منهم الخنصر من اصابعه ويضعها بين

a) Cod. الهنداى. b) Cod. الملوك. c) Cod. بيده. d) Cod. التانبول.

tes, les hommes sont pris et mangés; s'il sombre, les crocodiles dévorent les naufragés; s'il fait naufrage proche de terre et que les malheureux atteignent au rivage, ils sont la proie des tigres qui les mettent en pièces en un instant.

LXIV. En fait de coutumes singulières répandues dans l'Inde, Haçan fils d'Amr m'a appris qu'il avait entendu un chéikh qui connaissait les usages de ce pays, raconter l'histoire suivante:

Un des grands rois de l'Inde était assis, prenant son repas. En face de lui un perroquet se tenait dans sa cage. Le roi lui dit: „Viens manger avec moi. — J'ai peur du chat, répond l'oiseau. — Je serai ton *balâoudjer*", reprend le roi, c'est-à-dire, en langue indienne, „je m'engage à subir le pareil de tout ce qui peut t'arriver." Et voici comment le chéikh expliquait le sens de cette expression. Lorsque les rois de l'Inde montent sur le trône, il leur vient une troupe d'hommes plus ou moins nombreuse suivant leur magnificence et l'éclat de leur pouvoir. Ces hommes disent au roi: „Nous sommes tes balâoudjers." Il leur fait manger le riz et leur donne le bétel de sa propre main; chacun d'eux se coupe le petit

يديه ثم يكونون معه حيث سلك يأكلون بأكله ويشربون بشربه ويتولّون اطعامه ويستقصون ساير احواله فلا تدخل اليه حظيّة ولا جاريه ولا غلام الّا فتّشوه ولا يفرش له فراش الّا فتّشوه ولا يقدم له طعام ولا شراب الّا قالوا للذى احضره كل منه اوّلا وما اشبه هذا من ساير الاشياء التى يخاف على الملوك منها فان مات قتلوا انفسهم وان احرق نفسه احرقوا انفسهم وان مرض عذّبوا نفوسهم لمرضه وان حارب او حورب كانوا حوله ومعه ولا يجوز ان يكون هؤلاء البلاوجريه[a] الّا من عِلْيَة اهل الموضع ومن يرجع الى نجدة وبسالة وشهامة وله رواء ومنظر فهذا معنى البلاوجريه[a] فلمّا قال الملك لها انا بلاوجرك اكل الأرزّ عنها فلمّا راته قد اكل الأرزّ 58r. عنها وقال لها انا بلاوجرك[b] نزلت من القفص وجاءت فجلست على الخوان لتأكل فقصد السنّور فقطع رأسها فأخذ الملك بدن الببغا فجعله

a) Cod. اللاوجريه. b) Cod. بلاجرك.

doigt, qu'il place devant le prince. A partir de ce moment, ils le suivent partout où il va, mangent de ce qu'il mange, boivent de ce qu'il boit. Ils veillent à sa nourriture et prennent soin de tout ce qui le regarde. On n'introduit auprès de lui aucune maîtresse, ni servante, ni serviteur, qu'ils ne les aient examinés; on ne lui prépare aucun lit, qu'ils n'en aient fait l'inspection. Aucune boisson, aucun mets ne lui est servi, qu'ils ne l'aient fait goûter par celui qui l'apporte. Et de même pour toute chose qui peut offrir quelque danger pour le roi. S'il meurt, tous se tuent; s'il se brûle, ils se brûlent; s'il est malade, ils se maltraitent pour souffrir comme lui. En guerre, à l'attaque et à la défense, ils sont autour de lui et ne le quittent pas. On n'admet parmi les balâoudjers que des hommes de familles distinguées, vaillants, braves et intelligents. Telle est l'explication du mot *balâoudjer*.

Lors donc que le roi eût dit au perroquet: „Je suis ton balâoudjer," il mangea un peu de riz de l'oiseau. Et aussitôt celui-ci descendit de sa cage et vint se mettre à table avec le roi. Le chat survint, qui lui trancha la tête. Le roi

فى صينيّة وجعل عليه الكافور وحوله الهيل والنانبول[a] والنورة والفوفل وضرب الطبل ودار فى البلد وفى عسكره والصينيّة على يده ثم كان يوجّه بالصينيّة كلّ يوم فيطوف بها فى البلد مدّة سنتين[b] فلمّا طال ذلك اجتمع عليه البلاوجريّة وغيرهم من اهل مملكته فقالوا له هذا قبيح وقد طال الأمر فيه فالى كمْ تدافع امّا ان تفى والّا فرّقنا حتّى نعزلك ونقلب ملكا غيرك لانّ فى الشرط انّه اذا[c] قال انا بلاوجرك ثم وجب عليه حكم فدافع به او نكل عنه فقد صار بهندا والبهند[d] عندهم هو الذى لا يجوز عليه الحكم لِقلّته ومهانته وسقوطه مثل المغنّى[e] والزامر وما اشبه ذلك والملك ومن دونه فى ذلك سواء اذا[f] نكل عن واجب فلمّا رأى هذا جمع f. 59r العود والصندل والسليط وحفر حفيرة وجعل ذلك فيها واحرقه بالنار ثم رمى بنفسه فيها فاحترق واحترق[g] بلاوجريّته *ثم بلاوجريّة البلاوجريّة*[h]

a) Cod. والثانبول. b) Cod. سنيى. c) Deest. d) Cod. الهند. e) Cod. المعنى. f) Cod. اذ. g) Cod. واحرق. h) Addidi.

prit le corps du perroquet, le déposa dans un vase de porcelaine, avec du camphre, du cardamome, du bétel, de la chaux et du poivre. Puis il frappa le tambour, et se mit à parcourir la ville et les rangs de l'armée portant ce vase à la main. Depuis lors, chaque jour il continua ce manège, courant le pays avec le vase. Cela dura deux ans. Enfin les balâoudjers et autres personnages importants du royaume vinrent à lui et lui dirent: „Ta conduite n'est pas convenable, et la chose a duré assez longtemps. Qu'attends-tu? Fais ton devoir, sinon nous aviserons à te deposer et à prendre un autre roi." En effet, quiconque a dit: „Je suis ton balâoudjer" et ne remplit pas les obligations que cela lui impose, devient chez les Hindous *bahnd*, qui est le nom qu'on donne aux personnes en dehors de la loi, incapables par faiblesse, impuissance ou bassesse, de remplir leurs obligations, comme sont les chanteurs, les musiciens et autres gens de tel acabit. Les rois, pas plus que les autres hommes, n'échappent à cette règle.

Quand le roi vit cela, il creusa une fosse, la remplit de bois d'aloès, de sandal et d'huile, y mit le feu et s'y jeta. Il fut brûlé, et ses balâoudjers s'y jetèrent

يعنى اتباع الاتباع فارموا نعوسهم معه فاحترق فى ذلك اليوم نحو الفى نفس معه وكان اصل ذلك قوله للببغا انا بلاوجرك ۞

وحدثنى انّ الملوك بسرنديب ومن يجرى مجراهم تحملون فى الهندول وهو مثل محفّة على اعناق الرجال ومعه كرندة من ذهب فيه ورق التانبول وحوائجه يحملها غلام آخر والغلمان والاصحاب معه ويطوف فى البلد او يمضى فى حاجة وهو يمضغ التانبول ويبصق فى المبصقة فربّما جاءه البول وهو فى مسيره ذاك فيخرج من الهندول ويبول فى الطريق او السوق او حيث اتفق له وهو مع ذلك ساير ليس يقف فاذا فرغ من بوله ردّ الى ثيابه ولم يمسحه ۞

وحدثنى قال رأيت بسندان رجلا من الهند قد اجتاز بدار فانصبّ f.59r
عليه وعلى ثيابه بول من تلك الدار فوقف وصاح بهم هذا الذى صبّ

avec lui et furent pareillement brûlés; les balâoudjers des balâoudjers, c'est à dire les suivants des suivants, en firent autant; si bien que, ce jour là, il y eut environ deux mille personnes de brûlées. Et tout cela, parce que le roi avait dit à son perroquet: „Je serai ton balâoudjer."

LXV. Le même m'a conté qu'à Sérendîb, les rois et ceux qui se comportent à la façon des rois, se font porter dans le *handoul*, qui est semblable à une litière, soutenu sur les épaules de quelques piétons. Un autre serviteur porte un plat d'or contenant des feuilles de bétel et ce dont le maître a besoin; accompagné de ses gens, celui-ci va en cet équipage partout où il a affaire, mâchant le bétel et crachant dans le crachoir. Lorsqu'il lui prend envie d'uriner, il sort du handoul et pisse dans le chemin, dans la rue, là où il se trouve, toujours marchant, sans s'arrêter; et après avoir pissé, il rentre son affaire sans l'essuyer.

LXVI. Le même m'a conté encore qu'il avait vu à Sendân un Hindou passant près d'une maison recevoir sur le corps et sur les vêtements de l'urine qu'on je-

علىّ ماء من غسل اليد او غسل الفم وهو عندهم اقذر ما يكون فقالوا له هذا بول صبىّ بال الساعة فقال كنّا بمعنى جيّد ومضى وعندهم انّ البول انظف من الماء الذى غسل به اليد والفم ✿

وحدثنى انّ الواحد من الهند يتغوّط وينزل الى الثلاج وهو بركة الماء المنصبّ من الجبال والصحارى فى اوان الامطار والسيول حتّى يغتسل فيه ويستنجى فاذا تنظّف[a] تمضمض بالماء وخرج من الثلاج فمجّ الماء من فيه الى الارض لانّ عنده انّه اذا مجّ الماء من فيه الى الثلاج افسده[b] ✿

وحدثنى عن من دخل سرنديب وخالط اهلها انّ[c] من رسوم سلطانها فى معاملته اشياء منها ان له منظرة[d] على الشطّ يضرب فيها على الامتعة ✿

a) Cod. تنصف. b) Cod. وافسده. c) Cod. وان. d) Cod. منظر.

tait. „Eh! cria-t-il en s'arrêtant. Est-ce de l'eau qui ait servi à laver les mains ou à rincer la bouche?" Et c'est là pour eux ce qu'il y a de plus sale. On lui répondit: „C'est l'urine d'un enfant qui vient de pisser. — *Kanna*", dit-il, c'est-à-dire „fort bien!" et il continua sa route. Car, pour ces gens-là, l'urine est plus propre que l'eau dont on s'est lavé les mains ou la bouche.

LXVII. Lorsqu'un habitant de ce pays a satisfait un besoin naturel sérieux, il descend, pour se nettoyer, dans le *thaladj*, qui est un étang rempli de l'eau qui coule des montagnes et de la plaine à la saison des pluies et des torrents. Son opération terminée, il prend une gorgée de cette eau, qu'il gargouille dans sa bouche, sort de l'étang, et rejette la gorgée d'eau sur la terre; car ils croiraient souiller l'étang en y rejetant l'eau qui a rincé la bouche.

LXVIII. Le même Haçan m'a dit, d'après quelqu'un qui était allé à Sérendîb et y avait vécu avec les habitants, que le roi a sur le rivage un bureau d'inspection où l'on frappe les marchandises d'un impôt.

وحدثنى بعض البحريّين من امر الحيّات بكولم ملى ما يدهش وذكر انّ f. 60r
منها حيّة تسمّى الناغران[a] منقّطة على رأسها[b] مثل الصليب اخضر ترفع
رأسها من الارض مقدار ذراع وذراعين على قدر كبرها ثم تنفخ[c] رأسها
واصداغها وتصير مثل رأس الكلب واذا سعت لم تلحق واذا طلبت
لحقت ما ارادت واذا نهشت قتلت وانّ بكولم ملى رجل مسلم يسمّى
بالهنديّة بنجى[d] وهو صاحب الصلوة يرقى[e] نهشة هذه الحيّة فربّما كان
قد تمكّن سمّها فيه فلم ينفع وفى الأكثر يعيش من* يرقيه ويرقى[f] ايضا
من نهشتها وغيرها[g] من الافاعى والحيّات بهذه الناحية جماعة من الهند
يرقون *الّا ان[h] رقية هذا المسلم لا تكاد تخطئ قال لى هذا الرجل
وشاهدته وقد جاءوه برجل قد نهشته هذه الحيّة وحضر رجل من الهند
موصوف بالحذق بالرقية ليبرأ وجعل المسلم يرقيه ليموت فمات وانّه f. 60v

a) Cod. الناعران b) Cod. براسه. c) Cod. تنفح. d) Cod. يسمى e) Cod. يرقى
f) Cod. يرقيه ويرقى. g) Cod. غيرها. h) Cod. الان.

LXIX. Un marin m'a rapporté sur les serpents de Koulam-Méli des choses vraiment extraordinaires. Il y en a un, nommé le *Nâghérân*, qui est tacheté et qui a sur la tête comme une croix de couleur verte. Ce reptile lève la tête à une aune ou deux du sol, suivant sa taille; il la gonfle ainsi que les tempes, jusqu'à lui donner la grosseur de la tête d'un chien. Quand il fuit, on ne peut l'atteindre; lorsqu'il poursuit, rien ne lui échappe. S'il pique, il tue. Il y a à Koulam-Méli un musulman, nommé en indien Bendji (Bonze), c'est-à-dire prêtre, qui guérit de la piqûre de ce serpent au moyen d'incantations. Parfois l'action du venin est trop avancée, et le charmeur n'y peut rien. Mais presque tous ceux qu'il soigne en réchappent. Il y a encore nombre d'Indiens qui font des charmes contre la piqûre du Nâghérân et d'autres serpents ou vipères; mais les enchantements de ce musulman réussissent toujours.

„Un jour, me dit ce marin, j'étais avec lui quand on lui amena un homme qui avait été piqué par un de ces serpents. Il y avait là un Indien renommé pour son savoir magique, qui se mit à faire des charmes pour la guérison du blessé.

شاهده ايضا وقد رقا غير واحد ممّن قد نهشته هذه الحيّة وغيرها قرأ وسلم وانّ ببلاد كولم ملى خاصّةً حيّة صغيرة ولها رأسان احدهما الاصغر صغير يقال لها بطر وانّما اذا فتحت فمها الاصغر كان مثل منقار العصفور اذا نهشت بأيّهما لم يمهل طرفة عين ✿

وحدثنى ابو الحسن قال حدّثنى محمّد بن بابشاد قال رأيت بغبّ سرنديب من امر الحيّات اشياء ظريفة ومن اصحاب الرقى امر عجيب وشاهدتهم فى بعض البلاد القريبة من برسب[a] اذا نهشت احدهم افعى او حيّة رقوه فان نفعت الرقيا وسلم والّا[b] جعلوه فى سرير[c] من خشب فتركوه على وجه *الماء مع الجزر[d] فى نهر لهم يجرى الى البحر ودورهم او دار اكبرهم على ذلك النهر طوله وقد علموا انه لا يوضع فى مثل ذلك السرير

a) Sic. b) Cod. الّاو. c) Cod. سريره. d) Cod. المايع البحر.

Et le musulman en fit de son côté pour que l'homme mourût; et il mourut. Dans d'autres circonstances, ce marin a vu le musulman guérir plus d'une personne piquée par ce serpent ou par tout autre.

Il y en a une espèce à Koulam-Meli, qui est particulière au pays. C'est un serpent de petite taille, qui a deux têtes, l'une bien moins grosse que l'autre. On le nomme *batar*. Lorsqu'il ouvre la petite bouche, on dirait le bec d'un passereau. S'il pique avec l'une quelconque des deux, c'est l'affaire d'un clin d'œil.

LXX. Abou'l-Haçan m'a conté que Mohammed fils de Bâbichâd lui disait: „J'ai vu dans un *gobb* de Sérendîb de singulières choses quant aux serpents et aux charmeurs. Voici ce dont j'ai été temoin dans un endroit voisin de .... Lorsqu'un homme y est piqué par une vipère ou un serpent, les charmeurs font leur opération sur lui. Si elle ne donne pas de bons résultats, ils placent le malade sur un lit de branchages et l'abandonnent au courant de l'eau dans un fleuve de leur pays qui coule vers la mer, et le long duquel sont établies leurs demeures ou du moins celles de la plupart d'entre eux. Comme chacun sait qu'on ne met sur ce lit de branchages qu'une personne piquée, tout homme versé dans

16

f. 61r الّا ملسوع فمن كان منهم يحسن الرقى احد السرير ورقى من فيه فان نفعت رقيته قام الملسوع ورجع الى منزله برجليه وان لم [a] تنفع تركه مع الماء ولا يزال بطول البلد يأخذه واحد بعد واحد فيرقيه من يحسن الرقى فان نفعت رقيته قام الملسوع وان لم تنفع سرحه فلا يزال كذلك مع الماء حتّى يبلغ الى آخر البلد فاذا لم تنفع الرقيه فيه حمله الماء حتّى يرمى به فى البحر ويغرق او ينفق [b] قبل ان يصل الى البحر لانّه ليس فى الامر ان يتركونه على الارض ولا يتمسّك به اهله رجاء ان يصلح فان سلم رجع برجليه وان لم ينفع فيه الرقى فقد مضى ۞

وحدثنى محمّد بن بابشاد ايضا انّه قال رأيت فى نهر من انهار الاغباب التى تجرى الى البحر تجرى فى الجزر جريا عظيما والمدّ يجرى كذلك فمررت فى بعض الايّام بذلك النهر والماء قد نزل عن اكثره وظهرت حافتاه

a) Deest. Deinde Cod. ينفع. b) Cod. ينعف. c) Cod. الحرير.

l'art des enchantements retire le lit et fait sur l'homme ses opérations magiques. Si la chose réussit, l'homme se lève et s'en retourne chez lui sur ses jambes. Si elle ne réussit pas, le lit et l'homme sont de nouveau abandonnés au courant. La même cérémonie se répète tout le long du fleuve, jusqu'au bout du pays. Si les enchantements ont été inutiles, le courant emporte le malade jusqu'à la mer, où il se noie, à moins qu'il n'ait succombé auparavant. Car il n'est pas d'usage qu'on le laisse à terre, ni que sa famille le prenne pour le soigner. S'il se tire d'affaire, il s'en retourne sur ses jambes; si les enchantements ne lui profitent pas, il disparaît."

LXXI. Mohammed fils de Babichâd m'a dit encore: „Je passais un jour près d'un des fleuves des Gobbs qui coulent vers la mer, et dans lesquels le flux et le reflux se font sentir avec une grande force. Le niveau était presque au plus bas et les deux plages restaient à découvert. J'aperçus, assise sur le sable, les jambes croisées, une vieille femme qui avait gardé ses vêtements, bien qu'elle fût au ras de l'eau.

f. 61v. واذا بعجوز عليها ثيابها متربّعة[a] قاعدة على الرمل مع ضفة[b] الماء فقلت
لها ما الذى يقعدك هاهنا فقالت لى انا عجوز كبيرة وقد عشتُ مدّة
طويلة واكلت من الدنيا قطعة واحتجت ان انقرّب الى خالقى لانجو
فقلت فما الذى يقعدك هاهنا فقالت انتظر الماء حتّى يجىء فيحملنى فما
زالت قاعدة فى موضعها حتّى جاء الماء فحملها وغرقها، وقد ذكرت فى هذا الجزء
فى غير موضع[c] من اخبار الهند فى قتلهم انفسهم بضروب القتل ما فيه كفاية ۞
حدّثنى بعض من دخل الهند انّه رأى بكنبايت[d] الواحد بعد الواحد
يجىء الى الخوره[e] ليغرق نفسه فيعطى الأجرة لمن يغرقه[f] يتخوّف ان
يدركه الخوف او الجزع او يبدو له فى تغريق نفسه فيعطى الأجرة لمن[g]
يضع يده فى قفاه ويغطّه[h] فى الماء حتّى يتلف وان صاح او استعفى
او سئله ان يطلقه لم يفعل ۞

a) Cod. متربعة. b) Cod. ضفه. c) Deest. d) Cod. s. p. e) Cod. الخور. f) Cod. s. p. Additur لا. g) Cod. لم. h) Cod. ويغطيه.

„Que fais-tu là? lui dis-je. — Je suis, repondit-elle, une vieille femme fort âgée. Voilà longtemps que je vis; j'ai mangé ma part de ce monde, et j'ai besoin de me rapprocher de mon créateur pour mon salut. — Et pourquoi t'asseoir en ce lieu? — J'attends, dit-elle, que l'eau revienne et m'emporte." Elle demeura en effet assise au même endroit, jusqu'au retour de la marée, qui la saisit et la noya.

Du reste j'ai déjà rapporté en maint endroit de ce livre assez de traits relatifs au suicide chez les Indiens.

LXXII. Un voyageur m'a conté qu'il avait vu dans l'Inde, à Kanbâyat (Cambaie), plus d'un Indien venir à l'embouchure de la rivière dans l'intention de se noyer. Ils payaient quelqu'un pour les noyer, de peur que la crainte, le trouble les empêchât d'accomplir eux-mêmes leur suicide. Chacun d'eux donne donc un salaire à une personne qui lui pose la main sur la tête et le maintient sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit mort. Qu'il crie, demande grâce et prie qu'on le relâche, la personne n'a garde de céder.

وحدثنى بعض من دخل بلاد السهال انّه راى بجزيرة البقر — وهو بين f. 63r جزيرة سرنديب وبين مندورين وهى من الجزاير التى حوالى جزيرة سهيلان — بُدّا للهند عظيما[a] وانّ الهند يقولون ان هذا البُدّ[b] كان بجزيرة سهيلان فعبر البحر حتّى صار بجزيرة البقر وانّه يقيم فى كلّ جزيرة منها الف سنة[c] ثم يعبر الى اخرى ✿

وحدثنى محمّد بن بابشاد قال رأيت بسريرة عند امرأة بها دابّة على صورة بنى آدم الّا ان وجهها اسود مثل وجه الزنج ورجليه ويديه طوال ازيد ممّا عليه الآدمىّ وله ذنب طويل وعليه شعر مثل شعر القرد وهو جالس فى حجره المرأة قد تشبّث بها فقلتُ لها ما هذا فقالت من اهل الغياض والاشجار وكان يصيح صياحا ضعيفا لا يفهم ما هو وهو قريب من القرد الّا ان وجهه وجه بنى آدم وخلقته مثل بنى آدم ✿

a) Cod. عظم. *b*) Cod. البلد. *c*) Conjectura addidi.

LXXIII. Un voyageur qui a pénétré dans les pays de Sahâl, m'a dit qu'il avait vu dans l'île de Baqar, située entre l'île de Sérendîb et Mandourin, qui est une des îles des parages de *Séhilân* (Ceylan), une énorme idole des Indiens. Ceux-ci disent que cette idole se trouvait jadis dans l'île de Séhilân, mais passa la mer pour s'établir dans l'île de Baqar. Ils croient que l'idole demeure mille ans dans chacune de ces îles et passe ensuite dans une autre.

LXXIV. „A Serira, m'a dit Mohammed fils de Bâbichâd, j'ai vu une femme qui avait une bête à figure humaine, sauf que le visage était noir comme celui des Zindjs, et que les pieds et les mains étaient plus longs que ceux de l'homme. Cet animal avait une longue queue et du poil comme les singes. Il était assis sur les genoux de la femme et se tenait serré contre elle. Je lui demandai: „Qu'est-ce que cela?" Elle me dit: „Un habitant des fourrés et des bois". Il poussait de petits cris inintelligibles. Bien qu'il fût voisin du singe, sa figure et sa conformation étaient celles d'un être humain."

f. 62v. وحدثنى انّ بجزيرة لامرى من الزرافة ماᵃ لا يوصف كبره وحكى عن من حدّثه من اهل المراكب الذين كسرهم البحر انّهم اضطرّوا الى المشى من نواحى فنصور الى لامرى وكانوا لا يمشون بالليل خوفا من الزرافة لانّها لا تظهر بالنهار فاذا اقبل الليل صعدوا على شجرة عظيمة خوفا منها فاذا كان الليل احسّوا بها تدور حولهم ويروا بالنهار آثار وطيها على الرمل وانّ بالجزيرة من النمل ما لا يوصف كثرة وخاصّة بجزيرة لامرى فانّ النمل فيها عظيم ۞

وحدثنى انّه سمع بعض البحريّين يحكى ان بلولو بيلنك — وهو جون فى البحر — فيه قوم يأكلون الناس لهم اذناب وهم فيهاᵇ بين ارض فنصور وارض لامرىᶜ * تمّ الجزء الاوّلᵈ يتلوه فى الثانى * خبر جزيرة النيانᵉ ان شاء الله تعالى ۞

a) Cod. مى. b) Cod. فيها. c) Deest. d) Haec conjectura supplevi. e) Iterum addidi. In Cod. tantum superest ان.

LXXV. Le même m'a appris que, dans l'île de Lâmeri, il y a des *zarâfa* (sarabha), d'une grandeur indescriptible. On rapporte que des naufragés, forcés d'aller des parages de Fansour vers Lâmeri, s'abstenaient de marcher la nuit par crainte des zarâfa. Car ces bêtes ne se montrent pas le jour. A l'approche de la nuit, ils se réfugiaient sur un grand arbre; et, la nuit venue, ils les entendaient rôder autour d'eux; et le jour ils reconnaissaient les traces de leur passage sur le sable. Il y a aussi dans ces îles une multitude effroyable de fourmis, particulièrement dans l'île de Lâmeri où elles sont énormes.

LXXVI. Le même m'a conté qu'il avait entendu dire par un marin qu'à Louloubilenk, qui est une baie de la mer, il y a un peuple mangeur d'hommes. Ces anthropophages ont des queues. Ils demeurent entre la terre de Fansour et la terre de Lâmeri.

Ici finit la première partie.

Suit, dans la seconde partie, ce qui concerne l'île d'el-Neyân, s'il plait à Dieu.

وحدثنى محمد بن بابشاد انّ بجزيرة النيان — وهو جزيرة فى البحر f. 63r
الخارج بينها وبين فنصور[a] مقدار مائة فرسخ — قوم يأكلون الناس ايضا ويجمعون روس الناس عندهم ويفتخر الواحد منهم بكثرة ما جمع من الروس، ويشترون سبايك صفر بالثمن الوافر ويذخرونه مكان الذهب ويبقى فى بلادهم الدهر الطويل كما يبقى الذهب عندنا والذهب عندهم لا مقام له بل يكون منه ما يكون من الصفر عندنا فتبارك الله احسن الخالقين ۞

وبعد جزيرة النيان ثلث جزاير يقال لها براوه اهلها ايضا يأكلون الناس ويجمعون روسهم فيتعاملون بها ويقتنونها ۞

وحدثنى انّ جميع اهل فنصور ولامرى وكله وقاقله وصنفين وغيرهم يأكلون الناس الّا انهم لا يأكلون الّا اعداءهم من طريق الغيظ عليهم

a) Cod. هيصور.

LXXVII. Je tiens de Mohammed, fils de Bâbichâd, que dans l'île d'el-Neyân, qui est une île de la mer Extérieure, à cent parasanges de Fansour, il y a aussi des anthropophages. Ils font collection de crânes et se font gloire du nombre qu'ils en ont pu rassembler. Ils achètent des lingots de cuivre jaune à un prix très-élevé, et les gardent au lieu d'or; car ce métal est aussi durable chez eux que l'or chez nous. Quant à l'or, ils le regardent comme sans valeur, et n'en font pas plus de cas que nous du cuivre. Béni soit Dieu le meilleur des créateurs!

LXXVIII. Au-delà de l'île d'el-Neyân, on trouve trois îles nommées Béraoua dont les habitants sont aussi mangeurs d'hommes; ils gardent les crânes et ce sont pour eux des articles de valeur qu'ils emploient dans le commerce.

LXXIX. Tous les peuples qui habitent Fansour, Lâmeri, Kalah, Qâqola, Sanfîn et autres terres voisines sont anthropophages; mais ils ne mangent que leurs ennemis, par esprit de vengeance et non par besoin de manger. Ils coupent la

وليس يأكلونهم من طريق للجوع ويعدّدوا من لحم الانسان ويصنعونه من f. 68r. انواع الصنعه والالوان وينتقلوا به الى الخمر ❀

وحدثنى انّ اهل جزاير لجبالوس وهى جزاير كثيرة طولها ثمانين فرسخا يقصدون المركب ويشترون منهم المتاع يدا بيد وانّه متى حصل مع احدهم شىء قبل ان يعطى بدلا منه مضى[a] ولم نقدر على استرجاعه منه وربّما[b] انكسر المركب ووقع اليهم رجل او امرأه فيسلم معه شىء من ماله او ثيابه فان كان الذى سلم معه بيده لم يأخذوا منه شيئا كاينا ما كان لانّهم لا يأخذون من يد احد يقع لهم شيئا ثم يقعدونه فى منازلهم ويطعمونه ممّا يأكلون ولا يأكل الواحد منهم حتّى يطعم ضيفه فاذا اكل الضيف اكل ما يفضل عنه ولا يزال عندهم مَن هذه صورته حتّى يجتاز بهم مركب فاذا جاءهم مركب حملوه اليه وقالوا لاهل المركب اعطونا شيئا

a) Cod. ومضى. b) Cod. ربما.

chair humaine en lanières qu'ils font sécher et préparent de diverses manières, puis ils la servent comme dessert, pour manger avec le vin.

LXXX. Le même m'a dit que les insulaires des îles Ladjbâlous, groupe nombreux qui s'étend sur une longueur de quatre-vingts parasanges, rejoignent les navires et y font des achats de la main à la main. Si on leur lâche un objet avant de tenir l'échange, ils se sauvent et on ne peut le ravoir.

Lorsqu'un navire fait naufrage sur leurs côtes, et qu'un homme ou une femme tombe sur leur rivage, si le naufragé a sauvé quelque chose et qu'il le tienne à la main, ils ne lui prennent absolument rien, car ils n'enlèvent jamais un objet de la main d'une personne tombée chez eux. Ils accueillent l'étranger dans leur logis, le font asseoir, lui donnent à manger de ce qu'ils mangent, et ne mangent eux-mêmes qu'après que leur hôte est rassasié. Ils continuent à le traiter ainsi jusqu'à l'arrivée d'un navire. Alors ils le conduisent à bord et réclament en échange un salaire, que le capitaine du navire ne peut refuser de don-

وخذوه منّا فلا بدّ لاهل المركب ان يعطوهم شيًا عنه ويأخذونه وربّما f. 64r كان الذى يقع لهم شهماᵃ فيخدمهم ويفتل الكنبارة ويبيعه عليهم بالعنبر ويجمع شيًا الى وقت اجتياز المراكب فيجمع شيًا ᵇ فى معامه عندهم ✿

وحدثنى بعض من دخل بلاد الهند انّه سمع انّᶜ الادماسᵈ الجيّد النادر المرتفع مجلب من نواحى قشمير وانّ هناك واد بين جبلين فيه نار توقد طول الدهر ليلا ونهارا وشتاء وصيفا والادماس فيه وليس يطلبه الّا طايفة من الهند سفلة يحملون انفسهم على المهالك فتجتمع الجماعة منهم ويقصدون هذا الوادى ويذبحون الغنم الهزلة ويقطّعونها قطعا ويقذفون بالقطعة بعد القطعة فى كفّة منجنيق يعملونه لانّ التقرّب من الموضع لا يمكنهم لجهات شتّى منها انّ وهج النار يمنع من ذلك ومنها انّ حول النار من الافاعى والحيّات ما لا يوصف وفيها ما لا يمهل حتّى

a) Cod. سهما. b) Cod. s. p. c) Deest. d) Hic et infra الاوملس.

ner, s'il veut emmener l'étranger. Parfois celui que le sort a ainsi jeté chez eux est un homme ingenieux qui trouve moyen de leur rendre service en tressant des cordes en bourre de cocos; il les leur cède en échange d'ambre (gris), dont il fait provision jusqu'au moment du passage d'un navire. De cette façon, le séjour qu'il a fait chez eux lui apporte quelque profit.

LXXXI. Un voyageur qui a pénétré dans les pays de l'Inde m'a conté que, d'après ce qu'il avait oui dire, les diamants les plus purs, les plus beaux, les plus précieux, se tirent des régions du Cachemire. Il y a là une gorge entre deux montagnes où brûle constamment un feu qui ne s'éteint ni nuit, ni jour, ni été, ni hiver. Là sont les diamants. Seuls, des Indiens de basse condition se hasardent dans ces pays dangereux. Réunis en troupe, ils gagnent les abords de la gorge. Ils tuent des brebis maigres et les débitent en morceaux; puis ils jettent ces morceaux l'un après l'autre dans la gorge au moyen d'une machine à plateau qu'ils mettent en mouvement. Maintes raisons en effet leur rendent impossible l'accès de la gorge. C'est d'abord ce feu toujours brûlant; et de plus,

f. 64v. يتلف فاذا قذفوا باللحم انحدرت عليه النسور وهى كثيرة فتخطفه ان وقع بعيدا من النار فترفعه فاذا رأوا النسر قد اخذ اللحم اتبعوه حيث يمضى فربّما سقط من القطعة اللحم التى اخذها شىء من الادماس وربّما انحدر فى موضع فيأكلها فيجدون فى ذلك الموضع الادماس وربّما سقطت القطعة اللحم فى النار فتحترق وربّما وقع النسر على قطعة لحم بقرب النار فيحترق ويتشيّط[a] وربّما اختطفها النسر قبل سقوطها الى الارض على حسب ما يتّفق فهكذا يأخذ الادماس وفى اكثر يتلف طالبه بالافاعى والحيّات والنار وملوك الناحية يطلبون الادماس ويشدّدون[b] فى طلبه وطلب من يلتمسه ويفتّشونهم اشدّ تفتيش لجلالة الادماس وعظم خطره ❁

وحدّثنى اسمعيلويه الناخذاة قال اجتمع لى فى كرّة واحدة وردتُ فيها من

a) Cod. تتنشط. b) Cod. ويسددون.

autour de ce feu, une multitude indescriptible de vipères et de serpents, telle qu'aucun être vivant n'y peut passer sans périr.

Quand ils ont jeté cette viande, voilà que les aigles en gr and nombre s'abattent sur cette proie, la saisissent, si elle tombe à distanc / du feu et l'emportent. Ils suivent l'aigle dans son vol. Parfois quelque di mant tombe du morceau d viande enlevé. Et quand l'aigle s'est abattu en quelque endroit pour la manger, ils y vont et trouvent les diamants. Si la viande tombe dans le feu, elle se brûle; l'aigle qui veut saisir un morceau trop près du feu se brûle pareillement. Quelquefois aussi, par hasard, l'aigle saisit la viande à la volée, avant qu'elle atteigne le sol.

Et voilà comment se prennent les diamants. La plupart des gens qui s'occupent à les chercher périssent par le feu, les serpents ou les vipères. Les rois de ces contrées sont fort amateurs de diamants et se donnent beaucoup de peine pour en avoir. Les gens occupés à ce métier sont l'objet d'une surveillance rigoureuse, à cause de la beauté et du haut prix de ces gemmes.

LXXXI. Dans le seul cours d'une traversée que je fis de Kalah à Oman, en l'année 317, me dit le capitaine Ismaïlawéih, il m'arriva plus de choses extra-

كله الى عمان وذلك فى سنه [a] سبعه عشر وثلاث مائه ما لم تجتمع لناخدا f. 65r قبلى حطفت من كله [b] فلقينى فى طريقى سبعين بارحه حاربتهم ثلاثه ايّام متواليه واحرقت عدّة منها [وقتلت جماعه وتخلّصت وقطعت من كله الى ان وصلت الى شط العرب يعنى شِحْر لُبان [c] فى احد واربعين يوما فأخذ السلطان بعمان من عشور الامتعه التى فى مركبى ستمائه الف دينار وترك على الناس من العشور فى بضايع وغير ذلك ممّا سامحهم فيه ما لعلّه يكون نحو مائه الف دينار سوى ما سرق من العشور ولم يوقف عليه وهذه ثلاثه اشياء اجتمعت فى كرّة واحدة تتّفق لم تجتمع ولا متفرّقه لاحد ورد من هذه الناحيه قطّ ❁

وحدثنى البلوحىّ [d] المتطبّب [e] بعمان قال كنت بالتِيز [f] ووقعنا اليها بالتَوَاهِيَه

a) Deest. b) Cod. كلاه. c) Cod. شحر بار. d) Cod. البلوحى. e) Cod. المتطبيب. f) Cod. بالبير.

ordinaires qu'il n'en est arrivé à tout autre capitaine avant moi. Sortant de Kalah, je fis rencontre de soixante-dix barques de pirates, contre lesquelles je me battis durant trois jours consécutifs. J'en coulai bas un certain nombre, et maints assaillants furent tués. Échappé à ce danger, j'effectuai en quarante et un jours le voyage de Kalah à Chihr de l'encens sur la côte arabique. Pour la dîme des marchandises dont mon navire était chargé, le sultan d'Oman prit six cent mille dinars, sans compter la part dont il fit généreusement remise à nos gens, et dont le total pouvait s'élever à cent mille dinars environ, sans compter aussi les marchandises qui échappèrent aux droits et ne furent pas découvertes.

Voilà trois choses qui me sont arrivées à moi seul, en un seul voyage, et qui ne sont arrivées, même séparément, à aucune autre, dans une pareille traversée.

LXXXII. Voici un fait que je tiens d'el-Beloudji, médecin à Oman. „J'étais, dit-il, à El-Tîz, où nous avait conduits une erreur de route. Nous étions dé-

فنركنا المركب ونجلنا لحموله واقمنا ننتظر الشريا فبينما نحن كذلك يوما من الايّام اذ واقت امرأة لها قدّ وتمام وحسم حسن ومعها شيخ ابيض f. 68r الرأس واللحيه صعيف الجسم نحيف فقالت اشكو اليكم هذا الشيخ وكثرة مطالبته لى وانى ليس اطيقه فلم نزل نرفق بها الى ان وقّفناه ان يصطلح ى اليوم دفعتين وفى الليل مثله فلمّا كان بعد ايّام عادت الينا فشكت مثل ما شكت اوّلا فقلنا له يا هذا الرجل امرك عجيب ى ......[a] خبرك قال كنت ى مركب فلان فى سنه كذا فاصيب وتخلّصت[b] مع جماعه من اهل المركب على الشراع فوقعنا بجزيرة فمكثنا ايّاما لم نطعم شيئا حتّى اشرفنا على التلف ثم وقعت سمكه ميّته قد قذفها الموج الى الساحل فتحامى القوم اكلها خوفا ان تكون[c] اكلت شيئا من السموم فحمل[d] نفسى الجهد الذى ى على اكلها وقلت ان تلفت استرحت ممّا انا فيه وان

a) In cod. lacuna non indicata. b) Cod. وتحصلت. c) Cod. يكون. d) Cod. فحملت.

barqués avec notre chargement et nous restions à attendre le vent favorable, lorsque, un jour, nous vîmes venir une femme d'une taille et d'une beauté parfaites avec un vieillard à tête chenue, à barbe blanche, maigre et chétif. „Je viens" dit-elle „me plaindre auprès de vous de ce vieillard, qui ne me laisse pas un instant de repos." Nous ne cessâmes de l'apaiser et réussîmes à arranger la chose à la condition que le vieillard se contenterait de satisfaire sa passion deux fois par jour et autant par nuit. Quelques jours après, ils repassèrent, et la femme se plaignit comme la première fois. „Brave homme, dîmes nous au vieillard, tu es un personnage de rare espèce; conte-nous ton affaire." Le vieillard dit:

„J'étais en telle année sur tel navire. Nous fîmes naufrage. Échappé à la mort avec quelques autres sur les agrès du bâtiment, nous abordâmes à une île où nous restâmes plusieurs jours sans rien à manger. Nous mourions d'inanition quand un poisson mort rejeté par les flots échoua sur la plage. Mes compagnons n'y voulurent pas toucher, de peur qu'il eût péri par l'effet de quelque poison. Pour moi, la faim me poussa à en manger. „Si je meurs,

عشت كنت قد شبعت لوقت آخر فأخذتها والقوم يمنعونى وجعلت آكلها غير مشويّة فلمّا حصل لحمُها فى حوق النهب فى ظهرى مثل النار ثم صار بطول ظهرى كعمود من نار وانتشر على بدنى واتعبنى فانا منذ f 66r ذاك الوقت والى يومى هذا على هذه الصورة قال وكان له منذ اكله[a] السمكة سنين كثيرة ❀

وتذاكرنا ....

....

.... ❀

وتذاكرنا امر اسمعيلويه بن ابرهيم بن مرداس[b] فقيل لى انّه وصل فى سنة سبع عشرة وثلاثمائة وكان وصوله منذ خطف من كله والى ان دخل

a) Cod. اكلت. b) Cod. مرداس. Cf. supra VI.

disais-je, me voilà délivré de ma misérable situation. Si je vis, je me serai rassasié encore une fois." Je pris donc le poisson, et, malgré les conseils de mes compagnons, je me mis à le manger tout cru. A peine sa chair était descendue dans mon estomac, que je sentis comme un feu s'allumer dans mon épine dorsale; puis ce fut comme une colonne incandescente qui raidisait mes reins, pénétrait dans mon corps et ne me laissait point de repos. Tel est mon état depuis ce jour-là." Or il s'était écoulé des années depuis qu'il avait mangé de ce poisson.

....

....

....

LXXXIII. Nous parlions de l'aventure d'Ismaïlawéïh, fils d'Ibrahim, fils de Mirdâs. Quelqu'un me dit qu'il était arrivé en l'année 317 et que la durée de son voyage depuis son départ de Kalah jusqu'à son entrée dans le port d'Oman

بكّلاء[a] عمان ثمانية واربعين يوما وورد فى تلك السنة كاوان من سرنديب وبلغ عشور مركبه ستّمائة الف دينار *لا مركب اسمعيلويه[b] ✿

حدثنى عن كاوان هذا انّه قال ادخلنى بغبور[c] ملك الصين الى بستان بخانفوا[d] مقدار عشرين جريبا فيه نرجس ومنثور وشقايق وورد وساير الانوار فعجبت من اجتماع الانوار الصيف والشتاء فى وقت واحد فى بستان واحد فقال لى كيف ترى قلت ما رأيت حسنه[e] الّا وهذا احسن ولا طرفه الّا وهذا اطرف منها فقال لى جميع ما ترى من الاشجار والانوار f 66v معموله من الحرير فتفقّدته بعد ان قال لى هذا فوجدت الورق والانوار من الحرير الصينىّ قد عمل وضفر وحبك ونسج وسوّى ومن رآه لم يشكّ فيه انه شجر ونور لا يغادر شيئًا ✿

a) Cod. بكلى. b) Cod. الامركب. Conjectura edidi. c) Cod. بغبون. Cf. supra p. 92. d) Cod. s p. e) Deest.

fut en réalité de quarante-huit jours. Cette même année (un certain) Kâwân arriva de Sérendîb; c'est lui, et non Ismaïlawéih, qui paya pour la dîme de son navire la somme de six cent mille dinars.

LXXXIV. Mon interlocuteur dit encore que ce Kâwân lui avait fait le récit suivant: „Baghbour, roi de la Chine, m'introduisit dans un jardin à Khanfou. Ce jardin avait vingt *djérîb* d'étendue. J'y vis des narcisses, des giroflées, des anémones, des roses et mille espèces de fleurs. Je fus émerveillé de trouver réunies en un seul jardin, en un même moment, toutes les fleurs de l'été et de l'hiver. „Comment trouves-tu cela? me dit-il. — Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli, d'aussi charmant, répondis-je. — Tout ce que tu vois, arbres et fleurs, reprit-il, est un ouvrage de soie." Et je reconnus en effet que ces roses et ces fleurs étaient faites en soie de Chine, tissée, tressée, brodée, travaillée de toute façon; mais si bien qu'à simple vue on ne peut douter que ce soient des arbres et des fleurs.

وباندمان الكبير بيت كبير[a] من الذهب فيه قبر يعظّمه اهل اندمان ولشدّة تعظيمهم ايّاه بنوا عليه بيتا من الذهب واهل الجزيرتين يزورونه ويقولون انّه قبر سليمان بن داود عمّ وانّه كان دعا الله عزّ وجلّ ان يجعل قبره حيث لا يصل اليه اهل ذلك العصر وانّ الله تعالى خصّهم به فجعل قبره عندهم فاندمان[b] لم يقع اليها احد عاد الينا وانّما حكى لى بعض من دخل بلاد الذهب انّه رأى بصنفين[c] رجلا[d] ذكر انّه وصل الى اندمان فى جملة اهل مركب كانوا فيه وأُكلوا ولم يتخلّص غيره وانّه حدّثه بهذا الحديث ۞

f 67r وحدّثنى غير واحد من البحريّين بأمر الدرّة المعروفة باليتيمة وانّما سمّيت اليتيمة لانّه لم يوجد لها اخت فى الدنيا واجودهم شرحًا للقصّة حدّث انّه كان بعمان رجل يقال له مسلم بن بشر وكان رجلا مستورا

a) Cod. الكسر. b) Cod. فاندمان. c) Cod. بصفير. d) Cod. رجلين.

LXXXV. A Andamân-la-Grande est un temple d'or qui renferme un tombeau, objet de vénération pour les habitants; c'est leur grand respect pour ce tombeau qui les a portés à élever au-dessus ce temple d'or. Les habitants des deux îles y viennent en pèlerinage, et ils disent que c'est le tombeau de Salomon, fils de David, — que Dieu les bénisse l'un et l'autre! Ils ajoutent que ce monarque avait prié Dieu de placer son tombeau en un lieu où les hommes de ce temps-là ne pussent aller, et que Dieu lui accordant cette faveur, avait fait choix de leur île pour l'y mettre. En effet, personne jusqu'ici n'avait abordé à Andamân; personne du moins des notres n'en était revenu. Mais un compagnon qui a fait le voyage des pays de l'or, m'a dit avoir vu à Sanfîn un homme qui disait avoir pris terre à Andamân avec l'équipage d'un navire. Tous furent mangés; lui seul échappa; et c'est par lui qu'on a su ce que nous rapportons.

LXXXVI. Bien des marins m'ont parlé de la fameuse perle connue sous le nom de *yétîma* (orpheline), parce qu'elle n'a pas sa pareille au monde. Le mieux renseigné sur son histoire m'a conté qu'il y avait à Oman un homme nommé Moslim fils de Bichr. C'était un personnage honnête et de bonne

حميل الطريفه وكان ممّن يجهّز العوّاصه فى طلب اللؤلؤ وكانت بيده بضاعه فلم يزل يجهّز الرحال للغوص ولا يرجع اليه فايده حتّى ذهب جميع ما كان يملكه ولم يبق له حيله ولا ذخيرة ولا ثوب ولا شىء يجوز بيعه الّا خلخال بمائة دينار لزوجته فقال لها اقرضينى هذا الخلخال لاجهّز به فلعلّ الله تعالى يسهّل شيئًا فقالت له يا هذا الرجل لم تُبق[a] لنا ذخيرة ولا شيئًا نعول عليه وقد هلكنا وافتقرنا فلأَنْ نأكل بهذا الخلخال اصلح من ان تتلفه فى البحر فتلطّف بها واخذ الخلخال وصرفه وجهّز بثمنه الرجال الى الغوص وخرج معهم ومن شرط الغوص ان يقيم 67v. العوّاصه فيه شهرين لا غير وعلى هذا يتشارطون[b] فاقاموا يغوصون تسعه وخمسين يوما ويخرجون الصدف ويفتحونه فلا يحصل لهم شىء فلمّا كان فى يوم الستّين عاصوا على اسم ابليس لعنه الله فوجدوا فيما

a) Cod. تبق. b) Cod. تشارطون.

conduite. Il faisait le métier d'équiper des plongeurs pour la pêche des perles. Il possédait quelque fortune; mais ses affaires avec les plongeurs réussirent si peu qu'il dissipa tout son bien et resta un beau jour sans ressources, n'ayant plus ni choses de prix, ni étoffes, ni aucun objet dont il pût faire argent, sauf un bracelet de cent dinars qu'avait sa femme. „Donne-le moi, dit-il à la femme, pour que j'en emploie la valeur à équiper une nouvelle troupe de plongeurs; peut-être Dieu nous favorisera-t-il de quelque heureuse rencontre. — Allons donc! dit la femme. Tu ne nous a laissé aucun objet de valeur, rien pour nous tirer d'embarras. Nous voilà perdus, réduits à la mendicité. Vivons du moins avec le prix de ce bracelet, plutôt que de le perdre dans la mer."

Mais le mari sut l'amadouer et emporta le bracelet qu'il vendit. Tout l'argent en fut employé à équiper des plongeurs, avec lesquels il s'en alla aux pêcheries. Il avait été convenu, suivant la coutume du lieu, que la pêche durerait deux mois, pas davantage. Les hommes, pendant cinquante-neuf jours, plongèrent, tirant des huîtres et les ouvrant, sans rien trouver. Le soixantième

اخرجوه صدوه استخرجوا منها حبّه لها مقدار كبير لعلّ ثمنها يوى بجميع ما كان يملكه مسلم منذ كان والى وقته فقالوا هذا وجدناه على اسم ابليس لعنه الله فأخذها وسحقها ورمى بها فى البحر فقالوا له يا هذا الرجل لِمَ فعلت انت هذا قد افتقرت وهلكت ولم يبق لك شىء يقع بيدك مثل هذه الحبّة التى لعلّها تساوى آلاف دنانير فتسحقها فقال سبحان الله كيف استحلّ ان انتفع بمال استخرج على اسم ابليس وان اعلم ان الله تبارك وتعالى لا يبارك وانّما وقعت هذه الحبّة بايدينا ليختبرنا الله تعالى بها ويعلم من يعرف خبرها اعتقادى ولئن انتفعتُ بها ليقتدينّ كلّ احد بى فلا يغوصون الّا على اسم ابليس لعنه الله فاثم ذلك يعظم f 68r على كلّ فايدة وان عظمت ووالله لو كان مكانها كلّ لؤلؤ فى البحر ما تلبّستُ به امضوا فغوصوا وقولوا باسم الله وبركة الله قال فغاصوا على ما

jour, ils plongèrent au nom d'Eblis (Satan), — que Dieu maudisse! — et cette fois ramenèrent une huître qui contenait une perle de grande valeur; peut-être valait-elle tout ce qu'avait possédé Moslim depuis sa naissance jusqu'à ce jour. „Voilà, lui dirent les pêcheurs, ce que nous avons trouvé au nom d'Eblis." Moslim prit la perle, la réduisit en poudre et la jeta à la mer. „Eh quoi! dirent les plongeurs, est-ce ainsi que tu fais? Tu n'as plus rien, tu es réduit au dernier dénûment; il t'échoit une si magnifique perle, qui peut-être valait des milliers de dinars, et tu la mets en poussière! — Par la gloire de Dieu! répliqua-t-il. Me permettrais-je de tirer profit d'un bien obtenu au nom d'Eblis? Dieu ne saurait le bénir. C'est pour m'éprouver et pour me donner occasion de témoigner de ma foi qu'il a fait tomber cette perle entre mes mains. Si je l'avais gardée, vous auriez tous suivi l'exemple, en ne plongeant qu'au nom d'Eblis, péché dont le plus grand profit ne peut compenser la gravité. Par le Dieu unique! quand même j'aurais là toutes les perles de la mer, je n'en voudrais point à ce prix. Allez, plongez encore et dites: Au nom de Dieu et sous sa bénédiction!

Les pêcheurs plongèrent donc suivant ses ordres; et la prière du coucher du

وسم لهم فما صلّى صلوة المعرب من ذلك اليوم وهو آحر يوم من الستّين حتّى حصل بيده درّتان احداهما[a] البتيمه والآحرى دونها بكثير محملهما الى الرشيد وباع البتيمه بسعين الف درهم والصغرى بثلاثين الف درهم وانصرف الى عمان بمائه الف فبنا بها دارا عظيمه واشرى ضياعا واعتقد عقارا وداره معروفه بعمان، فهذا ما كان من حبر الدرّة اليتيمه ۞

حدثنى يونس بن مهران السيرافىّ التاجر[b] وقد كان دخل الزابج قال رأيت فى البلد الذى فيه مهراجا الملك بالزابج من الاسواق العظيمه f. 65r
ما لا تحصى وعَدَدْتُ فى سوق الصيارف بهذا البلد ثمان مائه صيرفىّ سوى ما فى البلد من الصيارف المعرّقين فى الاسواق وحكى من امر جزيره الزابج وعمارتها وكثرة البلدان والقرى فيها ما لا يقع عليه وصف ۞

ومن ظريف الاخبار ما حدّثنى به بعض اصحابنا قال ركبت فى سفينه

a) Cod. احدهما et تحملها.. b) Cod. التّاجر.

soleil de ce jour-là, qui était le dernier des soixante, n'était pas faite, qu'ils mirent la main sur deux perles, dont l'une était la *yétıma* et l'autre d'une valeur beaucoup moindre. Moslim les porta l'une et l'autre au calife Rachîd, lui vendit la yétıma soixante-dix mille dirhems et la petite trente mille, et retourna à Oman avec cent mille dirhems. Il s'y bâtit une grande maison, acheta des propriétés, acquit des biens-fonds. Sa maison est bien connue à Oman. Et voilà l'histoire de la perle yétima.

LXXXVII. Younos, fils de Mehrân, de Siraf, le marchand, qui a été au Zâbedj, m'a dit: „Dans la ville où réside le Mahrâdja, roi du Zâbedj, j'ai vu une quantité innombrable de rues marchandes. Dans celle des Changeurs, j'ai compté jusqu'à huit cents changeurs, outre ceux qui sont établis çà et là dans les autres rues." Il ajoutait bien d'autres choses sur cette île, ses campagnes cultivées, la multıtude de ses villes et de ses villageь, qui passent toute description.

LXXXVIII. Un de nos compagnons m'a conté cette agréable histoire.

من الأُبُلّة[a] اريد بَيَان[b] فاحدسنا الرياح والامواج وزاد الامر علينا حتّى نزعنا
ثيابنا ولم يكن عندنا شكّ فى *انّا نالفون[c] وكان فى السفينة معنا امرأة
معها صبىّ وكانت ساكنة قبل ذلك فلمّا اشتدّ بنا الامر اخذت ترقّص
الصبىّ وتضحك ولم يكن فينا فضل لخطابها لانّا يئسنا من الحياة فلمّا
صرنا فى الشطّ وامنّا الغرق قلتُ لها يا هذه المرأة ما تتّقين[d] الله عزّ وجلّ
انت ترى ما حلّ بنا من البلاء وانّا قد يئسنا من الحياة ترقّصين الصبىّ
وتضحكين اما خفتى الغرق كما خفنا فقالت لو سمعتم حديثى لتعجّبتم
وما انكرتم علىّ صبرى وتهاونى بالغرق قلنا لها حدّثينا فقالت انا امرأة f 60r
من اهل الابلّة وكان لوالدى صديق من بانانية المراكب المختلفة من عمان
الى البصرة وكان اذا ورد المركب الذى هو فيه[e] من عمان نزل الينا واقام
عندنا ايّاما واهدا الينا واذا اراد الخروج فعلنا مثل ذلك واهدينا اليه ما

a) Cod. hic et infra الابلة. b) Cod. بباره. c) Cod. انانالقول. d) Cod. تنسقى. e) Deest.

„J'étais, dit-il, à bord d'un navire qui s'en allait d'al-Obolla à Bayân, quand le vent devint si violent et les vagues si fortes que nous dépouillâmes nos vêtements et nous nous crûmes perdus. Il y avait avec nous dans le navire une femme qui tenait un petit enfant. Elle était jusqu'alors demeurée fort tranquille. Mais quand l'affaire prit pour nous une tournure sérieuse, au lieu de se troubler, elle se mit en riant à faire danser le marmot. Ce n'était pas pour nous le moment de l'interroger, alors que nous désespérions de sauver notre vie. Mais une fois parvenus dans le Chatt-el-Arab, à l'abri du danger: „Femme, lui dis-je, tu ne crains donc pas Dieu? qu'est-ce qui te poussait, dans le péril mortel où nous étions, à rire en faisant danser l'enfant? Ne craignais-tu pas comme nous la noyade? — Si vous entendiez mon histoire, répliqua-t-elle, vous seriez surpris et vous comprendriez comment j'étais si tranquille et si peu effrayée de la tempête. — Conte-nous cela, dîmes-nous. — Je suis, dit-elle, d'al-Obolla. Mon père avait un ami parmi les matelots des navires qui font la traversée d'Oman à Basra et de Basra à Oman. Quand son navire venait d'Oman et faisait escale dans notre ville, cet ami descendait chez nous, nous offrait de petits cadeaux et restait

يمكننا وكان رجلا مستورا فزوّجني ابي به وما مضت غير ثلاث سنين حتّى
توفّي ابي فقال لي قومي حتّى احملك الى عمان فان لي بها والدة واهلا،
فخرجتُ معه الى عمان وكنت مع اهله بها مقدار اربع سنين وهو يختلف
بين عمان والبصرة ثمّ توفّي بعمان بعد ان ولدت هذا الصبي بخمسة
اشهر فلمّا قضيت العدّة لم يطب لي المقام بعمان لانّ مقامي انّما كان
بسببه فقلت لوالدته واهله اريد ان ارجع الى اهلي بالابلّة فقالوا لي ان
f 69 اقمت عندنا قاسمناك حياتنا فليس لنا في الدنيا غير هذا الصبيّ
وسئلوني فأبيت فلمّا عزمتُ على الخروج اشتريت للصبيّ سريرا وثيقا من
خيزران وجعلت فيه ثيابا كنت قد جمعتها لي وللصبيّ وذخيرة كنت قد
ادّخرتها وغطّيت ذلك كلّه واحكمته وجعلت الصبيّ فوقه وخرجت في
مركب يريد البصرة فبينما نحن اذ اخذنا الخبّ فانكسر المركب نصف

jusqu'au départ; et nous lui faisions nous-mêmes des présents suivant nos facultés. C'était un homme de bien. Mon père me donna à lui en mariage. Mon père étant mort au bout de trois ans, mon époux me dit: „Viens que je t'emmène à Oman, où j'ai ma mère et ma famille." Je le suivis à Oman et y demeurai avec les siens l'espace de quatre ans, lui continuant toujours ses voyages d'allée et venue entre Oman et Basra. Puis il mourut à Oman, cinq mois après la naissance de cet enfant. Quand j'eus passé le terme légal, je m'ennuyai à Oman où je n'étais demeurée qu'à cause de mon mari; et je dis à sa mère et aux siens: „Je veux retourner à al-Obolla, dans ma famille. — Si tu veux rester chez nous. dirent-ils, nous partagerons avec toi; nous n'avons pas d'autre enfant que le tien." Ils me pressèrent de demeurer, mais je n'y consentis pas. Au moment de partir, j'achetai pour l'enfant un lit solide en bambou, dans lequel je mis des vêtements à lui et à moi, avec divers objets de valeur, fruit de mes épargnes, tout cela recouvert, arrangé solidement, et l'enfant par dessus.

„Je m'embarquai sur un navire qui allait à Basra. Durant le trajet, une tempête nous assaillit, le navire fut mis en pièces dans l'obscurité de la nuit, les

الليل وتفرّقت الركّاب والسامانيّة في البحر فلم ير احد[a] منّا صاحبه وتعلّقتُ بلوح من الالواح فضبطتُه ولم ازل عليه الى الغد نصف النهار حتّى رآنا صاحب مركب مجتاز فجمع من رأس الماء نحو عشرة انفس كنت انا احدهم وحملنا الى مركبه ونكسوا روسنا حتّى قذفنا الماء الذى شربناه في البحر وسقونا ادوية وعالجونا الى من الغد بالغداة حتّى رجعت نفوسنا الينا وانا قد نسيت ابنى لِمَا انا فيه وزال الفكر فيه عن قلبى فلمّا كان من الغد قال صاحب المركب — وانا اسمع — انظروا هذه 70r
المرأة الها[b] لبن فانّ هذا الصبىّ الذى وجدناه يموت فقالوا لى الك لبنا فذكرتُ الصبىّ فقلت قد كان لى لبن ومع ما مرّ بى فما اعلم انّه قد بقى منه شيء فقالوا ابصرى هذا الصبىّ قبل ان يموت فجاءونى بالسرير وفيه الصبىّ بحاله ما فقدوه ولا اخذوا منه شيئا فكما رأيته

a) Cod. احدا. b) Cod. لها.

passagers et les matelots dispersés sur les flots; on ne pouvait se voir les uns les autres. Pour moi, cramponnée à une planche, je m'y maintins jusqu'au milieu du jour suivant. Un navire qui passait nous aperçut. Le patron recueillit à la surface de la mer une dizaine de naufragés, et moi dans le nombre. Une fois à bord, on nous mit la tête en bas pour nous faire rendre l'eau que nous avions bue, on nous donna une potion, enfin nous fûmes soignés jusqu'au lendemain où nous reprîmes nos esprits. J'avais été si secouée dans cette affaire que le souvenir de mon enfant m'était sorti du cœur, lorsque j'entendis le patron disant: „Voyez si cette femme a du lait; sans quoi l'enfant que nous avons trouvé ne tardera pas à mourir." Les hommes vinrent à moi et me demandèrent: „As-tu du lait?" Alors je me souvins de mon nourrisson et je répondis: „Oui, j'avais du lait; mais après ce que j'ai éprouvé, je ne sais s'il m'en reste encore. — Vois cet enfant, avant qu'il meure", dirent-ils. Et ils m'apportèrent le berceau avec l'enfant dedans, le tout tel que je l'avais laissé, sans que rien y manquât. A cette vue, je poussai un cri, je tombai la face contre terre et je m'évanouis. On me

وقعتُ على وجهى وصرختُ وغُشى علىّ فرشّوا علىّ الماء وقالوا ما انت فافقتُ بعد ساعة واقبلتُ ابكى واضمّ الصبىّ فقالوا يا هذه المرأة ما لك فعلت هذا الصبىّ ابنى فقام صاحب المركب علىّ وقال هذا ابنك فاىّ شىء الذى تحته فاقبلت اعدّ عليهم ما تحته وجعلوا يخرجون شيئًا *بعد شىء[a] كانّه انّما وضع الساعة فما منهم احد الّا بكا بكاء عظيما وحمدوا الله وشكروه فانا عرفت فى ذلك البحر وفُرّق بينى وبين ابنى فجمع الله بينى وبينه على تلك الصورة اخاف من هذه الرحلة ان كتب الله علىّ الغرق لم ينفعنى الحذر ☆

وحدّثنى بعض تجار سيراف قال ركبت فى مركب من عمان يريد البصرة وكان فى المركب جارية منصوريّة جميلة الوجه فارهة ورأيت احد بانانيّة المركب يومى اليها فى الوقت اذا قرب من البلنج ولم يكن يقدر

a) Deest.

jeta de l'eau sur la figure, en disant: „Qu'as-tu?" Revenue à moi, je me mis à pleurer en prenant l'enfant sur mon cœur. „Qu'as-tu donc, femme? répétèrent les assistants. — Cet enfant, dis-je, est mon fils." Le patron s'approcha et me dit: „Cet enfant est à toi? Eh bien! qu'a-t-il sous lui, dans le berceau?" Je me mis à leur énumérer pièce à pièce ce qui faisait la couche de l'enfant, et ils sortaient chaque chose l'une après l'autre, tout se trouvant comme si je venais de le placer à l'instant même. Les assistants pleuraient et louaient Dieu et lui rendaient grâces. Après avoir été ainsi submergée dans les flots de l'océan séparée de mon fils, et ensuite miraculeusement réunie à l'enfant, quelle crainte pourrais-je avoir dans cette petite traversée? Si Dieu eût décidé que je serais noyée, à quoi m'eût servi de m'en préoccuper?"

LXXXIX. Un marchand de Siraf m'a fait cette histoire: „Je m'en allais d'Oman à Basra. Parmi les passagers était une jeune fille fort jolie, de Mansoura; et je remarquai qu'un matelot lui faisait des agaceries; mais il n'en put rien

عليها لكونها فى المنجج فلمّا قربنا من حارك[a] تغيّر البحر واحذنا الخبّ فاصيب المركب واتّفق ان تعلّقتُ بالشراع وقد تعلّق به قبلى جماعة فيهم الجاريه المنصوريّه وذلك الماناتىّ الذى كان يولع بها فجعل يراودها عن نفسها وهى ترفسه برجلها وتمنعه بقيّه نهارها والامواج ترفعنا وتضعنا الى ان ضعفت الجاريه وتمكّن منها فوطئها وانا ارى وليس فينا فضل للقيام ولا خطابه ولا قدرة على منعه ولا الفكر ايضا فيه لانّا هالكين فى البحر واصبحنا وقد f. 71r تلفت الجاريه وسقطت عن الشراع فى البحر مع[b] اكثر من سَلِم على الشراع ☆

وحدثنى انّه كان بصيمور[c] رجل من اهل سيراف يقال له العبّاس ابن ماهان وكان هنرمن[d] المسلمين بصيمور[c] ووجه البلد والمنضوى[e] اليه من المسلمين فدخل بعض بانانيّه المراكب وكان من اهل الفجر[f] فمرّ

a) Cod. حارك. b) Deest. c) Hic et semel infra cod. بصيهور. Sed deinde صيمور. d) Cod. h. l. هنى e) Cod. والمنصور. f) Cod. البحر.

avoir parce qu'elle se tenait dans la cabine. Au voisinage de Khârek, la mer changea, le vent souffla en tempête, et le navire fut brisé. Par chance, je m'accrochai aux agrès; plusieurs autres personnes en avaient déjà fait autant, entre autres la jeune fille de Mansoura et le matelot qui en était épris. Celui-ci commença à entreprendre la jeune fille pour en avoir satisfaction; elle le repoussait à coups de pied, si bien qu'elle le tint à l'écart tout le reste du jour. Nous montions et descendions toujours au gré des flots. Enfin la jeune fille cessa de se défendre; le matelot s'en rendit maître et en fit à sa volonté. Je le voyais faire; mais nous étions dans l'impossibilité de changer de place, pour lui parler et l'arrêter. D'ailleurs nous n'y pensions guère, nous voyant à deux doigts de la mort. Quand vint le matin, la jeune fille avait péri en tombant des agrès avec la plupart de ceux qui s'y étaient réfugiés."

XC. Le même m'a raconté qu'il y avait à Seimour un personnage très considéré, originaire de Siraf, nommé Abbâs fils de Mâhân, qui était *honarmen* des musulmans, leur protecteur dans cette ville.

بصيمور فرأى فيه صنما على صورة جارية فى نهاية الحسن فطلب غفلة من القوم وتقدّم اليها فانزل بين افخاذها واجتاز به احد[a] من القوّم ففزع وتباعد وفطن به القيّم فتقدّم الى الصنم فوجد بين افخاذه ماء فتعلّق بالرجل ورفع من ساعته الى الملك بصيمور وعرف الصورة واقرّ الرجل بما فعل فقال ما ترون فقالوا يطرح للفيلة حتّى تدوسه وقال آخر يقطّع قطعا فقال لا يجوز هذا فانّه من العرب وبيننا وبينهم شروط ولكن يمضى واحد منكم الى العبّاس بن ماهان هنرمن[b] المسلمين فيقول له ما حكم الرجل منكم اذا وجد فى مسجد من مساجدكم بامرأة وانظروا ما يقول فافعلوا به فمضى اليه احد الوزراء واستفتاه فاحبّ[c] العبّاس بن ماهان ان يعظّم امرّ الاسلام عندهم فقال اذا وجدنا احدا على هذه الصفة قتلناه فقتلوا الرجل فاتّصل الخبر بالعبّاس وكيف جرت هذه القضيّة فخرج عن

a) Addidi. b) Cod. هربين. c) Cod. فاجاب.

Un matelot, homme de mauvaises mœurs, passant à Seimour vit une idole qui représentait une jeune femme d'une extrême beauté. Se croyant inaperçu, il alla vers l'idole et se mit entre ses cuisses. Un des desservants du temple vint à passer, le matelot eut peur et s'écarta. L'homme, qui l'avait vu, s'approcha de l'idole et aperçut du liquide entre les cuisses. Il mit la main sur le matelot, le conduisit au roi de Seimour, conta l'affaire, et le matelot confessa ce qu'il avait fait. „Qu'en pensez-vous? dit le roi aux personnes qui l'entouraient. — Qu'on le jette aux éléphants, dit l'un, afin qu'il soit foulé sous leurs pieds. — Qu'on le coupe en morceaux, dit un autre. — Non, reprit le roi. N'agissons pas ainsi. C'est un Arabe. Entre les Arabes et nous, il y a des conventions. Que l'un de vous aille trouver Abbâs fils de Mâhân, *honarmen* des musulmans, et lui dise: „Quel est chez vous le châtiment d'un homme surpris avec une femme dans une mosquée? Écoutez sa réponse, et agissez en conséquence."

„Un des visirs alla exécuter les ordres du roi. Abbâs fils de Mâhân, pour faire valoir aux yeux de ces infidèles la grandeur de sa religion, répondit: „En de telles circonstances nous mettons l'homme à mort." Sur cette réponse, on tua le

صيمور سرّا من الملك خوفا ان يمنعه من الخروج عن بلده لمحلّه وموضعه ✿

وحدثنى داربزين السيرافىّ وهو اخو امرأة عبيد الله بن ايّوب وعبيد
الله خال عبد الله بن الفضل القاضى قال كنت بخانفوا [a] — وهى قصبة
الصين الاكبر — يوما اذ قيل [b] فى غد يدخل [c] البلد احد [d] من حجّاب بَغْبُور [e]
قد وافى من [d] بعض النواحى فجلس الناس من غد فى الطريق الذى يجتاز
للنظر اليه وابتدأ اصحابه يدخلون طلوعَ الشمس قطعة الى وقت العصر f. 79r
ثم أُدخل الحاجب نفسه واذا معه من الرجال نحو مائة الف فارس ✿

ومن الاخبار الطريفة ما حدّثنى به العبّاس بن ماهان هنرمن [f] صيمور
انّ بعض التجار اخبره عن نفسه انّه جهّز مركبا من سندان او صيمور
الى عمان (الشكّ منّى) وانّه سلّم الى وكيله فى المركب حشبة طويلة

a) Cod. بخانفوا. b) Cod. قيل. c) Cod. يرحل. d) Deest. e) Cod. بغبور. f) Cod. سرمس.

matelot. Abbâs, quand il connut les détails de l'affaire, eut peur que le roi, sachant en quelle estime il était tenu, ne le retînt de force dans la ville, et il s'échappa secrètement de Séimour.

XCI. Dârbézin de Siraf, frère de la femme d'Obéïdallah fils d'Ayyoub, lequel était l'oncle maternel d'Abdallah, fils de Fadhl, le Cadı, m'a dit: „J'étais un jour à Khânfou, capitale de la Grande-Chine, lorsqu'on annonça que le lendemain un des chambellans du *Baghbour* (empereur), revenant d'une expédition dans une des provinces, ferait son entrée dans la ville. Au jour dit, les gens s'assirent tout le long du chemin que le chambellan devait suivre, afin de voir le cortége. L'entrée de l'escorte par groupes commença au lever du soleil et ne finit qu'à l'*asr* (trois heures après midi). Enfin le chambellan entra lui-même. Il avait avec lui cent mille cavaliers.

XCII. Abbâs fils de Mâhân, *honarmen* de Seimour, m'a raconté cette singulière aventure qu'il tenait d'un marchand à qui la chose était arrivée.

Ce marchand avait frêté un navire pour le voyage de Sendân ou de Seimour (je ne sais plus trop) à Oman. Entre autres objets de vente, il avait remis à son

من الساج عليها علامه وقال له بع هذه واشترى بثمنها كذا وكذا من
السقط وكتب له بذلك تذكرة وحضف المركب٬ فلمّا كان بعد شهرين او
زيادة عليها وانا جالس فى منزلى واذا برجل قد وافا فقال لى قد دخلت
للخور خشبة طويلة عليها اسمُك فقمتُ اعدو[a] ولبس فعلى معى فانظر
هذا للخشبة بعينها فلم اشكّ انّ المركب انكسر فى البحر لانّها خشبة
f. 72v طويلة تحت للخشب فلم يمكن اخراجها من المركب فى وقت للحبّ وطرح
المتاع الى البحر وزال الشكّ عنّى فى ان المركب اصيب فجاء الناس فعزّونى
وتعزّيت عن المركب وما فيه وعدتُ الى شُغلى وليس عندى البتّة[b]
شكّ فى انّه تالف لانّه ما جاءنا من البحر احد عنده خبر٬ فما مضى
الّا شهران او نحوهما حتّى جاءنى البشير فقال مركبك قد طلع فقمتُ
مبادرا فاذا بالمركب قد شارف البلد ونزل الوكيل منه وجاءنى فسألتُه عن

a) Cod. اعدو. b) Cod. البتّة.

préposé une longue pièce de bois de *sâdj* portant sa marque, en lui disant: „Vends-là, et avec le prix achète tel et tel objet", dont il lui donnait la note. Le navire partit. „Au bout de deux mois ou davantage, dit le marchand, j'étais assis dans ma maison lorsqu'un homme vint me dire: „Il est arrivé dans le port une longue pièce de bois sur laquelle ton nom est tracé." Je me lève, je cours au port, plein d'inquiétude, je regarde; c'était bien ma pièce de *sâdj*. Je demeurai convaincu que mon navire avait été brisé dans la mer; car la pièce, qui était fort longue, avait été placée sous d'autres madriers; et assurément on n'avait pu, au moment d'une tempête, la tirer du navire pour la jeter à la mer avec d'autres bagages. Ainsi persuadé du naufrage, je reçus à ce sujet des compliments de condoléance, je pris mon parti de la perte du navire et du chargement, et je retournai à mes affaires. Aucun espoir ne me restait, aucune nouvelle ne nous était venue de la mer, lorsque, environ deux mois plus tard, un homme m'arrive, disant: „Ton navire est en vue". Je cours au port, le navire aborde, mon préposé debarque et vient à moi. Je l'interroge. „Sains et saufs et en bonne

لخير فقال سلامة وعافية فقلت هل ذهب منكم شيء او طرحتم الى البحر
شيئًا فقال لم يذهب منّا خلالة فحمدت الله كثيرا فقلت له ما فعلت
تلك الخشبة الفلانيّة فقال بعتُها ببيع وثلاثين دينارا واشتريتُ لك بالثمن
وكثر تعجّبى من ذلك ثم حاسبنا فحاسبنى على ثمنها فقلت لا بدّ ان
تصدقنى عن هذه الخشبة وعزمتُ[a] عليه فقال لى انى لمّا حوّلت جميع
ما فى المركب الى الساحل وقع بعمان ريح عظيم فى البحر فحملت الامواج f 78r
الاخشاب الى البحر وقلب البحر الرمل على الساحل فغطا ما شاء الله ان
يغطيه من الاخشاب فلمّا كان من الغد جمعت الرجال وطلبنا الامتعة فلم
نفقد شيئًا غير الخشبة[b] الطويلة فقلت لعلّ الرمل قد سفا عليها فغطاها
فاستأجرت من حفرفى الساحل ليطلبها فما وقعنا لها على خبر واذا الامواج قد
قذفتها الى البحر فعادت الى صاحبها وهذا من اطرف ما سمعتُه فى هذا المعنى ۞

a) Cod. وحرمت. b) Cod. الخشب.

santé, dit-il. — N'avez-vous rien perdu? demandai-je, ni rien jeté à la mer? — Nous n'avons pas perdu un cure-dents," répond le préposé. Je rendis grâces à Dieu et repris: „Qu'as-tu fait de telle pièce de bois? — Je l'ai vendue, dit-il, trente et quelques dinars, et j'en ai employé le prix en achats pour toi" Sa réponse me surprit fort. Ensuite il me rendit ses comptes, sans oublier le prix de la pièce de bois. „Il faut, lui dis-je, que tu m'avoues la vérité au sujet de cette pièce de *sâdj*." „Et je le pressai jusqu'à ce qu'il me fît le récit suivant: „Nous étions arrivés à Oman et nous avions débarqué sur la plage tout le chargement du navire, quand s'éleva une forte tempête, et les vagues roulèrent les pièces de bois vers la mer, bouleversant le sable du rivage qui recouvrit telle et telle de ces pièces à la volonté de Dieu. Le lendemain, je rassemblai les hommes, nous recherchâmes nos marchandises, et tout fut retrouvé, hormis cette longue pièce de bois. Pensant que le sable l'avait peut-être cachée, je fis fouiller tout le long du rivage, mais sans succès." Et voilà que les flots l'avaient entraînée à la mer et ramenée vers son maître. C'est là une des aventures les plus singulières que j'ai entendues conter en ce genre.

وخرج في سنة اثنين واربعين وثلاث مائة مركب لبعض التجار بالبصرة من عمان الى جدّة ولحقه الخبّ في بعض نواحي[a] شحر لبان[b] وطرحوا الى البحر شيئا من الحمولة وفيما طرح خمسة اعدال قطن حليج[c] وسلم المركب، واتّفق ان خرج مركب لهذا التاجر في هذه السنة ايضا من البصرة يريد عدن وعلافقة فلمّا صار الى تلك الناحية من شحر لبان انقطع القارب او الدونيج من خلف المركب واخذته الامواج فطرح البانانيّة نفوسهم في القارب او الدونيج ومضوا خلفه ليأخذونه فدخل موضعا شبيه البطن في البحر فدخلوا خلفه فاذا على الساحل خمسة اعدال قطن حليج بعلامة صاحب المركب فحملوها في القارب ورزق الله السلامة وقد كانوا *قدّروا انّ[d] مركبا انكسر فيه الاعدال فعرفوا بعد ذلك البحر انّ هذه الاعدال من جملة ما طرح من ذلك المركب ۞

وحدثني من اثق بقوله انّه شاهد ببعض بلاد الهند رجلين ...... منهم

a) Cod. النواحي. b) Cod. h. l. شجر نان, mox شحر البان. c) Cod. خليج. d) Cod. مدراو.

XCIII. En l'année 342, un navire appartenant à un marchand de Basra, allait d'Oman à Djedda, lorsqu'il fut assailli par un coup de vent dans les parages de Chihr de l'encens. On jeta à la mer une partie de la cargaison, entre autres cinq ballots de coton mondé, et le navire fut sauvé. La même année, un autre navire appartenant au même marchand, partit de Basra pour Aden et Ghalâfiqa. Aux environs des mêmes parages de Chihr de l'encens, un canot s'étant détaché derrière le navire, emporté par les flots, quelques hommes se jetèrent dans la chaloupe pour le ratrapper. Ils coururent après et l'atteignirent dans une petite baie. Et voici que sur le rivage on aperçut cinq ballots de coton mondé portant la marque du maître du navire. Les ballots furent chargés sur la chaloupe qui regagna son navire. On crut que cela provenait d'un naufrage. Mais on sut plus tard que les ballots faisaient partie de la cargaison jetée par-dessus bord.

XCIV. Une personne digne de foi m'a dit avoir vu dans un pays de l'Inde

قد بقيناه [a] وحفر كلّ واحد منهما بئر وملأها بعد ان قام فيها على رجله سرجينا وجعل فيه نار ووسّطاه [b] بينهما نردا وجعلا يلعبان بها ويمضغان التانسول [c] ويغنّيان والنار تعمل فيهما من اسفل الى ان بلغت النار الى f. 74r قلوبهما فطفيا ولم يظهر منهما تألّم ولا تغيّر وقال انّه لا يعلم هل حدّثه هذا الرجل انّهما ماتا في اليوم الاوّل او جلسا يلعبان الى اليوم الثاني وماتا فيه ✿

وحدّثني عبد الواحد بن عبد الرحمان القَسَويّ [d] – وهو ابن اخي ابي حاتم القسويّ وقد سافر سنين كثيرة في البحار – انّ الهند كانت تشدّ [e] شعورها مثل القلانس على الروس وكانت سيوفها مستقيمة قايمة فوقع بين طايفة منهم وبين طايفة اخرى حرب فاستظهرت احداهما على الاخرى فتحكّموا عليهم

a) Sic. Post رجلين nonnulla excidisse patet. b) Cod. وسطا. c) Cod. التانسول. d) Cod. القبسي e) Cod. تشهد. Addidi كانت.

deux hommes (se donner la mort d'une manière étrange). Ils avaient creusé à côté l'un de l'autre deux fosses, et, y étant entrés debout sur leurs pieds, ils avaient rempli l'intérieur de fiente sèche allumée. Pendant que le feu les consumait par le bas du corps, ils jouaient ensemble sur un damier placé entre eux deux, mâchaient le bétel, chantaient, sans donner un signe de douleur, sans changer de visage, et cela jusqu'au moment où le feu leur atteignit le cœur et les fit mourir. Celui qui m'a répété le fait ne se souvenait pas si le narrateur lui avait dit qu'ils moururent dès le premier jour ou s'ils vécurent jusqu'au lendemain.

XCV. Abd-el-Ouâhid fils d'Abd-er-Rahmân, de Fasâ, qui était fils du frère d'Abou-Hâtim de Fasâ, et qui avait longtemps parcouru les mers, m'a dit que les Indiens portaient autrefois leurs cheveux dressés sur la tête comme des mitres et se servaient de sabres droits. A la suite d'une guerre, les vainqueurs dirent aux vaincus: „Nous ne vous épargnerons pas, que vous n'ayez les cheveux baissés devant nos cheveux et les sabres courbés devant nos sabres... C'est pourquoi

وقالوا ما نرجع عنكم الّا ان تحعلوا شعوركم ساجدة لشعورنا وسيوفكم ساجدة لسيوفنا فصارت الفرقة المستظهر عليها نشدّ شعورها منكوسة وسيوفهم معقوفة وهو القراطل فالرسم باقٍ الى اليوم على هذا فى تلك الطوايف ۞

وحدثنى علىّ بن محمّد بن سهل المعروف بسروره [a] وقد دخل * تنة f 71v ودبابد هذه [b] الدور بها راكبة على الماء وساير اهلها بهم الشكرة صغيرهم وكبيرهم لكثرة اكلهم الغَيْلَم [c] وهو ذكر السلاحف وانّ كلّ واحد منهم يشدّ من باب منزله الى الماء حبلا فى وتد فاذا اصفرّت الشمس اخذتهم الشكرة فيخرج الواحد من بيته ويمسك الحبل الى الماء ليقضى حاجته ويتطهّر ويعود الى منزله فلا يزال كذلك الى من الغد ضحوة النهار حتّى تنبسط الشمس ويضىء النهار وانّ مجّان الغرباء اذا دخلوا بلادهم اخذوا حبل هذا فجعلوه مشدودا على باب هذا وحبل هذا على باب هذا فيخرج

a) Cod. fort. بسروير. b) Sic. c) Cod. العليم.

les vaincus durant rabattre leur chevelure et recourber leurs sabres. Ces sabres courbes sont nommés *qarâtil*. Et cette coutume dure encore parmi ces tribus.

XCVI. Ali fils de Mohammed, fils de Sahl, connu sous le nom de Serouar, qui avait été à Tatba et Dabâbid (?) m'a conté que les habitations sont bâties au bord de l'eau. Les gens, petits et grands, y sont tous héméralopes, parce qu'ils mangent trop de *ghéïlam*, c'est-à-dire de mâles de tortue marine. Chacun a une corde attachée à la porte de la maison, allant jusqu'à l'eau où elle est fixée à un pieu. Leur héméralopie commence à l'approche du coucher du soleil. A partir de ce moment, celui d'entre eux qui sort de sa maison pour satisfaire un besoin, saisit la corde, va à l'eau, se purifie et retourne au logis de la même manière Il en est ainsi jusqu'au lendemain, au grand jour, quand le soleil est déjà haut. Quelquefois un mauvais plaisant, venu dans leur pays, s'amuse à prendre la corde d'une porte pour l'attacher à une autre; l'héméralope descendu à l'eau et reve-

الواحد منهم الى الماء ويعود الى منزله الآخر فيدخله فيقع بينهما الشرّ ويقول له دخلت بيتى متعمّدا ✿

وحدّثت عن رجل يقال له ابو طاهر البغدادىّ انّه قال دخلت الزابج ومن بلاد جزيرة الزابج بلدا يقال له مزفاويد[a] فيه عنبر كثير جدّا وانّه f. 75r ما حمل احد[b] قطّ من ذلك العنبر فى مركبه وخرج عن البلد الّا رجع اليه وانّهم يحتالون فى بيع العنبر على الغرباء ومن لا يعرف جدّ العنبر باع بأرخص سعر واقلّ ثمن وان *لابى طاهر[c] هذا كان فى المركب شىء من العنبر قد حمل سرّا من صاحب المركب فرجعت الريح عليهم وردّتهم الى البلد ✿

وحدّثنى يزيد العمانىّ ناخوذة الزنج قال رأيت فى نواحى بلاد الزنج جبلين عظيمين بينهما وادٍ وفيه آثار النار وعظام[d] نخرة وجلود محترقة

a) Cod. مرقاويد. b) Deest. c) Cod. بطاهر. d) Cod. وعظاما.

nant entre dans le logis du voisin. On se fâche, on se querelle: „Ce n'est pas sans intention, dit celui-ci, que tu es entré chez moi."

XCVII. Un personnage nommé Abou Taher, de Bagdad, contait qu'il avait fait le voyage du Zâbedj, et visité une des villes de l'île du Zâbedj appelée Mozofâwid où l'ambre (gris) abonde. Mais quiconque s'en va du pays avec une provision de cet ambre dans son navire s'y voit bientôt ramené. Les indigènes font de leur mieux pour en vendre aux étrangers, et ceux qui ignorent cette particularité de l'ambre en achètent beaucoup à vil prix. Et cet Abou Taher en avait emporté une certaine quantité dans le navire, à l'insu du patron; mais le vent devint contraire et les ramena dans l'île.

XCVIII. Yézid d'Oman, capitaine d'un des navires qui vont au pays des Zindjs, m'a dit: „J'ai vu dans ce pays deux grandes montagnes, entre lesquelles est un vallon portant les traces du feu, jonché d'os calcinés et de peaux brûlées.

فسألتُ عنه فقيل لى هذا وادٍ يجرى فيه وقتا فى السنه نار فربّما جاءت النار وفى الوادى *a* غنم ومواشى ترعى ولم تشعر اربابها ورعاتها لذلك فتحرقهم وانّ النار يجىء فى الوادى ايّاما مثل السيل اذا جرى فى الاودية ۞

وببلادَ الهند لصوص يجىء منهم جماعة من بلد الى بلد فيعتدون على f. 78v التجار المُوسرين إمّا غريب وإمّا هندىّ فيقبضون عليه فى بيته او فى السوق او فى الطريق ويجرّدون فى وجهه السكاكين ويقولون له اعطنا كذا وكذا والّا قتلناك فان تقدّم اليهم احد يمنعهم من الرجل او سلطان قتلوه ولم *يبالوا عنده *b* ان يُقتَلوا او يَقتُلوا هم انفسهم بعده كلّ ذلك عندهم سواء اذا طالبوا الانسان لم *يسع احدا *c* ان يكلّمهم ولا يتعرّض لهم خوفا من نفسه ويمضى معهم فيجلس حيث شاءوا من سوقه او داره او دكّانه او فى بستانه فيجمع لهم المال الذى قد قاطعوه عليه والمتاع

a) Cod. واد. b) Cod. بنالوا عنه. c) Cod. بسمع احد.

Sur les questions que je fis à ce sujet, on me dit qu'à certaines époques, un feu traversait ce vallon; s'il s'y trouve des brebis ou d'autre bétail à paître, et que les bergers se laissent surprendre par le feu, ils sont tous brûlés. Ce feu arrive à certains jours, coulant comme un torrent."

XCIX. Dans les pays de l'Inde, il y a des troupes de voleurs qui vont de ville en ville et s'attaquent aux riches marchands, tant indigènes qu'étrangers. Les brigands saisissent leur homme dans son logis, sur la route, ou même en plein marché. Ils lui mettent le couteau sur la gorge, en disant: „Donne-nous telle ou telle chose, ou tu es mort." Si quelqu'un approche pour défendre l'homme attaqué, ils le tuent, fût-ce un magistrat (officier du gouvernement), sans s'inquiéter du risque de leur propre vie. Peu leur importe. Aussi quand ils attaquent, personne n'ose leur résister ni dire mot, crainte de mort. L'homme saisi les suit et s'arrête où il leur plaît, au marché, chez lui, dans sa boutique, dans son jardin, pour réunir la somme et les objets qu'ils exigent. Pendant ce temps, ils mangent et boivent, toujours

وهم مع ذلك ياكلون ويشربون وسكاكينهم مجرّدة فاذا جمع ما وافقوه عليه احضر من يحمله معهم ومضى وهم محيطون به حتّى يبلغون اماكنهم الذى يأمنون فيها على انفسهم فيطلقونه من هناك ويأخذون المتاع والمال ✿

وحدثنى محمّد بن مسلم السيرافىّ وكان مقيما بتانه[a] نيفا وعشرين سنه وقد سافر الى اكثر بلاد الهند وعرف احوال اهلها ومعاملتهم معرفه f. 70r حيّده[b] ثمّ انّ اثنى عشر نفسا جاءوا الى صيمور وتانه فقبضوا على رجل من التجار هندىّ له اب يملك مالا عظيما والاب شديد المحنه به لا ولد له[c] سواه فقبضوا عليه فى وسط منزله وطالبوه بعشرة آلاف دينار او نحو ذلك وكان هذا بعض ما يملكه ابوه فوجّه الى ابيه يعرّفه ما نزل به ويسأله ان يشتريه ويخلّصه منهم فجاء اليهم فكلّمهم ورفق بهم ليأخذوا

a) Cod. h. l. بمانه. b) Cod. حيده. c) Deest.

leurs couteaux dégaînés à la main. Puis le malheureux est encore obligé de leur donner un homme qui porte sa rançon et les accompagne jusqu'à leur demeure, où ils sont hors d'atteinte. Là ils prennent la rançon, argent et effets, et lâchent le porteur.

C. Mohammed fils de Moslim de Siraf, qui était demeuré plus de vingt ans à Tana, avait parcouru la plupart des pays de l'Inde et connaissait admirablement les mœurs et coutumes des habitants, m'a conté qu'un jour douze bandits vinrent à Seîmour et Tana, et se saisirent d'un marchand indien dont le père était fort riche et, pensaient-ils, fort attaché à son fils qui était son unique enfant. Ils le prirent dans son logis et lui demandèrent environ dix mille dinars. Ce n'était qu'une partie de la fortune du père. Le fils lui dépêcha un messager pour l'avertir de l'événement, le prier de le racheter et de lui sauver la vie. Le père vint trouver les brigands, leur parla, leur proposa de réduire leur demande à un millier de dinars. Ils ne voulurent rien entendre et exigèrent la somme entière de dix mille dinars.

منه الف دينار او نحو ذلك فأبوا وقالوا لم نأخذ الّا عشرة آلاف دينار فلمّا رآهم على هذه الحالة مضى الى الملك وعرّفه القصّة وقال هذا شيء لا دواء له ومتى لم يقع بهؤلاء القوم نكاية لم يكاد احد ان يقيم عندكم فقال له كيف نصنع[a] وان كلّمناهم قتلوا ابنك فقال له كيف العمل قال f 76r. فيهم سهل عليّ وانّما اخاف ان يقتلوا ابنك ولا ولد لك غيره فقال ما ابالي هؤلاء يطلبون مالا عظيما ولا يجوز لي ان افقر نفسي واخلّص ولدي باىّ وجه ايّها الملك تجمع الخشب حول الدار وتسدّ بابها وتضرمها بالنار عليهم فقال له يحترق ابنك وعيالك فقال احتراقهم اهون عندي من ذهاب مالي فوجّه الملك وسدّ باب الرجل وضرم الباب بالنار فاحترق القوم وولده وعياله وجميع ما كان في الدار ۞

قيل انّ في بلاد الهند الاعلى الرسم في احراق الشيوخ والعجائز باقٍ ۞

a) Cod. بصنع.

Les voyant ainsi résolus, le marchand alla au roi, l'instruisit de l'affaire et lui dit: „C'est une chose intolérable; si ces bandits-là ne sont pas châtiés, personne ne pourra plus séjourner dans votre pays. — Que faire? dit le roi. Il m'est facile d'en venir à bout; mais si nous les attaquons, ils tueront ton fils, et tu n'as que celui-là. — N'importe! dit le marchand. Ils demandent une somme énorme; je ne puis me réduire à la pauvreté pour sauver mon fils. Il faut entasser du bois autour de la maison, boucher la porte et y mettre le feu. — Mais, dit le roi, ton fils brûlera aussi, avec toute la maisonnée. — Qu'ils brûlent! dit le marchand. J'aime mieux cela que de sacrifier tant d'argent."

Le roi envoya donc des gens pour boucher la porte et mettre le feu à la maison. Tout fut consumé, les brigands, le fils, et tout ce qui était dans le logis.

CI. On dit que dans l'Inde supérieure, la coutume dure encore de brûler les vieillards, hommes ou femmes.

وكان من رسم ملوك بلاده[a] الذهب والزابج ان لا يجلس احد بين ايديهم من المسلمين والغرباء كاينا من كان وساير اهل ممالكهم الّا مُتربّعا ويسمّى ذلك البرسيلا[b] فمن مدّ رجليه او قعد غير تلك القعدة فعليه غرامة كله ثقيلة بحسب ما يملك، فاتّفق ان كان عند ملك من ملوكهم يقال له سربانا كله[c] f. 77r
رجل من النواخذة يقال له جهود كوتاه له موضع ومحلّ وكان شيخا مُسِنّا وجلس بين يديه فطال عليه الأمر ولم يقم سربانا وكانوا في حديث لهم فأخذ جهود كوتاه يحدثهم بحديث آخر فأدخل في حديثه ذكر الكنعد[d] فقال وعندنا بعمان سمك يقال له الكنعد تكون الواحدة كذا ومدّ رجله وقبض على نصف فخذه ومنه ما يكون مثل هذا ومدّ الرجل الاخرى وقبض على حقوه فقال لوزيره انّ لهذا الرجل سببا فانّا كنّا في حديث وخرج منه الى حديث السمك فما السبب في ذلك فقال ايّها الملك هذا رجل

a) Deest. b) [illegible] Javanice, برسيل Malaïce. c) Cod. سرىطا كله, mox سرىانا. d) Cod. الكنعاد.

CII. C'était autrefois la coutume chez les rois du Zâbedj et des pays de l'or que personne, indigène, étranger ou musulman, ne pût s'asseoir devant eux, autrement que les jambes croisées, dans la posture nommée *bersila*. Quiconque se permettait d'allonger les jambes ou de s'asseoir de toute autre manière, etait condamné à une forte amende, calculée d'après sa fortune.

Or, il arriva qu'un marin nommé Djéhoued Koutah, homme fort considéré, eut audience d'un de ces rois appelé Sri Nata Kala (?). Ce marin était un vieillard fort avancé en âge. Il s'assit devant le roi, dans la posture exigée. L'affaire traînait en longueur, le roi ne se levait pas. On continuait à causer, quand le vieillard, changeant de sujet, se mit à parler de tout autre chose. „Il y a chez nous, à Oman, dit-il, un poisson nommé *kanàd*, qui est long comme cela," — et il étendit la jambe, marquant le milieu de sa cuisse, — „et il y en a d'autres, qui sont comme cela", et il étendit l'autre jambe, montrant de la main le milieu du corps. Le roi dit à son visir: „Cet homme-là n'est pas sans avoir eu quelque raison pour nous parler de poissons, alors que nous étions à nous entretenir d'un tout autre sujet. Qu'en penses-tu? — Seigneur,

شيخ قد اسنّ وضعف ولا يحتمل ان يجلس هكذا فلمّا تعب جعل لاستراحته سببا ووجها فقال الصواب ان نرفع هذا الرسم عن المسلمين الغرباء خاصّة f. 77v. فرفع عنهم فهو الى اليوم رسم ان يجلس المسلمون بين ايديهم كما يشتهون ويجلس غيرهم على الرسم الاوّل برسيلا فان غيّر جلسته كانت عليه الغرامة ۞

ذكرتُ فى فصل قبل هذا امر عبّاد الهند وزهّادهم وهم عدّة اصناف منهم البيكور واصلهم من سرنديب وهم يحبّون المسلمين ويميلون اليهم ميلا شديدا وهم فى الصيف عُراة حفاة الا[a] يستترون بشىء وربّما جعل الواحد منهم على سوءته خرقة اربع اصابع فى مثل ذلك مشدودة بخيط فى الوسط وفى الشتاء يتّشحون بالخُصُر للحشيشة ومنهم من يلبسون الازار مرقّعا من كلّ لون على لون المرقّعة للشُهرة ويلوّنون ابدانهم برماد عظام

a) Deest.

dit le visir, cet homme est un vieillard avancé en âge, sans force, et qui n'a pu supporter jusqu'à la fin cette posture. Vaincu par la fatigue, il a imaginé ce moyen de se délasser." Là-dessus, le roi dit: Il convient que nous dispensions de cette coutume les musulmans étrangers." Il la supprima donc pour eux. Et depuis lors les musulmans s'asseyent devant les rois comme ils le trouvent commode. Mais tout autre qu'eux doit continuer à s'asseoir suivant le *bersila*, sous peine de l'amende dont nous avons parlé.

CIII. Dans un article précédent j'ai parlé des dévots et des religieux qu'on trouve dans l'Inde. Il y en a bien des espèces, parmi lesquelles sont les *Bîkour*, originaires de Sérendib. Ces Bîkour aiment les musulmans et leur témoignent beaucoup de sympathie. En été ils vont le corps et les pieds nus, si ce n'est que quelques uns d'entre eux portent un chiffon large de quatre doigts au carré, attaché à la ceinture avec une corde et retombant sur leurs parties naturelles. En hiver, ils se couvrent avec des nattes de paille tressée; quelques-uns ont un *izar* formé de pièces et de morceaux de toute couleur pour tirer les yeux. Ils se souillent le corps avec la cendre des os des Indiens morts qu'on a brulés.

الموتى من الهند الذين احرقوا ويحلقون روسهم وينتفون لحاهم وشواربهم ولم
يحلقون شعر العانة ولا شعر الابطين وفى الأكثر[a] يقصّون اطفارهم ومع f. 78r
الواحد منهم قحف رأس انسان[b] مثبت فيه يأكل ويشرب على سبيل
الاتّعاظ بذلك والتواضع، وكان اهل سرنديب وما ولاها لمّا بلغهم خروج
النبىّ صلّعم فأرسلوا رجلا فهيمًا منهم وامروه ان يسير اليه فيعرف امره وما
يدعو اليه فعاقت الرجل عوايق ووصل الى المدينة بعد ان قبض رسول
الله صلّعم وتوفّى ابو بكر رضّه ووجد القايم بالأمر عمر بن الخطّاب رضّه
فسأله عن امر النبىّ صلّعم فشرح له وبيّن ورجع فتوفّى الرجل بنواحى
بلاد مكران وكان مع الرجل غلام له هندىّ فوصل الغلام الى سرنديب
وشرح لهم الامر وما وقفا عليه من امر النبىّ صلّعم وابى بكر رضّه وانّهم
وجدوا صاحب النبىّ صلّعم عمر بن الخطّاب رضّه ووصف لهم تواضعه وانّه f 78v

a) In Cod. additur بقصون. b) Cod. الانسان.

Ils se rasent la tête, arrachent leur barbe et leurs moustaches, mais gardent les poils du pubis et des aisselles. La plupart d'eux se rognent les ongles. Chacun d'eux possède, en guise d'écuelle, la partie supérieure d'un crâne d'homme, dans laquelle il mange et boit en manière de mortification et comme marque d'humilité.

Lorsque la nouvelle de la venue du Prophète — sur qui soient le salut et la bénédiction de Dieu! — parvint aux peuples de Sérendîb et des pays voisins ils députèrent un des leurs, homme intelligent, chargé d'aller trouver le Prophète et d'apprendre de lui l'objet de sa prédication. Le messager, retardé par des obstacles, arriva à Médine, alors que le Prophète était mort, ainsi qu'Abou-Bekr. Le chef des musulmans était Omar fils d'al-Khattâb, qui lui donna toutes les instructions nécessaires. Le messager, s'en retournant, mourut en route dans les parages de Mékrân. Il était accompagné d'un jeune serviteur indien, qui put arriver jusqu'à Sérendîb et y porter la connaissance de ce qu'il avait appris touchant le Prophète et Abou-Bekr. Il conta ce qu'il avait vu de leur successeur Omar fils d'al-Khattâb, comment il se faisait humble, s'habillait de vêtements rapiécés,

كان يلبس مرقعة ويبيت فى المساجد فتواضُعُهم لأجل ما حكا لهم ذلك الغلام ولبسهم الثياب المرقّعة لِما ذكره من لبس عمر رضّه المرقّعة ومحبّتهم للمسلمين وميلهم اليهم لِما فى قلوبهم ممّا حكاه ذلك الغلام عن عمر رضّه، وفى مذهب اهل الهند انّ الشراب على الرجال حرام وهو للنساء حلال ومن الهند من يشربه[a] سرّا ☆

وبالهند كهنة وسحرة امرهم مشهود وقد ذكرتُ بعض ذلك فى هذا الجزء وحدّثنى ابو يوسف بن مسلم قال حدّثنى ابو بكر الفَسَوى بصيمور قال حدّثنى موسى الصندابوريّ قال كنت عند صاحب صندابور يوما ما انحدّث اذ ضحك فقال اندرى لم ضحكتُ قلتُ لا فقال على الحايط f. 79r وزغة وتقول الورغة الساعة تجىء ضيف غريب قال فعجبت من حماقته واردت الانصراف بعد ساعة فقال لا تبرح حتّى تنظر آخر امره[b] هذه قال فانّا

a) Cod. بشرب b) Cod. اخرا من.

passait la nuit dans les mosquées. C'est à la suite des récits de ce jeune homme, que les religieux indiens ont adopté leurs habitudes d'humilité et leur coutume de porter des vêtements rapetassés, ainsi que le faisait Omar. C'est de là aussi qu'est venue cette affection, cette sympathie qu'ils témoignent aux musulmans.

Dans la religion des Indiens, le vin est interdit aux hommes, et permis aux femmes. Il y a des Indiens qui en boivent en secret.

CIV. L'Inde a des magiciens et des devins dont les pratiques sont bien connues. J'en ai déjà rapporté quelque chose.

Je tiens d'Abou-Youcef fils de Moslim, qui le tenait d'Abou-Bekr de Fasâ, à Séimour, que celui-ci avait entendu Mouça de Sindabour faire le récit suivant: „J'étais un jour à m'entretenir avec le gouverneur de Sindabour, quand tout à coup il se mit à rire. „Sais-tu, me dit-il, pourquoi j'ai ri? — Non, répondis-je. — C'est, reprit-il, qu'il y a sur le mur un lézard, qui dit: „Il va nous arriver un hôte étranger." Je fus surpris de sa folie, et bientôt je songeais à me retirer; mais il me dit: „Ne t'en va point que tu n'aies vu la fin

لفى حديثنا اذ دخل بعض اصحابه فقال وافا الخورّ من عمان مركب ثم لم نلبث الّا ساعه حتّى دخل جماعه ومعهم اقفاص فيها اسفاط وقماش وماورد ففتح منها قفص فيه ماورد فقفزت منه ورعه كبيرة وصعدت الى الحايط تعدوه الى * الوزعه الاولى فصارت الورعة وزعتين[b] وانا ارى ۞

وحكى انّ هذا هو الذى رقى التمساح فى خور صندابور فهو الى الساعه لا يؤذى احدا البتة فى خور صندابور *وكذلك خور سريره لا يؤذى فيه التمساح اليوم احداء وقد كان قبل هذا لا يتمكّن احدا ان يدنو من الماء الّا ابتلعه التمساح وقد كان فى الخور منه شىء عظيم يجاور الحدّ فوقع اليهم رجل هندىّ فقال[c] لملك سريرة انا ارقى التمساح لا يؤذى احدا فى الخور فقال له افعل حتّى اعطيك كذا وكذا ثم هرب الرجل f 79r ولم يقدر عليه، فلمّا كان بعد مدّه دخل الى سريرة رجل هندىّ صاحب

a) Cod تغذو. b) Ex conj. Cod. tantum الوزغتين. c) Haec conjectura supplevi d) Cod. فقالوا.

de l'affaire." Nous étions donc restés à causer, lorsqu'un de ses serviteurs entra, disant: „Il est arrivé dans le port un vaisseau d'Oman." Peu d'instants après, vinrent des gens portant des paniers qui contenaient divers objets, des étoffes et de l'eau de rose. Comme on ouvrait un de ceux où était l'eau de rose, voilà qu'il en sortit un gros lézard qui grimpa lestement sur le mur, et rejoignit sous mes yeux le premier.

CV. C'est le même personnage, dit-on, qui enchanta les crocodiles dans la baie de Sindâbour, où depuis lors ils ne blessent plus personne. Il en a été de même dans la baie de Sérira. Auparavant, on ne pouvait approcher de l'eau sans être atteint par eux grièvement. Ils y étaient en quantité incroyable. Or il vint un Indien qui dit au roi de Sérira: „Si tu veux, j'enchanterai les crocodiles de telle sorte qu'ils ne feront plus de mal à personne dans la baie. — Fais, dit le roi, et je te donnerai telle et telle chose." Mais cet homme disparut et ne put être retrouvé.

Quelque temps après un autre Indien, versé dans la science des enchante-

رقى وكهانة وسحر فصادق بسريرة صديقا فقال له اريك شيئًا ظريفا فقال نعم فجلس على الخور وتكلّم بكلامه ثم قال ان شئتَ فأدخلِ الخور فان التمساح لا يؤذيك وان شئتَ فأحضر من يدخل وان شئت دخلتُ انا فقال له ندخل انت فدخل هو ثم دخل الآخر ثم دخل آخر فجعل التمساح يطوف بهم ولا يؤذيهم ثم صعدوا فقال له تحبّ ان اخلّى عنهم فقال افعل وطرحوا كلبا فقطّعه التمساحْ فبلغ الملك خبره فأحضره وقال عندك[a] كذا وكذا فقال نعم فركب الملك الى الخور فأحضر معه رجلين يريد قتلهما فقال له تكلّمْ على الخور فتكلّم فأدخل احد الرجلين الخور فأطافت به التماسيح فلم تؤثر فيه البتّة ولم تعرض له ثم قال له اطلق f. 80r بينهم فتكلّم فقطعت التماسيح الرجل عضوا عضوا ثم قال له قد فعلتَ

a) Cod. عند.

ments, de la magie et de la divination, vint s'établir à Sérira. S'y étant fait un ami, il lui dit un jour: „Je veux te montrer quelque chose de curieux. — Très-bien," dit l'ami. L'Indien s'assit au bord de l'eau, prononça certaines paroles et puis dit à son compagnon: „Tu peux entrer dans l'eau, sans crainte des crocodiles. Ou si tu veux, fais-y entrer quelqu'un, ou bien j'y entrerai moi-même. — Entre toi-même", dit l'ami. Il entra en effet dans la baie, et bientôt son compagnon le suivit ainsi que d'autres. Les crocodiles rôdaient autour d'eux sans leur faire aucun mal. Etant ressortis, le devin dit: „Veux-tu que je les délivre de leur enchantement? — Fais", dit l'autre. On jeta un chien à l'eau; à l'instant les crocodiles le mirent en pièces.

La nouvelle du pouvoir magique de cet homme vint aux oreilles du roi, qui le fit appeler et lui demanda: „Es-tu vraiment capable de faire telle et telle chose? — Assurément," dit-il. Aussitôt le roi monta à cheval et gagna l'embouchure de la rivière, faisant conduire avec lui deux hommes auxquels ils voulait ôter la vie. „Allons! fais," dit le roi. L'Indien prononça son enchantement sur l'eau; on y poussa l'un des deux hommes; et les crocodiles vinrent circuler autour de lui sans faire mine de l'attaquer. „Délivre-les", dit le roi. Le devin prononça de

فعلا حسنا ووجبت مجازاتك فخلع عليه ووهب له شيئا ووعده ومنّاه فلمّا كان من غد قال له احبّ ان تفعل اليوم مثل ما فعلتَ امس فقال نعم ثم ادّى الملك بغلام من غلمانه جلد جسور ولم يكن معه مثله فقال له اذا اومأتُ اليك بضرب عنق هذا الهندىّ الكاهن فاضربْ عنقه من ساعتك ومضى الى الخور وتكلّم الهندىّ على الخور وطرح فيه احد الرجلين فطافت به التماسيح ولم تعرض له ثم لم يزل يعوم[a] من موضع ويتحوّل الى آخر حتّى لم يبق فى الخور ناحية الّا دخلها ذلك اللصّ والتماسيح تطوف به ولا تعرض له فلمّا علم الملك انّه قد رقى جميع الخور اومى الى غلامه فضرب عنقه من ساعته فخور سريرة الى هذا الوقت لا يؤذى التماسيح فيه احدا ☆

والسرقة عند الهند عظيمة فاذا سرق الهندىّ فى بلاد الهند قتله 80r.

a) Deest.

nouvelles paroles, et les crocodiles mirent l'homme en pièces. „Voilà qui est bien, dit le roi, et tu as mérité ta récompense." Il lui donna une bonne somme, le fit revêtir d'un vêtement d'honneur, sans compter les promesses.

Le lendemain, le roi dit au devin: „Je désire te voir recommencer aujourd'hui ce que tu as fait hier. — Bien", dit-il. Le roi appela un de ses serviteurs, d'une force et d'une hardiesse sans pareilles: „Lorsque je te ferai signe, lui dit-il, frappe à l'instant même le cou de cet enchanteur." On alla à la baie. L'Indien fit sa conjuration. On jeta dans l'eau l'autre condamné. Les crocodiles n'y touchèrent pas; on le fit aller et venir d'un coin de la baie à l'autre, et les crocodiles qui l'entouraient ne lui firent pas une égratignure. Quand le roi connut que l'enchantement s'étendait à la baie toute entière, il fit à son esclave le signe convenu, et sur le champ l'esclave coupa le cou de l'enchanteur. Depuis cela, les crocodiles dans la baie de Sérira sont absolument inoffensifs.

CVI. Chez les Indiens, le vol est chose grave. Si le voleur, de race indienne,

الملك ان كان الهندىّ وضيعا او لا مال له وان كان له مال[a] احذ الملك
ماله بأسره او غرّمه غرامة عظيمة وكذلك ان اشترى شيئًا مسروقا بعد علمه
بذلك غرم الغرامة العظيمة ومجازاة السرقة عندهم القتل؛ وان سرق مسلم[b] ببلاد
الهند ردّ الحكم فى امره الى هنرمن[c] المسلمين ليعمل فيه بما يوجبه حكم الاسلام
والهنرمن[d] هو مثل القاضى فى بلاد الاسلام ولا يكون الهنرمن[e] الّا من المسلمين ۞

قال لى راشد الغلام بن بابشاد كنت سايرا[f] من سيراف اريد البصرة فى
ذى القعدة سنة خمس وثلثمائة فى قارب لطيف فوقع علينا الخبّ بناحية
رأس الكاملا وطرحنا بعض الحمول الى البحر فكنتُ ارى الامواج تظلّ على
القارب حتّى يقع لى انّها قد ظلّلته بأسره ثمّ تتكسر الامواج تحته وتفقّدت
f 81r. غير مرّة السماء اذا ظلّلتنا الامواج فلا اراها لانّ الامواج قد حالت بيننا وبين
السماء وغشينا من الامواج ما يستر السماء عنّا ۞

a) Cod. المال. b) Deest. c) Cod. هبرمن. d) Cod. الهبر من. e) Cod. الهبر. f) Cod. ساير.

est un misérable sans fortune, le roi le fait mourir; s'il a du bien, le roi prend tout ou lui impose une forte amende. Il en est de même pour celui qui sciemment a acheté une chose volée. En général la mort est chez eux le châtiment du vol. Si le voleur est musulman, il est jugé par-devant l'*honarmen* des musulmans, qui prononce suivant les lois de l'islam. L'honarmen est comme le cadi en pays musulman; il ne peut être pris que parmi les hommes qui font profession de l'islam.

CVII. Râched al-Gholâm, fils de Bâbichâd, m'a dit: „Durant une traversée que je fis de Siraf à Basra dans une petite barque, au mois de dhou'l-qada de l'année 305, la tempête nous assaillit près de Ras-el-Kâmilâ. Nous jetâmes à l'eau une partie du chargement. Les flots s'élevaient si haut qu'ils faisaient ombre au-dessus du bateau, puis ils se brisaient au-dessous. Plusieurs fois mes yeux cherchèrent le ciel sans l'apercevoir, caché qu'il était par les vagues interposées qui nous voilaient le jour."

وحدثنى انّ الجليل من تجار الهند والجند وغيرهم او الجليلة من النساء وان كانت حظيّة[a] الملك يجتاز بروث البقر والجواميس فان كان معه من يحمله والّا جعل علامة ليُعْلم انّ ذلك قد صار فى حيّز آخر فاذا وجد من يحمله اخذه، والهند يأكلون الميتة وذلك انّهم يأخذون الشاة او الطير فيضربون رأسه حتّى يموت فاذا مات اكلوه، وقيل لبعض كبارهم بصيمور وسوبارة اجتاز بفأرة ميتة فأخذها بيده ودفعها الى ابنه او غلامه وحملها الى منزله واكلها والفأر عندهم من الطف ما يؤكل ۞

وممّا يحكى لى عن بعض ملوك الصين — وهو من الحكايات — انّ له بركة عظيمة يجيئها الماء من فرسخ ثم يفتح الماء عنها فينضب كلّه وهى فارغة فاذا احبّ ان تُمْلى ماء امر بفتح الماء عليها من الموضع الذى يجىء f 81v

a) Cod. حصيه ut mox انصف.

CVIII. Le même m'a conté que dans l'Inde, les marchands les plus considérés, les militaires et autres, ainsi que les femmes les plus haut placées, fût-ce la favorite du roi elle-même, recueillent le fumier des vaches et des buffles. S'il y a quelqu'un pour l'emporter, on le prend. Sinon, on y laisse un signe pour marquer qu'on en a pris possession, en attendant qu'on le fasse prendre.

Les Indiens mangent les bêtes mortes (sans qu'elles aient été égorgées), c'est-à-dire qu'ils frappent la tête de l'animal, brebis, oiseau ou autre, jusqu'à ce qu'il meure, et puis ils en font leur nourriture.

On conte qu'un de leurs grands personnages, à Seimour et Soubâra, passant près d'un rat mort, le prit avec la main et le donna à son fils ou à son serviteur qui l'emporta chez lui et le mangea. Car chez eux les rats comptent parmi leurs meilleurs aliments.

CVIX. J'ai oui couter, comme une de ces histoires qui se disent, qu'un roi de Chine possède un vaste étang alimenté par de l'eau qui vient d'une parasange de distance. Une ouverture permet de faire écouler toute l'eau et de vider le réservoir. Le oi veut-il le remplir? il fait ouvrir le conduit au point d'où l'eau arrive. On y

منه ثم تطرح اللؤلؤ[a] مع الماء فيجرى الماء الى البركة فى نهاية الصفاء واللؤلؤ فيه الى[b] ان يمتلئ البركة من اللؤلؤ ويفيض الماء على حوانيها ثم يقطع الماء عنها ويبقى اللؤلؤ مثل الحصى ☆

وقد ذكرت فى بعض هذه الأجزاء طرائف[c] من اخبار ديبجات الدم – وهى جزاير اولها بالقرب من ديبجات الكستج وآخرها عرضا بالعرب من جزايرة الوقواق – ويقال انهم نحو من ثلثين الف جزيرة والتجار يقولون ان العامر منها اثنى عشر الف جزيرة وطول الجزيرة من نصف فرسخ الى عشرة فراسخ وبين كل جزيرتين فرسخ فما دونها وكلها رمال ☆

واخبرنى بعضهم انه شاهد ببعض بلدان الهند فيلة تتصرف فى حوايج اربابها وان الفيل يُدفع اليه الوعاء الذى يشترى فيه الحوايج وفيه الودع
وهو نقد القوم وانموذج الحاجة كائنا ما كانت فيكون معه فى الوعاء شيء f. 88r

a) Cod. hic et deinde اللولو. b) Deest. c) Cod. طراف.

jette des perles que l'eau, d'une pureté, d'une limpidité parfaite, entraîne dans l'étang. Quand celui-ci est plein à déborder, on laisse écouler l'eau, et les perles restent au fond, en guise de cailloux.

CX. J'ai déjà rapporté des choses intéressantes touchant les *Dibadjât-ed-doum.* C'est un groupe d'îles dont la première est voisine des *Dibadjât-el-kastedj*, et la dernière proche des îles des Ouâqouâq. Ces Dibadjat sont, dit-on, au nombre de trente mille, dont douze mille habitées, au dire des marchands. Leur longueur varie d'une demi-parasange à dix parasanges; elles sont distantes l'une de l'autre d'une parasange. Toutes sont sablonneuses

CXI. Quelqu'un m'a dit qu'il avait vu dans une ville de l'Inde un éléphant dressé à faire les commissions de ses maîtres. On lui donne un sac où sont mis les *ouadà* (ou cauris), monnaie de ce pays, avec la note et un échantillon des choses à acheter pour cette somme. Il va chez l'épicier. Celui-ci, dès qu'il

من ذلك لجنس والنعد ويمضى الى النقال فاذا رآه البقّال نزل من جميع شغله ولو كان على رأسه من [a] يشترى منه كاينا [c] من كان واخذ [b] الوعاء من الفيل فعدّ الودع الذى فيه ونظر ما يريد بانموذج مناعه ودفع اليه احود ما عنده من ذلك النوع *بأرخص سعره ويستزيده فيزيده وربّما عدّ البايع الودع فغلط فيه فيشوّشه الفيل بخرطومه فيعدّ البقّال عدّة ثانية ويمضى الفيل بما اشتراه فربّما استقلّه صاحبه فيضربه فيعود الى البقّال فيشوّش مناعه ويخلط بعضه ببعض فإمّا ان يزيده او يردّ [d] عليه الودع وانّ الفيل الذى هذه صورته يكنس ويرشّ ويدقّ الأرزّ بمدقّة يأخذها بخرطومه فيدقّ ورجل يجمع عليه الأرزّ ويطحن الأرزّ ويستقى الماء وذلك انّه يأخذ الوعاء الذى يستقى فيه الماء وفى الوعاء حبل مشدود 82r. يُدخل خرطومه فيه ويحمله ويقضى جميع الحوايج ويركبه صاحبه فى

a) Deest. b) Cod. احذ. c) In Codice haec verba errore post متاعه scribuntur. d) Cod. يزيد.

l'aperçoit, abandonne toute autre occupation, laisse là tout acheteur, prend le sac de l'éléphant, compte la monnaie qui s'y trouve, regarde ce que porte la note et sert ce qu'il a de meilleur, et à meilleur marché, de l'espèce demandée. L'éléphant en demande-t-il davantage? on le lui donne. Quelquefois le marchand fait erreur en comptant la somme; alors l'éléphant brouille les cauris avec sa trompe, et l'épicier recommence son compte. Enfin l'éléphant part avec ses achats. Arrivé au logis, si le maître trouve qu'on l'a mal servi, il le bat. L'éléphant retourne chez l'épicier et bouleverse tout dans sa boutique, jusqu'à ce qu'on lui ait servi ce qui manque ou qu'on lui ait rendu les cauris.

Ce même éléphant balaie, arrose, écrase le riz avec le pilon qu'il tient avec sa trompe; un homme apporte le riz, et lui le broie. Il tire l'eau du puits au moyen d'un seau attaché à une corde. Enfin il fait toute espèce de travail. Son maître le monte chaque fois qu'il a une longue course à faire. Un petit garçon le monte aussi et le conduit aux champs. Là l'éléphant arrache de l'herbe

حوايجه البعيدة ويركبه الصبىّ ويمضى عليه الى الصحراء فيقطع الحشيش وورق الشجر بخرطومه ويدفعه الى الصبىّ فيجمعه فى وعاء معه ويحمله فيكون ذلك طعامه وانّه اذا كان على هذه الصفة يبلغ مالاً عظيما وقيل عشرة آلاف درهم ☆

ومن مصايب البحر المشهورة التى أُثرت الى يومنا هذا ما حدّثنى به [a] بعض التجار قال خرجت فى مركب من سيراف فى سنة ستّ وثلاث مائة يريد صيمور وكان معنا مركب عبد الله بن الجنيد ومركب سبا وكانت هذه الثلثة مراكب فى نهاية الكبر ومن المراكب الموصوفة فى البحر ونواخذتها مشهورون لهم قدر ومنزلة فى البحر وفى المراكب الف ومائتان رجل من التجار والنواخذة والبانانيّة والتجارُ وغيرهم من صنوف الناس وفيها من الاموال والامتعة ما لا يعرف مقداره لكثرة فلمّا سرنا f. 88r
احد عشر يوما رأينا آثاره الجبال ولوايح ارض سندان وتانه وصيمور وما

a) Cod. لـ.

et des feuilles d'arbre avec sa trompe, et les donne à l'enfant qui les met dans un sac; puis il rapporte cela au logis pour sa nourriture.

Un éléphant ainsi dressé se vend à des prix très-élevés, dix mille dirhems, dit-on.

CXII. Parmi les aventures de mer dont on parle encore aujourd'hui, voici ce que m'a raconté un marchand:

„Je partis de Siraf, dit-il, en l'année 306, sur un navire qui allait à Seimour. Avec nous faisaient route un navire d'Abd-Allah fils de Djouneid et un navire de Séba. Les trois navires étaient de très fortes dimensions et bien connus sur la mer; les capitaines jouissaient d'une grande réputation parmi les marins. Le nombre des personnes embarquées, marchands, officiers, matelots et autres gens de nationalités diverses s'élevait à douze cents. Le chargement en provisions et marchandises était d'une valeur incalculable. Au bout de onze jours, nous fûmes en vue des hauteurs de la terre de Sendân, de Tâna et de Seimour

سار هذا السير السريع قبلهم احدٌ فيما سمعنا فاستبشرنا وسررنا وبشر بعضنا بعضا بالسلامة واخذنا فى الاستعداد لانّا قدرنا انّا نصبح من غد الارض ثم جاءتنا الريح من الجبال فلم نضبط الشرع واخذنا للخبّ والمطر والرعد والبرق فقال الربّانيّه والباناتيّه نطرح الامتعه فمنعهم احمد وقال لا اطرح الّا بعد ان[a] يخرج الامر عن يدى واعلم انّى هالك ونزل الرجال ينزفون الجمّه من الجانبين والمركبين على مثل حالنا كلّ واحد منهما ينتظر صاحبه ما يفعل من طرح او غيره فيفعل مثله وضجّ[b] التجار وقالوا له اطرح الامتعة وانت فى الحلّ فانّا نهلك فقال لا اطرح البتّة ولم يزل[a] الامر يتزايد الى ان مضت ستّة ايام فلمّا كان فى اليوم السادس وكاد المركب ان يغوص فى البحر قال اطرحوا الحمولة فلم يمكن طرح شئ[a] لان للخوابى[c] والاعدال f. 88v. ثقلت بالمطر وكان ما فيه خمس مائة منا فقد صار فيه الف وخمس مائة

a) Deest. b) Cod. وصبح. c) Cod. الجوابى.

Jamais, dit-on, ce voyage ne s'était fait en aussi peu de temps. Nous nous réjouissions, nous félicitant les uns les autres de cette heureuse traversée. Nous nous croyions hors de tout danger et pensions toucher terre le lendemain matin. On n'avait pas serré les voiles. Tout à coup une tempête s'éleva, du côté de la côte accompagnée d'éclairs, de tonnerre et de pluie. La manoeuvre des voiles n'était pas possible, l'ouragan nous emporta. „Jetons des bagages à la mer, dirent les officiers et les matelots. Mais [le patron du navire] Ahmed s'y opposa, disant: „On ne jettera rien, que je n'aie perdu tout espoir et vu notre perte assurée." Les hommes descendirent pour vider l'eau de la cale des deux côtés. Les deux autres navires étaient dans la même situation que nous, chacun attendant ce que ferait son compagnon de route, pour se décider à jeter ou à garder les bagages. Enfin les marchands s'impatientèrent et dirent à Ahmed: „Décide-toi à jeter les bagages; tu n'en seras pas responsable; car nous voilà sur le point de périr. — Je n'en ferai rien," dit-il. Pendant cinq jours, notre situation alla s'aggravant. Mais dans la sixième journée, voyant le navire près de sombrer, Ahmed donna l'ordre de jeter le chargement. On ne put rien



منا بالمطر وعاجلهم الامر وطرحوا القارب الى الماء ونزل فيه ثلاث وثلثون رجلا وقيل لاحمد قم فانزل فى القارب فقال لا ابرح من مركبى فانّه ارجا فى السلامة من القارب وان تلف تلفتُ معه فلا حظّ لى فى الرجوع بعد تلف مالى قال لى هذا التاجر فمكثنا فى القارب خمسة ايّام ليس معنا لا ما يؤكل ولا ما يشرب الى ان لم يبق فينا فضل ان نتكلّم بكلمة من[a] الجوع والعطش والشدّة التى مضت علينا فى البحر والقارب تقلبه الامواج والرياح لا ندرى هو فى البحر ام لا ولشدّة الجوع وما نحن فيه اومينا الى بعضنا بعضا ان نأكل واحد منّا وكان معنا فى القارب صبىّ سمين لا يبلغ وكان ابوه فى جملة من تخلّف فى المركب فعزمنا على اكله f. 84r فأحسّ الصبىّ بذلك فرأيته وهو ينظر الى السماء ويحرّك شفتيه وعينيه تحريكا خفيّا فما مضت ساعة حتى[a] رأينا آثار الارض ثم لاحت لنا الارض ثم

a) Deest.

jeter, la pluie avait accru le poids des sacs et des ballots; ce qui pesait auparavant cinq cents livres en pesait alors quinze cents. Le danger était pressant; on mit la chaloupe à la mer, et trente-trois hommes y descendirent. On voulait y faire descendre Ahmed; mais il dit: „Je ne sortirai pas du navire, qui se sauvera plutôt que la chaloupe. S'il doit périr, je périrai avec lui. Que m'importe le salut, après la perte de mon bien."

Le marchand [qui m'a fait ce récit était parmi les gens embarqués dans la chaloupe]: „Nous y passâmes cinq jours, dit-il, sans nourriture ni boisson. La faim, la soif, les souffrances de toute sorte nous enlevaient jusqu'à la force de parler. La chaloupe était le jouet des vagues et des vents, de sorte qu'il nous était impossible de dire si elle était engloutie par la mer ou si elle surnageait. On commença à se faire entendre par signes qu'il fallait manger un d'entre nous. Or, nous avions dans la chaloupe un jeune garçon de bonne mine, qui n'avait pas encore atteint l'âge de la majorité, et dont le père etait resté sur le navire. C'est lui qu'on résolut de manger. Il avait deviné nos projets et je le vis qui regardait vers le ciel et remuait à la dérobée les lèvres et les yeux.

جنح القارب على البرّ وانقلب القارب ودخله الماء وليس لنا قوّة للقيام ولا لحركة واذا برجلين قد نزلا الى القارب فقالا لنا من اين انتم فقلنا نحن من مركب فلان فأخذوا بايدينا واخرجونا الى الارض فوقعنا على وجوهنا مثل الموتى ومضى واحد منهما يعدو على وجهه فقلت للآخر اين نحن فقال هذا الدخان الذى تراه من التيز[a] وقد راح صاحبى الى القرية فعندنا الزاد والماء والثياب فحملونا الى البلد وهلك جميع اهل المراكب[b] الثلاثة فلم يسلم منهم احد الّا[c] نفر من الذين كانوا فى القارب وكان فى جملتهم ربّان المركب احمد وكان اسمه يعى وكان قد زاد[d] تلف هذا المركب وما فيها من المعايش فى اختلال سيراف وصيمور لعظيم ما كان فيها من الاموال ووجوه النواخذة والربّان والتجار☆

ومن اعجب العجايب ما حدّثنى به بعض البحريّين ممّن اقام ببلاد

a) Cod. التبر. b) Cod. المركب. c) Cod. ولا. d) Deest.

Heureusement, nous eûmes à l'heure même connaissance de la terre, et bientôt nous la distinguâmes clairement. La chaloupe, portée au rivage, toucha, s'ouvrit et se remplit d'eau. Nous n'avions pas la force de nous lever ni de remuer. Deux hommes accoururent du rivage. „D'où venez-vous?" dirent-ils. Nous répondons: „De tel navire." Ils nous prirent par la main et nous tirèrent à terre. Quand nous fûmes là, à demi morts, un des deux hommes s'en fut. „Où sommes nous? dis-je à l'autre. — Cette fumée que tu vois là-bas, dit-il, vient d'al-Tîz. Mon compagnon est allé au bourg. Vous y trouverez des aliments, de l'eau, des vêtements." Enfin on nous y mena. De toutes les personnes embarquées sur les trois navires, pas une âme ne fut sauvée, hormis un certain nombre des gens partis sur la chaloupe. Parmi les victimes était le capitaine Ahmed, dont le nom est resté célèbre. La perte de ces navires et de leur cargaison fut une des causes qui contribuèrent le plus à la ruine de Siraf et de Seimour, vu qu'ils étaient chargés de richesses et portaient les plus considérables d'entre les officiers, capitaines et marchands.

CXIII. Une chose des plus étonnantes est ce que m'a conté un marin qui

الهند وغيرها سنين كثيرة انّه سمع غير واحد ممّن دخل تخوم الهند ان بنواحى قشمير الاعلى فى موضع يقال له ترناراييين وادى[a] فيه بساتين واشجار ومياه تجرى فيه سوق للجنّ يسمع فيه ضجيجهم فى البيع والشراء ولا ترى اشخاصهم وانّ ذلك لم يزل يعرف على دوام الايّام بذلك الموضع فقلت للرجل سمعتَ انّ بها سوقا قايم ابدا او فى وقت دون وقت فقال ما سألت عنُ هذا ۞

وقال لى بعض من دخل الصين انّه رأى هناك حجارة منها حجر يجذب الرصاص من وراء طست وانّه اذا جعل تحت الحامل سهل عليها امر الولادة ومنها حجر يجذب الصفر ومنها حجر يجذب الذهب وحجر المغناطيس[b] المشهور الذى يجذب الحديد وحجر يطفئ النار وفى جوفه آخر يتحرّك وقال

f. 85r. لى انّه رأى بناحية اعباب سرنديب حجر قد كسر فخرج منه دودة فلمّا

a) Conjectura addidi. b) Cod. المعطنس.

avait passé de longues années dans l'Inde et autres contrées. Il tenait cela de la bouche de bien des gens qui avaient pénétré au cœur du pays indien. C'est que, dans les régions du haut Cachemire, en un lieu nommé Ternarayin, se trouvent des jardins ombragés, arrosés par des eaux courantes, où les Djinns tiennent marché. On entend le bruit de leurs voix, achetant et vendant, sans voir leurs personnes. Et cela existe de temps immémorial. Je demandai à ce marin: „Sais-tu si le marché est continuel ou s'il a lieu à certaines époques? — Je n'ai pas fait, dit-il, de question à ce sujet."

CXIV. Un homme qui avait été en Chine, m'a dit avoir vu dans ce pays une pierre qui attirait le plomb à travers les parois d'un vase; placée sous une femme enceinte, elle facilite l'accouchement. Il y a aussi une pierre qui attire le cuivre, une autre qui attire l'or, ainsi que la pierre d'aimant qui attire le fer; enfin une pierre qui éteint le feu et dans laquelle une autre se remue.

Il m'a dit encore qu'il avait vu dans les parages des Gobbs de Sérendîb une pierre qu'on avait cassée et d'où sortit un ver qui rampa sur une longueur de

ظهرت دبّت مقدار عشرة اذرع ثم ماتت وانّه كان على رأسها وذنبها زغب مثل زغب الفرخ ✿

ومن العجايب جبل باليمن يقطر من رأسه ماء فاذا صار فى الارض جمد فصار هو هذا الشبّ اليمانىّ ✿

وقال لى من رأى شجر اللبان – وهو الكندر – وهو نابت فى اودية ومسايل الماء وليس له بزر وهو على قدر واحد منذ كان لا يعرفه اربابه الّا على صورة واحدة وهو مع هذا يتفاضل فى الحسن وليس يوجد منه شجرة فى الارض الّا من حدّ حاسك[a] الى حدود حاريج[b] والجميع نحو مائة وخمسين فرسخا ✿

وقال لى من دخل الهند انّه رأى فى عنقية بنواحى مانكير وهى قصبة بلاد[c] الذهب وبها شجرة عظيمة غليظة الساق تكون مثل شجر الجوز

a) Cod. حاسل. b) *Sic.* c) Deest.

dix aunes et puis mourut. Il avait sur la tête et sur la queue une sorte de duvet pareil à celui des jeunes oiseaux.

CXV. Parmi les merveilles, il y a dans le Yémen une montagne du sommet de laquelle l'eau coule goutte à goutte, se congèle en arrivant à terre et devient le vitriol yéménois.

CXVI. D'après un témoin oculaire, les arbres du *loubân* ou *koundour* (qui est l'encens) croissent dans des vallons et des ravins. Ils n'ont pas de graine. Leur taille ne varie pas depuis qu'ils existent; les personnes à qui ils appartiennent les ont toujours vus les mêmes; du reste ils ne sont pas tous également beaux. On n'en trouve que dans la région comprise entre les frontières de Hâsik et les frontières de Haridj (?), sur un espace d'environ cent cinquante parasanges.

CXVII. Une personne qui avait voyagé dans l'Inde m'a dit qu'elle avait vu à Anqia (?), non loin de Mânkîr, ville des pays de l'or, un grand arbre, porté sur

لسها ورد احمر فيه ببياض مكتوب لا اله الّا الله محمّد رسول الله ✿

وفى بحر الصنف جزيرة اذا وقعت السرطانات الى ارضها صارت حجارة f 38v
وهو حجر معروف يجلب الى العراق وساير الدنيا وهو من الادوية[a] فى جلاء البياض من العين والصيادلة يسمّونه السرطان النهرىّ ✿

وحدثنى رجل من الرجال انّ بالبجة[b] عين غزيرة عليها حجر من زبرجد عظيم يحمله اربعة اصنام من ذهب فاذا طلعت عليه اخضرّت العين كلّها بخضرته وانّ عبر وهو ملك من الملوك المغاربة[c] لتلك النواحى غزاهم لأجل هذا الحجر طمعا ان يظفر بهم فيأخذه فلا يقدر عليهم احدٌ وانّهم قد جرّبوا وقال انّهم ما زالوا يستبقون وانّ بعض ملوكهم عزم على اخذ الحجر فلحقه سوء منعه او نحو هذا ✿

a) Cod. الاوحية. b) Cod. s. p. c) Cod. المغارنة.

un gros tronc, assez semblable au noyer, lequel produit des roses rouges où on lit en caractères blancs: „Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed est le prophète de Dieu."

CXVIII. Dans la mer du Senf est une île, où les écrevisses qui y tombent deviennent pierres. C'est cette pierre qu'on porte dans l'Irac et partout, qui entre dans la composition du collyre pour les taies des yeux. Les pharmaciens les nomment écrevisses de rivière.

CXIX. On m'a conté que chez les Bodja se trouve une fontaine abondante que recouvre une grande pierre d'émeraude soutenue par quatre colonnes d'or. Lorsque le soleil s'élève au-dessus de la pierre, l'eau de la fontaine devient toute verte.

Un roi du voisinage, nommé Abar, fit une irruption dans ce pays pour s'emparer de la pierre. Mais les habitants sont invincibles; plusieurs fois attaqués, ils sont toujours gardés d'une manière merveilleuse. Un de leurs rois voulut aussi prendre la pierre, mais il lui survint une maladie qui l'en empêcha, ou quelque chose comme cela.

وقال لى بعض اصحابى انّ بناحية اغباب سرنديب طاير كبير اذا افرخ على شاطئ البحر لم تهبّ الرياح فى تلك الناحية الّا بعد اربعة عشر يوما ✿

وحدثنى العمانى محمّد قال رأيت ببريين[a] من بلاد الهند غلاما من f. 88b الهند قد اخذه الملك فى سرق او غير ذلك وقد امر بسلخه وهو يتكلّم ويغنّى ولا يتاوّه الى ان بلغ السلخ الى سرّته فلمّا قطعها طفى ✿

وحدثنى انّ بجزيرة من جزاير الوقواق طير ملوّن بحمرة وبياض وخضرة وزرقة على لون الشقراق وهى قدّ لحمام الكبار يسمّونه سَمَنْدَل يدخل النار فلا يحترق ويمكث الايّام لا يطعم الّا التراب فاذا احضن بيضه لم يشرب[b] الماء الّا حتّى يفقس فاذا خرجت فراخه تركه ايّاما لا يدنو منه ويطوف بالفراخ الذباب والبقّ الى ان يخرج ريشهم فاذا ريّشوا وتحرّكوا زقّهم حينئذ ✿

a) Cod. حريس. b) Cod. تشرب.

CXX. D'après ce que m'a dit un de mes compagnons, il y a dans la région des Gobbs de Sérendîb un grand oiseau qui fait ses petits sur le rivage de la mer. Dès lors, les vents cessent de souffler pendant quatorze jours.

CXXI. Mohammed d'Oman m'a dit: „J'ai vu à Beriyin (?), ville de l'Inde, un jeune Indien saisi pour vol ou tout autre crime. Le roi avait donné l'ordre de l'écorcher vif. Pendant qu'on l'écorchait, ce jeune homme parlait, chantait et restait impassible, jusqu'au moment où on atteignit le nombril. Et quand on eut tranché cette partie, il expira."

CXXII. Le même m'a conté que dans une des îles du Ouâqouâq il y a un oiseau dont le plumage a du rouge, du blanc, du vert et du bleu comme le pivert. Il a la taille d'un gros pigeon. On le nomme *semendel*. Il peut entrer dans le feu sans se brûler, demeurer longtemps sans manger autre chose que de la terre. Pendant qu'il couve ses œufs, il ne boit pas jusqu'à leur éclosion. Lorsque les petits sont nés, il les abandonne quelque temps et n'en approche point; mouches et moucherons tournent autour des petits; quand leurs plumes ont poussé et qu'ils commencent à marcher, alors il leur donne la becquée.

وحدثنى *انّ بجزيرة[a] من جزاير الوقواق دابّة تشبه الارنب تصير الذكور
منها مرّة انثى ومرّة ذكرا والاناثى كذلك والذى حكى لى ذكر انّ بعض
الهند قال ان اهل سرنديب يحدّثوا بهذا وما ادرى ما اقول فى هذه
الحكاية وقالوا انّ الارانب على هذه الصورة وهو عندى يستحيل والله اعلم ۞ f. 86r.

وقال لى بعض من سلك البحر انّه رأى بسفالة الزنج حيوانا قدر الضبّ
الّا انّه على نحو صورته ولونه للذكر منه ذكران والانثى لها فرجان وانّ
هذه الدابّة تعضّ فلا تبرأ عضّتها ولا يزال الجرح ينتقض على صاحبه ولا
يعالجه فلا يبرأ ابدا وانّ هذه الدابّة اكثر ما يكون فى مزارع قصب
السكّر والذرة واكثر مضارّه[a] اهلها للحيّات والافاعى واذا اجتمع منها على رجل
واحد ثلاثة او اربعة قطّعوه ولم يطرقهم وهم يثبون[b] فى وجه الانسان ۞

وحدثنى جعفر بن راشد المعروف بابن لاكيس — وهو احد ربّانيّة بلاد

a) Addidi. b) Cod. ىىنون.

CXXIII. Il m'a aussi conté que dans une de ces îles du Ouâqouâq, il y a un animal, semblable au lièvre, qui change de sexe, est tantôt mâle et tantôt femelle. C'est du moins ce que disent les gens de Sérendib, d'après ce que m'en a rapporté mon narrateur qui le tenait d'un Indien; et je ne sais qu'en dire. Ils prétendent que le lièvre change aussi de sexe. Mais à mon sens, c'est une rêverie sans fondement. Dieu seul connaît la vérité.

CXXIV. Une personne qui avait parcouru les mers m'a dit avoir vu à Sofâla des Zindjs une bête de la taille du lézard, à peu près de sa couleur et de sa forme. Le mâle a deux pénis et la femelle deux vagins. Leur morsure est inguérissable; la plaie qu'ils font reste toujours ouverte et ne se cicatrise pas. Cette bête fréquente surtout les plantations de cannes à sucre et de dourah.

Mais ce qui pullule dans ce pays, ce sont les serpents et les vipères. Quelquefois le passant est attaqué par trois ou quatre à la fois; il tâche en vain de les éviter; ils s'élancent sur lui et le mettent en pièces.

CXXV. Djafar fils de Râchid, connu sous le nom d'Ibn-Lâkîs, navigateur re-

الذهب ونواخذته المشهورين فيه — انّ حيّة جاءت الى جور صيمور فابتلعت
تمساحا كبيرا وبلغ صاحب صيمور الخبر فوجّه من يطلبها وانّه اجتمع
عليها زيادة على ثلاثة آلاف رجل حتّى ظفروا بها وشدّوا في عنقها الحبال
واجتمع عليها جماعة من اصحاب الحيّات فقلعوا انيابها وشدّوها بالحبال f 87r
وحصل لها شجّة من رأسها الى اذنها وذرعوها وكانت اربعين ذراعا وحملها الرجال
على اعناقها وكان تقديرها آلاف ارطال وكان ذلك في سنة اربعين وثلاثمائة ✿

وقد حكى لي قوم انّهم رأوا من دخل الوقواق واتّجر فوصف سعة البلاد
والجزاير — ولست اعنى بسعة البلاد انّ البلدان كبار ولكنّ اهل الوقواق كثير —
وفيهم مشابه من الترك وهم احذق خلق الله بالصنايع ثم انّه يتخرّج في
جميعها وهم اهل مكر وحيل وخديعة وخبث وشدّة بأس في كلّ شيء ✿

وحدّثني ابن لاكيس انّهم شاهدوا من امر اهل الوقواق ما يدهش وذلك

nommé des pays de l'or, m'a rapporté qu'un serpent vint une fois dans la baie de Seimour et avala un crocodile énorme. A la nouvelle de ce fait, le gouverneur de Seimour expédia une troupe pour s'emparer du serpent. Trois mille braves se réunirent contre le monstre, vinrent à bout de s'en rendre maitres et lui mirent une corde au cou. Des preneurs de serpents arrivèrent et lui arrachèrent les dents, puis l'enchaînèrent. Il avait une blessure de la tête aux oreilles. On le mesura et on le trouva long de quarante coudées. Les gens le portèrent sur le cou: il pesait des milliers de livres. Cela s'est passé en l'année 340.

CXXVI. Quelques personnes m'ont dit avoir vu un homme qui avait pénétré et trafiqué chez les Ouâqouâq, et qui décrivait l'ampleur de leurs villes et de leurs îles. Par cette expression, ampleur, je n'entends pas dire que leurs villes soient vastes, mais les habitants sont nombreux. Ils ont de la ressemblance avec les Turcs. Dans leurs arts, ce sont les plus industrieux des hommes; dans le pays entier on prend grand soin de développer cette aptitude. Du reste ils sont traîtres, rusés, menteurs; très vifs et très experts en tout ce qu'ils entreprennent.

CXXVII. Ibn Lakîs m'a rapporté à leur sujet des choses extraordinaires dont

انّهم وافوهم فى سنة اربع وثلثين وثلاث مائة فى نحو الف قارب فحاربوهم حربا شديدا ولم يقدروا عليهم *لانّ حول قنبلة[a] حصن وثيق وحول f 87v. الحصن خور[b] فيه من ماء البحر وقنبلة[c] فى ذلك الخور مثل القلعة الحصينة، وانّه وقع اليهم قوم منهم فسألوهم عن[d] مجيئهم اليهم دون ساير البلاد فذكروا انّهم انّما[e] جاءوهم لانّ عندهم من الامتعة ما يصلح لبلادهم والصين مثل العاج والذبل والنمور والعنبر ولانّهم يريدون الزنج لصبرهم على الخدمة وجلدهم وانّهم جاءوهم من مسيرة سنة ونهبوا جزاير بينها وبين قنبلة مسيرة ستّة ايّام وظفروا بعدّة قرى ومدن من سفالة الزنج ما عُرف خبره سوى ما لم يعرف، فاذا كان قول هؤلاء وحكايتهم صحيحة انّهم جاءوا من مسيرة سنة[f] فهذا يدلّ على صحّة ما ذكره ابن لاكيس من امر جزاير الوقواق وانّها قبالة الصين والله اعلم ۞

a) Cod. لانهم قبلة. b) Cod. خول. c) Cod. hic et infra قبيلة. d) Cod. عن فى. e) Cod. لما. f) Cod. ستة ايام.

il avait été témoin. En l'année 334 ils allèrent avec un millier de barques pousser une vigoureuse attaque contre la ville de Kanbaloh. Mais ils ne purent s'en emparer, parce que la ville est solidement fortifiée et entourée par un bras de mer, au milieu duquel Kanbaloh s'élève comme un château-fort. Des gens du pays qui s'étaient mis en rapport avec eux leur ayant demandé pourquoi ils étaient venus chez eux plutôt qu'en tout autre lieu, ils repondirent que c'était parce que cette contrée possède des marchandises qui conviennent à leur pays et à la Chine, telles que l'ivoire, l'ecaille de tortue, les peaux de panthères et l'ambre, et parce qu'ils voulaient se procurer des Zindjs, qui sont des hommes vigoureux et propres à supporter les travaux pénibles. Leur voyage, disaient-ils, avait duré un an. Ils avaient pillé quelques îles à six journées de distance de Kanbaloh, et ensuite maintes villes et bourgades du Sofâla des Zindjs, sans compter ce que nous ne savons pas.

Si ces gens-là disaient vrai en parlant d'un voyage d'une année, cela prouve qu'Ibn Lâkîs a raison quand il prétend que les îles des Ouâqouâq sont situées en face de la Chine. Dieu seul sait la vérité.

وقد ذكرت امر سريرة وانّها فى آخر جزيرة لامرى وبين سريرة وكلة مسيرة مائة وعشرين زاما والله اعلم، وبلغنى انّ خور سريرة يدخل فى الجزيرة خمسين فرسخا وهو نهر اوسع من دجلة f 88r البصرة بكثير ماؤه عذب مثل ماء دجلة البصرة وليس فى اخوار بلدان هذه الجزيرة اطول منه والمدّ فيه اثنى عشر ساعة وفيه التماسيح الّا ما كان منه بين الدور لا يضرّ لانّه فيما قد حكى انّه قد رقى وما كان خارج الدور فليس يمكن احدا يدنو منه بسبب التمساح ودور سريرة بعضها فى البرّ وعظمها فى الماء مبنىّ على خشب ملفّق مثل الاطواف[a] ويبقى طول الدهر وكلّ ذلك بسبب النار فانّ الحريق يقع كثيرا عندهم لانّ الابنية من خشب فادنى شىء يقع من النار فتحترق ساير الدور فقد جعلوا هذه الدور فى الماء استظهارا[b] فان وقع حريق امكن صاحب

a) Cod. الاطواق. b) Cod. استطهار.

CXXVIII. J'ai déjà parlé de Sérira qui est située à l'extrémité de l'île de Lameri, à cent vingt *zâma* de Kala. Dieu seul connait la vérité! La baie de Sérira pénètre, dit-on de cinquante parasanges dans l'île. C'est un fleuve beaucoup plus large que le Tigre à Basra, ses eaux sont douces comme celles du Tigre. Il n'y a point de baie plus longue dans toute l'île. Le flux s'y fait sentir de douze en douze heures. On y trouve des crocodiles; mais ceux qui sont dans la partie qui avoisine les habitations, ne font aucun mal, ayant été enchantés, comme nous l'avons dit, tandis que les parties situées en dehors des constructions sont inabordables, à cause de ces animaux. Quelques maisons sont bâties sur terre; mais la plupart flottent sur l'eau, soutenues sur des pièces de bois reliées ensemble, en forme de radeaux, et d'une durée indéfinie. Ils font cela par crainte du feu; car leurs habitations, construites en bois, sont fort sujettes à l'incendie; que le feu prenne quelque part, tout brûle. Placées sur l'eau, les maisons sont mieux protégées; si le feu se déclare en un point, chaque propriétaire peut couper ses amarres, déloger et s'aller fixer ailleurs, loin de l'incendie. Lorsqu'il se déplait quelque

المنزل ان يقطع الاتاجر من منزله ويتحوّل الى ناحيه احرى فيهرب من
f. 88r النار وربّما كره بعضُهم حوارَ بعضهم فيتحوّل عنه الى حارة اخرى والدور صفوف فى الخور مثل الشوارع والماء بين الدور غزيرa جدّا وهو عذب لانّه من فوق الى ان ينصبّ فى الخور ويخرج الى البحر على هيئة دجلة من البحر ✿

وحكى لى انّه سمع بعض الربّانيّه يقول انّ المركب اذا مضت الى سفالة الزنج فاكثر ما يبلغون الى بلد فيه زنج يأكلون الناس وانّما يقع المركب اليهم على سبيل الغلط لانّ الماء والريح يحدّرانهb فلا يقدر الربّان على ضبطه ويغلبهم فيقع اليهم وبين قنبله وبين هذا الموضع الذى فيه الزنج الذين يأكلون الناس نحو الف وخمس مائة فرسخ والله اعلم؛ فامّا الموضع الذى تمضى اليه المركب فهو بعد قنبله بنحو الف فرسخ واقلّه ثمان مائة وهو مسيرة اثنين واربعين زاما ونحوها ✿

a) Cod. عربى *sic.* b) Cod. بحدارانه.

part, il peut de même changer de quartier. Ces habitations dans la baie sont rangées de manière à former comme des rues. L'eau, entre les habitations, coule avec abondance. C'est de l'eau douce qui arrive du haut pays pour pénétrer dans l'estuaire et se jeter dans la mer, de la même manière que le Tigre.

CXXIX. Le même m'a appris qu'il avait ouï dire par un capitaine que souvent les navires partis pour Sofâla des Zindjs abordent sur une côte qu'habitent des noirs anthropophages. C'est par accident que cela arrive; les vents et les courants font dériver le navire et l'entraînent dans ces parages, malgré les efforts du capitaine. Un espace d'environ quinze cents parasanges sépare Kanbaloh de ces nègres mangeurs d'hommes. Dieu seul sait la vérité! Quant au lieu où se rendent les navires, il est à mille ou tout au moins à huit cents parasanges au-delà de Kanbaloh, et c'est un voyage de quarante-deux *zâma* environ.

وحدثنى ابن لاكيس انه كان بسفالة عند بعض ملوك الزنج اذ[a] جاءه رجل فقال له ايها الملك ان فرخا من فراخ طيور كذا — ونسى ابن لاكيس f. 89r اسم الطير — قد[b] وقع فى الغوطة الفلانية وكان قد اقتنص فيلا وكسره وهو يأكل فيه وقد صيد فقام ملك الزنج وخرج الى الغوطة ومعه خلق كنت انا[c] فيهم فوقفنا على الطاير وهو يضطرب والفيل مطروح قد اكل منه نحو ربعه فأمر الملك بأخذ ريش جناحيه فاذا بالكبار منها اثنى عشر ريشة فى كل جناح ست وأخذ من ريشه شىء غير ذلك واخذ منقاره وشىء من مخاليبه وشىء[d] من جوفه وحمل معه وكان فى ذلك الريش الذى اخذ شىء قطع اسفله وكان تسع قربتين ماء واكثر وحكوا انه من فراخ طيور يكون بسفالة الزنج وانه اجتاز بالغوطة فرأى الفيل فاخذه بمخاليبه ورفعه الى الهواء ورمى به فقتله ثم نزل عليه فأكله واحس به

a) Addidi. b) Cod. وقد. c) Cod. ان. d) Cod. وشيا.

CXXX. Ibn-Lâkîs m'a dit que se trouvant à Sofâla chez un des rois des Zindjs, survint un homme qui dit au roi: „Un oiseau de telle espèce — Ibn-Lâkîs avait oublié le nom — s'est abattu dans telle vallée; il avait saisi et mis en pièces un éléphant, qu'il était en train de dévorer lorsqu'on l'a capturé." Le roi des Zindjs se leva et se rendit à la vallée avec nombre de gens parmi lesquels j'étais moi-même, dit Ibn-Lâkîs. A notre arrivée, l'oiseau se débattait sur le sol, et l'éléphant, dont il avait mangé un quart, gisait à terre. Le roi ordonna de prendre les grandes plumes des ailes; il y en avait douze, six à chaque aile. On prit encore d'autres plumes, le bec, une partie des griffes et un peu des entrailles. Telle de ces plumes étant coupée avait une contenance de deux outres d'eau et plus. On disait que c'était un oiseau du pays de Sofâla, qui, passant par dessus la vallée, avait vu l'éléphant, l'avait saisi dans ses serres, emporté dans l'air et rejeté sur le sol, puis s'était abattu sur l'animal pour s'en repaître. Des gens qui se trouvaient en ce lieu l'avaient attaqué à coups de dards et de flèches empoisonnées, de façon

قوم كانوا هناك فأثخنوه بالسهام المسمومة والحراب حتى صرعوه وقتلوه ☆

f 89r وقال لى ابن لاكيس ان بين ثبية [a] وجزيرة الغيلمى بحر صغير يقال له بحر صفيو طوله مسيرة ستة ايام ويحتاج المركب اذا سلكه ان يأخذ ماء ثلاثين باعا فانه ان كان فى عشرين باعا غاص وذلك ان فى هذا البحر وحلا رقيقا اذا وقع فيه المركب اتلفه قليل ان يسلم منه احد ☆

ومن الجزاير الموصوفة التى ليس مثلها فى البحر جزيرة سرنديب ويسمى سهيلان وطولها نحو مائة فرسخ ودورها ثلثمائة فرسخ وفيها مغاص اللؤلؤ النقى الا انه صغار ومهما كان منه كبار فهو ردى وجبلها حصين وهو جبل الياقوت والادماس [b] ويقال ان هذا الجبل هو الذى هبط عليه آدم عم وفيه اثر قدمه طوله نحو سبعين ذراعا واهل الجزيرة يقولون ان هذا الاثر هو رجل آدم عم وانه وضع رجل هاهنا والرجل الاخرى فى

a) Supra p. 149 ثبيه. b) Cod. الارماس.

qu'ils l'avaient renversé et tué.

CXXXI. Entre Thabia et l'île de Ghéilamî (ou des mangeurs de tortues), dit le même Ibn-Lâkîs, se trouve une petite mer nommée mer de Saifou dont la traversée demande six jours. Tout navire qui la traverse doit se tenir par trente brasses d'eau; s'il vient à vingt brasses, il enfonce, parce que le fond de cette mer est une vase fine où se perdent les navires qui y tombent; et rarement on en réchappe.

CXXXII. Parmi les îles remarquables, il n'y en a point dans la mer de pareille à l'île de Sérendîb, aussi nommée Séhîlân. Elle a cent parasanges de longueur, trois cent parasanges de tour. On y pêche des perles d'une belle eau, mais petites; les grosses quand on en rencontre, sont mauvaises. Il y a une montagne escarpée, qui est la montagne des jacinthes et des diamants. C'est là, dit-on, que descendit Adam, et on y voit la trace de son pied, longue de soixante-dix coudées. Ce sont les habitants qui disent que c'est la trace du pied d'Adam,

السحر وفيها تراب احمر وهو هذا السنبادج الذى يخرط به البلّور والزجاج f. 90r
وقشور اشجارها القرفة[a] المرتفعة وهى القرفة السيلانيّة الموصوفة وحشيش
هذه الجزيرة احمر يصبغ به الثياب والغزل وهو صباغ يفوق البقّم والزعفران
والعصفر وكلّ صبغ احمر وفيها من غرايب النباتات ممّا يطول شرحه
ويتعجّب منه وقيل انّ بجزيرة سرنديب نحو مائة الف قرية ✿

وسمعت من حكى انّ رجلا من اهل البصرة كان ينزل[b] فى وسط سكّة
قريش خرج من البصرة قبل الزابج او ما قاربه .... فتخلّص ووقع
الى جزيرة قال فصعدتُ تلك الجزيرة وتعلّقت بشجرة كبيرة فواريتُ
شخصى بين اوراقها وبتُّ ليلتى فلمّا اصبحت رأيت غنما قد اقبلت
نحو مائتى رأس فى قدر العجاجيل يسوقها رجل لم ار مثله عظيم الخلقة

a) Cod. القرفة et القرفة. b) Cod. ينزل.

et que le saint patriarche avait placé un pied là et l'autre dans la mer. On y trouve une terre rouge qui est le *sonbâdedj* (émeri) dont on se sert pour polir le cristal de roche et le verre. L'écorce de ses arbres donne une cannelle excellente, la célèbre cannelle de Séhîlân. L'herbe de cette île est rouge, et sert à la teinture des étoffes et des fils de coton; c'est une teinture supérieure à celle du *baqqam* (bois de brésil), du safran, du carthame et à toute autre teinture rouge. Il s'y trouve encore bien d'autres plantes remarquables qu'il serait trop long de détailler. On assure que l'île de Sérendîb renferme environ cent mille bourgs.

CXXXIII. On m'a raconté qu'un homme de Basra qui demeurait au milieu de la rue de Qoréich disait.... qu'étant parti de Basra pour le Zâbedj ou quelque pays voisin de celui-là.... [et son navire ayant fait naufrage, lui seul] se sauva et fut porté sur une île. „Je m'avançai dans l'île, dit l'homme, et je montai sur un grand arbre, où je passai la nuit, caché dans les feuilles Le matin, je vis venir un troupeau d'environ deux cents brebis, grosses comme des veaux, conduites par un homme d'un aspect extraordinaire, gros, long, large, d'une fi-

f. 90r طويل عريص بشع المنطر ومعه عصاه يسوق بها الغنم فعقد على ساحل
البحر ساعه والعنم نرعى بين ذلك الشجر ثم طرح نفسه على وجهه فنام
الى حدود نصف النهار ثم قام فرمى بنفسه فى الماء واعتسل وحرج وهو
مع ذلك عريان ليس عليه الّا ورقه نشبه ورق الموز الّا انّها اعرض منه
قد جعلها فى وسطه كالميزر ثم عمد الى شاة فقبض رجلها واخذ ضرعها[a]
فى فيه ومصّه الى ان شرب ما فيه ثم فعل ذلك بعدّة من الغنم ثم
استلقى فى ظلّ شجرة ففى تأمّله الشجرة وقع طاير على الشجرة التى انا
فيها فأخذ حجرا ثقيلا وحذف الطاير فلم يكذب فسقط الطاير بين اغصان
الشجر بالقرب منّى فأومى الىّ بيده ان انزلْ فلخوفى منه بادرتُ وانا
ضعيف مبّت حوفا وجوعا واخذ الطاير ورمى به الى الارض فقدرتُ انّ
وزن الطاير نحو مائه رطل ثم نتف ريشه وهو حىّ يضطرب فلمّا نتفه

a) Cod. على.

gure hideuse, tenant en main un bâton avec lequel il chassait le troupeau devant lui. Il s'assit un instant au bord de la mer, tandis que les brebis paissaient parmi les arbres. Puis il se coucha, la figure contre terre et dormit jusque vers le milieu du jour. Alors s'étant levé, il entra dans l'eau et fit ses ablutions, puis ressortit. Il était nu, n'ayant sur lui qu'une feuille assez semblable à une feuille de bananier, mais un peu plus large, attachée à la ceinture en guise de pagne. S'emparant d'une brebis, il la retint par une jambe, prit son pis dans la bouche et téta jusqu'à ce qu'il en eut épuisé le lait. Il fit de même avec plusieurs autres brebis. Après quoi, il se coucha sur le dos à l'ombre d'un arbre. Il était ainsi, les yeux sur les branches, quand un oiseau vint justement se poser sur l'arbre où je me tenais caché. L'homme saisit une grosse pierre qu'il lança contre l'oiseau, et ne le manqua pas; l'oiseau tomba de branche en branche, et s'arrêta tout près de moi. Le berger [m'aperçut et] me fit de la main signe de descendre. J'obéis, plein de terreur, sans force, à demi mort de peur et d'inanition. Il prit l'oiseau et le jeta contre terre. Je calculai que cet oiseau pouvait peser environ cent livres. L'homme le pluma encore vivant, puis avec une pierre pesant vingt livres

اخذ حجرا قدر عشرين رطلا فضرب به رأسه وتركه حتّى مات ثم لم f. 91r
يزل يضربه بالحجر حتّى فسخه ثم جعل ينهشه باسنانه ويأكل كما تأكل
السباع حتّى اتى عليه ولم يبق الّا عظامه فلمّا اصفرّت الشمس قام واخذ
العصا وساق الغنم بعد ان صاح صيحة وانزعني[a] فاجتمعت الغنم الى موضع
واحد واوردهم خليجا في الجزيرة فيه ماء عذب فسقاهم وشرب وشربت وقد
ايقنتُ بالموت ثم ساقنا اجمعين حتّى جئنا موضعا قد علّمه بين
الاشجار وحوله الخشب طولا وعرضا وله شبه باب ودخلت الغنم ودخلتُ
معها واذا في وسط تلك الموضع مثل الغزّاله في ارتفاع نحو عشرين
ذراعا على خشب ونيق والغزّالة شبه بالبيت فما عمل شيئا دون ان
اخذ شاة كانت من اصغر الغنم واهزلها فدقّ رأسها بحجر ثم اجّج نارا
وجعل يقطع بيديه واسنانه كما تفعل السباع ويرمي اللحم مع الجلد والصوف
في النار فأكل كلّ ما في جوف الشاة نيّا ثم عمد الى الغنم فلم يزل يشرب f. 91v

a) Cod. ابرعى.

il le tua en lui frappant la tête; il continua à le frapper à coups redoublés jusqu'à le mettre en morceaux, et enfin se mit à y mordre à belles dents, comme un bête carnassière qui dévore sa proie. Il le mangea jusqu'au dernier lambeau et n'en laissa que les os. Le soleil commençant à pâlir, il se leva, prit son bâton, chassa le troupeau devant lui, après avoir poussé un cri effrayant, et me fit signe de me lever. Les brebis rassemblées, ils les conduisit à une mare d'eau douce qui était dans l'île, où elles s'abreuvèrent, où il but aussi, et où je bus moi-même, non sans songer que ma mort était sans doute prochaine. Il nous poussa de nouveau devant lui, jusqu'à une sorte d'enclos formé de troncs d'arbres entrecroisés, et muni d'une espèce de porte. J'y entrai avec le troupeau. Au milieu s'élevait une espèce de hutte de poutres solides, semblable à un métier de tisserand haute d'une vingtaine de coudées. Son premier acte fut de prendre une brebis des plus petites et des plus maigres du troupeau, à laquelle il brisa la tête avec une pierre. Ayant allumé du feu, il dépeça la brebis des ongles et des dents, à la façon des

من هذه وهذه حتّى شرب من عدّة كبيرة ثم اخذ شاة من اكبر الغنم فقبض بيديه على وسطها فسخمها[a] وهى تصيح ثم احذ اخرى ففعل بها مثل ذلك ثم صعد فأخذ شيًّا كان يشربه ثم نام فجعل يغطّ كما يغطّ الثور فلمّا انتصف الليل جعلت ادبّ قليلا قليلا الى موضع النار وتتبّعت ما بقى من اللحم فأكلت ما يمسك رمقى وخفتُ ان تنفر الغنم فينتبه فيجعلنى مثل الطاير او كالشاة وبقيت مطروحا الى الغد فلمّا اصبح نزل وساق الغنم وساقنى معهم ويوحى الىّ بكلام لا افهمه فأتكلّم بما اعرف من اللغات فلا يفهم عنّى وقد صار علىّ شعر عظيم واظنّه[b] لمّا رآنى على الصورة عافتنى نفسه وكان ذلك سبب تأخير اكلى ولم ازل معه فى تلك f. 92r. الحالة عشرة ايّام يفعل كلّ يوم مثل ما يفعل قبله ولا يمضى يوم الّا ويصطاد فيه الطير والطيرين فان حصل له من الطيور ما يشبعه لم يأكل

a) Cod. فسخهما. b) Cod. وظنه.

bêtes féroces, et en jeta les morceaux dans le feu, encore couverts de la peau et de la laine. Quant aux entrailles, il les dévora toutes crues. Puis il alla de brebis en brebis buvant leur lait. Enfin il prit une des plus grosses, l'embrassa par le milieu du corps et en fit à son plaisir. La brebis criait. Il en saisit une autre et agit de même. Enfin il prit quelque chose au-dessus de sa tête, dont il but, et finalement il s'endormit, ronflant comme un taureau.

„Au milieu de la nuit, je me hasardai à ramper à petits pas vers le foyer pour y ramasser les restes de viande et les manger, afin de retenir un dernier souffle de vie. Je tremblais d'effaroucher les brebis, de l'éveiller, et d'être par lui traité comme l'oiseau ou la brebis. Je demeurai étendu à terre jusqu'au lendemain. Dès le matin, il descendit de sa couche, poussa devant lui les brebis, et moi avec elles. Il m'adressa la parole dans un langage que je ne comprenais pas. Je lui parlai dans les diverses langues que je connaissais, mais il ne put m'entendre. J'étais fort velu, je présume que me voyant ainsi, cela lui inspira de la répugnance, et ce fut sans doute la cause de son retard à me manger. Pendant dix jours, je vécus avec lui de cette vie toujours pareille. Il ne se pas-

شيـًا من العنم وان افتصرت الطيور اكل شاه وصرتُ اعاونه ى وفيد النار وجمع الحطب واحدمه وادبّر الحيلة لنعسى الى ان مضى لى عنده شهرين وصلح حسمى ورأيت ى وجهه آثار السرور وفهمت انّه عزم على اكلى وكان يأحذ من شجر فى الجزيرة له ثمر ينفعه فى الماء ثم يصفّيه ويشربه فيسكر طول ليلته حتّى لا يعقل وكنتُ ارى فى تلك الجزيرة طيورا كبارا كالفيل والجاموس واكبر واصغر ومنها شىء فد اكـل بعض عنـمـه وانّما يبيت هو وغنمه فى تلك الحظيرة[a] خوفا من تلك الطيور لانّها بين شجر كبار وقد جعل تحت الشجر مثل السراديب من وثافة ما قد عمل والطير يفزع ان ينزل الى هناك فيتعوّق[b] فى الاشجار، فلمّا كان فى ليلة من الليالى صبرت حتّى سكر ونام فقمت وتعلّقت بشجرة ودلّيت غصن من اغصانها الى الارض f. 92r ومضيت على وجهى اطلب صحراء قد كنت اشرفت عليها من تلك الشجرة

a) Cod. الحصيرة. Seq. خوفا deest. b) Cod. فتعوق.

sait pas de jour qu'il ne prît un oiseau ou deux, et s'il n'en avait pas de quoi se rassasier il mangeait une brebis. Je l'aidais à allumer le feu, à ramasser le bois; je le servais, non sans chercher quelque artifice pour lui échapper. Cela dura encore deux mois, et j'avais pris bonne mine. Je vis sur son visage des marques de satisfaction et je compris qu'il avait décidé de me manger. Je m'étais aperçu qu'il cueillait les fruits de certains arbres qui croissaient dans l'île, qu'il les faisait macérer dans l'eau, clarifiait le liquide et en buvait. Après quoi il restait ivre toute la nuit, au point de perdre toute connaissance. J'avais vu aussi dans cette île des oiseaux grands comme des éléphants et des buffles, les uns plus, les autres moins. Il arrivait parfois qu'ils dévoraient quelqu'une des brebis; et c'est pour cette raison que l'homme et le troupeau passaient la nuit dans l'enclos. Comme cet enclos était placé sous de grands arbres et que le berger s'y était fait une sorte d'étable aussi solide que possible, les oiseaux n'osaient y descendre de peur d'être pris dans les arbres.

„Une nuit donc, apres avoir attendu qu'il se fût enivré et endormi, je m'aidai des branches d'un des arbres pour sortir de l'enclos, et je marchai devant moi

فلم ازل امشى الى الصباح ثم[a] خفت وتعلّقت بشجرة عظيمة الساق ومعى خشبة قد اعمدتُها وعملت على انه ان لحقنى ضربت رأسه فامّا ان ادفع عن نفسى وامّا ان يقتلنى — فالموت لا بدّ منه، فمكثت[b] يومى فى شجرة فلم اره وقد كنت اخذت معى قطعة من اللحم فلمّا امسيت اكلتُها ونزلت فمشيت ليلتى الى الصباح فوجدت نفسى فى صحراء وفيها اشجار متفرّقة فمشيت وما ارى احدا الّا الطيور ووحشا لا اعرفها وحيّات ورأيت ماء عذبا فأقمت بمكانى وجعلت آخذ من تلك الثمار والموز فآكل واشرب والطيور تطوف بالغوطة فعاينت طيرا منها فأعددت شيئا من قشور الشجر مثل الحبال ولم ازل ارصد ذلك الطاير حتّى سقط يرعى ودرت من خلفه فتعلّقت f. 98r. بساقه وهو مشغول يرعى فشددت نفسى فلمّا فرغ من اكله شرب ماء وحلّق فى الهواء فأشرفنا على البحر فاستسلمت للموت على اىّ حال كان لا محالة

a) Addidi. b) Cod. فملت.

vers une plaine que j'avais aperçue du haut de l'arbre. Je ne fis halte qu'au matin où la crainte m'obligea à monter sur un autre arbre au gros tronc. Je m'étais muni d'une trique pour le frapper s'il m'atteignait: ou je le repousserai, pensais-je, ou bien il me tuera; nul ne peut échapper à son destin. Je passai la journée sur mon arbre et ne le vis point. J'avais emporté un morceau de viande que je mangeai vers le soir. Puis étant descendu, je me remis à marcher toute la nuit, et aux premières lueurs du jour j'avais atteint une plaine où les arbres étaient clair-semés. Je m'avançai et n'y vis que des oiseaux et des bêtes sauvages d'espèces inconnues, ainsi que des serpents. Il y avait aussi de l'eau douce. Je m'arrêtai pour cueillir des bananes et d'autres fruits, je mangeai et je bus. Les grands oiseaux allaient et venaient dans la plaine. J'en guettai un. Après avoir préparé des fibres d'écorce en guise de corde, je saisis le moment où l'oiseau s'était abattu pour paître. Venant par derrière lui, je me suspendis à une de ses jambes et m'y attachai, sans qu'il y prit garde, occupé qu'il était à brouter. L'oiseau ayant terminé son repas et bu, s'éleva dans les airs, décrivit un cercle, et

فانحطّ على جبل فى الجزيرة فحللت نفسى من ساقه وانا ضعيف فجعلت اجرّ نفسى خوفا منه ونزلت من الجبل فتعلّقت بشجرة واخفيت شخصى فيها فلمّا اصبحت رأيت دخانا فعلمت[a] انّ الدخان مع الناس فنزلت امشى الى ناحية الدخان فما مشيت قليلا حتّى استقبلنى جماعة فأخذونى وكلّمونى كلاما لم اعرفه فحملونى الى القرية فأدخلونى الى منزل وحبسونى مع ثمانية انفس فسألونى عن خبرى فحدّثتهم وسألتهم فخبّرونى انّهم اهل مركب فلان وكان قد خرج من الصنف الى الزابج فوقع عليهم الخبّ فتخلّصوا فى قارب المركب نحو عشرين رجلا فوقعوا الى هذه الجزيرة فأخذهم قوم فاقتسموهم فأكلوا منهم جماعة الى هذا الوقت فنظرت واذا مقامى عند صاحب الغنم كان اصلح فجعلت اتأسّى بالقوم وان كنت f. 98v.

a) Cod. فعملت.

je pus voir la mer. J'étais résigné à la mort Il s'abattit sur une montagne, sans sortir de l'île. M'étant détaché de sa jambe, malgré l'état de faiblesse où j'étais, je me hâtai de m'éloigner de peur qu'il ne me fît un mauvais parti, et je descendis la pente de la montagne. Le sommet d'un arbre fut mon refuge jusqu'au matin suivant. J'aperçus une colonne de fumée, et sachant que la fumée annonce la présence des hommes, je me dirigeai de ce côté. Je n'avais pas fait une longue marche qu'une troupe d'hommes m'aborda. Ils me prirent, en m'adressant des paroles inintelligibles pour moi, et me conduisirent à un village. Là ils m'enfermèrent dans une maison où se trouvaient déjà huit autres prisonniers. Mes compagnons de captivité m'interrogèrent, je leur contai mes aventures. A leur tour, ils me contèrent qu'ils étaient à bord de tel navire allant du Senf au Zâbedj, qu'assaillis par la tempête, ils s'étaient sauvés au nombre de vingt sur la chaloupe et avaient abordé dans cette île. Les indigènes s'étaient emparés d'eux, les avaient tirés au sort et en avaient déjà mangé bon nombre jusqu'à ce jour. Hélas! je dus reconnaître que j'étais en plus grand danger ici qu'auprès du monstrueux berger. Mais j'éprouvai quelque consolation en me voyant des compagnons de misère. Dussé-je être mangé, la mort me semblait légère. Nous nous consolions par le sentiment

اوكل فقد هان علىّ الموت وبعضنا يتأسّى ببعض علمّا كان من الغد جاءونا بسمسم او شىء يشبهه وموز وسمن وعسل وضعوه عندنا فقالوا هذا طعامنا منذ وقعنا هاهنا فأكلنا مقدار ما يمسك رمقنا ثم جاءوا فنظروا الينا واخذوا احسننا حالا فى جسده فودّعناه وقد كان بعضنا اوصى ببعض فاخرجوه الى وسط المنزل ودهنوه من رأسه الى قدمه بالسمن ثم اقعدوه فى الشمس مقدار ساعتين ثم اجتمعوا عليه فذبحوه وقطّعوه قطعا ونحن نرى ثم شووه واكلوه وطبخوا بعضه واكلوا بعضه نيّا مملوحا ثم شربوا شرابا وسكروا فناموا فقلت لهم قوموا فنقتل هؤلاء فانّهم سكارى ونخرج على وجوهنا فان سلمنا فالحمد لله وان هلكنا فهو اسهل من هذا البلاء الذى يحلّ بنا وان لحقنا اهل القرية فهى موتة واحدة فاختلف رأينا بقيّة يومنا f 94r واظلّنا الليل واصبحنا فجاءونا بما نأكل على الرسم المعتاد ومضى اوّل يوم

d'une communauté d'infortune. Le lendemain on nous porta du sésame ou quelque grain qui y ressemblait, ainsi que des bananes, du beurre et du miel. Ils mirent tout cela devant nous. „Voilà, me dirent les prisonniers, notre nourriture depuis que nous sommes tombés entre leurs mains." Chacun mangea de quoi se soutenir. Puis les anthropophages survinrent, nous examinèrent un à un et choisirent celui qui leur parut être dans le meilleur état d'embonpoint. Nous lui fîmes nos adieux; déjà nous nous étions fait les uns aux autres les suprêmes recommandations. Ils le tirèrent au milieu du logis, l'oignirent de beurre de la tête aux pieds, et le firent asseoir au soleil l'espace de deux heures. Alors s'étant rassemblés autour de lui, ils l'égorgèrent, le coupèrent en morceaux sous nos yeux, le firent rôtir et le mangèrent Une partie fut mise en ragoût, une autre partie mangée crue avec du sel. Après ce repas, ils burent une boisson qui les enivra, et ils s'endormirent. „Allons, dis-je à mes compagnons d'infortune, venez, que nous les mettions à mort pendant qu'ils sont plongés dans l'ivresse. Puis nous marcherons devant nous. Si nous échappons, gloire à Dieu! si nous périssons, mieux vaut mourir que de rester dans cette affreuse situation. Si les gens du pays nous rattrapent, nous ne mourrons jamais qu'une fois." Mes paroles ne purent les

وثانى يوم[a] وثالث يوم ورابع[b] يوم ونحن على تلك الحالة فلمّا كان فى اليوم الخامس جاءونا فأخذوا منّا واحدا ففعلوا به مثل الأوّل فلمّا سكروا وناموا قمنا اليهم فذبحناهم بأسرهم واخذ كلّ واحد منّا سكّينا وشيئًا من العسل والسمن والسمسم فلمّا اظلم الدنيا خرجنا من المنزل وقد كنّا ميّزنا بالنهار فمشينا نطلب ساحل البحر من جانب آخر لا من شطّ القرية ودخلنا غوطة فتعلّقنا بالشجر ونحن سبعة او ثمانية خوفا من القوم فلمّا جنّ الليل نزلنا ومشينا ونحن نأخذ الطريق على الكواكب واخذنا نمشى الساحل الساحل يومنا ثم امنّا القوم فكنّا الآن نمشى ونستريح ونأكل من ثمار الغيط وهى كثيرة الموز زمانا طويلا الى ان وقعنا فى غوطة حسنة وفيها ماء عذب طيّب فعزمنا على المقام بها ابدا الى ان يقع الينا مركب او

a) Deest   b) Cod. واربع.

décider et la nuit vint sans qu'on eût pris un parti. Nos maîtres nous portèrent à manger suivant la coutume. Un jour, deux jours, trois jours, quatre jours s'écoulèrent sans amener aucun changement dans notre état. Le cinquième jour, ils prirent encore un de nous et le traitèrent comme le précédent. Cette fois, quand ils se furent enivrés et endormis, nous allâmes à eux et nous les égorgeâmes tous. Chacun de nous se munit d'un couteau, d'un peu de miel, de beurre et de sésame, et lorsque la nuit enveloppa la terre de ses ténèbres, nous nous échappâmes de la maison, dont nous avions étudié les abords durant le jour. Nous nous mîmes en marche, tâchant de gagner le rivage de la mer sur un point éloigné du village. Arrivés dans une vallée, nous nous réfugiâmes sur des arbres, de peur d'être découverts. Nous étions sept ou huit. Le jour passa, la nuit revint et ses ombres nous permirent de continuer notre marche, dirigés par les étoiles, le long du rivage. Enfin nous nous sentîmes hors de l'atteinte de ces anthropophages: nous nous reposions, mangeant des bananes et d'autres fruits du pays, et cela dura longtemps, jusqu'à ce que nous parvînmes dans une sorte de bois clair où abondait une eau douce excellente. Nous résolûmes de demeurer là, jusqu'à ce qu'un navire nous sauvât, ou que nous terminions notre vie. Trois moururent;

f. 94r. نموت فيها فمات منّا ثلاثه وبقينا اربعه فبينما نحن فى بعض الايّام نمشى واذا بقارب خلق قد قذف به الموج وفيه جماعه موتى قد تقطّعوا والقارب جانح فى الطين والموج يضربه وهو مطروح فاحتلنا فى رميهم الى[a] البحر وغسلنا القارب واخذنا معنا طينا من طين الجزيرة مثل القرى واصلحنا فيه دقلا من الشجر وسوّينا حبالا من خوص النارجيل وشراعا ليفا[b] وملأنا بطن القارب من النارجيل والفاكهة وملأنا معنا ماء وبعضنا يدرى سفر البحر وسرنا نحو خمسه عشر يوما ووقعنا بقريه من قرى الصنف بعد اهوال وعجايب مرّت بنا وسرنا من تلك القريه الى ان وصلنا الصنف وخبّرنا الناس باخبارنا فجمعوا لنا زوادا وخرج كلّ واحد منّا يقصد بلدا ورجعت الى البصرة[c] بعد اربعين سنه من غيبته[d] وقد مات اكثر اهله ووجد لوالده

a) Addidi. b) Cod. كيفا. c) Hic pauca verba excidisse patet. d) Cod. غيبه.

nous n'étions plus que quatre. Un jour que nous allions le long de la plage, voici que nous aperçûmes une chaloupe en mauvais état, jetée par les flots sur le rivage, et dans laquelle gisaient plusieurs cadavres en décomposition. Elle était enfoncée dans la vase, battue par les vagues et fort avariée. Nous enlevâmes les cadavres pour les jeter à la mer et nettoyâmes la chaloupe. L'île fournissait une argile qui nous servit en guise de poix pour calfater l'embarcation. Nous fîmes un mât avec des arbres, des cordages avec des feuilles fibreuses des cocotiers, des voiles avec de la filasse. La cale fut remplie de cocos, de fruits divers et d'une provision d'eau douce. Un ou deux parmi nous connaissaient la navigation, et quinze jours de voyage nous conduisirent à un village du Senf, après bien des souffrances. De là nous gagnâmes Senf où, sur le récit de nos aventures, on nous fournit le nécessaire. Et nous étant séparés, chacun prit son chemin à sa volonté. Pour moi, je retournai à Basra."

L'absence de cette homme avait duré quarante années entières. A cette époque, la plupart des gens de sa famille étaient morts. Son père avait laissé des enfants qui refusèrent de le reconnaître. Lorsqu'on avait cessé d'avoir de ses

ولدا فأنكروه وقد كانوا لمّا انقطع خبره قسموا ماله وكان موسرا وحاله
حسن فلم يصل من ماله الى شىء ثم مات بعد ذلك ۞ f.95b

وحدثنى بعض البحريين انه كان ماض بين سريرة والصين فى سنبوق قال[a] فلمّا سرنا من سريرة مقدار خمسين زاما وقع علينا الخبّ ورمينا بعض الحمولة الى البحر ومكثنا ايّاما فى الخبّ ثم وقعت علينا الريح ولم يمسك المركب واشرفنا على الهلاك واردنا ان نرمى نفوسنا فى البحر ونتعلّق بجزيرة فرمينا الاناجر ونحن لا نصدق انا نتخلّص وسكنت الامواج ولم نمض عنّا ساعة حتى لاح لنا من الجزيرة جماعة فانتظرنا[b] ان يخرج الينا قوم منهم فلم يخرج الينا احد فأومانا اليهم فلم يكلّمونا ولم نعرف الموضع وحققنا انّا نحن متى نزلنا اليهم اذونا او يكون وراءهم قوم فيقعوا بنا فلا نطيق لهم فمكثنا فى موضعنا اربعة ايّام لا ينزل منّا احد الى الجزيرتين[c]

a) Deest. b) Cod. فنتظرنا. c) Sic.

nouvelles, ses biens avaient été partagés. Il avait été dans l'aisance, dans une belle situation. Mais il mourut sans avoir pu recouvrer aucune partie de sa fortune.

CXXXIV. Un marin m'a rapporté qu'il avait fait la traversée de Sérira à la Chine dans un *samboug*. „Nous avions parcouru, dit-il, un espace de cinquante *zâma*, lorsqu'une tempête fondit sur notre embarcation. On sacrifia une partie du chargement. La tempête dura plusieurs jours, et le vent devint si terrible qu'il n'y eût plus moyen de gouverner. Voyant notre perte imminente, nous voulûmes nous jeter à mer et nous sauver dans une île voisine. Les ancres mouillées, nous nous croyions perdus, quand la tempête s'apaisa. Bientôt nous aperçumes dans l'île une troupe de gens, et nous attendions que quelqu'un d'entre eux vint à nous. Mais aucun ne bougea. Nous leur fîmes des signes qu'ils ne comprirent pas. Nous ne savions où nous étions, persuadés d'ailleurs que, si nous descendions à terre, ils nous feraient un mauvais accueil, et qu'il y avait

ولا يعبر منهم احد الينا فلمّا كان فى اليوم الخامس اجتمع رأينا على النزول اليهم لانّا احتجنا الى الماء والى مسألتهم عن الموضع ونحن لم نعرف الطريق فنزل منّا مقدار ثلثين رجلا بالسلاح فى القارب والدونيج فلمّا صعدنا اليهم تهاربوا كلّهم ولم يبق منهم الّا رجلا واحدا فكلّمَنا فلم نعرف لغته الّا رجل واحد منّا قال لنا هذه جزيرة من جزاير الوقواق فسألناه عن الجزيرتين فحكى انّها من جزاير الوقواق وان ليس بقربها بلد الّا على[a] مسيرة ثلاث مائة فرسخ وهى جزيرة ليس فيها احد سواهم وعدّتهم اربعين نفسا وسألناه عن طريقنا الى الصنف فعرّفنا ودلّنا وملأنا الماء وشرعنا نحو الصنف على ما قال فأقمنا خمسة عشر زاما واشرفنا سالمين الى الصنف والسلام وحسبنا الله ونعم الوكيل“

a) Addidi بلد et على.

plus loin une autre troupe qui tomberait sur nous, sans que nous pussions leur résister. Nous passâmes ainsi quatre jours, sans oser débarquer et sans qu'aucun indigène vînt à nous. Le cinquième jour, nous nous décidâmes pourtant, parce qu'il fallait renouveler notre provision d'eau et savoir où nous étions. Trente des nôtres allèrent à terre avec des armes, dans la chaloupe et le canot. A notre approche les gens prirent la fuite; un seul resta sur le rivage. Il nous adressa la parole dans une langue étrangère. Un des nôtres put le comprendre. „Cette île, dit-il, fait partie du Ouâqouâq." L'indigène interrogé au sujet des deux îles nous apprit qu'elles appartenaient au Ouâqouâq, qu'elles sont situées à trois cents parasanges de toute autre terre, qu'il n'y a pas d'autres habitants qu'eux, et qu'ils y sont au nombre de quarante. Interrogé sur la route à suivre pour gagner Senf, il nous donna les indications nécessaires. Ayant fait de l'eau, nous remîmes à la voile vers le Senf, suivant ses instructions, et nous y abordâmes sains et saufs, après un voyage de quinze *zâma*.

تـمّ a الـكـتـاب

والحمد لله وحده وصلوته على سيّدنا محمّد وآله وصحبه وسلّم غفر الله
لمن قرأ في هذه النسخة المباركة ودعا لكاتبها
بالرحمة والرضوان ولجميع المسلمين وكان الفراغ
سابع عشر من جمادى الاولى
سنة ۴۰۴ كتبه محمّد
ابن القطّان

a) Subscriptio in Cod. Schefer est: والحمد لله رب العلمين قد تمّ كتاب عجايب الهند وثانى عشر رمضان المبارك على يد اقلّ الخليقة بل لا شىء فى الحقيقة عبد الله بن مرزا محمد الخولى غفر الله له ولوالديه اجمعين

ICI FINIT LE LIVRE.

Gloire à Dieu! Que sa bénédiction et son salut s'étendent sur Mohammed, sur sa famille et ses Compagnons.

Que Dieu fasse miséricorde a quiconque lira dans cet exemplaire béni et implorera la miséricorde et la bienveillance divines pour le copiste et pour tous les musulmans.

Cette copie a été terminé par la main de Mohammed, fils d'al-Kattân, le 17 de Djoumâda 'l-awoual de l'année 404 (mardi 24 novembre 1013).

F I N.

GLOSSAIRE.

ادم. آثار البلاد ,آثار الجبال *les premières apparences de la terre*, *des montagnes* qu'on découvre à l'horizon **91**, 6, **165**, l. dern., **167**, l. dern.

امر. ليس فى الامر ان *il n'est pas d'usage* **122**, 7. La phrase est synonyme de ليس من شأنهم ان.

اتشرنوا, mot appartenant à la langue des habitants des îles du Poisson, et qui signifie, selon **35** 2, ما اعمل لهم »que puis-je faire pour eux?" La leçon du mot est confirmée par **29** l. dern.

بانك, mot indien, *piétons* (رجّالة) **106**, 1. La forme sanscrite est paîtika ou padâtika. Comparez »patti-kâya" corps d'infanterie, chez Hiouen Thsang: Mémoires sur les contrées occidentales, trad. par Stanislas Julien I. 82. (Kern). (Comp. داتك. Malais serviteur. Devic).

بانانى, pl. بانانيّة, *matelot* **10**, 3, **11**, 8, 10, **16**, 4, **48**, 7, **68**, 1, **70**, 7, **85**, 8. Le singulier بانبان **25**, 4 transcription exacte du mot indien banyân, marchand. »Ce sont les entremetteurs et les agents du commerce. Les Banyans, qui ne travaillent pas pour eux-mêmes servent d'interprètes, de teneurs de livres, de courtiers etc." Affaires de l'Inde, Londres 1788. I xxv. C'est aussi dans ce sens qu'on disait en 1672 »trois Juifs valent un Chinois, mais il faut trois Chinois pour faire un Banyan". Yule: Marco Polo II. 354. Il est curieux de voir notre manuscrit désigner les *matelots* sous ce nom de banyans. Il est surtout remarquable, de le trouver appliqué à un matelot *arabe* (comp. **142** dern. l. avec **143**, 6), bien que généralement on n'entend par banyans que les marchands *indiens*. V. p. e. Niebuhr.

A l'exception de **25**, 4 le mot est écrit constamment dans le manuscrit بانانى ou بانانية.

بُدّ *pagode*, du genre féminin **5**, 7.

بارجة *barque de pirate* **130**, 2. Le pluriel بوارج a le sens de *pirates* **114**, 9, **115**, 1. V. le Gloss. dans la Bibl. Geogr. arab. IV. 195, sous بيرجة.

برد بُرْد *pièce d'étoffe précieuse* **106**, 1.

بَرِسيلا **154**, 8, **155**, 4. Les Javanais ne peuvent s'asseoir devant le roi autrement que les jambes croisées. Cette posture s'appelle *berstla*. V. Excursion C. sous Zâbedj.

برك. بَرَكَة nom d'un poisson de mer à Kalah **97**, 1, 2. — مُبَارَك *excellent! fort bien!* **31**, 2.

نطر nom d'un serpent à petite taille, qui a deux têtes, et qui se trouve à Koulam-Meli, **121**, 3. Sans doute on veut parler ici d'une espèce de serpent (typhlops) qui vit dans l'Inde, et qu'on nomme »serpent à deux têtes" (two-headed snake) parce que la tête et la queue de cet animal se ressemblent au point qu'on peut aisément les confondre. Cette explication, qui nous a été donnée par le Dr. Jentink, est confirmée par le père Saignes (Historische reizen, XVI. 111), qui raconte avoir vu, lors de son séjour au Carnate, un serpent mort de cette espèce. »Il mordait" dit-il »avec l'un de ces têtes, et »*piquait* avec l'autre, qui n'avait pas de dents."

بطن. البحر في البطن شبه موضع, *petite baie* **147**, 8.

بقي. من بقية النواخذة *un des plus illustres capitaines*, **7**, 6, **12**, 4. V. Dozy: Supplém. et Gloss. Geogr. s. v.

بلاوجر, mot indien qui signifie *affidé*, qui a lié son sort à celui d'un autre, s'engageant à subir avec lui la même fortune, pl. بلاوجرية, **115—118**. Mas'oudi II, 87 écrit: بلاكر et بلاجرية et explique le mot par مصادق *ami sincère*. Abou Zéid (Relation des Voyages I. 121, II. 115) parle aussi des compagnons de quelques rois de l'Inde, qui se vouent à la mort après le trépas du roi. Le même récit se trouve chez Marco Polo (Yule II. 323, 331), qui raconte que dans quelques parties de l'Inde un certain nombre de grands du royaume s'engagent à suivre le roi au tombeau lorsqu'il meurt. Bien que ces récits semblent dérivés de la même source, il nous a été impossible d'en retrouver l'origine. Le mot employé par Mas'oudi, qui ressemble beaucoup à la leçon de notre manuscrit, ne semble pas pouvoir éclaircir la question. D'après M. Kern on s'attendrait à l'expression »*waçânouga*" (prononcé aussi *baçânouga*), et qui signifie »*une personne se soumettant à la volonté ou à la puissance de quelqu'un, serviteur obéissant.* Un autre mot sanscrit, qui a quelque ressemblance avec l'expression de notre manuscrit est *balânouga, une personne qui suit l'armée, qui appartient au train de l'armée.*

بلنج *cabine* **33**, 5, 6, **94**, 7, **141**, 11, **142**, 1. Comp. Vullers sous بلنك. Le mot est écrit constamment بلنج dans le manuscrit. M. Devic (Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale. Paris 1876 p. 84) avait adopté la dérivation de بليج du mot malais بلك, cabinet, pièce d'un logis, pavillon.

بناجي *prêtre indien*, expliqué dans le texte **120**, 6 par صاحب الصلوة. La traduction de ce mot par *bonse* n'est pas tout à fait exacte, puisqu'on entend par cette expression un prêtre de Bouddha, tandis que l'homme, mentionné ici, est musulman. Il nous semble néanmoins avec M. Kern que l'auteur a voulu rendre le mot sanscrit *wandya, révérend*, dont le mot *bonse* n'est qu'une corruption. Les marins arabes ont entendu prononcer ce mot comme *benyi* et l'ont rendu par بناكي, ce qui ne serait pas trop éloigné de la leçon de notre manuscrit بني.

بني بنات بغداد *les filles de Bagdad* **82**, 1.

بهند, mot indien, *paria* **117**, 7. La forme sanscrite est *bhanda, une personne d'une caste inférieure, paillasse.* Le mot sanscrit *banda* signifie *boiteux, mutilé.* L'auteur, parlant des personnes »en dehors de la loi, incapables par faiblesse, impuissance," semble avoir confondu ces deux expressions. Kern.

بيكور nom de moines à Ceylon **155**, 6. Ce mot offre quelques difficultés. La description que l'auteur donne de ces moines a sans doute rapport à des religieux, adorateurs de Siwa, et non pas à des moines bouddhistes,

ce qui est bien curieux, vu que les habitants de l'île de Ceylon suivent le rite bouddhiste. Abou Zéid, en parlant des bairagi's ou moines hindous (Relation I. 133, II. 127), qu'il nomme »baykardjy" en donne une description à peu près semblable à celle de notre manuscrit, mais pourtant assez différente pour nous convaincre, que notre auteur n'a pas copié Abou Zéid. D'après M. Kern la forme sanscrite est *bhikshou*, cingalais *bik* ou quelquefois *bouka* (E. Müller: Ancient inscriptions in Ceylon p. 184). Le *r* final de بيكور ne peut donc être expliqué qu'en admettant que le mot, entendu par les marins arabes, finissait en *ar*, la terminaison du pluriel en tamil. Si nous acceptons cette hypothèse, nous pouvons admettre que notre auteur ait voulu parler des moines *hindous* de la côte septentrionale de Ceylon, habitée depuis des siècles par des Tamils, ce qui expliquerait comment les marins, étant à Ceylon, ont pu rencontrer des moines suivant le rite de Siwa. La vénération des habitants de Ceylon pour les fakirs musulmans est mentionnée aussi par Ibn Batouta II. 82.

ترك I, تركوا المركب الى البرّ, *ils tirèrent le navire à terre* **16**, 6. Dans cette phrase ترك est le synonyme de صيّر.

تعتع II, dit d'un navire, *être secoué*, *ébranlé* par la tempête, **21**, 6.

تلف. تلافٌ *perte*, syn. de تَلَفٌ, **23**, 5. V. Dozy: Supplém.

ثبت IV, avec l'accus. de la personne, *atteindre*, *saisir* **158**, 8. — Avec l'accus. de la personne, et على de la chose, *faire connaître*, *instruire de* syn. de أوقف **32**, 5.

ثخن IV, القول, *user d'un langage très humble* **10**, 10.

ثلاج, mot indien, *étang* **106**, 2, **110**, 4, Belâdhori ۴۳۹ l. dern. (où il faut lire ainsi). La forme sanscrite est talâga (Kern). L'explication de ce mot, donnée par Abou Zéid (Relation II ۹۱) semble erronnée.

جَرَام, mot indien, *jardin* **106**, 2. Puisque la forme sanscrite est *ârâma* (Kern) la leçon de notre manuscrit est probablement erronée.

جزر I, الماء عن السمكة, les flots, au reflux, laissèrent le poisson sur la plage **14**, 5.

جَشَرَةٌ est une sorte de pierre calcaire dure, qui se forme au bord et au fond de la mer de petits cailloux, de coquillages etc. On en fait des meules à Basra, dont on ne se sert que pour couvrir les orifices des cloaques. Nous lisons dans le Tâdj-al-arous: والجشر مصدر جشر يجشر كفرح ان يخشن طين الساحل و يبس كالحجر قاله ابو نصر وقال شمر ومكان جشر ككتف اى كثير الجشر وقال الرياشى الجشر حجارة فى البحر حشنة وعن ابن دريد الجشر والجشر حجارة تنبت فى البحر وقال الليث الجشر ما يكون فى سواحل البحر وقراره من الحصى والاصداف يلزق بعضه بعضا فيصير حجرا تنحت منها الارحية بالبصرة لا تصلح للطحن و لكنها تسوّى لرؤس البلاليع. Plus bas, dans les additaments, on lit: ومكان جشر كثير الجشر وهو ما يلفظه البحر من الاوساخ والرمم. Le pluriel جُشُور se trouve **102**, 2. Le passage du Tâdj prouve la justesse de la conjecture dans la note *a*. Quant à l'emploi de meules pour couvrir les orifices des cloaques, on en trouve un exemple chez Samhoudi. Histoire de Médine p. ۱۷۳, 28 وذكر ابن زبالة ويحيى ان بصحن المسجد اربعة وستين بالوعة عليها ارحاء ولها صمائم من حجارة يدخل الماء من خللها »il y avait dans la grande cour du temple 64 cloaques couverts de meules qu'on avait garnies de tampons en pierre, dont l'ouverture livrait passage à l'eau."

جَلْبَةٌ *grande barque* dont on fait usage dans

la mer Rouge **92**, 10. V. Dozy: Suppl. et Gloss. Geogr.

جَبْلَة *fond de cale* **16**, 4, **166**, 6. V. Lane.

جمع VIII *s'accoupler*, et, avec ب, *s'accoupler avec* **34**, 3, **38**, 2, **39**, 7, 9, 10, **40**, 2—5, **79**, 5.

جنح I *toucher*, *demeurer à sec* (navire), se construit avec على **90**, 6, **168**, 1; في الطين **189**, 3.

جُنْد, *armée*, du genre féminin **58**, 3.

حدّ. الى حدود *jusque vers* **181**, 3.

حدث. أَحَادِث au lieu de احاديث **79**, 1, **85**, 2.

حِسّ *bruit* des vagues **23**, 4. V. Dozy: Suppl.

حصر. مَحَاضِر, plur. de مَحْضَر, *papiers*, requêtes **109**, 3.

حلّ X, c. a. p, *demander l'absolution* **60**, 1. V. Dozy: Suppl.

حمل VI est proprement *se soutenir* de manière à ne pas tomber, comme **42**, 1 et 7, c. على ou في, mais s'emploie spécialement dans le sens de *se soutenir péniblement*, *se tenir droit à peine* p. e. d'une guenon enceinte **69**, 1, جعلت تمشي متحاملة, des petits d'un oiseau à peine sortis des oeufs **103**, 1, d'un malade Tabari III ١٣٩٧, 19, فوثب متحاملا نحوهم وسقط, d'un blessé Hamâsa ٢١٢, 9 a. f., et *se mouvoir*, *marcher péniblement*, avec et sans الى, p. e d'un homme à demi-mort de fatigue **13**, 9. V. la note de M. Fleischer sur Dozy: Suppl. dans les Ber der K. Sächs. Ges. d. Wissensch. 1881 et le Gloss Geogr.

حوج VIII, dénom. de حاجة, *affaire de commerçant*, signifie *faire des affaires*, **110**, 11. On emploie aujourd'hui dans le même sens تَحَوَّجَ. V. Dozy: Suppl. et Cuche.

خرج V. Les mots ثم انه يَتَخَرَّجُ في جميعها, **174**, 9, signifient soit »on excelle dans toutes les branches industrielles, grâce au soin qu'on a de l'éducation des jeunes hommes" soit »on est bien élevé dans tout le pays," selon qu'on prend جميعها pour جميع الصنائع ou pour جميع البلاد.

خطف I, *faire voile* (**96**, 9, **130**, 2, **132** l. dern., **145**, 2), a le n. a. خُطُوف **37**, 4.

خلا V *rester dans l'inaction* **30**, 8.

خَوَّار *mou*, *sablonneux* (terrain) **65**, 2.

دخل IV, c. ب p, acc 1, *introduire*, *amener au* **51**, 5. Comp. Gloss. Geogr.

دعا VIII, c. ب p., *appeler*, *faire venir* **160**, 3.

دُفْعَة *fois*, a aussi le pl. دُفُوع **84**, 7, un exemple chez Freytag et Cuche.

دون. احد من دُون الخليفة والوزراء, *quelque personne de la maison du calife ou du vézir* **81**, 1 (où احد est pour احدًا).

دُونيج, pl. دَوانيج, *chaloupe* **37**, 6, **43**, 4, **51**, 5, **52**, 4, **53**, 1 etc. V. Gloss. Geogr.

رأس. رأس الماء *la surface de la mer* **140**, 3.

رُبَّان, pl. رَبَابِنة, *pilote*. On voit de **22**, 7 que les pilotes formaient une confrérie, dont chaque membre avait prêté serment de n'abandonner le navire confié à ses soins, qu'en cas de nécessité impérieuse.

رجا أَرْجَى *donnant plus d'espoir*, *meilleurs chance* **167**, 2. V. Dozy: Suppl., Gloss. Geogr. et Cuche.

رحى. الحجارة الأَرْحِيَة (car c'est ainsi qu'on doit lire au lieu de الحجارة الارحية, v. plus haut sous جشر) **102**, 1 *les meules*. Le même emploi de l'article se trouve **133**, 5 الانوار

الصيف والشتاء d'après une analogie fausse avec الصعد اللاحم (**129**, 5.)

رحم أَرْحَم compar. *plus doux*, *moins terrible* (danger) **22**, 7.

رفع, I *mettre en cave*, *en réserve*, *s'approvisionner de*. V. Dozy: Suppl. رفع في انعلو ماء وزادا il munit le canot d'eau et de provisions **27**, 10. Comp. Ibn Batouta IV. 379 رفع الماء للدخول الصحراء.

ركب. مَرْكَب *navire* est souvent *fém*. **19**, 1, **20**, 7, **33**, 2, **103**, 3. V. Dozy: Suppl. et la note de M. Fleischer (B. d. K. S. Ges. d. W.).

رمى I. Observez l'expression رَمَيْتُ ثمانين سنة ورائي litt. *j'ai jeté quatre-vingt ans derrière moi* pour *j'ai déjà quatre-vingt ans* **26**, 3.

روح. ريح, *vent*, est quelquefois masculin (Dozy: Suppl.) **21**, 4, **93**, 7.

رود IV. يريد est souvent employé en parlant d'un navire dans le sens de *destiné pour* p. ex. **141**, 9, **147**, 5, **161**, 6, **165**, 7.

زرافة, transcription arabe du mot indien *çarabha*, nom d'une bête féroce fabuleuse **125**, 1, 3. (Comp. Excursion C. sous Lameri). Il est bien remarquable que quelques lexicographes arabes comptent le *zarâfa* parmi les bêtes féroces. Leur description ne pourrait avoir en vue les girafes, mais provenait sans doute de ce qu'on avait ouï dire au sujet du *çarabha*. Al-Birouni, qui avait entendu parler du *çarabha*, et qui le décrit, rend le mot indien plus correctement par شرو. Reinaud: Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde p. 86, 109.

زوّاد *provision de voyage*, au lieu de زاد, **189**, 9. La forme est usitée encore de nos jours à Damas, quoique زوّادة ou زَوَادة soit plus fréquent. Comp. Dozy: Suppl.

زوم. زام, pl. أزوام »correspond, comme mesure de temps, à la 8e partie du jour de 24 heures, c'est à dire à un intervalle de 3 heures. C'est aussi une division du cercle, employée par les navigateurs dans la mesure de la hauteur du pôle. Il est alors un 8e de l'*Isba'* ou doigt, qui, d'après la note de M. Maury, insérée dans l'Introduction à la Géographie d'Aboulféda par M. Reinaud, peut être évalué à 1 degré 36 minutes, ce qui donne au zâm une valeur de 12 minutes de cercle." Devic: Merveilles p. 184 note 59. Le passage cité de l'Introduction s'y trouve p. CDXLII. Dans les lexiques arabes on ne trouve que »quatrième partie du jour." Mais chez les marins, c'est une mesure de longueur. Il en est fait mention dans une lettre manuscrite de Nicolas Doronton, datée du 22 Nov. 1614, et qui est la pièce la plus ancienne des archives de la compagnie anglaise des Indes Orientales, qui se trouvent actuellement dans le India Office.

»I think itt not amisse to sett you downe as the Pilotts have informed mee of Tasques, which is a towne standinge neere the edge of a straightte Sea Coast where a Ship may ride in 8 fathome water a Sacar shotte from the shoar and in 6 fathome you maye bee nearer. Tasque is 6 *gemes* from Ormus southwards and 6 gemes is 60 cosses, maketh 30 leagues. From Tasques to Sinda is 200 cosses or 100 leagues." Nous devons ce passage à la bonté de M. Yule, ainsi que cet autre de Pietro della Valle (Lettera de Bassora del 20 di maggio 1625 S. VII) »Il tre marzo . . . . . . arrivammo a dar fondo sotto l'isola di Charg, che sta lontano da Cais, che lasciamo indietro, 24 *giam*. *Giam* è una mesura usata da' piloti arabi e persiani nel seno Persico; ed ogni giam è tre leghe."

La longueur du zâm est donc, selon Downton de 5 lieues, selon della Valle de 3.

Cette donnée ne s'accorde nullement avec celle de l'Adjâïb **١٧٧**, 12, où 42 zâm environ sont évalués à 800—1000 parasanges, ou un zâm à environ 20 parasanges, soit 60 à 70 milles. Il me semble probable que, dans ce passage, il faut lire »milles" au lieu de »parasanges." Ce ne serait pas le seul exemple de la substitution de l'un de ces deux mots à l'autre dans les manuscrits, substitution dûe à une mauvaise interprétation d'une abbréviature de l'auteur. On aurait donc un zâm = environ 6 parasanges, ce qui ne diffère pas beaucoup de 5 lieues. Le mot est employé encore **٦٩**, 6 et 11, et **١٩١**, 9. Dans le dernier passage il y a une lacune. Il faut lire ... فاقنا خمسة عشر [يوما] زاما ..... On ne peut donc en tirer aucune conclusion pour la longueur du zâm.

زِي, pl. أَزْيَاء, *agrès, équipement d'un navire* **٤٦**, 11. Comp. Dozy: Supplém.

سبك. سَبَاك, *sondes*, probablement de سَبْك *fonte, plomb*, **٣٩**, 4. On dit سبك على الشيء بالرصاص (p. e. Alif Laila ed. Macn. III, ٨٣) »sceller avec du plomb, plomber," et il semble probable que سَبَاك dans le sens mentionné est dérivé de cet emploi de سبك.

ستر. مَسْتُور *honnête* **٥**, 4, **١٣٤**, 10, **١٣٩**, 1. Comp. Lane et Dozy.

سحق VIII = I *écraser, broyer* **١٣٦**, 5 (comp. l. 3).

سخم II (ou I?) *rem habuit cum* bestia **١٦٣**, 2. Le mot سخّم était envisagé jusqu'ici comme moderne, et il est encore en usage aujourd'hui. V. Dozy: Supplém., Landberg: Prov. et Dict. I, Index, et Cuche. On voit par le passage de l'Adjâïb qu'on l'employait déjà à Basra au 10me siècle. C'est ce qui rend peu vraisemblable l'explication du Mohît, qui l'interprète par *noircir l'honneur*.

سرطان. السَّرَطَانُ النَّهْرِيّ *l'écrevisse de rivière* est, chez les pharmaciens, le nom de l'espèce qu'on emploie pour la composition d'un collyre, **١٧١**, 4. Comp. Damîrî II, ٢١, 4 a. f

سرى I et spéc. IV *partir, faire voile* **٢٥**, 3. (**٢٣**, سرى السفر = لسلك الاسراء, 8), **٢٩**, 2, **٣٠**, 1, **٣٢**, 6 (سرينا), **٧٧**, 4.

سعر I, forme dialectique de ضفر, *tresser* des paniers etc., en usage à Aden **٩٦**, 3. — سُعَّارَة *voyageurs* **٤٢**, 4. V. Dozy: Suppl. et Gloss. Geogr.

سقط, pl. أَسْقَاط, *quincaillerie* **٩**, 7, **٣١**, 1, **١٤٥**, 2, **١٥٦**, 2. V. le Gloss. sur les Fragm. Hist. Arab. et le Gloss. Geogr.

سَمَنْدَل. La description de cet oiseau fabuleux qui vit, dit-on, dans une des îles de l'extrême Orient p. **١٧٢**.

سند II *étayer* le navire avec des pièces de bois **٦٧**, 11, **٧١**, 8. — IV, المركبَ الى الجزيرة, ou sans المركب, *gouverner sur, diriger vers* **٣٠**, 5, 7.

سُورَة *bout*. سورة السُّكَّان *le bout du gouvernail* **٩٥**, 4. Comp. Lane »the extremity of any thing."

سوق V, *faire un commerce d'échange*, se construit avec ب des marchandises **٩**, 8. Le nom d'action de سوّق au lieu de تسوّق **٥١**, 10. Comp. Lane et Dozy.

سوى II *faire, fabriquer*, **١٦٩**, 5. V. Dozy: Suppl. et Cuche.

شرْتَا *brise, vent favorable* **٣٧**, 1, **١٣١**, 1. V. Gloss. Geogr.

شرط. اصحابُ الشُّرُوط, *les notaires* **٩٥**, 11. V.

Gloss. Geogr. et Müller: Die Burgen und Schlösser Südarabiens II, p. 83 (Sitzungsber. der K. Akad. d. Wissensch. i. Wien XCVII, 3 p. 1035).

شرع IV *faire voile*, *partir* **47**, 4. — شُرُوع pl. de شِرَاع à côté de سُرُع **11**, 10, **52**, 10. V. Dozy: Supplém. Le sing. شِرَاع s'emploie quelquefois dans le sens d'*agrès* **99**, 8, **131**, 8, **142**, 2, 7. Comp. Devic dans le Journ. asiat. 1878, II, 265.

شرق. يشرق سيراف *au cours de Siraf* **86**, 8, **87**, 1.

شفر **6**, 8. Ce mot a ici la signification »*extremitas*, *margo vulvae*." Freytag s. v. Comparez sur la réputation des femmes de quelques tribus de l'Inde, notamment des femmes mahrattes Reinaud: Mémoire sur l'Inde 206, Ibn Batouta IV. 29, 48. L'anecdote, racontée ici, est aussi connue dans quelques pays occidentaux, p. e. dans le Nord de la France, (où l'on nomme de telles femmes casse-noisette) et dans la province Néerlandaise du Brabant septentrional.

شوش I *être en émoi* **95**, 3 et deux exemples chez Dozy: Supplém. — II *jeter pêle-mêle* **44**, 2, *brouiller*, *bouleverser*, *mettre sens dessus-dessous* **164**, 5, 7. Le تشويش الشعر dans le vers cité dans le Mohît (v. Dozy) doit être traduit »le pêle-mêle des cheveux".

شول (ou شيل) I *hisser* les voiles **52**, 8. C'est l'opposé de حطّ dans cette signification, et dans d'autres.

صبر II *lester* un vaisseau **28**, 1. Lane dit qu'on l'emploie encore de nos jours. V. aussi Cuche. **18**, 9 ولا صبر للحيوان على مصاهاة الحمار. Comparez l'expression analogue أصبر من حمار. Freytag: Proverbes, I. 748, n° 112.

صبى I, c. ب, **30**, 4, والتيار يصبى بالمركب *le courant entraînait le navire*, mais la leçon n'est pas certaine. Peut-être il faut lire يصمى ou bien يصير.

صح I *échoir*, *tomber en partage* c. ل p. **33**, 8. V. Dozy. Supplém.

صلح VIII *se contenter* c. acc. r. (s'il ne faut pas insérer على avant نفعنس) **131**, 4. Comp. Dozy: Supplém. اصلح فلانا, contenter.

ضبط I *tenir*, *régner*, *avoir la conduite de*, **166**, 3 فلم نضبط الشرع *le manoeuvre des voiles n'était pas possible*, **177**, 9 ضبط المركب. On emploie امسك dans le même sens.

طبّ I *boucher* une cruche **96**, 7, mais la leçon n'est pas certaine.

طرح VI *se jeter* **75**, 5, 6. **76**, 7, 9. V. Dozy.

طعم III, c. dupl. acc., *nourrir* le feu **77**, 9. طاعَمَ est ici synonyme de أَطْعَمَ comme ساقط de اسقط, داخل de ادخل (Gloss. Geogr.).

طفى I *mourir* = طعا (v. les lexiques arabes) **148**, 4, **172**, 5. L'auteur du Tâdj-al-arous pense que cette signification dérive de celle de *flotter*, qui se dit d'un poisson mort (v. Lane), mais cela semble peu probable, car طفى a aussi le sens de *disparaître* p. e. Jakoubî: Histoire II ٥١٢, l. pén. وطفى احمد بن عيسى ولم يعرف خبره بعد ذلك, signification qui s'éloigne encore plus de celle de flotter. Il semble plus à propos de comparer l'emploi du verbe طَفِىَ dans la phrase طَفِىَ فلانٌ كالمصباح »N. N. est éteint comme une chandelle" (Asâs). (Un exemple de l'emploi de طَفَا comme verbe actif dans le sens d'*éteindre*, noté dans le Supplém. de Dozy d'après Boethor, se trouve dans Jakoubî: Hist. II ٣٧٨, l. 4 a f. ورمى حصنه بالنفط

طَفًّا والدار فطفافًا, mais peut-être faut-il lire طَفًّا forme synonyme de أطفا, notée par Zamakhchari dans l'Asâs et par Cuche.

ضلع I syn. de بلع (v. Lane) dans la phrase وقد ضلع بنا ليس معنا شيء »nous étions réduits à la condition d'être sans ressources". **11**, 11.

ضمر I *abîmer*, *noyer*, **46**, 2.

ظُلوم. V. sous اظلم.

عدّ. عُدّةُ المَرْكَب *le grément du navire* **28**, 5, **47**, 1.

عَصَاةٌ au lieu de عَصًا **181**, 1 (**182**, 4 عصا). Farrâ dit que c'est le premier vulgarisme qu'on ait entendu employer en Irâk (Djauhari).

عطب I *faire naufrage* **18**, 4, **22**, 8, 10. V. Dozy: Supplém. et Gloss. Geogr.

عفى I au lieu de عيف *avoir de la répugnance pour quelque chose* **38**, 7. Mais il n'est pas invraisemblable qu'il faille lire فعافت au lieu de فعفت.

عقر VIII, عَقَارًا, *acquérir des biens-fonds* **137**, 4.

علج III, sans complém., *exercer son métier* **39**, 6. Comp. Dozy: Supplém.

علق I, المَرْسَى, *aborder au port* **90**, 10, 11, **91**, 1. Je ne crois pas qu'il faut comparer l'expression عَلِقَت مَرَاسيه بالمكان »il a jeté son ancre, il a ancré là" (Lane). — V. Si la leçon **13**, 4 وتعلّق اخذ يدخله est bonne, ce qui semble peu probable, ce verbe doit être verbe auxiliaire comme عَلِقَ *se mettre à*, *commencer* (Lane).

على *en face de* **92**, 3, 5. نحن على ريسوت سواء »nous sommes juste en face de Réisout."

عمد IV, dénom. de عمود *trique*, *masse d'armes*, c. acc., *faire une trique* d'une pièce de bois **185**, 2.

ذراع العَمَل *aune* qui se compte depuis le creux de l'aisselle jusqu'à l'extrémité du doigt medius d'un bras de longueur moyenne **18**, 1. Comp. Gloss. Geogr. p. 360 sous حجر.

عَنْ *à une distance de* **43**, 2, Gloss. Geogr. L'emploi de cette préposition est très singulier **28**, 2: واسرى عن عشرة ايام وهو بالبلد التى خرج المركب منها »il partit et après dix jours de navigation parvint au port d'où venait le navire", mais il n'est pas improbable qu'il faut insérer quelques mots entre عن et عشرة.

عوق V *s'empêtrer*, *être pris* **184**, 9.

عيب I *avarier*, *éprouver une avarie* **37**, 1. (Comp. l. 3. اصلحوا العيب).

عين. اختار على عَيْنه *il choisit ce qui lui plut* **47**, 2, Tabari I ٢١٧, 5, ٦٦٣, 7 (où il y a على عينيه), III ٨١٧, 15.

غُبّ, *golfe*, a aussi le pl. غِبَاب, si la leçon est bonne **114**, 8. Ailleurs on lit constamment اغباب سرنديب. Dans les villes voisines des *ghobb* de Ceylon on fabrique les étoffes fines et précieuses, connues sous le nom de الثِيَابُ الغُبِّيَّةُ **5**, 6 et Jâcout III, ٧٧١, 16.

غرّ II, بنفسه, *se risquer* **8**, 10, **85**, 6.

غَزّالة *métier de tisserand* **182**, 8, 9.

غَوَّاصة comme plur. de غَوَّاص *plongeur* **135**, 9. Comp. Dozy: Supplém.

غير III *rivaliser d'émulation* (Cuche) المُغَايَرة *l'émulation*, *la rivalité* **18**, 10, Dozy: Supplém.

ف. Exemples de l'emploi de cette conjonction après لَمَّا: **56**, 1, **57**, 4, **68**, 5, **75**, 3.

قال **101**, 9 est une autre forme de وال **15**, 1, et de بال, cétacée de l'océan indien, *baleine.* Comp. Dozy: Supplém. sous وال, Djawâlîkî ed. Sachau ٣٢.

فتح I الماء, au lieu de فَتَحَ القَنَاةَ للماء, constr. avec على signifie *laisser entrer l'eau*, avec عن *laisser découler l'eau* **162**, 9 et 10 — VII *faire eau* (navire) **24**, 1. Comp. Dozy: Suppl.

فرغ X *se vider* **41**, 10 اسْتَفْرَغَت السَّحَابُ مِمَّا فيها من الماء; — *s'épuiser, épuiser ses forces*, اسْتِفْراغ *épuisement* **27**, 5. Comp. Dozy: Suppl. استفراغ نشاطه *l'épuisement de son ardeur* **18**, 8.

فرق III employé sans régime direct **18**, 9.

فسخ I *dépecer un oiseau* **162**, 2 Comp. Dozy: Suppl.

فسد IV *détruire*, se dit de la tempête qui détruit les vaisseaux **46**, 11.

فلو *chaloupe, canot* **27**, 10 قارب المركب الذى يسمّى الفلو, mais on ne voit pas clairement dans quelle contrée ce nom était en usage. Une sorte de petite barque qu'on emploie dans la Mer Rouge s'appelle فلوة. V. Dozy: Supplém. et Gildemeister dans le *Gött. gelehrt. Anz.* 1882. p. 448. — D'après le son du mot, on pourrait songer au *plawa* indien — barque, canot — avec le diminutif *plawaka* (Kern).

فى. حصّلت فى البحر »*je parvins à la mer*" **58**, 7.

قبل مِنْ قبل *plus tard, au futur* **32**, 3 au lieu de من قابل (قابلة) ou bien de من ذى قِبَلٍ *l'année suivante* (Dozy: Supplém.).

قدح VII *jaillir* (étincelles, feu) **41**, 3. V. Lane et comp. Dozy: Supplém.

قدر (I ou) II *croire, juger, supposer*, **7**, 2, 3, **9**, 10 etc. Comp. Dozy: Supplém. et Cuche.

قرطل, pl. قَرَاطِل, *sabre courbe* des Indiens **149**, 8. Dozy: Supplém. Le mot sanscrit *karatala* signifie *couteau;* le nom ordinaire d'un sabre courbe est *karawâla* (karabâla, karapâla) (Kern).

قطعة *sans interruption*, comme on dit *d'un seul jet* ou plus exactement en Hollandais »*in één stuk door*", **144**, 6. Il faut donc corriger la traduction dans ce sens.

قفز VI, c. على, *sauter sur* **50**, 1.

قلب (I ou) II *substituer* **117**, 5 نقلبُ مَلِكًا غيرَك.

قلع IV *hisser les voiles, mettre à la voile, partir*, syn. de اشرع (voyez) et l'opposé de حطّ (Gloss. Edrîsî), se dit proprement des hommes, mais aussi du navire (v. Dozy: Supplém., nié à tort dans le *Tâdj-al-arous*). Exemple **47**, 8. De là *naviguer* (un exemple chez Freytag); الاقْلاعُ *la navigation* **25**, 8, **32**, 5. — قَلْع *grande voile triangulaire*, selon le T. A. القلاع وهى الشراع الجلال et Nowaïrî, man. de Leide 273, p. 59 بحيرة شكلها مثلث كالقلع, employé à côté de شراع **23**, 4 القلوع والشرع. Selon le T. A. قلوع est proprement le plur. de قَلَع, forme vulgaire de قِلْع.

قمّ. على قمّة رأسه *à son zénith* **20**, 6; v. le Gloss. geogr.

قنو. دقل القنو nom d'un des mâts du navire **24**, 9.

قول I. قيلَ لفلانٍ *on raconte de quelqu'un* **162**, 5.

قوم. مُقَلَّم *service* (assortiment de vaiselles et de linge, qui sert à table) **82**, 7. V. Dozy: Supplém.

قير. قار *poix*, au figuré, de la mer, noire comme la poix **21**, 3, 4.

كارس *scribe* du navire **61**, 6. Ibn Batouta a le mot deux fois (V. Dozy: Supplém. sous (كرن) sous la forme كرانى. — Sans doute le mot a été dérivé du sanscrit *karana*, *clerc* (Kern).

كثر. ما أَكْثَرَ *souvent* **177**, 7.

كــلــب (I ou) II, *manquer*, *ne pas atteindre* **181**, 8; — ما كلّب (كَلَّبَ) أَنْ *il ne tarda pas à*, *il ne manqua pas de*, *bientôt* **54**, 2, **61**, 4. V Lane.

كرندك, mot indien, *plat*, *assiette* **118**, 4. Comp. le malais كرند et خرندا.

كن. كَنِين *abrité* **26**, 11. V. le Vocab. chez Dozy: Supplém.

كنّا, mot indien, *bon*, *fort bien* **119**, 2.

كُنْبار ou قُنْبار est proprement le *caire* (V. Dozy: Supplém. sous قنبر), et de là la *corde*, faite de ces fibres p. e. **126**, 2. Un canot est في الكنبار d'un autre, c. à. d. *à la remorque* **36**, 2.

كندرو *encens* **170**, 5. La forme sanscrite est *koundourou* (Boswellia thurifera). (Kern).

كَنْعَد, poisson de mer des côtes d'Oman **154**, 8, a le nom d'unité كَنْعَدَة **36**, 6, Tabarî III ٩٠٨, 13.

كُوخَة *hutte* (= كُوخ) **98**, 9, 10.

كود I. كِدْتُ الى أَنْ أَتْلَفَ *je faillis périr* **69**, 7.

لأك. ملائكة المركب *les anges tutélaires* du navire **25**, 5.

لطلوم, nom d'un poisson **40**, 7. Bien que, dans le texte, on ait préféré écrire الطلوم, il vaut peut-être mieux retourner à la leçon du manuscrit. Dimachqî (١٥٠, 8) fait mention d'un animal, dont il écrit le nom لطم, et qui est bien le même poisson. Ibno-'l-Fakîh (٦, 14) fait mention de l'animal sous le nom de الأُطْبُر et Kazwînî I. ١٠٩ ult. الاطم.

لوح II (comp. Dozy: Supplém). se construit aussi avec الى de la personne à laquelle on donne des signaux **101**, 4. La même construction dans le sens de *faire allusion à*, *indiquer brièvement* Mas'oudî I. 22 l. pén., où deux man. ont le synon. الاح.

ما. مثل هؤلاء au lieu de ما لهؤلاء **25**, 9. V. la note *b*. — لمّا *parceque* **12**, 10. V. le Gloss Geogr.

متع X, c. ب, *concubuit* **27**, 4. Dozy: Supplém.

مخرق. مُمَخْرَق *excavé*, *creusé*, *plein de* مخارف (*trous*, *ouvertures*. V. Mas'oudî II, 429, IV, 58, 60, 64) **65**, 3.

مسّ I *être urgent* (besoin); comp. Dozy: Supplém. On dit حاجة مسّة *besoin urgent* **89**, 6, T. A. et Mohît, et مَسِيس الحاجة, *l'urgence du besoin* Hiçnt, Comm. sur Abou Chodjâ'. Man. de Leide fol. 125, r., T. A.

مسك (I ou) IV *arrêter*, *amarrer* le navire **7**, 8; — *gouverner le navire*, syn. de ضبط (voyez), **190**, 5, Vocab. chez Dozy: Supplém. — V, c. ب p., *retenir*, *prendre chez soi* **122**, 7. — VI *demeurer inerte*, *immobile*, *n'avancer ni ne reculer* **75**, 4.

مشى I. Les verbes qui signifient *aller*, *se rendre* se construisent souvent avec l'accusatif adverbial du lieu, *le long* duquel ou *vers* lequel on se rend p. e. سَلَكَ (v. Lane), مَشَى **168**, 7, Hamâsa ٣١٣, 9, مَضَى Hamdânî, Djaxîrato l'arab ed. Müller ١٣٢, 1, خَرَجَ ibid. ٧٣, 16, ٧٨, 1, ٨٣, 28, ١٣٢, 8, تَوَجَّهَ Tabarî II, ٩٩٠, 10, نَزَلَ Dozy. Supplém. et **48**, 8 (voyez), même تَسَوَّقَ dans le sens de *se rendre au marché* Hamdânî ٩٩, 10, ١١٣, 21, ١٦٠, 8.

مطال espèce de canot **36**, 2, 6, **35**, 8, **36**, 5, **90**, 4. Il nous a été impossible de trouver un nom de bateau qui ait quelque rapport avec ce nom. Les Almadias (Historische reizen I, 44) ou petites barques, en usage sur la côte du Malabar sont connues sous le nom de المعدية (Dozy. Supplém sous عدلو). De Vries (Curieuse Aenmerkingen der Oost- en West-Indische dingen IV. 923) parle bien d'une petite barque chinoise, qu'il nomme mauchuas, mais nous ne savons pas quel est le bateau qu'il veut indiquer par ce nom.

مع *le long de* **7**, 10, **17**, 10 (ou معها est مع ساحل اليمن), Jâcout I, ۴۴۸, 12; *suivant le cours de* **122**, 2, 5; *à côté de* **123**, 1. V. Dozy: Supplém.

منشّة *objet de désir, chose désirée* **113**, 7. Cuche.

ناغران espèce de vipère à Koulam-Méli **120**, 2. Il est très difficile d'en déterminer l'espèce, suivant la description des Adjâib. L'élévation et le gonflement de la tête fait songer au *cobra naja;* le mot naghéran serait donc composé en partie de *naga* serpent. Mais autant que nous sachions il n'existe pas de naja qui porte une croix sur la tête. Quelques espèces, qui sont tachetées, portent une croix sur le ventre. Peut-être faut il penser au *bungarum*, mentionné par Gunther (Reptiles 342), qui se trouve sur le littoral de Coromandel. Un callophis, cité par le même auteur p 350, a quelque ressemblance avec notre nagheran. »Head and neck black above, with a yellow *cross-band* behind the eyes.... Belly yellowish with.... quadrangular black spots."

نتج V *être produit, naître* **34**, 2, **40**, 4, Vocabul. chez Dozy: Supplém. Dans le sens figuré *suivre, découler de, ressortir de* chez Cuche.

نجل I *débarquer* la cargaison, décharger le navire **16**, 5, **67**, 8, **96**, 9, **131**, 1.

نخذ ou نخد. Le mot persan ناخذاه, *capitaine de navire*, est écrit dans le texte ناخذا (**7**, 6, **12**, 4, **14**, 10, **19**, 8), ناخداه (**29**, 10), ناخذاه (**48**, 7, **49**, 3, **129**, 10), ناخودا (**62**, 4, **65**, 1), ناخوذه (**150**, 10). Le pluriel est ordinairement نواخذه, mais **165**, 9. 10, **174**, 1 نواخده.

ندم I, c. acc, *regretter, déplorer* **23**, 1 تَنْدِمُ (شاجو V. Lane sous) بكى = كُلٌّ منهم شاجُوه

ندا *brouillard humide, vapeur* de mer **21**, 1; comp. Jâcout IV, ۷۱۴, 4. وندا الدجنة. Selon une communication de M. le docteur C. Landberg le mot est encore en usage en Syrie dans cette signification. On l'y prononce *nedâ*.

نرع IV *faire lever* quelqu'un **182**, 4.

نزل I, c. acc. l., **48**, 3 (où l'insertion de الى n'est pas nécessaire) Voyez sous مشى; — c. على p., *s'accoupler avec* **34**, 1, si la leçon est bonne. Il faut lire probablement نَزَا.

نش I الذبان *chasser les mouches* **77**, 9, Dozy: Supplém.

نشل I *dérober, voler* **78**, 5. Dozy: Supplém. et Cuche (*escamoter*). — منشل *écope* **25**, 5. Comp. Landberg: Prov. et dictons I, 95 مَنْشَل *petite jarre*.

نصح V dans le sens de *se donner l'air d'un ami sincère* (تشبّه بالنصحاء) se construit avec الى de la personne, ب de la chose par laquelle on tâche de gagner sa faveur **58**, 5 يتجسر بعض المتنصّحين علىّ فيأخذ رأسي

فيتنصح البه بيه »quelqu'un de ses affidés prendra ma tête pour gagner sa faveur."

نطّ I *bondir* (navire) **21**, 6.

نظر IV *faire voir, montrer* avec l'acc. de la chose **26**, 5, et l'accus. de la personne Mohît انظر فلانا مكنه من النظر. Le passif أُنظِرَ signifie *être vu, se montrer* **24**, 10 (لانظاره ms.).

نطف. Comp. أنظف *plus gentil, plus beau* **31**, 10. Comp. Dozy: Supplém. sous نظيف.

نقل VIII, c. ب, *manger au dessert avec* (الى) *le vin* **127**, 2. V. Dozy: Supplém.

نوب. نائبة *contingent, quote-part* **77**, 4. V. Dozy: Supplém.

هندول *palanquin* **118**, 8. Un mot sanscrit »*hindola*" signifie *balançoire*. Peut-être la signification »palanquin" a été donnée à ce mot dans quelques parties de l'Inde (Kern). D'après les communications suivantes, tirées des auteurs portugais et anglais, que nous devons à M. Yule, il est hors de doute, que le mot »handoul" était employé fréquemment pour une espèce de palanquin. »Os Mouros todos vinhão a pé, & o capitão delles era hum Turco valente de sua pessoa, que por honra de capitão era trazido em hum *andor* ao hombro de quatro homens". Barros. Dec. II. Liv. VI. Cap. 8. Ed. Lisboa 1628 II. fol. 155. »E sono anche i palanchini a sti *andor* differente fra di loro, perche negli *andor* la canna, con cui si portano, come anche nelle reti, è dritta; ma nei palanchini per più comodità di chi va dentro, che abbia più luogo di star con la testa alta, la ditta canna è incurvata in alto di questa forma Ω" P. della Valle: Lettera da Goa. 10 di Octobre 1623 § V. »Of the same nature as palankeens, but of a different name, are what they call *andolas*.... these are much cheaper and less esteemed. Grose: Voyage to the East-Indies 2de ed. I. 155. »E sendo passados doas dias veo a feitoria em hum *andor* que homens trazião ao hombro, que são humas canas grossas voltadas pera cima e arcadas, e dellas hendurados huns panos largos de mea braça." Correa Lendas da India I. 102. »Mando a todos os handitos e phisicos gentios que nao andem por esta cidade e arrabaldes della a cavallo nem em *andores* e palanquins sob hena de pagarem pela primera vez des crusados." Proclamation du Gouverneur de Goa Antonio Moriz Barreto 1574, dans Archivo Portuguez Oriental Fascio 5. p. 899.

هُنْرَمَن titre du chef des Musulmans à Seimour **142**, 9, **143**. 7, **161**, 4 et 5. La leçon du man. varie entre هس ,هنرين ,هبرس et هبر. En éditant هنرمن on a cru y voir le persan هُنَرْمَنْد = هُنَرْمَن *honoré*. Mais Mas'oudi II. 86 appelle la dignité هرمة, ce qui fait douter de l'exactitude de la leçon adoptée.

وال voyez sous هال.

وَاتَى, forme dialectique de آتَى *aider*, s'emploie en parlant du vent dans le sens d'*être favorable* **77**, 3.

واحد comme article indéfini *un, certain* **79**, 5.

وسع. سَعَة البلاد propr. *ampleur des villes* s'emploie au figuré dans le sens de *condition florissante, abondance d'habitants* **174**, 8.

وسق IV *charger un navire* **76**, 5, **77**, 2. V. Dozy: Supplém.

وفق II, au lieu de وافق, c. acc. p. et أن, *convenir de quelque chose avec quelqu'un* **121**, 4.

وقع I, c. ب r., *tomber sur quelque chose, la rencontrer, la trouver* **18**, 4. V. Dozy: Supplém.

وقف I, verbe intrans., *tomber* (vent) **86**, 2;

— verbe transit., *arrêter*, employé au passif en parlant du navire obligé à s'arrêter **51**, 3.

ومى IV au lieu de أوما p. e **69**, 1, **72**, 6

دعن IV, c. على, *être fermement assuré de* **54**, 8 (la construction ordinaire avec ب **51**, 3.)

Si l'on veut se donner la peine de parcourir le glossaire, on verra que le vocabulaire de l'auteur renferme quelques nouveaux mots et quelques significations de mots non employées dans l'arabe classique Il en est de même des formes grammaticales et de la syntaxe. Le seul exemple de la terminaison de la 2ᵉ personne plur. تو au lieu de تم a été relegué dans la note **86**, *d*, parce qu'il peut être un *lapsus calami* du copiste. Mais comme la date du man. est 644 de l'hégire, on serait en droit de conclure que la terminaison avait cours de son temps dans la langue parlée. Quant aux verbes sourds on rencontre عددت pour عَدَدْتُ **187**, 8, لقبت au lieu de استدللت **89**, 10, استدللت pour لففت **113**, 5. Le *hamza* est souvent omis à la fin des verbes p. e. اومى pour أوما, ناجونا au lieu de ناجيونا **74**, 7. Le ى est maintenu dans l'impératif comme اشترى au lieu de اشترِ **145**, 1. Les modes du verbe sont souvent employés l'un pour l'autre comme يغنّوا ويلعبوا au lieu de يغنّون ويلعبون **31**, 3, 4, **32**, 8, **127**, 1, 2; par contre ارادوا ان ياكلونهم **58**, 4, **122**, 7, لناخذوه **147**, 7. La négation لم est employée quelquefois avec la signification et la construction de لا, comme لم تاخذ **153**, 1. لم يشرب **156**, 1, لم يحلفون **172**, 8. Par contre لا est employé au lieu de لم **167**, 9. Le nominatif et l'accusatif sont très souvent confondus. on lit فجئنا صابرون **34**, 4, **42**, 6, **60**, 5 et ونحن طالبين **30**, 2, 3, **38**, 3, **45**, 2, **59**, 3, **113**, 3, **142**, 6; le nom. après أنّ **80**, 5, **120**, 5, **128**, 5, comme régime direct **70**, 1, **113**, 8, **121**, 6, **149**, 1, 2, **167**, 8, **179**, 11, et de même **17**, 4 où la leçon du manuscrit aurait pu être conservée; par contre l'accusatif au lieu du nom. dans des phrases comme اعندكم طعاما **30**, 9, **34**, 10, **140**, 9, بيننا وبين قدر انهما جبلين **7**, 2, 3, مدينة السلام مرحلين **90**, 8, **92**, 2, **102**, 10, **111**, 8, **127**, 3, والمركبين على مثل حالنا **166**, 6, **180**, 2, après لم — الا **191**, 4 (mais le nom l. 5). L'emploi du pronom et du verbe à la troisième personne du masculin au lieu du féminin est assez fréquent comme **27**, 2, **28**, 4, **29**, 3, 4, **30**, 6, 7, **112**, 8, المراكب كلهم **18**, 6, **163**, 6, احتاطوا بنا الدواليب **54**, 3. On trouve d'après une fausse analogie الحجارة الارحية et الانوار الصبغ (voyez le Gloss. sous رحى), et par contre السرّ الذى au lieu de سرّ الذى **34**, 7 (comp. l. 5). Dans l'emploi des noms de nombre on trouve les irrégularités ordinaires ثلاثة دفعات **4**, 7, ثمانية عشر سنة **34**, 6. La substitution du ص à ط et vice versa n'est pas rare v. **17**, note *b*, **66**, note *b*, **162**, note *a*.

INDEX DES NOMS.

ا

---

*) A moins que l'auteur ait voulu designer par ce nom une autre personnage; question impossible à résoudre.

INDEX GÉOGRAPHIQUE.

ا

ابرير. *Abrîr* 5. V. Excursion C.

الأبلّة. *Al-Obolla* 138, 139.

Ville connue, située sur le Tigre. (Istakhrî, Bibliotheca geographorum arabicorum ed. M. J. de Goeje. I Viae regnorum Descriptio ditionis moslemicae auctore Abu Ishak al-Farisî al-Istakhrî. L. B. 1870, p. ٨١). Reliée à Basra par un canal (Mokaddasî, Bibl. geogr. III. Descriptio imperii moslemici auct. al-Mokaddasî. L. B. 1877, ١١٨). La distance entre ces deux villes est de 10 à 12 milles (Ibn Batouta, texte et trad. par C Defrémery et le Dr. B. R Sanguinetti. Paris 1874, II, 17. Istakhrî l.l.) On fait le voyage d'al-Obolla à Abbâdân dans une nuit (Ibn Batouta l.l. 18) La traversée entre al-Obolla et Bayân, dont il est question dans les Adjâib se fait par le Tigre ou le Chatt-al-Arab. (Istakhrî ٩٥ وبيان على دجلة فاركب منها الماء ان شئت الى الأبلّة وان شئت على الظهر الى ان تحاذى الأبلّة ثم تعبر. Bayân est situé sur le Tigre; de là on peut gagner al-Obolla par eau, ou bien, on va par terre, jusqu'en face d'al Obolla, et là on traverse la rivière pour gagner cette ville). Istakhrî et Ibn Haukal (Bibl. geogr. II. Viae et regna. Descr. dit. mosl. auct. Abu'l-Kasim ibn Haukal. L B. 1873 p. ١٦٥) mentionnent la navigation du golfe (خور) d'al-Obolla comme très dangereuse.

أسوان. *Assouan*, sur les frontières de la terre des noirs. 57.

Ville connue, existant encore, et située sur le Nil.

اصبهان. *Ispahan* en Perse. 79.

الاغباب V. Excursion C.

بلاد الاو, lis. الار. *Pays de Lâr* 50. V. Excursion A.

الاندلس. *L'Espagne* 23, 26.

جزائر اندمان. *Iles Andamân* 69, 134.

(Cod. 69 ارمان) Il me semble hors de doute, que notre auteur a entendu dire que le théâtre de la légende, racontée p. 134, a été l'une des îles Andamân dans la mer des Indes. Comme M. Devic (Les Merveilles de l'Inde, Paris 1878, p. 197 n. 101) le fait observer, Soléïman (Relation des voyages, faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde etc. par Reinaud. Paris 1845, I, 8) et Marco Polo (The book of Ser Marco Polo, by Col. H. Yule. London 1875, II, 292) parlent des habitants de ces îles comme étant des an-

thropophages Le dernier voyageur parle de l'île Angamain Le colonel Yule pense que ce nom est le duel d'Angaman, pour Andamân, et en tire la conclusion, qu'on a pensé qu'il n'existait que deux îles, ce qui expliquerait le nom d'Andamân-la-Grande, cité dans les Adjâib, opposé à Andamân-la Petite. Andamân-la-Grande est composée, en réalité, de 3 îles, mais situées si près l'une de l'autre qu'elles se touchent presque et semblent ne former qu'une seule île

La légende d'après laquelle le tombeau du prophète Soléiman (Salomon) serait situé dans une place inaccessible, est connue (V Weil, Biblische Legenden, Frankfort a. M. 1845, p 279. Lane 1001 Nights, London 1859, III, 104). Il me semble donc probable qu'on a songé que ce tombeau pourrait se trouver aux îles d'Andamân, qui avaient fort mauvaise réputation à cause de leurs habitants, et où on n'abordait guère.

Mais l'île, nommée p. 69 Armanân, est plus difficile à trouver. J'en parlerai dans l'Excursion B. sous Bedfarkalah.

أيلة. *Ayla* 40

Ville arabe, située près des limites de la Syrie, au golfe d'Acaba, à peu près dans la situation d'Acaba. Sprenger, Die Post- und Reiserouten des Orients, dans Abh. d. Deutsch Mörgenl. Gesellschaft. III. no. 3 100, 102). Yaqout (Jacut's Geogr. Wörterbuch, herausg von F. Wüstenfeld. Leipzig 1869) I. 422.

ب

بحر باربان. 94. V. بحر لاربان dans l'Excursion A.

بجة. *Pays des Bodja* 171.

Les Bodja sont des Nomades, qui habitent les déserts entre l'Egypte, la Nubie, l'Abyssinie et la Mer Rouge. Leur pays commence près de خَرِبَة المَلك, »La ruîne du roi", ou plus brièvement الخَرِبَة, »La ruîne", à 8 jours de voyage de Qift. Dans le voisinage de cette place est une mine d'émeraudes. Quatremère. Mémoires géographiques et historiques. Paris, 1811, II, 135. La mine est citée par Al-Jaqoubi (Kitab al Boldân, auct Ahmed ibn Abi Ja'qub, ed. Juynboll. L B. 1861) 121. V. Sprenger Alte Geogr p. 19

بلاد البخم. *Pays d'al-Bakham* 48.

(Cod. البلخم) Peut-être faut-il penser au pays, cité par Vullers: تَخْم et نَخْم, »nom. regionis, e qua optimus moschus affertur." (de Goeje).

بدفاركله. *Bedfârkala* 69. V. Excursion B.

جزاير براوة. *Iles Berâoua* 126. V. Exc. B.

بحر بربرا. *Mer de Berbera* 113, 114.

V Devic. Le pays des Zendjs. Pari, 1883, p. 56 La véracité de l'auteur des Adjâib, qui parle ici d'une coutume, existant chez les noirs de la côte orientale d'Afrique, et qu'on ne retrouve chez aucun auteur arabe, — du moins à ma connaissance — est prouvée par un récit de l'écrivain hollandais de Vries, (Curieuse Aenmerkingen, Utrecht 1682, IV, 1123) Parlant des noirs de la côte de Mozambique cet auteur dit: »ils coupent le membre viril de tous ceux qu'ils ont tués ou fait prisonniers. Ces membres leur servent de témoignages auprès de leur Roi de la bravoure qu'ils ont montrée. Mais cette coutume a encore un autre but, à savoir d'empêcher les émasculés de procréer des enfants, qui pourraient venger leurs parents. Ils font sécher le membre qu'ils ont coupé, pour qu'il ne pourrisse pas, mais leur reste longtemps. (»Zoo snyden se alle verslagenen of gevangenen de mannelykheid af. Dese Leden verstrecken haer by den Koningh tot sooveele getuigen haerer dapperheid, alsse veele derselver konnen toonen. Echter heeft dese ontmanningh ook nog deese neve oorsaeck, t. w. opdat de gedaghte ontmande

geene kinderen meer teelen konden, welcke in 't toekomende de Hoon haerer ouders souden mogen wreecken. 't Afgesneden Lid laten se droogen, opdat het niet verrotte, maer langh in wesen blyven moght."

البحر الخارج. Mer extérieure 126. V Exc B.

بربين. *Bertyn* 121, 172. V Excursion C. Cod. 121 بربنت.

البصرة. *Basra* 2, 17, 56, 93, 138, 139, 141, 147, 161, 180, 189.

بغداد. *Bagdad* 15, 56, 57, 59, 65, 79 s.s., 108.

جزيرة البقر. *Ile de Baqar* 124. V. Excursion C.

بيان. *Bayân*, dans le Chouzistân. 138 V sous الابلة.

ت

تاكا. *Taka* 42, 43.

La situation de ce pays n'est pas facile à déterminer. Comme notre auteur parle ici des serpents de l'Inde, on s'attendrait à voir dans la terre de Tâkâ un pays de l'Inde. On pourrait donc songer à تانه, ville citée ailleurs dans notre récit, et où il y a quantité de serpents, malgré la difficulté d'expliquer le désert oriental, qui apporte des aromates à cette ville. Mais il ne faut pas oublier que pour notre auteur l'Inde ne comprend pas seulement la presqu'île, et que mainte fois le narrateur saute d'un pays à un autre, bien éloigné.

Peut-être faut-il penser à l'Afrique, où d'après Edrîsî (Géographie d'Edrisi, trad. par P. Amédée Jaubert. Paris, 1836, I, 29) on trouvait des serpents, qui tuent par leur seul aspect. M. de Goeje m'a fait connaître un passage du manuscrit d'Ibn Saîd, appartenant à M. Schefer et où l'on lit بلاد التاكه وهم آخر الحبشة الساكنين على النيل. Ce pays de *Taka* ne peut être autre que le pays, encore connu sous ce nom, baigné par le Gasj, au nord du pays des Abyssins. La rivière d'Atbara s'y trouve à l'occident. Il se peut que notre auteur ait voulu parler de ce pays. L'intérieur du pays est riche en aromates; les récits sur le pays des aromates, qu'on voit encore sur la carte de Martin von Behaim (1492. Zeitschrift Gesellschaft Erdkunde Berlin. VIII. 1873) assez près des affluents du Nil, peut avoir donné naissance à des contes extravagants sur cette richesse. Le pays des Abyssins était connu de Dapper (Naukeurige beschryvinge der Afrikaensche gewesten. Amsterdam 1668 p. 712), comme contenant beaucoup de métaux et de mineraux: il cite des mines d'or et d'argent. A l'occident du pays de Taka se trouve le désert d'al-Hanéde; à l'orient (c'est à M. Kan que je dois ces particularités) il y a le désert d'Atmou, qui pourrait être à la rigueur le désert oriental dont parlent les Adjâib. Seulement il faut observer que ce désert ne peut pas être un vrai désert, puisque notre auteur parle des torrents, qui apportent les aromates.

J'avoue que la conjecture est assez hasardée. Par exemple on ne saurait expliquer de quelle manière les habitants de Taka auraient pu se sauver *sur des embarcations* (donc par eau) parmi les îles de la mer. La seule route, qu'ils auraient pu prendre serait par le Baraka, rivière qui a son cours vers la Mer Rouge, mais qui parait trop éloignée pour jouer ce rôle. Peut être pourrait-on donner l'explication suivante. On connaissait du temps des Adjâib l'histoire d'un pays situé en Afrique, où il y avait une telle quantité de serpents, que les habitants se trouvaient quelquefois forcés d'émigrer. Dans ce pays on trouvait des mines d'or et d'argent, et de plus, des résines aromatiques étaient apportées par des torrents de l'intérieur de l'Afrique, (comme cela se voit encore de nos jours à Sumatra, où les cours d'eau apportent le »damar poutih" des bois, situés dans des régions encore peu ex-

plorées). Tout cela peut très bien avoir rapport au pays de Taka, qui a été connu des Arabes, puisque Ibn Saîd en parle. Sur ces faits on aura brodé l'histoire des émigrations annuelles sur les embarcations pour gagner la mer.

Mais je le répète, la conjecture est très hasardée.

تانة. *Tâna* 152, 165 V. Excursion A.

تتبة. *Tatba* 149.

Je pense qu'on peut accepter qu'il y ait quelque relation entre ce lieu et تنبة (p. 179), près de l'île des mangeurs de tortue, et que ces deux noms indiquent la même localité, habitée par les mangeurs de tortue. Comme notre auteur raconte que ces hommes sont devenus héméralopes, nous avons à rechercher en quel pays ces personnes se trouveraient en grand nombre. Malheureusement, une recherche très laborieuse m'a donné la certitude que les héméralopes se rencontrent un peu partout, aussi bien en Afrique que dans l'archipel indien et à Malaca.

Dapper (540) donne une description des héméralopes qui étaient au service du roi de Loango (Côte Occidentale d'Afrique, au nord du Congo), et qui étaient nommés par les Portugais »Albinos", — nom bien connu encore de nos jours. Il dit: »leurs yeux sont fixés dans la tête comme les yeux de gens qui sont sur le point de mourir ou qui louchent; leurs yeux sont très faibles, ne voient guère, et se meuvent comme s'ils louchaient; — mais la nuit ils ont la vue forte, surtout au grand clair de lune.... Le plus étrange c'est que ces gens sont aveugles le jour ou ne voient que très peu, tandis que la nuit ils voient fort bien, surtout lorsque la lune est très claire.... Les Hollandais et les Portugais ont vu de telles gens non seulement en Afrique, mais aussi dans l'archipel indien, à Bornéo et dans la Nouvelle-Guinée, au pays des Papous." (»desgelyx staen hen de oogen in het hoofd als luiden, die op hun sterven liggen, of scheel zien, van gelyken zyn hen d' oogen zeer zwak en teer van gezichte en draien of bewegen, alsof zy scheel zagen, maar des nachts, 't geen te verwonderen is, ziense sterk, inzonderheit by hellen maneschyn.... Het is bovenal verwonderenswaerdigh, dat dese luiden by daegh stik ziende, of blint zyn, maar des nachts scherp van gezicht insonderheit by hellen maneschyn ... Wyders, diergelyk slagh van menschen hebben d'onzen en Portugezen niet alleen in Afrika, maar ook in Oost-Indien, op het eilant Borneo en in Nieuw Guinea op 't land van Papos genaemt, gevonden." Dans les Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap. II. 1784. p. 240, on trouvera la description d'une négresse blanche, amenée d'une des îles Papou. »Ses yeux sont très petits. Autant qu'on peut la comprendre, elle dit que ses yeux n'ont qu'un défaut, c'est qu'elle voit moins bien au milieu du jour que pendant qu'il fait plus obscur ou à l'approche du soir". (De oogen vertoonen zich machtig klein. Indien men haar wel begrypt, zoo is het eenig gebrek van haar gezicht, dat het midden op den dag wat donkerder is, dan bij duister weder, of tegen den avond). Et dans le 1r volume de ces mémoires (p. 307) on trouve la description avec dessin par J. v. Iperen, d'un nègre blanc ou »kakkerlak" (c'est ainsi que les Hollandais nommaient ces Albinos) qui était originaire de l'île de Bali. L'auteur, qui nous raconte que cet homme était considéré par ses compatriotes comme un jeu de nature, essaie de donner une explication scientifique de son héméralopie.

Cornelis de Bruijn (Reizen, Delft 1698 II. 380) a rencontré à la cour du Sultan de Bantam (Java) une femme »kakkerlak", qui

était originaire d'une des îles près de Ternate (»uit het gebergte, gelegen meest om de 2 oostersche eilanden by Ternate) Il dit aussi que »ce peuple" ne peut pas supporter la lumière du soleil, et se retire pendant le jour dans les coins obscurs. (Dit volk ziet beter by nacht dan by dagh Zy kunnen ook de zon niet wel verdragen. Het heeft gedurig de oogen half toe en zit veel by den dagh in donkere hoeken).

On les trouve aussi à Malaca, comme l'attestent S de Vries. »Curieuse Aenmerkingen III. 558, et Andersen Orientalischer Reise beschreibung p. 80 chez Olearius M. de Goeje m'a indiqué ce dernier livre. La description qu'ils donnent confirme en tous points celle qu'on vient de lire. (Auch ist allhier, Malacca, eine Arth Leute, welche von den Holländern Filu de Kackerlac genannt werden, weil sie wie die Kackerlacken des Tages mit offenen Augen auch nicht viel sehen können, sondern nur des Nachts, und können in den finstern Oertern das Geld kennen und zehlen, nehen und andere Handthierung treiben, welches sie des Tages nicht vermögen, daher liegen sie des Tages und schlaffen so bald aber die Sonne unter den Horizont gangen, dass es zur Demmerung kömpt, beginnen sie wieder zu sehen.... Diese Arth Leute sollen auff einer nicht ferne von diesem Lande gelegenen Insul fallen, habe dergleichen Leute auch in Batavia gesehen.) Houttuyn (Nat. hist. volgens Linnaeus, Amsterdam 1761. 338) raconte, que Linné les compare aux Troglodytes de Pline: »il sépare comme étant d'espèces différentes les hommes de jour des hommes de nuit.... Les habitations de ces derniers sont établies, suivant Pline, aux limites de l'Ethiopie, suivant les auteurs modernes dans les grottes de Java, d'Ambon et de Ternate.... il voit de côté, est aveugle le jour et se cache, — la nuit il voit et sort..... On dit que dans l'Afrique, près des montagnes de la Lune, les hommes demeurent toute leur vie dans des cavernes et des grottes profondes, parce qu'ils ne peuvent pas supporter la lumière du soleil." (Onderscheidt hen dus als een byzonder soort, van de Dagmenschen... De woonplaats is, volgens Plinius, aan de grenzen van Aethiopie, volgens de hedendaagschen in de spelonken van Java, Amboina en Ternate.... Hy kykt over zyde, is by dag blind en houdt zich schuil, by nagt ziet hy en gaat uit.... In Afrika, by de Maanbergen, zouden de menschen in diepe Holen en spelonken hun leven doorbrengen, omdat zy het licht der zonne niet verdragen kunnen.")

La question, débattue par l'auteur des Verhandelingen Bat. Gen. I, à savoir si Linné s'est trompé et s'il faut penser à des orang-outan nous intéresse peu. Ce qui est remarquable, c'est que depuis un temps reculé on connaît des légendes qui parlent d'un peuple d'héméralopes, et qu'on trouve de telles personnes dans l'Archipel indien, à Malaca et en Afrique

Il est évident que la cause de l'héméralopie, donnée par les Adjâib — la gloutonnerie des habitants, mangeurs de mâles de tortue marine, n'est qu'une fable. Mais il est très vraisemblable que dans le pays dont parle notre auteur les tortues soient nombreuses, puisque les deux faits sont mis en corrélation Mais c'est le cas dans tous les pays cités, de sorte que cela ne nous avance guère.

Néanmoins je crois qu'il faut mettre de côté l'archipel Indien, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les voyageurs arabes ou persans aient poussé aussi loin que Ternate ou la Nouvelle Guinée. Je pense plutôt à l'Afrique. C'est le vrai pays des tortues (Periplus ed. Muller 267, 270. Edrisi I, 44. Devic Pays des Zendjs 188). Il est vrai que les contes cités nous montrent plutôt l'Afrique

occidentale (dont il n'est pas question dans les Adjâib) et l'Ethiopie, mais ils nomment aussi l'Afrique entière, et citent même les montagnes de la Lune comme la demeure de ces gens

M. De Goeje a appelé mon attention sur l'île de Pemba, près de la côte orientale de l'Afrique, d'où se fait une exportation considérable de tortues, et où l'on doit manger par préférence les mâles, pour menager les femelles. L'orthographe ببنبه ne diffère pas beaucoup de تنبه. De plus, la mer entre Pemba et le continent est peu profonde. Dapper (669) nous raconte que la plupart des îles, qui se trouvent là sont très petites, et qu'on peut marcher pendant la marée basse de l'une à l'autre (»de meeste dezer eilanden zyn zeer klein, en niet boven een halve myl of een hele myl in 't ronde, en kan men by laegh getg van het een tot het ander overgaen.")

J'ajoute volontiers que tout cela est encore très incertain. Tatba ou Thabia n'est pas l'île des tortues, mais separé de cette île par la mer de Saifou. Quant à Dadabid, je ne sais en donner aucune explication.

ترنارابين. *Ternârâyin* 169, dans les régions du Haut-Cachemire.

M. Kern pense qu'il faut lire Trinajána, et que l'on a voulu indiquer une des places, consacrées à Siwah, qu'on rencontre très-souvent dans l'Inde On trouve un exemple du fait que les Arabes nommaient quelquefois une place d'après un dieu payen chez Reinaud (Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde. Paris, 1845, p 107) »Bazanah.... Cette dernière ville est celle que nos compatriotes appellent Narayána (un des noms que les Indiens donnent à Vishnou)."

التيز. *Al-Tîs* 180. Sur la côte du Beloudjistan, écrit en plein تيز مكران (Elliot, The history of India, as told by its own historians. Mohamm period. London 1867, I. 80. Yaqout. I. 90. 1.)

ث

ثبية. *Thabia* 179. V. sous تبيه.

ج

جدّة. *Djedda* 16, 98, 147.

الجزيرة I *Arabie* 18.

II (plur.) *îles de l'océan* 21.

III *Djésira* 35. Vraisemblablement le terrain autour d'al-Obolla. V. Dimachqi ١٧.

ح

حاريج. V. خاريج.

حاسك. *Hâsik* 170. Limite des arbres du loubân. (Cod. حاسل) Lieu situé à la côte septentrionale de l'Arabie, sur le chemin de Zafar à Oman (Ibn Batouta II. 214), à quatre jours de distance du mont Loum'ar. Vis-à-vis de ce lieu l'on trouve les deux îles Khartan et Martan Edrîsî I. 54.

Sprenger (Reiserouten 145) écrit خاسك, et donne la distance entre Zafar et cette place comme de 15 parasanges.

الحبشة (بحر et بلاد). *Mer et pays des Abyssins* 39. Dans cette mer on trouve un poisson ayant la figure d'un homme.

Cette légende se retrouve ailleurs. Von Heberstein. Notes upon Russia (transl. and ed. by R. H. Major. London, 1852. II. 41) nous dit qu'on trouve dans la rivière Tachnin un poisson, ayant tête, yeux, nez, bouche, mains, et pieds humains et ressemblent presque entièrement à un homme, mais n'ayant pas de voix, et excellent à manger. (There is also in the river Tachnin a certain fish, with a head, eyes, nose, mouth, hands, feet, and in other respect almost entirely resembling a man, but without voice,

which, like other fish, affords excellent food)

Il ne m'est pas possible de déterminer l'animal qui a donné lieu à cette fable M. Jentink, que j'ai consulté là-dessus, m'a dit qu'il n'existe pas de poisson véritable avec des membres humains. »Comme," ajoute-t-il, »dans ces temps on nommait poisson tout ce qui vivait dans la mer, on pourrait songer à la rigueur à un mammifère, habitant les eaux indiennes et trouvé près de la côte orientale d'Afrique, le Douyong ou Halicore, peut-être aussi à l'octopus, un mollusque. Mais il faut avouer qu'on aurait besoin d'une fantaisie plus qu' orientale pour voir la ressemblance" D'après M. Ludeking on vénère le douyong dans les îles moluques comme un être à demi humain.

جزاير الحوت. *Iles du poisson* 84. V. Excursion D.

وادى الحيّات. *Vallée des serpents* 49, entre Sohâr et les montagnes des Yahmed.

Je ne trouve pas mention des serpents terribles, cités ici, comme se trouvant dans le territoire d'Oman. Edrîsî I. 153 parle des serpents d'Oman qui sifflent et sautent, mais ne mordent pas Ailleurs, sur le chemin du Hedjaz à l'Egypte, on rencontre des serpents, qui ont beaucoup de ressemblance avec le serpent nommé ici, d'après le récit de Mas'oudi. Les prairies d'or, texte et trad. par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Paris 1861. II. 287. Comp. Ibn Haukal ١٥٢, 16 (وبالجِفَار حيّات فى مقدار الشبر تثب من الارض حتّى تقع فى المحامل فتلسع) et Istakhrî ٥٥, 5.

خ

خارك. *Khârek* 142. Ile dans le golfe Persique. Edrîsî I, 372.

خاريج. *Khârîdj* 170 Comme Hâsik limite des arbres du louban.

M. De Goeje m'a donné une citation de Macrîzî, De valle Hadhramaut, ed. P. Berlin Noskowiji, (Bonn 1866), p 23 بلد من اقليم الشِحْر يقال لها خِنْزِيج, et une autre de Hamdâni ed. Müller p. ٥١, 17 où l'on lit الخَنْزَج (lisez الخَنْزِج). C'est bien la même place que حبريج chez Sprenger (Reiserouten 145 l. 2.) à 12 parasanges environ de Shihr.

خانفو. *Khânfou* 92, 133, 144. La capitale de la petite Chine, séparée de Khomdân par une grande rivière. Sur les rives de cette rivière on trouve des montagnes d'aimant. Le Baghbour a là un jardin; il a donc dû visiter de temps en temps cette ville.

Ailleurs (p. 144) l'auteur nomme Khânfou la capitale de la grande Chine, ce qui ne peut être qu'un erreur, puisqu'il a déjà nommé Khomdân comme telle, et que nous savons (Géographie d'Abou'l-feda trad. par Reinaud. Introduction Paris 1848. CCCXCIV. — Relation 64), que Khomdân était la capitale de l'empire du temps des Adjâib. Khânfou était le port de Hang tcheou-fou (ou Hangchau. Marco Polo II. 176, V. Devic Merveilles 186), nommé aussi Kinsay (Kingsze, capitale), puisque depuis 1127 elle était la capitale de la dynastie Sung. Khânfu — le Ganfu de Marco Polo (II. 173) — était située d'après cet auteur à 25 milles de Kinsay, et réliée à cette ville par une rivière navigable L'emplacement de Khânfou serait, d'après M. Yule, (Marco Polo II. 181), inondé par la mer. Du temps d'Abou'l-feda (II. 2. 124) on ne distinguait plus entre Kinsay (Khansa) et Khânfou.

خراسان. *Khorâçân* 56.

خمدان. *Khomdân* 92. Capitale de la grande Chine, qui est la plus considerable des deux Chines, et résidence du Baghbour.

Il est hors de doute, qu'on doit voir dans cette place Si ngan-fou, située sur un des affluents de la rivière Jaune. Relation XVII, 65 et note. Marco Polo II. 21. Devic Merveilles, note 67.

La rivière, nommée dans les Adjâib comme située entre Khomdân et Khânfu ne peut être que la Yang-se-Kiang (V. carte Marco Polo II. 126). Il est remarquable que les Adjâib placent les montagnes d'aimant près de cette rivière, ce qui fait dériver cette legende de sources chinoises, comme Stüwe (Die Handelszüge der Araber Berlin 1836 p. 287) l'a déjà observé. Abou'l-feda les place dans le pays des Zendjs (I. 207).

د

دبابد. *Dabâbid* 149. V. تتمد.

دجلة. *le Tigre* 92, 104, 176, 177.

جزاير الدبيجات. *Iles Dibadjât* 61, 168.

Les Adjâib nomment deux groupes, les D ad doum (الدم) et les D. al-kastedj (الكستج) *). Les premières sont situées près des Ouâq-Ouâq. Il y en a 30.000, dont 12.000 habitées. Comme l'auteur nous dit qu'il a déjà raconté des choses intéressantes concernant les D. ad-doum, et que le manuscrit ne les contient pas, il faut en conclure qu'il y a quelque part une lacune.

On doit sans doute comprendre sous le nom de Dibadjât les Lakedives et les Maldives (Relation I, LV, 5. II, ٩ — Edrisi I, 67. — Birouni (Fragments 92. 123) — Mas'oudi I, 338. Ibn Batouta IV. 110. Abou'l-feda I. CDXXVIII), et peut être encore d'autres îles. On divise les Dibadjât en plusieurs groupes. Birouni dit: »Les îles, placées au centre, sont les îles de Ram (جزاير الرم) et les îles Dibadjât... Les unes sont nommées Divah-kouzah (ديوه كوزه) »île des cauris" à cause des cauris qu'on ramasse sur les branches des cocotiers plantés dans la mer Les autres portent le nom de Divah-kanbar (ديوه كنبار) du mot kanbar, qui désigne le fil que l'on tresse avec les fibres du cocotier et avec lequel on coud les navires."

Il est bien évident que le groupe nommé par les Adjâib »D. al-kastedj" embrasse les D. al kanbar de Birouni, puisque *kastedj* ou *koustoudj* a presque la même signification que *kanbar*. M. Devic (Merveilles, 202, n. 113 bis) l'avait déjà remarqué. Mais il me semble que les D. al-kastedj de notre auteur sont plus étendus encore, et *qu'ils comprennent aussi les D. al-kousah* de Birouni.

Au premier abord déjà il me semble improbable qu'on ait distingué rigoureusement entre les deux groupes d'après des articles de commerce (le fil fait des fibres du cocotier et les cauris) qui se trouvent également *et* dans les Lakedives *et* dans les Maldives. †) Ibn Batouta (IV. 121) en parlant des Maldives, qu'il a visité, nous dit expressément que les habitants des Maldives exportaient *et* des cauris *et* du kanbar.

---

*) J'ai adopté l'orthographe, ad-doum, al-kastedj et al-ram d'après la traduction de M M. Devic et Reinaud, quoiqu'elle me semble très-incertaine On verra plus bas que je ne puis pas me conformer aux motifs qui ont conduit M. Devic à écrire ad-doum

†) »*Coir* is the fibre from the rind of the cocoa-nut and is a corruption either from the Tamil Kayer a rope, or the *Maldive* Kanbar M Robinson describes the method of making coir in the *Laccadives*" »*Cowries* are .. found in abundance on the shores of the Laccadive and Maldive islands." »They (Maldivian islands) trade with India carrying cocoanut, *coir* .. and *cowries* The coir is noted for its light colour, fineness and comparative strength" E. Balfour. The cyclopaedia of India. 3th ed. 1885 sous coir, cowrie, Maldive islands.

Cette conjecture, qu'on n'ait pas toujours distingué entre les D. al-kanbar et les D. al-kouzah, mais que ces groupes aient été nommés parfois du même nom, provenant d'un des deux produits principaux, le kastedj, devient plus probable encore par une erreur du voyageur Soléiman (Relation I. l.). En parlant d'un grand nombre d'îles, situées entre les mers de Herkend et d'al-Larevy il fait mention des cauris, qu'on y trouve, et ajoute qu'on les appelle *al-kabtadj*. Or ce mot n'est qu'une corruption évidente d'al-kastedj, qui a subi de nouveau une corruption dans al-kendj (الكنج) chez Edrisî. (de Goeje). Cette erreur même nous fait conclure, qu'on ne distinguait pas rigoureusement entre les D. al-kastedj et les D. al-kouzah, puisqu'il est impossible d'admettre que Soléiman ait désigné le produit principal d'un de ces groupes par un nom, qui était donné à un groupe d'îles tout à fait différent. Il semble plutôt que Soléiman n'aura connu qu'*un* nom pour le groupe entier, qu'il attribue par erreur à un de ses produits le plus connu.

Il s'ensuit que je ne puis pas accepter la conjecture de M. Devic, qui est d'opinion que les D. al kastedj seraient *identiques* avec les D al-kanbar, tandis que les D. ad-doum seraient les D. kouzah. Doum étant d'après lui un cocotier, il traduit D. ad-doum par »archipel des cocotiers" où l'on recueille les cauris sur les branches de cet arbre. Il faut observer d'abord que le mot doum (qui d'ailleurs s'écrit دوم avec un و) ne signifie pas exactement un cocotier mais le »palmier nain", qui n'est pas un produit caractérisant les Lakedives et les Maldives. Mais en outre, la position que les Adjâib assignent aux D. ad doum (»la première est voisine aux D. al-kastedj et la dernière proche des îles des Ouâq-Ouâq) ne s'accorde nullement avec la position des Maldives.

Mais que seront donc les D. ad-doum? Je suis porté à croire que ce sont les mêmes îles que les îles de Ram (جزائر الرم) de Birouni, et d'admettre que ce sont les îles, situées à l'orient des Lakedives, sans qu'on leur donne des limites précises. Il faut remarquer que Birouni comprend parmi ces îles le Khmer (قمير) et même les Ouâq-Ouâq ou le Japon, — donc, il entend par ces îles tous les groupes, situés à l'orient des Lakedives. Notre auteur dit aussi catégoriquement qu'elles touchent aux îles Ouâq-Ouâq. De cette manière on peut expliquer le grand nombre de ces îles, que donnent les Adjâib, tandis que les auteurs, qui n'ont en vue que les îles situées plus à l'occident, comme les Lakedives et les Maldives, en nomment beaucoup moins. Mas'oudi et Soléiman 1900, Ptolemée 1378 (Relation LV), Ibn Batouta 2000, Mokaddasi (١٣, 9) 1700.

ذ

ذو جبلة. *Dhou Djabala* 65.

Vraisemblablement جبلة dans le Hedjaz, cité par Istakhrî ٢. et ٢١. On trouve d'autres exemples qu'on ait omis ou ajouté ذو. Bedr — le lieu connu — est nommé quelquefois ذو بدر, et ذو المروة aussi المروة (de Goeje).

بلد الذهب. *Pays de l'or* 7, 150, 170, 174. Les Adjâib comprennent sous ce nom les îles de Java et de Sumatra. Ils sont en cela d'accord avec Birouni (Fragments 123) qui dit: Les îles de la partie de la mer de l'Inde, qui est tournée vers l'orient, et qui se rapproche de la Chine, sont les îles du Zabedj. Les Indiens les nomment Sourendyb; c'est à dire îles de l'or. — Mais en outre les Adjâib donnent ce nom au continent de l'Inde, car ils nomment comme villes du pays de l'or Mankir, et Séimour (?)

oudi se voit forcé de combattre encore l'opinion que le Djéihoun ou la rivière de Balkh (l'Oxus) se jette dans l'Indus. Dimachqî enfin (Cosmographie. ٩٣. Traduction (Manuel de la cosmographie du moyen-âge par Mehren 1874) p. 114) raconte qu'on prétend, qu'une branche du Djéihoun se dirige vers l'occident jusqu'au pays de Kerman, puis se jette dans le golfe Persique.

Il est même possible que l'erreur de l'auteur provienne de ce qu'il a cru que l'Oxus n'était qu'une branche du Gange, et que le nom de Samarkand soit une corruption du سمندر ou سمسندر d'Edrîsî (I. 180) et d'Ibn Khordadbeh (Le livre des routes et des provinces. Texte et trad. par Barbier de Meynard, dans Journal Asiat. VIme Serie t. 5. p. 62), ville qui d'après Sprenger était située près de l'embouchure occidentale du Gange (Reiserouten 81). Mais il faut observer que la situation de ce lieu, selon Edrîsî, est très difficile à fixer, puisqu'il nous raconte que cette ville n'est située qu'à 7 jours de distance de Cachemire, et par suite, très loin de l'embouchure du Gange.

سندان. *Sendân* 118, 144, 165. V. Excursion A.

سوبارة. *Soubâra* 105, 162. V. Excursion A.

بلاد السهال. *Pays de Sahâl.* 124. V. Excursion C.

سهيلان. *Sehîlân* 124, 179, 180. V. Exc. C.

سيراف. Siraf 5, 12, 14, 17, 19, 36, 62, 86, 87, 88, 98, 105, 141, 142, 152, 161, 165, 168. (p. 12 السيرافى). On fait la traversée de Siraf à Sémour en plus d'onze jours; un naufrage terrible en l'an 306 de l'Hégire est la cause principale de la ruine du commerce de Siraf.

Le voyage cité par les Adjâib, fait avec une telle vitesse, qu'on sait vu, onze jours après le départ, les hauteurs de la terre de Sendân, de Tâna et de Sémour, a dû être particulièrement favorisé. Soléiman (Relation I. 15) compte la traversée de Mascate à Malabar (Koulam) comme de 30 jours par un vent modéré, tandis que les Adjâib mêmes nous racontent (p. 130), qu'un voyage en 40 ou 41 jours de Kalah (détroit de Malaca) à Chihr doit être considéré comme exceptionnel. Néanmoins il n'est pas du tout impossible qu'on ait navigué de Siraf à l'Inde en si peu de jours. Le vice-amiral Jurien de la Gravière a fourni là-dessus de précieuses données, dont j'ai fait usage dans ces annotations pour calculer et contrôler les distances, indiquées dans les Adjâib. (Le commerce de l'orient. Revue des 2 Mondes 15 Nov. 1883). »Les vaisseaux des anciens" dit-il »du moins leurs vaisseaux ronds avaient peu de vitesse. Ce n'en est pas moins, même pour ces navires à l'allure pesante, une bien longue traversée qu'une traversée de 40 jours d'Aden à la côte du Malabar, une bien faible moyenne de 47 milles environ par jour. La distance de Suez au point d'Aden est de 1310 milles, d'Aden à l'embouchure de l'Indus de 1472, à Bombay de 1632, à Suratte de 1700, à Goa de 1672, à Calicut de 1852, à Point de Galles de 2130.... Les navires à voiles faisaient jadis, quand ils étaient bons marcheurs, *le voyage d'Aden à Bombay en 15 ou 16 jours*.... De 16 à 40, la différence est grande, et si Pline ne s'est pas trompé dans ses calculs, il faut supposer que les capitaines marchands d'Alexandrie attendirent, pour quitter le golfe Arabe, le moment où le Favorinus de Pline.... la mousson du Sud-Ouest en un mot.... commençait à perdre de sa force."

ش

البلاد الشاميّة. *La Syrie* 40.

شحر اللبان ou شِحْر لبان. *Chihr de l'encens* 130,

(132), 147. (Cod. p. 130 شاكر تار ,147 شاجرتان et (شاجر البان). On fait la traversée de cette place à Kalah en 40 ou 41 jours.

Situé en Hadhramaut (Sprenger. Reiserouten. 145). Il faut remarquer le nom lobân — de l'encens — qui s'approprie si justement à cette partie de la côte d'Arabie. Un moment on a été incertain, s'il ne fallait pas lire شَاجِر اللُّبان, Chadjar de l'encens. V. A. v. Wrede's Reise in Hadhramaut. Braunschweig 1870. Einleitung 38. Mais il est hors de doute que les Adjâib parlent du port et de la côte de Chihr, et aucunement de la montagne de Chedjar, qui du reste, selon Sprenger (Alte Geographie p. 91. h. i. f.) est encore de nos jours appelé Gibal Chahr. V. De Goeje. Hadhramaut dans Revue coloniale internationale. Amsterdam. Février 1886.

شطّ العرب. *La côte de l'Arabie*. 130. A la page 138 l'auteur parle du Chatt-al-Arab connu, c. à. d. du Tigre et de l'Euphrate réunis. M. De Goeje fait observer que cet emploi du mot est analogue à celui de *rivière*, mot qui signifie proprement *côte*, au sens de *fleuve*.

La tempête, dont il est question ici, a dû sévir dans le خور الابلة, le golfe d'Obolla.

شيراز. *Chirâz*. 62.

ص

صحار. *Sohâr* 49. (Cod. صحارى). Capitale d'Oman.

صفو *Mer de Safiou* 179. Mer de peu de profondeur entre Tatba et l'île de Ghêilamt. Voir sous تتبه.

بحر صنجى. *Mer de Sandji* ou mer de Chine 86. V. Relation I. 19. Mas'oudi I. 343.

صندابورة. *Sendâboura* 105, 157, 158. Voir Excursion A.

صندل فولات. *Sandal foulât* 86. Situé entre la Chine et Senf, à l'entrée de la mer de Chine.

Sans doute c'est une des îles du groupe Poulou Kondor. Une de ces îles était nommée Poulou Sondor (Marco Polo. II. 257). Soléiman (Relation I. 18) estime la distance entre Senf et Sandal foulât à 10 jours de voyage — de Sandal foulât à la Chine à un mois.

الصنف. *Senf* 47, 62, 70, 85, 102, 171, 189, 191. L'île de Mait est voisine de Senf et de Serboza. On trouve dans la mer de Senf l'écrevisse qui, devenue pierre, entre dans la composition du collyre pour les taies des yeux. Entre Zâbedj (ou une île voisine) et Senf habitent des anthropophages.

Senf est sans doute Chiampa, situé dans la partie orientale de l'Indo-Chine, et incorporé maintenant dans la Cochin-Chine. Le pays est nommé aussi Chen-ching (Marco Polo II. 250) et Tsan-pan (de Jonge. De opkomst van het Ned. gezag s'Hage en Amst. 1862. II. 94). Entre ce pays et l'Archipel Indien les relations étaient très fréquentes. Les chroniques Javanaises racontent qu'un des derniers princes de Madjapahit était marié à une princesse de Chiampa.

Les anthropophages dont il est question ici sont les habitants de Sumatra ou d'une île voisine (V Exc. B), qui tous avaient la réputation de manger la chair humaine. La situation de Mait s'accorde avec l'identification de Senf avec Chiampa Mais il est impossible d'accepter la leçon de notre manuscrit (p. 191), où il est dit que la distance entre les Ouâq-Ouâq ou le Japon et le Senf ne serait que de 15 sams, ou environ 90 parasanges! (Voir glossaire sous زوم). Notre texte, de plus, dit expressément que les îles des Ouâq-Ouâq sont situées à 300 parasanges de tout autre terre, ce qui rend impossible d'adopter la distance citée plus haut. Il faut donc, avec M. de Goeje, admettre qu'il y a

une corruption dans le texte, et corriger comme il l'a fait au glossaire.

صنفين. *Sanfîn.* 66, 126, 134. (Cod. p. 134 صفير). La leçon p. 134 est incertaine. On pourrait lire aussi صلفو. Voir Excursion B.

صيمور. *Sémour* 105, 106, 142, 143, 144, 152, 157, 162, 165, 168, 174. (Cod. p. 105 صامور, 142 صيهور). Voir Excursion A.

الصين. *La Chine.* 2, 7, 20, 21, 44, 85, 86, 89, 92, 99, 108, 111, 112, 133, 162, 169, 175, 190.

La Chine partage, avec l'Inde, 8 parties des merveilles de l'Orient 2. Dangers de la navigation sur la Chine 20. Située non loin de Senf. 85. Grande et petite Chine. 92. Loubîn est une dépendance de la Chine 112. Jardin du Baghbour à Khanfou 133. Etang d'un roi Chinois 162. Pierre qui attire le plomb et rend faciles les accouchements 169. Les marchandises de Kanbaloh sont très recherchées dans la Chine et aux Ouâq-Ouâq. Ces dernières îles sont situées en face de la Chine 175.

ظ

ظفار. *Zhafâr* 77.

Sur la côte méridionale de l'Arabie. Sprenger (Reiserouten p. 144) décrit la route d'Aden à Zhafâr.

ع

عثر. *Athar* 93.

Place maritime dans le Yémen. V. Index Bibl. geogr. sub voce.

بلاد العجم. *La Perse* 21.

عدن. *Aden* 16, 93, 96, 97, 147.

عمان. *Oman* 14, 15, 49, 50, 52, 53, 54, 56, 61, 65, 70, 90, 93, 95, 107, 108, 109, 111, 130, 133, 134, 137, 138, 139, 141, 147, 158.

Ahmed fils de Hélal est émir d'Oman 14 etc. Serpents terribles dans les montagnes 49. Prix des esclaves nègres à Oman 52.

عنقية. *Anqia* 170. V. Excursion A.

غ

غب. *Gobb.* Voir Excursion C.

غلافقة. *Ghalâfica* 93, 147.

Port de Zebyd, dans le Yémen. V. Devic. Merveilles. 187, note 70.

جزيرة الغيلمى. *Ile de Ghéilamî* 179. V. sous تنبه.

ف

بحر فارس *Mer de Fars* (Perse). 41.

Vagues phosphorescentes.

الفرات. *L'Euphrate* 104.

فسا. *Fasâ* (Basa) 148, 157.

Situé dans le Fars. Voir Index Bibl. Geogr. sub voce. Abou'l-feda II. 2. 98, 99.

بلاد الفلفل. *Pays du Poivre* 94.

Le Malabar. Ibn Batouta IV. 71.

فنصور. *Fansour.* 80, 90, 125, 126. (Cod. 80, 90, 126 قنصور.) Voir Excursion C.

ق

قادس. *Cadis*, en Espagne, 23.

قاقلة. *Qâqola* 66, 67, 126. Voir Excursion B.

قشمير. *Cachemire* 2, 4, 103, 104, 128, 169.

Il y a un haut et un bas Cachemire; dans la region située entre ces deux pays règne le roi du Ra. Description d'une fête annuelle. Distance du bas-Cachemire à Mansoura par terre 70 jours; sur le Mihrân 40 jours. Vallée de diamants. Ternajarin.

Comparez Mas'oudi I. 177, 373, qui nomme le roi de Cachemire الراى.

قمار. *Khmer* 62. Oiseaux d'immense grandeur.

Il est hors de doute, qu'il faut comprendre par قمار le Khmer ou Cambodge, le pays d'aloës Ibn Khordadbeh. 291. Marco Polo II. 372. Relation I. 97 Par une erreur qu'on peut très bien comprendre, on a quelquefois songé au Cap Comorin ou Comari, ce qui du reste, est impossible à admettre, puisque Ibn Khordadbeh raconte que قمار est à une distance de 5 jours de Senf et que la route, qu'il indique, exclut tout à fait l'Inde.

قنبلة. (Cod. قسلة). Kanbaloh 51, 54. Attaque des Ouâq-Ouâq 175. Situé à une distance de 1500 parasanges (ou plutôt milles) du pays des nègres, mangeurs d'hommes. V. Excursion. E.

قنوج. *Canoge* 6 (Cod. قنوج). Voir Excursion A.

ك

كرمان. *Kermân* 85.

كلة. *Kalah* 69, 96, 98, 126, 130, 132, 176. Voir Excursion B.

كمران. *Kamrân*. Ile de.... dans la Mer Rouge 93.

كنبايت. *Kanbayat* 123. (Cod. s. p.) Voir Excursion A.

كولم. *Koulam* 94. *Koulam Mêli* 120. Voir Excursion A.

ل

بحر لاربان *Mer de Lâr* 94. Voir Excursion A.

لامرى. *Lâmeri* 7, 66, 125, 126, 176. Voir Excursion B.

جزاير لنجبالس *Iles Ladjabâlous* 127.

Ce sont les îles Nicobar Voir entre autres: Yule. Proceedings Geogr. Society. 1882. 655. Le récit des Adjâib, concernant l'hospitalité que les habitants des Ladjabalous montrent vis à vis de l'étranger, mais aussi mentionnant qu'ils sont enclins au vol, est conforme à la narration de Soléiman (Relation I, 8, 16) et à celle d'Ibn Khordadbeh, p. 283.

Al-Birouni a mentionné l'accusation d'anthropophagie portée contre eux. (Devic. Merveilles, note 98, p 196)

لوبين. *Loubîn* ou *pays des Lhôp* 112.

Je crois avoir réussi à fixer la situation de ce pays. D'après les récits précédents, la marchandise du juif, qui le visitait, était le musc, qui faisait la principale source de sa richesse (Adjâib p 108, 111) Il fallait donc chercher ce pays dans le Thibet ou dans les contrées environnantes, patrie de l'animal produisant le musc. Le juif y arrivait par des montagnes escarpées, où le transport des marchandises se faisait à dos de chèvres.

Tout cela se rapporte très bien à Boutân (Thibet occidental) Tavernier (Edit. Holl. Amsterdam, 1682, II. 348) a rencontré des marchands indiens, qui faisaient le voyage de Patna à Boutân par le Nepaul, pour y chercher le musc. Ils lui racontaient que, lors que les voyageurs venaient au pied des hautes montagnes, ils chargeaient les marchandises à dos de boucs, qui pouvaient porter jusqu'à 150 livres. (Als de karavane aan de voet der hooge bergen is gekomen... Wat de goederen en voorraad aangaat, men laad hen op bokken, die 150 pond kunnen dragen)

Mais comment expliquer le nom Loubîn? Je dois à M. Kern une explication, qui confirme tout à fait l'opinion, que Loubîn est le pays de Boutân. Il m'indiquait le livre »Essays on the Languages, Literature and Religions of Népal and Tibet" par B. H. Hodgson (Londres 1874) part II. 80. L'auteur y donne un aperçu des tribus, habitant ce pays et cite e. a.:

10. Les Bhoutanais ou *Lhópa* ou Dúkpa. Le nom Lhópa désigne la localité, Dúkhpa est une nomination religieuse c. à. d. que le pays est nommé Lhó, et le secte de Lama'isme, qui y est le plus répandu Dúk. Le Lokabadja de Klaproth et le Lokba de Ritter ne sont autres que Bhótan ou Lhó. Le suffixe *ba* signifie *de* ou »*appartenant à*" de sorte que Lokba ou plutôt *Lhópa* signifie »un homme de Boutan ou indigène de Lhó." (10. »Bhútanese or Lhópa vel Dúkpa." Lhópa is a territorial designation, Dúkhpa a religious, that is the country is called Lhó, and the sect of Lama'ism prevailing in it Dúk. Klaproth's Lokabadja and Ritter's Lokba, are both equivalent to Bhótan vel Lhó. The postfix *ba* means *of* or »*belonging to*" so that Lokba, recte Lhópa is »a Butanese man or native of Lhó.) Le pluriel Loubin s'explique donc par pays des Lhópa ou Boutanais.

On remarquera que le pays Loubin, désigné comme un province de la Chine (بلد يقال له لوبين من بلدان الصين), est gouverné par un roi. Il s'agit donc ici d'un état reconnaissant la suprématie de la Chine, ce qui a été plusieurs fois le cas pour des parties du Thibet (M. Polo. II, 38).

لولو بيلنك. *Louloubilenk* 125. Voir Excursion B.

م

ماركين. *Marekin* 50. Voir Excursion A.

مانكير. *Mânkir* 170. Voir Excursion A.

مايط. *Ile de Mait* 102, 103. Voir Excursion B.

المدينة. *Médine* 156.

مرفاويد. *Madjapahit* 150. (Cod. مرقاوند). Voir Excursion B.

مصر. *Le Caire* 57, 58. (Cod. 57 بصرة).

مكران. *Mékran* 156.

مكة. *La Mecque.* 56.

بحر ملاتو. *Mer de Malatou* 20. Voir Excursion B.

مندورين. *Mandourin* 124. Voir Excursion C.

مهران. *Mihran* ou *Indus* 104.

ن

نجيرم. *Nadjirem* 2. (Cod. s. p.) Ville située entre Siraf et Basra. V. Abou'l-feda II, 2, 95 note.

جزيرة النساء. *Ile des femmes* 19. On la nomme aussi »maison du soleil" 28.

جزيرة النيان. *Ile de Neyân*, 125, 126. (Cod. p 125 ان). Voir Excursion B.

النيل. *Le Nil* 57.

و

جزاير الواقواق. *Iles des Ouâq-Ouâq.* 8, 50, 65, 172, 173, 174, 175, 190, 191. (Cod quelquefois الوقواق). Voir Excursion F.

ه

بحر هركند. *Mer de Herkend* ou golfe du Bengale. 90, 101. (Cod. p. 90 مركند). V. Abou'l-feda. Introd. CDXI.

الهند. *L'Inde.* Contient, avec la Chine, 8 parties des merveilles de l'orient 2. — Roi du Ra 2, 3. — Canoge dans … 6. — Grand oiseau sur les îles voisines 12. — Adorateurs du feu 19, 21, 27, 33, 36. — Serpents 42—44, 61, 77, 85, 90 — Les Rois de — laissent faire l'image des hommes illustres 98. — Charmeurs de serpents 104, 105, 107. — Balaoudjer 115. — Kambayat 123—128, 147. — Les habitants de — changent la manière de porter les cheveux et prennent

Excursion A.

LE CONTINENT DE L'HINDOUSTAN.

Les lieux, situés sur le continent de l'Hindoustan, nommés dans les Adjâib (à l'exception de ceux, situés dans le voisinage de Ceylan. Voir Excursion C) sont:

Alâou (Pays d'), Tana, Sendân, Soubâra, Séimour, Sendâboura, Anqia, Pays du poivre, Canoge, Kanbayat, Koulam, Lârân, Mârekin, Mânkir.

En premier lieu je traiterai des localités, situées sur la côte occidentale de l'Hindoustan: Kanbayat, Sendân, Soubâra, Tana, Séimour, Sendâboura, Koulam-Méli. J'ai observé, en les nommant dans cette succession, la situation relative que ces lieux me semblent avoir eue.

Les données qui m'ont servi pour déterminer la situation de ces villes m'ont été fournies principalement par M. le colonel Yule, en tant que je n'ai pas cité d'autres sources.

Kanbayat. Les Adjâib (p. 123) ne donnent pas de nouveaux éclaircissements concernant la situation de cette ville, qui du reste n'est pas douteuse. Elle se trouvait sur l'emplacement de la ville de Kambaja, qui existe encore, ou du moins tout près. V. Ibn Batouta. IV, 53. Mas'oudi I, 254 (qui donne une distance de deux jours ou moins entre cette ville et la mer, qui forme la baie de Kambaja. Ibn Haukal (234) e. a. mettent la ville à une distance de 2 parasanges de la mer). Mokaddasi (486) évalue la distance entre Kanbayat et Mansoura à 12 journées. V. aussi Istakhri 189. Al-Birouni (Fragments 121). Edrisi 171, 172. Abou'l-feda II, 2, 117.

Suit vraisemblablement:

Sendân. Les Adjâib mentionnent cette ville pag. 118; — puis pag. 144, où le bois de sâdj (ou teck) est cité comme un article d'exportation de Sendân ou de Séimour; — et pag. 165, où l'auteur raconte qu'après un voyage de onze jours à compter de Siraf on voyait les hauteurs de Sendân, Tana et Séimour.

Cette suite de noms semble indiquer la véritable succession de ces villes en allant du nord au sud. Pourtant Istakhri (p. 189) semble dire le contraire: »De Kanbayat à Soubâra environ 4 jours. Soubâra est situé à une demi-parasange de la mer. Entre Soubâra et Sendân il y a environ 5 jours. Sendân aussi est situé à une demi-parasange de la mer. Entre Séimour et Sendân il y a environ 5 jours et entre Séimour et Serendib environ 15 jours." Selon lui, la position de Soubâra serait donc au nord de Sendân.

Ibn Haukal donne (p. 234) la même succession, mais nomme en premier lieu Sendân, puis Séimour. Il n'y a du reste, sur ce point, pas de différence essentielle entre Istakhri et Ibn Haukal:

tous les deux considèrent Séimour comme situé au sud de Sendân. Mokaddasi (p. 486). »De Kanbayat à Soubâra 4 jours. Soubâra est situé à un parasange de la mer. (Il ne donne pas la distance entre Soubârah et Sendân). De Sendân à Séimour 5 parasanges."

Edrîsî donne la même succession: Kanbayat, Soubâra, Sendân, Séimour, comme aussi Nowairi (V. Exc. B. App B). La liste de cet auteur n'est qu'un pêle-mêle de noms (Kandarma, Tana, Chendabour, Baroudj, Séimour, Sendân, Soubâra, Kambaja), sans valeur.

Mais Al-Birouni (Fragments 121) donne la situation de Soubâra comme étant au sud de Sendân. Voilà sa route »De Kanbayat à Assoul (Ahmed-abad) 2 jours; — de là à Bahroudj (Brooh) 30 parasanges [1]); — de là à Sendân 50 paras.; — *de là à Soubâra* 6 paras., — de là à Tana 5 paras. Puis .... Séimour (حيمور)"

Comme il me semble, la route d'Al-Birouni est la véritable. Sendân est très vraisemblablement Sinjân ou Sanjân ou Sajan, situé sur la côte de l'Hindoustan (20° 12') entre Daman et Baçain (Yule. Geogr Soc 1882, 654). Des communications que je dois à M Yule affirment cette opinion en tous points Les marins anglais nomment cette place St. John (ailleurs Historische reizen XV, 91 Carte, St. Jean. Andersen, Des Welt-berühmten Adami Olearii Reisebeschreibungen. Hamburg 1696. p. 61, St. Johan), mais les Portugais la nomment SanJoan, ce qui explique la corruption.

De nos jours Sanjan est un village de 300 à 400 maisons, n'ayant pas de port, mais où de petits vaisseaux de 80 tonneaux peuvent entrer avec la marée par la rivière de Sanjan. Dans »The British mariner's directory and Guide to the trade and navigation of the indian and chinese seas" by H. M. Elmore. London, 1802, on trouve signalée près du cap St. John une barre de rochers qui est très dangereuse (a very dangerous rocky shoal), ce qui explique peut-être, pourquoi Sanjan est maintenant délaissé. Mais il existe des traditions concernant la richesse et la grandeur passées de la ville. A plusieurs milles autour du village on trouve des restes de fondements en briques rouges. Ces briques qui sont cuites, sont d'une très bonne qualité. elles sont encore maintenant extraites et utilisées. Les refugiés Parsi se sont rétirés par Sanjan lors de leur expulsion de la Perse, et après un court séjour à Diu. (Ritter Die Erdkunde. V 2[tes] Buch Asiën IV 2[te] Ausg. Berlin, 1835. 616—617) [2]).

Puis on trouve:

Soubâra. Les Adjâib mentionnent qu'il existe un chemin par terre entre Séimour et Soubâra (105), et que les grands seigneurs de Soubâra ou [3]) de Séimour ne dédaignent pas de manger des rats (162).

---

1) C'est une conjecture très vraisemblable de l'éditeur, qu'Al-Birouni à donné les distances en *parasanges* L'auteur arabe ne donne que les chiffres

2) Abou'l-feda a, lui aussi, des indications, qui nous permettent de désigner à Sendân une situation plus au nord que Soubâra, qui, d'après lui, a été nommée par Al-Birouni Sofalah (II. 2, p 119). Car il donne la latitude de Soufara (Soubara) comme étant de 19°.35' et celle de Sendân, d'après l'Atwâl 19° 50' Malheureusement, il donne à Sendân, d'après le Qanoun, une latitude de 19° 15', ce qui semble tout à fait erroné Il ne sait pas lui même au juste quelle position assigner à Sendân, puisqu'il ajoute que peut-être il faut lire Sindâpour au lieu de Sendân

3) Dans le texte il faut lire أو au lieu de و, parce que les deux villes ne sont pas situées à côté l'une de l'autre et qu'une distance du reste assez courte les sépare.

On a pensé pouvoir retrouver Soubâra et Σούππαρα dans Souratte (e. a. Fabricius. Der Periplus des Erythraeischen Meeres. 158). Mais cette ville semble d'origine relativement moderne. Yule (Geogr. Society. 652) a identifié Soubâra avec la ville de Supâra, près de Baçain, au nord de Bombay A défaut d'investigations antérieures (»from mere want of inquiry"), cette place n'a été connue que de nos jours, depuis 10 à 12 ans. Elle a une population d'environ 1700 habitants, et est située sur un canal, qui joint les rivières Baçain et Vaitarna, à 15 milles environ au nord de Bombay.

La seule difficulté qu'on pourrait opposer à la situation de Soubâra proposée par M. Yule serait l'autorité d'Ibn Haukal et des autres auteurs arabes cités, (comme aussi de la carte du Sind de l'Askalou'l-bilâd dans Elliot I, 32), qui tous placent Soubâra au nord de Sendân, tandis que Supâra est situé au sud de St. John. Au premier abord on pourrait donc juger qu'il est bien improbable que tous ces auteurs se soient trompés de la même manière. Mais il faut observer qu'il n'est guère étonnant qu'ils aient commis la même faute, puisqu'ils ont tous puisé à la même source, et il faut admettre qu'Al-Birouni donne la situation véritable, au sud de Sendân. Cependant la distance de 6 parasanges entre Sendân et Soubâra est trop petite, puisque St. John et Supâra sont éloignés d'un demi-degré, soit de 12 parasanges. La distance entre Supâra et Tana est assez conforme à la distance de 5 paras. entre Soubâra et Tana mentionnée par Al-Birouni.

Tana. Les Adjâib ne donnent pas d'indications déterminées. Elles font mention (p. 152) de brigands, qui viennent à Tana ou [1]) à Séimour, tandis qu'elles racontent qu'on voit de la mer les hauteurs de Sendân, de Tana et de Séimour. (p 165). Elles confirment donc le fait, connu d'ailleurs, que les 3 places étaient situées à la côte, non loin l'une de l'autre.

La situation de Tana est connue, près de Bombay (Yule. Marco Polo II, 336) où l'on trouve encore, à 20 milles de Bombay, une gare de ce nom. L'île de Tana est Salsette. V aussi Devic. Merveilles, note 108. D'après Abou'l-feda Tana était la dernière ville du Lâr (II, 2, p. 118).

Séimour. Chemin par terre entre Séimour et Soubâra p 105, 106. Honarman (?) à Soubâra, où l'on trouve le bois de sadj ou teck p. 142—144. Brigands à Séimour ou Tana 152. De grands personnages à Séimour ou Soubâra mangent des rats 162. On voit de la mer les hauteurs de Sendân, Tana et Séimour. 165. Cause de la ruine de Siraf et de Séimour 168. Serpent dans la baie de Séimour. 174.

Séimour, — que M. Yule identifie avec le Σήμυλλα du Périple — est sans doute le Chaul moderne (Yule. Geogr. Society. 652), situé à environ un demi-degré de Bombay, et estimé par H. v. Linschoten (Itinerario. Amstelredam. 1596 p. 14) à une distance de 10 milles de Baçain. Au temps de ce navigateur, Chaul était encore un port assez important (Itinerario. LI.); la ruine de cette ville mentionnée par les Adjâib a donc été reparée depuis.

Sendâboura. Les Adjâib (p. 105, 158) font mention des charmeurs de crocodiles dans ce lieu.

Il me semble que les données suivantes que je dois à la bonté de M. Yule, mettent hors de doute que Sendâboura était située là où l'on trouve maintenant Goa. Elles serviront à ajouter de nouvelles preuves à celles qu'il a publiées dans le Journal As. Society (New series IV, 1870, 348) et Marco Polo II. 379, 487.

---

1) La même raison, qui m'a fait adopter la lecture او pour و p. 226 [2]), me la fait proposer ici.

Ibn Batouta (IV, 57) part de Kanbayat pour visiter Sendâboura. Sur sa route il rencontre les lieux suivants:

1. **Kawa**, (كاوى) lieu maintenant insignifiant, nommé sur diverses cartes Gongway ou Gonwa (Voir Ritter. Asiën VI, 645. Elmore. Directorium, 238, Gonway. Carte de Arrowsmith, 1816 Oauvey). Les traducteurs d'Ibn Batouta y ont vu, à tort, la ville de Goa.

2. **Kandahâr** (قندهار) ou Ghandhâr, situé dans le district de Brôch sur la côte orientale de la golfe de Kambay, nommé par Barbosa, sous la forme As Guedam. Sur la carte de v. Linschoten elle est nommée Gandar.

3. **Bairam** (بيرم), — qui est la petite île de Périm, dans le golfe de Kambay; — le *Βαιώνης* du Périple. — Ce lieu est situé à $4^1/_2$ lieues anglaises de Goga, qui n'est autre que le

4. **Koukah** (قوقة) d'Ibn Batouta.

De Koukah, Ibn Batouta fait voile vers Sendâboura, où il arrive après 3 jours. En partant de Goga, il est facile d'atteindre dans ce temps Goa. Entre Goga et Goa il y a une distance d'environ 6 degrés, soit 360 milles anglais Cinq milles anglais par heure, ou 120 par jour, est une moyenne d'un voyage à voile, qui n'est pas très forte [1]).

Le même jour, Ibn Batouta arrive à une petite île où il trouve un temple d'idoles, un verger, un bassin d'eau et un djogui. C'est l'île Anchedira. (Voir Proleiro de Vasco de Gama. Ed. Lisbon. p. 95, ou Correa, Hakluyt Society. 3 voyages of V. da Gama. 239 où l'on retrouve l'île, le temple, l'étang, le verger et le djogui).

Le jour suivant Ibn Batouta arrivait à Onore (Hinaour, Hinâwar), situé à $1^1/_2$ degré de Goa, ce qui confirme la conjecture que Sendâboura était situé sur l'emplacement de Goa.

Ibn Batouta raconte encore, que Sendâboura est une île, entourée par un estuaire; au moment du reflux l'eau qu'on y trouve est douce et agréable, tandis qu'au moment du flux, elle est salée et amère. De là, il s'ensuit que c'est un pays de *delta*. D'après cet auteur, elle contenait 2 villes, l'une hindoue et l'autre moderne, et 36 villages. De Barros raconte que Goa était nommé autrefois Tiçuari c. à. d. 30 villages, et ajoute que la ville était un bon port pour l'importation des chevaux arabes.

Enfin, le capitaine turc Sidi Ali nomme dans son livre sur la navigation Mohith (V. Gildemeister. De rebus indicis. Bonnae 1838, 46), traduit par Hammer-Purgstall (Journal Asiatic Soc. Bengal branch V, 464) la ville *Kuwas Sendâbour* (كوه سنداپور).

Abou'l-feda (II. 2. 119) donne lieu à quelque confusion, puisqu'il nomme Sendâboura comme ne faisant qu'une avec Sendân, mais ailleurs (p. 115 et 118) il a de bonnes données.

Koulam-Méli. On parvient à cette ville par la mer de Larân (Adjâib, p. 94) — On y trouve des serpents (p. 124).

1) Comp. l'index géographique sous سيراف. Aux données qu'on trouvera là, on peut ajouter les suivantes, que je dois à un capitaine de vaisseau de la marine néerlandaise et qui m'ont surtout servi à contrôler les distances pour les navires indigènes Un navire indigène des Indes Orientales (prahou) peut aisément parcourir par heure 5 milles géogr., ou 5 milles anglais, soit 60 m. a. par 12 heures ou 120 m. a. par jour. C'est à peu près la distance calculée par Edrisi suivant Sprenger (Reiserouten, 83) qui donne 104 milles par jour

Cette ville est le Quilon connu, (Yule. Journal R. Asiat. Soc. p. 345. Marco Polo II, 365), qui est nommé encore Kaulam sur la carte de Linschoten.

Abou'l-feda (II, 2, 115) dit que ce lieu est situé à 3 ou 4 journées à l'ouest de Ma'abar et ailleurs (II, 2, 121) qu'il se trouve à l'extrémité du

Pays du poivre (Malabar.) La mer, nommée dans la texte des Adjâib (p. 94) mer de Barnan, ne peut être — c'est M. de Goeje qui m'en faisait la remarque — que la

Mer de Lar لاروى; il faut donc lire بحر لاربان, avec le son final persan ou indien ان. La mer de Lar s'étend de l'embouchure de l'Indus jusqu'au Cap Comorin (Reinaud. Introduction CDX).

Les Adjâib ne présentent rien de contraire à ces données. La phrase »un navire allant de Sendân ou de Séimour, *je ne sais plus trop*, à Oman" (p. 144) confirme le voisinage de ces deux villes. De plus notre livre parle d'une part de Séimour et de Soubâra, d'autre part de Séimour et de Tana comme étant fort rapprochés, et lorsqu'il dit qu'on voit de la mer les hauteurs de Sendân, Séimour et Tana, il suit la succession énonçée plus haut.

Les noms géographiques, appartenant à l'intérieur du continent de l'Hindoustan, qu'on rencontre dans les Adjâib sont: *Canoge*, *Mânkir* (Marekin), *Al-Lâr* (Alâou), *Angia*.

Canoge. Les Adjâib (p. 6) citent la grande force des femmes de ce pays. Comp. le Gloss sous شعر, où l'on trouvera des citations, prouvant la réputation des femmes mahrattes, célèbres pour leurs succès en amour.

On connait la situation de cette ville, bâtie sur la rive occidentale du Gange, autrefois si grande et si puissante. (V. Rashedoudin chez Elliot. I. 54 D'après Ibn Saïd (Abou'l-feda II. 2, 120, 121), elle a été pendant quelque temps la capitale du Balhara. D'après Ibn Batouta (III. 144) il fallait 10 jours de marche pour arriver de Canoge à Dihly.

Comparez Reinaud. Introduction. CCCXXXVI. Devic. Merveilles, note 18.

Mânkir, nommé par les Adjâib, p. 170, comme une ville des pays de l'or.

On sait par Mas'oudi (I. 177, 254, 381) et Istakhri, ١٧٣, que cette ville a été la capitale du Balhara. D'autres villes aussi ont partagé cet honneur: Canoge (voir ci-dessus) et Nahlawarah, d'après Abou'l-feda, II, 2, 117 et Edrîsî [1]) p. 176. M. Thomas (The Indian Balhara dans The international numismata orientalia Vol. III. part. I, 14 s. s.) pense qu'il faut identifier Mânkir avec Monghyr (منكيرى), nommé e. a. par Al-Birouni (Elliot I. 56), lieu situé sur le Gange.

Mais il me semble qu'il vaut mieux suivre l'opinion de Reinaud (Mémoire sur l'Inde. Paris, 1849. p. 145, 219, s. s.) et chercher le pays de Mânkir sur la côte occidentale de l'Hindoustan. La Relation (I, 26) nous apprend, que l'empire du Balhara commence à la côte de la mer, là où se trouve le pays de Konkam. Mas'oudi I, 383 nomme le pays du Balhara الكمكر. évidemment Konkam. Il ajoute qu'une partie de ses frontières est exposée aux attaques du

---

1) D'après cet auteur (p. 181) cette ville aurait été située sur le Gange. Mais un peu plus loin (182) il raconte qu'elle est à une distance de 5 jours de marche à cheval de Kandahâr et de 8 jours de Broch.

roi de Djozr (الكرز), ou, d'après les éditeurs de Mas'oudi, de Gouzeratte. Cette opinion, partagée par Elliot I, 359, me semble très probable Il est vrai qu'on peut faire l'objection que la Relation I, 133 parle de Canoge comme d'une vaste contrée, formant l'empire du Djozr [1]) ce qui semble devoir exclure l'identité de Djozr avec Gouzeratte M Reinaud (Relat. II, 17. Mémoire sur l'Inde 206) avait déjà conclu d'après cette communication de la Relation, que le Djozr répondait au Douab des Indiens, qui portait jadis le nom de Sorasena, contrée située entre les cours du Gange et de la Djomna. Mais il faut observer (Elliot I 358), que Mas'oudi parle de Canoge comme étant le royaume du Baourah (I, 374) et parle de Djozr comme d'un pays tout à fait différent, ce qui suffit à réfuter la communication de la Relation. Comme il est donc probable que le Djorz et Gouzeratte sont identiques, et que nous savons par Mas'oudi que le Djorz et l'empire du Balhara étaient en quelque sorte limitrophes, puisque une partie des frontières de cet empire est exposée aux attaques de Djorz, c'est un raison de plus pour chercher sa capitale Mânkir sur la côte occidentale de l'Hindoustan. Istakhri ١٧٣ et Ibn Haukal ٢٢٨ nous fournissent encore des données, pour placer le royaume du Balhara à l'occident de l'Inde, comme aussi Edrisi I, 172, qui nomme Séimour parmi les dépendances du Balhara, et Mas'oudi I, 254 qui parle de Kanbajat comme étant dans le même cas Enfin Abou'l-feda (Historia anteislamica ed. Fleischer Lipsiae. 1831. p. 172) fournit une indication de la plus haute importance, quand il raconte que le royaume de Mânkir est parmi les plus grands de l'Inde, situé près de la mer de Lâr (على بحر اللان (اللار) الذى عليه السند).

On cherchera donc Mânkir dans le Malwa. Peut-être pourra-t-on adopter la conjecture (Elliot I, 354) que Mânkir est le même lieu que Minagara, et qu'il faut dériver ce nom de Mahanegara (grande ville). Mais on pourrait aussi penser que Mânkir était la même ville que مانكبور d'Ibn Batouta (III. 181, 273) à dix-huit journées de Dihly Dans ce cas Mânkir ne serait pas dérivé de Minagara, mais serait une corruption de مانكبر.

Marekin, que les Adjâib nomment (p. 50) comme la résidence de Lahloua, à des centaines de parasanges des pays d'Alaou, serait suivant une conjecture très vraisemblable de M. de Goeje une corruption de Mânkir; le roi Lahloua serait le Balhara, et

Alâou est une corruption de Lar. Le pays d'Alaou par suite correspondrait à Gouzeratte (V. Abou'l-feda Introduction I, CDX. II. 2. 116, 130.)

Anqia. Serait située d'après les Adjâib (170) non loin de Mânkir, par conséquent dans la contrée de Malwa. Mais elle m'est inconnue.

La fleur de l'arbre qu'on trouve à Mânkir et qui porte une inscription en caractères blancs est peut-être le Jonesia Asoka. M. Devic (Merveilles p. 203) a déjà relevé le fait, qu'on trouve un récit analogue chez Ibn Batouta. IV. 85, 86. V. aussi IV. 179.

---

1) La Relation écrit الجزر.

Excursion B.

L'ARCHIPEL INDIEN.

Les lieux nommés dans les Adjâib et qui, selon mon opinion, étaient situés dans ou tout près de l'Archipel Indien sont: Bedfarkalah 69. — Iles Berâoua 126. — Mer extérieure 126. — Zabedj 7, 8, 62, 137, 150, 154, 180, 186. — Serboza 102, 105, *111*, 124, 158, 159, 160, 176, 190 — Sanfin 66, 126, 184. — Fansour 30, 90, 125, 126 — Qaqola 66, 67, 126. — Kalah 69, 96, 98, 126, 130, 132, 176. — Lameri 7, 66, 125, 126, 176. — Louloubilenk 125. — Mer de Malatou 20. — Mait 102, 103. — Madjapahit 150. — Neyan, 125, 126.

Zabedj et Madjapahit [1]). On sait déjà depuis longtemps que les états du Maharadja de Zabedj étaient situés dans l'Archipel indien, et que l'île de Java en avait été le centre. Il y avait donc grande probabilité que la véritable île de Zabedj n'est autre que l'île de Java. Il restait pourtant encore des doutes. Mais il me semble, d'après ce que nous en dit notre auteur, qu'il n'est plus permis d'hésiter, et qu'il est bien certain que l'île de Zabedj et l'île de Java ne font qu'un. Je désire être bien compris. Je ne prétends pas que les géographes arabes, en parlant des îles de Zabedj, aient toujours en vue l'île de Java, puisque on ne sait que trop bien comment ils confondent quelquefois entre eux les pays de l'extrême Orient; mais je soutiens que le véritable Zabedj, qui donnait son nom aux états du Maharadja, ne peut être que l'île de Java. Voici mes raisons, — indépendamment des autres preuves qui ont déjà été produites ailleurs.

Les Adjâib parlent trois fois [2]) de l'île de Zabedj La première fois (p. 137) il ne s'agit que d'un conte, qui démontre, — comme d'ailleurs bien d'autres histoires concernant le Zabedj — qu'une partie de l'île était très peuplée et florissante. Mais l'histoire, publiée p 150 offre beaucoup plus d'intérêt. »Un personnage nommé Abou Taher, de Bagdad, dit notre livre, contait qu'il avait fait le voyage du Zabedj et visité une des villes de l'île du Zabedj appelée Markawind, où l'ambre (gris) abonde. Mais quiconque s'en va du pays avec une provision de cet ambre dans son navire s'y voit bientôt ramené. Les indigènes font de leur mieux pour en vendre aux étrangers, et ceux qui ignorent cette particularité de l'ambre en achètent beaucoup à vil prix. Et cet Abou Taher en avait emporté une certaine quantité dans le navire, à l'insu du patron, mais le vent devint contraire et les ramena dans l'île."

On remarquera qu'il s'agit ici d'une ville de Java, que l'auteur nomme مركوند, Markawind.

---

1) Les communications concernant Zabedj, Madjapahit, Lameri et Fansour qu'on va lire ont été pour la plupart déjà publiées dans mon »Discours sur l'importance d'un ouvrage Arabe du Xme siècle intitulé كتاب عجائب الهند", dans Vol IV des travaux de la 5me session du Congrès international des Orientalistes.

2) Elles en font encore mention 2 ou 3 fois en passant, mais sans que ce qu'elles disent donne lieu à quelque remarque.

Quelle peut être cette ville? Il me semble qu'on ne peut lire que مرطويد Mazafâwid, évidemment le célèbre Madjapahit (ꦩꦗꦥꦲꦶꦠ꧀), la capitale d'un royaume hindou à Java. Il y a quelques années, cette solution eût été jugée bien peu probable, puisqu'on croyait, d'après les chroniques (babads) javanaises, que la fondation du royaume de Madjapâhit ne datait que du 13me siècle. Mais M. Kern [1]) a déjà prouvé d'une manière qui ne laisse plus de place au doute, que d'après des documents trouvés à Java même, il y avait déjà en 840 un Outtounga déwa — roi suprême — à Madjapâhit. Notre conjecture n'est donc point en opposition avec les faits connus, et nullement hasardée, puisque le copiste, ne connaissant pas le nom du pays, a très bien pu transporter le point du ر sur le ط, et écrire ظر, au lieu de طز. Il restera donc Mazafawind, et même si l'on n'accepte pas la conjecture qui fait lire فاوبد au lieu de فاويد, (ce qui pourtant pourrait très bien s'expliquer en admettant que le copiste a écrit د pour ه) le nom de Madjapahit est très reconnaissable. Notre conjecture est d'autant plus admissible qu'il s'agit ici d'un article de commerce, l'ambre, qui était recherché à Java, comme nous l'apprend la relation suivante, tirée des chroniques malaises (Collection des principales chroniques malayes publiée par Dulaurier, Chronique de Paseih I... La traduction se trouve Journal asiatique, Juin 1849, p. 529)

لاگ بع ددالم سكلس تانه جاو بع دعاسر در كولى سكولنى دان در وسن سوتنى دان بع ددارت
سمڤى كسڠار كيدول سكلينى داتغ معدق سعلات دغن اڤتين دان فرسمبهن دان بع در سبو ڤون
داتغ در بندان دان سيران دان كرنتوك (لرنتوك) ماسغ٢ دغن فرسمبهن اد لىلين اد جندان اد
مسوى اد كايو منس اد فلّ دان جغكه ترلال نايق برنمس دان لاكه ببراق در فد عمبر.. .

»A Java, les populations du littoral qui relevaient de lui, occupaient tout l'ouest et tout l'est, et celles de l'intérieur s'étendaient jusqu'à la mer meridionale. Toutes venaient lui offrir leurs hommages et leurs tributs. On voyait accourir de l'est les peuples de Bandân, de Sirân, de Larantouka, apportant chacun leurs redevances, le cire, le bois de Sandal, le salpêtre, la cannelle, la noix de muscade, les clous de girofle par monceaux, *ainsi que de l'ambre....*"

La légende que notre auteur applique à Zabedj est une de celles qui ne se rapportent pas du tout à un pays déterminé, mais qui se transmettent de bouche en bouche et font, pour ainsi dire, le tour du monde. On la retrouve déja dans le Périple de la Mer Érythrée, mais, comme on va le lire, l'auteur grec qui la raconte, en place la scène dans une des villes de l'Arabie même.

.. . *καὶ μετ' αὐτοὺς ὅρμος ἀποδεδειγμένος τοῦ Σαχαλίτου λιβάνου πρὸς ἐμβολήν, Μόσχα λιμὴν λεγόμενος, εἰς ἣν ἀπὸ Κανῆς συνήθως πλοῖα πέμπεταί τινα, καὶ παραπλέοντα ἀπὸ Λιμυρικῆς ἢ Βαρυγάζων ὀψινοῖς καιροῖς παραχειμάσαντα παρὰ τῶν βασιλικῶν πρὸς ὀθόνιον καὶ σῖτον καὶ ἔλαιον λίβανον ἀντιφορτίζουσι παρ' ὅλον τὸν Σαχαλίτην χώμασι κείμενον καὶ ἀφύλακτον, δυνάμει θεῶν τινὶ τοῦτον τὸν τόπον ἐπιτηρούντων· οὔτε γὰρ λάθρα οὔτε φανερῶς χωρὶς βασιλικῆς δόσεως εἰς πλοῖον ἐμβληθῆναι δύναται· κἂν χόνδρον τις ἄρῃ, οὐ δύναται πλεῦσαι τὸ πλοῖον ἀπὸ (τοῦ) λιμένος.* (Geographi Graeci Minores ed. C. Muller I, 282. Fabricius, Der Pe-

1) Verslagen en Mededeelingen van de Kon Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde 2e reeks I, p 233. Tijdschrift v Ind. taal-, land- en volkenkunde XX, 228. Il faut remarquer, — c'est M. Kern qui m'a fait l'observation — que l'auteur arabe rends le ꦗ (dj) javanais par ز, ce qui est aussi le cas ailleurs, comme Zabedj pour Djawa...., Zendji pour Djenggi (Kern dans Versl. en Med. v. d. Kon. Akad. v. W. Afd. Lett. 2e R. X. 92).

riplus des Erythraeischen Meeres p. 71). D'après cette tradition, on entasse des monceaux d'encens arabe sur les bords du golfe Sachalite, sans qu'il soit nécessaire de les garder, parce qu'un dieu protége cette contrée. Personne ne peut emporter dans son navire la moindre parcelle de cet encens, sans la permission du Roi, fût-ce un grain, parce que dans ce cas, le dieu l'empêche de quitter le pays.

Il faut admirer la persistance de cette légende, qui se perpétue jusque dans le X[me] siècle, et qui alors est racontée par des marins arabes, qui ne se doutent pas qu'un auteur grec avait déjà rapporté cette même tradition plusieurs siècles auparavant et qu'il l'avait rapportée à leur propre péninsule.

Je crois qu'après ce que j'ai dit, on me permettra de soutenir que le royaume de Madjapâhit n'était pas inconnu à notre auteur, — que les Adjâib prouvent de nouveau que M. Kern a raison en attribuant à la fondation de ce royaume une date de beaucoup antérieure à celle admise par Raffles — et que le vrai Zabedj est l'île de Java. Quant à ce dernier point, les Adjâib fournissent une nouvelle preuve.

En parlant du pays de Zabedj (p. 154), notre auteur raconte qu'il y existe une coutume d'après laquelle personne, soit indigène, soit étranger, soit musulman, ne peut s'asseoir en présence du roi autrement que les jambes croisées; — dans la posture qu'il nomme »bersila". Ce mot est un mot malais, bien connu et en même temps — quoique sans le préfixe بر — javanais ([illegible]), et il désigne justement cette manière de s'asseoir. Dans cette même histoire, l'auteur fait mention du roi javanais, dont notre manuscrit a écrit le nom de différentes manières بدك ناتا كلا et بر ناتا. Quel pouvait bien être ce nom? Le mot de Kala ([illegible]) est bien connu comme un des noms de Çivah, emblême de la force destructrice: comme tel, il ne fait pas mauvaise figure dans un nom de prince javanais, car beaucoup de ces noms étaient empruntés à la langue et à la mythologie des Hindous [1]). Dans ناتا il n'est pas difficile de retrouver Nata ([illegible]), le titre de Prince par excellence, qu'on rencontre e. a. dans les listes des rois de Madjapâhit, communiquées par Raffles (History of Java. 1817. II, 18). Restent بر et بدك, — mots sans doute fort corrompus, mais que peut-être on pourrait identifier avec le titre royal indien de Çri ([illegible], سرى) ou le Brillant, porté par des personnages royaux de Java, et d'après quelques chroniques javanaises, par des souverains de Madjapâhit (V. e. a. Journal Asiatique, Juin 1846, p. 548). Je proposerai donc de lire Sri Nata Kala, — nom qui n'a rien d'étrange. Il est vrai que les listes des rois de Madjapâhit publiées par Raffles et d'autres auteurs ne font aucune mention de ce roi; mais on sait le peu de confiance que méritent ces listes, qui donnent des dates impossibles, et ne contiennent même pas les noms des rois dont l'existence a été révélée par les documents retrouvés et expliqués dans les derniers temps.

Lâmeri et Fansour. C'est surtout concernant le pays de Lâmeri que les Adjâib procurent de précieuses données, qui confirment de tous points les conclusions que M. Groeneveldt a tirées des annales chinoises (Notes on the Malay Archipelago and Malacca, compiled from Chinese sources by W. P. Groeneveldt dans »Verhandelingen van het Bat. Genootschap van

---

1) M. Vreede m'a indiqué une liste de rois javanais antérieurs à la fondation de Madjapâhit, dans laquelle se retrouve le nom de Kala. Voir: Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde v. Ned Indië, N. volgr., VII, p. 264

Kunsten en Wetenschappen. XXXIX. 1880) A mon avis, ils ne laissent plus aucun doute sur la situation de Lâmeri.

Déjà M. Yule (Marco Polo II. 283. Journal of the Asiatic Society. New Series IV. p. 351) jugeait très-probable que la situation de Lâmeri aurait été près d'Atcheh, à l'extrémité septentrionale de Sumatra. J'avoue qu'il me restait des doutes. Il me semblait que Marco Polo, en traitant des pays de Lâmeri et de Fansour en parlait comme de pays limitrophes. Or, il est bien certain que ce dernier pays, qui produit le meilleur camphre du monde, n'est autre que le pays de Baros, sur la côte occidentale de Sumatra et assez éloigné d'Atcheh (V. Marco Polo. II, 285. Dulaurier. Étude sur l'ouvrage Relation des voyages dans Journal Asiatique 1846, Aout-Sept. p. 189). Les chroniques malaies citées par Yule (Collection des chron. Shodjarat Malayou, ll.) ne donnent pas de leur côté des renseignements précis. Elles racontent comment la première mission mahométane entreprise pour convertir Sumatra quitta Malabar, arriva à Fansour (نكرى فنصورى) et partit de là pour l'île de Lambri ou Lameri (فولق (فولو) لمبرى ou نكرى لمرى). On pourrait donc supposer que ces deux pays étaient situés très près l'un de l'autre et douter de la position assignée au second par M. Yule. De Barros, qui donne la nomenclature des différents pays de Sumatra, désigne Atcheh et Lâmeri comme des pays adjacents, mais, ainsi que M. Yule l'a fait observer, il commet certainement quelque erreur.

On en était là lorsque les annales chinoises publiées par M. Groeneveldt (p. 98) vinrent fournir de nouvelles données et rendre certain ce qui avait été avancé par M. Yule. »The country of Lambri is situated due West of Sumatra, at a distance of three days sailing with a fair wind.... On the east, the country is bordered by Litai, on the West and the North by the sea, and on the South by high montains, at the South of which is the sea again.... At the Northwest of this country is the sea, at a distance of half a day is a flat mountain, called the Hat-island; the sea at the West of it is the great ocean and is called the Ocean of Lambri. Ships coming from the West, all take this island as a landmark."

D'après cette description, il faut bien admettre que Lâmeri n'a pu être situé ailleurs que sur la côte septentrionale de Sumatra, non loin de l'endroit où actuellement se trouve la capitale d'Atcheh. Le »Hat-island" serait donc, suivant M. Groeneveldt, l'île de Bras ou Poulou Bras qui maintenant encore sert de point de repère aux navires. On hésitera d'autant moins à admettre cette conclusion, que, d'après ces mêmes annales, il ne se trouve que deux petits états entre Lâmeri et le royaume, autrefois célèbre mais maintenant disparu, de Somothra (Samoudra), qui a été visité par Ibn Batouta (IV. 230). Ce pays était situé non loin de Paseih, dans la partie orientale de la côte septentrionale de Sumatra. Un village du nom de Samoudra qu'on a retrouvé de nos jours près de Paseih est peut-être un reste de ce royaume.

En rapprochant ces données des récits des Adjâib on pourra se convaincre qu'ils se donnent pour ainsi dire la réplique, et se confirment réciproquement. Les Adjâib (p. 125) s'expriment ainsi.

»Le même m'a appris que, dans l'île de Lâmeri, il y a des *sarâfa* (çarabha) d'une grandeur indescriptible. On rapporte que des naufragés, forcés d'aller des parages de Fansour vers Lâmeri, s'abstenaient de marcher la nuit par crainte des sarâfa. Car ces bêtes ne se montrent pas le jour. A l'approche de la nuit, ils se réfugiaient sur un grand arbre; et, la nuit venue, ils les entendaient rôder autour d'eux; et le jour ils reconnaissaient les traces de leur passage sur le sable.

»Il y a aussi dans ces îles une multitude effroyable de fourmis, particulièrement dans l'île de Lâmeri où elles sont énormes.

»Le même m'a conté qu'il avait entendu dire par un marin, qu'à Loulou bilenk, qui est une baie de la mer, il y a un peuple mangeur d'hommes. Ces anthropophages ont des queues. Ils demeurent entre la terre de Fansour et la terre de Lâmeri".

On remarquera que les Adjâib parlent de naufragés qui n'ont pas d'embarcation, puisqu'ils sont forcés de marcher. C'est donc par terre qu'ils font le trajet d'un de ces deux pays à l'autre Donc, il ressort des Adjâib que le pays de Lâmeri est situé sur la terre ferme de Sumatra, ce qui, autant que je sache, n'est mentionné par aucun autre auteur. Au contraire Abou'l-feda II, 2, 130. (V. Elliot I. 70) parle de l'île de Lâmeri. Mais comme M. Devic l'a déjà fait observer (Merveilles p. 193), le mot de جزيرة peut aussi bien se dire d'une presqu'île que d'une île, et dans certains cas, comme dans la Relation du frère Oderic de Frioul, (Louis de Backer, L'extrême Orient au moyen-age Paris, 1877. p. 105), c'est l'île de Sumatra même qu'on désigne par le nom de Lamory.

Les Adjâib nous apprennent aussi que Lâmeri et Fansour ne sont pas limitrophes, puisqu'elles disent que des anthropophages demeurent entre la terre de Fansour et celle de Lâmeri. Ils ne sont autres que les Battak — qui sans doute sont aussi les Litai des annales chinoises, — et qui de nos jours encore habitent les contrées de l'intérieur de Sumatra, assez proche de Baros. Et ce qui prouve qu'on peut très bien admettre que des naufragés ont fait à pied le trajet de Baros à Atcheh, c'est que cela se fait encore maintenant, puisqu'il existe dans l'intérieur du pays un ancien chemin, fort mauvais, employé par les indigènes. En 5 ou 6 jours il mène d'Atcheh à Analabou sur la côte occidentale de Sumatra, d'où le reste du voyage jusqu'à Baros est assez facile. (V. P. A. v. d. Lith. Nederlandsch Oost-Indië. Doesburgh. 1875. p. 81). Le nom même de Lâmeri semble indiquer que ce pays se trouve au nord de Sumatra, puisqu'on y rencontre des noms de villages composés avec »Lam", comme Lam-barou, Lamkali etc. M. M. J. C. Lucardie, capitaine de vaisseau, m'a même signalé un village du nom de Lamreh, situé à Atcheh près de Toungkoup, dans les XXVI Moukim. Il se pourrait très bien, que ce village fût un reste du pays, autrefois si connu, de Lâmeri.

Il faut que le pays de Lâmeri ait été autrefois assez important et d'une grande étendue, puisqu'il avait donné son nom à une partie de la mer qui baigne l'île de Sumatra, et que cette île même fut nommée d'après lui. Mais à l'époque où les annales chinoises ont été écrites (1416), cette importance avait déjà diminué de beaucoup, puisque le pays ne contenait plus qu'environ mille familles.

On peut donc conclure, sans crainte d'erreur, que le pays de Lâmeri connu des Arabes était situé sur la terre ferme de Sumatra, non loin d'Atcheh, et que dans le Xme siècle il existait déjà des voies de communication entre ce pays et Fansour. Quand on parle de la grande île de Lâmeri, c'est Sumatra qu'on veut dire.

Observons encore un curieux rapprochement entre notre récit et ceux des chroniques malaies (Chron. de Paseih, ١٨). Celles-ci racontent qu'un certain Marah Silou, en chassant avec son chien dans le nord de l'île de Sumatra, y rencontra une fourmi grande comme un chat, la prit et la mangea; après quoi il fonde dans cet endroit sa résidence, qu'il nomme Samoudra, ce qui signifierait »grande fourmi" (سمدر ارتين سمت يغ امت بسر). Il est bien évident que nous n'avons ici qu'un essai, mal réussi, pour expliquer le nom de l'île Sumatra, qui, il va

sans dire, a une autre dérivation. Mais cet essai prouve en même temps que les légendes parlant de fourmis énormes n'étaient pas inconnues à Sumatra. Est-ce que les Adjâib s'en font l'écho? C'est très difficile à décider, mais on avouera au moins qu'il est bien curieux de retrouver la même légende, ayant rapport au même pays, dans deux écrits qui, pour sûr, n'ont aucune dépendance entre eux.

Les naufragés dont il est question dans les Adjâib se réfugient sur les arbres, craignant les bêtes féroces que l'auteur nomme الزرافة. On a déjà parlé de cet animal dans le Glossaire (p. 197) et indiqué qu'il ne peut pas être question ici de girafes. Ces animaux ne se trouvent pas à Sumatra; de plus, ils étaient connus des Arabes qui savaient bien que ce ne sont pas des bêtes dangereuses. Sans doute les naufragés songent à l'animal mythique dont le nom sanscrit est çarabha; animal connu des Arabes, puisqu'al-Birouni en parle sous le nom de charau (شَرَو) »Il marche" nous raconte cet auteur »sur quatre jambes, et a de plus sur le dos quatre jambes, s'élevant dans l'air. Cet animal est armé d'une petite trompe et de deux grosses cornes, avec lesquelles il frappe l'éléphant et le coupe en deux morceaux". Il faut remarquer que nos naufragés ne l'ont pas vu; ils n'en rencontrent que les traces, (vraisemblablement des éléphants, ou bien du rhinocéros bicorne de Sumatra, qui tous les deux abondent sur la côte occidentale de Sumatra), de sorte que leur imagination a beau jeu.

Les Adjâib (p. 125 et 126) disent qu'il y a un peuple, mangeur d'hommes demeurant entre Fansour et Lâmeri. Ces anthropophages ont des queues. De plus, les peuples de la côte occidentale de Sumatra (Fansour, Lâmeri, Qaqola, Sanfin) et de Kalah sont tous des anthropophages.

Comme nous l'avons observé plus haut, il faut penser ici aux Battak, habitant l'intérieur de Sumatra et qui de notre temps encore sont enclins à cette coutume. La légende qu'ils ont des queues nous est expliquée par les Adjâib mêmes. Elles racontent (p. 124) »qu'un marin avait vu à Serboza une femme ayant sur ses genoux une bête à figure humaine, sauf que le visage était noir comme celui des Zindjs, et que les pieds et les mains étaient plus longs que ceux de l'homme. Cet animal avait une longue queue et du poil comme les singes." Evidemment c'était bien un singe que cet homme a vu. M. L. K. Harmsen, professeur à l'école coloniale de Leide, qui longtemps a demeuré à Sumatra, m'a dit que ses enfants se rappellent très bien y avoir vu des singes avec des queues, qui ressemblaient beaucoup à des Siamangs (*Siamanga syndactyla*, ordinairement sans queue), environ de la même grandeur et noirs. Son récit est confirmé par M. J. B. Neumann. (Het Pane en Bila-stroomgebied op het eiland Sumatra, dans Tijdschrift van het Ned. aardrijkskundig genootschap. 2e Serie, Deel II. Meer uitgebreide artikelen nº 2, p. 122). Il parle des singes de l'espèce Semnopitheous: ils ont le corps svelte, et de longues queues. On les trouve dans les vallées de Padang Bolak et de Oulou Baroumoun. Ils sont de couleur gris-noire, *quelquefois noire;* tout jeunes ils ont un poil couleur rougeâtre: après quelque temps les poils de cette couleur tombent et sont remplacés par des poils ayant les couleurs mentionnées. Sans doute ces animaux ont fait naître la légende des hommes à queues, habitant le Sumatra.

Les Adjâib donnent des renseignements précieux sur ces Battak qui prouvent que leur auteur était bien renseigné. Ils nous disent expressément que ces anthropophages ne mangent les hom-

mes que par esprit de vengeance et nullement par besoin de manger. Et c'est bien véritablement le cas chez les Battak, qui ne mangent que leurs ennemis et certains criminels. Anderson (Mission to the coast of Sumatra. Edinburgh and London. 1826, 204) l'a déjà remarqué lorsqu'il écrivait »It is not for the sake of food, that the natives devour human flesh, but to qualify their malignant and demon-like feelings of animosity against their enemies."

Il faut aussi fixer l'attention sur la description que donnent les Adjâib de la manière dont ces anthropophages mangent la chair humaine. »Ils la coupent en lanières qu'ils font sécher et qu'ils préparent de diverses manières; puis ils la servent comme dessert, pour manger avec du vin." Ordinairement les Battak mangent leurs prisonniers vivants, sur le lieu où on les abat; ils coupent les morceaux du corps encore vivant et les grillent un moment devant le feu. Mais il y a quelques années le coutume existait encore parmi eux d'emporter des morceaux de chair dans leurs habitations où ils les grillaient et les gardaient pour les manger ensuite en potage, etc. (Junghuhn. Die Battaländer auf Sumatra. Berlin, 1847. II. 159, 161.) Comme l'usage du vin de palmier (touak) est connu parmi les Battak il n'est point du tout improbable qu'on mangeât ces morceaux de chair séchés avec le vin.

Le récit des Adjâib a aussi son importance, en prouvant de nouveau l'inexactitude de l'opinion de Junghuhn (p. 156) que l'anthropophagie aurait été inconnue à Sumatra avant 1160. Cette opinion a été, d'ailleurs, déjà réfutée dans les Verhandelingen van het Batav. Genootschap van K. en W. XXX 108. L'argument principal de Junghuhn est basé sur ce fait que maintenant on ne trouve pas d'anthropophages sur l'île de Nias qui, d'après lui, aurait été colonisée par les Battak quelques années avant la date cité. Comme l'anthropophagie n'existe plus sur cette île, il en tire la conclusion, qu'elle n'y a jamais existé; et par suite que les Battak n'étaient pas d'anthropophages du temps de la colonisation. Mais il faut observer que les Adjâib parlent bien d'anthropophages dans cette île (V. plus bas sous al-Neyan) ce qui réfute le raisonnement de M. Junghuhn, à moins qu'on ne préfère croire que notre auteur s'est trompé. Car il se peut que les marins arabes aient attribué ce vice aux habitants de Nias, croyant qu'il était commun à tous les peuples habitant Sumatra et les îles environnantes. Il faut cependant observer que les Adjâib donnent des indications très précises sur cette île, prouvant qu'ils ne confondent pas les habitants de Sumatra et ceux de Nias.

Qaqola. Quoique les Adjâib ne disent pas grand chose de ce lieu, ils contiennent quelques renseignements qui me semblent prouver qu'il ne faut pas chercher Qaqola à Java, mais à Sumatra. Notre auteur nomme (p. 66, 126) Fansour, Lâmeri, Kalah et Sanfin tout d'un trait avec Qaqola, et parle même des vallées de Lâmeri et de Qaqola comme étant à peu près limitrophes ou du moins assez voisines l'une de l'autre. (»Du côté de Sanfin, dans la vallée de Lâmori et de Qaqola"). Si Qaqola eût été situé à Java, il serait bien étrange que les Adjâib n'eussent pas parlé de Zabedj et qu'ils nommassent les deux vallées d'un seul trait.

Tout d'abord se présente la question de savoir si ces données sont contraires à celles que nous devons à d'autres auteurs arabes. Je crois que ce n'est pas le cas.

Le seul écrivain qui donne de plus amples communications sur Qaqola, est Ibn Batouta. (IV. 239 s.s.). Il a lui-même visité ce lieu et dit que c'était un port de Moul-Djaouah. Les traducteurs français pensent que Moul-Djaouah était l'île de Java, toutefois sans nous donner leurs raisons. Mais je ne vois pas sur quels arguments cette assertion pourrait se fonder. Il

me semble plutôt que c'est une partie de Sumatra qu' Ibn Batouta indique par ce nom. On sait que l'île de Sumatra s'appellait déjà Djaoua dans la période Hindoue (Veth, Sumatra, dans Aardrijkskundig en statistisch woordenboek van Nederlandsch Indië. Amsterdam, 1869 III. 661). Aboul'l-feda (II. 2. 127) indique sans aucun doute l'île de Sumatra par le nom de Djaoua (»Au sud de l'île de Djaouah on remarque la ville de Fansour"). Kazwini (Zakarya Ben Muhammed Ben Mahmud el-Kazwini's Kosmographie, herausg. von F. Wüstenfeld. Göttingen, 1848. II ۱۸, ۵۳) distingue entre *Djaoua* (جاوة) — le pays du camphre, donc Sumatra, et l'île de *Djâba* (جابة) avec un volcan, qui semble devoir être identifiée à Java. Ibn Saïd aussi (IXme Section) donne une nomenclature (Fansour, Lâmeri et al-Djaoua) qui indique qu'il faut chercher Djaoua à Sumatra, tandis qu' Ibn Batouta (IV. 230, 240. Comp. Dulaurier Journal Asiat. Février 1847 p. 118) ne laisse aucun doute sur le fait que Sumatra portait de son temps encore le nom de Djaoua. Les Malais de Sumatra sont nommés aujourd'hui encore *djau* par les Battak, *dawa* par les habitants de Nias. V. v. d. Tuuk. Bataksch woordenboek, p. 196 et Bataksch leesboek, IV, p. 43 M. Wilken m'a assuré qu'il est hors de doute que *djau* et *djawa* sont les mêmes mots, puisque la prononciation des Toba's ne connait pas le *w*, qui par suite doit être omis ou bien se changer en une voyelle analogue, dans ce cas le *u*. Les Siamois aussi nomment les Malais tjawa. Le nom de Djaoua, donné au pays où était situé Qaqola, ne nous force donc pas de chercher cette ville à Java: il nous montre aussi bien l'île de Sumatra.

Le nom „*moul*-Djaoua" ne nous force pas non plus d'aller chercher ce pays à Java. Moul semble avoir été dérivé du mot sanscrit »moula" qui signifie commencement, origine, racine. M. Dulaurier (Journal Asiatique 1847. I. 244) a traduit Moul-Djaoua par Java principale et M. Friederich (Over inscriptiën van Java en Sumatra, dans Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van K. en W. XXVI. 83. V. aussi Kern, Bijdr. t. d. taal-, land- en volkenkunde van Ned.-Indië. 8e volgr. VII. 289. VIII. 188) par »la primitive Djaoua". Mais comme on ne peut s'assurer du motif qui a fait donner au pays ce surnom, il n'y a aucune raison pour nous forcer à chercher ce Djaoua en dehors de Sumatra. Néanmoins M. Friederich a été d'avis que moul-Djaoua serait l'île de Java, puisque Ibn Batouta IV. 239 raconte que le prince de ce pays était un infidèle, ce qui, suivant M. Friederich, ne peut pas se rapporter à Sumatra, puisque les princes de Sumatra étaient déjà du temps d'Ibn Batouta des Musulmans. Mais il oublie qu'il y avait alors beaucoup de payens (Battak) à Sumatra, et que le voyageur arabe lui-même raconte que le roi de Somothra ou Djaoua (pays qu'il visitait avant que de se rendre à Qaqola, V. Adjâib pag. 234.) était en guerre avec les infidèles habitant un pays voisin à son royaume. Et un peu plus loin (p. 239) Ibn Batouta dit que le Sultan de Somothra avait entrepris une expédition contre les infidèles, demeurant à une distance d'un mois de marche (مسيرة شهر). Un prince rebelle contre ce Sultan avait pris la fuite vers la contrée des infidèles à Moul-Djaoua: vraisemblablement les mêmes que ceux que le Sultan avait combattu.

Mais le récit d'Ibn Batouta renferme d'autres données encore plus précises qui me font conclure que Qaqola doit être cherché à Sumatra. Il raconte qu'il partit de Somothra pour aller à Moul-Djaoua où il arriva après 21 nuits, »*voyageant tout le long du pays*". Cela indique qu'il n'a pas traversé la mer, ce qu'il aurait dû faire s'il avait voulu gagner Java [1]).

---

1) Cet argument me fait rejeter la conjecture de M. G. J. Dozy (Jules Verne, Het boek der reizen en ontdekkingen Rotterdam I. 118) qu'on pourrait chercher Moul Djaoua à Borneo, parce que l'embouchure

Etant arrivé à Qaqola, il y voit beaucoup d'éléphants (p. 224); animaux qu'on trouve bien en abondance à Sumatra et qu'on y dressait même à la guerre (Journ. As. Mars 1847 p. 257), mais qui n'habitent pas l'île de Java.

Si l'on compare maintenant les données des Adjâib avec celles d'Ibn Batouta, il faut bien admettre qu'on doit chercher Qaqola sur l'île de Sumatra; que c'était une ville de mer habitée par des infidèles, portant le même nom qu'une vallée, située également à Sumatra à une assez faible distance de la vallée de Lâmeri, et peuplée par des anthropophages. Or on a bien le droit de conclure que la ville et la vallée, situées toutes les deux sur la même île, portant le même nom, ont dû faire partie d'un même pays, et que la ville de Qaqola d'Ibn Batouta était le port du pays de Qaqola, que l'auteur des Adjâib a déjà entendu nommer par les marins arabes et persans, qui lui ont fourni les récits qu'il publie.

Toutes ces données s'adoptent à merveille à une partie de Sumatra, la vallée de Angkola, située dans la province de Tapanouli, et qui est en communication directe avec la côte occidentale de Sumatra par la rivière d'Angkola, affluent du Batang Gadis. On écrit bien Angkola, mais en Battak le ng devant le k se prononce comme k. on écrit donc Angkola, mais on prononce Akkola, comme aussi Bakkara, nom d'un pays bien connu dans l'intérieur des terres des Battak, tandis qu'on écrit Bangkara. V. v. d. Tuuk. Tobasche spraakkunst p. 10 § 12). Or Qaqola peut très bien être le même nom qu'Akkola on sait que ces changements de lettres se rencontrent souvent dans les langues de l'archipel indien [1]). Les habitants de la vallée d'Angkola sont des Battak, des anthropophages il n'y pas encore longtemps, et en même temps des infidèles, qui seulement de nos jours commencent à se convertir, soit au Christianisme, soit à l'Islam.

La distance qui, d'après Ibn Batouta, séparait Somothra de Qaqola, est assez conforme à celle qui existe entre Paseih et le Batang Gadis. Pour faire ce voyage dans une jonque, — voilier paresseux — le navigateur arabe avait besoin de 21 *nuits*. Cela veut-il dire qu'il ne voyageait que la nuit, ou doit-on penser qu' Ibn Batouta emploie ce mot dans notre sens de jour, c. à. d. de 24 heures? On sait que les Arabes comptaient par nuits comme nous comptons par jours. (V. Dozy. Supplém. s. ليل) Néanmoins, il me semble hors de doute qu' Ibn Batouta ne parle ici que des nuits dans le sens limité du mot. D'abord, il est très probable, que la jonque ne voyageait que de nuit, pour profiter du vent, qui, la nuit, vient de la côte, tandis que pendant le jour il souffle vers la terre. De plus, la mauvaise réputation des habitants de ces parages — des anthropophages — a dû faire préférer le voyage de nuit comme plus prudent. Mais voici ce qui est décisif: lorsque Ibn Batouta parle d'un voyage ou d'un séjour, il emploie régulièrement le mot »jour" (يوم). V. p. e. II. 22, 50, 215, 216, 225, 227. IV. 228,

---

de la rivière de Koutei est nommé Djaoua, et qu'on y trouve un petit affluent de la rivière de Bouloungan, du nom de Kamara On verra plus loin que, d'ailleurs, je me rallie à son opinion qu' Ibn Batouta, en partant de Qaqola, aurait suivi la route par la mer de Java.

1) Le mot Javanais »mesgit" (corruption de mesdjid, mosquée) est prononcé dans quelques parties de Java même et dans l'île de Madoura »semigit" L W C v d. Berg De mohamedaansche geestelijkheid Batavia 1882. p. 4 »Rousa" (espèce de cerf) devient »ourea"; le mot neerlandais »order" (ordre) »rodi" M. Wilken (Het animisme bij de volken van den Indischen Archipel" dans »Indische Gids 1885 I, 16) donne un autre exemple dans le nom de l'Etre suprême chez les habitants de Bolaäng-Mogondou (Celebes) »ompu-duata" qui devient »mobu-duata" (ombu = ompu) chez les Bantika de la Minahassa de Celebes.

228, 239, 248. S'il parle donc ici d'un voyage de 21 nuits, c'est qu'il n'a pas navigué le jour. Comme la jonque a dû naviguer lentement en se tenant près de la côte, il n'est donc pas étonnant qu'elle ait eu besoin de 21 nuits pour parcourir cette distance; mais le voyage eût été assurément bien lent, s'il eût duré 21 nuits et 21 jours.

Il existe encore un rapprochement entre le Qaqola d'Ibn Batouta et les villes des pays des Battak. Ce voyageur fait mention »d'un mur en pierres de taille, assez large pour permettre que trois éléphants y marchent de front" entourant Qaqola. Aujourd'hui encore on trouve dans l'intérieur des pays des Battak de villages, entourés de murs analogues. M. Wilken, qui y a séjourné quelque temps, les a vus. On en trouve e. a. une description dans »Eine Reise nach dem Toba-See in Zentral-Sumatra par le Dr. B. Hagen. (Petermann's Mitteilungen XXIX. 1883. p. 146, 147, 167) qui a beaucoup d'analogie avec la description d'Ibn Batouta. »Der Kampong selbst lag ebenso zwischen Bäumen und Gebusch versteckt, wie der Kampong Pageh, und schien überdies noch mit einem hohen cyklopischen Steinwall verschlossen". »Durch eine schmale, gut mannsbreite Pforte, welche in die über 6 Fuss hohe cyklopische Umfassungsmauer eingelassen und überdiess gegen aussen noch durch einen vorgesetzten würfelförmigen Steinwall geschützt war, betraten wir den Kampong". »Am nächsten Morgen machte ich einen Spaziergang durchs Dorf. Dasselbe bestand aus 20—25 Haüsern.... Jedes derselben war mit eigenem Steinwall umschlossen, bildete somit eine Festung für sich, und um alle zusammen lief die grosse, starke Umfassungsmauer". Et dans un rapport d'une expédition militaire dans l'intérieur du pays des Battak (D. Dietz. Krygsverrichtingen in Toba gedurende Juli, Aug. en Sept. 1883. Indisch Militair Tydschrift. p. 40), il est fait mention de murs, entourant un grand nombre de villages, pris d'assaut, et formés de pierres, qui n'étaient pas unies par le ciment, mais néanmoins ajustées d'un telle manière, qu'elles constituaient une masse compacte, impénétrable au feu des grenades. Une esquisse d'un mur de ce genre est ajoutée au rapport, que je dois à M. Wilken.

Il reste pourtant quelques difficultés à résoudre, avant qu'il nous soit permis de conclure à l'identité de Qaqola avec une ville du même nom, qui aurait été située à Sumatra, dans le pays des Battak. D'après Ibn Batouta, Qaqola était un port de mer [1]) tandis que le nom d'Angkola ne sert aujourd'hui qu'à indiquer le district situé à l'intérieur et qui ne s'étend pas jusqu'à la mer. Mais il est hors de doute, que le pays d'Angkola était jadis beaucoup plus grand que maintenant, puisque les Battak du pays de Toba nomment encore le district de Mandaïling du nom d'Angkola. (v d. Tuuk. Bataksch Woordenboek p. 498). Il est donc bien probable, qu une partie de la côte ressortissait autrefois à ce pays, surtout puisqu'il est en communication avec la côte par les rivières d'Angkola, le Batang Gadis, et le Batang Toru. M. Wilken m'a communiqué à ce sujet un fait d'une grande importance. De nos jours encore le territoire d'un des kouria (district) d'Angkola, — le kouria Houta Imbarou — s'étend le long du Batang Toru jusqu'à son embouchure.

Le nom d'Angkola est très ancien. M. Wilken a assisté à un débat sur la question s'il serait

---

1) Il ne semble pas que tel fût le cas du temps des Adjâib, puisque notre auteur (p. 67) raconte que les navigateurs quittèrent leur vaisseau, qu'ils tiraient à sec, pour aller transporter leurs marchandises à l'intérieur, dans un pays distant de la côte de 7 jours de marche. Ce récit prouve qu'alors la capitale n'était pas un port de mer. Les Adjâib ne parlent jamais de la ville de Qaqola, mais bien de la vallée de Qaqola, étant en cela d'accord avec la situation actuelle d'Angkola.

permis au chef de ce kouria de prendre le nom de *pertouan* (prince) *d'Angkola* (Patouan magalompoi di Angkola), ce qui lui fut refusé, parce que son bisaïeul avait déjà porté ce nom. Or il est d'usage que le titre saute au moins une génération. Le bisaïeul avait reçu, à son tour, le titre de son grandpère, qui peut-être l'avait reçu de la même manière. Ce titre, chef *d'Angkola*, porté par le chef de ce district, prouve aussi que le pays d'Angkola s'étendait jadis plus loin qu'aujourd'hui et embrassait encore la côte. V. aussi sur l'état florissant de la vallée d'Angkola avant 1780, Junghuhn II. p. 279.

Nowaïri (V. Excursion D) parle de l'ambre et du bois d'aloès de Qaqola. Le bois d'aloès ou d'aigle est encore aujourd'hui un produit important des bois de Sumatra (Veth, Sumatra p. 40). Mais à propos de ce même produit il y a une nouvelle difficulté à résoudre. Ibn Batouta (p. 240) parle de l'excellent aloès de Qaqola et de Qamâra, »deux localités qui font partie du territoire du sultan de Djaoua". Or il semble probable que cette dernière localité n'est autre que le Khmer, et dans ce cas, on ne pourrait guère admettre que Qaqola eût été situé en Sumatra, puisqu'il en resulterait que le Cambodge aurait fait partie des états d'un prince de Sumatra. M. Yule (Marco Polo II. 259) a donc été d'avis qu'il fallait chercher Qaqola sur la côte de Locac. Mais il faut remarquer dans le récit même d'Ibn Batouta un point important, qui, en dehors des preuves déjà alléguées, nous montre Qaqola comme situé à Sumatra. Ibn Batouta nomme parmi les produits de Qaqola [1]) le camphre, qui, comme on le sait, se trouve bien en grande abondance à Sumatra, mais n'est nullement un produit du Cambodge, ni de Java. Il faut donc admettre qu'Ibn Batouta, ayant vu à Qaqola même du bois d'aloès excellent, importé du Khmer (p. 242) — pays célèbre pour ce produit, — a fait confusion entre ces deux pays et a supposé que le pays de Khmer était une dépendance de Qaqola, puisqu'il savait que c'est dans ce dernier pays que croit l'arbre qui produit ce bois.

L'historien persan Wassâf parle aussi de Moul Djâoua (مول جاوه) et donne des particularités qui confirment ma conjecture qu'il faut chercher ce pays plutôt à Sumatra qu'à Java. Je donne plus bas la traduction allemande (Geschichte Wassâf's Persisch herausg. und Deutsch übersetzt von Hammer-Purgstall. I. Wien 1856. p 44). Il ressort de son récit qu'à la suite d'une expedition de Kublaï Khan en 1292 cette île se soumettait à ce prince; que le gouverneur de ce pays Sri Rama, emporté par la peur du glaive, se hâtait d'offrir sa soumission et des cadeaux magnifiques immédiatement après que les vaisseaux chinois se montraient;

1) M. Dulaurier (Journal Asiatique. Mars, 1847, 230), qui est d'avis que Qaqola était situé à Java, nie ce fait. Il traduit les mots d' Ibn Batouta وليس ببلاد السلطان الظاهر بالجاوة الّا اللبان والكافور وشىء من القرنفل وشىء من العود الهندىّ وانما معظم ذلك بمُل جاوة par »tandis que, dans le royaume du sultan El-Dhaher, à Java, il ne croit que le benjoin et le camphre, quelque peu de girofle et d'aloès indien. La plus grande partie *de ces 2 dernières substances* vient seulement à Java" La véritable traduction est celle de Defrémery· »mais la plupart de ces choses se retrouvent à (Moul) Djaoua".

Il est vrai (M. Dulaurier l'a déjà remarqué: Etude sur la relation des voyages. Journal Asiat. 1846. p. 217) qu' Ibn Batouta donne des détails sur l'arbre du camphre, qui ne sont pas tout à fait exacts p. e. lorsqu'il dit que l'arbre du camphre est un roseau. Néanmoins on ne peut pas douter qu'il savait que le camphre se trouvait dans les pays du sultan de Djaoua, et aussi, à ce qu'il me semble, à Moul Djaoua.

et que Kublaï Khan l'accueillait d'une manière gracieuse, et mettait son fils sur le trône comme prince tributaire. Dans son style enflé il raconte ensuite que beaucoup de choses précieuses se trouvent dans cette île et que les perroquets chantent un chant arabe, où il est fait mention de l'aloès de Kamar (Khmer). [»Die Eroberung der Insel Mol Dschawa. Von den Eroberungen seiner Zeit ist die der Insel Mol Dschawa im Jahre 691 (1292). Als die Schiffe an dem erwünschten Gestade gelandet, brachten sie *durch die Furcht des Schwertes* was für eine Insel? diese Insel, die 20 Farasangen lang und 120 Farasangen breit, in ihren Besitz und der dortige Statthalter Siri Rama eilte mit Kostbarkeiten und Seltenheiten seine Unterthänigkeit der Majestät zu bezeigen. Seine Majestät erlaubte nicht, dass der bestimmte Tod hier seine Macht ausübe, und setzte dessen Sohn auf die Stufen des hohen Thrones. Er gewährte Ehrenkleid zur Parade und viele Gnade und liess die Insel in seinen (des Sohnes des Statthalters) Händen gegen Spenden von Tribut und Steuer gezollt, von Perlen und Gold. In der That ist dieser Ort umgeben von Meeresflut, voll mit beweglichem und unbeweglichem Gut, mit Schätzen gesegnet, wo es Perlen regnet, mit Capitalen baren und den edelsten Waaren. Die Schöpfungskraft des Allmächtigen hat diesen Ort und die Umgegend mit dem Hauche der Aloë und Gewürznelke durchdüftet; in den Häusern und Districten schreien die Papageien arabisch: »Ich bin ein Garten, dessen Ruhm und Freuden die Paradiese beneiden; aus Eifersucht über Glanz den meinen die ommanischen Gestade Perlen weinen. Die Aloë von Kimar verbrennt in dem Rauchfasse meines Vergleichs wie Holz auf dem Feueraltar" etc.].

L'histoire bien connue de l'expédition de Kublaï-Khan contre l'île de Java, entreprise en 1292, prouve que Moul-Djaoua ne peut pas être Java. Le général du Khan, Chihpi trouvait le prince de Java, Widjaja en guerre avec le prince de Kalang. Avec l'aide de l'armée chinoise le prince de Kalang fut vaincu et tué, mais immédiatement après, le prince de Java se tournait contre son allié et forçait le général chinois de se retirer avec une perte de 3000 hommes, et sans qu'il lui fût possible de soumettre l'île de Java. Marco Polo, en parlant de Java dit expressément: »And I can assure you the Great Khan never could get possession of this Island" et Oderic de Frioul »Le grant Kaan de Cathay qui est le souverain empereur de tous les Tartars, a souvent meu guerre à ce roi cy (de Java) et souvent à lui s'est assemblez à bataille. Mais cilz roys-cy l'a toujours vaincu et desconfit". (Gaubil. Histoire de Gentchiscan. Paris 1739. p. 217. s. s. Groeneveldt p. 22. s. s. Yule. Marco Polo II. p. 254. L. de Backer l.l. p. 106)

Puisque Java ne fut jamais conquis et ne paya jamais tribut à Kublai-Khan, cette île ne peut pas être l'île de Moul-Djaoua de Wassâf Beaucoup d'états de Sumatra au contraire étaient tributaires de la Chine, ou comme M. Groeneveldt p. 4, 67 l'a très bien expliqué, donnaient des cadeaux pour avoir une part dans la commerce avec la Chine. M. Yule (Marco Polo II. p. 278) relève le fait que Sumutala (Somothra) avait consenti à donner des cadeaux à Kublaï-Khan depuis 1286, tandis que du temps de Marco Polo et de Rachedouddin les habitants de Sumatra se considéraient comme étant des sujets du Khan.

Peut-être voudrait-on faire l'objection qu'il n'était pas besoin de soumettre en 1292 une partie de Sumatra, puisque Somothra était déjà subjugué en 1286. Mais il faut observer que Moul-Djaoua n'est pas Somothra, et qu'il ressort des annales chinoises (Groeneveldt p. 30) qu'une partie de Sumatra ne se soumit que par suite de l'expédition contre Java. Elles

racontent que le général chinois, avant que de partir pour Java envoya des délegués à Sumatra et qu'aussitôt (par suite sans force d'armes, et par la seule peur de la puissance du Khan) Lameri, Sumatra et d'autres pays Malais se soumirent. (»When the army arrived at Champa, they first sent envoys to call into submission Lambri, Sumatra, Pu-la-pu-tu, Pa-la-la and other smaller countries.... Another envoy was sent to the different Malay states, who alle sent their sons or younger brothers as a token of their allegiance.) Et un autre récit (Groeneveldt p. 27, 28) raconte que le général chinois vaincu fut gracié par le Khan, parcequ'il avait subjugué les petits états par la seule *terreur* qu'il leur avait inspirée (and *awed into submission* the neighbouring smaller countries) Ce sont presque les mêmes mots que ceux dont Wassâf fait usage. Comme l'expédition entrait à Java en 1293, la soumission de Moul Djaoua en 1292 d'après Wassâf a dû précéder le débarquement de la flotte à Java. On sait que c'était le cas avec les petits états mentionnés.

Les annales chinoises (Groeneveldt, p. 27) disent qu'après son retour le général chinois offrait à Kublaï Khan une lettre écrite en lettres d'or provenant du pays de Mouli, accompagnée d'articles d'or et d'argent, de cornes de rhinocéros, d'ivoire et d'autres choses. Ce récit prouve bien que Moul Djaoua n'était pas Java, puisqu'il n'est pas probable que le roi de ce pays, vainqueur des Chinois, eût offert un tribu au Khan. Il faut donc que Moul Djaoua ait été un des pays mentionnés ci-dessus comme offrant leur soumission au Khan. Et comme il est probable qu'on offrait des choses provenant du pays même, l'ivoire nous montre de nouveau l'île de Sumatra et non pas Java, où l'on ne trouve pas l'éléphant à l'état sauvage.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer l'esprit de flatterie de Wassâf qui, de crainte d'être désagréable aux empereurs chinois, ne parle pas de la déroute de l'armée chinoise à Java mais trouve l'occasion de honorer la mémoire du Khan par le récit de la soumission d'un état lointain comme Moul Djaoua.

Il nous reste encore à résoudre la question. quel peut bien avoir été le motif d'Ibn Batouta pour prendre la route de la Chine par la côte occidentale de Sumatra, au lieu de choisir le détroit de Malaca, puisqu' en agissant de cette manière, il lui fallait faire un assez grand détour?

On pourrait hasarder la conjecture que le voyageur arabe avait tant entendu parler des infidèles de Djaoua, lorsqu'il se trouvait à Samoudra, que la curiosité seule eût suffi à motiver le choix de cette route et l'eût poussé à prendre passage à bord de la jonque chinoise qui peut-être allait chercher du camphre à Qaqola. Mais une raison plus grave lui aura sans doute persuadé de naviguer par la route indiquée, à savoir: le vent favorable. On sait qu'au sud de l'équateur les moussons sud-est et nord-ouest se suivent, séparées par des temps d'équinoxe. La mousson nord-ouest est la seule qui puisse servir aux voiliers, venant du nord de Sumatra et poursuivant leur route en longeant la côte occidentale de cette île. Ce vent souffle d'Octobre jusqu'aux calmes de l'équinoxe en Mars et Avril. Si Ibn Batouta a suivi cette route, — comme cela me semble avoir été le cas, — il a dû la prendre et puis la poursuivre par la mer de Java dans les mois d'Octobre à Avril.

Pour contrôler ma conjecture, il serait fort important de pouvoir s'appuyer sur le calcul des dates que donne Ibn Batouta. Malheureusement il me semble que cela n'est pas possible.

Les seules *dates* qu'il marque sont celle de son départ de l'île de Molouk au milieu du mois de rabi' second de l'année 745 (le 26 Août 1344. p. 164) et celle de son arrivée à Zhafâr, dans le mois de moharram de l'année 748 (Avril ou Mai 1347. p. 310); espace de plus de 2 ans et demi. Il est vrai que maintes fois il donne l'énumération de la durée de son voyage d'un lieu à un autre, ou de son séjour dans telle ville, mais cette énumération n'est pas continue et offre souvent de grandes lacunes (V. p. e. p. 165, 184, 206, 208, 215, 254, 278, 294, 304), de sorte qu'on ne peut pas arriver à un resultat satisfaisant.

Mais il me semble possible de prouver d'une autre manière qu'Ibn Batouta a dû faire la route de Qaqola à la Chine pendant la mousson nord-ouest, ce qui explique le choix de la route indiquée plus haut. Après un voyage de 34 jours, le voyageur arrive à une mer qu'il nomme lente ou pacifique et qui présente une teinte rougeâtre. Or dans l'archipel indien et sur la route de Sumatra par les îles Moluques à la Chine se trouve justement une mer qui quelquefois dans l'année a une teinte rougeâtre. Dans la baie d'Ambon se montrent à des périodes fixes une multitude innombrable de petits annelides, qui produisent le phénomène nommé la mer de sang. (Ludeking p. 35). Ibn Batouta pensait que cette couleur était due à la terre d'un pays qui l'avoisine, ce qui prouve que cette mer peut très bien n'avoir été qu'une baie [1]. M. v. Hoëvell (Ambon. Dordrecht 1875, 214, et errata IV) parle aussi de ces annelides et raconte que les habitants d'Ambon vont à la pêche de ces animaux deux fois l'année pendant les mois de Mars et d'Avril. Si — comme c'est mon opinion — Ibn Batouta a fait la traversée de Qaqola à la Chine par les îles Moluques, et s'il a rencontré dans sa route cette mer de sang, il faut qu'il ait fait ce trajet dans les mois de Février ou de Mars, et par conséquence pendant le mousson nord-ouest.

Il y a encore un autre fait corrélatif. Ibn Batouta parle de la mer lente dans des termes qui prouvent qu'il y a navigué par un temps d'équinoxe. »Il n'y a" dit-il »point de vent dans cette mer, ni de vagues, ni de mouvement d'aucune sorte, malgré sa grande étendue". Si l'on compare la description de l'équinoxe dans l'archipel indien de M. Ludeking (p. 18) on verra que la mer y montre dans ce temps-là l'image peinte par Ibn Batouta. Le temps de l'équinoxe dans ces parages tombe dans les mois de Septembre et d'Octobre, et de *Mars et d'Avril* [2]).

---

1) Peut-être voudrait-on prétendre qu' Ibn Batouta ne peut pas parler d'une baie, puisqu'il dit avoir navigué sur la mer lente pendant 34 jours Mais une mer d'une telle étendue et offrant une teinte rougeâtre n'existe pas Comme il est hors de doute que le voyageur a vu un tel phénomène et que la baie d'Ambon est la seule mer qui réponde à sa description, il nous faut bien admettre qu' Ibn Batouta n'a voulu parler que d'une partie de cette mer comme ayant cette couleur, ou bien qu'il se souvenait, lorsqu'il écrivit le récit de ses voyages, d'avoir vu une mer rouge en entrant dans la mer lente, mais qu'il s'imaginait cette mer rouge plus étendue que ce n'était vraiment le cas, et que par suite il l'aura confondue avec cette mer lente

2) Le traducteur anglais d'Ibn Batouta M. Lee (The travels of Ibn Batouta. London. 1829 p. 205) remarque que sans doute le nom de »mer *pacifique*" a été donné à cette mer pour la même raison, qui porta Magellan à la désigner sous la même dénomination Mais Magellan ne donnait ce nom au grand océan que parce qu'il n'avait pas à subir d'orage (»che chiamammo Pacifico, perché in tutto quel tempo non ebbimo nessuna borresca". Pigafetta. Primo viaggio intorno al globo terracqueo publ. da O. Amoretti Milano, 1800), et sans que son récit nous dise qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames, comme nous lisons chez Ibn Batouta Il me semble qu'il serait un peu hasardeux de conclure de la conformité

De ce que j'ai dit il s'ensuit qu' Ibn Batouta a commencé la traversée de Qaqola à la Chine environ vers le mois de Février et qu'il arriva dans la mer des Moluques dans les mois de Mars ou d'Avril, profitant du vent de nord-ouest. Puis, pendant l'équinoxe, il a navigué à force de rames, en marchant vers le Nord, et aura profité du vent de sud-ouest, soufflant au nord de l'équateur après l'équinoxe, pour gagner la Chine [1]).

Si l'on n'admet pas la validité de ces preuves et qu'on persiste à croire qu'il faut chercher Qaqola au pays de Cambodge, il existe une confusion que rien ne peut expliquer, et qui peut-être est due à la circonstance qu'on n'a pas assez distingué entre le Qaqola à Moul Djaoua et le قاقلا d'Edrisi. Ce dernier lieu aurait été situé entre Kachgâr et Cachemire (Edrisi I. 185. 191). Ibn Iyas (Chrestomathia arabica ed. F. A. Arnold. Halis 1853, I. p. 71) fait mention de ce même قاقلا, qu'il cite après avoir nommé Loukin (لوقين en Chine) et d'où l'on exporte des étoffes et l'aloès dit de Qaqola. L'opinion de Arnold (II. 145) qu'il faut chercher cette ville à Java reste sans aucun fondement.

Ibn Iyas (I. 73) fait en outre mention de جاجلى Djâdjali, avec des habitants qui sont de bons astronomes et où l'on trouve le شجر الدارصينى ou la canelle. Kazwini I 53 en parle d'une manière plus détaillée. V. Yaqout III. 454. IV. 103. Cette place n'a rien de commun avec Qaqola. D'après M. Schumann (p. 47) on doit la chercher à Java.

Sanfin. Comme les Adjâib citent ce pays en même temps que Lameri, Fansour et Qaqola (p. 66, 126) on doit le chercher à Sumatra. Mais sa situation m'est inconnue.

Je ne saurais non plus reconnaître:

Louleu bilenk, baie de la mer, aux bords de laquelle habitent les anthropophages, située d'ailleurs entre la terre de Fansour et celle de Lameri (p. 125). Il est bien certain que c'est une des baies de la côte occidentale de Sumatra, tandis qu'il est probable que le nom n'est qu'une corruption de Poulou Pinang [2]). On pourrait songer à la baie de Singkel ou bien à celle de Tapanouli, qui entre dans le pays des Battak, et qui est la plus grande baie de cette côte.

Al-Neyan. Les Adjâib contiennent sur cette île de nouvelles données, qui confirment l'opinion qu'on doit l'identifier à l'île de Nias, située vis à vis de la côte occidentale de Sumatra. Dulaurier (Journal Asiatique IVe serie. VIII. 200) jugeait cette conjecture très vraisemblable, à cause des communications de Soléiman et d'Edrisi. Le premier (Relation I. p. 7) nomme l'île une dépendance de l'île de Ramni (Sumatra), tandis qu' Edrisi lui assigne, sous le nom de Binoman et Binan (I. p 76) une situation au midi de l'île de Ramni.

Les données des Adjâib sont d'accord avec cette opinion. Après avoir parlé de Fansour et

---

des noms à l'identité de ces deux mers, et surtout de vouloir comme M. Dulaurier (J. As. 1847, p 249) que Magellan ait emprunté ce nom aux traditions géographiques arabes.

1) M. G. J Dozy l.l. a déjà fait la conjecture qu' Ibn Batouta aurait suivi »la route ordinaire par la mer de Java, soit par le détroit de Macassar, soit en passant au milieu des Moluques". La raison qu'il donne c'est que le passage par le détroit de Malaca est rendu impossible pendant une partie de l'année par des vents contraires. Il est d'avis qu'il faut chercher le pays de Thaouâlicy d' Ibn Batouta (p. 248) dans les îles Philippines.

2) Chez Eschelskroon. Sumatra. Haarlem, 1789. je trouve un cap Laboung loulou près de Natal.

de Lameri, ils disent que Neyan est situé à cent parasanges de la première ville, et dans *la mer Extérieure*. Comme nous connaissons maintenant la position de Fansour et de Lameri, cette mer ne peut être que la mer des Indes à l'occident de Sumatra. Quant à la distance entre Fansour et Neyan, il faut bien lire »cent milles" et c'est encore trop, puisque la distance de Baros à Nias est moins considérable. Mais ce qui surtout semble important, c'est que les Adjâib confirment les communications de Soléiman et d'Edrîsî concernant la coutume de cette île de tuer leurs ennemis pour en garder les crânes et qu'ils en parlent en des termes qui auraient pu servir encore il y a peu d'années. Car c'est à Nias et dans quelques autres petites îles côtoyant l'île de Sumatra que cette coutume a existé, comme on la retrouve encore à Bornéo, où elle est connue sous le nom de »koppensnellen" (attraper des têtes). Un auteur dans le Tydschrift van Ned. Indië (X, 178), qui a fait la description de l'île de Nias, parle de ses habitants de la manière suivante: »celui qui peut se glorifier d'avoir attrapé 10 à 15 têtes est un grand homme. Après en avoir détaché la chair, on suspend la tête à l'entrée de la maison.... La dot consiste en or.... quelquefois en têtes de mort." M. Maury (Bulletin de la société de géographie 1846. 215), qui lui aussi est d'avis qu'il faut identifier l'île de Neyan avec Nias, ne semble pas avoir connu cette coutume des indigènes, puisqu'il écrit que cet état d'hostilités perpétuelles (existant à Nias) expliquerait l'usage barbare que ces insulaires suivaient (selon Edrîsî) pour les mariages.

Edrîsî parle du bois de Brésil comme étant un produit de Neyan. On le trouve sur la côte sud-ouest de Nias. Le mot »Nian" enfin rend encore mieux le nom indigène de l'île, Poulou Niha (homme), que la corruption en Nias, actuellement en usage chez les Européens.

Aujourd'hui, les habitants de Nias ne sont plus anthropophages, mais il se peut bien que cette coutume ait existé du temps des Adjâib, à moins qu'on ne préfère admettre que la réputation d'antropophagie, propre aux habitants de Sumatra, s'est étendue aux indigènes de Nias, sans qu'ils l'aient méritée. (V. plus haut p. 237) [1]).

Mais je ne puis pas expliquer les contes des Adjâib sur le peu de valeur de l'or à Neyan, comparée à celle du cuivre. On ne trouve pas d'or à Nias. Peut-être que la réputation de richesse en or, dont jouissait Sumatra, aura fait naître cette légende. Du reste des fables analogues s'attachent aussi à d'autres pays. V. Dimachqî, trad. Mehren p. 225.

L'île de Nias (Darbend Nias) dont parle Rachedoudin (Yule. Journal Asiat. Soc. New Series. Vol. IV. 1870. p. 352) me semble identique à cette même île de Nias. M. Yule juge cette

---

1) C'est bien aux Battak et non pas aux habitants de Nias que se rapporte le récit d'Ibno-'l-Ouardî (Ed du Caire 1879. p. ٩٨) que des voyageurs racontent qu'on trouve dans les îles de camphre des anthropophages qui remplissent les crânes de ceux qu'ils ont tués avec du camphre et d'autres aromates et qu'ils les suspendent dans leurs maisons pour les vénérer. S'ils ont l'intention d'entreprendre une affaire, ils se mettent à genoux devant ces crânes pour les consulter.

Un récit du voyageur Nicolò Conti (XVième siècle V. R. H. Major. India in the fifteenth century. London. 1857. p. 9) dit expressément que les Batech habitant l'île de Sciamuthera gardaient les crânes de ceux qu'ils avaient tués comme des objets de grand prix. Il semble donc que chez les Battak, comme chez les Dajak de Bornéo, la coutume de prendre les têtes des ennemis tués a été né d'un sentiment religieux. M. G. A. Wilken (Het animisme. Indische Gids. 1884. II. p. 64. 70) a décrit un reste de ce culte chez les Battak en mémorant la coutume de tuer un garçon orphelin dont on prend la tête qui sert à faire le pangouloubalang, une espèce d'amulette. »Le but de la coutume de »koppensnellen" dit-il »c'est d'obtenir un esprit tutélaire dans l'âme du mort qui s'identifie avec le crâne."

conjecture peu probable, puisque, d'après lui, l'auteur arabe donne la description de la route de la Chine et que Nias n'est pas située dans cette direction. Mais la traduction que M. Yule a donnée (p. 350) me semble prouver que Rachedoudin donne en outre quelques communications concernant l'île de Sumatra, sans s'inquiéter rigoureusement s'il nomme d'autres lieux en dehors de cette route, puisqu'il cite aussi les royaumes de Sumatra e. a. Djâwa.

Au délà de l'île de Neyan on trouve 8 îles, les

Iles Beraoua, dans lesquelles je retrouve le groupe des îles Batou, qui consiste en quelques petites îles, dont 8 plus grandes que les autres, qui les environnent. Sur la plus grande on trouve le village de Boulouarou. Je préfère y reconnaître ces îles et non pas celle de Si Berout, une des îles Mentawei, puisque les habitants du premier groupe sont originaires de la partie méridionale de Nias, et qu'ils ont aussi l'habitude de tuer leurs ennemis pour avoir leurs crânes.

Serboza. Les Adjâib procurent des données très importantes concernant ce lieu, lesquelles me font conclure qu'il faut le chercher sur le Mousi ou la rivière de Palembang, surtout lorsqu'on les compare avec les récits des auteurs arabes et chinois.

Quelques récits des Adjâib peuvent s'appliquer à beaucoup d'îles de l'archipel indien, comme l'indication que Serboza se trouve sur le chemin d'Oman à la Chine, puisque le juif, voyageant d'Oman pour retourner à ce pays, visitait Serboza (p. 111), et le récit p. 190, qui prouve qu'il existait des relations entre Serboza et la Chine. Les singes et les crocodiles (p. 124, 158—160, 165) se trouvent aussi bien ailleurs qu'à Sumatra.

Mais le récit qu'on trouve page 176 fournit de précieuses indications. Il y est constaté que Serboza est située à l'extrémité de l'île de Lameri. Il nous faut donc chercher cette ville à Sumatra et, comme Lameri était située au nord de l'île, c'est au sud de Sumatra qu'elle se trouvait, et puisque Serboza était sur la route d'Oman à la Chine, au *sud-est*. La description de la rivière de Serboza dans les Adjâib est tout à fait applicable au Mousi, qui comme on le sait, se trouve dans la partie indiquée de Sumatra. »La baie de Serboza" — c'est l'auteur des Adjâib qui parle — »pénètre, dit-on, de cinquante pararanges dans l'île. C'est un fleuve beaucoup plus large que le Tigre à Basra; ses eaux sont douces comme celles du Tigre. Il n'y a point de baie plus longue dans toute l'île. Le flux s'y fait sentir de 12 en 12 heures." Le Mousi est la plus grande rivière de Sumatra et pénètre très en avant dans l'intérieur; le flux et le reflux s'y font sentir jusqu'à Palembang. Mais il y a plus encore. Les Adjâib relèvent une coutume très curieuse des habitants de Serboza: »la plupart de leurs maisons flottent sur l'eau, soutenues sur des pièces de bois, reliées ensemble en forme de radeaux. Lorsque le propiétaire se déplait quelque part, il peut changer de quartier." De nos jours encore on retrouve dans la ville de Palembang cette coutume de construire des maisons sur des radeaux qu'on déplace à volonté. La ville est formée en partie de maisons, bâties sur des radeaux, qui sont construits avec des poutres, liées entre elles par des bambous tressés. On attache ces »rakits" avec une corde au rivage, de sorte que les habitants peuvent changer de place, aussitôt qu'ils le désirent. (P. A. v. d. Lith. Nederl. Oost-Indië. p. 97. Radermacher, Sumatra, dans Verhandelingen Bat. Gen. v. K. en W. III. 1787, p. 92.) Il faut que la coutume de construire de telles habitations soit bien ancienne, puisque les annales chinoises de 1368—1643 (Groeneveldt p. 72, 73, 106) font mention de ce fait et à Palembang et à Ban-

jermasin (Bornéo). On ne peut pas songer à cette dernière ville, puisqu'elle n'est pas sur la route de la Chine, — ce qui oblige à repousser l'opinion de M. Sprenger (Reise-routen p. 85) d'après laquelle il faudrait chercher Serboza à Bornéo, — et par suite il ne reste qu'à admettre qu'elle se trouvait sur le Mousi.

Voyons maintenant, si les données des géographes arabes peuvent confirmer cette conjecture. Le passage de Yaqout (III, ٢٨, où l'on trouve la véritable orthographe سَرْبُزَة, confirmée par les annales chinoises) est très remarquable. Il nous apprend qu'on y faisait le commerce d'exportation du camphre, ce qui est un nouveau motif de chercher la ville à Sumatra. Selon lui, elle était située sur la ligne équinoxiale, ce qui n'est pas tout à fait juste. Mais sur ce point, Abou'l-feda (II. 2, 126) donne des indications plus précises. »On lit" dit-il »chez Ibn Saïd: Les îles du Ranidj (lis. Zabedj) sont célèbres par les récits des marchands et des voyageurs. La plus grande est l'île de Sarira (l. Serboza) qui a 400 milles de longueur du nord au sud, et environ 160 milles de longueur sur toute son étendue. Des bras de mer y pénètrent. Sa capitale Sarira est située en son milieu sur un estuaire et sur un fleuve. Sa longitude est 108° 30′ et sa latitude 3° 40′." Même en ne tenant aucun compte de la longueur donnée par Abou'l-feda, quoiqu'ici elle soit à peu près exacte, la latitude indiquée nous porte dans le voisinage de Palembang.

Le livre d'Abou'l-feda ne contient du reste sur ce sujet que très peu de chose d'important. L'auteur raconte (II, 26) sur l'autorité du Kitâb al-masâlik »que les navires qui mettent à la voile de l'île de Sarira, en se dirigeant vers l'est, du côté de la Chine, rencontrent au milieu de la mer des montagnes qui s'avancent dans l'eau à une distance de dix journées. Ces montagnes sont d'après la conjecture vraisemblable de S. Guyard (Abou'l-feda II. 2, 132) les portes de la Chine. Dans ce dernier passage Abou'l-feda nomme Serboza: l'île du Mahradj, (ou prince de Zabedj), et fixe, d'après le Qanoun, sa position à 1° de latitude et 140° de longitude, ce qui prouve de nouveau la confusion qui existe dans la détermination des lieux chez les Arabes d'après la longitude. Mais il raconte aussi que d'après Mohallabi l'île de Serboza est une des dépendances de la Chine. Ce récit est confirmé par les annales chinoises (Groeneveldt, p. 68) qui disent »San-bo-tsai.... in the time of the second Sung (960—1279) they brought tribute without interruption."

Yaqout parle encore ailleurs de notre île (I. ٩١), en disant que c'est de là que vient le camphre. Il écrit alors شُرْبُزَة, mais plus loin il donne, comme je l'ai déjà dit, la vraie leçon سَرْبُزَة. (Il faut corriger aussi سَرْبُزَة III. ٢٠٥ dans ce sens, et lire I. ٩١ lin. 11 الرابج au lieu de la leçon الرانج adoptée par Wüstenfeld, mais corrigée plus tard par lui. V. Yaqout V. 2).

La Relation ne contient pas d'autres données, lorsqu'elle parle de Serboza (I. 93). On remarquera pourtant qu'elle donne la superficie de l'île comme de 400 *parasanges*, tandis qu'Abou'l-feda est plus près de la vérité. Mas'oudi, qui parle aussi de Serira (I. 243), raconte qu'on trouve *aux environs* des mines d'or et d'argent. On trouve encore aujourd'hui de l'or en petite quantité au Rawas supérieur (branche du Mousi) mais surtout dans les hautes terres de Djambi, dans le Korintji, Limoun et Batang Asei. (Veth, Sumatra dans le Aardrijkskundig Statistisch woordenboek van Ned. Indië et Tijdschrift voor Ned. Indië VIII. (1846) 3 p. 336). Radermacher (Sumatra. p. 11) parle de mines d'argent, qu'on trouvait dans l'intérieur de l'île de Sumatra, mais qui n'étaient pas exploitées, parcequ'on n'y faisait pas ses frais. — Les notices d'al-Birouni, (Sprenger p. 88), quant à la longitude de Serboza, sont dif-

férentes de celles d'Abou'l-feda. Il donne pour Kilah Longit. 140° Latit. 11°. — Serboza. Longit. 147°. Latit-mérid. 1°. — Le *Mokthasar al Adjâïb* (Voir Excursion D) compte Serboza parmi les جزائر الرانج (Cod. s. p.) et nous y lisons seulement qu'on y trouve des pierres précieuses et des épiceries.

Mais il faut mentionner aussi quelques autres écrits qui donnent lieu à une confusion désespérante, puisqu'ils comptent une île, qui a presque le même nom que Serboza, parmi les îles situées près de la côte orientale de l'Afrique. Je ne vois pas d'autre moyen de résoudre cette difficulté, qu'en acceptant la conjecture de M. de Goeje (V. plus bas. Excursion E sur Kanbaloh), qu'il y a deux îles, qui auraient porté à peu près le même nom, et dont l'une (Serboza) serait Sumatra, et l'autre une île près de la côte orientale de l'Afrique. C'est donc de la dernière que Nowaïri aurait parlé (V. Excursion D), lorsqu'il place شربزه dans la mer des Zendjs (بحر صباحى), où l'on trouve aussi انْقُوجَه (l. انقوجه) ou Zanzibar. Dimachqi (trad. Mehren) a quelquefois d'assez bonnes données sur Serboza (pag. 22, deux fleuves de l'île de Serira, p. 199 et 204 Serira d'une circonférence de 1200 milles, contient beaucoup de villes, parmi lesquelles Serira est la plus célèbre: on y trouve la meilleure espèce de camphre). Mais ailleurs (p. 198) il est tout à coup parmi les îles du littoral de l'Afrique orientale, puisqu'il parle d'un canal, séparant les îles d'Angoudjeh et de Serira de l'île de Qomor. Comme il est vraisemblable que cette dernière île est Madagascar, ou une autre île près de l'Afrique orientale, il est impossible que l'auteur parle ici de Serboza à Sumatra; ou s'il avait véritablement cette île en vue, il n'en a que des idées très confuses, qui sont peut-être la conséquence de celles qu'on se faisait de la configuration de la côte d'Afrique. Ibn Saïd aussi a commis la même erreur, comme il paraît dans l'introduction d'Abou'l-feda CCCXVI et dans l'extrait suivant que je dois à M. de Goeje: 5me section. جزائر الرانج (lis. الرانج) واعظمها جزيرة سربزه ومدينتها سربزه وجزيره انقوجه لصاحبها من العَدَد والعُدَد ما يستطيل به فى اكثر الاوقات على جزيرة الرانج (جزائر الرانج .l)

En comparant tout ce qui a été dit plus haut, on en pourra conclure que les auteurs arabes contiennent beaucoup de détails propres à confirmer la conjecture, qu'il faut chercher Serboza à Sumatra, et qu'on ne trouve rien de sérieux qui s'y oppose. Sprenger (Reiserouten p. 88) n'était pas si loin de la vérité, lorsqu'il pensait à Bornéo, et Reinaud (Relation II, note 169) donnait une preuve de sa sagacité ordinaire, en disant qu'il fallait probablement penser à Sumatra. Malheureusement il ne donnait pas de preuves. Dulaurier (Journal Asiatique 1846. VIII. 211) était aussi d'avis qu'il fallait la chercher dans une des îles situées près de Java, mais il se trompait lorsqu'il nommait cette île Banka.

Les preuves que j'ai alléguées sont confirmées sur tous les points par les annales chinoises, publiées par M. Groeneveldt. Les plus anciennes (502—506, p. 60) nomment Kandali comme une île dans les mers du Sud. D'après les Chinois, cet empire doit être cherché près de Palembang. Kandali est nommé plus tard Sam bo-tsai (p. 68).

L'empire de Sam-bo-tsai est cité dans les annales qui sont de même âge que les Adjâïb (960—1279). Il se trouvait près de Palembang. C'est ce qui ressort des annales ultérieures, qui disent (p. 71) que le nom de Sam-bo-tsai a été changé en Ku-kang, (»At that time, Java

had completely conquered Sam-bo-tsai, and changed the name to Ku-kang"), qui est encore le nom chinois de Palembang (p. 73). La situation de Sam bo-tsai est donnée comme étant entre Cambodge et Java, à une distance de 20 jours de Canton par un vent favorable (p 63) et de 60 jours de Cham-chou par un vent contraire (p. 64). Plus loin (p. 73) il est dit que Kukang — autrefois Sam-bo-tsai —, était située près de Java, ayant cette île à l'orient et Malaca à l'occident, et qu'on y trouve des maisons flottant sur l'eau. Enfin elles font plusieurs fois mention du camphre, comme article d'exportation, et d'huile de camphre et de camphre Baros (p. 66, 69).

Le nom de Sam-bo-tsai [1]), (M. Groeneveldt l'a remarqué p. 62, 76) rend exactement en Chinois le son de Ser-bo-za. Ce nom est donc porté par Palembang jusqu'en 1377.

L'histoire concernant les enchantements des crocodiles, pour qu'ils ne blessent plus personne, racontée par les Adjâib (p. 158—160), est très bien à sa place dans une île de l'archipel indien. On sait que beaucoup de tribus dans l'archipel indien vénèrert les crocodiles, puisqu'ils pensent que les âmes de leurs ancêtres demeurent dans ces bêtes, qui depuis ne font plus de mal aux indigènes. Telle est la croyance des Javanais, (Bijdragen tot de kennis der Nederl. en vreemde koloniën 1844, 384), et des Malais de Sumatra (Mohnike, Bangka und Palembang p. 176), etc. M. G. A. Wilken en a rassemblé une foule d'exemples dans son étude sur l'animisme. (Het animisme bij de volken van den Indischen Archipel dans le Indische Gids. 1884. II. 992).

Pour conclure: Sam-bo-tsai ou Serboza était situé sur le Mousi, sur ou près de l'emplacement de Palembang. La leçon ordinairement suivie de Serira n'est pas la bonne: il faut lire Serboza.

Mr. le Révérend S. Beal a eu la bonté de me communiquer la note suivante, tendant à prouver que Shi li-fo-tsai — port important visité par les pèlerins Bouddhistes dans l'année 672, situé sur la route de la Chine aux Indes et près de l'équateur — était le même lieu que Sri-bhô-ja, nom qui offre une analogie frappante avec Serboza. D'après lui, ce Sri-bhô-ja serait identique avec San-fo-tsai, et il faudrait le chercher près de Palembang.

---

1) On pourrait croire, à cause de la conformité du son, que Sam-bo-tsai était le Cambodge. Mais les annales distinguent nettement entre ces deux pays, lorsqu'elles font le compte des pays dépendant de la Chine Annam, Champa, *Cambodge*, Siam, Java, Liou-kiou, *Sam-bo-tsai*, Brouni (p 69) et lorsqu'elles parlent de Sambotsai comme dépendance rebelle, tandis qu'elles parlent du Cambodge comme d'une province tranquille De plus, la situation donnée par les annales à Sambotsai entre le Cambodge et Java exclut l'idée que ces deux pays soient identiques.

Il est bien curieux d'observer qu'on trouve dans les annales javanaises (Babad tanah djawi Ed. J J. Meinsma p 27) un certain Kjahi (vénérable) Sam-bo-dja ([illegible]), nommé comme serviteur d'un roi de Balambangan (vers la fin du 14me siècle) Faut-il croire que ce nom indique que l'homme venait de Sam-bo-dja, ou Palembang?

Some remarks respecting a place called Shi-li-fo-tsai frequently named in the works of the Chinese Buddhist pilgrim I-tsing Circ. 672. A. D.

The general form used by I-Tsing for representing this place phonetically is 室利佛逝 Shi-li-fo-tsai. (*Kau-fa-ko-sang.* 上 fol. 7 a). He also uses 尸利佛遊 (the last symbol being perhaps a mistake for 逝, or being phonetically equivalent to it.) He calls it sometimes, *a country* 國; and sometimes, *an island* 洲. (*Nan-hai-khi-kwei*, k. 1. fol. 3. a.).

These symbols are restored by Stas. Julien (*Méthode pour déchiffrer* n°. 299) to Çrî bhodja.

I shall adopt the spelling Śribhôja, agreeing as I do with the correctness of Stas. Julien's restoration.

I think there are reasons for placing this country, or island [1]), on the East coast of Sumatra, and near Palembang, or, on the Palembang River.

First, however, it is well to observe that in I-tsing's time i. e. A. D. 671 the southern route to India viâ Tonquin, Condore, Cambodia, *Sribhôja*, Quedáh, and thence either to Tamaralipti or to Nágapatam and Ceylon, was commonly used. How long before his time we can only surmise; perhaps Fa-hian (circ. 412 A. D.) returned from Ceylon by this route.

Of all places by this route named by I-tsing, S'ribhôja appears to have been the most frequented by merchants, and by Buddhist priests or pilgrims.

For example I-tsing tells us of a Chinese priest *Hiouï-Ta*, a man of high family, who accompanied an Envoy in a Persian ship and remained six months at S'ribhôja studying the Śabdavidyâ. So also Shen-hing went to S'ribhoja where he died. So also Wu-king. a. o. (Journ. R. As. Soc. Vol. XIII. part IV. p. 560).

We have reason therefore to suppose that this place, or country, was a centre of commerce and also of religious propagandism in the days of I-tsing.

I will now notice the important statement found in I-tsing's work the *Nan-hai* a. o. k. 1. fol. 3 a. He is speaking of the ten islands of the Southern sea, he says there are »ten or so", he actually names *eleven*, in this order.

»Proceeding from the west and counting these countries, they are as follows: (1) Po-lu-sse-chow; (2) Mo-lo-yau-chow; which is the same as the present Shi li-fo-yaü-kwo; then (3) Mo-ho-sin-chow; (4) Ho-ling-chow; (5) Tan-tan-chow; (6) Pan-pan-chow; (7) Po-li-chow; (8) Ku-lun-chow; (9) Fo-tsai-po-lo-chow; (10) Ho-shen-chow; (11) Mi-kia-lan-chow, and several other little islands (chow), which I am not able to speak of"

This is I-tsing's account of these islands (chow 洲) of the Southern sea.

It is plain that the Po-lu-sse island, which comes first, is on the western coast of North Sumatra, in some chinese geographical works this part of Sumatra is called Po-ssü; so called because as Dr. Bretschneider (*Knowledge of the Chinese and Arabs.* p 16) has observed »the Persians carried on a great trade with Sumatra and probably had colonies there." I

---

1) It is called an *island*, because it was thought to be separated from the Northern part of Sumatra by the sea. Compare the island of Sarbaza and also of Al-Rāmi.

assume that this is the same as the *Basma* of Marco Polo (Yule M. Polo. II. p. 281), the *Pases* of the Malays, and the *Pacem* of the Portugese.

The next island named is *Mo-lo-yau* which, he says, is the same as the *Shi li-fo-yau* country, that is, as *S'ribhôja.*

This is an important statement, because Col. Yule (*M. Polo.* II. p. 261.) has given good reasons for supposing the Malaiur of Marco Polo (which certainly corresponds with the *Mo-lo-yau* of I-tsing) to be the same as Palembang. Marco Polo says »After going 60 miles and again about 30 more, you come to an island which forms a kingdom and is called Malaiur. The people have a king of their own and a peculiar language. The city is a fine and noble one, and there is a great trade carried on there. All kind of spicery are to be found there, and all other necessaries of life".

Here we have a description of S'ribhôja, for Marco Polo calls it, as I-tsing does, first an *island*, then a kingdom, so I-tsing says the island of Mo-lo-yau, the same as the present kingdom of Shi-li-fo-yau, but secondly, the chief city is described by Marco Polo, »as a fine and noble one with a great trade;" this is precisely what the records of I-tsing convey; it was evidently, as I have said before, »a great centre of commerce."

If then, as Col. Yule supposes, Malaiur be the same as Palembang, we have the statement of I-tsing to show that S'ribhôja is the same as Mo-lo-yau, i. e. Malaiur, and therefore S'ribhôja is also Palembang.

But, again; there is a remark made by I-tsing in the *Nan-hai.* K. III. fol. 24. b. that at S'ribhôja in the middle of the 8th month and also in the middle of spring, the Sun casts no shadow at noon. The time denoted refers to the spring and autumn equinoxes; so that we gather that S'ribhôja was near the equator, or immediately upon it. This answers to the situation of Palembang which is about 3° south of the line.

Again I-tsing tells us (*Kau-fa-ko-sang* 下. fol. 17. b) that he was just embarking for Kwang-chow (Canton) in a ship at the mouth of the »Fo-shai river", (that is, of the S'ribhôja river) when the Captain hoisted his sail and he was left behind.

This shews that S'ribhôja was situated on a river, called by its own name. Can this be any other than the Palembang river?

Again there is frequent notice in Chinese geographical works of a place called *San-fo-tsai;* this can hardly be the same as the Arabian Senéf, which seems rather to indicate Champa: but it is very problably only another form of *Shi-li-fo-tsai* i. e. S'ribhôja; or it is possible that it denotes *San* or *Sambhoja* i. e. the united Bhojas; just as we have the Samvrijjis, in Buddhist history, denoting the »*united* vrijjis"; this is not improbable moreover inasmuch as I-tsing sometimes speaks of »Bhoja" only, and not S'ribhôja. Is it possible that S'ribhôja was the capital of the Sambhôja districts?

Lastly in »Notes and queries on China and Japan" (Vol III. n°. 6. p. 92), Mr. George Phillips remarks that the country *San-fuh-chai* is Jambie in East Sumatra, now known by the name of Kew-kiang.

This has been also noted by M. Groeneveldt, and there can be little doubt that if Sam-fo-tsai is the same as Kew-kiang or Kow-kong, that this represents Palembang. So again it seems evident that S'ribhôja was situated on the site, or, near the site, of the present Palembang.

With respect to the island called Sarbaza dependent on the Mahârâja of Zabej, I will express no opinion, as I am not an Arabic scholar. But from a kind communication made to me by Col. Yule, I should think that Sarbaza and S'ribhôja were identical.

S BEAL.

Prof. of Chinese U. C. London.

Maït. Il faut bien distinguer entre al-Mâbed (الماىد) de la Relation (p. 31) et l'île de al-Mâid (المائد) d'Edrisî (I. 89) d'un côté, et Mâbit (مايط, مابط, ou مائط) d'Ibn Khordadbeh (p. 66. 201) et Maït (مايط, مىط) d'Edrisî (I. 81. 82). Peut être faut-il chercher le premier pays dans la Cochinchine ou en Annam, (Reinaud dans Relation II. note 70), tandis que le pays cité en dernier lieu se trouve dans l'archipel indien. Avec M. de Goeje il me semble vraisemblable qu'il est identique au pays mentionné par Nowaïri sous le nom d'al-Mâund المائد (V. Excursion D.), et placé par lui dans la mer Larewi. Dans ce cas, il faudrait lire mer de Lâmeri. Ce même auteur parle peut-être encore une fois de ce pays en le citant comme produisant العود المطاوى ou العود المائطى, l'aloès de Mând. Le Mânid (مانذ) de Yaqout (IV, ٣٩٩) est sans doute le même pays.

On cherchera donc ce pays dans l'archipel indien; et je crois qu'on trouvera très probable la conjecture que le Maït (مايط), dont parlent les Adjâib (p. 102), et auquel ils assignent une position voisine de Senf et de Serboza est bien la même contrée.

Pour déterminer autant que possible la situation de notre île, il faut commencer par fixer celle de l'île de Tyouma (ىيومه, lis. تيومه), puisqu' Ibn Khordadbeh rapporte que cette île était située à gauche de Maït, — partant pas très éloignée; ce qui résulte aussi de la description d'Edrisî disant que l'île de سومه ou شومه (lis. تيومه) était à gauche de Maït à une distance d'une journée. D'après ces deux auteurs elle produisait du bois d'aloès et du camphre, et était située à 5 journées du Khmer. Ibn al-Fakih (Bibl. geogr. V. ١٢) parle de la même île, lorsqu'il écrit Betoumah, بتومه: il dit qu'elle contient de l'eau douce et qu'il y a une distance de 10 jours entre Kalah, Tyouma et Kedrendj, répétant en cela les indications de la Relation I. p. 18. M. M. Sprenger (Reiserouten, p. 89), Yule (Proceedings R. Geogr. Society 1882. p. 656) et de Goeje (Ibn al-Fakih l. l.) s'accordent à penser que c'est l'île de Timoan, ou plutôt Tiyuman située près de la côte orientale de la péninsule malaie [1]). Cette île paraît dans la liste des pays relevant du royaume javanais de Modjopâhit (Journal asiatique. Juin 1846. p. 555) sous le nom de تيومن, et elle est citée par H. v. Linschoten (Reisgeschrift van de navigatie der Portugaloysen. Amsterdam 1595. p. 51) sous le nom de Tymon comme point de répère sur la route de Macao („Poulou Tymon, 2½°/₀ latit. d. nord, ayant de l'eau douce qu'on trouve au nord de l'île, où les navires abordent pour la chercher.") Si nous admettons cette hypothèse — et je n'en sais pas d'autre qui soit plus probable — il faut expliquer qu'on y trouvait du camphre, en admettant que les navires allaient chercher là le camphre exporté de Sumatra,

1) L'opinion de Reinaud (Relation LXXXVII) qu'il faut adopter la leçon de la Relation, Betouma (بتومه), qu'on doit expliquer ce nom par Beit-Touma, ou maison de St. Thomas, et admettre l'identité de cette ville avec San-Thomé est insoutenable. Elle a été réfutée par M. Pijnappel. (Bijdragen taal- land- en volkenkunde III. 7 p. 147).

sans qu'il soit besoin d'expliquer ce fait en adoptant la conjecture que le camphrier était un produit de l'île, ce qui ne semble nullement avoir été le cas.

Ce point gagné, il y a de très fortes raisons pour admettre la conjecture de M. Sprenger (Reiserouten. p 89), qui identifie Mâbit ou Mâit avec l'île de Bentan (Bintang) dans l'archipel de Rhiouw, près de Sumatra. Il se pourrait que مانط ou مابد ne fût qu'une prononciation altérée de Bintang. La distance entre Bentan et Timoan peut être parcourue dans une journée: cette île est située à gauche de Bentan, et l'on peut admettre que Bentan ait été un point de répère sur la route de Java à la Chine, suivie par Ibn Khordadbeh, puisqu'elle l'a été pour Marco Polo, lorsqu'il allait de Locac à Java. (M. Polo. II. p. 261) L'île de Bentan contient de l'eau douce et les autres produits cités par Edrîsî (du sucre(?), du riz, des noix de coco), hormis toutefois des pêcheries de perles dont je ne trouve aucune mention, quoique l'huître perlière se trouve dans l'archipel indien [1]), et qu'il y ait des pêcheries dans la partie orientale de cet archipel. L'izar qui, d'après cet auteur, était le costume ordinaire des habitants de Mâït, se retrouve dans le sarong, vêtement des Malais qui habitent l'archipel. Les Adjâib enfin assignent à l'île de Mâit une position qui n'est pas trop éloignée de celle de Bentan: voisine de Serboza et de Senf.

Mais malgré ces preuves, dont je ne nierai pas l'importance, j'hésite encore, et je suis d'avis qu'une autre île aussi pourrait être prise en considération. Les annales chinoises de 1436 (Groeneveldt. p. 79) nomment une île May-i-tung, située à l'ouest de l'île de Blitong. Les habitants de cet île portaient des robes longues et des sarongs de différentes couleurs. Elle produisait e. a. du coton et des cotonnades ornées de fleurs (flowered coton-cloth).

On ne peut nier que le nom de cette île ait beaucoup de ressemblance avec le Mâit d'Edrîsî: les sarongs aussi peuvent servir peut-être comme indication, quoiqu'il faille observer que ce vêtement est porté presque partout dans l'archipel [2]).

Il me semble hors de doute que May-i tung est l'île de Bangka, à cause de la position que lui assignent les annales chinoises, à l'ouest de Blitong. M. Groeneveldt est du même avis, mais sans qu'il lui ait été possible d'identifier le nom. On me permettra de présenter une conjecture qui peut-être est un peu hasardée, mais que j'ose soutenir. Je suis d'avis que les noms May-i-tung et Mâit ont été une corruption de »Muntoq", le nom du chef-lieu de l'île. Ce nom est ancien. Les Anglais ont voulu le changer (1810) en Minto, en l'honneur du Gouverneur-Général des Indes anglaises Lord Minto, sans pourtant y réussir. Les diverses manières d'écrire le nom de l'île chez les géographes arabes (al-Mânid, Mânt, Mabit) peuvent s'expliquer par le nom indigène, tandis que celui de Mâit serait pris de sources chinoises.

La position de Bangka n'est pas non plus incompatible avec la situation de Mâit suivant les

1) Il faut observer qu'Edrîsî ne nomme pas les pêcheries de perles la première fois qu'il cite les produits de Mâit: c'est seulement en les répétant quelques lignes plus bas qu'il ajoute ces pêcheries.

2) Il y a aussi à observer un rapprochement curieux entre le Manid de Yaqout et May-i-tung. Cet auteur raconte que le pays exporte »ثياب كتان رقاق صفاق" littéralement »des lins fins et épais." On sait que May-i-tung exportait du coton et des cotonnades. Yaqout s'est-il trompé en écrivant كتّان lin, au lieu de قطن coton? On avouera que la méprise était facile V. Bunsen. Aegyptens Stelle i. d. Weltgeschichte. Hamburg. 1845. II. 614. Il est regrettable que Yaqout ne donne pas d'autres particularités sur le pays, et ajoute seulement que c'est une ville maritime.

géographes arabes. La seule difficulté c'est qu'Edrisî affirme qu'elle était située à une journée de Tyouma, tandis que Tiyuman est plus loin de Bangka. Mais Edrisî raconte aussi que Mâit était tout près de l'île de Djaba (Java), ce qui n'est pas le cas avec Bentan. D'après cet auteur, Mâit était sous la dépendance du roi de cette île: Bentan et Bangka étaient toutes les deux sous la domination de Madjapâhit. (Journal Asiat. Juin 1846. l.l.). Bangka aussi est sur la route de Java au Khmer: la position de Mâit selon les Adjâib peut se rapporter et à Bangka et à Bentan, et les deux îles ont des produits analogues.

Qu'il faille chercher Mâit dans Bentan, ou dans Bangka, ou ailleurs, il me semble toutefois hors de doute qu'elle était située dans l'archipel indien. Mais les Adjâib racontent une histoire d'un oiseau, qui se trouvait dans les parages de cet île, et qui ne se retrouve nulle autre part, si du moins on se tient à la lettre du récit. En tenant compte des exagérations et des mal-entendus que les on-dit des voyageurs entraînent si souvent, il sera peut-être possible de déterminer l'espèce de l'oiseau. Il me semble que c'est le maléo, dont parle A. Russel Wallace (The malay archipelago. London. 1869. I. p. 415) »In the months of August and September, when there is little or no rain, they come down in pairs from the interior to this or to one or two other favourite spots, and scratch holes three or four feet deep, just above high-water mark, where the female deposits a single large egg, which she covers over with about a foot of sand and then returns to the forest. At the end of 10 or 12 days she comes again to the same spot to lay another egg, and each female bird is supposed to lay 6 or 8 eggs during the season. The male assists the female in making the hole, coming down and returning with her. .... After the eggs are deposited in the sand they are no further cared for by the mother. The young birds on breaking the shell, work their way up through the sand and run off at once to the forest; and I was assured that they can fly the very day they are hatched." Le maléo se trouve à Celebes, et non pas à Bangka, mais il faut observer que les Adjâib disent que cet oiseau vit *dans les parages* de Mâit, et nullement dans l'île même, ce qui rend encore plus probable que l'histoire de cet oiseau ait été mutilée de manière à ne pas s'y reconnaitre. Mais si l'on veut comparer la description des Adjâib avec celle de M. Wallace on trouvera quelques traits communs.

Il existe une lacune dans les Adjâib, de sorte qu'il est impossible de décider si la description de l'île, citée p. 108 se rapporte à Mâit. L'énumeration des produits qui s'y trouvent semble indiquer cet île: le coton (V. plus haut p. 254), et le miel, qui est un des produits les plus importants de Bangka. Mais on n'y trouve pas d'or, et le récit, touchant la difficulté d'aborder à cette île ne peut nullement se rapporter ni à Bentan ni à Bangka.

Kalah. La question de savoir quelle a été la situation précise de cette place me semble pour le moment très difficile à resoudre. Il est vraiment bien curieux qu'il ne reste presque pas de traces d'un port qui sans doute a été autrefois très important, puisqu'on le trouve cité à plusieurs reprises dans les écrits arabes et chinois. Les écrits malais que j'ai pu consulter n'en parlent pas.

Les Adjâib n'en disent pas grand-chose. Ils nomment Kalah en même temps que Fansour, Lâmeri, Qaqola et Sanfîn et citent ses habitants comme anthropophages (p. 126). Un peu plus loin ils racontent qu'un vaisseau a fait le voyage de Kalah à Chihr dans 41 jours (p. 130) ou dans 48 jours (p. 182), et qu'il y a 120 zams de Kalah à Serboza (p. 176). Cette dernière

distance semble peu exacte, car si l'on admet, comme tout semble le prouver, que Kalah était situé soit sur la prèsqu'île de Malaca, soit à Sumatra même, une distance de 600 ou tout au moins de 360 lieues (V. Glossaire sous زام) est trop grande. Il faut lire avec M. de Goeje ثمانية وعشرون au lieu de مائة وعشرين et admettre une distance de 28 zam, soit de 140 ou 84 lieues.

Avant d'essayer de fixer la position de Kalah je commence par donner les extraits suivants des géographes arabes.

Soléiman (Relation I. p. 17). Des Landjebalous (Ladjâbalous) les navires mettent à la voile pour Kalah-Bar. C'est une dépendance du Zabedj [1]), située à droite des provinces de l'Inde. La région entière obéit à un seul roi. L'habillement des habitants consiste dans le pagne: grands et petits, tous portent un simple pagne. Les navires trouvent dans le Kalah-Bar de l'eau douce provenant de puits. La distance entre Koulam et Kalah-Bar est un mois de route. Il y a 10 journées entre Kalah-Bar et Tiyuman (Betoumah). Et plus loin, p. 20, il raconte qu'il existe une île appelée Malhan entre Serendîb et Kalah, où il y une peuplade noire et nue, qui mange la chair humaine.

Abou Zéid (Relation I. p. 93). Le roi du Zabedj compte parmi ses possessions l'île de Kalah située à mi-chemin entre la Chine et l'Arabie. Sa superficie est à ce qu'on dit de 80 parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du sandal, de l'ivoire, de l'étain (plomb alcaly), de l'ébène, du bois de Brésil, des épiceries de tous les genres. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l'Oman et de là partent les expéditions pour le pays des Arabes."

Ibn Khordadbeh (p. 268). De Lukhbalous (Ladjâbalous) à l'île de Kalah 6 journées de navigation. Cette île appartient au Djaba de l'Inde. Elle renferme des mines d'étain al-caly et des plantations de bambou. A gauche et à 2 journées de Kalah est l'île de Balous habitée par des anthropophages. Produits: camphre excellent, bananes, cocotiers, canne à sucre. Deux paras. plus loin est l'île du Djaba.

Ibn al-Fakih (p. ١٢) ne fournit par de nouvelles données, puisqu'il n'a fait que copier une partie des récit de la Relation (II. p. ١٨).

Mas'oudi. I. 340. (V. aussi p. 330.) La quatrième mer est celle de Kalâh-Bar, c. à. d. mer de Kalah. Comme toutes les mers qui ont peu d'eau, elle est dangereuse et d'une navigation difficile. On y rencontre beaucoup d'îles et de sour, (plur. sarair), qui est le point de jonction de 2 detroits ou canaux. La cinquième mer, nommée mer de Kerdendj, renferme aussi beaucoup d'îles, où se trouve le camphre et l'eau de camphre. Elle n'est pas riche en eaux, bien que la pluie n'y cesse presque jamais. Parmi les insulaires il y en a qui sont appelés Al-Fendjab; ils ont des cheveux crépus et des figures étranges. Montés sur leurs barques, ils vont attendre les vaisseaux qui passent dans leurs parages et lancent sur eux des flèches empoisonnées Entre le pays qu'ils habitent et le territoire de Kalah il y a des mines de plomb blanc et des montagnes qui renferment de l'argent. Cette contrée possède aussi des mines d'or et de plomb, mais dont l'exploitation offre de grandes difficultés. La mer de Senf est contiguë à celle de Kerdrendj. On y trouve l'empire du Maharadj.

Edrîsî (I. p. 79 s. s.). De l'île de Liankialious (Ladjâbalous) à l'île de Kalah 5 journées.

1) Cela ressort de la comparaison du récit d'Ibn al-Fakih (وهى من مملكة الزابج) p. ١٢.

Kalah est très-grande: là demeure un roi qu'on nomme le Djaba, ou prince indien. Il y a dans cette île une mine abondante d'étain Le vêtement des habitants est la tunique, elle est de même forme pour les hommes et pour les femmes. L'île produit le rotan et d'excellent camphre. Dans le voisinage de cette île sont celles de Djaba, de Selahat et de Heridj

Yaqout. (II p ٤٥٤) Kalah est une station pour navires, à mi-chemin entre l'Oman et la Chine Les navires passent Serboza du côté de l'orient, et Serendib. Ailleurs (IV p ٣٥٢) il répète ces indications et ajoute que le pays se trouve sur l'équateur.

Dimachqi (trad. p. 208) cite la mer de Kalah, appelée ainsi d'apres l'île de Kalah avec une capitale du même nom, la plus grande des quatre villes qui y sont situées. Pag. 208. L'île de Kalah est bien périlleuse à aborder; sa longueur est de 800 milles sur une largeur de 350. Elle contient les villes de Fansour, de Djaouah, de Helâbir (Malâiour), Lâwezi (Lameri) [1]) et Kalah. Il y a des éléphants, introduits du continent, qu'on élève et qu'on dresse pour les rois du pays Et enfin (p. 229) il cite parmi les villes, situées au bord de la mer de Maharadj et vers le nord. Kalah, Laréwi, Maharadj et Balhour.

Kazwînî II, p ٣٨ raconte que Kalah est situé à mi-chemin entre l'Oman et la Chine et juste sur l'équateur, de sorte qu'un objet ne jette pas d'ombre à l'heure du midi. Il s'y trouve beaucoup de bambou qu'on exporte à l'étranger. Plus loin, p. ٩٦. Une grande ville, avec beaucoup de jardins: c'est un lieu de rencontre des Brahmanes savants. C'est le premier pays de l'Inde qu'on rencontre pendant le voyage à la Chine. Les vaisseaux ne peuvent aller plus loin: s'ils osent s'y aventurer, ils font naufrage. Il y a une citadelle, où l'on fait les sabres al-qala'i, qui sont les anciens sabres indiens: on ne les trouve nulle part ailleurs Son roi est sujet du roi de la Chine: sa qiblah est vers ce roi, et il suit en tout ses commandements L'obéissance au roi de la Chine lui porte bonheur; et la désobéissance lui est néfaste [2]). Entre Kalah et la Chine il y a une distance de 300 parasanges.

Abou'l feda II. 2. p 131 D'après le Qanoûn et l'Atwâl 130° de longit. et 8° de lat., au sud du premier climat, dans la mer de l'Inde. C'est le port de toutes les régions situées entre l'Oman et la Chine. On en exporte l'étain qui porte son nom Mohallabi dit: l'île de Kalah est dans la mer de l'Inde. Il s'y trouve une ville prospère, habitée par des Musulmans, des Hindous et des Persans On y remarque des mines d'étain, des plantations de bambous et des camphriers. Vingt madjras la séparent des îles du Mahradj.

Ibno'l Ouardi: l. l. p. ٩٧ ne donne pas d'indications importantes, puisqu'il répète que c'est une grande île avec des arbres, des rivières et des fruits, où demeure un roi des Banû Djâba al Hindi. Il y a des mines d'étain et des camphriers qui ressemblent à des saules et donnent de l'ombrage à 100 hommes ou plus, comme aussi des bambous. Il nomme ensuite l'île de Djaba avec un volcan, habitée par des hommes, qui ont des visages roux et des poitrines couvertes de poils.

---

1) Il me semble évident que ce Lâwezi comme aussi le Larewi de Nowairi n'est qu'une erreur pour Lameri, puisqu'on ne peut pas songer ici à *la mer de Lâr*. Compar la liste d'Ibn Saîd p. 258

2) On ne comprend pas bien comment l'auteur de »Ceylon; a General Description of the Island" (cité par M E. Forchhammer· Notes on the early history and geography of British Burma. II. Rangoon 1884 p 15) ait pu dire »Ibn Mulhalhal and Ibn el Ouardi say Kalah was the only place in the world where tin or lead was found, and Kazwini, quoting the first-named Arabian, remarks Kalah was the first Indian town reached on the overland route from China by Siam. It produced tin and was subject to the king of Siam."

Ibn Sa'îd. Je dois à M. de Goeje l'indication du passage suivant: وفى الركن الشرقى الجنوبى مدينة كلة وهى مشهورة على السن المسافرين واليها ينسب القلعى (القلعى) المفضّل فى عوده (lis. جوده) طولها مائة واربع وخمسون درجة واثنتا عشرة دقيقة وفى الجانب الشرقىّ الشمالى مدينة ملاير وهى مشهورة مقصودة وطولها مقارب لطول كلة وعرضها مقارب لعرض لامرى كلّ مدينة من المدن التى ذكرت فى هذه الجزيرة على جون٭

D'après cet extrait Kalah, bien connu des voyageurs et situé dans le coin sud-est, exporte de l'étain excellent. Longit. 154°12'. Du côté du nord-est se trouve Malâiour, bien connu et visité, à peu près à la même longitude que Kalah. Le pays de Malâiour est près de Lameri. Toutes les villes mentionnées dans cette île (Lameri, Fansour, Djâoua, Kalah, Malâiour) sont situées dans un golfe.

Nowaïri (V. Excursion D). Mer de Larewi (Lameri), est formée des mers de Kalah, de Djaouah et de Fansour. Le pays de Kalah avec les villes Fansour, Malâiour, Larewi (Lameri) et Kalah.

Quoique le Mokhtasar Adjâib (V. Excursion D) ne présente pas beaucoup de données importantes, parce qu'on retrouve ce récit soit chez Ibn Khordadbeh (Mokht. p. 23), soit dans la Relation (Ibid. p. 25), on y remarquera néanmoins ce fait intéressant qu'il place l'île de Balous non pas à gauche de Kalah comme Ibn Khordadbeh, mais à droite.

D'après ces données, je crois qu'on ne commettra pas une grande erreur en admettant qu'il faut chercher Kalah soit sur la péninsule de Malaca, soit sur l'île de Sumatra. Reinaud (Relation I. LXXXV) en parlant de Kalah-bar, qu'il semble considérer comme un autre pays que Kalah, a énoncé l'opinion que le premier serait le pays de Coromandel. Son argument qu'il y aurait quelque ressemblance entre Tchola-mandalam ou pays de Tchola (Coromandel) et Kalah n'est pas très fort, l'opinion même est réfutée par la distance donnée par Soléiman: 30 jours de Koulam, et 10 de Tiyuman (V. plus haut p. 253), qui exclut tout-à-fait le Coromandel.

Il me semble que Kalah et Kalah-bar sont identiques. La Relation même nous explique que Kalah-Bar est la côte et le pays de Kalah. Ibn Khordadbeh, qui prend ici la même route que la Relation dit que les navires, quittant Ladjâbalous arrivent à l'île de Kalah, et Soléiman dit la même chose de Kalah-Bar; ce dernier navigateur raconte que Kalah-Bar était une dépendance du Zabedj, et d'après les autres auteurs cités plus haut, c'était aussi le cas de Kalah.

En parlant de Kalah dans l'Introduction de la Relation (I. p. LXI) Reinaud était d'avis qu'il fallait chercher cette place à Ceylan et qu'elle ne serait autre que Pointe de Galle. Cette opinion (sur laquelle il est depuis revenu V. Abou'l-feda. Introduction p. CDXIV CDXVIII, mais qui est encore partagée par Sir E. Tennent. V. Forchhammer l.l. p. 12) [1], ne s'accorde pas avec les données des auteurs arabes. En plaçant Kalah sur Ceylan, on ne peut pas s'expli-

1) Dulaurier, Journ. Asiat. Août-Sept. 1846 p. 209 a défendu la conjecture que Kalah se trouvait à Ceylan en alléguant Cosmas qui dit que cette île était l'entrepôt des productions de l'Inde, de l'archipel indien et de la Chine. Comme Abou-Zéid raconte que Kalah fournissait quelques produits que d'après Cosmas on venait chercher à Ceylan, Dulaurier pensa que Kalah se trouvait dans cette île. Mais il est très possible — et même probable — qu'il existait encore d'autres entrepôts, et puis Dulaurier ne dit pas que Cosmas parle de l'étain parmi ces produits.

Un autre argument semble au premier abord plus important. D'après Yaqout et Kazwini, Kalah était

quer l'île de Malhan (Relation) ou de Halhan (Mokhtasar) située entre Serendib ou Ceylan et Kalah, ni les anthropophages qui demeurent dans cette île. La distance donnée entre les Ladjabalous et Kalah d'une part, ainsi que celle entre cette ville et Koulam d'autre part excluent l'île de Ceylan. Il faut aussi remarquer que les auteurs cités prennent leur cours de l'occident vers l'orient et puisqu'ils passent les Ladjabalous avant d'arriver à Kalah, il faut donc que ces îles se trouvent à l'ouest de cette ville. Les nomenclatures de Nowaïri, d'Ibn Saïd et de Dimachqî qui citent Kalah tout d'un trait avec des pays situés à Sumatra (Lâmeri, Djâoua, Fansour) ne semblent pas pouvoir se rapporter à Ceylan, non plus que la suprématie de Zabedj et le nom du roi »le Djaba de l'Inde". On ne sait pas que Ceylan ait été sous la domination chinoise. Mais ce qui nous force surtout à exclure Ceylan et à chercher Kalah ailleurs, c'est la mention presque constante que les auteurs arabes font de l'étain et des mines d'étain qui se trouvent dans le pays de Kalah.

Il faut donc chercher Kalah dans les pays produisant l'étain et en premier lieu dans la presqu'île de Malaca, qui de nos jours encore exporte ce minéral. Je suis d'avis qu'il y a beaucoup de probabilité en faveur de la conjecture de Walckenaer (Analyse géographique des voyages de Sind-bad dans. Nouvelles annales de voyages. Paris. 1832 I. p. 19. citée par Reinaud et partagée par M. Yule. Geogr. Soc. 1882 p. 656) que Kalah est identique avec la province de Quedah [1]) dans la presqu'île de Malaca, arrosée par la rivière Kalang. La raison donnée par Walckenaer: »c'est dans cette province que se faisait principalement le commerce de l'étain de Malaca et du camphre", peut être fortifiée par plusieurs autres arguments.

En premier lieu, la situation de Quedah est assez conforme à celle assignée à Kalah par Soléiman et Yaqout [2]). On peut gagner aisément en 6 jours Quedah en partant des îles Ni-

---

situé sur l'équateur, et les Arabes, d'apres Ptolémée, s'imaginaient que Ceylan était coupée dans sa partie méridionale par l'équateur. Mais en regardant de près, on voit bien que cet argument ne prouve pas grand chose La seule conclusion qu'on pourrait en tirer c'est que Yaqout et Kazwînî ont pu se tromper sur la véritable latitude de Serendîb en s'imaginant que le cercle de latitude traversant la partie méridionale de Ceylan fût l'équateur Dans ce cas, ils ont dû s'imaginer que la péninsule de Malaca aussi était coupée par l'équateur et cela à peu près dans le pays de Quedah, puisque ce pays et le sud de Ceylan sont situés environ à la même latitude. Si l'on compare l'atlas dressé d'après Ptolemée. (Cf. Cl Ptolemaei. Tabulae geographicae orbis terrarum Franequerae et Traj ad Rhenum. 1695) on verra que telle a été véritablement la conclusion du cartographe hollandais Ajoutons de plus qu'Abou'l-feda place Kalah au nord de l'équateur, et que le récit fantastique de Kazwînî, qui fait entrer en scène une citadelle (قلعة) pour expliquer le nom des sabres al-qala'i, n'a pas assez de valeur pour réfuter les preuves alléguées contre la conjecture de Dulaurier et de Reinaud.

1) Crawfurd (A descriptive dictionary of the Indian Islands London 1856 p 361) donne le véritable orthographe Kadah. Quedah est une corruption due aux Portugais.

2) C. à. d à mi-chemin entre l'Oman et la Chine, du moins si l'on explique cette assertion en acceptant Kalah comme point de répère entre ces deux pays, sans exiger que cette ville partage la route en deux parties tout-à-fait égales, comme Dulaurier l.l. semble le faire Il faut aussi comparer la route de Soléiman, qui semble designer la presqu'île de Malaca (p 15 17 18) »De Mascate à Koulam Meli 1 mois, de là à Kalah 1 mois. De Kalah à Tiyuman 10 jours; de là à Kedrendj 10 jours, de là à Senf 10 jours, de là à Sendel-foulat 10 jours, de là à la Chine 1 mois." On voit bien que cet itinéraire tient compte des difficultés que la mer de la Chine opposait à la navigation, puisqu'il assigne le même nombre de jours à la navigation de Mascate à Kalah qu'au voyage de cette ville à la Chine, et qu'il met la distance de Mascate à Koulam comme à peu près égale à celle de Sendel-foulat à la Chine

cobar, distance donnée par Ibn Khordadbeh, et un voyage de 10 jours entre Quedah et Tiyuman n'a rien d'étonnant. Les 8 degrés de latitude d'Abou'l-feda nous mettent à peu près à Quedah. Entre Ceylan et Quedah se trouvent, comme on le sait, des îles qui étaient habitées par des anthropophages [1]). Reinaud (Introduction Abou'l-feda. CDXIV) a déjà remarqué la conformité de la côte occidentale de la presqu'île de Malaca avec la description de la mer de Kalah-bar par Mas'oudi. M. Sprenger (Reiserouten p. 85) a aussi reconnu le détroit de Malaca dans la mer de Kalah-bar.

Une remarque de M. Sprenger (l. l) n'est pas sans intérêt En traitant des différentes mers situées entre Basra et la Chine, Mas'oudi nomme en 4me lieu cette mer de Kilah ou de Kalah-bar, et précisement là où d'après la Relation on s'attendrait à trouver la mer de Sholaheth (شلاهط), qui avec la mer de Herkend (golfe de Bengale) baigne l'île de Rami (Sumatra). Il est donc bien probable que les mers de Schelaheth et de Kalah ne font qu'une. Peut-on songer que le premier nom renferme le mot malais Selat, détroit, et indiquerait comme tel le détroit de Malaca?

Il n'est pas non plus sans importance de fixer ici l'attention sur les insulaires que Mas'oudi nomme Al-Fendjab demeurant dans les îles et les terres baignées par la mer de Kerdendj, ayant des cheveux crépus et des figures étranges. Montés sur leurs barques, ils attaquent les vaisseaux qui passent et lancent sur eux des flèches empoisonnées d'une espèce particulière. Comme il semble certain que la mer de Kerdendj est la mer de Singapore jusqu'au Cambodge (Sprenger l. l) et que Mas'oudi ajoute qu'entre le pays qu'ils habitent et le territoirede Kalah il y a des mines de plomb blanc et des montagnes qui renferment de l'argent, — ce qui nous avertit que le territoire de Kalah est assez près des pays habités par ces sauvages, — il nous faut chercher soit dans la presqu'île de Malaca, soit dans les îles du groupe Riou-Lingga.

Eh bien! c'est précisement là que l'on trouve encore maintenant des tribus aborigènes, connues sous divers noms Karians, Semangs, Mantras, Dyakons, dans la presqu'île de Malaca; *Orang laout* (hommes de mer, nommés ainsi parce qu'ils demeurent dans leurs navires, *prahou*) et *Orang benoua* à Rhiou, *Orang sekah* à Biliton Le terme le plus général, sous lequel ils sont connus, est celui d'Orang benoua, habitants de la contrée.

Bien que ces tribus n'offrent pas toujours les mêmes traits, elles ont quelques traits en commun qui me font admettre que ce sont elles que Mas'oudi avait en vue. M. le missionaire Borie, qui a vécu longtemps parmi eux, donne la description suivante des Mantras et Dyakons: »Ils ont assez ordinairement les cheveux crépus sans être laineux". (V. Notice sur les Mantras dans Tijdschrift v Ind. taal-, land en volkenkunde. X. p. 413). Il ajoute que c'est seulement vers le XIIme siècle qu'ils furent graduellement refoulés vers l'intérieur à mesure que les Malais fondèrent des établissements sur les côtes. Parmi les Orang-sekah de Biliton qui eux aussi demeurent dans des prahou on trouve des personnes ayant les cheveux crépus. M. l'abbé Favre (An account of the wild tribes Paris 1865. p. 28) distingue 3 espèces de ces sauvages, et décrit les Dyakons qui habitent la partie méridionale de la presqu'île de Malaca (de Salangor et Kemaman jusqu'à l'île de Singapore) comme

---

1) Sumatra, Andaman. Il est curieux d'observer l'analogie qui existe entre la population de l'île Malhan et celle des Andaman. Mais ce dernier groupe était déjà nommé par Soléiman sous le nom d'Andamân (p. 9). Il n'est donc guère probable que ce navigateur eût nommé les mêmes îles un peu plus loin sous un autre nom

ayant des cheveux crépus (»The hair of the Jakuns is black, ordinarily frizled, but very different from the crisp hair of the caffree. Some of them leave the whole to grow, and turn it round the head). Presque toutes ces tribus font usage du soumpitan, avec lequel les hommes lancent des flèches empoisonnées. M. Borie (p. 422) décrit ainsi cette arme: Le soumpitan ou sarbacane est un tube creux de bambou Par la bouche de cet instrument, le sauvage introduit une flèche légère, longue de quelques pouces, induite à son extrémité aiguë d'une gomme empoisonnée, puis, avec un puissant effort de poumons, il la lance à 50 ou 60 pas; la flèche part, fend l'air et atteint assez ordinairement son but. V. aussi Favre l. l. p. 63 qui dit expressément que les Dyakons cités se servent de cet instrument. On peut donc sans grande témérité conjecturer que Mas'oudi a voulu parler de ces tribus, ce qui prouve de nouveau que nous avons affaire à un pays situé au détroit de Malaca Mais je ne puis pas expliquer le nom de Al-Fendjab. Peut-être c'est par erreur que Mas'oudi leur a attribué ce nom, qui est cité par Edrîsî I. p. 178 comme un titre des rois de Zabedj (?).

Je ne crois pas qu'on trouve de l'argent dans la presqu'île de Malaca. Newbold. (Political and statistical account of the British settlements in the straits of Malacca. London 1839. I. p. 431) dit qu'il ne trouve nulle part aucune indication de la présence de ce minéral sur quelque point de la presqu'île. Mais il ajoute que le pays de Perak semble tirer son nom du mot malais ڤيرق, argent, ce qui permet de supposer qu'on a pu croire jadis à l'existence de ce métal dans ce pays. Ce fait s'expliquerait par la conjecture de Newbold d'après laquelle on aurait confondu l'étain argenté (silvery-looking tin) avec l'argent. M. F. Mc Nair (Perak and the Malays. London. 1878 p. 3) dit qu'on y trouve pourtant quelques traces d'argent. Ce dernier auteur raconte qu'on voit les restes de vieilles mines d'or autour de la montagne d'Ophir, en même temps qu'il signale des mines importantes de galène (plomb) dans le pays de Patane D'après Mas'oudi ces métaux se trouvaient dans le voisinage de Kalah.

Mais ce qui, sans doute, donne le plus grand poids à l'assertion que Kalah et Quedah sont identiques, c'est que les auteurs cités font mention du pays comme produisant l'étain. Ce n'est pas seulement comme entrepôt pour le commerce de ce minéral qu'ils citent Kalah, mais aussi comme contenant des mines d'étain. Depuis longtemps la presqu'île de Malaca était célèbre à cause de ce métal. Quoique, dit Newbold (I. p. 426), on ne puisse pas s'assurer de la date de la découverte de l'étain, elle est certainement bien ancienne. Les comptoirs de la compagnie des Indes Orientales Neerlandaises à Peirak et à Quedah étaient destinés surtout à acheter l'étain qui s'y trouvait. (Valentijn. V. Malakka p. 311). De notre temps encore on trouve un peu d'étain dans l'état actuel de Quedah, mais c'est surtout dans le pays limitrophe de Perak qu'on trouve encore des mines importantes, dont quelques-unes ont été délaissées et d'autres sont encore en exploitation. Il me semble que l'assertion, que les mines se trouvaient dans le pays de Kalah, peut aussi bien s'appliquer au pays voisin, puisque rien ne prouve que les limites du pays de Kalah du temps de Soléiman ne s'étendaient pas plus loin qu'aujourdhui. De plus il est peu probable que ce voyageur ait fait des recherches concernant les limites de ce pays. Les marchands arabes, qui se procuraient l'étain, savaient qu'on le trouvait dans le voisinage du pays de Kalah et c'est, comme nous le savons, exactement le cas avec Quedah.

Il semble bien curieux que Kalah, ville célèbre et *emporium* important, se retrouve dans une ville qui maintenant n'a presque plus d'importance. Mais on sait que Quedah a été autrefois

beaucoup plus florissante que de nos jours. M. le révér. S. Beal a publié des extraits des itinéraires de pèlerins chinois dans le septième siècle (Two Chinese-buddhist inscriptions found at Buddha Gayâ, dans Journal o t Asiat. Society. New Series. XIII. 1881 p. 552) d'où l'on peut tirer la conclusion, que Quedah était un port bien fréquenté et en quelque sorte un lieu de repos pour ces pèlerins (p 558, 560, 562. Comp. aussi sa note, insérée ici-même p. 251.) Il faut mettre ce fait en relation avec le récit de Kazwînî, disant que Kalah était un rendez-vous pour les Brahmanes savants. Crawfurd (l.l. p. 362) citant Barbosa, raconte que dans le 16me siècle encore, Quedah était un port de mer fort important (»a sea-port Quedaa, to which an infinite number of ships resort trading in all kinds of merchandise Here come many Moorish ships from all quarters"). D'après Ritter (Asiën IV. p. 25) Quedah contenait vers 1620 une population de 60 000 âmes. Mais une épidémie terrible avait fait succomber dans cette année environ 2/3 de ses habitants Les dates, données par Newbold (II p 8) et se rapportant aux guerres que ce pays a dû supporter, expliquent bien sa décadence.

Le passage de Kazwînî, concernant la dépendance de Quedah envers la Chine peut s'expliquer par les relations continuelles entre ce pays et la presqu'île de Malaca [1]), et peut-être aussi par le fait, que Quedah, depuis un temps immémorial a été tributaire de l'empire de Siam (Crawfurd l. l.) [2]).

En admettant l'identité de Kalah et Quedah, il est incontestable que le trajet de Chihr à Kalah en 48 jours devait être consideré comme très rapide au temps des Adjâib, surtout si on songe que les navires se tenaient ordinairement aussi près que possible de la côte. Mais ce trajet n'a rien d'impossible. Si nous acceptons la conjecture qu'il faut lire 28 zam au lieu de 120, une distance de 84 à 120 lieues entre Serboza et Kalah n'est pas exagerée. Et si l'on se rappelle qu'Ibn Batouta avait besoin de 21 nuits pour aller de Samoudra à Qaqola, on ne s'étonnera pas de l'assertion d'Abou'l-feda, qui donne une distance de 20 madjra's (madjra = 24 heures de navigation. V. Reinaud. Introduction Abou'l-feda CCLXVII) entre Kalah et les îles du Maharadj ou Zabedj [3]).

Ibn Khordadbeh dit que Kalah appartient au Djaba de l'Inde [4]). C'est sans doute du roi de Zabedj qu'il veut parler, étant en cela d'accord avec Soléiman et Abou Zéid. Il faut observer que l'expression de Soléiman, que Kalah est situé à droite des provinces de l'Inde n'est pas bien claire, puisqu'on ne sait pas quelle était la position qu'il avait prise. Assu-

---

1) Reinaud (Relation 1 1) a déjà remarqué qu'il y a eu de tout temps des colonies chinoises dans la presqu'île de Malaca

2) M Sprenger (Reiserouten) a cru pouvoir retrouver Kalah dans Malaca Il faut reconnaître que la plupart des faits cités plus haut, peuvent aussi se rapporter à ce pays Mais d'après ce qu'on sait de l'histoire de Malaca, la fondation de cette ville est trop récente (A. D 1252. V Crawfurd p 240. Newbold I p 122) pour admettre cette hypothèse

3) Il me m'a pas été possible de retrouver le poisson, nommé (Adjâib p 96) Baraka. Dans les mers de Batavia et Padang se trouve un poisson, nommé Ikan (poisson) peperrek (Bleeker, Verhandel Bat. Gen. v. K en Wetensch XXIV p 85); un autre Ikan bountak barik (ibid p 12, 17) et Ikan Brek (Ibid. XXIII p. 11), mais je ne crois pas qu'ils puissent servir

4) Edrîsî raconte que le Djaba ou prince indien y demeure. C'est sans doute une erreur, puisqu'il dit un peu plus loin que l'île de Djaba est située dans le voisinage de Kalah, ce qui est aussi l'avis d'Ibn al-Ouardi. Ce dernier, (qui dit que le roi des Banu Djâba al-Hindî demeure à Kalah), nomme le roi de Djâba, du nom de cette île, Djâba.

rément, il n'a pas voulu parler de la situation de ce pays pour le navigateur qui va de l'Inde vers la Chine en regardant la proue du navire, mais si l'on suppose le visage du navigateur tourné vers le continent l'assertion est bien exacte. Il me semble donc que le navigateur est censé avancer en regardant vers le continent, et alors Kalah est bien à sa droite relativement à l'Inde

Ibn Khordadbeh parle d'une île Balous, habitée par les anthropophages qui d'après lui était située à gauche de Kalah. Cette île ne peut pas être la groupe de Ladjabalous, puisqu'il en a déjà parlé en d'autres termes. M. Sprenger (Reiserouten, p. 89) a fait remarquer qu'on ne trouve pas d'île au nord de Kalah, comme il le faudrait, si Balous était vraiment à gauche de Kalah. Car sans aucun doute, Ibn Khordadbeh décrit la *navigation* des Ladjabalous à la Chine. Néanmoins il est d'avis que Balous serait Bangka.

La difficulté provenant de cette assertion d'Ibn Khordadbeh est levée par le Mokhtasar qui évidemment a puisé aux mêmes sources qu'Ibn Khordadbeh, mais qui place Balous à droite de Kalah. Peut-être retrouve-t-on cette île dans Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, pays qui a donné son nom au camphre célèbre de Sumatra »kapour Barous", qu'on exporte depuis très-longtemps à la Chine et au Japon. La mention du camphre excellent, provenant d'après Ibn Khordadbeh de cette île, et celle des anthropophages me font incliner vers cette conjecture Le Balhour de Dimachqî qui semble assez mal placé dans une nomenclature des îles de l'archipel indien, est peut-être une corruption de Balous.

Non seulement les Adjâib, mais aussi quelques-uns des auteurs cités, nomment Kalah d'un seul trait avec des pays, qui étaient situés à Sumatra. (Fansour, Lameri, Qaqola, Sanfîn dans les Adjâib; Fansour, Djaouah, Helabir (Malâiour) [1]), Lawesi (Lameri) chez Dimachqî; Malâiour, Lameri, Fansour, Djaouah chez Ibn Saîd; Fansour, Malâiour, Larewi (Lameri) chez Nowaîri. J'ai donc songé un moment qu'il fallait chercher Kalah aussi sur Sumatra, d'autant plus que Kazwînî et Yaqout placent cette ville sur la ligne équinoxiale. Mais nous avons l'autorité des auteurs cités par Abou'l-feda qui désignent Quedah, et je ne connais pas de ville à Sumatra qui ait pu jouer le rôle de Kalah. De plus, on ne trouve l'étain à Sumatra qu'en petite quantité et de qualité inférieure: en tout cas, l'étain n'a pas pu donner une réputation à une ville de cette île. Les mines de Banka n'ont été connues que depuis 1710, celles de Biliton que depuis 1850. Il faudra donc admettre qu'Ibn Saîd et Nowaîri ont commis une erreur en plaçant Kalah sur la même île que les autres pays cités: erreur facile à expliquer, puisqu'ils se trouvent très près l'un de l'autre et qu'ils étaient considérés comme dépendances du Zabedj.

M. Groeneveldt (l.l. p. 122) est d'avis que Kalah serait la petite ville de Kora, située sur la côte occidentale de la presqu'île de Malaca, et nommée par un auteur chinois. Il pense qu'Abou

---

1) Je place Malaiour sur Sumatra, sous la réserve que l'on devra peut-être chercher ce lieu ailleurs, mais toutefois tout près de l'île. Mo-lo-yu est cité par un auteur Chinois (Beal. l.l. p. 560) comme étant en relation avec Sri-bho-ja, et (p 562) à une distance de 15 jours de cette place et de Quedah Le peu de données de Ibn Saîd et de Nowaîri semblent designer Sumatra Marco Polo qui parle de Malaiour (II. 261) ne donne non plus aucune particularité précise. M Yule cherche ce pays soit près de Palembang, soit dans l'île de Singapore. Mais je ne saurais expliquer les données d'Ibn Saîd, qui place Kalah au sud-est et Malâiour au nord-est, à moins de placer ce dernier pays assez loin de Sumatra.

Zéid aura entendu le nom du pays de Kola de la bouche de marchands chinois, qui n'ayant pas de *r* dans leur langue, ont dû prononcer Kala. Mais il est évident que Kalah était connu des navigateurs arabes, de sorte que cette conjecture doit être rejetée. De plus, l'auteur chinois ne donne aucune particularité de Kola, qui désigne Kalah: il ne fait même pas mention de l'étain. M. Forchhammer enfin (l.l p. 16) a énonçé l'opinion, qu'on pourrait retrouver Kalah dans Gola-negara, qui est un établissement (settlement) des Gangas du Gange dans Suvannabhûmi (la côte de la presqu'île de Malaca depuis la rivière Sittang; Burmah), qu'il identifie avec le Kuleh des annales siamoises et cambodgiennes, et avec le Takkala des auteurs postérieurs de l'occident et le Kola ou Kula-taik des Burmanais. Les ruines de cette ville existent encore entre Ayetthima et Kinywa. Quoique la conformité du nom de ces deux villes et aussi la mention de Gola-negara comme lieu de débarquement des émigrés et des pèlerins pour Siam et comme place d'embarquement pour les lieux sacrés de l'Inde puissent être allegués en faveur de cette conjecture, je ne crois pas qu'elle soit assez forte pour l'emporter sur les preuves qui m'ont fait prononcer en faveur de Quedah.

Malatou. Mer de.... Elle se trouve sur la route de la Chine, mais les Adjâib ne contiennent aucune autre donnée (p. 20). M. Devic (Merveilles p. 175) pense qu'il faut lire mer de Malayou. Mais on ne sait rien de plus de cette mer, qui semble être la mer de Kerdjend ou de Senf.

Bedfarkalah. On ne peut rien avancer à l'égard de cette île, puisque le récit des Adjâib (p. 69) ne donne rien de certain. Ils racontent seulement qu'un matelot part de Qaqola et que de là il gagne une île nommée Armanân, et dans laquelle j'ai cru retrouver une des îles Andamân. Mais je suis d'avis que cette conjecture, qui ne repose que sur la conformité du son, est bien hasardée. De cette île il gagne Bedfarkalah et puis Kalah. Est-ce qu'il serait possible que le nom de Bedfarkalah fût une corruption de بلد فرلكه et qu'on aurait affaire à Perlak (ورلع, V. Sedjara Malayou p. 111), pays situé sur la côte nord-ouest de Sumatra, connu de Rachedouddin (Elliot I. p. 71. Yule. Journ. As. Soc. New Series. IV, 1870, p. 350) et visité par Marco Polo (II. p. 265), qui assure qu'on y trouvait des marchands musulmans? Faute de données un peu certaines on n'en saurait rien dire.

Excursion C.

CEYLAN ET PAYS VOISINS

Abrir p. 5. — Gobb 5, 114, 121, 169, 172, (38, 122). — Beriyin 121 172. — Ile de Baqar 124. — Serendib, Sehilân ou pays de Sahâl 12, 42, 118, 119, 124, 133, 155, 156, 173, 179, 180 — Mandourin 124.

Ceylan. A plusieurs reprises les Adjâib parlent de l'île de Ceylan, ordinairement sous le nom connu de Serendib L'île est mentionnée en passant p 12, 42, 133, 173. Ailleurs (p. 118) elles racontent que les rois s'y font porter dans des *handoul* (V. Glossaire) et qu'ils urinent dans le chemin sans s'arrêter. A la page 119 il est fait mention d'un bureau de douane; les bikour (V. Glossaire) de Serendib sont nommés p. 155, 156 Un voyageur qui a pénétré dans les pays de Sahâl raconte qu'il y a une énorme idole dans l'île de Baqar, située entre l'île de Serendib et Mandourin, qui est une des îles des parages de Sehilân (p. 124). L'auteur dit expressément (p. 179) que les îles de Sehilân et de Serendib sont identiques, ce qui permet d'admettre que du temps des Adjâib Ceylan et les îles voisines étaient connues comme »pays de Sahâl."

Les récits concernant Serendib ou Sehilân qu'on trouve dans les Adjâib sont pour la plupart conformes à ceux qu'on peut lire ailleurs. Les données du récit qu'on trouvera p. 179 (pêcheries de perles, les jacinthes et les diamants, le pic d'Adam avec l'empreinte du pied du prophète et l'éméri) prouvent bien que c'est de Ceylan que l'auteur veut parler.

Mais ce même récit contient deux particularités dont l'une ne se retrouve nulle part ailleurs, tandis que l'autre a donné lieu à des doutes sur l'ancienneté des Adjâib et par suite sur l'authenticité des récits de son auteur. Celui-ci raconte que l'on trouve dans l'île une herbe rouge servant à la teinture des étoffes et des fils de coton et donnant une teinture supérieure à celle du baqqam, du saffran et d'autres couleurs rouges (ou jaunes). Mes recherches pour déterminer cette herbe n'ont pas abouti.

La seconde particularité est la mention de »la célèbre cannelle de Sehilân" M. le Dr. Schumann (Kritische Untersuchungen über die Zimt-länder. Ergänzungsheft n°. 73 zu Petermann's Mitteilungen. Gotha. 1883. p. 46) a émis l'opinion que ce fait seul doit faire douter de l'authenticité des Adjâib. D'après lui, cela prouve que ce livre a été écrit soit dans le XIVme siècle soit plus tard, et que par suite on ne peut pas ajouter foi aux récits d'un auteur écrivant dans le siècle nommé et parlant néanmoins comme contemporain d'événements qui ont eu lieu environ 400 ans plus tôt (288—343 de l'Hégire ou environ 950 A. D.).

M. Schumann se voit forcé de nier l'authenticité des Adjâib, étant d'avis que l'île de Ceylan n'exportait pas de la cannelle à cette époque reculée du moyen-âge; quoiqu'il admette que le cannellier s'y trouvait depuis les temps les plus anciens. Il pense que la Chine avait

alors le monopole presque absolu de la cannelle (p. 53), qu'Ibn Batouta a été le premier (1325—1355) à parler de la cannelle de Ceylan, et qu'on ne peut alléguer aucune preuve qui puisse démontrer qu'on ait fait mention de cette canelle avant ce voyageur.

Comme l'auteur des Adjâib a vécu dans le Xme siècle, — du moins si l'on peut ajouter foi à ses récits, — et qu'il parle de la cannelle de Ceylan comme d'un produit bien connu, il faut reconnaître que la cannelle était déjà dans ce temps un article de commerce provenant de Ceylan, — ce qui réfuterait tout-à-fait la conjecture de M. Schumann, — ou bien il faut admettre que l'auteur des Adjâib en ait menti lorsqu'il parlait en témoin d'événements du Xme siècle. M. Schumann n'hésite pas à prendre ce dernier parti

Son premier argument c'est que les Adjâib nomment l'île de Sérendib ou de Ceylan du nom de Sehîlân Ce fait prouve, selon lui, que la compilation des Adjâib est postérieure au XIVme siècle, (»Schon der Name Sehilan für Ceylon weist das Buch in einen Zeitraum, der nach dem XIVten Jahrhundert gesucht werden muss"), mais il n'ajoute rien pour confirmer son assertion J'ai consulté M. Kern là dessus. la note suivante qu'il a eu la bonté de me communiquer prouve assez que le nom Sihala pour Ceylan était connu depuis des temps très anciens, et que la corruption en Sehîlân est facile à expliquer.

»Sajalan [1]) n'est sans doute qu'une vocalisation erronnée de Siyalan ou Sîlan. Cf. Cosmas. Σιελε-διβα. Le nom indigène Sîhala se trouve déjà Dîpawanso IX. 1. Or il est certain que le Dîpawanso a été écrit entre 302—425 A D¹. Les Tamils prononçaient Ilam, ce qui prouve que le son du *h* au milieu du mot était faible. Le *n* de Sajalan (lis. Siyalan ou Sîlan) et de Sehîlan se retrouve dans Sera*n*dîb; peut-être qu'il est né du génitif pluriel Sîhalâna (dwîpa) »l'île des Singhalais." Mais il se peut aussi que cette addition ou intercalation soit due à une habitude des Arabes [2]). Un autre exemple d'une vocalisation erronnée se rencontre dans Yule, Glossary p. 188 où l'on trouve un pays nommé d'après al Birouni Darûd, tandis que le nom est »Drawida"".

Il est donc hors de doute que les Arabes ont très bien pu donner à l'île de Ceylan le nom de Sehîlân, même dans le IXme siècle, et il ne reste à M. Schumann qu'un seul argument pour prouver que les Adjâib ont été compilées dans le XIVme siècle ou plus tard encore. Cet argument le voici:

»On ne peut pas prouver que les récits des voyageurs et des géographes arabes avant Ibn Batouta fassent mention de la cannelle de Ceylan. Lorsqu'ils parlent de l'île de Serendib, ils ne nomment jamais la cannelle comme un de ses produits. Il faut donc admettre qu'ils ne l'ont pas connue, et par suite avouer que Ceylan n'exportait pas de cannelle avant le XIVme siècle. Or les Adjâib parlent de cette cannelle qu'ils nomment même »la célèbre cannelle de Sehîlân ou de Serendib". Et comme j'ai dit que les Arabes ne connaissaient pas cette cannelle, l'auteur arabe des Adjâib ne peut avoir vécu, comme il le prétend, au IXme siècle; sa compilation a donc été écrite après Ibn Batouta et n'a qu'une valeur minime."

1) Sajalan ou plutôt Siyalân (سيلان) est le nom que les Arabes donnaient à l'île de Ceylan. V. plus loin p 268

2) A l'appui de cette conjecture de M Kern on peut alléguer l'altération de Sîha en Neyân. V. plus haut p 246.

Pour réfuter ce raisonnement je ferai en premier lieu remarquer qu'il semble bien dangereux de nier l'authenticité d'un écrit par la seule raison qu'il contient la mention d'un produit dont ne parlent pas les auteurs contemporains, *surtout si ce produit se trouve véritablement dans le pays décrit.* On ne niera pas que ce ne soit le cas pour la cannelle de Ceylan, M. Schumann lui-même ne doute pas que cette île produisît la cannelle longtemps avant le IXme siècle Il arrive souvent qu'un auteur en nommant les particularités d'un pays néglige de citer un produit, surtout si ce produit n'a pas beaucoup de valeur, comme c'était le cas de la cannelle de Ceylan d'après le récit d'Ibn Batouta. (IV. p. 166). C'est ainsi que le contemporain d'Ibn Batouta, Oderic de Frioul (1317—1329) ne fait aucune mention de la cannelle dans sa description de Ceylan (Sillan ou Silan. V. Louis de Backer. L'extrême Orient p. 110), bien qu'il décrive le pic d'Adam, les diamants et les sangsues Néanmoins, on le sait par Ibn Batouta, la cannelle était exportée de Ceylan dans ce temps là [1]).

Il faut ajouter que les auteurs arabes qui parlent de l'île de Serendîb [2]) sont en petit nombre et que les passages d'Ibn Khordadbeh (p. 63) et d'Ibn-al-Fakih (p ٤. l. 4) n'excluent pas du tout la cannelle de Ceylan, puisqu'ils parlent de »toutes sortes d'aromates et d'épices" qu'on trouve dans cette île. Le fait qu'ils ne nomment pas expressément la cannelle peut encore être expliqué par le peu de valeur de la cannelle comme article de commerce. Ceylan était connu des Arabes comme le pays par excellence des aromates et des épices, ainsi que le prouvent les récits de Tabari (Annales auctore Abu Djafar Mohammed ibn Djarir at-Tabari. Leiden I. ۱۲۱), concernant la descente d'Adam à Ceylan. Ils disent que le prophète avait emporté du paradis des branches et des feuilles qui du pic d'Adam s'étendaient sur l'Inde entière et produisaient tous les aromates et fruits rares de ce continent [3]).

Je crois donc qu'on n'a pas le droit de nier l'authenticité des Adjâib même s'il fallait admettre avec M. Schumann — (et l'on verra plus loin que je ne suis pas du tout de son avis) — qu'aucun auteur arabe avant Ibn Batouta n'avait nommé expressément la cannelle de Ceylan. Là où, comme c'est le cas avec les Adjâib, le contenu d'un livre confirme maintes fois la véracité de son auteur et prouve qu'il disposait d'excellentes données; là aussi où il n'existe pas une seule raison d'admettre que l'auteur ait voulu donner de fausses dates, puisqu'il ne s'agit pas de prouver une assertion ou un dogme quelconque, soit politique, soit religieux, soit tout autre; là, dis-je, il me semble qu'il est pour le moins bien hasardé de vouloir prétendre que l'auteur ait menti par le seul plaisir de mentir et qu'il se soit posé comme témoin oculaire de faits arrivés depuis des siècles. On ne saurait comprendre

---

1) M. Schumann a bien senti la force de cet argument et il a essayé de l'affaiblir d'avance en disant que le silence d'Oderic pourrait servir d'argument pour sa thèse, puisqu'il prouve que cette cannelle même alors n'était pas un article de commerce important. J'admets volontiers le fait que la cannelle en elle-même n'avait pas une grande valeur et que cela explique le silence de quelques auteurs arabes et chrétiens sur la cannelle de Ceylan Mais ce n'en est pas moins un fait *que l'exportation de la cannelle se faisait du temps d'Oderic*, et que les habitants de Coromandel et de Malabar faisaient des cadeaux au Sultan [de Ce]ylan pour pouvoir s'emparer des troncs des canneliers, *et que néanmoins cet auteur n'en parle pas.*
de Ce[ylan] parler de Siyalân, dont je traiterai plus loin.

2) Sans [...] me dit que M. Schumann n'a pas le droit d'invoquer (p. 46 b.) le silence d'Istakhri

3) M. de Go[eje] [...]te de preuve pour sa thèse. Le morceau de Yaqoubi qui a pu traiter de Ceylan est etc. comme une sor[te] parle des épices de l'Inde importées à Aden, il en nomme plusieurs et comprend perdu. Mokadassi (p ۱۲)
le reste dans un »etc."

le motif d'un tel mensonge qui du reste aurait été bien vite découvert De plus; comme on l'a vu dans le préface, il est bien certain que le manuscrit qui m'a servi pour la publication du texte des Adjâib date du XIIIme siècle, et l'ouvrage lui-même est naturellement de date antérieure. Ce fait seul suffit à réfuter l'assertion de M. Schumann que la cannelle de Ceylan était inconnue avant Ibn Batouta [1]).

Mais il me semble difficile de soutenir que les auteurs arabes avant Ibn Batouta ne fassent pas mention de la cannelle comme produit de Ceylan. M. Schumann a défendu cette thèse catégoriquement lorsqu'il dit que le récit d'Ibn Batouta contient le premier exemple bien constaté d'une observation *de visu* de la cannelle de Ceylan. (p 49. »Mit der Mitteilung des Ibn Batuta's ist zum erstenmal der Zimt nach sicherer, autoptischer Wahrnehmung in seinem natürlichen Vorkommen beobachtet und erwähnt worden") Remarquons tout d'abord qu'il serait très étrange que les commerçants et les voyageurs arabes n'eussent pas connu le produit principal d'une île très renommée et très fréquentée [2]), produit qui ne se trouve ailleurs que dans une qualité inférieure. Et comment expliquer que dans le courant du XIVme siècle ce produit aurait été connu subitement comme par un coup de théâtre, sans qu'il y ait trace de changements dans la situation économique de l'île?

Assurément un fait de ce genre est hors de toute vraisemblance! Je vais prouver que les Arabes connaissaient bien avant Ibn Batouta la cannelle de Ceylan, puisqu'ils n'ont pas d'autre produit en vue lorsqu'ils parlent de la cannelle de l'île de Siyalân [3]). Cette île est citée par quelques auteurs arabes avant Ibn Batouta comme produisant de la cannelle et généralement on a été d'avis qu'elle était identique avec l'île de Ceylan. M. Schumann nie cette identité. Avant tout il faut donc examiner les preuves que cet auteur allègue à l'appui de son assertion.

Les récits concernant Siyalân sont tirés soit de Yaqout, soit de la source principale de Yaqout et de Kazwînî. Comme la thèse de M. Schumann, que Siyalân n'est pas Ceylan s'appuie surtout sur les données de Kazwînî je publierai la traduction des passages de cet auteur en ajoutant quelques parties quo M. Schumann a omises dans la traduction qu'il a donnée.

Kazwînî I. ۱۴۲. »L'île de Siyalân: circonférence 800 parasanges. Dans [4]) cette île est situé Serendîb où est descendu Adam; là aussi est l'empreinte de son pied On y va en pèlerinage

1) Ce fait me force aussi à ne pas accepter la conjecture de M Devic (Merveilles p. 205) que la mention de la cannelle de Ceylan dans les Adjâib pourrait provenir d'une interpolation du copiste. Lorsque M Devic publiait son livre on ne connaissait pas encore la date de la copie. Maintenant nous savons que le *copiste* vivait dans le XIIIme siècle; partant avant Ibn Batouta.

2) Il est hors de doute que Ceylan était très frequentée par des voyageurs et des pèlerins. Ibn-al-Athir (IX. p 132) nous montre le gouverneur de Moultan se sauvant dans cette île avec tous ses biens. M. Gildemeister (De rebus indicis Bonnae. 1838 p 53) donne des exemples de l'hospitalité des habitants de Ceylan V. aussi Relation I. 128 M. Schumann est d'avis que cela ne prouve pas qu'on connaissait la cannelle de Ceylan, parce que l'intérieur du pays resta longtemps défendu aux étrangers (p. 52) Observons que du temps d'Ibn Batouta des troncs de canelliers furent emportés de l'intérieur par les fleuves jusque sur la côte, et ce qui arrivait alors a dû aussi se produire antérieurement. Il semble en outre bien étrange que le produit le plus important de l'île ne fût pas amené dans les ports.

3) C'est ainsi qu'il faut reproduire سيلان. V. la note de M. Kern p 266

4) Je traduis d'après le sens véritable de بها سرنديب, comme l'a fait aussi Ethé. Zakarya ben Muhammed ben Mahmud el Kazwînî's Kosmographie übersetzt von Dr. H. Ethé. 1868. I. 229 V plus loin p. 270.

On y trouve plusieurs rois indépendants l'un de l'autre. La mer qui est auprès d'elle se nomme Shelaheth; elle est située entre la Chine et l'Inde On y apporte les merveilles de la Chine et les curiosités de l'Inde. Sur l'île croisent beaucoup d'épices qu'on ne trouve pas ailleurs comme la cannelle, le baqqam (bois de brésil) etc On dit qu'il y a des mines de pierres précieuses"

Plus loin (II. p. ٥٥). »L'île de Siyalân; une grande île entre la Chine et l'Inde; circonférence 800 parasanges Serendîb fait partie de cette île [2]) On y trouve beaucoup de villages et de villes et plusieurs rois indépendants l'un de l'autre. La mer voisine est nommée Shelaheth. On exporte de l'île toutes sortes de choses remarquables. Les produits sont .... de la cannelle.... du baqqam ... et on y trouve des épiceries qui ne croissent pas ailleurs. On raconte qu'il y a des mines de pierres précieuses."

D'après M. Schumann cette île de Siyalân ne serait pas Ceylan mais bien Sumatra, où l'on trouve aussi de la cannelle (cassia) Pour prouver cette thèse, il relève le fait que Kaswînî dit que la mer de Shelaheth est auprès de Siyalân et puisqu'il faut bien admettre que cette mer est le détroit de Malaca ou qu'elle est située tout auprès de ce détroit (V. plus haut p. 260) il est d'avis que la mention seule de cette mer exclût Ceylan. Il allègue de plus le passage où Kaswînî dit que Siyalân est situé entre l'Inde et la Chine, ce qui ne serait guère applicable à Ceylan mais bien à Sumatra Et son argument le plus fort se trouve dans les mots de Yaqout (III. p. ٢١) qui parle comme Kaswînî, mais qui ajoute وربما سمّاها قوم الرامي, ce que M Schumann traduit ainsi: »et souvent les gens nomment cette île (Siyalân) Rami". Il rehausse ces arguments en faisant remarquer que Yaqout attribue à Siyalân les mêmes produits que ceux qu'on attribue ordinairement à Rami.

Or il semble peu douteux que l'île de Rami ou d'al Ramni est identique à Sumatra (V. Abou'lfeda. Introduction p. CDVIII) et s'il fallait admettre l'allégation (ou plutôt la conjecture) de Yaqout il ne nous resterait plus qu'à accepter l'assertion de M. Schumann que سيلان (Siyalân) est Sumatra. Dans ce cas, nous n'aurions pas le droit de conclure que Yaqout, Kaswînî et Ibn Saîd, qui lui aussi parle de la cannelle de Siyalân, aient connu la cannelle de Ceylan.

Mais le raisonnement de M. Schumann repose sur des fondements bien faibles, puisqu'il est la conséquence d'une explication erronée des mots de Yaqout. Il est évident que l'auteur arabe a tiré ses articles سيلان et سرنديب de divers écrits sans esprit de critique Et néanmoins — c'est M. de Goeje qui m'a fait cette observation — ces deux articles ont quelques traits communs. Les 80 parasanges de Serendîb sont devenues les 800 parasanges de Siyalân; les 3 rois de Serendîb sont les »plusieurs" rois de Siyalân, tandis que l'herbe odorante que l'on ne trouve pas ailleurs (Serendîb) a été changée en »beaucoup d'herbes odorantes de Siyalân qu'on ne trouve pas ailleurs." Kaswînî a littéralement les mêmes indications que Yaqout: seulement il ajoute la descente du prophète Adam après les mots »بها سرنديب." Quant à l'île de Serendîb dont il parle II. p. 28, il donne là dessus les mêmes détails que Yaqout: seulement ils sont plus étendus et puisés à ce qu'il semble à une source commune. Il y parle de toutes sortes d'aromates et d'épices qui, comme je l'ai dit plus haut, peuvent très bien comprendre la cannelle.

2) Comme Kaswînî écrit ici وسرنديب داخل فيها il est impossible de traduire autrement V. plus loin p. 270.

Il est bien possible — je dirai même vraisemblable — que Yaqout et Kazwînî qui n'ont donné que des extraits d'autres écrits, aient vu des îles différentes dans Serendîb et Siyalân Yaqout (I. p. 506 l 7 et 8) nomme Siyalân, puis al-Zanedj (Zâbedj), puis Serendîb. Mais on peut très bien prouver, d'après leurs données mêmes, que les écrits où ils ont puisé considéraient Serendîb et Siyalân comme identiques.

En premier lieu il est évident, d'après les mots mêmes de Yaqout et de Kazwînî, que Serendîb n'était considéré que comme une partie de Siyalân, — la partie où se trouve le pic d'Adam. Sans faire violence à la langue arabe on ne peut traduire les mots »سيلان .. بها سرنديب" autrement que par »Serendîb, situé dans Siyalân" [1]) Et comme pour ôter jusqu'au moindre doute Kazwînî répète ailleurs »سيلان وسرنديب داخل فيها" Or jamais le mot داخل ne peut signifier »auprès de"· on ne peut traduire autrement que »Serendîb faisant partie de Siyalân". De ces deux citations il ressort clairement que Serendîb était considéré comme partie integrante de Siyalân ou Ceylan.

C'est ce qui ressort aussi d'un passage d'Ibn Batouta I p. 79 où nous lisons وهو الذى اظهر طريق جبل سرنديب بجزيرة سيلان من ارض الهند »C'est lui qui enseigne le chemin de la montagne de Serendîb *dans* l'île de Ceylan qui fait partie de l'Inde" Notons bien que cet auteur emploie ici la préposition ب tout comme Kazwînî, que le sens du récit d'Ibn Batouta n'admet pas d'autre traduction que »*dans*", et qu'il exclût tout-à-fait Sumatra. Car Ibn Batouta, qui connaissait bien la grande distance entre Sumatra et Ceylan n'a jamais pu avoir l'idée de déterminer la situation d'une montagne de Ceylan en disant qu'elle se trouvait près de Sumatra! Ici comme chez Kazwînî on ne saurait traduire autrement que: »Serendîb situé dans Siyalân". Et si l'on désire encore une autre preuve, en voici une qui est concluante. Ibn Batouta, lors de sa visite à l'île de Ceylan nomme l'île entière سيلان (IV. p. 89. 165) *tandis qu'il parle de la montagne de Serendîb qu'il voit dans Siyalân lorsqu'il s'approche de cette île*, sans qu'il puisse être question de l'île de Sumatra (خرجنا الى جزيرة سيلان ورأينا جبل سرنديب فيها ذاهبا فى السماء).

Je crois qu'après ces preuves on ne niera plus l'identité de Ceylan et Siyalân; et cela surtout quand on verra plus bas que les autres arguments de M. Schumann pour prouver l'identité de Siyalân avec Sumatra sont très faibles. J'ai donc le droit d'avancer que les Adjâib ont bien raison lorsqu'elles disent que Serendîb est aussi nommé Sehîlân, puisque d'après la note de M. Kern les mots Sehîlân et Siyalân indiquent tous les deux l'île de Ceylan, et que Sîhala était déjà le nom indigène de Ceylan dans le IVme siècle. Ajoutons qu'on ne peut guère s'expliquer comment le nom de Siyalân aurait été attribué à Sumatra ou à une partie de cette île [2]), tandis que ce nom s'adopte à merveille à l'île de Ceylan.

Pour les auteurs cités Siyalân est donc Ceylan, tandis que Serendîb est la partie de cette île qui contient le pic d'Adam [3]). Il n'est donc pas du tout étrange que les auteurs

1) Tel est aussi l'avis de M. de Goeje, qui me dit qu'il est impossible de traduire ici le mot ب comme le fait M Schumann par »auprès de"

2) M. Schumann (p. 48) dit qu'il expliquera dans un travail qu'il publiera bientôt, d'où est venu le nom de Sajalân Je crois que M. Kern a déjà résolu cette question d'une manière concluante.

3) M. Gildemeister. De rebus indicis. p. 52 a déjà fait cette remarque Il écrit Taprobana insula, quam vel سرنديب nominant vel quod nomen posterius est سيلان, inter utrumque male interdum hoc ponunt

arabes cités, en parlant de Serendîb, ne fassent pas mention de la cannelle puisqu'ils s'imaginaient Serendîb comme une partie de l'île de Ceylan. Par conséquence ils ne parlaient pas là de cette cannelle, mais bien lorsqu'ils traitaient de l'île entière Siyalân.

Examinons maintenant les autres arguments que M Schumann allègue en faveur de sa thèse. D'après Kazwînî, Siyalân était situé entre l'Inde et la Chine; comme ce n'est pas le cas de Ceylan, Siyalân ne peut pas être cette île Observons d'abord que l'auteur ne dit autre chose que ceci. »Siyalân est entre l'Inde et la Chine"; c à. d. que Siyalân est sur le chemin de l'Inde à la Chine, ce qui est vrai pour Ceylan, puisqu'en quittant l'Inde pour aller vers la Chine on peut prendre la route de Ceylan. Kazwînî ne dit pas que Siyalân est à mi-chemin: il ne parle pas non plus de la distance entre l'Inde et Siyalân, ni de celle entre cette île et la Chine. Le sens véritable de la citation de Kazwînî est bien tel que je l'ai expliqué: c'est prouvé par la citation de Yaqout IV. p. 963 qui dit la même chose de la mer de Herkend, qui est comme on le sait (V. Index géographique s. v.) la mer dans laquelle Ceylan était située De cette mer Yaqout dit expressément qu'elle est située entre l'Inde et la Chine et que Serendîb s'y trouve (بين الهند والصين وفيه جزيرة سرنديب). Et si M. Schumann essaie de prouver sa thèse que Siyalân est Sumatra en alléguant les mots de Kazwînî »que la mer de Shelaheth se trouve auprès de Siyalân", je lui reponds qu'*ici* l'auteur arabe ne dit pas que Siyalân est situé dans cette mer, mais seulement auprès d'elle (البحر عندها), et que par suite le passage de Kazwînî ne prouve nullement que Siyalân était situé près de Malaca. En outre il est bien possible que la citation de Yaqout qui parle de la mer de Herkend comme située entre l'Inde et la Chine ait été la cause de cette méprise et ait donné lieu à la confusion de ces deux mers chez Kazwînî.

L'argument en apparence le plus fort de M. Schumann, que d'après Yaqout on nommait Siyalân »Rami" est réfuté par une remarque d'une très grande importance que je dois à M de Goeje. Il démontre que M. Schumann a mal traduit les mots de Yaqout et qu'il ne faut pas lire »et *souvent* les gens nomment cette île Rami" mais bien »l'île de Siyalân est *peut-être* la même île que Rami". Comme c'est souvent le cas, le mot arabe ربما, signifie dans le passage de Yaqout »*peut-être*" et non pas »*souvent*." On peut prouver ce fait par un autre

---

discrimen, ut hoc proprie ad insulam pertinere dicant, illud ad montem Rahum (c. a. d. le pic d'Adam)"

M de Goeje est d'avis que le nom Serendîb a eu le même sort que le nom Hind Ces deux noms étaient connus des Arabes avant que ceux-ci vinssent dans l'Inde ou dans Ceylan Lorsqu'ils abordaient l'Inde en conquérants ils entendaient nommer le pays *Sind* et pensaient que le pays de Hind était situé plus loin, par suite ce nom fut donné à la partie orientale de l'Hindoustan Et lorsqu'ils entendaient nommer Ceylan par les indigènes du nom de Siyalân ils limitaient le nom de Serendîb à la partie de l'île où était situé le pic d'Adam, parce que la tradition sainte disait que cette montagne se trouvait dans Serendîb

Ce même savant m'a encore signalé un passage sur Ceylan qu'on n'avait pas encore remarqué. Bekrî, Ed. Wüstenfeld p. 162. »Hamdani dit Nalandjaran est l'île de Serendîb où l'on trouve les pierres précieuses, les jacinthes et autres Cette île a une grandeur de 80 parasanges carrés Là est la montagne Wâschim (ailleurs Rahun) où Adam est descendu. (Chez Tabarî I. ١٢٢, 2 Wâsim). Yaqout IV. p 822 a le nom نود corruption de بود (Bodd). Ce nom est aussi dérivé de la tradition. V. Tabarî I, ١٢٠, 16, بود; ١٢١, 5, ١٢٤, 1 et a.; ١٢٣, 2; ١٢٣, b. —

passage du même écrivain, II. p ٧٣١ où on lit aussi que Rami est peut-être le même pays que Siyalân, mais où l'auteur emploie l'expression ولعلها, qui ne peut signifier que »peut-être." Il s'agit donc seulement d'une conjecture de Yaqout qui ne prouve rien Cette conjecture est peut-être la conséquence de la confusion entre les mers de Herkend et de Shelaheth, confusion qui n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'on ne sait que trop combien on s'est trompé dans la nomenclature des diverses mers.

J'ajoute que l'assertion de M. Schumann que les produits de Siyalân et de Rami sont identiques n'est pas tout-à fait exacte. Le produit si caractéristique de Sumatra, le camphre, est cité comme produit de Rami par Soléiman (Relation II. p ٨), Ibn Khordadbeh (p. 69), Mas'oudi (I. p. 338), Edrîsî (I. p. 76) et Dimachqî (trad. p. 205), tandis que je trouve nulle part mention du camphre comme produit de Siyalân. De même le rhinocéros de Rami cité par Ibn Khordadbeh et Edrîsî n'est pas mentionné pour Siyalân.

Enfin, M. Schumann dit encore en faveur de sa thèse que les auteurs qui parlent de Siyalân ne mentionnent pas les noix de coco, les rubis, les perles et l'éméri qui caractérisent l'île de Serendîb Nous ferons observer que Kazwînî parle bien de mines de pierres précieuses qui d'après les récits des voyageurs se trouvent à Siyalân, et qui peuvent aussi bien comprendre les rubis, que l'expression générale »aromates et épices" peut contenir la cannelle de Ceylan. Quant aux noix de coco, elles sont aussi peu caractéristiques pour Sumatra que pour Ceylan.

Pour résumer ce que j'ai dit il me semble démontré d'une manière évidente que Siyalân et Ceylan sont identiques et que le nom Serendîb qui en réalité appartient à l'île entière, ne représentait pour quelques auteurs arabes que la partie de l'île où était situé le pic d'Adam. Donc, la cannelle de Ceylan a été déjà, sous le nom de cannelle de Siyalân, connue de Kazwînî, de Yaqout et de l'auteur où ils ont puisé tous deux. Les Adjâib sont d'accord avec ces auteurs, puisqu'elles parlent de la célèbre cannelle de Sehîlân, ce qui est le même nom que Siyalân, et non de la cannelle de Serendîb Mais ici comme dans quelques autres récits il parait que l'auteur des Adjâib n'est nullement un copiste des auteurs arabes connus, qu'il a puisé à des sources indépendantes et que dans beaucoup de cas il a été très-bien informé. Car non seulement il rend le nom de l'île d'une manière plus conforme à la prononciation véritable du mot, puisqu'il écrit le *h* de Sinhala (V. la note de M. Kern), mais en outre il assure que Sehîlân et Serendîb sont la même île ce qui, comme on l'a vu, est conforme à la vérité.

Le lecteur se rappellera que j'ai dit plus haut (p 267) qu'il n'était guère étonnant que quelques auteurs arabes, écrivant sur Ceylan n'aient pas mentionné la cannelle de cette île puisqu'on retrouve ce même oubli chez un auteur chrétien, Oderic de Frioul, quoique celui-ci vécût dans un temps où cette cannelle était notoirement connue. Il va sans dire que cette preuve serait encore plus forte si l'on peut prouver qu'environ 20 ans avant le voyage d'Oderic l'île de Ceylan était déjà connue comme produisant la cannelle. M. Schumann nie ce fait, mais je crois ses arguments très faibles.

M. Yule a cité (Cathay and the way thither. London. 1866. I. p. 218) une lettre du moine Jean de Montecorvin (1292—1293) mentionnant la cannelle qui se trouvait dans une île auprès

de Maabar (»L'albore del cinnamomo.... del quale est grande copia all' isola appresso a Maabar." trad. par M. Yule »that great store of its bark is carried forth from the island which is near Maabar (Coromandel)." D'après M. Yule on aurait dans cet écrit la première mention de la cannelle de Ceylan par un auteur chrétien. M. Schumann attaque cette opinion en disant qu'on n'a pas le droit de poser comme certain que cette île était Ceylan, et que l'on trouve bien d'autres îles près de la côte de Maabar qui est si étendue. Je ferai observer qu'il serait déjà bien étrange que le moine eût entendu parler de la cannelle d'une île près de la côte de Coromandel, tandis qu'il aurait ignoré celle de la plus grande île qui produisait la meilleure cannelle, même si l'on ne savait pas d'ailleurs qu'on connaissait Ceylan comme pays produisant de la cannelle excellente. Mais comme nous savons maintenant que cette cannelle était bien connue du temps de Jean de Montecorvin, je crois qu'il faut admettre que l'assertion de M. Yule est très exacte. Et je ne sais que dire de l'argumentation de M Schumann prétendant qu'à la rigueur on pourrait admettre, sur l'autorité du moine, que la cannelle de Ceylan était connue de son temps, mais que rien ne prouve qu'elle était un article d'exportation. S'il en était ainsi il faudrait admettre qu'on aurait connu en 1292 la cannelle excellente de Ceylan et qu'on l'aurait négligée, mais que, 30 années plus tard, du temps d'Ibn Batouta, on aurait tout à coup changé d'idée et qu'alors seulement on aurait inauguré un commerce d'exportation qui, d'après les récits du voyageur arabe, n'était pas sans importance. Pour prouver un fait si extraordinaire, M. Schumann aurait dû démontrer que ce commerce ne se faisait pas en 1292.

Mais cela lui sera impossible puisqu'on a des preuves concluantes que ce commerce se faisait bien dans ce temps. On sait par Quatremère (Mémoires géogr. et hist. sur l'Egypte II. p. 284) que le Sultan Mamlouk d'Egypte Kelaoun reçut dans l'année 682 de l'Hégire (1292 A° D[i]) l'ambassade d'un prince de Ceylan. L'ambassadeur lui remit une lettre du prince contenant l'énumération des marchandises de son pays. »Je possède »y disait-il" une quantité prodigieuse de perles et de pierreries de toute espèce. J'ai des vaisseaux, des éléphants, des mousselines et autres étoffes, du bois de baqqam, de la cannelle et tous les objets de commerce qui vous sont apportés par les marchands banians." Un lecteur impartial sera bien d'avis que le prince ne parle ici que de produits qui se trouvent dans son royaume. Mais M. Schumann (p. 48) qui ne veut pas entendre parler de la cannelle de Ceylan avant Ibn Batouta soutient que le prince parle de la cannelle que les marchands banians apportaient à Ceylan, pour l'exporter ensuite vers l'Egypte. (Man muss ihn als eine Ware betrachten mit der die Banianen *über Ceylon zu handeln pflegten*"). Pour admettre ce raisonnement, il faut donc s'imaginer que les Banians de l'Inde apportaient à Ceylan un produit qu'on trouvait en abondance et de la meilleure qualité dans cette île même, pour l'exporter ensuite ailleurs. Certes l'idée me semble aussi bisarre que celle de porter des hiboux à Athènes, et les Banians qui eussent agi de cette manière n'auraient guère mérité d'être cités comme les commerçants les plus rusés du monde. Et quel est l'argument que M. Schumann présente à l'appui de son assertion? La citation du baqqam dans la lettre du prince qui, d'après M. Schumann, n'est jamais mentionné comme produit de Ceylan (Bakham, welches von der Insel niemals erwähnt wird). On me permettra de faire observer que c'est là une grande erreur. Ibn Batouta (IV. 166) dit expressément qu'on trouve beaucoup de baqqam sur cette île, et M. Heyd (Geschichte des Levantehandels im Mittelalter, Stuttgart 1879. II. p. 579) cite Ribeyro qui dit que le bois de brésil de Ceylan est en

grande estime. Kazwînî le nomme aussi parmi les produits de Ceylan. Encore de notre temps le *caesalpinia sappan* ou baqqam est un produit important de Ceylan comme l'assure R. M. Martin. Statistics of the colonies of the Brit. empire. London 1839 p. 399. (Calamander, ebony, . . . sappan . . . are in rich profusion). M. Schumann n'a donc pas le droit de dire que le prince de Ceylan a parlé d'autres produits que de ceux de son île

Je crois donc avoir prouvé que la cannelle de Ceylan était connue beaucoup plus tôt que ne se l'imagine M. Schumann et qu'elle a été exportée bien avant Ibn Batouta. J'ajoute que cette conclusion me semble aussi plus vraisemblable que celle de M Schumann qui nous forcerait à admettre que le produit le plus important d'une île, visitée déjà dans l'antiquité, ne serait connu que depuis le XIVme siècle

Les **Gobb's de Serendîb** sont mentionnés par plusieurs auteurs arabes Comp. Relation I. p. 128. Abou'l-feda II. 2. p. 115. Edrîsî I. p. 78. La Relation donne la définition suivante d'un Gobb. »une vallée quand elle est à la fois longue et large et qu'elle débouche dans la mer." On sait qu'on entend par les Gobb's de Serendîb la côte de Coromandel où nombre de rivières, descendant des *Ghatt*, débouchent dans la mer

Quelques récits qu'on trouve dans les Adjâib ne contiennent pas d'indices certains sur le pays auquel ils ont trait: comme tels je nommerai la pierre avec le ver vivant (p. 169) et le grand oiseau qui fait ses petits sur le rivage de la mer, après quoi les vents cessent de souffler pendant 14 jours Il n'est pas sûr que notre auteur pense que le poisson à figure humaine (p. 38) demeure dans les Gobb's de Serendîb, quoique cela soit bien probable, puisque Dimachqî (trad. p. 212) parle aussi du latham à tête de pourceau avec le corps d'un homme et les parties sexuelles d'une femme qui se trouve dans la mer de Serendîb. J'ai déjà parlé d'un tel poisson dans l'Index géographique sous كلسنة (باكس); il me semble qu'ici aussi c'est le douyong qui a donné lieu à des récits extravagants Sans doute ce sont les Gobb's de Serendîb que les Adjâib décrivent p. 122: la description que Reinaud a donnée du détroit de Manaar et de Palk (Introduction Abou'l-feda p. CDXIII) offre beaucoup de points de ressemblance avec celle de la mer des Gobb's des Adjâib. Le suicide de la vieille femme dont elles parlent s'accorde bien avec le mépris de la mort qu'on a tant remarqué chez les Hindous. La description de la mer des Gobb's (Adjâib p. 114) est assez conforme aux faits connus, mais je ne saurais expliquer les périls extraordinaires qui menaçent les marins, que par les exagérations accoutumées des voyageurs. Je ne saurais non plus dire où se trouvent les pirates anthropophages qu'on y voit mentionnés. Comme les serpents, et aussi les charmeurs de serpents sont bien connus au Coromandel, le récit des Adjâib (p. 121) n'a rien qui doive nous étonner. Seulement je me demande si l'auteur ne confond pas ici deux histoires: celle des charmeurs de serpents et le fait bien connu qu'on laisse aller à la dérive sur le Gange les corps morts des Hindous.

Le récit le plus important sur les Gobb's me semble celui de la p. 5 où l'auteur raconte qu'il y a un pays avec une grande ville qui a beaucoup de pagodes et où se trouve le centre du commerce des étoffes *gobbîya*. On sait que c'est surtout au Coromandel que se font les toiles fines: la compagnie des Indes néerlandaises avait ses comptoirs sur la côte de ce pays dans le but principal d'en obtenir le monopole. (Valentijn, Ceylon. p. 161, 278. Baldaeus.

Beschrijving der Oost Indische Kusten Malabar en Coromandel. Amsterdam 1672. p. 158). Yaqout (III p. ٧٧١. Comp. Glossaire sous عب) confirme la communication des Adjâïb que les étoffes fines de ce pays étaient nommées Gobbîya. Il parait que ce nom était encore connu du temps de Valentyn qui parmi les toiles fines de la côte de Coromandel cite les étoffes nommées *Gobar* (Valentyn. Coromandel. p. 14).

Le même récit contient des particularités sur une idole et sur les suicides qui ont lieu en son honneur. On sait que de tels faits étaient frequents au Coromandel. Mais comme le nom de la ville où se trouve cette idole n'est pas marqué par les Adjâïb et qu'il y a beaucoup de temples dans ce pays, je ne saurais déterminer ni cette ville, ni même le pays d'Abrir. Je trouve bien mentionné le pays de Tenjaour qui d'après le témoignage des »Historische reizen" (XIV. p. 119) était célèbre dans toute l'Inde par le nombre énorme de ses pagodes, mais la différence des noms est trop grande pour pouvoir identifier les deux pays.

Pays des Mandourin. p. 124. Ce pays qui est situé vis à vis de Serendîb ne peut être que le pays de Madoura, qui s'étend jusqu'à la mer. (V. Valentyn. Ceylon p. 160, 287. Historische reizen XVI. p. 128). Le son final du mot ين peut être expliqué comme une corruption de مندورين, Madoura-patan, ou comme étant le génitif pluriel du nom relatif. Dans le dernier cas مندورين signifie: pays des habitants de Madoura.

Le pays de Madoura est mentionné par d'autres auteurs arabes. Mas'oudi en parle (I. p. 394. »L'histoire des rois de la Chine et de ceux de Serendîb et de leurs relations avec le roi de Mandourafîn. Ce pays est situé vis à vis de Serendîb.") Ce nom de مندورفين [1]) est, suivant une conjecture vraisemblable de M. de Goeje, confirmée par M. Kern, une corruption de »Mandoura-patan". c. à. d. ville ou capitale de Madoura.

D'après Mas'oudi les princes de ce pays étaient nommés القايدى, al Kaïda. Peut-être ce nom est-il une altération de Naïk, qui est le titre des princes de Madoura (V. Baldaeus l.l. p. 156 s. s.).

L'île de Baqar, où se trouve une énorme idole des Indiens, est située d'après les Adjâïb entre l'île de Serendîb et Mandourin; partant dans le golfe de Manaar ou le détroit de Palk. Je n'ai pas pu la retrouver [2]). On est bien frappé par le conformité de Baqar avec le Bacare de Ptolemée (L. VI. C. I. l. l. p. 168), mais la situation de la dernière ville ne semble pas pouvoir s'accorder avec celle que les Adjâïb assignent à l'île de Baqar, ce qui est aussi le cas avec l'île de Balaca de Ptolemée, située près de l'île de Ceylan (L. VI. C. IV. l. l. p. 181), puisqu'elle se trouvait au sud de Ceylan (Comp. l'atlas d'après Ptolemée Tab. XII).

---

1) Manuscrit L مندورى, L² منصور بن بنى. Kazwînî II, ٨٢ écrit Mandourafîn; Abou'l-feda II 2 p. 115 Mandari ou Mandouri; al-Birouni (Sprenger Reiserouten p. 82) مندرى.

2) On peut bien admettre que c'est la même île que l'île de Balanc (بلنك ou بلنق) d'Edrîsî (I. p. 78), séparée de Serendîb par une petite journée de navigation. Je doute fort qu'on puisse identifier cette île avec le port nommé بلنك par Reinaud d'après al-Birounî, comme c'est l'avis du savant éditeur d'Ibn Khordadbeh (p. 284). Ce port se trouvait dans la presqu'île du Gouzeratte, au fond du golfe de Cambaie. Le navigateur d'Ibn Khordadbeh en arrivant à Balanc a déjà depuis longtemps laissé ce golfe en arrière. J'ai aussi des doutes concernant l'identité de l'île de Baqar (et par suite de Balanc) avec Balîn d'Ibn Khordadbeh (p. 62. 64), parce qu'il me semble qu'on doit chercher cette dernière place, située à 2 journées de la grande mer, sur la côte occidentale de l'Inde.

Les Adjâib nomment encore deux lieux dont les noms sont rendus méconnaissables par le copiste. Ce sont بريبن (p. 121) et نرسى (p. 172). Les Adjâib racontent que le premier lieu est situé dans les Gobb's; il ne disent pas la même chose de l'autre, quoique cela soit bien vraisemblable, puisqu'elles parlaient des Gobb's dans le récit précédent. On pourra donc admettre qu'ils sont identiques. Mais les Adjâib ne donnent aucune particularité pouvant servir à déterminer la situation de ce lieu. J'accepte pourtant volontiers une conjecture de M. de Goeje, que le nom finissait en فتن ou پتن »patan", (ville) puisque beaucoup de noms de villes du Coromandel sont composés avec ce mot.

Excursion D.

EXTRAITS DU MOKHTASAR AL-ADJÂIB ET DE NOWAIRI.

La bibliothèque nationale à Paris possède un manuscrit (n° 901) du Mokhtasar al-Adjâib (Précis des merveilles) contenant e. a. quelques récits qui traitent des mêmes sujets que les Adjâib. Bien qu'ils ne semblent en grande partie qu'une réproduction de la Relation, — quelquefois copiés littéralement, mais parfois avec des changements de quelques mots, — on y trouve de temps en temps des particularités qui ont été puisées à une autre source. Pour faciliter la comparaison j'indiquerai les pages de la Relation où se trouvent les récits correspondants.

L'histoire que je citerai en premier lieu est remarquable puisqu'elle contient les traits principaux du récit qu'on lit dans les Adjâib p. 29 s. s. Mais en même temps on y trouve tant de particularités s'écartant du récit des Adjâib qu'il est bien évident que les deux auteurs ne se sont pas copiés. Peut-être qu'ils ont puisé à la même source et qu'on trouve ici le reste d'une légende qui a eu cours parmi les marins de l'orient, mais sans qu'il nous soit possible d'en indiquer l'origine.

I. f. 10. v. ومن ذلك امّة بحرية على شبه النساء يقال لها بنات الماء فى صور النساء الحسان
ذوات الشعور السبط لهنّ فروج عظام وثدى وكلام لا يُفهم وقهقهة وضحك، وحكى عن بعض
البحريين انّ الريح القتهم الى جزيرة فيها شجر وانهار عذبة وانّهم كانوا يسمعون جلبة وضوضاة
وضحكوا (lis : وضحكا) فكمنوا لهن واخذوا منهن امراتين فاوثقوهما واقامتا مع الذين اخذاهما
اياما يقعان عليهما فى كل وقت ويجدان لهما لذّة عجيبة وانّ احدهما وثق بصاحبته فارسلها من
وثاقها فهربت الى البحر ولم يرها بعد ذلك وبقيت الاخرى مع صاحبها مستوثقا منها فحملت منه
وولدت ولدا ذكرا وانّهم ركبوا البحر فلما حصلت فى المركب رحمها وحلّ وثاقها وقد رأى انّها لا
تزول عن ابنها فتغفلت ووثبت الى البحر فلما كان بعد ذلك بيوم ظهرت له والقت اليه صدفا
فيها درّة

Dans certaine île il y a un peuple ressemblant à des femmes, qu'on nomme »filles de l'eau", ayant une belle figure, des cheveux touffus, de grandes vulves et de grosses mamelles. Elles parlent une langue incompréhensible, riant et éclatant de rire. On raconte que quelques marins furent jetés sur une île où se trouvaient des arbres et des rivières d'eau douce et où ils entendaient du bruit, des cris et des rires de femmes. Ils se mirent en embuscade et s'emparèrent de deux de ces femmes qu'ils lièrent. Elles restèrent longtemps près de ceux

qui les avaient prises, et ceux-ci jouissaient d'elles à chaque instant et goûtaient avec elles des plaisirs extraordinaires. L'un d'eux se fiant à sa compagne détacha ses liens· à l'instant elle s'enfuit à la mer et ne reparut plus. L'autre femme resta chez son maître qui la surveilla sévèrement: elle devint enceinte de lui et mit au monde un fils, après quoi ils allèrent naviguer en pleine mer. Lorsqu'elle fut dans le navire, il eut pitié d'elle, et détacha ses liens, croyant bien qu'elle ne quitterait pas son fils, mais dans un moment où personne ne prenait garde à elle, la femme se jeta à la mer. Le lendemain elle lui apparut de nouveau et lui jeta une coquille dans laquelle se trouvait une perle precieuse

II. ويقال انّ فى بحر * الهند[1]) حيوانا يشبه السرطان فاذا خرج الى البرّ صار حجرا يسحق منه كحل لبعض علل العين✿ f. 16. r.

Ce récit se trouve littéralement dans la Relation I. p. 21 II. p. ٣٣, mais sans qu'elle nomme la mer, qui dans le Mokhtasar A. est nommée la mer Indienne.

III. وبجبل سرنديب وادى الماس وهو بعيد القعر وبه حيات عظام واذا ارادوا اخراج الماس منه طرحوا فيه لحما حارّا فيلتصق عليه فيرفعه النسور الى ضفة الوادى خوفا من تلك الحيات فيوجد من الماس ما لصق باللحم مقدار العدسة وقدر الحمّصة واكبرها يوجد بقدر نصف الباقلّا فيتّخذ منه الملوك فصوصا لخواتم يلبسونها✿ f. 17. v.

Dans les montagnes de Serendib on trouve une vallée de diamants très profonde, où demeurent de grands serpents. Quand on veut prendre les diamants on jète là-dedans du sang chaud (de la viande chaude), servant d'appât aux vautours, qui, de peur des serpents, emportent la viande aux bords de la vallée. Parmi les diamants qui s'attachent à la viande on en trouve de la grandeur d'une lentille ou d'un pois chiche; les plus grands sont de la dimension d'une demi-fève. Les rois en tirent les châtons de leurs anneaux à cacheter.

IV. Une grande partie du récit suivant se trouve chez Ibn Khordadbeh p. 64 (traduction p. 288.)
ومنها جزيرة كله يسكنها الهند وفيها معدن الرصاص القلعى ومنابت الخيزران وعن يمينها جزيرة بالوس على مسيرة يومين واهلها يأكلون الناس وبها موز وكافور ونارجيل وقصب سكر وارز وجزيرة جابة (lis. جابه) وسلاهيط فيها مدينة وملك ينشر عليه الذهب وقلنسوة ذهب مكللة وبها نارجيل وموز وقصب سكر و..... صندل وسنبل وقرنفل وحذاءها جبل فى ذروته نار تتّقد مقدار سمكها ميلا ذراع فى مثلها فهى بالليل دخان (lis. نار) وبالنهار دخان ثمّ جزيرة الطيب من هذه على خمسة عشر يوما فيها كل الافاوه وفى مملكة المهراج جزيرة يقال لها برطابيل تسمع منها العزف وضرب الطبول والزمر واصوات الغناء والبحريّون يقولون ان الدجّال فيها ويقرب منها موضع فى بحر يخرج منه خيل لها اعراف تجرّها فى الارض، وجزيرة سُومة (lis. تيومة) فى طريق الصين فيها العود والكافور ومنها f. 23. r.

1) Ce mot manque dans le récit de la Relation.

الى قمار الساحل ايام يسيرة وبقمار العود القمارى والصندل وجزيرة الصندل على الساحل وبها العود الصنفى وهو عندهم افضل من القمارى لانه يُعرف فى النار بجودته وثقله وبها بقر وجواميس وبلاد الواق وجزائرها فى مشارق الصين وهى كثيرة الذهب ✿

Parmi ces îles se trouve l'île de Kalah, habitée par des Indiens. Il y a des mines d'étain (raçâs al-qala'i) et des plantations de bambou. L'île de Naloush est située *à sa droite* à une distance de 2 jours; elle est habitée par des anthropophages. On y trouve des bananes, du camphre, des noix de coco, de la canne à sucre et du riz. Après, l'île de Djâba et Selâhith avec une ville. Le roi est couvert d'or et porte un chapeau d'or orné de pierres précieuses [1]). On y trouve des noix de coco, des bananes, de la canne à sucre, ..., du bois de sandal, du nard et des girofiées Vis à vis de cette île il y a une montagne; un feu brûle sur son sommet. La hauteur de la montagne est de 100 aunes; sa longueur et sa largeur est la même. Pendant la nuit on voit le feu, le jour on voit la fumée. A une distance de 15 jours de cette montagne on rencontre l'île des épices (djazirat al-tib) avec toute espèce d'épices. Une île nommée Bortâil est sous la dépendance de l'empire du Maharadj; on y entend des sifflements, le battement des timbales et des instruments à cordes et le bruit des chansons. Les marins disent qu'al-Dadjdjâl, l'antechrist, y demeure. Près de cette île on trouve dans la mer un lieu d'où l'on voit apparaître des chevaux avec des crinières qui rasent le sol. Puis une île, Toyouma, sur le chemin de la Chine où l'on trouve l'aloès et le camphre, et d'où l'on atteint en peu de jours la plage de Khmer. Dans ce pays-ci on trouve l'aloès de Khmer et le bois de sandal. L'île du sandal est située près de la plage; on y trouve l'aloès de Senf, qu'ils estiment à un prix plus élevé que celui de Khmer, parce qu'il se distingue par son excellence et sa pesanteur dans le feu. On y voit des boeufs et des buffles. Puis le pays des Ouâq (-Ouâq) et ses îles, situées *à l'orient* de la Chine. Elles sont riches en or.

V. La plus grande partie du récit suivant se trouve presque littéralement dans la Relation I. p. 20. II. p. ٣٢. Je ne donne que la traduction de la dernière partie qui n'est pas comprise dans la Relation.

f. 25. r. وجزيرة يقال لها جلحان (Relation ملجان) فيما بين سرنديب وكله من بلد الهند وفيها قوم من السودان عراة اذا وقع اليهم انسان من غير بلادهم علّقوه منكّسًا وقطّعوه وأكلوه قطعًا وليس لهم ملك وغذاؤهم السمك والموز والنارجيل وقصب السكر وآجام تنبت الخيزران وهم عراة لا يستترون بشىء ويقرب الصين فى موضع يقال له صنجى [2]) وهو اخبث البحار واكثره رياحا وموجا ومصائب وجبال يتطاير منها الى المراكب صبيان مثل صبيان الزنج طول احدهم نحو من اربعة اشبار يخرجون من الماء ويتواثبون فى المراكب ويدورون فيها ولا يؤذون احدًا ثم يعودون الى البحر ✿

Près de la Chine est un lieu nommé Sendji. La mer y est la plus dangereuse de toutes les

1) Comparez Edrîsî I. p. 80 »Ce prince se nomme Djâba. il porte la chlamyde et la tiare en or, enrichie de perles et de pierres précieuses."
2) Cod. s. p.

mers, par suite de la fréquence des vents et des hautes vagues et des détroits et des montagnes qu'on y trouve. De ce pays des garçons, ressemblant à des Zindjs, viennent sur les vaisseaux. Ils ont une taille de 4 empans. Ils viennent de l'eau, sautent sur les navires et s'y promènent sans faire du mal à personne. Après cela ils retournent à la mer.

VI. La plus grande partie du récit suivant contient les mêmes détails que la Relation I. p. 93 II p. ٨٩. Par suite je ne donne que la traduction de la première partie qu'on ne rencontre pas dans la Relation.

f. 25. v. وجزيرة الزابج[1]) جزيرة عظيمة كثيرة الاهل والزرع والتجارات تعالى انه لما اضطرب امر
الصين بالخوارج والهرج صارت المراكب الصينية تقصد جزيرة الزابج[2]) هذه ويعاملون اهلها وكذلك
جزائره كلها واصلح ابواب الصين للتجارات الباب الذي يدخل منه الى خانفو وهو اقرب ومن يدخل
من غيره بعد الطريق عليه وجزائر الزابج[1]) كثيرة منها جزيرة تعرف بسريرة (lis. بسريرة) تكسيرها اربع
مائة فرسخ وفيها جواهر وطيب وجزائر الرامي ايضا عامرة يقال ان تكسيرها ثماني مائة فرسخ فيها
منابت البقم وفيها الكافور والافاويه وجزيرة كله وتعالى انها[3]) المنتصف بين ارض الصين وارض العرب
وتكسيرها ثمانون فرسخا وبكله مجتمع الامتعة من الاعواد والكوافير والصندل والعاج والرصاص القلعي
والابنوس والبقم والجهاز من عمان في هذا الوقت اليها وجزيرة المهراج الذي هو ملك هذه الجزائر
كبيرة في غاية الخصب والعمارة حكى بعض التجار الذين يوثق بقولهم ان etc.

L'île de Zabedj est une grande île, très peuplée, bien cultivée, riche en marchandises. On raconte que les navires chinois allaient vers cette île de Zabedj pour faire le commerce avec les habitants, lorsque des émeutes et des rebellions troublèrent la tranquillité de la Chine. Et c'est le cas avec toutes ces îles. La porte de la Chine qui est la mieux située et la plus proche pour le commerce est celle par laquelle on va à Khanfou. Si l'on choisit une autre porte on fait un long détour. Il y a beaucoup d'îles dépendant du Zabedj.

VII. Le récit suivant sur les Gobbs de Serendib se trouve tout entier dans la Relation I. p. 128. II. p. ١٢٣. En dehors du jeu du trictrac, mentionné dans la Relation, le Mokhtasar A. nomme aussi le jeu d'échecs.

f. 26. r. وتاكالوي هذه الجزائر اغباب يقال لها اغباب سرنديب وتفسير الغب الوادي العظيم يسير
المجتاز في هذا الغب شهرين واكثر في رياض وغياض وهو معتدل والشاة فيه بدرهم ونصف درهم
واكثر عملهم القمار بالنرد والشطرنج والدبكة *ويسترق الرجل[3]) المراة بعلم اهلها*

1) Cod. s. p. 2) Cod. ال.

3) Dans le manuscrit du Mokhtasar A on lit وسكر الرجل. D'après notre conjecture, il faut traduire: »L'homme enlève la femme au su de ses parents." La Relation porte (II p. ١٢٥) فتاتيه الى غياضهم بعلم ابيها. Celle-ci (une fille du roi) au su de son père va trouver le marchand dans quelque endroit boisé." La différence n'est pas sans importance puisque, dans le cas où notre conjecture contient la vérité, on aurait dans les Gobbs un exemple du mariage par enlèvement, qui est bien connu dans l'Inde. Mais il se peut aussi qu'on doive lire يسترق et traduire: »l'homme mène la femme en esclavage au su de ses parents."

VIII. Le Mokhtasar A. contient un récit sur le pays des Zindjs qu'on retrouvera presque littéralement dans la Relation I. p. 137. II. ١٣١. Je ne donne que le commencement du texte arabe.

وجزاير الزنج ¹) واسعة وكلما يزرع بها من ذرة وقصب وسائر الشجر فهو اسود etc.

IX. M. de Goeje a bien voulu me communiquer les citations suivantes de Nowaïri (Manuscrit de Leide nº. 273 (*A*) p. 57 s s.) et les collationner avec le manuscrit Cod. 2*a* (*B*) p 64 s.s.

وأمّا بحر الهند وجزائره فمبدؤه من مشرق الصين فوق خطّ الاستواء ويجرى الى جهة الغرب فيجتاز الى بلاد انواق وبلاد سفالة الزنج *ثم ببلاد الزنج²) حتى يصل الى بلاد بربرا¹) وهناك جاجره وأمّا الشرقى فمبدؤه من لوقين وهى اول مرافى الصين ثم *يجتاز بخانفو¹) فرضة الصين العظمى ثم الى سمندر من بلاد الهند ثم الى خارتين⁵) الى قندرينه⁶) الى نانه⁷) الى سندابور⁸) الى تيروص⁹) ويقال بروج والبهه ينسب القلفل البروجى، الى صيمور¹⁰) الى سندان¹¹) الى سوبارة¹²) الى كمبايه¹³) واليها ينسب القلفل الكنباتى الى ديبل¹⁴) وهى اول مرافى السند ثم الى سرون ثم الى التيز من بلاد مكران وهى احد ركنى الخليج الفارسى والركن الآخر يسمى راس الجمجمة¹⁵) وهو جبل خارج فى البحر ومن هناك يسمى بحر اليمن ثم يمتدّ على¹⁶) ظفار ثم على الشحر ساحل بلاد مهرة ثم على شرمة ولسعا¹⁷) ساحلى بلاد حضرموت ثم على ابين ثم على عدن ثم المخيق¹⁸) ثم الغارة¹⁹) ثم يمتد الى باب المندب ومن هناك يخرج خليج القلزم

Plus loin Nowaïri raconte que l'océan est divisé en six mers: 1⁰ بحر صنجى dans laquelle (lis صنجى ,(سربزه (lis شربزه²⁰) et N. B. انقوجه (ou Zanguebar); 2⁰ بحر الصنف avec الرانج²¹) (lis. الرابج), جزيرة الرامى²²) (lis. الرامى), جزيرة البركان, قمار, لسجالوس ويقال لنكبالوس²³); 3⁰ بحر فنصور²⁴) et بحر الجاوه ,بحر كله dont les parties sont nommées (lis. لامرى) بحر لاروى avec المانيك, la plus proche de l'Inde et avec 3 grandes villes, كرموه (lis. كنبومه), بلى²⁵) ainsi nommé d'après le port où les marchands viennent chercher le poivre جزائر الذيلب²⁶) (lis. الدبيجات) dont la plus grande est nommée السيبلان ,ديبى²⁷) d'où العود السنلى ,كله avec les villes

---

1) Cod s. p. 2) A omisit. 3) A بربر. 4) Codd. بخانفو 5) A. حارتين. 6) B. قندرينه. 7) A. بانه, B. باده. 8) A. شندابور 9) B. بيروص et بروج 10) A. صيمور 11) B. سندعان. 12) A. سوتاره, B. سوباره. 13) A. كنبايه et الكنبايتى 14) Codd دبيل. 15) A. الجمجه, B. s p. 16) A الى. 17) B. ولسعى. 18) B. المخيق. 19) A العاره. 20) B. سريره, nommé d'après la capitale, produit le camphre. 21) B. الرانج résidence du Maharadj. 22) B. الرامى. 23) B. لنكبالوس — لنجالوس. 24) B. قيصور. 25) B. بلى. 26) B الدعاب. 27) دبى, habité par des Arabes.

فنصور, ملادر, لاروى (lis. الامرى) et كله, صَنْدَابُولاب [1] (lis. صندل فولات) avec une ville du même nom, جزائر بيدامبان (lis. انـدمان); 4° بحر هركنـْد [2] (lis. هركـند), dans laquelle est situé سرنديب avec la capitale اعـنى [3]. Cette mer a 4 wâdi, qui se jettent dans la mer et qu'on nomme الاغباب; 5° بحر السمن; 6° بحر الزنج, avec جزيرة ملاى وتسمى جزيرة القمْر (vraisemblablement Madagascar).

---

1) B صندابولات. 2) B هركند. 3) B اعما.

Excursion E.

KANBALOH.

Les Adjâïb parlent de ce pays p. 31, 54, 175, 177. De ces récits il s'ensuit que les navires destinés au Kanbaloh peuvent être poussés par le vent jusqu'au Sofâla des Zindjs; qu'en 334 de l'Hégire une expédition de Japonais fut dirigée contre Kanbaloh pour se procurer des marchandises du pays, qu'ils avaient pillé quelques îles à six journées de distance et ensuite maintes villes et bourgades du Sofâla des Zindjs; et qu'il y a une distance de 1500 parasanges (lis. milles) entre Kanbaloh et le pays des nègres anthropophages, et une distance de 800 à 1000 parasanges (lis. milles) entre Kanbaloh et un rendez-vous de navires dans le Sofâla des Zindjs.

Quoiqu'il soit impossible de déterminer avec un degré absolu de certitude la situation de Kanbaloh, je suis néanmoins d'avis qu'il y a des raisons très fortes en faveur d'une conjecture qui place ce pays dans l'île de Zanzibar. Avant d'examiner ce point, je traiterai de la conjecture suivant laquelle il faut chercher Kanbaloh sur l'île de Madagascar.

Reinaud (Introduction d'Abou'l-feda p. CCCVI) et les traducteurs de Mas'oudi (I. p. 205) sont d'avis que peut-être il faut chercher Kanbaloh dans cette dernière île. Reinaud fait observer que les Arabes du temps de Mas'oudi allaient habituellement à Sofâla, pays dont les limites extrêmes sont situées encore plus au sud que Madagascar, de sorte qu'il n'est pas improbable que cette île ait été visitée par eux depuis très long-temps. On peut fortifier cette conjecture par les arguments suivants.

On trouve à Madagascar des lieux dont les noms ressemblent beaucoup au nom Kanboloh ou Kamboloh. Dapper fait mention du pays d'Amboulle, situé sur la côte sud-est de Madagascar. Ce pays porte encore ce nom et est décrit par M. Sibree (On Malagay placenames. Journal R. As. Society 1883. p. 207) comme »the fertile vale of Ambolo (at the bamboos)". Dapper (p. 20) mentionne aussi la vallée de Karemboulle comme aride et sèche. On y trouvait pourtant de belles prairies et par suite une grande quantité de boeufs. Elle était située dans le sud-ouest de l'île de Madagascar. Du temps de Dapper Karemboulle ne comprenait qu'une vallée de 6 milles en longueur et 3 à 4 milles en largeur, et il ajoute que le pays voisin Mashikore avait été ruiné par la guerre. Il se pourrait fort bien que le pays ait été autrefois beaucoup plus étendu.

Le son »amboloh" avec des préfixes, qui se retrouve encore dans Galemboulle et Manamboulle (Dapper p. 18, 11) peut donc indiquer une origine Malgache de Kanboloh. M. Sibree nous dit que les noms des lieux à Madagascar sont libres de toute influence étrangère. Remarquons que le nom de Kanbaloh d'après cette conjecture, n'était appliqué qu'à une partie de l'île et n'a pas pu servir à indiquer l'île entière. Car il est vraisemblable que les indigè-

nes de Madagascar n'ont pas connu de nom pour l'île entière, mais qu'ils se contentaient de nommer seulement leur tribu ou le pays qu'ils habitaient. (Schneider. Madagascar dans: Indische Gids. 1884 I. p. 289).

Du temps de Mas'oudi (I p. 205, 232) Kanbaloh était habité par des Musulmans, qui vers la fin du règne des Omayades s'étaient emparés de cette île en faisant captive la population Zindjite. Madagascar aussi a été visité depuis un temps très reculé par des Arabes, ce qui prouve qu'ils y faisaient depuis longtemps du commerce. M. Yule (Marco Polo. II. 406) raconte qu'on trouve des traces considérables d'une ancienne colonisation arabe sur les côtes de l'île, et que le capitaine Owen trouvait près de la baie de Bambelouka une population arabe dont les ancêtres s'étaient fixés dans l'île depuis un temps immémorial. v Linschoten dit que l'île était habitée presque entièrement par des Musulmans (p. 5 »ryck van volck die alle Mahometanen zijn).

Les produits que les Adjâib nomment comme articles de commerce de Kanbaloh se trouvent soit à Madagascar, soit sur la côte orientale de l'Afrique vis à-vis de l'île. L'ambre est nommé par v. Linschoten comme un produit important de Madagascar (»oock geeft die see aldaar veel ambra"). On y trouve aussi des tortues, et quoiqu'on n'y rencontre plus d'éléphants, ces quadrupèdes semblent avoir habité l'île du temps de v. Linschoten. Un animal de Madagascar, le »pintsala" a beaucoup de ressemblance avec le léopard: il a une peau épaisse et brune Et quoique le léopard ne soit pas un habitant de l'île, je trouve pourtant dans un dictionnaire géographique de v. Wijk (1828) la mention des léopards à Madagascar, ce qui semble prouver qu'on pouvait y avoir des peaux de ces animaux. Et il va sans dire qu'à Madagascar, situé vis-à-vis des pays des Zindjs, on pouvait facilement se procurer des esclaves de cette nation [1]).

D'après Mas'oudi (III, 31) Kanbaloh se trouvait à une distance de 1 à 2 jours du pays des Zindjs. C'est à peu près la distance qui sépare Madagascar de la côte d'Afrique. La largeur du canal de Mozambique, là ou il est le plus étroit, est d'environ 4 degrés, soit 60 milles géographiques ou 240 milles anglais. Pour parcourir cette distance en 2 jours, il faut une vitesse de 5 milles anglais par heure, la moyenne de la vitesse d'un navire indigène. (V plus haut p. 228). Si l'on songe de plus que les navires auront bien pris soin de faire le voyage par un vent favorable, la distance de 1 à 2 jours est assez conforme à celle qui sépare Madagascar du continent africain.

Le récit des Adjâib p. 175 peut être cité en quelque sorte à l'appui de la conjecture que Kanbaloh est identique avec Madagascar. Il prouve qu'il existait des relations de commerce entre Kanbaloh et le Japon et la Chine, et qu'une flotte Japonaise pouvait faire sans trop de difficulté la traversée de son pays à Kanbaloh. Si l'on admet la conjecture, on peut expliquer ce fait de la manière suivante.

On sait qu'il existe un courant équatorial qui part de la Nouvelle-Hollande et de l'Ar-

1) Le fait mentionné dans les Adjâib que les Japonais se procuraient déjà en 334 de l'Hégire des esclaves nègres n'a rien d'étonnant. On sait par une inscription de Java, datant d'environ 800 A. D., qu'on trouvait alors dans cette île des esclaves Zendji (Djenggi) V Kern dans Verslagen en mededeelingen van de Klk. Akad van Wetenschappen. Afd. Letterkunde 2e R X. 92. Deux siècles au moins avant que les Adjâib fussent écrites on exportait donc déjà ces esclaves nègres à une grande distance de leur pays.

chipel indien et se partage près du cap Delgado (10° 30') en deux courants, dont l'un va au nord jusqu'au cap Guardafui et l'autre au sud en passant par le canal de Mozambique. Ce dernier courant a joué un grand rôle dans la propagation des plantes, des animaux et des habitants de la partie sud-orientale de l'Asie à Madagascar et à l'Afrique orientale [1]). On peut donc supposer que les Japonais ont profité de ce courant qui les a emmenés jusqu'au canal de Mozambique. Si nous partons de cette conjecture, il faut expliquer l'expédition des Japonais en admettant que le courant les a poussés jusqu'aux Comorres, et que de là ils ont gagné le Sofâla des Zindjs et puis traversé le canal de Mozambique pour attaquer Kanbaloh.

On pourrait peut-être citer encore comme preuve à l'appui de cette conjecture le récit des Adjaib p. 51 et 31. L'auteur y raconte qu'un navire destiné pour Kanbaloh fut poussé par les vents jusqu'au Sofâla des Zindjs. Or on peut tirer de ce récit la conclusion que Sofâla n'était pas trop éloigné de Kanbaloh, et qu'en tout cas le courant du canal de Mozambique a entraîné le navire. On peut bien admettre que le Sofâla des Zindjs commençait déjà dans le territoire actuel de Mozambique (Devic. Pays des Zendjs. p. 77). Il se peut donc que le navire destiné pour Kanbaloh sur Madagascar ait été emporté par le courant sur la côte opposée de l'Afrique, soit vis-à-vis de Madagascar, soit plus au sud; mais néanmoins dans le Sofâla des Zindjs.

Enfin Mas'oudi (I p. 233) semble fournir encore un autre argument à l'appui de cette conjecture. D'après ses traducteurs il dit: «Le terme de leur course sur la mer de Zindj est l'île de Kanbaloh et le pays de Sofâla et des Ouâq-Ouâq's situé sur les confins du Zanguebar et au fond de ce bras de mer". On peut expliquer ce récit en admettant que Kanbaloh et le Sofâla des Zindjs étaient situés très près l'un de l'autre. Mais la traduction ne semble pas au dessus du doute: on peut tout aussi bien lire: «La fin de leur course est Kanbaloh; ils vont même plus loin jusqu'au Sofâla et le pays des Ouâq-Ouâq's [2]) qui est situé aux confins ex-

1) Je dois mes informations sur les courants de la côte orientale de l'Afrique à l'obligeance de M. M. le professeur Kan et le conseiller d'état Jansen. Le dernier m'a cité le passage suivant de Cooley. (London. Dulau et C[o]. 1876. p. 312) »The equatorial current that runs westward into the Indian Ocean meets no resistance after passing through the Indian Archipelago till it reaches the eastern coast of Africa. There caught in the Mozambique channel between the island of Madagascar and the continent it becomes impetuous and has at times a velocity of 8 miles an hour. Further on it shows itself as the Agulhas current of the Cape of Good Hope."

2) C'est du pays des Ouâq-Ouâq's *de l'Afrique* qu'il est question ici. M. de Goeje était d'avis qu'il existait un autre pays des Ouâq-Ouâq's situé en Afrique en dehors du pays des Ouâq-Ouâq's de l'Asie qu'il a prouvé être le Japon (V. Excursion F). A l'appui de cette conjecture il a cité un passage d'Ibn-al-Fakih p. 7. l. 4 disant qu'il faut distinguer entre le pays des Ouâq-Ouâq de la Chine et les Ouâq-Ouâq's du sud (واق واق أليمن) d'où est exporté de l'or mauvais.

Les Ouâq-Ouâq's de l'Afrique sont peut-être les Wagogo's, tribu nègre demeurant dans le pays à l'ouest d'Usagara jusqu'à Ouyanzi. M. Stanley (How I found Livingstone, 2de ed. London 1872 p. 249) les a décrits. Les limites du pays données par Mas'oudi (V. ci-dessus) sont assez confuses; néanmoins il ressort de sa description que le Sofâla des Zindjs et le pays des Ouâq-Ouâq's de l'Afrique sont situés environ à la même hauteur. Comme le Sofâla des Zindjs commençait déjà à Mozambique et comme il est bien certain que du temps de Mas'oudi on ne connaissait pas au juste les limites du pays des Ouâq-Ouâq's, il n'est pas du tout improbable que Mas'oudi ait voulu parler des Wagogo's qui véritablement se trouvent sur les confins extrêmes du pays des Zindjs.

trêmes du pays des Zindjs et à la partie inférieure de la mer des Zindjs." La seule conclusion qu'on peut donc tirer de ce récit, c'est que Sofâla était situé plus au sud que Kanbaloh. En admettant que Mas'oudi savait que le Sofâla des Zindjs commençait dans le Mozambique, on est forcé de reconnaître que Kanbaloh ne pouvait pas se trouver sur Madagascar, puisque cette île est située vis-à-vis de Mozambique. Mais je doute fort que Mas'oudi ait voulu indiquer ici les limites du pays des Zindjs; il raconte seulement que les marins poussent très en avant, et qu'ils visitent aussi le pays si grand et si peu connu du Sofâla et qu'ils se rendent même dans le pays presque fabuleux des Ouâq-Ouâq's de l'Afrique; pays situé à une distance énorme et à peine connu de nom. Vu les données très imparfaites et superficielles et par suite très confuses dont Mas'oudi pouvait disposer ici, je suis d'avis que nous n'avons pas le droit de tirer quelque conclusion de ce récit quant à la situation de Kanbaloh.

Quoique je ne veuille point nier l'importance relative des arguments allegués ci-dessus, je suis néanmoins d'avis qu'on peut citer des preuves beaucoup plus fortes en faveur d'une conjecture suivant laquelle il faut chercher Kanbaloh plus au nord que sur l'île de Madagascar. M Yule (M. Polo. II. p. 407) a déjà exprimé l'opinion que Kanbaloh serait Pemba, île située près de la côte de Zanguebar. En effet il faut chercher Kanbaloh bien près de Pemba, c. à. d. sur l'île de Zanzibar. Je dois cette conjecture à M. de Goeje: comme on verra plus loin, il m'a fourni quelques preuves importantes à l'appui.

Déjà le récit des Adjâib p. 177 semble indiquer pour Kanbaloh une position plus au nord que celle de l'île de Madagascar. L'auteur y raconte que les navires partis pour le Sofâla des Zindjs sont souvent entraînés par les vents et les courants au pays des noirs anthropophages [1]) qui demeurent à une distance de 1500 parasanges de Kanbaloh Or cette distance est impossible à admettre aussi bien pour Zanzibar que pour Madagascar. Mais comme nous l'avons déjà prouvé (V. Glossaire sous زام) il faut lire ici 1500 milles, soit une distance de 25 degrés environ. Si Kanbaloh était situé sur Madagascar, les navires auraient été entraînés jusqu'à l'extrême sud de l'Afrique. Quoiqu'à la rigueur on pût admettre que le courant du canal de Mozambique, qui se fait sentir le long de la côte orientale de l'Afrique au sud du cap Delgado ait

---

Il reste pourtant des difficultés à résoudre Ibn-al-Fakih dit que l'on exporte de l'or mauvais de chez les Ouâq-Ouâq's On ne trouve pas d'or dans le territoire des Wagogo's Remarquons d'abord que la mention de l'or *mauvais* nous avertit que nous ne sommes pas dans les régions véritablement aurifères, et de plus qu'autrefois on ne savait pas au juste où étaient les limites des districts de l'Afrique produisant de l'or, puisque du temps de Dapper on s'imaginait la partie de l'Afrique, habitée e. a. par les Wagogo's comme très riche en or. Cet auteur (1 l. p. 661), qui certes était mieux renseigné que Mas'oudi, parle de la richesse en or du pays de Monoumugi ou Nimeamaye. Suivant lui ce pays est situé très loin dans l'intérieur et vis-à-vis des royaumes de Mombaze, Quiloa et Melinde, ayant au nord l'Abyssinie et le royaume de Makoko, au sud Monomotapa et Mozambique, à l'orient Mombaze et Quiloa et à l'occident le Nil entre 2 lacs Mais je ne saurais résoudre le problème, de quelle manière les Arabes ont pu entendre parler d'une tribu nègre, demeurant dans l'intérieur du pays, et qui autant que nous sachions, n'était pas en communication directe avec les habitants de la côte, et ne faisait pas de commerce avec les ports de la mer de l'Inde.

1) Ce sont sans doute les nègres anthropophages (*αἰθίοπες ἀνθρωποφάγοι*) de Ptolemée qui demeurent dans le pays situé au golfe entre Rhapta et Prasum. V. Ptolemaei l. l p. 115 (Lib. IV. Cap. IX).

emporté les navires si loin, il faut avouer qu'il est bien plus probable que cette distance doit être comptée d'un pays situé plus au nord et que par suite la conjecture de M. de Goeje est plus probable. Seulement il faut observer que l'auteur des Adjâib nous avertit qu'ici il n'a pas puisé à sources sûres, puisqu'il ajoute: »Dieu seul sait la vérité!" A vrai dire il lui aurait été impossible de fournir des données certaines, puisque les marins tombés dans les mains des anthropophages n'ont eu que peu de chance de retourner dans leur patrie.

Mais ce récit contient une autre particularité d'une grande importance. L'auteur y raconte le fait qu'il existait de son temps un rendez-vous de navires à 800 milles [1]) au delà (donc au sud) de Kanbaloh, soit environ 13 degrés. Or il semble peu probable qu'un tel rendez-vous existât déjà dans le Xme siècle aussi loin au sud de l'Afrique qu'il faudrait l'admettre, si nous plaçons Kanbaloh dans l'île de Madagascar, tandis que la difficulté est beaucoup moindre si nous identifions Kanbaloh avec Zanzibar. Du temps des Grecs on naviguait déjà vers Prasum, situé au sud de Rhapta [2]), qui était le lieu le plus éloigné connu. D'après M. Henry E. O. Neill (The ancient civilisation, trade and commerce of eastern Africa; dans The Scottish geogr. magazine. Febr. 1886. p. 107) on doit chercher cette ville dans le Mozambique à 15°30' [3]). D'après lui il ne semble guère douteux que Prasum fût le dernier établissement des Arabes sur la côte orientale de l'Afrique. En voyageant sur cette côte il rencontrait beaucoup de ruines qui se distinguent des édifices laissés par les Portugais et qui, suivant les indigènes, avaient été construits par les Arabes longtemps avant l'invasion des Portugais. La ruine située le plus au sud se trouvait près de la baie Fernao Veloso; jamais M. O' Neill n'en a rencontré au sud de Mozambique, quoiqu'il ait visité chaque partie de la côte entre Mozambique et le Sambesi.

Au premier abord on pourrait tirer un argument pour l'identité de Kanbaloh avec Zanzibar de la citation suivante de Mas'oudi. (I. p. 205). »Le Nil poursuit sa marche à travers ce pays du Soudan qui avoisine le pays des Zindjs et donne naissance à un bras qui va se jeter dans la mer des Zindjs. Cette mer est celle de l'île de Kanbaloh". On pourrait soutenir que Mas'oudi, en plaçant Kanbaloh à la même latitude qu'un bras du Nil, n'a pas pu songer à Madagascar, île située bien plus au sud. Reinaud semble avoir été de cet avis quand il disait (Aboul-feda. Introduction I. I.) »d'où l'on pouvait induire que Kanbaloh se trouvait aux environs de Magadoxo". Mais je ne crois pas que nous puissions attribuer quelque valeur à ce récit, vu les notions très vagues que Mas'oudi avait du cours du Nil. On a peut-être considéré dans son temps que chaque grande rivière de la côte orientale de l'Afrique était un bras du Nil; il se peut même que la rivière, dont il est question chez Mas'oudi, fût le Sambesi, ce qui serait un argument en faveur de la thèse que Kanbaloh se trouvait sur Madagascar. Du temps de v. Linschoten on pensait encore que le Nil et le Sambesi (qu'il nomme le Nigre) avaient leur

1) Sans doute il faut lire aussi »milles" au lieu de parasanges.

2) D'après M. O' Neill la situation de Rhapta est encore incertaine, mais il ajoute qu'il est bien probable qu'on doit chercher ce port à la latitude de Quiloa. v. Linschoten (Itinerario. p. 8) dit expressément »Quiloa nommé autrefois Rapta".

3) Zanzibar est situé à 6 degrés. En admettant que le rendez-vous fût dans les environs de Prasum, il y a entre ces deux lieux une distance de 10 degrés environ, ce qui ne diffère pas trop de la distance des Adjâib.

source commune dans un grand lac. (Bij deselfde (Sofala) is een seker mijne genaemt Monomotapa, in welck lant leit een groot Laeck waer uyt men seyt die Revier Nilus haren oorspronck te hebben, alsook die groote ende vermaarde Revier van Cuama ofte Niger, die tusschen Soffala en Mossambique in die zee loopt." Itinerario, p. 7).

Je ne saurais non plus attribuer une grande valeur au passage suivant de Kaswînî cité par M. Yule. (M. Polo. II. p. 407) »Then it (the Ocean) extends to the sea known as that of Berbera and stretches from Aden to the furthest extremity of Zanzibar; beyond this goes no vessel on account of the great current." Il ne peut pas être question ici de l'île de Zanzibar, puisque nous savons que les navigateurs arabes poussaient plus loin que cette île.

Mais les arguments suivants, qui me sont communiqués par M. de Goeje sont bien plus importants. Ils reposent sur le passage suivant de Makrizi (Edit. Boulaq. I. p. ١٩٣). قل وأمّا من طرق بلاد الزنج فانهم اخبرونى عن مسيرهم فى بحر الصين الى بلاد الزنج بالريح الشماليّ مساحلين للجانب الشرقيّ من جزيرة مصر حتى ينتهوا الى موضع يعرف برأس حفرى (حفونى .lis) وهو عندهم آخر جزيرة مصر فيطوون كوكبا يهتدون به فيقصدون الغرب ثم يعودون الى البحرى ويصير الشمال فى وجوههم حتى يأتوا الى قبلة (قنبلة .lis) من بلاد الزنج وهى مدينة مملكهم ويصير قبلتهم للصلاة الى جدّة. Quatremère a donné de ce passage la traduction suivante (Mémoires. II. p. 22) que j'ai modifiée légèrement. »Des voyageurs qui ont parcouru le pays des Zindjs m'ont donné le détail de la route qu'il tiennent pour y arriver. Ils naviguent sur la mer de Chine, à l'aide du vent du nord, en côtoyant le rivage oriental de la presqu'île d'Egypte, jusqu'à ce qu'ils atteignent le lieu appelé Ras Djafary (lis. Hafouni) qu'ils regardent comme l'extrémité de la presqu'île d'Egypte. De là, fixant les yeux sur une étoile qui les guide dans leur marche, ils s'avancent vers l'occident [1]), ensuite ils vont en pleine mer et puis il tournent droit au nord [2]) et suivent cette direction jusqu'à ce qu'ils arrivent à Kabilah (lis. Kanbaloh) dans le pays des Zindjs qui est la résidence du prince. Lorsqu'ils se trouvent à Kanbaloh, leur *qibla* en faisant la prière est dans la direction de Djedda." Abou'l-feda (II. 2. p. 127) dit aussi que Kanbaloh est la capitale du roi des Zindjs. Or il faut avouer qu'il n'est guère vraisemblable que la résidence d'un roi des Zindjs eût été sur l'île de Madagascar; il est bien plus probable qu'on ait indiqué un prince de Zanzibar par ce nom.

Yaqout (IV. ٣٦٩) dit la même chose d'une île qu'il nomme لنجويه, Lendjouya. Il dit: »c'est une grande île du pays des Zindjs *où reside leur roi*. Des vaisseaux de tout pays y abordent. Ses habitants ont été actuellement transportés sur une autre île nommée Tembatou peuplée par des Musulmans". On ne peut pas douter que cette île ne soit Zanzibar qui de nos jours encore se nomme Angouya dans la langue des Souahélis, tandis que Tembatou est Tombat,

1) Sans doute c'est la Croix du sud qui les a guidé. On la découvre à 5°.

2) L'itineraire offre ici une grande difficulté. On peut très bien comprendre que les navires, en passant le cap Hafoun ont pris une direction sud-ouest, et qu'après ils sont entrés en pleine mer. Mais il est bien difficile d'expliquer pourquoi ils sont allés dans une direction nord pour gagner Kanbaloh, puisque sans aucun doute la situation de ce pays était au sud. Peut-être que les courants les ont forçés de faire un grand crochet pour gagner ce pays.

petite île près de Zanzibar sur laquelle les Arabes ont eu longtemps un fort [1]). (Devic. Pays des Zendjs. p. 79). Sans doute l'île d'al-Andjebah [1]) (الانجبه), citée par Edrîsî (I. p. 59), avec la capitale al-Angouya (الانفوجه lis. الانغوجه) est aussi l'île de Zanzibar. L'île de Zanedj (lis. des Zindj's) nommée par Edrîsî (I. p. 61) الانفرنجه, al-Anfrandje, est aussi assurément cette même île الانغوجه, al-Angouya ou Zanzibar. Nous avons donc d'importantes données pour admettre l'identité de Kanbaloh avec Angouya ou Zanzibar. Mais il y a plus encore. Yaqout raconte qu'Angouya était déserte de son temps et le même fait est relevé pour Kanbaloh par Ibn Saïd (Abou'l-feda. II. 2. p. 127 »florissante jadis elle est aujourd'hui ruinée) et dans le compendium d'Ibn Yaqout (وكانت عامره وفي الآن خراب يأوي اليها من اجوم من المراكب واحتاج تلميه وخشب. »Jadis elle était florissante, mais aujourd'hui elle est déserte. Les vaisseaux y vont pour prendre de l'eau et du bois.") On avouera qu'il serait bien étrange que ces auteurs racontassent les mêmes choses de deux îles différentes On fera donc bien d'admettre avec M. de Goeje que Kanbaloh et Zanzibar sont identiques. Les articles de commerce qu'on trouve à Kanbaloh suivant les Adjâib se rencontrent aussi à Zanzibar. Du temps de Marco Polo (II. p. 404) cette île était un marché important pour l'ivoire et l'on y trouvait aussi de l'ambre. Quant à l'écaille de tortue, la proximité de Pemba rend vraisemblable l'opinion que Zanzibar était un marché de ce produit. Edrîsî (I. p. 57) raconte que les habitants de Mombasa, pays assez voisin de Zanzibar s'occupaient de la chasse des tigres (panthères). Il est donc vraisemblable qu'ils apportaient les peaux sur le marché alors florissant de Zanzibar.

Mas'oudi (I. p. 205) évalue la distance entre Oman et Kanbaloh à 500 parasanges environ, soit 20 degrés. Ce calcul nous approche plus de Zanzibar que de Madagascar, quoique l'évaluation ne se rapporte pas exactement au premier pays. Mais l'auteur dit lui-même qu'il ne s'agit que d'une simple conjecture d'après ce que disent les marins. La notice d'Edrîsî que l'île de قنبلة, déserte mais ombragée d'arbres, était située à 2 journées par mer de Bab-al-mandeb, peut avoir été la conséquence d'un malentendu, puisqu'il ne connaissait Kanbaloh que par les livres; ou bien il s'agit chez lui d'une tout autre île. Remarquons enfin que Madagascar était vraisemblablement connu sous le nom de جزيرة القمر l'île de Qamar (ou I. de la lune). Comparez Ibn Saïd dans Introduction d'Abou'l-feda CCCXVII s. s. où il est parlé sans doute de Madagascar; Yaqout. IV p. [illegible], 17 s. s.; Abou'l-feda. I. p. 82; Makrîzî. Abd'ullatif. p. 7. Dans ce cas il n'est guère probable que l'île eût porté aussi le nom de Kanbaloh [2]).

Si nous admettons la conjecture que Kanbaloh est l'île de Zanzibar, on peut expliquer le récit de l'expédition des Japonais de la manière suivante. Après avoir profité du courant connu, ils ont pillé les Comores, puis ils ont abordé le Mozambique (Sofala des Zindjs) et de là gagné le Zanzibar en se tenant près de la côte.

Mais cette solution, toute vraisemblable qu'elle me semble, offre encore quelques difficultés,

1) Edrîsî (I. 59) place cette île à une distance de 100 milles d'al-Bâyas ou al-Bânas, qui est situé à une distance de 6 journées par terre et de 150 milles par mer de Mombasa (I. p. 57). D'après lui cette ville est la dernière dépendance des Zindjs: elle touche au Sofala. Si nous pouvons ajouter foi à ce récit, il confirme l'assertion (V. plus haut p. 285) que le Sofala des Zindjs commence beaucoup plus au nord que le Sambesi. Le récit d'Edrîsî (p. 59) est bien confus; j'y reviendrai plus loin p. 294.

2) Néanmoins on pourrait encore supposer que l'île entière ait porté le nom d'île de Qamar et qu'un royaume ou une ville de l'île ait été connue sous le nom de Kanbaloh.

lorsqu'on la compare avec les données d'Abou'l-feda et d'Edrîsî. Abou'l-feda parle deux fois de l'île de Kanbaloh. Son premier récit (II. p 31) n'offre rien de saillant, il dit seulement d'après Edrîsî que c'est par la mer de Berbera qu'on se rend à l'île de Kanbaloh occupée par les Zindjs et où se trouvent des Musulmans.

Au contraire le second passage de cet auteur (II. 2. p 127) est bien plus important. Il dit: »D'après le Qanoun 52° de longitude et 3° de latitude. Au sud du premier climat. Dans le golfe de Berbera [1]) On lit dans l'Atwal de Faras: »Kanbaloh est la capitale du roi des Zindjs." Ibn Saîd dit qu'entre cette île et Fâqati (ou Bâqati) il y a deux degrés et demi et que le point extrême méridional de l'île de Kanbaloh est sur le même méridien que Fâqati. Kanbaloh »ajoute-t-il" a environ deux degrés de longueur et autant de largeur." Ces données offrent des difficultés insurmontables. La grandeur de l'île de Kanbaloh (2 degrés carrés) ne se rapporte ni à Zanzibar, qui est plus petite, ni à Madagascar qui est beaucoup plus grande. Les 3 degrés de latitude ne nous mènent ni à Zanzibar, ni à Madagascar, quoiqu'il faille avouer que cette distance se rapporte mieux à Zanzibar qu'à Madagascar.

Mais les degrés de longitude donnés par Abou'l-feda nous laissent tout à fait dans l'obscurité. On sait (Abou'l-feda. Introduction. p. CCXXXIV. s. s.) qu'il est très vraisemblable que le premier méridien d'Abou'l-feda passe par le Cap Vert. D'après ce compte la longitude de Kanbaloh serait à peu près la même que celles d'Alexandrie et d'Assouan, ce qui est inadmissible. On voit néanmoins que telle est l'opinion d'Abou'l-feda, puisqu'il donne pour Alexandrie (II. p. 155) d'après l'Atwal 51°54′ long.; 30°58′ lat.; d'après le Canoun 52° long., 30°58 lat.; d'après Ibn Saîd 51°20′ long.; 31°31′ lat.; d'après le Resm 51°20′ long. et 31°5′ lat. Pour Assouan d'après l'Atwal 52° long.; 22°30′ lat., d'après le Canoun et le Resm 56° long., 22°30′ lat.; d'après Ibn Saîd 57° long. et 23° lat.

Voyons maintenant si la position vis-à-vis de Bâqati donne des résultats plus satisfaisants. Voici les détails donnés par Abou'l-feda et par Edrîsî sur la situation de cette ville.

Abou'l-feda (II. p. 211). »La première ville qui se présente dans la partie de l'Abyssinie qui est située sur la mer de l'Inde du côté de l'occident est Pata (Bathâ). Le nom de cette ville, suivant Ibn Saîd, se trouve souvent dans la bouche des Abyssins qui viennent dans nos contrées; *elle est située à 2° de l'équateur* sous le 64°30′ de longitude. Au nord, à la distance de 100 milles, est la ville abyssine de Bakethy; la situation de celle-ci est sur un golfe qui s'avance, à l'ouest, dans les terres à la distance d'environ 50 milles. Plus au nord est la ville de Mankouba, sous 65° de long. et 8°30′ de latitude. On trouve, à l'extrémité du golfe, la montagne de Makrous, qui s'avance dans la mer. Plus au nord est la ville de Zeyla".

Edrîsî (Trad de Goeje, dans »Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrîsî, ed. R. Dozy et M. J. de Goeje". Leide. 1866 p. 30, 32). »De Zeyla à Mancouba 5 journées à terre. De Mancouba à Acant 4 journées par terre. D'Acant à Bâqati 5 journées. Bâqati est une très petite ville ou plutôt un gros bourg non entouré de murs, mais construit sur une colline de sable à une portée de flèche de la mer. Ses habitants voyagent peu et ne voient aborder

---

1) Plus haut il dit avec plus d'exactitude que c'est *par* la mer de Berbera qu'on vient à Kanbaloh. Il faut observer de plus que le golfe de Berbera est *considéré* par Abou'l-feda comme plus grand qu'il ne l'est réellement.

chez eux que peu d'étrangers à cause du défaut de ressources de ce pays. Les objets de commerce y sont apportés du dehors. Les plaines y sont arides, les montagnes sont nues et dépouillées de toute végétation. Excepté ce qui se trouve dans le voisinage de cette ville, on ne rencontre plus aucun village ni champ cultivé en allant dans la direction du midi. La seule industrie et le seul commerce consistent dans l'élève et la vente des chameaux. A 8 journées de Bâqati on trouve Battâ, dont le territoire touche à celui de Berbera, pays dont le premier village est Djowi (Bender Govi) qui n'est pas très éloigné de Battâ" Et plus loin: »L'Abyssinie confine du côté de la mer avec le pays de Berbera qui obéit aux Abyssins et où l'on trouve un grand nombre de villages dont le premier est Djowa. De là à Bâqati on compte 6 journées; à Battâ du désert 7. La ville de Battâ, dont nous avons fait mention cidessus *est située au delà de la ligne équinoxiale* à l'extrémité des terres habitées."

Commençons par fixer la position de Battâ. Je ne doute pas que ce Battâ soit le pays de Patê nommé par v. Linschoten (Itinerario. p. 8) et décrit par Dapper (l. l p 680), situé à la baie de Formose à 2 degrés environ au sud de l'équateur. Car il ressort et du récit d'Abou'l-feda et des indications, du reste assez contradictoires, d'Edrisî que telle était la situation de Battâ. On ne peut pas opposer à cette conjecture le fait qu'Edrisî raconte ailleurs, que le territoire de Battâ touche à celui de Berbera, et cela près de Bender Govi. Car il nous dit plus tard expressément qu'il y a une distance de 7 journées entre Bender Govi et Battâ et que c'est l'Abyssinie qui confine avec le pays de Berbera, tandis que nous savons par Abou'l-feda que Battâ (Pata) était la première ville (c'est à dire située le plus au sud) d'Abyssinie. Il se peut même que l'erreur d'Edrisî repose sur le fait mentionné par Ibn Saîd, que les Abyssins venant dans le nord de l'Afrique, parlaient beaucoup de Battâ et que par suite le premier auteur a pensé que c'était une ville des Abyssins assez proche du pays connu de Berbera. Mais un peu plus loin il dispose de meilleures données, qui sont en harmonie avec celles d'Abou'l-feda: il place Battâ au delà de l'équateur et à 7 journées du pays de Berbera. Or, comme il y a une distance d'environ 14 degrés entre Battâ et le cap Guardafui, où finit le pays de Berbera, et que, d'après le compte que nous avons fait plus haut (et qui est confirmé pour la côte orientale de l'Afrique par Guillain V. plus bas p. 293.) un navire peut parcourir 100 à 120 milles par jour, soit 2°, il faut justement 7 jours pour arriver à 2° au sud de l'équateur, dans le pays de Patê.

D'après Abou'l-feda, Bâqati est situé au nord de Battâ, à une distance de 100 milles, ou d'une journée. Ce fait est confirmé par Edrisî qui dit que de Djowa à Bâqati il y a 6 journées, et à Battâ 7 journées, soit une différence d'une journée. Il est vrai qu'ailleurs Edrisî raconte qu'il y a 8 journées entre Bâqati et Battâ, mais là il commet certainement une erreur. S'imaginant que Battâ était situé près de Bender Govi et se rappellant que Bâqati était situé à 7 ou 8 jours du pays de Berbera, il aura pensé que c'est aussi la distance entre Battâ et Bâqati; mais un peu plus loin il corrige lui-même cette erreur.

Sans crainte de nous tromper, nous pouvons donc admettre que Bâqati était situé près de l'équateur, puisque la ville était à 100 milles au nord de Battâ, qui se trouvait à 2° au sud de l'équateur. D'après Ibn Saîd, Kanbaloh était situé à une distance de deux degrés et demi de Bâqati. Cette distance qui exclût tout à fait Madagascar, ne nous porte pas non plus exactement à Zanzibar, mais nous en amène bien près.

Je rapprocherai maintenant quelques évaluations de temps concernant les courants du long de la côte orientale de l'Afrique, se trouvant chez Mas'oudi et Ibn al-Fakih, avec celles publiées par Guillain et d'autres voyageurs modernes. J'ajoute qu'il m'a été impossible d'en tirer quelques conclusions sur la situation de Kanbaloh.

Mas'oudi (I. p. 231) »(La mer de l'Inde ou d'Abyssinie) forme sur les côtes d'Abyssinie un canal qui s'avance dans la contrée de Berbera, portion du pays habité par les Zindjs et les Abyssins. Ce canal, connu sous le nom de Berberi, a 500 milles (parasanges) de longueur, et sa largeur, d'une rive à l'autre est de 100 milles.... Les pilotes de l'Oman traversent ce canal pour gagner l'île de Kanbaloh, située dans la mer des Zindjs. ... Ces mêmes marins de l'Oman prétendent que ce detroit de Berberi, qu'ils désignent par le nom de mer de Berbera et de pays de Djafouna est d'une étendue plus grande que celle que nous venons d'indiquer, ils ajoutent que ses vagues ressemblent à de hautes montagnes, et ils les nomment des vagues aveugles, sans doute parce que, après s'être enflées comme d'énormes montagnes, elles se creusent en forme de profondes vallées; mais elles ne se brisent pas et ne sont jamais couvertes d'écume, comme on le remarque dans les autres mers. Ils leurs donnent aussi le nom de vagues folles... . Le terme de leur course sur la mer des Zindjs est l'île de Kanbaloh".

Je crois que Mas'oudi ne parle pas ici seulement de la mer d'Aden qui porte ordinairement le nom de canal de Berberi, mais qu'il décrit aussi la course des navires au sud du cap Hafoun, et qu'il parle du courant qui va du nord au sud le long de la côte orientale de l'Afrique [1]. Car comment expliquer que les marins d'Oman traversassent ce canal pour gagner Kanbaloh? De plus, le récit même semble indiquer que les marins d'Oman, qui prétendent que le canal a une plus grande étendue que celle donnée par Mas'oudi, ont voulu parler de la mer de l'Inde où ils entraient après avoir passé le cap Guardafui. Et si l'on trouve curieux qu'ils aient parlé d'un canal, étant en pleine mer, je renvoie le lecteur au récit suivant d'Ibn al-Fakih (L. I p. ١٣٢) qui sans doute décrit la mer des Indes le long de la côte de l'Afrique et en parle comme d'une *tranchée* »La mer des Zindjs est une tranchée (حفيرة) profonde et large avec de grandes vagues, sur lesquelles souffle un vent fort. Le voyage d'Oman jusqu'au pays des Zindjs dure 2 mois [2]), parce que la mer est profonde, le vent fort et les vagues énormes, et parce que les pays des Zindjs offrent si

1) Peut-être que c'est aussi le cas pour le canal Berberi d'Abou'l-feda (II. p 80), par lequel on se rend à Kanbaloh Peut-être qu'il faut lire ici (comme aussi chez Mas'oudi) 500 parasanges au lieu de milles. Mais il se peut aussi que la *longueur* nommée ne se rapporte qu'à la mer d'Aden propre. Mais si l'on rapproche le passage de Mas'oudi (I 205) qui raconte d'après une conjecture des marins, que la distance entre Oman et Kanbaloh est de 500 parasanges, on sera peut-être enclin à accepter cette conjecture que je dois à M. de Goeje. Là aussi il est question d'un fort courant dans la mer des Zindjs qu'il est difficile à couper à cause de sa rapidité extrême

2) A moins que d'admettre, que les navires séjournaient longtemps sur la côte d'Arabie, ce qui, du reste me semble très probable, je ne puis pas expliquer la longue durée de ce voyage, qui est décrit comme très rapide et durant lequel on ne s'arrêtait pas sur la côte de l'Afrique. Les intervalles de temps cités concernant le voyage du pays de Berbera jusqu'à Battâ et Bâqatî, ainsi que les données qui nous sont fournies relativement à la vitesse moyenne d'un navire indigène ne s'accordent nullement avec le récit d'Ibn al-Fakih. Du temps de Ptolemée on n'avait besoin que de 20 à 25 jours pour naviguer du cap des Aromates jusqu'à Rhapta. V. O' Neill. p. 107

peu de profits qu'on ne baisse pas les voiles (qu'on ne s'y arrête nulle part). Les marins suivent toujours la direction de la corde (vont en ligne droite) et jamais la courbure de l'arc; ils ne gagnent pas de callosités à leurs mains qui jamais ne sont enflées par le travail. Par suite le voyage de (Basra) au pays du Zindjs est plus court (que d'Oman à la Chine)".

A ce qu'il me semble, il résulte des passages cités que les marins d'Oman faisaient le voyage aux pays des Zindjs en profitant d'un vent très vif et d'un courant qui se faisait sentir du nord au sud et qui était tellement fort que les marins comparaient la partie de la mer dans laquelle ils naviguaient à un canal ou à une tranchée qu'ils traversaient. Or il résulte de la description que M. Guillain a donnée de la côte orientale de l'Afrique (Documents sur l'histoire etc. de l'Afrique orientale, I. p. 95 citée par Fabricius (Périplus p. 128) qu'il y existe réellement un courant très fort, allant dans le même sens que le vent. »Dans le golfe extérieur" dit-il »en d'autres termes, du détroit au cap des Aromates, la mousson de l'est se fait sentir dans la première quinzaine d'octobre, et les bateaux qui vont à l'est de ce cap doivent avoir dépassé son méridien avant le 1[r] novembre. C'est aussi à partir de la même époque qu'on peut descendre au sud, c'est-à-dire avec la mousson de nord-est, qui souffle du nord-est à l'est jusqu'à la mi-avril, sans interruption ni changement de direction [1]), et même avec une intensité assez égale pour permettre de calculer, très approximativement, les distances d'après le nombre de journées mises à les parcourir. C'était donc durant la mousson de nord-est que les bateaux de la mer Rouge destinés pour la côte orientale d'Afrique descendaient le long de cette côte. Notons de suite, comme conséquence de cette première donnée, que les seuls coups de vent qu'ils eussent à craindre ne pouvaient venir que de la même partie de l'horizon, et qu'ainsi, lorsqu'ils relâchaient pour cause de mauvais temps, ils devaient le faire *en des mouillages abrités du nord à l'est.* Pendant les mois de novembre, décembre, janvier et la moitié de février, la force de la brise est telle en temps ordinaires, qu'elle ferait filer de 2,5 à 3 milles par heure au bateau de la plus médiocre construction, sous la plus prudente voilure. En outre le courant qui suit la direction générale de la côte, dans le même sens que le vent, a une vitesse moyenne de 1,3 milles par heure, depuis Râs-Hafoun jusqu'à une vingtaine de lieues plus loin que Râs-Açouad; et au delà de ce dernier jusqu'au cap Delgado, sans même que le vent cesse d'être modéré, cette vitesse n'est pas moins de 2 à 3 milles à l'heure. Dans le parcours du premier espace, le mouvement de progression du bateau supposé atteint ainsi 4 milles à l'heure; dans le parcours du second espace, il doit atteindre au moins 5 milles. Nous compterons donc, dans le premier cas, 96 milles pour une course nycthémère (de nuit et de jour) et 48 milles pour une course de jour; dans le second cas 120 milles ou 60."

Je ne crois pas que ces faits nous avancent beaucoup quant à la position de Kanbaloh. Car il est possible que les marins arabes aient profité de ce courant, mais qu'ils soient restés

1) »Le calme et les brises variables qu'on éprouve ordinairement dans la mer de l'Inde, aux environs de l'équateur, ne se produisent pas le long de la côte et jusqu'à une distance d'au moins 20 ou 25 lieues au large. En se tenant en dedans de cette limite, ce que font et faisaient autrefois, à plus forte raison, tous les bateaux naviguant dans ces parages, on continue donc de recevoir le vent de la mousson". Je crois que le canal ou la tranchée des auteurs arabes cités n'est que la mer en dedans des limites dont parle M. Guillain.

au nord du cap Delgado; néanmoins il se peut tout aussi bien qu'ils aient poussé plus en avant, en profitant du courant connu au delà de ce cap, pour aller plus loin. Seulement, s'ils suivaient ce dernier cours, il semble plus probable qu'ils auront cherché un port sûr situé à la côte d'Afrique, plutôt que de traverser le canal de Mozambique pour gagner Madagascar. Je dois cette remarque à M. Jansen qui m'a cité un article de M. O' Neill dans les Proceedings R. Geogr. Soc., June 1885. (Some remarks upon Nakala and other ports on the northern Mozambique coasts) où il est parlé des beaux ports sur cette côte.

Il faut revenir encore un moment sur le passage cité d'Edrîsî (I. p. 59), qui donne lieu à une confusion désespérante. Il y parle des îles الرانج (رالسج, رالسج) al-Ranedj, parmi lesquelles il nomme Cherboua شربوه (شربره, شربر, شدىدد). Il est hors de doute que ces îles étaient situées près de la côte orientale d'Afrique, puisqu'elles contiennent aussi al-Andjebah avec Angouya, et qu'elles étaient près de la côte des Zindjs. Il semble probable qu'on nommait les îles, situées à l'occident des Maldives, الرانج al-Ranedj, — îles de coco —, et qu'on y comptait aussi l'île de Madagascar. Dimachqî (p. ١٥٢, trad. p. 208) dit expressément que les îles de Zabedj, — qu'il faut lire ici Ranedj — sont ainsi appelées d'après le cocotier qui y croît. Encore de notre temps رانج se traduit par »noix de Madagascar." (Dozy sur l'autorité de Boothor. Supplém. sous رنج)

De cette conjecture, que je dois à M. de Goeje, il s'ensuit qu'en dehors de Sorboza sur Sumatra il existait encore une autre île qui portait à peu près le même nom, et qui serait peut-être Madagascar. J'ai déjà remarqué plus haut (p. 249) que cela résulte aussi des données de quelques auteurs arabes en dehors d'Edrîsî. Mais je ferai remarquer en même temps que ce dernier auteur ne distinguait pas bien entre les îles زابج et رانج (Zabedj et Ranedj) [1]. Car en même temps qu'il parle du dernier groupe, il raconte une anecdote sur une émigration de Chinois vers رانج à une époque où l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rebellions. Ce رانج (p. 60) ne peut être une île africaine, mais c'est bien de Zabedj qu'il s'agit. Car jamais les Chinois n'ont émigré en Afrique, tandis que les relations entre Java et la Chine étaient très fréquentes. De plus le Mokhtasar A. raconte cette même histoire, mais dans des termes qui ne permettent pas de douter que ce ne soit à Java (Zabedj) qu'elle se rapporte [2]. Si donc nous devons admettre la conjecture qu'Edrîsî, en parlant des îles Ranedj avait en vue les îles de la côte d'Afrique, il faut reconnaître en même temps qu'il n'avait pas d'idées bien claires là dessus et que vraisemblablement il commettait l'erreur, qui a été partagée par Ibn Saîd (Introduction d'Abou'l-feda p. CCCXVI) à savoir que l'île de Madagascar s'étendait à l'orient jusqu'à Ceylan, de sorte qu'une confusion entre les îles Ranedj et le Zabedj était inévitable. —

---

1) C'est aussi le cas pour Dimachqî p. ١٥٢ et ١٥٣.

2) Comme il est très probable que cette île est Java, il me semble que le volcan situé près de cette île (Edrîsî I. p. 60) n'est autre que l'île volcanique mentionnée par d'autres auteurs arabes près de Zabedj (Ibn Khordadbeh p. 288. Mokhtasar A. trad. p. 279. Relation II. p ١٣٣), peut-être l'île de Krakatoa.

Excursion F.

LE JAPON CONNU DES ARABES

PAR

M. J. DE GOEJE [1]).

— —

Pendant une période de deux siècles, du VII[e] au IX[e], correspondant à l'époque florissante du Khalifat arabe et de la dynastie des Tang en Chine, le commerce entre ce dernier pays et les ports du golfe persique Basra et Siraf était très animé. Au commencement de cette période ce sont surtout les navires chinois qui y prennent part: ils venaient jusque dans le golfe persique, ou tout au moins ils apportaient leurs marchandises jusqu'à Ceylan. Plus tard leur nombre fut dépassé par celui des navires arabico-persans Comme M. von Richthofen (China. I. p. 569) nous l'apprend, on ouvrit à Canton vers l'an 700 un marché pour les étrangers; un fonctionnaire impérial y fut chargé de prélever les droits d'importation. Dans le courant du VIII[e] siècle on vit s'établir en cette ville un grand nombre de négociants arabes et persans. Mais ceux-ci s'aperçurent bientôt que Canton se trouvait trop éloigné des contrées riches et fertiles que parcourt le Yang tsé et en 795 tous les étrangers l'abandonnèrent pour aller s'établir à Khânfou, port situé un peu au sud de Shanghaï. Cette place prospéra avec une rapidité telle qu'en 878, d'après Abou Zéid (Relation. I. p. 64. II. p. ٦٣), on pût y compter une population d'environ 120.000 mahométans, juifs, chrétiens et mages. Mas'oudi I. p. 303 évalue ce nombre à 200.000 personnes; Ibno-l-Athîr VII, p. 221 parle seulement d'un nombre très grand d'étrangers. Mais pendant cette même année cette prospérité, cette richesse furent tout à coup anéanties. Un rebelle chinois conquit la ville, fit massacrer les étrangers et arracher les plantations de mûrier, ce qui ruina complètement le commerce des soies. A partir de cette époque on vit bien quelques négociants s'établir en Chine et y faire fortune, comme le juif qui en 882 partit de l'Oman vers la Chine et qui revint 30 ans plus tard avec de grandes richesses (Merveilles de l'Inde, p. 92 et suiv. Adjâïb, p. 107.); toutefois la sécurité n'existant plus, il ne pouvait pas être question d'un trafic régulier avec la Chine. La Chine n'était donc pas un pays inconnu pour les Arabes. Nous possédons dans

1) M. de Goeje a bien voulu me permettre de publier ici une traduction de son article sur les îles des Ouâq-Ouâq's dans lequel il a prouvé d'une manière concluante l'identité de ces îles avec le Japon. L'article hollandais se trouve dans le recueil: Verslagen en mededeelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen. Afd. Letterkunde. 2e reeks. X, p. 178. s. s. Je me suis servi de la traduction française qui se trouve dans les Annales de l'extrême orient V, p. 66, corrigée par M. de Goeje. Ibid. p. 154. v. d. L.

la géographie d'Ibn Khordâdbeh, composée vers le milieu du neuvième siècle, une courte description de la navigation à la Chine, de ses principaux ports et de ses produits; en 916 Abou Zéid publia à Basra un livre sur l'Inde et la Chine, dans lequel il inséra un rapport sur la Chine écrit en 851 par un marchand nommé Soléimân et encore l'itinéraire d'un certain Ibn Wahab qui avait visité la capitale même de la Chine. D'après le témoignage de savants sinologues, ces communications se distinguent par leur exactitude.

Le Japon leur restait-il inconnu? On lit dans la Relation d'Abou Zéid (I, p. 60 II, p. ٥٩): »En deçà de la Chine sont le pays des Tagazgaz, peuple de race turque et celui du Khakan de Tibet. Voilà ce qui termine la Chine du côté du pays des Turcs. Du côté de la mer, la Chine est bornée par les îles (presqu'îles) des Silâ, habitées par des hommes blancs qui vivent en paix avec le souverain de la Chine, et qui prétendent que, s'ils ne lui envoyaient pas des présents, le ciel ne verserait plus ses eaux sur leur territoire. Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter, de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. On trouve dans ce pays des faucons blancs." Et Mas'oudi, le contemporain d'Abou Zéid, (I, p. 346) écrit: »Au delà de la Chine il n'y a plus, du côté de la mer, ni royaume connu, ni contrée qui ait été décrite, excepté le territoire d'es-Sila et les îles qui en dépendent. Il est rare qu'un étranger qui s'y est rendu de l'Irak ou d'un autre pays, l'ait quitté ensuite, tant l'air y est sain, l'eau limpide, le sol fertile, et tous les biens abondants. Les habitants vivent en bons rapports avec les populations de la Chine et leurs rois auxquels ils envoient continuellement des présents. On dit qu'ils sont une tribu des Banu Amûr; on compte les Turcs et les Tatares au nombre de ses membres." De ces passages, Reinaud (Relation I. p. CLXVIII et suiv. Introduction d'Abou'l-feda. p. CCLVI et suiv.) conclût que Silâ était identique avec le Japon et cette opinion a prévalu il n'y a pas longtemps, comme p. e. dans l'article de M. Neumann dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber, p. 367. L'opinion de ce savant que Silâ serait une faute d'orthographe pour Sipan, est une conjecture sans aucun fondement.

En effet, il semble que plusieurs auteurs arabes, tels que Mas'oudi, Abou'l-feda et Nowaïrî en mentionnant Silâ, ont voulu désigner le Japon. Je reviendrai plus tard sur le passage de Mas'oudi. Abou'l-feda (II, 2. p. 124. P. 367 du texte) dit: Sila ou Silâ est située au plus haut de la Chine, à l'est. Ceux qui voyagent sur mer ne s'y rendent pas souvent. C'est une des îles de la mer orientale qui font pendant, par leur situation, aux îles Eternelles et Fortunées de la mer occidentale; seulement celles-ci sont cultivées et remplies de tous les biens contrairement à celles-là." Nowaïrî (man. de Leide n⁰. 273. p. 56) écrit: »A l'est de la Chine et tout près de ce pays on trouve six îles, qu'on appelle Sailâ (lis. Silâ), dont les habitants sont, à ce qu'on prétend, des descendants d'Alî, qui se seraient réfugiés dans ces contrées pour se soustraire aux persécutions des Omayades. On raconte que les étrangers qui se sont établis dans ce pays n'ont jamais pu se décider à le quitter, alors même qu'ils devaient se résigner à y vivre dans un état voisin de la pauvreté, tant l'air y est pur et l'eau limpide [1])."

Malgré tout, l'opinion de Reinaud est inexacte. Silâ ou Silô est le vieux nom chinois

1) Comp. aussi Kazwînî I, 109 جزائر السلاهى, où il cite un passage d'Ibn al-Fakîh qui manque dans l'abrégé publié dans la Bibl. Geogr. V.

de la province le plus au sud de la Corée, qu'on appela plus tard Sinlo et que les Japonais désignaient autrefois par le nom de Sira, postérieurement par celui de Sinra [1]). Comme les Arabes n'ont qu'un mot pour désigner les îles et les presqu'îles et que la nomenclature des produits exportés de Silâ prouve bien que le commerce entre ce pays et le Japon était réellement important au VIIIe et au IXe siècle, il ne serait pas étonnant que beaucoup de négociants eussent cru que la Corée et le Japon formaient un seul groupe d'îles. Le passage suivant d'Ibn Khordadbeh p. 294 donne des renseignements plus précis. »En face de Kânton s'élèvent de hautes montagnes. C'est le pays de Silâ où l'or abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'établissent définitivement dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle procure. On ignore ce qui est situé au delà".

[illegible] des arguments allégués par M. v. Richthofen pour prouver l'identité de la Corée avec Silâ M. Serrurier m'a désigné encore la preuve suivante. Abou Zéid dit que les faucons blancs viennent de ce pays; or, c'est un fait généralement connu que les oiseaux de cette espèce proviennent de la Corée et que c'est de là qu'ils ont été importés en Chine et au Japon pour la chasse au faucon (Comp. Kasira gaki par L. Serrurier, p. 51. s. s.; Schlegel et Verster, Traité de fauconnerie, p. 65-67, où l'on trouve la traduction de tous les passages que Hoffman avait compilé sur ce sujet.

Les îles du Japon portent un nom tout différent chez les Arabes: ce sont les îles des Ouâq-Ouâq (Ouaq-Ouâq) sur lesquelles toutefois on a fait des rapports tellement extraordinaires et fantastiques, que des géographes sérieux comme Yaqout et Abou'l-feda ont à peine cru devoir en prendre note. Quant aux savants européens, un seul, autant que je sache, a voulu identifier ces îles au Japon (Tausend u. eine Nacht, teutsch von Habicht. 1825, I. p. 299. [illegible]), mais par simple conjecture et sans preuve à l'appui. Langlès (Voyages de Sindbad p. 147) était d'avis qu'il fallait les identifier avec les îles de la Sonde; Reinaud (Introduction Aboulféda p. CCCV, CCCVIII et CCCXV) ne se prononce pas à ce sujet d'une façon précise, mais il semble les placer du côté de Madagascar; de Slane (Prolegomènes d'Ibn Khaldoun I. [illegible] note) croit que ce sont les îles Seychelles; M. Devic dit: (Merveilles p. [illegible]) L'Ouâq-Ouâq est une région assez mal définie, mais qui paraît appartenir aux parages des îles malaises" [2]).

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les géographes arabes placent les îles Ouâq-Ouâq dans l'Extrême Orient. Le texte d'Ibn Khordâdbeh (p. 67) est incorrect, mais avec un peu de peine et en s'appuyant sur le manuscrit on parvient à en tirer ce qui suit: »A l'orient de la Chine on trouve le pays des Ouâq-Ouâq's, qui est si riche en or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leur chiens et les colliers de leurs singes. Ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or. On y voit du bois d'ébène excellent". Un peu plus loin, le même auteur parle de Silâ qu'il distingue fort bien des Ouâq-Ouâq, et parmi

1) Comp. v. Richthofen l. l. 376. Reinaud pensait que le nom »Sila" était dû à une faute de copiste (Introduction Aboul-féda, p. CCLVII), mais sa conjecture pour corriger ce nom n'est pas heureuse. Hoffmann (Nippon, Nachrichten über Koorai, p. 93 note) a démontré que Silo (Sira) était l'ancienne prononciation pour Sinlo (Sinra). Je dois la communication de ce passage à M. Serrurier.

2) On peut ajouter la définition de Lane (1001 N. III, 480 Note 32) »all the islands with which they (Arab geographers) were acquainted on the east and south-east of Bornéo."

les produits exportés de l'Inde et de la Chine il cite (p 68) »l'or et le bois d'ébène provenant des Ouâq-Ouâq." A la même page il dit: »la longueur de cette mer (la mer des Indes) est, de Kolzom (l'ancienne Clysma, près Suez) jusqu'aux Ouâq-Ouâq's de 4.500 parasanges" et ces mots sont reproduits textuellement dans les voyages de Sindbad. (Mille et une nuits). Istakhrî (p 122) et Ibn Haukal (p. 193) se bornent, comme Mokaddasi, dans leur géographie au territoire de l'Islam et ne parlent des Ouâq-Ouâq's que dans leur description de la mer persique qu'ils indiquent comme étant un golfe de l'océan commençant aux frontières de la Chine et des Ouâq-Ouâq's. Leur contemporain Ibn al-Fakih (p ٣) dit que les Ouâq-Ouâq's se trouvent derrière la Chine et ajoute, comme les autres, que l'océan indien s'étend de Kolzom jusqu'aux Ouâq-Ouâq's de la Chine Yaqout se contente de mentionner que »le pays des Ouâq-Ouâq's se trouve au delà de la Chine, et qu'on en parle dans les contes et les fables". Dans l'ouvrage »Mafâtih-al-Olûm (Man. de Leide n° 514, f. 66. r.) qui a été écrit vers la fin du Xe siècle, le Ouâq-Ouâq est indiqué comme se trouvant à côté de la Chine, dans l'Asie orientale. De même dans les ouvrages de Birouni, d'Edrîsî (là où il ne copie pas Mas'oudi), Kazwînî, Dimachqî, (le Mokhtasar A V plus haut p. 279) et autres, qui ici ne diffèrent que par les détails plus ou moins précis qu'ils donnent, il est dit que le pays des Ouâq-Ouâq's est situé à l'est de la Chine

Autant que je sache il n'y a que Mas'oudi III. p. 6. (et ceux qui l'ont copié) qui ait placé ces îles au sud de l'Afrique et pris les Ouâq-Ouâq's pour le dernier pays que l'on rencontre après avoir dépassé le Zanguebar et Sofâla, de même qu'il indique Silâ comme étant le dernier pays au delà de la Chine. Cette divergence des auteurs cités créerait un problème insoluble, si l'on ignore que selon l'opinion d'Hipparque — adoptée par beaucoup d'Arabes — le sud de l'Afrique se tournait sensiblement vers l'orient, en sorte que la mer des Indes formait une mer intérieure comme la Méditerranée. Au IXme siècle, plusieurs savants croyaient même que l'Indus et le Nil étaient des branches d'une même rivière (V ma Descriptio al-Magrebi. p. 11), et bien que ceci fût déclaré tout-à-fait invraisemblable par des voyageurs comme Mas'oudi, on n'abandonna point l'ancienne supposition, mais on prétendit que la jonction entre l'Afrique méridionale et l'Asie orientale se trouvait encore plus à l'est Ce qui pour nous semble être une divergence d'opinions inexplicable n'était, pour les Arabes du temps de Mas'oudi, qu'une question de plus au sud ou au nord [1]).

Il est donc évident que Reinaud aurait pu donner de plus amples renseignements, quant à la position de ces îles, à l'aide des documents qu'il avait à sa disposition. Mais, comme du reste sur beaucoup d'autres points, les Merveilles de l'Inde ont fourni des détails plus précis et très curieux sur les îles des Ouâq-Ouâq's. On trouvera les récits les plus importants p. 65, 174 et 175. Les autres passages du livre (p. 8, 50, 190, 191) démontrent aussi clairement que le pays des Ouâq-Ouâq's se trouve dans l'Extrême-Orient, près de la Chine, mais ils sont trop longs et demanderaient trop d'éclaircissements [2]).

1) Il est bien remarquable qu'Ibn al-Fakih parle de deux Ouâq-Ouâq, l'un celui de la Chine, l'autre le Ouâq-Ouâq du Sud. Il ajoute que le dernier pays produisait de l'or de qualité inférieure. V. une explication très probable par M. van der Lith plus haut p. 285 et suiv.

2) Au lieu de ce qui précède, l'article de M. de Goeje contient l'histoire du manuscrit des Adjâib (que j'ai donnée plus amplement dans la préface) et une appréciation de ce livre, puis les passages relatifs au Ouâq-Ouâq *in extenso*.

V. D. L.

Le récit de l'expédition des Ouâq-Ouâq's vers Kanbaloh (p. 175) a, pour nous, le plus d'importance, puisqu'il nous démontre que leur pays était civilisé et puissant. L'expédition d'une flotte aussi considérable que celle dont il est question, pour aller chercher à l'est de l'Afrique des esclaves et des articles de commerce, est une preuve de connaissances étendues et de bien-être. Un empire composé d'îles et situé à côté de la Chine ne peut être que le Japon. Et je le demande: à quel autre peuple pourrait-on attribuer mieux qu'aux Japonais l'industrie, l'adresse auxquels l'auteur arabe fait allusion?

D'où les Arabes ont-ils tiré le nom qu'ils donnaient à ce pays? D'après le récit qui était en vogue chez les Arabes, les îles des Ouâq-Ouâq's auraient été appelées ainsi du nom d'un arbre portant des fruits particuliers dont je parlerai plus loin. Mais le savant Birouni (Fragments 93, 124) dit que cela n'est pas vrai: »Au nombre des îles Khmer est l'île des Ouâq-Ouâq's qui n'a pas été, comme le croit le vulgaire, ainsi appelée à cause d'un arbre dont le fruit aurait la forme d'une tête humaine poussant un cri, mais..." Ici, quelques mots manquent dans le texte, et Reinaud, l'éditeur, aurait dû le mentionner; l'auteur a probablement voulu dire: »Mais c'est le nom du pays même." Dans les différents récits des »Merveilles" que j'ai cités, on ne trouve aucun rapport entre le nom de l'arbre en question et celui du pays; Ibn Khordâdbeh n'en sait rien non plus. On peut faire une seule supposition: c'est que les Arabes et les Persans avaient appris ce nom des négociants chinois. Les éclaircissements que m'ont donnés M. M. Serrurier de Leide et Geerts de Yokohama ont rendu cette supposition certaine. Le nom chinois pour le Japon, d'après le dialecte de Canton, où les Arabes ont dû l'entendre prononcer, est Wo-kwok, la première partie étant le nom proprement dit, la seconde voulant dire »pays". Les Japonais le prononcent »Wa-koku". Le mot Japon ou mieux Jipen (origine du soleil) ne date que de la fin du VII[e] siècle (Comp. Ma toan-lin d'après la traduction d'Hervey de Saint Denys, Ethnographie des peuples étrangers à la Chine I, p. 87) et l'ancien nom ne disparut que très lentement. Que les Arabes et Persans n'aient pas fait de commerce direct avec le Japon, cela est à peu près certain. Il est probable que les Chinois ne les ont pas engagés à entrer en relations avec ce pays et que ce sont eux qui ont cherché à détourner les marchands de la navigation au Japon, en leur faisant un grand nombre de récits sur les périls qu'ils auraient courus, s'ils avaient tenté de visiter cette contrée. Tout ce que les Arabes connaissaient du Japon, ils l'avaient appris des Chinois, de la même manière que le nom du pays, sauf quelques particularités, racontées par des capitaines de navire, qui en s'écartant de leur route y avaient passé. Il faut cependant remarquer qu'il n'est nullement improbable que ces derniers se soient quelquefois trompés et qu'ils aient noté comme appartenant aux Ouâq-Ouâq telle île qui ne faisait point partie du Japon [1]).

Maintenant que nous savons que le Japon était connu des Arabes sous le nom de Ouâq-Ouâq (ou Ouôq-Ouôq), nous allons passer en revue ce qu'ils nous apprennent sur ce pays.

Ibn Khordâdbeh prétend qu'il est tellement riche en or que les habitants fabriquent avec ce métal les chaînes de leur chiens et les colliers de leurs singes. Ceci est également raconté

1) Quelques savants ont appliqué au Japon le nom, — emprunté des Indiens — de Jamakota; alors ils nomment ce pays Djamakût, mais ce nom n'a jamais été d'un usage général. Comp. les citations chez Juynboll. Lexicon geograph. V. p. 88.

sous une autre forme par Edrisî, Kazwînî (qui rapporte ce fait sur l'autorité de Mohammed ibn Zakârîja ar-Râzî), Dimachqî, Ibno-l-Ouardi, Ibn Iyâs et dans le dictionnaire persan »Borhân Kâti" Edrisî (I. p. 94) ajoute que l'or est exporté aussi bien en barre qu'en poudre. Dimachqî (p. 167 du texte) affirme que le fer chez eux a plus de valeur que l'or, et que dans le commerce ils emploient le fer là ou les autres peuples se servent de l'or Cela correspond exactement à ce que dit le Chinois Matoan-lin des Schin-han de la Corée (Comp. D'Hervey l.l p. 34 et suiv.). »Dans le commerce ils emploient le fer au lieu de la monnaie de cuivre de la Chine et ils paient leurs impôts à cette nation avec le même métal." Il parle aussi de la grande valeur qu'a le fer dans les îles Liou-Kiou (p. 425). L'usage de la monnaie de cuivre au Japon, d'après le modèle chinois, date de la dernière partie du neuvième siècle. Comp. la note importante chez d'Hervey l.l. p 96 et suiv. Ibno-l-Ouardi dit qu'on construit en or les palais des personnes de distinction. Marco Polo (II. p 200) nous donne presque le même renseignement quand il dit »Je vous raconterai quelque chose d'étonnant, relativement au château du seigneur de cette île. Il faut donc savoir qu'il possède un grand palais dont la toiture est entièrement recouverte d'or fin, comme les toits de nos églises le sont en plomb, de sorte qu'il serait presqu' impossible d'en évaluer la valeur. En outre les pavés du palais, les planches des chambres sont entièrement en or, c'est-à-dire recouverts de feuilles d'or de deux doigts d'épaisseur, comme des dalles en pierre. Les fenêtres sont aussi en or, si bien qu'on ne peut pas se faire une idée de la richesse de ce palais." M. Yule (M. Polo. II, p. 202, note 3) donne une description semblable, extraite de l'ouvrage d'un auteur chinois. Sans aucun doute et l'auteur arabe et le voyageur vénitien tiennent ces récits exagérés de la Chine. Le fond historique est peut-être qu il y avait des toits dorés. Ce qu'il y a de certain, toutefois, — et c'est là le point principal — c'est que l'on trouvait autrefois au Japon l'or en abondance (Comp. Yule l.l. Note 2 et II, p. 60).

Ibn Khordâdbeh n'est pas seul à raconter que le Japon produit du bois d'ébène excellent; al-Birounî, Edrisî et Kazwînî (I. p. 108. II p. 21) l'assurent de même. Ce dernier donne quelques détails sur cet arbre. Ce bois est mentionné comme produit du Japon dans la »grande Encyclopédie japonaise" livr. 82, p. 25 (Comp. la table des matières chez Abel Rémusat, Notices et extraits XI. p. 275). M. Serrurier m'écrit. »Je trouve indiqué le *Diospyros ebenum*, l'arbre qui produit l'ébène, dans la flore du Japon, sous le nom »*Kokti-tan*."

Une appréciation semblable à celle que donnent les Merveilles de l'Inde au sujet de l'industrie des habitants de ce pays se trouve également dans d'autres ouvrages. Ibn Khordâdbeh et, d'apres lui, Kazwînî parlent des chemises en tissus d'or qu'on apporte au marché pour les vendre. Ibno-l-Ouardi [1]) et Ibn Iyas écrivent· »Les habitants du pays de Ouâq-Ouâq sont très habiles pour les travaux manuels; ils tissent une chemise, le corps et les manches, d'une seule pièce. Avec de petits morceaux de bois il font de grands bateaux; ils construisent aussi des maisons de bois qui flottent sur l'eau." Edrisî (I. p. 69) raconte les mêmes particularités, qu'il complète avec d'autre récits cités comme se rapportant aux habitants des îles Ouâq-Ouâq, mais dont les auteurs ne font mention qu'à propos de la description d'autres îles.

1) Ibno-l-Ouardi nomme al-Haukalî, c à. d. Ibn Haukal comme étant l'autorité auquel il a emprunté ce récit, mais vraisemblablement à tort.

Nous apprenons seulement par les »Merveilles de l'Inde" que la population du Japon était considérable, mais l'observation qu'on y trouve que les habitants ont quelque ressemblance avec les Turcs, se lit également dans l'ouvrage de Mas'oudi, à propos de Silâ qu'il confond avec le Japon. Le rapport d'al-Birouni — qui contient la même particularité — est du reste peu compréhensible, car il indique le pays de Ouâq-Ouâq comme appartenant à l'empire de Komêr (Khmer), nom par lequel il semble désigner, comme Ibn Khordâdbeh [1]), le Cambodge. - A propos de cette comparaison, il ne faut pas perdre de vue que pour les Arabes anciens le nom de *Turc*, par lequel on designait aussi les Tatares, avait un sens aussi peu determiné que celui de Scythes pour les Grecs.

Le rapport le plus important sur le Japon est celui de l'expédition à l'Afrique orientale en 945 (331 de l'Hégire) mentionné dans les Adjâib p. 174 Ce n'est peut-être pas trop se hasarder que de chercher un certain rapprochement entre la triste situation dans laquelle se trouvait la Chine en 880 et dont elle ne commençait à sortir qu'en 960, lors de l'avènement de la dynastie des Sung, et l'époque de la reprise du commerce et de la navigation au Japon. Il est certainement caractéristique de voir que les Japonais vont chercher de l'ivoire, de l'écaille et d'autres articles, non seulement pour leurs propres besoins, mais aussi pour satisfaire l'industrie chinoise, et d'observer qu'à l'époque de la décadence du commerce de la Chine, les Japonais ont été les fournisseurs des marchés du céleste Empire. Leur connaissance des pays où ils pouvaient trouver les articles qui leur étaient nécessaires et de l'aptitude des nègres pour les travaux pénibles, prouve que ce n'était pas la première fois qu'ils entreprenaient un voyage dans ces contrées. D'après ce que me communique M. Serrurier, il n'est pas question du tout de ce voyage dans les livres Japonais connus; il paraît donc que c'était une entreprise particulière de négociants et de Daimios japonais [2]). Il n'est pas vraisemblable que les navires des Japonais eussent la grandeur des jonques chinoises décrites par Marco Polo (II. 195) et par Ibn Batouta. Nous devons plutôt chercher un terme de comparaison dans ce qui a été dit de la flottille avec laquelle Kublai essaya de conquérir Java en 1293, flottille qui, selon d'Ohsson (chez Reinaud. Introduction p. CDXXV. Comp. M. Polo. II, p. 218), était composée de 1000 navires montés par 30.000 hommes.

Nous lisons dans l'ouvrage persan »Borhân Kâti'" qu'il y a beaucoup de singes dans le pays de Ouâq-Ouâq; ils sont dressés à balayer les maisons, à aller chercher du bois dans les forêts et à d'autres travaux. Je ne trouve rien de semblable chez d'autres auteurs. Dans les »Merveilles de l'Inde" (p. 67 et suiv., Adjâib, p. 77) on lit à peu près la même chose relativement aux singes du Yémen. Cependant on sait qu'il y a des singes au Japon, et qu'on leur apprend à faire des tours. On parle aussi dans les »Adjâib" d'une espèce de scorpion

1) Sprenger. Post- und Reiserouten p. 89. Yule »Khmer or Kamboja proper" (Marco Polo II. 222, note). A tort M. Gildemeister (De rebus Indicis p. 58. s.s.) a été d'avis que ce nom se rapportait au Malabar. Dimachqî (p. 167) aussi semble confondre Komêr avec le Malabar, lorsqu'il dit qu'on va du Malabar au pays de Ouâq-Ouâq.

2) On peut prouver que dans ce temps on trouvait des daimio's puissants, en invoquant différents passages de la Chronique du Japon, traduit par Titsing, e. a. sous les années 939 et 940. C'est à M. Serrurier que j'en dois l'indication.

volant dont la morsure est très venimeuse. Je n'ai pu trouver ailleurs d'autres renseignements à ce sujet.

J'en arrive maintenant aux récits sur l'arbre merveilleux qui a été le point principal pour tous les auteurs postérieurs qui ont écrit sur le Ouâq-Ouâq. Ibn Khordâdbeh n'en dit rien; al Bîrounî paraît n'en rien croire. Il est probable que Mas'oudi a été le premier à donner le récit dans tous les détails, du moins si nous pouvons en croire Edrîsî (I p. 92), qui dit que Mas'oudi raconte sur le compte de cet arbre des choses tellement peu vraisemblables, qu'il n'ose pas les reproduire. Nous ne trouvons rien à ce sujet dans ce qui nous reste des ouvrages de Mas'oudi. La description la plus ancienne que nous ayons de cet arbre est celle qui se trouve dans les Adjâïb, p. 65.

Nous lisons dans l'ouvrage de Kazwînî: »On dit que les îles des Ouâq-Ouâq's sont appelées ainsi parce qu'il y croît un arbre produisant un fruit ressemblant à une femme pendue par les cheveux. Quand ce fruit est mûr, il pousse le cri de »Ouâq-Ouâq" et dans ce cri les indigènes croient voir un présage." Dimachqî (p. 149): »(Les Ouâq-Ouâq's) portent ce nom d'après un arbre chinois qui s'appelle Ouâq et qui ressemble au noyer ou au khîâr chember (*cassia fistula*) et qui porte des fruits pareils à (la tête de) l'homme. Quand un fruit est mûr il pousse le cri de »Ouâq-Ouâq", répété plusieurs fois, puis il tombe. Les habitants de ces îles et ceux de la Chine en tirent des augures." Ibn Iyâs a publié l'extrait suivant du livre Ikhtirâk-al âfâk: »Cet île est (ces îles sont) appelées Ouâq-Ouâq, parce qu'il y a là une île isolée où l'on trouve un arbre qui porte un fruit ressemblant à la tête d'une femme pendue par les cheveux. Quand un de ces fruits est mûr, il pousse avec force le cri: »Ouâq-Ouâq, loué soit Allah-al-Khallâq (c. à. d. Dieu, le créateur)" puis il tombe et sèche immédiatement. Les indigènes s'en emparent aussitôt, car il a des propriétés très utiles."

Ibno-'l-Ouardi raconte que ce fruit ressemble complètement à une femme, il en donne des particularités très curieuses. D'après lui, il se détache d'une enveloppe qui a la forme d'un grand sac. Dès qu'il sent l'air et le soleil, il crie Ouâq-Ouâq, immédiatement après, les filaments, par lesquels il est fixé à l'arbre, se déchirent, il tombe et se dessèche. Dans le conte très connu des »Mille et une Nuits" où Hasan al-Basri va faire un voyage aux îles des Ouâq-Ouâq's pour y chercher sa femme et ses enfants, on trouve le récit d'une femme du pays: »Le long de cette rivière, il y a une autre montagne, différente de celle que nous avons côtoyée et qu'on appelle la montagne Ouâq-Ouâq. — Ouâq-Ouâq est le nom d'un arbre qui porte des fruits ressemblant à une tête d'homme. Au point du jour ces têtes s'écrient: »Ouâq-Ouâq, loué soit Allah al-Khallâq", et lorsque nous entendons ce cri nous savons que le soleil est levé; le soir, elles le poussent encore, et nous savons que le soleil est alors couché".

D'après le dictionnaire persan Borhân Kâti', »Ouâq-Ouâq ou Ouôq-Ouôq est le nom d'une île dans l'Océan ou selon quelques-uns celui d'une montagne où pousse un arbre qui porte des fruits ressemblant à des hommes et même à des animaux. Ces fruits produisent des sons étranges; ils parlent et répondent, mais cela cesse quand ils tombent de l'arbre ou lorsqu'on les a cueillis. On appelle aussi ces arbres Ouâq-Ouâq. Une autre personne a dit que c'est le nom d'un arbre de l'Hindoustan qui produit chaque jour des feuilles et des fleurs nouvelles qui tombent et se flétrissent le soir."

De tous ces rapports j'étais incliné à conclure qu'il croît au Japon un arbre donnant un

fruit ayant la forme d'une vessie, ressemblant à une tête humaine et qui, lorsqu'on le cueille, éclate et produit un certain son Si cela était vrai, c'était une confirmation du résultat auquel j'étais arrivé, que Ouâq-Ouâq est le Japon. J'écrivis donc à M. Geerts de Yokohama, pour obtenir des renseignements qu'il me fit parvenir aussi détaillés que possible. Il m'assura que, pas plus en réalité que dans les contes, les traditions et les fables, il n'existe au Japon un arbre répondant aux détails donnés ci-dessus. Il est vrai que dans la grande Encyclopédie du Japon, publiée en 1713 et intitulée »*Wa-kan-san-sai-dzu-e*" il est question d'un arbre merveilleux qui a beaucoup de rapports avec celui qu'ont décrit les Arabes, mais il y est indiqué comme poussant dans un pays autre que le Japon. De plus ce récit est assurément dérivé de sources chinoises [1]). »Les plus grands naturalistes du Japon même, écrit M. Geerts, comme mon vieil ami Ito Keisko de Yédo, sont dans une ignorance complète à ce sujet."

Le récit cité, extrait de cette Encyclopédie L 14 p. 18, dont j'avais déjà autrefois reçu une traduction de M. Serrurier, me fut aussi transmis par M. Geerts. Il y est dit. »Ta-shi est un pays qui se trouve dans le sud-ouest, sur le bord de la mer, entre des vallées et des montagnes, et qui est bien éloigné de 1.000 ri (milles) du nôtre. Dans ce pays on trouve un arbre (ou des arbres) qui porte à l'extrémité de ses branches des fleurs ressemblant à une tête humaine. Elles ne comprennent pas la langue humaine, mais quand on leur demande quelque chose, elles ne font que rire. Lorsqu'elles rient longtemps de suite, elles se flétrissent subitement et tombent."

Je savais déjà quel pays on voulait désigner en employant le nom de Taschi, par l'intéressante brochure de Bretschneider. (On the knowledge possessed by the ancient Chinese of the Arabs and Arabian colonies and other Western countries. London 1871. Comp. un article du même auteur sur ce sujet dans »Notes and Queries of China and Japan", Vol. IV. (1870 p. 105 et suiv.): c'est le nom de l'Arabie et de l'empire des Khalifes. M. Geerts a eu l'obligeance de demander l'opinion de M. Bretschneider, à Pékin, au sujet de cet arbre; ce dernier répondit qu'il n'avait jamais entendu parler d'un arbre de ce genre. Dans la grande Encyclopédie chinoise de Ma-touan-lin, publiée en 1275, on ne trouve rien non plus, à l'article Japon, qui ait un rapport quelconque avec cet arbre. Mais mon collègue M. G. Schlegel a trouvé pour moi sous l'article Ta-shi-h (Tadjik) au livre 39 le passage suivant: »Un des souverains avait ordonné à un ambassadeur de s'embarquer sur un navire chargé de vêtements et de nourriture et de prendre la mer. Après avoir erré pendant huit années consécutives, il découvrit, à la limite extrême de l'ouest et au milieu de la mer, un rocher carré. Sur ce rocher on voyait un arbre (des arbres), dont les branches rouges portaient des feuilles vertes et sur lesquels poussaient de petits enfants de 6 à 7 pouces de long. Lorsqu'ils voyaient des hommes, ils ne savaient pas parler, mais seulement rire et faire des mouvements avec les mains et les pieds. Ils étaient attachés aux branches de l'arbre par la tête; quand on les enlevait et les prenait dans la main, ils se flétrissaient immédiatement et devenaient noirs; le nom de cet arbre était ie-mie. L'ambassadeur retourna dans son pays, emportant avec lui une branche de cet arbre, qui se trouve encore conservée dans le palais du souverain des Tadjiks."

1) L'Encyclopédie japonaise citée est une traduction augmentée et revisée de l'Encyclopédie chinoise qui a été achevée en 1607 et publiée en 1609. Abel Rémusat, Not. et Extr. XI.

Evidemment ce conte, ainsi que celui que nous avons trouvé dans l'Encyclopédie Japonaise, sont des formes différentes de la même legende. La substitution du mot »fleur" au mot »fruit" se trouve seulement dans la traduction japonaise. Mais d'après M. Serrurier, la prononciation pour les caractères chinois signifiant »fleur" et »fruit" étant également *kuwa*, on peut supposer que cette substitution a été faite par erreur. L'interprétation du son qu'ils donnent par un rire est le même chez les Chinois et les Japonais. Les autres traits de la légende se retrouvent dans la rédaction arabe, comme la forme de la tête humaine (légende japonaise), le fait que le fruit est attaché par la tête ou par les cheveux aux branches de l'arbre (lég. chin.), et que les fruits tombent et se flétrissent après avoir donné un son (lég. jap); enfin le récit de légende chinoise qu'ils se flétrissent et deviennent noirs lorsqu'on les cueille Il est donc hors de doute que les récits japonais et chinois parlent du même arbre que la légende arabe.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, selon les Chinois, cet arbre serait une des choses les plus remarquables du *pays arabe*. Puisqu'il faut admettre, sur l'autorité des savants cités, que l'arbre en question n'existe pas dans l'Asie orientale, nous avons à nous demander s'il ne serait pas possible de le trouver dans l'Asie occidentale? Je suis à même de donner une réponse affirmative à cette question. C'est l'arbre arabe nommé »*'Ochar*", le même dont on compare le fruit à celui de l'arbre merveilleux dont il est question dans les »Adjâib", l'*Asclepias procera* ou *gigantea* des botanistes, et le fruit est bien connu sous le nom de pomme de Sodom. Cet arbre, qui a pour patrie les pays subtropicaux, et que l'on rencontre souvent dans la haute Egypte et en Nubie, comme au Soudan et dans l'Hindostan, pousse aussi au Yémen et en Palestine près de la mer Morte. Voici la description donnée par Robinson (Palästina, II p 472 et suiv.):

»Nous avons vu ici (Engedi) plusieurs de ces arbres dont le diamètre était de six à huit pouces et dont la hauteur atteignait de 12 à 15 pieds. Cet arbre a une écorce semblable au liège, d'une couleur grisâtre et porte des feuilles longues et ovales, d'après son apparence générale on croirait qu'il est une espèce gigantesque et survivante d'une sorte de laiteron qu'on trouve dans le Nord des Etats-Unis Les feuilles et les fleurs ressemblent beaucoup à celles de la plante indiquée ci-dessus et quand on en détache un morceau il en sort du lait, comme du laiteron. Les fruits ressemblent à de grosses pommes, à peau lisse, ou bien à des oranges, et viennent par grappes de trois ou quatre; mûrs, ils ont une couleur jaunâtre. Ils sont beaux et appétissants à voir et mous au toucher, mais quand on les presse ou qu'on les heurte, ils éclatent en faisant un bruit semblable à celui qu'on obtient en crevant une vessie; il ne reste alors dans la main que les morceaux de la peau, qui est très mince, et quelques fibres de l'intérieur. Le fruit est en réalité presque entièrement rempli d'air comme une vessie, ce qui lui donne sa forme ronde; au milieu du fruit se trouve un péricarpe petit et mince qui est comme un prolongement du pédoncule et qui est attaché par des fibres à la peau. Ce péricarpe contient une petite quantité de soie fine avec des graines tout comme le laiteron, mais beaucoup plus petite, n'ayant qu'un dixième du volume de soie contenu dans celui-ci. Les Arabes recueillent cette soie et en font des mèches pour leurs fusils à pierre, qu'ils préfèrent beaucoup aux mèches ordinaires, car il n'est pas besoin de soufre pour les faire prendre. Le rapport le plus exact que nous ayons sur cette »pomme de Sodom" se trouve chez F. Joséphus qui, étant du pays, était nécessairement mieux ren-

seigné que Tacite ou d'autres auteurs étrangers. Après avoir parlé du feu divin qui détruisit la vallée et des traces encore visibles qu'il y a laissées, il dit »qu'on y trouve encore des cendres qui se produisent au dedans de certains fruits qui ont bien une belle couleur et semblent mangeables, mais qui, aussitôt qu'on les cueille, se changent en fumée et en cendres." Dans cette description, en retranchant, bien entendu, ce qui est merveilleux et imaginaire comme dans toutes les traditions populaires, je ne vois rien qui ne puisse littéralement être applicable au fruit du »ʿochar" tel que nous l'avons vu. On doit cueillir ce dernier avec de grandes précautions pour ne pas le faire éclater. Nous avons essayé d'en apporter des branches et des fruits à Jérusalem, mais nous n'avons pas pu réussir."

La description de cet arbre et celle de l'arbre merveilleux s'accordent, quand aux traits principaux, d'une façon si remarquable qu'on ne peut douter de leur identité. La forme ovale des feuilles couleur vert-foncé est bien indiquée dans les »Merveilles de l'Inde," où il est aussi question de la ressemblance du fruit de l'arbre merveilleux avec celui de l'ʿ*ochar*. Il n'est pas étonnant que dans la légende le fruit soit dépeint comme plus grand qu'il ne l'est en réalité. Pline et Grégoire de Tours (cité chez Robinson, l.l.) le décrivent aussi comme »*poma in modo cucurbitarum*", et dans les »Merveilles de l'Inde" on le compare également à la courge [1]). Les Arabes l'appellent »*djirâ* al-ʿochar", et ce mot n'est usité de préférence que pour les fruits de l'espèce des concombres. Autant que j'ai pu en juger moi-même d'après un spécimen desséché que j'ai vu à Leide, chez M. Suringar, il a plutôt la forme d'un grand cornichon que d'une pomme. La raison pour laquelle il est dit dans quelques descriptions de la légende, que ce fruit a, non pas la forme de la tête d'un homme, mais celle d'une femme entière, pourrait s'expliquer par ce qu'écrit Tidjânî (Journ. Asiat. 1853. I. p. 164), qui a vu cet arbre près de Tripoli, en Afrique, et qui prétend que le bois de l'ʿochar est comparé par les Arabes aux jambes et aux bras d'une femme, parce qu'il est tendre, creux et lisse. Une autre explication me semble pourtant plus vraisemblable. Dans le poëme en vieux français sur la légende d'Alexandre, il est question de jeunes filles qui naissent et se flétrissent avec les fleurs et qui ne peuvent quitter, sans mourir, l'ombre de l'arbre sous lequel elles vivent. Nous ne savons ceci que d'après la traduction allemande de Lambertus et d'après une allusion de Guillaume de Tours, chez Reinouard: »Choix de poésies des troubadours", II. 229 (cité par Zacher, Alexandri magni iter ad paradisum, p. 15). Il faut pourtant comparer Paulin Paris: »les MSS. français de la Bibl. du Roi", III, p. 105 (cité par Yule, M. Polo, I. p. 125 et II. p. 397. Mes efforts pour obtenir une copie de ce passage sont, jusqu'ici, restés infructueux). Von Humboldt était d'avis que le passage du poëme français sur les gestes d'Alexandre faisait allusion aux »puellae vacvakienses" c'est-à-dire que l'auteur français aurait emprunté ce récit à la légende du Ouâq-Ouâq. Pour ma part j'en doute, car aucune de ces légendes ne s'accorde suffisamment avec le récit français, pour que l'on puisse supposer un emprunt de celui-ci à celles-là. On conviendra bien que le fait qu'on n'ait pas trouvé jusqu'ici un récit latin ou grec, ayant servi d'exemple au conteur français, ne prouve pas du tout qu'un tel récit n'ait pas existé. A l'opposé de v. Humbold je croirais plutôt que la légende de l'arbre merveilleux a emprunté quelques traits à celle des jeunes filles vivant à l'ombre

1) Nous lisons chez Ibn Djobéir p. 65, l. 3 a f. »Dans ce lieu on trouve beaucoup d'arbres de l'espèce ʿ*ochar*; ils ressemblent aux citronniers, mais ils n'ont pas d'épines."

d'un arbre. De même je suis d'avis que la légende de l'*Arbre Sol*, — l'arbre à oracles — a eu de l'influence sur la légende qui nous occupe.

D'après la légende, le fruit, ressemblant à une tête, est suspendu par les cheveux; ceci s'accorde à merveille avec la description du péricarpe. Enfin, »qu'ils poussent un cri et éclatent quand on les touche ou qu'on les cueille" et que »quand on les cueille, il ne reste dans la main que la peau et les fibres" cela ne peut plus nous laisser aucun doute. Il n'est pas invraisemblable qu'on ait représenté le son de cet éclat par celui du mot »ouaq", que les Arabes emploient aussi pour imiter d'autres sons; c'est peut-être pour cela que cet arbre a été appelé ouâq-ouâq. Les dictionnaires arabes font mention d'un arbre de ce nom avec l'écorce duquel on fait des encriers. Mokaddasi (p. ۳۹v. 12) écrit qu'on trouve un arbre près de la mosquée d'Ispahan qu'on dit ressembler au ouâq-ouâq; je n'ai pas pu parvenir à savoir s'il s'agissait de l' ʿochar.

En admettant cette explication il est évident que la combinaison du nom de cet arbre avec le nom homophone du Japon peut avoir été la cause du fait, qu'on ait cru que l'arbre merveilleux se trouvait dans ce pays.

Ce que Robinson raconte de la soie ou laine de l' ʿochar, les Arabes le savent aussi; ils nomment cette étoffe khorfo' ou khirfa'. (Compar. Lane s *ʿochar et horrâk*; Dozy. Supplém. s. *khorfo'*. Peut-être le mot *horaimla* a la même signification) Ils disent que ces fibres produisent un amadou excellent et qu'on s'en sert beaucoup pour bourrer les oreillers C'est surtout au nord de l'Afrique qu'on les emploie dans ce but. Burton (Personal narrative II. p. 133) dit que ces coussins sont très recherchés à cause de leur propreté et de leur fraicheur, et qu'ils ont une valeur très grande. Tidjâni relate un entretien qu'il a eu avec des personnes dont on ne pouvait suspecter la bonne foi, et qui lui ont assuré avoir vu des vêtements confectionnés avec cette matière. Grégoire de Tours dit aussi qu'on en fait des vêtements très fins. Sans aucun doute, Pline XII. Cap. X. 21 a voulu dire la même chose en parlant des arbres qui »ferunt mali cotonei amplitudine cucurbitas, quae maturitate ruptae ostendunt lanuginis pilas, ex quibus (Arabes) vestes pretioso linteo faciunt." Comp. aussi XIX. I. 2.

Je ne puis rien dire quant au nom de *ie-mie* que Ma-toan-li donne à cet arbre. Peut-être que l'étymologie de ce mot est Yémen. On n'a pas encore pu savoir si ce sont les Chinois qui tiennent la description de l'arbre des Arabes, ou si les derniers l'ont emprunté aux premiers. Je ne puis me prononcer avec certitude sur ce point, bien que je crois la seconde supposition plus probable, car les Chinois, dans leurs rapports, décrivent très clairement le lieu où pousse cet arbre L'ʿochar n'avait en outre rien de phénoménal pour les Arabes de sorte qu'ils n'ont pas pu en parler comme d'une chose merveilleuse. N'oublions pas non plus que l'Encyclopédie chinoise date du XIIIe siècle; que vu les altérations de la légende de l'Encyclopédie japonaise, il existait plusieurs rédactions de cette légende, ce qui fait qu'il est très admissible qu'il y ait eu des formes plus anciennes s'accordant mieux avec le récit des Arabes.

Les contes à propos de choses et d'événements merveilleux que les marchands chinois et ceux du golfe persique échangeaient entre eux ne se sont pas bornés à l'arbre. Les récits des Arabes et des Chinois relativement à l'oiseau »rokh" dont les tuyaux de plume étaient si grosses, qu'on les sciait en plusieurs morceaux dont on faisait des tonneaux pour recevoir l'eau,

sont presque entièrement conformes [1]). La description de l'île des femmes que nous trouvons dans les »Merveilles de l'Inde" (p. 16 et suiv. Adjâib p. 26 et suiv.) se rapproche d'une façon remarquable de ce qui est mentionné dans une Encyclopédie chinoise. (d'Hervey de Saint-Denys, Ethnographie etc. p. 403 note. Comp. Yule M. Polo II. p. 338—340). D'après les »Merveilles de l'Inde" ces nouvelles auraient été communiquées par un Espagnol; l'Ikhtirâk al-âfâk chez Ibn Iyâs et Ibno-l'Ouardî prétendent au contraire qu'elles l'ont été par un marin chinois. L'explication de l'existence d'une île, habitée exclusivement par des femmes, comme elle est donnée par les »Merveilles de l'Inde" à savoir que dans un pays voisin, il naissait deux filles pour un garçon, et que pour se débarrasser du surplus des femmes, on en aurait envoyé quelques milliers dans cette île, semble se rapporter à ce que dit Ma-toan-lin (chez d'Hervey, p. 52) du Japon, qu'il y naît plus de filles que de garçons, ce qui paraît être le cas de nos jours encore. Enfin le récit arabe de l'île des Amazones, dans l'Extrême-Orient, a l'air d'être une reproduction des récits chinois sur le Royaume des femmes dans la mer de l'orient et sur la Reine du Japon avec ses mille femmes, qui ne voulait pas se marier, se vouait au culte des diables et des esprits et étonnait le peuple par ses sorcelleries. (D'Hervey. p. 327, 402, s. s. Comp. p. 396. — Ibid. p. 55). Kazwînî dit que cet Empire des Amazones se trouve dans le pays de Ouâq-Ouâq; il ajoute qu'il a emprunté ce récit à un certain Mousâ ibno'l-Mobârik de Sirâf. Mokaddasi (p. ١٣) qui écrivit vers l'an 1.000 rapporte mot pour mot le même récit, — toutefois sans citer l'autorité à laquelle il l'a emprunté, et sans nommer le pays, qui du reste chez lui comme chez Edrîsî (I. p. 67) semble être tout autre que le pays de Ouâq-Ouâq. Par contre, Ibno'l-Ouardi et Ibn Iyâs, de même que Kazwînî, disent que la Reine des Amazones habite le pays de Ouâq-Ouâq. Et comme l'on voit par le conte de Hasan al-Basrî dans les »Mille et une nuits" ceci est resté une idée populaire. Ouâq-Ouâq est le pays des Amazones, des esprits, des diables et des sorciers; il se trouve dans l'Extrême-Orient, et il est impossible de l'atteindre sans être aidé d'une façon surnaturelle. Le guide de Hasan al-Basrî lui dit. »Levez la main au ciel et si vous parvenez à le toucher, c'est alors seulement que vous pourrez songer à la possibilité d'arriver au pays de Ouâq-Ouâq, qui se trouve séparé de vous par sept océans, sept montagnes et sept rivières". Ainsi, le pays de Ouâq-Ouâq disparaît de plus en plus de l'horizon de la science arabe et devient tout aussi nébuleux et peu connu que l'ancien pays d'or — *Chrysé*, plus tard il renaît comme Zipangu par suite du voyage remarquable de Marco Polo.

---

1) Comp. l'extrait de l'Encyclopédie San-sai-dzu-e chez Bretschneider p. 14 et suiv. — qu'on retrouve aussi dans l'édition Japonaise Liv. 14 p. 29 (Serrurier), avec les »Merveilles de l'Inde" p. 54 (Adjâib p. 62) et M. Polo. II, p. 346—354.

Supplément aux Excursions.

Excursion B. p. 255. s. s. *Kalah.*

Quoique les preuves que j'ai alléguées plus haut en faveur de l'identité de Kalah avec Quedah me semblassent concluantes, il restait encore une difficulté à résoudre; à savoir: comment expliquer que les Arabes aient rendu le son du د dans Que*d*ah par un ل dans Ka*l*ah.

J'ai consulté M. Kern sur ce point: l'explication suivante qu'il m'a donnée me semble résoudre entièrement cette question.

»Le mot Malais *Kadah* ou *Kedah*", dit-il, »peut très bien avoir frappé les oreilles des Arabes à peu près comme le son »Kalah", parce que le *d* malais, qu'on rend maintenant en général par le د arabe, a en réalité un autre son que cette lettre. Les Malais prononcent le *d* comme une lettre linguale; dans le language javanais leur *d* est toujours rendu par le ꦝ lingual et jamais par le ꦢ dental. Le son du *d* lingual a beaucoup de ressemblance avec un *l*. Les Arabes n'ont pas de *d* lingual et ne possédaient donc pas le moyen usité par les Javanais pour rendre ce son dans leur alphabet d'une manière précise."

M. Kern m'a en outre cité un passage remarquable de M. Yule (Hobson-Jobson) s. v. Calay (qala'i). »the port of Quedah, there is a trade for *Calin* or tutenague.... to export to different ports of the Indies." Remarquons de plus que les auteurs arabes écrivent très souvent Kelâ, ce qui semble indiquer que le son du mot était à peu près le même que celui de Quedah.

Excursion C. Ceylan.

P. 266. Ajoutez, sur l'autorité de M. Kern, après les mots: »que le nom est Drawida". D'une date encore plus reculée que le Dîpawansa est Ptolémée, qui a *Σιαλαί* [1])

P. 271. Note. Ajoutez, sur l'autorité du même savant »Rahun est une corruption de Rohana, nom de la province au sud-ouest de l'île et de la montagne dont le pic d'Adam fait partie."

---

1) Je dois encore à M. Kern l'observation suivante, qui me semble très heureuse »Ne pourrait-il pas" demande-t-il, »que le nom Siyalân indiquât un pluriel? Dans ce cas il existerait une ressemblance frappante avec les Σιαλαί de Ptolémée. Cette conjecture semble d'autant plus plausible, qu'elle repose sur le fait connu, que les Indiens nommaient souvent un pays d'après le pluriel du nom du peuple qui l'habitait."

TABLE DES MATIÈRES.

6792
SIA